



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

**THE UNIVERSITY
OF ILLINOIS**

LIBRARY

922
C69g
v.6

GRANDE
VIE DES SAINTS

PARIS. — IMPRIMERIE PIERRE LAROUSSE
RUE NOTRE-DAME-DES-CHAMPS, 49

GRANDE VIE DES SAINTS

COMPRENANT

LA VIE ET LES FÊTES DE NOTRE-SEIGNEUR
ET DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE
DES SAINTS DE L'ANCIEN ET DU NOUVEAU TESTAMENT
DES BIENHEUREUX ET DES VÉNÉRABLES SERVITEURS DE DIEU
LES PLUS RÉCENTS
ET DES PLUS ILLUSTRÉS CONFESSEURS DE LA FOI

PAR

M. J. COLLIN DE PLANCY

AVEC LE CONCOURS

De M. l'Abbé E. DARAS



TOME SIXIÈME



PARIS

LIBRAIRIE DE LOUIS VIVÈS, ÉDITEUR

13, RUE DELAMBRE, 13

1873

922

C69g
v6

GRANDE

VIE DES SAINTS

SEIZIÈME JOUR DE MARS.

Saint Abraham, ermite, et sainte Marie, sa nièce, pénitente. — Saint Hilaire, évêque d'Aquilée, martyr, avec saint Tatien, saint Félix, saint Large et saint Denys. — Saint Papas, martyr. — Saint Valentin, évêque de Terracine, martyr, avec saint Damien, son diacre. — Saint Julien de Cilicie, martyr. — Saint Maurille, évêque de Cahors. — Saint Grégoire d'Arménie, évêque et solitaire. — Saint Agapit, évêque de Ravenne. — Saint Finian le Lépreux. — Saint Héribert, archevêque de Cologne. — Saint Julien le Stylite. — Sainte Eusébie ou Ysoie, abbesse d'Hamage. — Saint Dentelin, enfant. — Saint Trasair, abbé de Fontenelle. — Saint Abraham de Paratôme, solitaire — Le Bienheureux Torello, moine de Vallombreuse. — Le Bienheureux Jean de Sordl, évêque et martyr. — Saint Patrice, évêque de Malaga. — Le Bienheureux Jean d'Oignies. — Le Bienheureux Vincent Kadlubek, évêque de Cracovie. — Le Bienheureux Berthold, abbé d'Einsiedeln. — Le Bienheureux Simon d'Alne. — Le Bienheureux François de Pétriolo, Frère-Mineur, et ses compagnons, martyrs en Asie. — Le Bienheureux Pierre de Sienne, du Tiers-Ordre de Saint-François. — La Bienheureuse Piéronne ou Pétronille, recluse. — Le Vénérable prêtre Gaspard Taupenot, confesseur de la foi. — Mémoire de la très-sainte Vierge et de saint Joseph. — Martyrologe romain. — Additions des autres martyrologes. — Martyrologe de la dernière persécution.

SAINT ABRAHAM,

ERMITE,

ET SAINTE MARIE,

SA NIÈCE, PÉNITENTE.

La Vie de ces deux Saints a été écrite par leur ami saint Ephrem, diacre d'Édesse, en Mésopotamie, et qui est compté avec justice parmi les Pères de l'Église.

Abraham naquit en 300, dans une ville près d'Édesse; il avait

des parents très-riches, qui l'aimaient à l'excès, et le flancèrent tout jeune, en attendant qu'il fût promu à quelque dignité. Lui pensait bien différemment. Dès son jeune âge il fréquentait les églises, écoutait avec plaisir les Écritures divines et les méditait avec application. Cependant ses parents le pressaient de célébrer le mariage; Abraham ne le voulait pas. Mais enfin, comme leurs importunités étaient continuelles, il se vit contraint par la honte qu'il avait de leur résister. Les noces furent célébrées pendant sept jours, suivant l'usage du pays. Le septième jour, comme il était assis dans la chambre nuptiale avec l'épouse, la grâce de Dieu illumina subitement son cœur, comme une lumière. La prenant pour guide, il sortit aussitôt de la maison, et ensuite de la ville. Ayant trouvé, à deux milles de là, une cellule vide, il s'y retira plein de joie et y glorifiait Dieu de tout son cœur.

Quelques personnes s'étonneront peut-être de la démarche de saint Abraham. Mais aujourd'hui encore la sainte Église de Dieu accorde à chacun des nouveaux époux, après la célébration de leur mariage et avant sa consommation, deux mois de liberté pour embrasser la vie religieuse par des vœux solennels. Et le Concile œcuménique de Trente a même déclaré : « Si quelqu'un dit que le mariage ratifié, non consommé, n'est point dirimé par la profession solennelle de religion de l'un des époux, qu'il soit anathème ! »

Cependant les parents et les alliés du jeune homme, ne sachant ce qu'il était devenu, étaient fort en peine et le cherchaient de toutes parts. Après dix-sept jours, ils le trouvèrent dans la cellule, qui priait Dieu. A son aspect, grande fut leur surprise. Mais le Bienheureux leur dit : « Pourquoi vous étonner ? Bénissez plutôt le Dieu de miséricorde, qui m'a retiré du brouillard de mes iniquités, et priez-le qu'il me donne de porter jusqu'à la fin de ma vie le joug qu'il a daigné m'imposer, tout indigne que je suis. » Les parents et amis ayant répondu : Amen, il les conjura de ne point l'importuner par de fréquentes visites; ensuite il boucha la porte de la cellule et s'enferma dans l'intérieur, ne laissant qu'une très-petite fenêtre par où l'on pouvait lui passer la nourriture.

Son intelligence fut illuminée de la grâce, il fit chaque jour des

progrès dans la voie de la perfection, et acquit une grande continence, avec le don des veilles, des larmes, de l'humilité et de la charité. Sa renommée s'étendit de toutes parts, et tous ceux qui en entendaient parler venaient le voir pour en être secourus. Car il lui fut donné de Dieu un discours de sagesse et de prudence : ses parents eux-mêmes le regardaient comme un astre brillant. Dix ans après sa retraite ses parents moururent, lui laissant beaucoup de richesses et d'or. Il pria un fidèle ami de distribuer le tout aux pauvres et aux orphelins, afin de n'en être pas lui-même distrait dans ses oraisons : par ce moyen il demeura libre de toute inquiétude. Car l'attention du Bienheureux était de n'attacher son esprit à rien de terrestre : aussi ne possédait-il sur la terre qu'une saie ou blouse, avec une tunique ou chemise de poil de chèvre, et une écuelle qui lui servait à manger et à boire. Avec tout cela il acquit une humilité extraordinaire et une charité égale envers tout le monde. Il ne préférait point le riche au pauvre, ni le prince au sujet, mais les honorait tous également, sans acception des personnes. Jamais il ne réprimanda personne durement ; mais sa parole était assaisonnée du sel de la charité et de l'indulgence. Car qui jamais, entendant ses douces et belles réponses, ou voyant son visage vénérable et angélique, put se rassasier de l'entendre et de le voir ? Tout le temps de sa vie ascétique, il observa la même règle, sans rien y changer pendant cinquante ans. Un temps si long lui parut peu de jours, tant il avait d'amour pour Jésus-Christ et d'ardeur pour son service.

Dans la circonscription de la ville était une bourgade considérable, dont tous les habitants étaient idolâtres, depuis le plus petit jusqu'au plus grand. Jamais personne n'avait pu les convertir, ni les prêtres et les diacres que l'Évêque y avait établis, ni une foule de moines qui y avaient pris leur place une et deux fois : tous en étaient revenus sans fruit, persécutés et découragés. Un jour l'Évêque étant assis au milieu de son clergé, il se souvint du saint homme, et leur dit : « Je ne connais pas de mon temps un homme parfait en toute bonne œuvre, et orné de toutes les vertus que Dieu aime, comme le vénérable Abraham. » Les ec-

clésiastiques répondirent : « C'est un vrai serviteur de Jésus-Christ et un parfait religieux. » L'Évêque reprit : « Mon intention est de l'ordonner pour cette bourgade de païens. Car, par sa patience et sa charité, il pourra les convertir à Dieu. » Et, se levant aussitôt, il se rendit à sa cellule, avec le clergé. Y étant arrivé et l'ayant salué, l'Évêque se mit à lui parler de la bourgade, et à l'exhorter, à le prier même d'y aller. A cette proposition, le Saint, comme accablé de douleur, dit à l'Évêque : « De grâce, mon Père, permettez-moi de pleurer mes iniquités, car je suis un homme imparfait et incapable d'une chose pareille. » L'Évêque répondit : « Par la grâce de Jésus-Christ vous en êtes capable ; ne différez donc point d'accomplir cette obéissance. » Le Bienheureux insista : « Je conjure votre sainteté d'avoir pitié de ma faiblesse et de permettre que je pleure mes propres péchés. » L'Évêque répliqua : « Voilà que vous avez tout quitté, vous avez haï le monde et tout ce qu'il y a dans le monde : vous vous êtes crucifié vous-même ; cependant, quoique vous ayez bien fait tout cela, vous n'avez pas encore l'obéissance. » Le Saint se mit à pleurer et dit : « Qui suis-je, moi, un chien mort, et quelle est ma vie, pour que vous conceviez sur moi de tels desseins ? — Assis en ce lieu, lui dit l'Évêque, vous ne sauvez que vous-même. Là, par la grâce de Dieu, vous avez à sauver et à convertir beaucoup d'autres. Jugez combien la récompense sera plus grande. » — Le Saint répondit, fondant en larmes : « Que la volonté de Dieu soit faite ! J'irai par obéissance. » Aussitôt on le tira de sa cellule, et on le conduisit à la ville, où l'Évêque l'ordonna et d'où il l'envoya aussitôt à la bourgade, accompagné du clergé.

En chemin, Abraham pria Dieu d'avoir pitié de sa faiblesse. Quand il fut arrivé et qu'il vit l'idolâtrie des habitants, il pria Dieu bien plus encore d'avoir pitié de leur aveuglement. Il manda aussitôt à son fidèle ami de la ville de lui envoyer sans délai tout l'argent qui restait de ses biens. Avec cela, il bâtit promptement une grande et bello église, où il conjurait Dieu avec larmes d'y rassembler son peuple dispersé. Un jour, sortant de là, il entra dans le temple des païens, et y renversa les idoles et les autels. Une loi de l'empereur Constantin autorisait à le faire. Les habi-

tants, s'en étant aperçus, tombèrent comme des furieux sur le saint homme, l'accablèrent de coups et le chassèrent de la bourgade. Il y revint la nuit, rentra dans l'église, et y pria pour eux avec larmes. Les habitants y étant venus le matin, furent si étonnés de l'y trouver en prière qu'ils étaient comme hors d'eux-mêmes. Dès lors ils y venaient chaque jour, non pas pour prier, mais pour voir la beauté de l'édifice et en considérer les ornements. Abraham commença donc à les exhorter à la connaissance du vrai Dieu. Mais eux le frappèrent à coups de bâton, le traînèrent hors du bourg, et l'y laissèrent pour mort. Sur le minuit, il revint à lui-même et se mit à prier avec larmes pour leur conversion. Puis, se levant, il rentra dans l'église, et, se tenant debout, chanta des psaumes. Les habitants y étant revenus le lendemain, furent plus étonnés que jamais de l'y trouver ; leur étonnement devint de la rage : ils se jetèrent sur lui, l'assommèrent de coups, et, lui mettant comme la veille une corde aux pieds, ils le traînèrent hors du bourg. Ils le maltraitèrent ainsi durant trois années. Mais, quoi qu'on pût lui faire, le battre, l'outrager, le traîner par des cordes, lui faire endurer la faim et la soif, jamais il ne témoignait d'humeur ni même d'émotion à personne, mais redoublait de charité envers tout le monde : exhortant, priant, caressant les vieillards comme ses pères, les autres comme ses frères, les plus jeunes comme ses enfants, encore qu'ils le tournassent en dérision.

Un jour, toutefois, les habitants du bourg étant tous rassemblés, depuis le plus petit jusqu'au plus grand, ils commencèrent à se dire les uns aux autres avec admiration : « Vous voyez la patience de cet homme et son indicible charité envers nous ; comment, au milieu de tant de tribulations et de maux que nous lui avons fait souffrir, il ne s'est point éloigné d'ici, il n'a dit à aucun de nous une parole fâcheuse, il ne nous a point pris en aversion, mais il a souffert tout cela non-seulement avec patience, mais avec une grande joie. Certainement, s'il n'y avait point avec lui, comme il l'assure, et le Dieu vivant, et le Royaume, et le Paradis, et le supplice, et la récompense, jamais il ne supporterait cela de nous. D'ailleurs, comment lui seul aurait-il renversé tous nos

dieux, sans qu'ils aient pu se venger de lui? C'est véritablement un serviteur du vrai Dieu, et tout ce qu'il a dit est divin et véritable. Venez donc, et croyons dans le Dieu qu'il prêche. » Ayant ainsi parlé, ils s'en allèrent tous ensemble à lui dans l'église, criant et disant : « Gloire au Dieu du Ciel, qui nous a envoyé son serviteur pour nous délivrer de l'erreur et nous sauver! » Quand le Bienheureux les vit, il ressentit une joie extrême; son visage s'épanouit comme une fleur des plus belles, et il leur dit : « Mes pères, mes frères, mes enfants! bénis soyez-vous, vous qui êtes entrés ici au nom du Seigneur. Venez tous ensemble, rendons gloire à Dieu, qui a éclairé les yeux de votre intelligence pour le connaître; recevez le sceau de la vie, afin d'être purifiés des souillures de l'idolâtrie; croyez de tout votre cœur et de tout votre esprit que Dieu est le créateur du ciel et de la terre... » Et il leur expliqua sommairement le Symbole des Apôtres. Tous répondirent : « Oui, notre père et guide de notre vie, oui il en sera comme vous dites et comme vous enseignez; voilà comme nous croyons, voilà comme nous pensons. » Alors il les baptisa au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit, depuis le plus petit jusqu'au plus grand, au nombre de mille âmes.

Après leur Baptême, il les instruisit encore une année entière, et le jour et la nuit, sur la foi et la morale chrétienne. Alors, les voyant affermis dans le bien, craignant d'un autre côté que leur grande affection ne fût pour lui-même une occasion de se relâcher de la discipline monastique, il résolut de les quitter secrètement. Étant donc entré de nuit dans l'église, il remercia Dieu avec effusion de cœur de toutes les grâces qu'il leur avait faites, et le supplia de les confirmer dans son amour et son service. Puis, ayant fait trois fois sur la bourgade le signe de la Croix, il se retira dans un lieu inconnu. Le lendemain, les habitants vinrent à lui comme d'ordinaire. Ne le trouvant pas, ils en furent dans un étonnement extrême. Se dispersant comme des brebis errantes, ils allaient de tous côtés cherchant leur pasteur, et appelant son nom d'une voix pleurante. N'ayant pu le découvrir nulle part, ils coururent à l'Évêque, qui ne fut pas moins affligé de cette disparition. Il envoya plusieurs personnes à la décou-

verte du saint homme, comme à la recherche d'une perle précieuse, surtout à cause des larmes inconsolables de son troupeau. Après des recherches infructueuses, l'Évêque s'en alla dans la bourgade, consola les habitants, puis ordonna d'entre eux des prêtres, des diacres et des lecteurs ; car il y en avait plusieurs de dignes et de capables. Le Saint, ayant appris comment les choses avaient tourné en bien, remercia Dieu de tout son cœur et revint à son ancienne cellule. Il y ajouta une petite cellule extérieure, et s'enferma dans celle du dedans, dont il boucha la porte. Quand les habitants de la bourgade apprirent son retour, ils furent ravis de joie. Ils accouraient à lui comme à leur père : ils étaient édifiés de son genre de vie, plus qu'on ne saurait dire. C'était pour eux une faveur des plus grandes de le voir ou d'entendre de sa bouche une parole de salut.

Satan, de son côté, voyant que toutes les traverses qu'il avait suscitées au saint homme n'avaient contribué qu'à le rendre plus fervent et plus parfait, l'attaqua d'une autre manière, au milieu de la nuit. Comme Abram était debout à chanter des psaumes, la cellule resplendit tout-à-coup d'une lumière plus éclatante que le soleil, et une voix se fit entendre comme la voix d'une grande multitude, disant : « Tu es heureux, seigneur Abraham, tu es vraiment heureux, car nul n'a été trouvé comparable à toi pour toute sorte de bonnes œuvres. Nul n'a fait toutes mes volontés, comme toi : c'est pour cela que tu es bienheureux. » Le Saint homme comprit tout de suite la ruse du méchant, et, haussant la voix, il dit : « Périssent avec toi tes ténèbres, car tu es plein de dol et de tromperie. Pour moi, je suis un homme pécheur ; mais ayant la charité de mon Dieu et l'espérance dans son secours, je ne te crains point, et tes fantômes ne m'épouvantent pas ; car mon inexpugnable boulevard c'est le nom de mon Seigneur et Sauveur Jésus-Christ, que j'ai aimé, et au nom duquel je te réprimande, chien immonde et misérable. » A ces mots, l'esprit des ténèbres s'évanouit comme de la fumée. Et Abraham continua tranquillement de louer Dieu, comme s'il n'avait point vu de fantôme. Les malins esprits cherchèrent encore longtemps et par diverses apparitions à l'épouvanter, à le

troubler, ou du moins à le distraire. Leurs efforts ne réussirent qu'à lui faire aimer Dieu de plus en plus et à le servir avec plus d'ardeur.

Le saint homme avait un frère unique, qui mourut laissant une petite orpheline, appelée Marie. Ses amis la conduisirent à son oncle, à l'âge de sept ans. Il la logea dans la cellule extérieure, avec une petite fenêtre entre les deux, par où il lui apprit le Psautier et les autres Écritures. Elle veillait avec lui à l'office nocturne, chantait avec lui les psaumes, gardait comme lui l'abstinence, et s'efforçait de pratiquer comme lui toutes les vertus. Son bienheureux oncle conjurait souvent Dieu d'attirer à lui et de fixer en lui sa jeune intelligence, afin qu'elle ne s'embarassât point dans les sollicitudes de la terre. Comme son père lui avait laissé de grandes richesses, il les fit distribuer aux pauvres. La nièce, de son côté, lui disait chaque jour : « Mon père, je vous conjure de prier pour moi le Seigneur, afin que je sois délivrée de toutes les mauvaises et absurdes pensées, ainsi que de toutes les embûches du démon. » Elle s'avancait ainsi avec une pieuse allégresse dans le service et l'amour de Dieu, observant avec fidélité la règle de la vie ascétique. Son oncle était ravi de voir ses progrès ; car elle pratiqua vingt ans avec lui la vie d'ascète, comme un agneau sans tache, une chaste colombe.

Satan fut jaloux des habitants de ce nouveau paradis, comme il le fut autrefois de nos premiers ancêtres. Pour nuire à ceux-ci, il se servit de la ruse du serpent ; pour nuire à ceux-là, il se servit de la corruption d'un faux moine. Ce misérable venait voir saint Abraham, comme pour profiter de ses leçons et de ses exemples. Ayant donc vu la nièce à travers la petite fenêtre, il fut épris d'une passion impure. Longtemps, près d'une année entière, il chercha vainement à séduire sa proie. Enfin, elle ouvrit la porte et sortit de la cellule. Mais comme nos premiers parents, après avoir perdu le trésor de la grâce, ouvrirent les yeux et eurent honte d'eux-mêmes, ainsi la nièce d'Abraham, après avoir perdu le trésor de la virginité, ouvrit les yeux, et eut horreur d'elle-même. Elle déchira son cilice, se frappa le visage ; son désespoir alla si loin qu'elle voulut s'étrangler.

« Car, disait-elle en pleurant, je suis déjà morte. J'ai perdu le fruit de ma vie pénitente, de ma continence et de mes larmes. J'ai irrité Dieu, je me suis tuée moi-même. Comment suis-je tombée? je l'ignore. Où sont les avertissements de mon saint oncle? où sont les enseignements de son ami Éphrem? Prends garde à toi-même, me disait-il, conserve ton âme sans tache à ton Époux incorruptible et immortel. Car ton Époux est saint et jaloux. Je n'ose plus porter mes regards vers le Ciel : je suis morte devant Dieu et devant les hommes. Le mieux, c'est de m'en aller où personne ne me connaisse, puisque enfin je suis morte, et qu'il n'y a plus d'espérance de salut. » Aussitôt, se levant, elle s'en alla dans une autre ville, où, ayant changé de vêtements, elle s'installa dans une hôtellerie.

Pendant que ceci arrivait, le Saint vit en songe un dragon monstrueux, qui vint avec d'horribles sifflements à sa cellule, y dévora une colombe et s'en retourna dans son antre. A son réveil le Saint conçut une grande tristesse et pleura beaucoup : il craignit que ce ne fût l'annonce d'une persécution contre l'Église, ou bien d'un schisme ou d'une hérésie dans l'Église. Et il pria le Seigneur de lui donner des lumières à cet égard. Deux jours après, il vit le même dragon, sortant de son antre, venir à lui dans sa cellule, poser sa tête sous les pieds du saint homme, puis son ventre se rompre, et une colombe s'y trouver vivante et sans lésion. Aussitôt, s'éveillant, il appela sa nièce et lui demanda pourquoi depuis deux jours il ne l'entendait point chanter les louanges de Dieu. Comme il ne reçut point de réponse, il comprit bien vite ce que signifiait la vision. Il se mit à pleurer amèrement, et dit : « Hélas ! hélas ! un loup cruel a ravi mon agneau, mon enfant est captive ! et élevant la voix, il s'écria : Sauveur du monde, Jésus-Christ, ramenez votre agnneau Mario dans le bercail de la vie, afin que ma vieillesse ne descende pas avec douleur dans la tombe. Seigneur, ne méprisez point ma prière, mais envoyez promptement votre grâce pour la tirer du dragon. » Les deux jours où il eut sa vision signifiaient les deux ans que sa nièce passerait dehors. Nuit et jour il priait pour elle. Au bout des deux ans il apprit où elle était et quelle était sa conduite. Il

envoya sur les lieux un ami fidèle, pour avoir des renseignements plus sûrs et plus circonstanciés. Ensuite il le pria de lui procurer un habit militaire, avec un cheval et une pièce d'argent; il sortit de sa cellule, monta à cheval, se posa sur la tête un large et profond bonnet de poil de chameau, qui lui couvrait le visage, et se mit en campagne pour délivrer sa nièce Marie, comme autrefois le patriarche Abraham pour délivrer son neveu Lot. Arrivé à l'hôtellerie, il regardait de côté et d'autre pour la voir. Comme elle ne paraissait pas, il dit à l'hôte en souriant : « Ami, j'ai entendu dire que vous aviez ici une fille très-jolie, je la verrais avec plaisir. » L'autre, voyant son grand âge, lui fit des reproches, et ajouta cependant : « Oui, il y en a une et fort belle; » ce qui était vrai. Il demanda quel était le nom de la fille, l'hôte répondit qu'elle s'appelait Marie. Alors le Saint dit d'un visage joyeux : « De grâce, faites-la-moi venir, afin que nous nous réjouissons aujourd'hui ensemble, car je l'aime beaucoup pour ce que j'en ai entendu dire. » Quand elle parut avec son air et dans son costume de courtisane, peu s'en fallut que le corps et l'âme du bon vieillard ne fondissent en larmes; il se contint cependant, de peur que, si elle le reconnaissait, elle ne prît la fuite. Comme ils étaient donc assis et buvaient ensemble, le saint homme lui parla comme quelqu'un qui l'aimait outre mesure. Elle, se levant, lui embrassa le cou et le couvrit de baisers. Mais en le baisant, elle sentit une odeur qui lui rappela sa vie ascétique. Elle poussa un profond gémissement et dit : « Malheureuse que je suis ! » L'hôte étonné lui dit : « Madame Marie, voilà deux ans que vous êtes ici, et jamais je n'ai entendu ni soupirs ni paroles semblables : que vous est-il arrivé ? » Elle répondit : « Que ne suis-je morte il y a trois ans ! je serais heureuse. » Le saint vieillard, craignant qu'elle ne le reconnût et que d'épouvante elle ne prît la fuite, l'interrompit en disant : « Eh quoi, c'est maintenant et en ma présence que vous rappelez vos péchés. » Et il donna la pièce d'argent à l'hôte et lui dit : « Préparez-nous un bon souper, afin que nous nous réjouissons aujourd'hui avec cette fille, car je suis venu de fort loin pour l'amour d'elle. » Et ce bon vieillard, qui depuis cinquante ans n'avait pas goûté de pain, mangea de

la chair et but du vin sans scrupule, concluant avec l'Évangile : « Il faut nous réjouir en ce jour, car ma fille que voici était morte, et elle revit ; elle était perdue, et la voici retrouvée. » Après qu'ils eurent mangé ensemble, la fille dit : « Seigneur, entrons dans la chambre pour nous reposer. » Il répondit : « Entrons. » Et comme en entrant il vit un lit tout dressé, il s'assit joyeusement dessus. La fille lui dit : « Permettez, seigneur, que je tire vos souliers. » Il répondit : « Allez auparavant bien fermer la porte. » Elle insista pour tirer d'abord les souliers, mais il ne le permit pas. Quand donc elle revint de fermer la porte à clef, il lui dit : « Madame Marie, approchez. » Lorsqu'elle se fut approchée de lui, il la saisit fortement par la main, de manière qu'elle ne pût lui échapper ; puis ôtant son bonnet de poil et fondant en larmes, il dit : « Ma fille Marie, est-ce que tu ne me reconnais pas ? Ne suis-je pas ton père Abraham ? n'est-ce pas moi qui t'ai élevée ? Que vous est-il arrivé, ô mon enfant ? où est cet habit angélique que vous portiez alors ? comment êtes-vous tombée du haut du Ciel dans cet abîme de perdition ? Pourquoi ne m'avez-vous rien dit lorsque la tempête de l'enfer est venue vous assaillir ? Certainement, j'aurais crié, avec Éphrem, vers Celui qui peut vous sauver de la mort même. Pourquoi, vous désespérant, vous êtes-vous abandonnée au démon ? pourquoi m'avez-vous ainsi délaissé et plongé dans la douleur ? Parmi les hommes, qui est-ce qui est sans péché, ma fille, si ce n'est Dieu ? »

Cependant la fille, frappée de stupeur, restait muette, n'osant lever les yeux pour le regarder, mais demeurant entre ses mains comme une pierre insensible, accablée qu'elle était de honte et de crainte. Le saint vieillard continua avec larmes : « Vous ne me parlez point, ô ma fille Marie ? N'est-ce pas pour vous que je suis venu ici plein de tristesse ? Sur moi-même soit ton péché, ma fille ! Je répondrai pour toi au jour du jugement. C'est moi qui ferai pénitence pour ce péché. » Il l'exhorta ainsi jusqu'à minuit. Alors, prenant un peu de confiance, elle dit : « Je n'ose vous regarder, de honte ; comment donc invoquerai-je le très-saint Nom du Seigneur, souillée que je suis de tant d'immondices ? » Le saint vieillard répliqua : « Sur moi-même soit ton péché,

ma fille. C'est à moi que Dieu en demandera compte. Écoute-moi seulement, et retournons à notre demeure. Notre ami Éphrem pleure sur toi et prie pour toi. Mon enfant, je vous en conjure, ayez donc pitié de ma vieillesse, compatissez à mes cheveux blancs; ma chère enfant, je vous en supplie, levez-vous et suivez-moi. » Elle lui répondit : « Si Dieu accepte ma pénitence, je vous suivrai. En attendant je me prosterne à vos pieds, et je baise les saintes traces de vos pas, de ce que vous avez ainsi eu pitié de moi, et que vous êtes venu ici pour me tirer des pièges du diable. » Et posant sa tête sur les pieds du Saint, elle pleura toute la nuit, disant : « Seigneur, que vous rendrai-je pour tant de miséricordes? »

Au point du jour, le bienheureux vieillard dit : « Levez-vous, ma fille, et partons. — J'ai encore ici, dit-elle, de l'or et quelques vêtements, que voulez-vous que j'en fasse? — Abandonnez tout cela, répondit le Saint, car c'est la part du démon; » et ils sortirent aussitôt. Il la mit sur le cheval, qu'il conduisait lui-même par la bride, en marchant devant plein de joie. C'était le bon pasteur rapportant sur ses épaules la brebis perdue.

Arrivé à leur retraite, il renferma sa nièce dans la cellule intérieure qu'il occupait lui-même auparavant, et se mit dans la cellule extérieure. Marie reprit son cilice avec ses premiers exercices de pénitence. Elle persévéra dans les larmes et dans l'humiliation du cœur; elle punit son corps par les veilles, les jeûnes et les plus rudes austérités. Après trois ans, Dieu lui fit connaître que sa pénitence avait été agréée, et lui accorda comme preuve, le don de guérir les malades.

Le Bienheureux Abraham vécut encore dix ans, glorifiant Dieu de la conversion sincère de sa nièce, et mourut dans une heureuse vieillesse, à l'âge de soixante-dix ans, après en avoir passé cinquante dans la vie ascétique, sans jamais se démentir, mais croissant toujours en ferveur. A ses funérailles, presque toute la ville accourut, avec les bourgades voisines : chacun, s'approchant du saint corps, dérobaient quelque bénédiction de ses vêtements, et quelque mal que touchât cette relique, elle le guérissait aussitôt. Saint Éphrem avait exposé les vertus de saint

Abraham plus en détail dans un autre ouvrage, mais qui n'est point venu jusqu'à nous. Il ajoute que Marie survécut sept ans à son oncle; qu'elle continua de passer tout ce temps dans les larmes et les exercices de la pénitence, mais avec tant de ferveur et de contrition que plusieurs personnes, qui en passant l'entendaient pleurer et soupirer, ne pouvaient s'empêcher de pleurer et de soupirer avec elle sur leurs propres fautes et de glorifier Dieu. Quand elle mourut, son visage parut, à tous ceux qui le virent, resplendissant de grâce; en sorte que, dit saint Ephrem, nous comprîmes que le Chœur des saints Anges était présent, et que nous rendîmes gloire à Dieu, qui par son ineffable clémence sauve ceux qui espèrent en lui, par Notre-Seigneur Jésus-Christ.

(ROHRBACHER.)

SAINT HILAIRE,

EVÊQUE D'AQUILÉE, MARTYR,

AVEC SAINT TATIEN, SAINT FÉLIX, SAINT LARGE ET SAINT DENYS.

Hilaire florissait au III^e siècle. Instruit dès son enfance dans la religion, il devint évêque d'Aquilée. Il prêchait la foi avec un si grand zèle et une si ardente charité qu'il amenait tous les jours des fidèles au saint bercail, lorsqu'éclata la persécution de l'empereur Numérien. Accusé devant le préfet d'Aquilée d'outrages envers les dieux de l'empire, il fut sommé de brûler de l'encens devant les idoles; comme il s'y refusait avec horreur, les bourreaux le dépouillèrent, et l'ayant mis nu, ils le battirent de verges, puis l'étendirent sur le chevalet, lui déchirèrent la peau avec les ongles de fer et mirent le feu sur ses plaies.

Ces horribles tortures ne l'abattant pas, on le jeta dans une prison avec son diacre Tatien, qu'on avait traité aussi mal, et trois autres Chrétiens, Félix, Large et Denys, dont on n'avait pu vaincre la constance.

Alors, comme un temple d'Hercule s'écroula, les païens s'écrièrent que c'était l'œuvre magique des Chrétiens, et le saint évêque Hilaire fut mis à mort, avec ses quatre compagnons fidèles, le 16 mars de l'an 283.

SAINT PAPAS,

MARTYR.

Nous ne savons presque rien de ce Saint, sinon qu'il vivait dans la Lycaonie, province de l'Asie-Mineure, entre la Cappadoce et la Phrygie, et que dès les premiers jours de la persécution de Dioclétien, qui devait étouffer, disait-il, le Christianisme dans le sang des Chrétiens, il fut arrêté et sommé d'adorer les dieux de l'empire.

Il confessa sa foi et déclara qu'il n'en pouvait avoir d'autre. Aussitôt on lui infligea une cruelle flagellation ; puis on lui déchira les côtes avec les ongles de fer ; et comme il persévérait avec la force que Dieu donne à ses fidèles, on le chaussa de souliers dont la semelle était garnie de clous ayant leurs pointes en dedans, ce qui lui déchira les pieds ; et lorsqu'épuisé il dut s'arrêter, on le lia à un arbre et on le laissa ainsi jusqu'à sa mort, qui eut lieu le lendemain. C'était le 16 mars de l'une des années 302 ou 303. Il rendit son âme à Dieu en bénissant son Seigneur Jésus-Christ, qui l'attendait.

Or, l'arbre auquel on l'avait attaché était un arbre mort, qui, après le contact du Martyr, reverdit aussitôt.

SAINT VALENTIN,

EVÊQUE DE TERRACINE, MARTYR,

AVEC SAINT DAMIEN, SON DIACRE.

Valentin, né à Terracine, de parents nobles et chrétiens, aux premières années du iv^e siècle, fut élevé avec de si bons soins et si bien affermi dans les saintes doctrines, que l'Évêque de Terracine, Avitus, l'ordonna prêtre, malgré sa modestie, qui lui faisait redouter une telle dignité.

Il se livra courageusement à ses devoirs et soulagea généreusement les pauvres en leur partageant ses biens. A la mort du saint prélat Avitus, il fut, en dépit de ses résistances, élevé sur le siège épiscopal.

Il se rendit sur-le-champ au mont Soracte, où le saint Pape

Sylvestre vivait caché, car les temps étaient encore mal assurés. Le saint Pontife le sacra et le renvoya à son diocèse.

Comme il y rentrait, une pauvre veuve se prosterna devant lui et lui présenta son fils, qui s'appelait Damien, en implorant quelques secours. Valéentin, lui voyant une figure intelligente, dit à la mère qu'il se chargeait de son fils, et il lui donna quelques pièces d'or qu'il avait sur lui.

Le jeune Damien fit rapidement de bonnes études, et au bout de peu d'années son Évêque l'éleva au diaconat. Lorsque Julien l'Apostat s'empara de l'empire, et voulut ramener le culte des idoles, le préfet envoyé dans la Campanie fit prendre l'évêque Valentin, qu'on lui amena accompagné de son diacre Damien, qui le suivait tout en larmes. Le préfet les invita à renier Jésus-Christ, et sur leur refus, il les fit assommer de coups de bâton.

Pendant le supplice, ces deux Martyrs chantaient : « Nous vous remercions, Seigneur Jésus-Christ, qui daignez nous compter maintenant parmi vos serviteurs¹. »

Le préfet irrité les fit flageller de nouveau et les envoya dans une prison dont le sol était hérissé de têtes de pots cassés. Mais, dans la nuit, un Ange nettoya la prison et consola les patients en leur annonçant que leur délivrance était proche.

Cependant leurs douleurs avaient cessé, leurs chaînes étaient tombées, et la porte de leur prison s'étant ouverte, ils sortirent et gagnèrent San-Périno, où une pauvre veuve chrétienne nommée Hirène les recueillit avec une grande charité. Elle en fut récompensée à l'instant, car les saints Martyrs ayant fait le signe de la Croix sur sa fille, affligée depuis sept ans d'un flux de sang qui l'accablait, elle fut guérie aussitôt.

Ce miracle fit du bruit, et les prêtres des idoles qu'on en avisa vinrent enlever Valentin et Damien ; ils les emmenèrent dans un bois, où, après les avoir assommés de nouveau, ils leur coupèrent la tête et laissèrent leurs restes en proie aux bêtes féroces. Mais ces restes augustes furent recueillis par des fidèles, et, dans des temps meilleurs, on les exposa avec honneur dans un oratoire,

¹ Gratias tibi, Domine Jesu Christe, qui nos inter servos tuos numerare dignatus es.

en un lieu du diocèse de Chiéti qu'on appela dès lors le bourg de Saint-Valentin.

SAINT JULIEN DE CILICIE,

MARTYR.

Julien naquit à Anazarbe, en Cilicie, d'un père qui était sénateur de la même ville. Il fut élevé dans l'étude des saintes Lettres et associé au nombre des ministres de l'Église. Il tomba, durant la persécution de Dioclétien, entre les mains d'un juge qui ressemblait moins à un homme qu'à une bête féroce. Ce juge, voyant que la constance de Julien était à l'épreuve des plus cruels tourments, essaya de la vaincre par un long martyre. On le lui amenait tous les jours devant son tribunal ; et pour le gagner, il employait successivement les promesses, les menaces et les supplices. Il le fit traîner durant une année entière par toutes les villes de la Cilicie, pensant le couvrir par là de confusion ; mais il travaillait, sans le savoir, à augmenter le triomphe du Saint, et il lui fournissait encore l'occasion d'affermir dans leur foi les Chrétiens par son exemple et par ses discours.

Le détail de tout ce que souffrit Julien fait frémir d'horreur : les bourreaux déchiraient sa chair, découvraient ses os, au point qu'on lui voyait les entrailles, le flagellaient et lui appliquaient le fer et le feu ; mais ces différentes tortures n'ébranlèrent point son courage. Le juge s'avoua vaincu en le condamnant à mort ; il voulut toutefois leur donner une nouvelle preuve de sa férocité. Comme il était alors à Éges, ville maritime de la Cilicie, il ordonna que le Saint fût jeté dans la mer, après avoir été cousu dans un sac avec des scorpions, des serpents et des vipères.

Nous apprenons d'Eusèbe que saint Ulpien souffrit à Tyr un pareil martyr, ayant été jeté dans la mer enfermé dans un sac de cuir avec un chien et un aspic. C'était là le supplice que les lois romaines avaient décernées contre les parricides ; mais il paraissait si horrible qu'on évitait de le faire subir, même à ces scélérats.

La mer rendit aux hommes le corps du saint Martyr. Les fidèles le portèrent à Alexandrie, puis à Antioche. Ce fut dans

cette dernière ville que saint Jean Chrysostome prononça le pânégryrique de saint Julien devant son tombeau : il y dit qu'on obtenait, par la vertu des reliques de ce Saint, la guérison des maladies du corps et de celles de l'âme.

SAINT MAURILLE,

ÉVÊQUE DE CAHORS.

Ce saint Prélat est cité comme un modèle de fermeté contre les vexations des magistrats et des seigneurs qui opprimaient son peuple. Il trouva de grandes consolations dans la prière pour supporter les contradictions de ses persécuteurs.

On rapporte qu'il était tellement versé dans les saintes Écritures qu'il les savait presque tout entières par cœur. On disait de lui comme de Job, qu'il était l'œil de l'aveugle, le pied du boiteux, le soutien du faible et le refuge de tous les malheureux. Son amour pour les souffrances allait si loin, qu'au lieu de chercher à diminuer les douleurs que lui causait la goutte, à laquelle il était sujet, il les augmentait en se faisant appliquer un fer chaud aux pieds et aux jambes. Ce désir de souffrir, afin de ressembler à Jésus crucifié, fut récompensé par des grâces particulières que le Seigneur départit à son serviteur. Il mourut le 16 mars 580.

(M^{sr} DONEY.)

SAINT GRÉGOIRE D'ARMÉNIE,

ÉVÊQUE ET SOLITAIRE.

Grégoire, né en Arménie dans le x^e siècle, fut élevé dans la piété par ses parents, à travers les calamités où les infidèles avaient réduit le pays et la religion chrétienne. La grâce divine, dont il fut prévenu dès l'enfance, lui inspira une forte aversion pour le mensonge et pour l'impureté. Elle lui fit pratiquer toutes les vertus, principalement l'humilité, la douceur, la sobriété, la continence, l'aumône, et les autres bonnes œuvres qui nous sont recommandées dans l'Évangile.

Après la mort de ses parents il renonça à leur succession, qu'il distribua aux pauvres, et il se consacra au service de Dieu dans un monastère près de la ville de Nicopolis, ancien siège épiscopal

de la Première-Arménie, autrefois suffragant de Sébaste. Il y vécut dans une si grande mortification de tous ses sens et se perfectionna tellement dans la pratique de toutes les vertus, que, reconnu très-intelligent dans les saintes Écritures et dans les sciences ecclésiastiques, il fut élevé au sacerdoce par l'Évêque de Nicopolis. Ce Prélat fut si satisfait de ses prédications et du zèle avec lequel il travaillait à la conversion des manichéens et des infidèles qui se trouvaient dans le diocèse, qu'il le fit son coadjuteur, et lui laissa ensuite son siège par sa mort, qui eut lieu peu de temps après.

Loin de s'élever dans cette éminente charge, Grégoire en devint encore plus humble qu'auparavant. Il augmenta sa vigilance, ses jeûnes, ses prières et sa charité. Toujours attentif aux besoins de son peuple, il levait sans cesse son cœur et ses mains au Ciel pour lui obtenir la sainteté. Puis, se croyant indigne de son saint fardeau, il quitta son évêché et son pays, pour se retirer dans une terre lointaine et servir Dieu dans un exil volontaire.

Il passa en Occident avec deux religieux grecs, et après avoir longtemps erré en Italie et en France, il s'arrêta près de la ville de Pithiviers, dans cette partie de la Beauce qui est à présent le département du Loiret. Il trouva à trois quarts de lieues de là une petite église dédiée sous le nom de saint Martin de Vertou. Elle était fort solitaire. Elle lui plut, et il la jugea très-propre au dessein qu'il avait de vivre reclus le reste de sa vie. Il demanda à la dame du lieu¹ la permission de s'y retirer, et il l'obtint facilement. Il s'y fit une petite loge, et s'y étant renfermé, il y passa sept ans dans les austérités. Il jeûnait tous les jours, et tout son manger ne consistait qu'en lentilles détrempées dans de l'eau et germées au soleil, dont il prenait une poignée de la main gauche, qui était sa mesure, avec un morceau de pain d'orge et quelques racines ou herbes crues.

Les dimanches et les jours de fêtes il vivait presque comme les religieux, s'abstenant seulement de chair et de ragoûts. Les bourgeois de Pithiviers et les riches habitants de la campagne

¹ Louise, ou plutôt Avoye, mère d'Odolric, évêque d'Orléans.

n'eurent pas plus tôt reconnu sa sainteté qu'ils prirent plaisir à lui porter les nécessités de la vie. Il s'en servit toujours pour nourrir les pauvres des alentours, prenant cette occasion pour les instruire, dès qu'il eut quelque connaissance de la langue du pays.

Après s'être ainsi sanctifié dans les exercices de la pénitence, de la prière et de la charité, il acheva heureusement sa course le 16 mars, vers le commencement du ^xⁱ siècle. Les peuples accoururent en foule à ses funérailles, pour être les témoins des merveilles que Dieu y opérait, et pour réclamer son intercession. Il fut enterré devant l'autel de l'église de Saint-Martin. Mais la dame de Pithiviers le fit transporter quelque temps après dans cette ville, et il y fut honorablement déposé dans l'église de Saint-Salomon, où l'on raconte qu'il se fit de nombreux miracles.

SAINT AGAPIT, ÉVÊQUE DE RAVENNE.

Ravenne, vers l'an 315, pleurait son pieux évêque saint Libère, et priait Dieu de lui donner un digne successeur, lorsqu'une blanche colombe qui venait de prendre son vol, s'agita avec une sorte de persistance au-dessus de la tête d'un prêtre, grec de nation, qui se nommait Agapit.

Le clergé et le peuple virent là un avis du Ciel, et les suffrages proclamèrent Agapit leur évêque.

On croit que ce fut lui qui bâtit les églises de la Bienheureuse Vierge Marie et de Saint-Théodore, car il siégea vingt-six ans. Il assista au Concile tenu à Rome par le Pape saint Jules, et il lutta vaillamment contre les ariens, dont il ramena plusieurs à l'unité.

Il mourut le 16 mars de l'an 341.

SAINT FINIAN LE LÉPREUX.

Saint Finian, surnommé Lobhar, c'est-à-dire le lépreux, naquit en Irlande au milieu du ^vⁱ siècle. Il était de la famille des rois de Momonie, l'une des quatre contrées de l'Irlande en ce temps, et il fut élevé par saint Breudan.

Il souffrit avec une patience héroïque d'une effroyable lèpre, qui lui fit donner le surnom de Lobhar. Il l'avait acceptée comme un moyen d'expiation ; et, des richesses dont il héritait, il bâtit trois monastères, dont l'un rappelait son nom : Ardfinian, dans le comté de Tipperary.

Après une vie sainte et résignée, il mourut dans un âge avancé, le 16 mars de l'an 615.

SAINT HÉRIBERT,

ARCHEVÊQUE DE COLOGNE.

Héribert naquit à Worms, ville impériale de l'Allemagne, au Palatinat du Rhin. Il eut pour père un des principaux gentilshommes du pays. Élevé d'abord près de ses parents dans les lettres humaines, et dans la piété, il alla ensuite achever de se former dans l'étude des saintes Écritures et de la théologie à Gorze, célèbre monastère du diocèse de Metz. Gorze passait alors pour une excellente école de vertu et de science.

Il prit si bien là le goût de la vie religieuse, qu'il était résolu d'en faire profession et de ne jamais sortir de cette sainte maison, si son père n'eût employé toute son autorité pour l'en faire revenir.

Lorsqu'il fut de retour à Worms, l'évêque Hildebald, charmé de son esprit, de sa sagesse et de sa piété, le fit prévôt de son Église, et il le destinait à être son successeur, mais sa mort en prévint l'exécution.

Quelques années après, l'empereur Othon III, qui n'avait pas encore reçu la couronne impériale, informé du mérite d'Héribert, le manda à la cour, et le fit son chancelier. Ce prince, qui avait de l'amour et du goût pour les personnages vertueux, le jugeant également propre au service de l'Église et de l'État, ne le laissa pas en repos qu'il ne l'eût fait élever aux Ordres sacrés, avec son cousin Brunon, qui fut depuis Pape sous le nom de Grégoire V, et qui le couronna empereur l'an 996.

Othon, non content de voir Héribert prêtre, voulut le faire élire évêque de Wurtzbourg, en Franconie, dont le siège se trouvait vacant, et le Saint ne put s'en défendre qu'en substituant

au lieu de lui son frère puîné, nommé Henri, qui était d'ailleurs un bon et solide Chrétien. Pour lui, il continua sa fonction près du prince, qui semblait ne pouvoir se passer de lui, qui l'emménait dans tous ses voyages, et qui admirait partout sa vigilance, sa fidélité, son exactitude, son intégrité. Héribert donna aussi des preuves de son habileté dans les négociations les plus difficiles; il parvint à apaiser les troubles de Ravenne, et à y réconcilier ensemble les partis, qui avaient soulevé une dangereuse sédition.

Cependant l'archevêché de Cologne vint à vaquer, et après des contestations de plusieurs mois, qui formèrent une espèce de schisme dans cette Église, tout le monde se réunit au choix du chancelier Héribert. On députa aussitôt à l'empereur, qui était en Italie, et qui eut d'abord quelque peine à se priver d'un si excellent ministre. Mais comme il aimait l'Église, il en voulut bien préférer les intérêts aux siens. Il fit venir à Bénévent, où il se trouvait, Héribert, qui achevait alors de pacifier les peuples des environs de Ravenne. Lorsqu'il sut les desseins qu'on avait sur lui, son humilité, jointe à la crainte de se voir chargé d'un ministère redoutable, le fit recourir à mille moyens pour détourner ce fardeau de ses épaules. Mais il eut beau se déclarer pécheur, ignorant, incapable devant l'empereur et les députés de l'Église de Cologne, il fut obligé de céder, dès qu'on lui donna des marques sensibles de la volonté de Dieu.

Pourvu selon les formes et les cérémonies accoutumées, il passa encore deux mois après son investiture auprès du prince. Il s'en alla ensuite à Rome recevoir le pallium des mains du Pape Sylvestre II, et il partit aussitôt pour Cologne. Il prit possession de ce siège la veille de Noël de l'an 999, qui fut le jour de son sacre. Il répondit sur-le-champ à la grâce de son ordination par les soins qu'il prit de son troupeau. Non content d'en faire la revue, de reconnaître ses besoins, de le nourrir du pain de vie, qu'il lui distribuait lui-même par le ministère de la prédication, il lui présenta encore en sa personne le modèle qu'il avait à suivre, en donnant des exemples de toutes les vertus à son clergé et à son peuple, et en se rendant le père nourricier des pauvres;

le médecin des malades, le soutien des faibles et le père commun de tous ses diocésains.

Il demeura toujours dans les bornes d'une humilité profonde, pour garantir son cœur de l'enflure et de l'élévation, et ne pas se laisser éblouir au faux éclat de la grandeur qui l'environnait. Il y joignait une mortification continuelle, pour retenir toujours son corps et ses passions sous le joug de l'esprit.

A peine achevait-il la première année de son épiscopat qu'il se vit obligé de quitter son troupeau et de suivre l'empereur en Italie, où il prétendait avoir besoin de lui pour ranger les rebelles dans le devoir. Mais ce voyage fut bientôt terminé par la mort funeste de ce prince, que ses ennemis empoisonnèrent au-delà de Rome, dans un château du duché de Bénévent.

Héribert, qui avait été le directeur de son âme dans tout le voyage et qui fut l'exécuteur de ses dernières volontés, rapporta son corps à Aix-la-Chapelle, d'où il envoya les ornements impériaux au nouvel empereur Henri de Bavière, bien résolu de profiter du changement arrivé à l'empire pour se débarrasser entièrement des affaires de l'État et ne plus s'occuper que de celles de son diocèse.

Il y fit réparer les églises et en bâtit de nouvelles ; mais une grande famine qui affligea l'Allemagne et la France suspendit ce qui paraissait moins nécessaire dans ces travaux, pour aller au-devant de la misère publique, qui pressait encore plus vivement sa charité. Il ne fut pas seulement la providence de son pays en cette occasion, comme le patriarche Joseph l'avait été de l'Égypte, il se rendit encore le serviteur des pauvres et des étrangers, auxquels il procura toutes les assistances possibles pour les besoins de l'âme et du corps.

Il bâtit un grand monastère de l'autre côté du Rhin, vis-à-vis de Cologne, et il le dota d'un riche fonds, que l'empereur Othon III lui avait laissé peu de temps avant sa mort. C'est celui qu'on appella le monastère de Duitz, dans la ville de ce nom, et qui fut longtemps en réputation de grande régularité, par l'excellence de la discipline que le saint Prélat y établit.

La joie qu'avait Héribert de voir le grand succès de ses tra-

vaux se trouva modérée par un trait de mortification. Dieu, voulant éprouver sa fidélité, permit que le saint empereur Henri se laissât prévenir contre lui par les calomnies de quelques envieux, qui l'accusaient d'avoir négligé l'envoi des ornements impériaux pour le couronnement du prince aussi promptement qu'il le devait, et d'avoir voulu faire tomber la couronne sur la tête d'un autre. Henri vint même à Cologne dans la résolution de lui donner des marques de son ressentiment. Mais ayant reçu lui-même en songe, de la part d'un vieillard revêtu pontificalement, une réprimande encore plus sévère que celle qu'il méditait de faire au saint Prélat, il se jeta à ses pieds lorsqu'il le vint voir, et lui demanda pardon de sa trop grande crédulité. Héribert, qui était peut-être le plus humble des hommes, fut plus confus et plus embarrassé de l'humilité et du repentir du prince qu'il ne l'avait été de ses fâcheuses préventions. L'empereur n'oublia rien pour réparer le mal qu'on lui avait fait faire contre son gré. Il obligea même Héribert à demeurer encore chancelier de l'empire, et il se servit de ses conseils surtout dans les choses qui regardaient la basse Allemagne et les Pays-Bas.

Comme cet excellent pasteur n'avait rien tant à cœur que la conservation et l'accroissement du troupeau que son Maître lui avait confié, il ne pouvait se lasser d'en faire la revue par des visites continuelles, portant partout avec lui non-seulement la lumière de la parole de Dieu pour éclairer les esprits, le feu de la charité pour animer chacun à s'entr'aimer, mais encore les secours de la vie corporelle, pour remédier à la misère des pauvres.

Durant le cours de ces laborieuses visites, il fut arrêté dans la petite ville de Nuytz par une maladie dont il plut à Dieu de se servir pour finir et couronner ses travaux. Il mourut le 16 mars de l'an 1024, qui était le vingt-troisième de son épiscopat.

Sa mort fut suivie de miracles, comme elle en avait été précédée. Il fut enterré dans son monastère.

SAINT JULIEN LE STYLITE.

Ce Saint du ^{vi}^e siècle habitait, comme saint Siméon, le sommet d'une colonne creuse ou d'une vieille tourelle, à Mardandos, près d'Égée, en Cilicie. Jean Moschus et d'autres ont cité de lui plusieurs miracles. Un lion, dans son voisinage, avait dévoré quelques passants et troublait la contrée. Julien appela Pancratius, son disciple, et lui dit : Allez à deux mille pas, vers le midi : vous trouverez un lion couché à terre, et vous lui direz : Julien te commande, au nom de Jésus-Christ, Fils de Dieu, de te retirer hors de cette contrée.

Le disciple s'en alla vers le midi, trouva le lion couché, lui dit ce qui lui était recommandé, et sur-le-champ le lion s'en alla si loin qu'on ne le revit plus.

Saint Julien le Stylite mourut à la fin du ^{vi}^e siècle, et on l'honore le 16 mars.

SAINTE EUSÉBIE OU YSOIE,

ABDESSE D'HAMAGE¹.

Sainte Eusébie était la fille aînée de saint Adalbald de Douai et de sainte Rictrude. Elle reçut une excellente éducation dans la maison paternelle, et fut de bonne heure confiée à sa vénérable aïeule sainte Gertrude, qui avait fondé le monastère d'Hamage, sur la Scarpe. C'est là que cette enfant bénie du Ciel se forma à la pratique des vertus chrétiennes et religieuses, qui brillèrent toujours en elle d'un si vif éclat. Ce fut probablement lorsque son père fut assassiné en Gascogne et que sainte Rictrude, sa mère, avec ses deux plus jeunes filles, Clotsende et Adalsende, se retira dans le monastère de Marchiennes, que sainte Eusébie vint habiter auprès de son aïeule.

A la mort de sainte Gertrude, qui arriva quelques années plus tard, la jeune Eusébie fut chargée du gouvernement de la communauté d'Hamage. Ainsi l'avait réglé la sainte abbesse avant de rendre son dernier soupir ; mais toutes les précautions que

¹ Emprunté à M. l'abbé Destombes, dans ses belles *Vies des Saints des diocèses de Cambrai et d'Arras*.

l'on avait prises ne purent rassurer sainte Rictrude, qui s'empressa de rappeler sa fille chérie auprès d'elle. Elle craignait que le démon, si habile à séduire et à jeter dans l'illusion des personnes d'un âge mûr, ne trompât plus facilement encore sa chère Eusébie et n'étouffât dans son cœur les précieuses semences de vertu qu'elle y voyait germer.

Après quelques retards, motivés sans doute par le tendre attachement qu'elle portait à cette maison, où s'était écoulée son enfance et où reposaient les restes vénérables de son aïeule, Eusébie, sur l'ordre exprès de sa mère, se rendit avec toute la communauté d'Hamage au monastère de Marchiennes. Elle y fut reçue, ainsi que ses compagnes, avec tous les témoignages de la joie la plus sincère. Des cierges allumés et des encensoirs fumants environnèrent les corps des Saints qu'elles avaient apportés avec elles, et parmi lesquels se trouvait celui de sainte Gertrude. Dès ce moment les deux communautés se fondirent en une seule, et toutes les religieuses, unies de cœur et d'esprit, suivirent, dans la joie et la paix de l'Esprit-Saint, les mêmes règles et les mêmes exercices.

Cependant la pensée du monastère d'Hamage et les dernières recommandations de sainte Gertrude se représentaient sans cesse à l'esprit de la jeune Eusébie. Il lui semblait toujours que c'était dans ce lieu qu'elle devait vivre avec ses compagnes et continuer, comme elle l'avait promis, l'œuvre sainte qui y avait été commencée. Bientôt même elle ne fut plus capable de maîtriser le sentiment qui la dominait, et profitant du calme et de l'obscurité de la nuit, elle se rendait en toute hâte dans ces bâtiments abandonnés, pour y rendre à Dieu ses hommages et lui protester du désir sincère qu'elle avait d'accomplir sa volonté. Sainte Rictrude en fut instruite, fit des reproches à sa fille, et lui infligea même une punition qui lui semblait méritée par ce qu'elle regardait comme une opiniâtreté. Mais croyant bientôt reconnaître, dans la persistance d'Eusébie et dans la docile obéissance qu'elle lui accordait en toute autre chose, un dessein caché du Ciel, elle résolut de consulter des hommes de Dieu, qui pussent lui indiquer ce qu'elle avait à faire. Tous furent d'avis qu'il

fallait laisser à Eusébie la faculté de retourner avec ses compagnes dans le monastère d'Hamage, avec le corps de sainte Gertrude, pour y continuer la vie sainte et édifiante qu'elles menaient auparavant.

Eusébie, ayant donc reçu la bénédiction de sa mère, retourna pleine de joie dans son ancienne demeure, où elle fit promptement rétablir l'ordre et l'observance religieuse, comme sous le gouvernement de son aïeule, qu'elle s'efforçait d'imiter en toutes choses. La douceur de son commandement, l'affabilité de ses manières, la régularité parfaite de sa conduite lui attiraient le respect et l'affection de toutes ses compagnes. Rien ne leur paraissait pénible dans l'accomplissement des devoirs de la vie religieuse, parce qu'elle prenait toujours pour elle les offices les plus difficiles, et que ses exemples étaient seuls capables d'inspirer le courage et le dévouement aux plus tièdes. Aussi la piété était-elle en honneur dans cette maison, et en peu de temps on vit se multiplier considérablement le nombre des saintes filles qui venaient s'y consacrer au service de Dieu.

Telle était la vie admirable que menait la vierge Eusébie, lorsque Dieu lui donna un pressentiment de sa fin prochaine, bien qu'elle ne fût encore que dans sa quarantième année. Elle ne le cacha pas à ses pieuses compagnes, qui, à cette nouvelle, furent toutes remplies de la plus profonde douleur. Pour elle, abandonnée à la sainte volonté du Ciel, elle attendit avec calme et confiance cette heure suprême, qui devait combler son bonheur en la réunissant à son divin Époux. Sentant bientôt les premières atteintes de la maladie qui allait l'enlever de ce monde, elle se mit en devoir d'appeler auprès de sa couche funèbre les saintes filles qui s'étaient placées sous sa conduite. Elle leur adressa à toutes les paroles les plus touchantes et les plus pieuses, leur recommanda particulièrement l'obéissance, qui est le nerf de la vie religieuse, la charité, qui en fait la douceur et le charme, et l'esprit d'abnégation et de sacrifice, qui lui donne son mérite devant Dieu. Puis, comme sa mort pouvait laisser naître dans les esprits certaines inquiétudes sur l'avenir d'une maison qui devait presque tout à ses libéralités et à celles de sa famille, elle engagea ses

Sœurs à mettre toute leur confiance en Dieu, qui n'abandonne jamais ceux qui espèrent en lui.

Comme la malade achevait ces paroles, une grande lumière se répandit dans le lieu où elle se trouvait, et presque au même instant son âme s'envola dans les Cieux.

« Ainsi s'achemina aux noces de l'Époux la glorieuse Eusébie, fille d'admiration, comme le bel arc-en-ciel, qui, riche des couleurs de la livrée divine et ne touchant la terre que du bout de ses pieds, entre à cœur ouvert dans les atours de la gloire. Vierge sage et prudente, noble lampe des cloîtres, pleine d'huile de grâce, consumée par la plus vive flamme d'un parfait holocauste, douce exhalaison qui parfume les Cieux¹. »

La pieuse vierge fut inhumée dans l'église des Saints-Apôtres. Dix-huit ans plus tard, sur l'invitation de la nouvelle abbesse, appelée aussi Gertrude, saint Vindicien, évêque de Cambrai et d'Arras, accompagnée d'Hatta, premier abbé de Saint-Vaast, vint faire la dédicace d'une église neuve, dans laquelle on transporta le corps de la Sainte, qui commença surtout à cette époque (691) à recevoir les hommages des fidèles.

On voit dans des actes très-anciens que le corps de sainte Eusébie fut placé plus tard dans le monastère de Marchiennes, sans que l'on sache bien pour quelles raisons. Depuis lors aussi, la coutume s'était établie de le transporter au prieuré d'Hamage, la veille de la dédicace de cette église. Les religieux qui avaient accompagné la châsse de la Sainte y célébraient avec pompe les offices de la nuit, puis, le lendemain, le reste de la communauté, accompagné de l'abbé, venait achever la pieuse solennité. On chantait une Messe solennelle, après laquelle tous reprenaient le chemin du monastère de Marchiennes en répétant les louanges de Dieu.

Il y eut plusieurs élévations des reliques de sainte Eusébie; la dernière mentionnée par les auteurs est celle qui fut faite le 17 mai 1133, par Amand, abbé de Marchiennes. Précédemment, on voit que l'abbé Adalar dépouilla la châsse de la Sainte de toutes les richesses qui la couvraient pour venir au secours des habi-

¹ Martin l'Ermite, p. 127.

tants d'un village voisin, qu'un incendie avait réduits à la plus extrême nécessité.

Sainte Eusébie, qui est connue en différents endroits, et particulièrement au territoire de Beauvais, sous le nom de sainte Ysoie, a souvent opéré des guérisons miraculeuses en faveur des personnes qui l'ont invoquée. Ses actes rendent témoignage de ces miracles, qui ont contribué à rendre son culte célèbre dans les lieux où elle a vécu. Elle est nommée en ce jour dans les martyrologes de France, des Pays-Bas et des Bénédictins.

A une demi-lieue environ de Marchiennes, on découvre dans la campagne, sur un chemin très-fréquenté, une chapelle dédiée à sainte Eusébie. Placée sur une petite colline et environnée d'une ceinture de hauts peupliers qui dominent tout le pays d'à l'entour, elle semble inviter les habitants et les laboureurs répandus dans la campagne à invoquer dans le Ciel celle qui a autrefois édifié ces lieux par l'exemple de ses vertus et les bienfaits de sa charité.

SAINT DENTELIN,

ENFANT.

Saint Dentelin était fils de sainte Waldetrude ou Vaudru et de saint Maldegair ou Mauger, plus connu sous le nom de saint Vincent de Soignies ; il avait pour sœurs sainte Madelberte et sainte Adeltrude. Dentelin était le plus jeune des enfants de sainte Waldetrude. « Issu de cette noble race, il s'élevait déjà comme une belle tige pour produire toute sorte de fruits précieux ; mais le Seigneur, à qui il avait plu, se hâta de l'appeler à lui. Dentelin avait environ sept ans quand il mourut. Il portait encore la robe de son Baptême. »

Son corps se gardait en partie à Soignies ; une autre partie a été transportée dans la ville de Bées, au duché de Gueldre, où l'on célèbre sa fête le 14 juillet, jour de la translation. Et voici ce qu'on lit dans son office :

« Saint Vincent de Soignies eut enfin pour fils saint Dentelin, notre glorieux patron ; régénéré en Jésus-Christ par le Baptême, l'enfant s'envola aussitôt vers le Seigneur. Ainsi s'accomplit cette parole : « Laissez venir à moi les petits enfants, car le royaume

des Cieux est pour eux ; » et celle-ci du Prophète : « Vous avez tiré votre louange, Seigneur, de la bouche des enfants et de ceux qui sont encore à la mamelle. » On peut dire que Dieu n'a pas permis qu'il fût exposé aux orages de la mer du monde, et qu'il fut enlevé de peur que la malice ne séduisît son esprit et que le mensonge ne trompât son cœur. Son âme était agréable à Dieu : c'est pourquoi il s'est hâté de le retirer du milieu des iniquités. »

SAINT TRASAIR,

ABBÉ DE FONTENELLE.

Ce bon Saint fut un grand modèle d'humilité et d'abnégation. Né dans le Bénévent, en Italie, d'une famille illustre, et voulant fuir les honneurs de ce monde, il quitta son pays et vint chercher un asile dans l'abbaye de Fontenelle, appelée aussi de Saint-Vandrille, où il se fit religieux.

Mais sa modestie ne put cacher son mérite, et à la mort de l'abbé Giroald, qui gouvernait cette maison, il fut élu pour le remplacer. Cependant il pria tellement les religieux de lui ôter ce fardeau qu'il obtint au bout d'un an, en 816, de redevenir simple moine. On ignore quel temps il vécut encore. Mais ses reliques, qui reposaient sous l'autel, furent levées en 1636, mises dans une châsse et depuis exposées à la vénération publique. On le fête le 19 février et le 16 mars.

SAINT ABRAHAM DE PARATOME,

SOLITAIRE.

Saint Abraham de Paratôme était un solitaire du diocèse d'Antioche qui vivait au commencement du v^e siècle. Il a été loué par Théodoret, évêque de Cyr, qui parle de ses admirables vertus et des miracles opérés à son tombeau. C'est tout ce que nous savons de lui ; mais il est juste que nous conservions le souvenir de ces hommes qui furent les pères de la vie ascétique, que nous les honorions et que nous les aimions ; car c'est pour notre salut, aussi bien que pour leur sanctification, qu'ils ont renoncé au monde. « C'est pour cela, dit saint Éphrem, qu'ils ont quitté les villes pour venir demeurer dans des lieux solitaires. Mais quoique

habitant le désert, ils ne sont pourtant pas absents; ils ne sont pas même loin de nous. Notre affection envers eux nous les rend présents, et ils ne cessent de prier pour nous. Ne les regardons point comme des hommes vils et méprisables, ni comme des ignorants et des grossiers : ils sont célèbres et respectables, et ils sont les docteurs de tous les hommes dans l'école de la piété et des bonnes œuvres, parce que le Seigneur est le maître qui les instruit.

» Quoiqu'ils errent dans les déserts et sur les montagnes, ils ne se séparent point de la bergerie, qui est l'Église : ils en sont des membres parfaits et pleins de justice. Ils ne résistent pas à la loi, mais ils l'accomplissent. Ils honorent les prêtres et les anciens, et sont conduits par une foi vive. Lorsque les vénérables prêtres montent à l'autel pour célébrer et offrir les saints Mystères, et qu'ils assistent à la Table sacrée, ils sont les premiers à étendre leurs mains, et ils reçoivent avec foi le Corps de Jésus-Christ. Ils s'élèvent en haut comme des colombes, et ils établissent leur demeure sur la Croix. Ils se répandent comme des brebis dans le désert, et ils reconnaissent la voix du souverain Pasteur plein de bonté et de miséricorde. Ce sont des marchands qui sortent de leur pays pour chercher la perle infiniment précieuse ; ce sont de généreux athlètes qui se rendent illustres dans les travaux de la vertu.

» L'amour que je leur porte me presse d'aller chez eux pour y trouver des trésors spirituels où je puisse puiser et m'enrichir. Il est vrai que leur vie austère m'effraie ; mais lorsqu'ils se mettront à genoux pour prier pour moi et avec moi, de faible et languissant que je suis, ils pourront me rendre fort et vigoureux. Quand ils étendront leurs mains vers le Ciel, ma prière y montera avec la leur, pour m'obtenir la grâce de chanter avec piété et avec foi des hymnes et des cantiques. Je m'unis à eux lorsqu'ils implorent le secours du Ciel ; et si l'un d'eux verse une seule larme pour mes péchés, il est exaucé : mes péchés sont effacés. »

Quelles belles paroles ! et qu'elles montrent bien ce que nous devons à ces hommes presque inconnus au monde, mais si connus du Ciel !

LE BIENHEUREUX TORELLO,

MOINE DE VALLOMBREUSE.

Torello naquit en 1202, d'une famille illustre, au château de Poppi, dans la Toscane. Il passa les premières années de sa vie dans les plaisirs et les désordres. Cependant son éducation avait été chrétienne ; mais il l'oubliait complètement, lorsque, le jour de la fête de saint Pierre, un coq sauta sur son épaule et chanta trois fois. Cette circonstance le frappa. Il fit un rapide examen de sa vie peu chrétienne, et la grâce de Dieu le changea. Il résolut sur-le-champ de racheter ses fautes par la pénitence, et il se retira dans la solitude de Vallombreuse.

Il y passa quelque temps dans les voies d'une pénitence austère, ne se nourrissant que de pain et d'eau ; puis, ayant obtenu de l'abbé la permission de vivre en ermite, il se fit bâtir à Poppi, qu'il avait scandalisé, une cellule, où il se confina pour réparer le mal qu'il avait fait.

Pendant cinquante ans, il fut visité par de nombreux pèlerins, qu'il éclairait et qu'il encourageait ; il ramena à la vie chrétienne plusieurs de ceux qui avaient pris part à ses désordres ; et Dieu, le voyant épuré, lui accorda le don des miracles.

On raconte qu'un jour, entendant les cris d'un enfant qu'un loup emportait, il y courut, et par le signe de la Croix fit lâcher sa proie à l'animal féroce.

Il s'était converti à vingt-deux ans. Après soixante années de pénitence non interrompue, il mourut saintement le 16 mars 1281, dans la quatre-vingt-deuxième année de sa vie. Le Pape Benoît XIV l'a déclaré Bienheureux.

LE BIENHEUREUX JEAN DE SORDI,

ÉVÊQUE ET MARTYR.

Le Bienheureux Jean de Sordi vint au monde en l'année 1125. Son père, nommé Évangéliste, et sa mère, Berthe de Persici, étaient des plus nobles familles du pays ; ils possédaient de grands biens et joignaient à cet avantage un attachement sincère à la religion et une solide piété. Jean était encore au berceau lors-

qu'il perdit son père; sa mère passa bientôt à de secondes noces, et épousa Adam Cacciafronte, d'où le Saint tire son second nom de famille.

A l'âge de quinze ans, il entra dans l'état ecclésiastique, et fut nommé à un canonicat de l'Eglise de Crémone. Mais il ne l'occupa pas longtemps, et il le quitta pour entrer dans le monastère de Saint-Laurent de Crémone, où régnaient la modestie, le silence et la sainteté.

Jean y devint bientôt un modèle de vertu. Sa mortification était continuelle. L'oraison faisait ses délices; il y passait souvent la nuit, employant le jour aux œuvres que l'obéissance exigeait de lui. Il fit avec ferveur sa profession et reçut le sacerdoce. Il fut élu en 1159 prieur du monastère de Saint-Victor de Crémone, et trois ans plus tard abbé de celui de Saint-Laurent, dans lequel il s'était consacré à Dieu par la profession religieuse.

Ces dignités auxquelles le Bienheureux fut élevé ne servirent qu'à lui donner un nouveau lustre, en faisant connaître à tout le monde sa charité, sa prudence et son affection paternelle pour ses religieux, qu'il conduisait avec douceur dans la voie de la perfection. Il les enseignait par ses paroles et ses exemples, observait leurs défauts pour les en reprendre avec charité, leurs vertus pour les imiter, leurs besoins pour y pourvoir. Il régissait avec une prudente économie les revenus de son monastère, et après avoir pourvu à la pompe du culte divin, ainsi qu'aux besoins de l'abbaye, il établit le pieux usage de distribuer chaque jour à une heure fixe d'abondantes aumônes aux pauvres. Il leur donnait des meubles, des vêtements, de l'argent et des vivres, se rendant lui-même pauvre pour les soulager.

Mais tandis qu'il s'occupait à gouverner avec tant de charité et de zèle le monastère dont il était supérieur, Dieu, pour rendre encore plus pure la vertu de son serviteur, le visita par diverses tribulations. Il lui enleva d'abord sa pieuse mère, qui mourut en réputation de sainteté. Bientôt après, c'est-à-dire en 1159, un schisme déplorable, causé par l'ambition d'Octavien, cardinal du titre de Sainte-Cécile, vint désoler la chrétienté. Jean de Sordi avait trop de lumières pour se laisser entraîner dans ce

schisme, il aimait trop l'Église pour n'être pas touché de ses maux. Par ses soins, le peuple de Crémone conserva sa fidélité à Alexandre III, qui était le Pape légitime, et l'on fit dans cette ville une procession générale de pénitence pour apaiser la colère de Dieu.

Mais l'empereur Frédéric Barberousse, fauteur du schisme, qui protégeait Octavien, indigné de la conduite du serviteur de Dieu, lui fit donner par ses officiers l'ordre de sortir de Crémone. Jean obéit à cet ordre injuste, et se retira dans la solitude, pour s'y livrer à ses exercices ordinaires de pénitence et de mortification, rempli toujours de résignation à la volonté de Dieu.

Sur ces entrefaites, le Seigneur permit qu'il fût appelé à gouverner l'Église de Mantoue. Graziodore, évêque de cette ville, avait eu le malheur de suivre le parti de l'antipape et était alors éloigné de son troupeau. Le clergé et le peuple demandèrent à l'envi que le saint abbé Jean vînt occuper ce siège, qui de fait était vacant. Le Pape, ravi de trouver une occasion de récompenser sa fidélité, consentit avec joie au désir de cette Église délaissée, et lui ordonna, malgré sa résistance, de se charger de ce fardeau.

À peine eut-il été installé qu'il s'occupa avec zèle du gouvernement de son diocèse. Rappeler les prêtres à la sainteté de leur état; réprimer les vices, et surtout les vices publics, qui étaient devenus si communs qu'ils ne causaient presque plus de scandale; rétablir la discipline par de sages ordonnances; donner, par sa conduite, un modèle vivant des vertus qu'il prêchait à son peuple, voilà quels furent les objets des fatigues continuelles du nouvel Évêque.

Mais il n'oubliait pas le soin de sa propre sanctification. Il avait conservé toutes les habitudes du cloître; aussi menait-il une vie extrêmement frugale. Ses vêtements, son lit, son appartement offraient l'image de la pauvreté religieuse. Les veilles, le jeûne, la prière, les austérités étaient ses pratiques ordinaires. Tous les revenus de son évêché étaient, avec la plus scrupuleuse exactitude, employés en œuvres de miséricorde et à tout ce qui pouvait contribuer à la gloire de Dieu.

Cependant l'empereur Frédéric, qu'une suite de malheurs avait humilié et adouci, se réconcilia en 1177 avec le Pape Alexandre III, et le reconnut comme Souverain-Pontife légitime. Cet heureux évènement, qui faisait cesser le schisme et rendait la paix à l'Église, causa une joie universelle. Jean ne fut pas un des derniers à manifester son allégresse ; il écrivit même au Pape pour la lui exprimer, et il le priait en même temps de vouloir bien rendre le siège de Mantoue à Graziodore, qui, repentant de son erreur, demandait miséricorde. Alexandre, se laissant persuader facilement de la sincérité du retour de l'ancien Évêque, le rétablit dans son Église. Mais l'évêché de Vicence étant devenu vacant par la mort d'Haribert, le clergé et le peuple demandèrent Jean pour pasteur au Pape, qui le leur accorda avec joie.

Tel le pieux Pontife avait été à Mantoue, tel il se montra à Vicence : même zèle pour la réforme du clergé, même force pour combattre et détruire le vice, même charité envers son peuple, même compassion pour les affligés. Aussi était-il appelé le père des pauvres et le consolateur des infortunés. Les fidèles, qui le voyaient remplir avec tant d'exactitude les nombreux devoirs de l'épiscopat, célébraient à l'envi ses louanges et disaient que le Seigneur leur avait donné un Ange ou un Saint du Ciel pour premier Pasteur.

Une si belle vie devait finir par une sainte mort. Dieu l'accorda à son serviteur. Les Évêques d'Italie étaient, au XII^e siècle, dans l'usage de donner une partie des biens de leurs Églises à bail pour un très-long terme, afin de diminuer les embarras que leur causaient l'administration de ces biens, et aussi pour s'assurer des protecteurs qui pussent les défendre contre les violences des hérétiques et des petits tyrans, qui, à cette époque, opprimaient fréquemment les faibles. Ces fermiers avaient l'obligation de soigner les biens qui leur étaient confiés et de payer à l'Église une redevance annuelle. Les prédécesseurs du saint Prélat avaient cédé à ces conditions les terres du château de Malo à un certain Piétro, qui, dit-on, était natif de Bologne. Oubliant à quel titre il jouissait de ces biens, cet homme non-seulement ne remplissait pas ses obligations envers l'Église de Vicence, mais il disposait

des terres à son gré et prétendait les posséder absolument. Le saint Evêque donna d'abord à Piétro les avertissements les plus charitables; mais voyant qu'il ne pouvait toucher un cœur que la passion de l'injustice possédait, il le frappa d'excommunication. Ce malheureux, loin de reconnaître sa faute et de chercher à la réparer, forma l'exécrable projet d'assassiner son premier Pasteur, et il l'exécuta en effet le 16 mars 1184, comme il allait visiter les travaux d'un édifice qu'il faisait construire à ses dépens pour y placer une école de théologie.

Dès que le domestique qui accompagnait le saint Evêque fut de retour à Vicence et eut fait connaître le crime qui venait d'être commis, le peuple, indigné de cet horrible attentat, courut aux armes et résolut d'en tirer une prompte vengeance. On se porta à la maison de Piétro et on y mit le feu. Mais l'assassin se sauva, et l'on ne sait ce qu'il devint depuis ce moment.

Le Pape Innocent III défendit plus tard que les héritiers de Piétro pussent jamais tenir les biens de l'Eglise de Vicence.

Le corps du vertueux Prélat fut inhumé dans sa cathédrale et placé ensuite dans un mausolée de marbre. On l'honore depuis longtemps d'un culte public dans son diocèse. Les Chanoines réguliers de Sainte-Geneviève en faisaient aussi la fête. Ce culte a été approuvé par le Pape Léon XII le 27 mars 1824.

SAINT PATRICE,

EVÊQUE DE MALAGA.

Salazar cite, dans son martyrologe espagnol, ce saint Prélat comme évêque de Malaga et ensuite évêque d'Auvergne, c'est-à-dire de Clermont, et il place sa mort à l'an 307.

Mais Jacques Branche, dans sa *Vie des Saints et des Saintes de l'Auvergne et du Velay*, établit parfaitement qu'il n'a jamais été évêque titulaire d'Auvergne. Cependant Salazar explique sans le vouloir cette erreur, en annonçant qu'il était allé prêcher les peuples de l'Auvergne. Nous ne savons positivement rien autre chose de ce Saint, sinon que l'Espagne reconnaît ses grandes vertus et l'honore le 16 mars, jour où il est nommé au martyrologe romain.

LE BIENHEUREUX JEAN D'OIGNIES.

Dans le monastère d'Oignies, sur la Sambre, au Brabant-Wallon, florissait au ^{xiii}^e siècle un saint prêtre qui avait été doyen du chapitre de Saint-Lambert, à Liège, docteur en théologie et prédicateur éminent ; il avait déposé toutes ses dignités et tous ses titres à la vénération publique, pour s'humilier dans la pénitence.

Il était né dans la pieuse ville de Nivelles, et on voit dans sa Vie, qui a été écrite par Thomas de Cantimpré et par Jacques de Vitry, que, paré intérieurement des plus belles vertus, il était humble à l'excès. Il ne prenait aucun repos, travaillant sans relâche à ramener les pécheurs et à sanctifier sa vie. Il souffrait cruellement de la goutte et ne se plaignait jamais.

Le renom de sa sainteté et de son mérite s'était répandu jusque dans le midi de la France. Là, un des plus savants médecins, sachant l'estime qu'on faisait de lui, entreprit le voyage d'Oignies, et lorsqu'il eut vu le malade, il lui promit de le guérir en quatre mois. Jean lui répondit : « Je sortirai dans trois semaines de ce monde ; ainsi, cher maître, vous pourrez quand vous voudrez retourner dans votre patrie, et de tout mon cœur je prie Dieu de vous récompenser abondamment de l'affection que vous avez pour moi. »

Comme il entrait dans l'agonie, un misérable vagabond vint demander à la porte du couvent la grâce de se confesser au Vénérable Jean. On lui répondit qu'il se mourait ; de quoi l'inconnu se désola. Jean, l'apprenant, supplia ceux qui le veillaient de rappeler cet homme et de le lui amener. Il le confessa, et lorsqu'il l'eut absous, il dit tout haut : « Je ne voudrais pas pour mille marcs d'or n'avoir pas consolé ce pauvre homme. »

Ce pauvre homme, en effet, n'avait pas fait un quart de lieue hors du couvent qu'il tomba frappé de mort subite, mais rentré en état de grâce. Le Bienheureux Jean, honoré de miracles durant sa vie et après sa mort, s'en alla devant Dieu le 16 mars de l'an 1233.

LE BIENHEUREUX VINCENT KADLUBEK,

EVÊQUE DE CRACOVIE.

Ce saint personnage vit le jour en Pologne, vers le milieu du ^x^e siècle. Il naquit à Karvou, village du Palatinat de Sandomir et du diocèse de Cracovie. Bogumite, son père, et Bénigne, sa mère, étaient l'un et l'autre de familles illustres. On remarqua en lui, dès ses premières années, une grande innocence de mœurs, un attrait particulier pour la prière, une humilité, une modestie, une soumission à l'égard de ses parents, qui étaient autant d'indices de sa solide vertu. Lorsqu'il eut fini ses humanités, il étudia la philosophie et la théologie dans l'université de Cracovie, où il parvint au grade de docteur.

La conduite édifiante qu'il menait toucha Foulques, évêque de Cracovie, qui l'admit dans son clergé, l'éleva au sacerdoce, et le nomma prévôt de la collégiale de Sandomir. Foulques, étant mort peu de temps après, le chapitre de Cracovie ne crut pouvoir faire un meilleur choix que d'élire Vincent pour lui succéder. Le Pape Innocent III, qui gouvernait alors l'Église, confirma bientôt après cette élection.

Vincent édifiait depuis dix ans son troupeau par la pratique de toutes les vertus pastorales, lorsqu'en 1218 le désir de pratiquer la perfection évangélique dans toute son étendue lui fit former la résolution d'embrasser l'état religieux, afin de s'y livrer à la contemplation des choses célestes et d'y suivre une règle austère. En conséquence, il distribua aux pauvres tout ce qu'il possédait; puis, après avoir déposé, en présence des chanoines de son chapitre, les marques de la dignité épiscopale, il partit pieds nus pour se rendre à Andreove, monastère de l'Ordre de Cîteaux qui se trouvait à dix lieues de distance, et où il fit profession. Il y passa cinq ans dans les pratiques de l'observance régulière, le jeûne et la contemplation, et Dieu le favorisa de plusieurs dons surnaturels. Enfin, plein de jours et de mérites, il termina, le 8 mars 1223, sa vertueuse carrière par une mort précieuse aux yeux du Seigneur. Sa sainteté s'est plusieurs fois manifestée par

des miracles. Le Pape Clément XIII approuva, le 18 février 1764, le culte rendu de temps immémorial au Bienheureux Vincent ¹.

LE BIENHEUREUX BERTHOLD.

Le Bienheureux Berthold, moine de l'abbaye d'Einsiedeln, fut élu abbé d'Engelberg, dans le canton d'Underwald, en Suisse, en l'an 1178. Il succédait à son ami saint Frovin. Il acquit une glorieuse célébrité par ses vertus, par sa science et par son talent à réfuter les erreurs de quelques moines qui s'égarèrent. Il mourut saintement le 7 février de l'an 1197, et il est fêté le 16 mars.

LE BIENHEUREUX SIMON D'ALNE.

Alne était autrefois une abbaye célèbre de l'Ordre de Cîteaux, dans le pays de Liège. On voit dans Molanus que ce Bienheureux n'était que Frère convers dans cette abbaye, et qu'il était chargé de la bergerie. Dans son humble emploi, il fut honoré de révélations et de miracles. Il mourut en l'an 1215.

Après ces simples indications, Molanus parle d'un novice aussi humble dont il ne donne pas le nom. Arnold de Raisse, à qui on doit un supplément à Molanus, raconte de ce novice anonyme un petit trait que voici :

Ce pieux novice était mort aussi dans la grâce de Dieu. Or, un jour que les moines d'Alne étaient réunis en chapitre, le novice défunt parut tout-à-coup au milieu d'eux, et les supplia de lui imposer une pénitence, parce qu'il avait, hors des repas, mangé une pomme sans permission. On suppose que les moines se chargèrent de cette petite expiation, et alors on retira son corps du cimetière commun pour l'inhumer dans le sanctuaire.

¹ Emprunté à M^r Doney, évêque de Montauban, dans les *Suppléments à Godescard*.

LE BIENHEUREUX FRANÇOIS DE PÉTRIOLLO,

FRÈRE-MINEUR,

ET SES COMPAGNONS,

MARTYRS EN ASIE.

A peine saint François eut-il jeté les premiers fondements de son Ordre, qu'il envoya de ses disciples parmi les infidèles et les hérétiques. On lui représentait en vain les dangers auxquels il exposait ses Frères ; le cardinal Hugolin, protecteur de son Ordre, lui fit inutilement les plus sérieuses remontrances sur cet objet. — Pourquoi, lui disait ce vertueux Prélat, pourquoi, mon Frère, avez-vous eu la dureté d'exposer vos disciples à de si longs voyages et à tant de maux.

— Monseigneur, répondait François, animé de l'esprit prophétique, vous croyez que Dieu n'a fait cet institut que pour ces pays-ci, et moi, je vous dis en vérité qu'il l'a formé pour le bien de l'univers et pour le salut de tous les hommes, sans en exclure les infidèles ; car des religieux de l'Ordre iront sur leurs terres, et pourvu qu'ils vivent toujours conformément à l'Évangile, Dieu pourvoira abondamment à tous leurs besoins, au milieu même des ennemis de son Nom.

Il serait difficile de trouver une prédiction mieux vérifiée par l'événement que ne l'est celle-ci ; car les enfants de saint François ont des établissements partout à peu près où il y a des hommes. Les successeurs du saint Patriarche, pressés d'un zèle semblable au sien pour la gloire de Dieu et le salut des pécheurs ont eu soin d'entretenir dans leur corps cet esprit de pauvreté, d'abnégation et de confiance qui, ne considérant que les intérêts du Ciel, provient d'un courageux mépris pour tout ce qui tient à la terre.

Le Bienheureux François de Pétriolo était dévoré du zèle de l'Évangile, lorsqu'au commencement du xiv^e siècle il entreprit d'aller prêcher la foi aux mahométans, dans l'Asie-Mineure, accompagné seulement de deux religieux, Monald d'Ancône et François de Milan.

Ces missionnaires ne pénétrèrent dans ces contrées qu'après avoir surmonté par leur constance des périls éminents, soit par la difficulté des chemins, soit par la disette des vivres, soit enfin par l'insolence et la cruauté des infidèles, qui s'irritaient d'autant plus contre eux qu'ils opéraient plus de conversions.

Arrivés à Argengha ou Arzengan, sur l'Euphrate, ils osèrent y prêcher publiquement. Dans un sermon où l'un d'eux avait établi la nécessité de la révélation et traité de l'économie de la religion chrétienne, il fit voir par une suite de raisonnements que ce n'était qu'au sein de l'Eglise catholique seule qu'on pouvait espérer le salut, et que la loi inventée par Mahomet n'était qu'une fable maladroitement calquée sur la vraie religion par un ignorant, qui n'avait soutenu le rôle de prophète qu'à l'aide de la barbarie et de l'imposture.

Quelques mahométans furent frappés de ce discours ; mais le plus grand nombre entra dans une fureur qui ne leur permit pas de laisser achever le prédicateur. Ils se jetèrent donc sur lui et sur les deux religieux qui l'accompagnaient, et les percèrent de mille coups. Leur vengeance ne fut pas encore assouvie par le martyre des trois missionnaires : ils exercèrent toute sorte d'indignités sur leurs corps morts ; enfin ils les coupèrent en morceaux, et s'en distribuèrent les lambeaux, comme des marques de leur honteuse et sacrilège victoire.

Le P. Carlin Grimaldi, qui a fait la relation du martyre de ces trois Frères-Mineurs adressée au gardien du couvent de Gênes, place cet événement à la fin du Carême, c'est-à-dire le 16 de mars de l'an 1314.

LE BIENHEUREUX PIERRE DE SIENNE,

DU TIERS-ORDRE DE SAINT-FRANÇOIS.

Ce bon travailleur était né à Sienne au ^{xiii}^e siècle, et il passa sa vie dans cette cité, solide Chrétien et ouvrier consciencieux. Ses parents lui ayant fait apprendre le métier des faiseurs de peignes, il ne chercha pas d'autres ressources ; et comme il était actif et laborieux, il gagnait au-delà de ses besoins : ce qui lui permettait de soulager constamment les pauvres.

Il fixait avec une grande modération le prix de ses peignes, qui étaient recherchés par tous les bourgeois. Comme il était recueilli et ami du silence, il ne surprenait jamais, et lorsqu'un acheteur marchandait, il se contentait de mettre le doigt sur sa bouche pour indiquer qu'il ne pouvait abaisser son prix.

Il allait tous les matins entendre une Messe et tous les soirs prier une demi-heure dans une église.

Il s'était marié avec une femme aussi pieuse que lui ; et lorsqu'il eut la douleur de la perdre, il entra dans le Tiers-Ordre de Saint-François d'Assise, où il acheva de se sanctifier, après avoir distribué aux pauvres tout ce qu'il possédait. Dieu l'honora par plusieurs miracles.

Il était mort le 16 mars 1289. Le Pape Pie II, qui visita son tombeau dans l'église de Saint-François à Sienne, préconisa sa sainteté dans un discours, et Pie VII l'a déclaré Bienheureux en 1802.

LA BIENHEUREUSE PIÉRONE OU PÉTRONILLE,

RECLUSE.

Dans le village d'Immelverdegheem, près de Grammont, en Belgique, vivait de la charité publique, comme on dirait aujourd'hui, un humble ménage de pauvres gens. Le mari s'appelait Pierre Hergods, la femme Marguerite. Il leur naquit une fille en 1422, et ils lui donnèrent le nom de Pétronille. Ces bonnes gens étaient pieux, et leur enfant, dès son plus jeune âge, donna toutes les marques d'une sainteté précocce. Lorsqu'elle eut dix-sept ans, elle eut le bonheur après lequel elle soupirait, d'être reçue dans le Tiers-Ordre de Saint-François. Elle avait toujours été d'une pureté et d'une chasteté incomparable, et elle pleurait sans cesse de petites fautes qu'elle seule apercevait.

Elle fit profession à Gand, et dès lors, désirant ne s'occuper que de Dieu, elle demanda à son abbesse une logette où elle pût vivre en recluse. On la lui donna dans le cimetière de Saint-Nicolas. Elle vécut là dans les austérités et la prière perpétuelle, et elle eut la joie d'être affermie par les visions les plus consolantes.

Une nuit qu'elle dormait, elle vit devant elle son bien-aimé

Seigneur Jésus-Christ, qui la visitait habillé en fiancé et qui lui mettait au doigt un anneau d'or.

Ce qui fut pour elle plus qu'une surprise, elle trouva à son réveil l'anneau au doigt annulaire de sa main droite.

Après cela, son cher Seigneur adoré lui fit d'autres faveurs : elle eut des stigmates, elle sentit à son front les épines de la sainte Couronne. Elle fut traitée par une faveur insigne comme quelques autres épouses vénérées de Jésus-Christ, comme sainte Catherine de Sienne, comme sainte Lidwine de Schiedam, comme la Bienheureuse Osanna de Mantoue, et comme d'autres grandes Saintes du temps passé et de notre temps.

Elle alla au séjour divin le 16 mars de l'an 1472. Elle avait cinquante ans, et elle emportait la gloire d'avoir, par sa vie et ses prières, converti un grand nombre de pécheurs. Ses reliques sont conservées à Malines, où on l'appelle sainte Piérone ou sainte Pironne.

LE VÉNÉRABLE PRÊTRE GASPARD TAUPENOT,

CONFESSEUR DE LA FOI.

Gaspard Taupenot, né à Beaune, succéda à son oncle dans la cure de Change en 1785. Dépouillé de ce bénéfice en 1791, pour avoir refusé le serment schismatique, il resta néanmoins dans sa paroisse, où il put, au moyen de sages précautions, exercer encore le saint ministère pendant l'année 1793.

Quand le danger devenait plus pressant, il trouvait un asile dans la maison des cinq sœurs Aubry, lingères à Nolay.

On sait que pendant la Révolution le sexe le plus faible se montra souvent le plus ingénieux et le plus intrépide. Moins accessibles que les hommes aux considérations politiques, les femmes étaient plus dociles aux divins enseignements de la foi, et voyaient des Apôtres et des Martyrs dans les prêtres persécutés. Telles furent les sœurs Aubry. Dans ces âmes généreuses, le courage grandit avec le danger ; pour les envoyés de Jésus-Christ, elles exposèrent leurs biens et leur liberté.

Le Vénérable M. Taupenot se disposait à célébrer chez elles à minuit les saints Mystères, lorsqu'il fut découvert par l'impru-

dence d'un fidèle, qui demanda à un passant si la Messe devait bientôt commencer. Le passant était un révolutionnaire, qui alla de suite avertir les autorités de Nolay. Taupenot fut arrêté, conduit dans les prisons de Dijon, condamné à mort comme prêtre réfractaire, et exécuté le lendemain 16 mars. Il était âgé de trente-six ans.

Une des sœurs Aubry put se cacher ; les quatre autres furent déportées à Lorient, et virent leurs biens confisqués. Peu après cependant elles furent mises en liberté et revinrent à Nolay. C'est à tort que l'auteur des *Martyrs de la foi* les fait périr sur l'échafaud.

MÉMOIRE DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE

ET DE SAINT JOSEPH.

Notre-Dame-de-la-Fontaine à Constantinople, sanctuaire bâti en 460 par l'empereur Léon, en mémoire de ce que la très-sainte Vierge lui avait apparu et lui avait montré une fontaine dont l'eau avait rendu la vue à un aveugle qu'il conduisait charitablement, n'étant encore que soldat.

Le 16 mars de l'an 1625, Antoine Friest, évêque de Gand, institue ou plutôt renouvelle, dans l'église des religieuses Annonciades de cette ville, une confrérie des Sept-Douleurs de la très-sainte Vierge, pour honorer spécialement une image de Notre-Dame-des-Sept-Douleurs qu'il y avait élevée et bénite auparavant, confrérie qui devint fort célèbre.

La pieuse Sœur Cécile Portaro, du Tiers-Ordre de Saint-François, à Milan, honorait saint Joseph d'un culte assidu, dit le P. Joseph Patrignani dans son livre *de la Dévotion à saint Joseph*. Elle le priait tous les jours et faisait tous les mercredis quelque bonne œuvre en son honneur. Aussi, dans toutes ses affaires spirituelles ou temporelles, elle recourait à lui.

Un jour ayant fait vœu, avec quelques-unes de ses compagnes, d'aller en pèlerinage à Notre-Dame de Drépano¹, qui est très-révérée en Sicile, elle s'embarqua à Gênes avec ses chères com-

Aujourd'hui Trapani.

pagnes, et, après avoir accompli son vœu, elle revint au navire qui l'avait amenée et qui devait la reporter au lieu de son départ. Mais en arrivant au rivage de la mer, le jour et à l'heure qui avaient été convenus, les pauvres pèlerines apprirent, à leur grande stupéfaction, que leur navire, ayant trouvé charge, avait levé l'ancre dès le matin et qu'il était bien loin.

Cependant il se faisait tard, la nuit arrivait. Que devenir sur ce rivage? Les compagnes de Cécile s'épouvantaient et se désolaient; mais la pieuse Sœur se mit à genoux et eut recours à son appui ordinaire, saint Joseph. Son espoir ne fut pas trompé.

Tout-à-coup un vieux pèlerin vint à elles; il portait un bourdon, et avec lui marchait un jeune garçon, comme lui d'apparence honnête.

— Mes Sœurs, dit cet homme, voici la nuit qui descend; je vois que vous en êtes troublées, et je m'offre à vous conduire.

— Bon vieillard, répondirent les pèlerines, nous acceptons vos offres avec reconnaissance, mais nous ne pouvons passer la nuit qu'assez loin d'ici, et votre course serait longue.

— N'allez-vous pas à Palerme? dit le vieillard.

— Oui, mais si Palerme n'est qu'à un quart-d'heure d'ici, il faut traverser cette ville tout entière pour arriver au loin en une maison de notre Père saint François...

— Qui est dans la rue de Saint-Joseph, dit l'homme au bourdon. Je connais cette rue et j'y vais souvent. Marchons et n'ayez pas peur. Ce jeune homme qui m'accompagne portera vos bagages.

On se mit donc en marche; il y avait plus d'une grande lieue à faire dans l'obscurité et à travers de fréquents détours. Cependant les pèlerines n'éprouvèrent aucune fatigue de cette course, ce qui les surprit un peu. En arrivant à la porte de la maison où elles allaient recevoir l'hospitalité, le vieillard tira le cordon de la sonnette, pendant que le jeune garçon qui le suivait déposait les paquets sur le seuil. On ouvrit aussitôt; et, avant d'entrer, les bonnes Sœurs Franciscaines se retournèrent pour remercier leurs guides. Ils avaient disparu. La Sœur Cécile et ses compagnes crurent avec assez de raison que leur conducteur ne pouvait

être que saint Joseph, et son compagnon, peut-être l'Ange gardien de l'une d'elles.

MARTYROLOGE ROMAIN¹.

A Rome, le martyr de saint Cyriaque, diacre, qui, après avoir enduré une longue et rigoureuse prison, fut arrosé de poix fondue, étendu sur le chevalet, tiré avec des cordes faites de nerfs, meurtri de coups de bâton, enfin décapité avec Large, Smaragde, Crescentien, Memmie et Julienne, vierges, et dix-sept autres, par l'ordre exprès de Maximien. On ne solennise néanmoins leur fête que le 8 du mois d'août, jour auquel le Pape saint Marcel leva leur corps et leur donna une sépulture honorable.

A Aquilée, la fête de saint Hilaire, évêque, et saint Fabien, diacre, qui, après la peine du chevalet et plusieurs autres tourments, terminèrent leur martyr avec Félix, Large et Denys, sous l'empereur Numérien et le président Béroine.

En Lycaonie, saint Papas, martyr, qui, ayant été cruellement flagellé pour la foi et déchiré avec des ongles de fer, fut forcé de marcher avec des souliers garnis de clous la pointe en dedans, puis lié à un arbre où il expira ; en même temps il rendit l'arbre fertile, de stérile qu'il était auparavant.

A Anazarbe en Cilicie, saint Julien, martyr, qui, ayant été longtemps torturé, sous le président Marcien, fut à la fin enfermé dans un sac avec des serpents, et jeté dans la mer.

¹ DECIMO SEPTIMO KALENDAS APRILIS.

Romæ, passio sancti Cyriaci diaconi, qui post longam carceris macerationem liquata pice perfusus, et in catasta extensus, attractus etiam nervis et fastibus cæsus, ad ultimum cum Largo et Smaragdo et aliis viginti, jubente Maximiano, capite truncatus est ; horum tamen festivitas sexto idus augusti receditur, quo die a beato Marcello Papa eorum corpora sunt levata ac venerabiliter tumulata. — Aquileiæ, natalis beati Hilarii episcopi et Tatiani diaconi, qui sub Numeriano imperatore et Beronio præside, post equuleum atque alia tormenta, una cum Felice, Largo et Dionysio martyrium terminarunt. — In Lycaonia, sancti Papæ martyris, qui ob Christi fidem verberibus cæsus, ungulis ferreis laceratus, clavatis calceis incedere jussus est, deinde arbori alligatus, migrans ad Dominum, eandem arborem ex sterili reddidit fructuosam. — Anazarbi, in Cilicia, sancti Juliani martyris, qui sub Marciano præside diutissime cruciatus, demum in sacco una cum serpentibus inclusus, in mare

A Ravenne, saint Agapit, évêque et confesseur.

A Cologne, saint Héribert, évêque, célèbre par sa sainteté.

A Clermont, en Auvergne, saint Patrice, évêque.

En Syrie, saint Abraham, ermite, dont saint Éphrem, diacre, a écrit la Vie.

Additions des autres martyrologes.

Saint Paschase, évêque de Vienne, qui reçut le corps de saint Maurice, martyr, chef de la légion Thébéenne.

La Bienheureuse Béatrix Casate, qui florissait en sainteté à Milan, et qui y mourut en 1490. Elle est honorée le 16 mars, jour de son passage au saint repos.

Saint Ascaran, vénéré ce jour par les Éthiopiens.

Saint Victorien d'Isaure, martyr avec quatre autres Chrétiens.

Saint Denys, martyr à Nicomédie avec plusieurs autres.

Saint Castor, martyr à Nicomédie avec saint Asclépiodote, du 6 mars.

Saint Paul, martyr à Carthage, avec saint Soluteur.

Saint Christodule, abbé dans l'île de Négrepont, honoré chez les Grecs.

Saint Aninas, solitaire, près de l'Euphrate.

Le Vénérable Baudacaire, moine de Bobbio.

Saint Coloquil, honoré le 16 mars ; quelques-uns croient que c'est une corruption du nom de saint Colombkil, que l'on fête le 7 juin. Dans tous les cas, la châsse de saint Coloquil a été conservée à Sens.

Saint Ysique, évêque de Vienne, en Dauphiné, premier de ce nom et surnommé le Grand. Il était père de saint Avit, qui lui succéda sur ce siège à la fin du v^e siècle.

Saint Julien, martyr à Nicomédie avec plusieurs autres, honoré ce jour chez les Grecs.

demersus est. — Ravennæ, sancti Agapiti episcopi et confessoris. — Coloniae, sancti Heriberti episcopi, sanctitate celebris. — Arvernus, depositio sancti Patricii episcopi. — In Syria, sancti Abraham eremitæ, cujus res gestas beatus Ephræm diaconus conscripsit.

Saint Nonnus, martyr à Nicomédie avec saint Julien.

La Bienheureuse Julienne d'Hohenwart qui se sanctifia dans le monastère de ce nom et qui y est honorée. Hohenwart est auprès d'Innsbruck.

Le Bienheureux Albert de Vallombreuse, disciple de saint Jean Gualbert, mort dans son couvent le 16 mars 1094.

Sainte Sombergue, religieuse à Bobbio, où l'on vénère ses reliques.

Martyrologe de la dernière persécution.

Jean Chabanier, prêtre du diocèse de Marseille, condamné à mort comme contre-révolutionnaire par le tribunal criminel des Bouches-du-Rhône le 16 mars 1794.

Antoine Robert, curé de Saint-Sauveur-le-Versain, au diocèse de Vienne, ne fit pas le serment schismatique, et conduit à Lyon, y fut guillotiné le 16 mars 1794, à l'âge de soixante et un ans.

Jean-Baptiste Maunier, prêtre du diocèse d'Avignon, emprisonné à Marseille pour le même refus de serment et condamné à mort le 16 mars 1794.

Jean-Étienne Rion, curé de Labadan, près de Quimper, condamné à mort pour le même refus de serment, guillotiné le 16 mars 1794.

DIX-SEPTIÈME JOUR DE MARS.

Saint Patrick, apôtre de l'Irlande. — Saint Joseph d'Arimathie. — Saint Ambroise, diacre d'Alexandrie. — Les saints Martyrs d'Alexandrie. — Saint Agricole ou Arègle, évêque de Châlon-sur-Saône. — Sainte Gertrude, vierge, abbesse de Nivelles. — Saint Paul de Constantinople, martyr. — Sainte Witburge, vierge. — Le Bienheureux Tomasello, Frère-Prêcheur. — La Bienheureuse Paule de Malatesta, Clarisse. — La Vénérable Grimeloth, béguine. — Mémoire de la très-sainte Vierge et de saint Joseph. — Martyrologe romain. — Additions des autres martyrologes. — Martyrologe de la dernière persécution.

SAINT PATRICK,

APÔTRE DE L'IRLANDE¹.

S'il est vrai que l'éclat de la vertu des enfants rejaillisse sur les pères, quelle gloire pour saint Patrick d'avoir été le fondateur d'une Église qui fut durant tant de siècles si féconde en héros chrétiens, qui peupla de Saints un grand nombre de régions étrangères, et qui, même dans ces derniers temps, s'est montrée si ardente à conserver le dépôt de la foi, malgré toutes les persécutions que l'hérésie lui a suscitées !

Patrick naquit sur la fin du iv^e siècle, dans un village de la Grande-Bretagne, qu'il nomme dans sa *Confession* Bonaven Taberniæ². Il se donne lui-même les titres de Breton et de Ro-

¹ Entre un grand nombre de Vies de saint Patrick, on en distingue deux principales, l'une écrite par Probus, qui vivait dans le vii^e siècle, selon Bollandus ; l'autre écrite par Jocelin, moine de Cîteaux, qui florissait dans le xii^e siècle. Ce dernier auteur cite quatre Vies composées par les disciples du Saint. L'écrit appelé la *Confession* de saint Patrick et sa lettre à Corotic seront nos principaux guides. La *Confession* de saint Patrick est citée par tous les anciens auteurs de sa Vie. Pour la lettre à Corotic, elle fut certainement écrite avant la conversion des Français sous le roi Clovis c'est-à-dire avant l'an 496, circonstance qui convient parfaitement à notre Saint. Voyez Tillemont, t. XVI, p. 453, et la *Britannia sacra*.

² On croit que c'est le bourg de Kill-Patrick, en Écosse, situé à l'embouchure de la Cluyd, entre Dunbriton et Glasgow. Ussérius et Tillemont placent

main¹, et dit que son père, nommé Calphurnius, était d'une bonne famille et citoyen d'une ville voisine qui appartenait aux Romains². Sa mère, selon quelques auteurs, s'appelait Concesse, et était nièce de saint Martin de Tours. A l'âge de quinze ans, le jeune Patrick commit une faute, qui ne paraît cependant pas avoir été bien considérable; il en conçut un si vif regret qu'il la pleura tout le reste de sa vie. Il nous apprend qu'il ne connaissait point encore Dieu dans sa seizième année; ce qui signifie non pas qu'il était idolâtre, mais qu'il n'était point encore parvenu à cette ferveur de charité qui caractérise le vrai disciple de Jésus-Christ. Aussi ne pouvait-il retenir ses larmes dans la suite, quand il réfléchissait sur la manière dont il avait passé ses premières années.

Il n'était point encore sorti de sa seizième année, lorsqu'une troupe de barbares l'enlevèrent de son pays avec plusieurs esclaves et plusieurs vassaux de son père. On le mena en Irlande, où il fut réduit à garder les troupeaux sur les montagnes et dans les forêts. Tandis qu'il exerça cette profession, il eut beaucoup à souffrir de la faim, de la nudité, des pluies, des neiges et des glaces; mais Dieu eut pitié de son âme : il lui découvrit toute l'étendue de ses devoirs, et lui inspira la volonté de les remplir fidèlement. Patrick vit son état en Chrétien, et ne chercha plus que les moyens de s'y sanctifier. Depuis qu'il eut une fois goûté combien le joug du Seigneur est doux, il s'appliqua de plus en plus à allumer dans son cœur le feu sacré de l'amour divin. Il passait en prières une grande partie du jour et de la nuit, et demandait surtout à Dieu cet esprit de religion qui fait supporter les épreuves avec patience, et même avec joie.

Patrick resta six ans attaché au service du même maître. Son esclavage, que Dieu n'avait permis que pour sa sanctification,

la naissance de saint Patrick en 372; mais ils ne s'accordent pas sur l'année de sa mort. Le premier la met en 493, et le second en 455. On lit dans Nennius, publié par Gale, que le Saint mourut cinquante-sept ans avant la naissance de saint Colomb, et par conséquent en 464. Nous avons suivi cette date.

¹ Apparemment qu'il était Breton d'un côté, et Romain de l'autre.

² Les Romains abandonnèrent la Bretagne en 409.

prit fin dans le temps qu'il y pensait le moins. Il fut averti en songe de retourner dans son pays, et une voix intérieure lui dit qu'un vaisseau était prêt à mettre à la voile. Le Saint se trouvait fort éloigné de la côte; il n'y connaissait d'ailleurs personne. Ces obstacles ne l'arrêtèrent point, parce qu'il s'agissait d'accomplir la volonté du Ciel. Enfin, après plusieurs jours de marche, il arriva au port d'où le vaisseau devait partir; il demanda à être admis au nombre des passagers, mais on ne voulut point le recevoir. Ce refus venait apparemment de ce qu'il n'avait point de quoi payer son passage. Patrick, au lieu de murmurer de cet incident, reprit avec simplicité la route de sa cabane, priant Dieu de disposer de lui pour l'intérêt de sa gloire. Les maîtres du vaisseau, quoique païens, se laissèrent pourtant attendrir, ils rappelèrent le Saint et le reçurent parmi eux.

La navigation ayant été heureuse, on prit terre au bout de trois jours. Il paraît que ce fut au nord de l'Écosse. Quoiqu'il en soit, le pays où l'on aborda était désert, et l'on erra vingt-sept jours sans pouvoir trouver aucune sorte de provisions. Comme Patrick avait souvent entretenu ceux qui montaient le vaisseau de la toute-puissance du Dieu qu'il adorait, ils lui demandèrent pourquoi il ne le priait pas de s'intéresser en leur faveur. Animé d'une vive confiance, il leur répondit que s'ils voulaient joindre leurs prières aux siennes et les offrir de tout leur cœur au Dieu des Chrétiens, ils ressentiraient infailliblement les effets de sa protection. Ils le firent, et dès le jour même ils rencontrèrent un troupeau de porcs qui les nourrit jusqu'au moment où ils entrèrent dans un pays habité. La foi du Saint fut tentée durant ce pénible chemin. On lui présenta, pour apaiser sa faim, des viandes offertes aux idoles; mais il n'en voulut point manger. Un jour qu'il prenait un peu de repos, une grosse pierre détachée d'un rocher tomba, et était près de l'écraser; il eut recours à l'intercession d'Élie, et il se trouva délivré du danger.

Ayant passé quelques années dans sa patrie, il perdit une seconde fois sa liberté, mais il la recouvra au bout de deux mois. De retour dans la maison paternelle, Dieu lui fit connaître par plusieurs visions qu'il se servirait de lui pour la conversion de

l'Irlande. Il lui sembla voir, entre autres choses, tous les enfants de ce pays, qui, du sein de leurs mères, lui tendaient les bras, et imploraient son secours avec des cris lamentables¹.

Les auteurs de la Vie de saint Patrick rapportent qu'il passa dans les Gaules après sa seconde captivité, et qu'il y vit saint Martin de Tours et saint Germain d'Auxerre; ils ajoutent qu'il y fit un second voyage avant de partir pour l'Irlande. Il est certain qu'en prêchant la foi dans cette île, il marquait un grand désir de visiter ses frères dans les Gaules, où il avait, dit Rohrbacher, passé cinq ou six ans, pendant lesquels il apprit la langue et les mœurs du pays. Des pirates l'ayant en effet mené en Gaule vers l'an 400, il s'en était allé au monastère de Saint-Martin, c'est-à-dire à Marmoutier, y avait reçu la tonsure monastique et demeuré trois ans. Il retourna ensuite dans la Grande-Bretagne, puis il passa en Italie, où il employa sept ans à visiter les monastères du pays et des îles voisines. Il fut ordonné prêtre, et demeura trois ans auprès de saint Sénieur, que l'on croit avoir

¹ On lit dans la *Chronique* de saint Prosper que saint Pallade fut ordonné évêque des Scots, en 431, par le Pape Célestin, et qu'il les convertit à la foi. Bède dit aussi que saint Pallade fut le premier évêque des Scots. Il faut remarquer que ces peuples, qui s'étaient d'abord établis dans l'Hibernie (l'Irlande), se répandirent ensuite dans l'Écosse. Il paraît que saint Pallade commença sa mission par les Scots d'Hibernie. On ne doit pourtant pas croire que la religion chrétienne fût entièrement inconnue dans cette île; elle y avait pénétré par le moyen des Bretons, avant l'arrivée de saint Pallade, comme Ussérius l'a démontré d'après plusieurs anciens monuments. Cela n'empêche pas que saint Patrick ne mérite le titre d'Apôtre d'Hibernie ou d'Irlande, puisqu'il fut l'instrument dont Dieu se servit pour opérer la conversion générale de cette île.

Les Scots sont distingués des Hibernois ou naturels d'Irlande dans les ouvrages de saint Patrick et dans d'autres anciens monuments. On a bien peu de lumières sur l'origine des Scots : ce qu'on peut dire de plus vraisemblable, c'est que ces peuples, issus de quelque nation barbare et guerrière, s'établirent dans l'Hibernie longtemps avant l'arrivée de saint Patrick; du moins l'histoire nous les y représente établis dans le IV^e siècle. Plusieurs colonies de ces peuples passèrent ensuite en Écosse. Durant plusieurs siècles, les habitants de l'Irlande ont été appelés Scots et Irlandais. On croit que la langue des anciens Scots était la même que celle que parlent encore les paysans d'Irlande et la plupart des montagnards d'Écosse, à quelques variations près, que le temps a dû produire. On la regarde comme un dialecte de la langue des anciens Celtes, qui, selon MM. Pelloutier et Mallét, se répandirent de la Scythie asiatique dans presque toute l'Europe.

été évêque de Pise. Cependant il crut avoir reçu ordre de Dieu, par des révélations, d'aller travailler à la conversion des Irlandais; il y alla, mais inutilement, et les barbares ne voulurent point l'écouter. Il revint donc en Gaule, et passa environ sept ans auprès de saint Germain d'Auxerre, puis il se retira dans l'île d'Arles, c'est-à-dire à Lérins, et y demeura neuf ans.

Par le conseil de saint Germain, il fit le voyage de Rome; et ce fut alors que le Pape saint Célestin l'ordonna évêque et l'envoya en Irlande l'an 432. Il y prêcha l'Évangile avec un grand succès.

Brûlant de zèle pour la gloire de Dieu, il compta pour rien d'être regardé comme un étranger, d'être méprisé comme le dernier des hommes, de souffrir de la part des infidèles toute sorte de persécutions, de sacrifier même sa propre vie, si l'effusion de son sang pouvait servir à la cause de Dieu. Il parcourut toute l'île et pénétra jusqu'aux endroits les plus reculés, sans craindre les dangers auxquels il s'exposait.

Ses prédications, fortifiées par ses souffrances, produisirent des effets merveilleux. On vit une multitude innombrable de païens se convertir et demander le Baptême. Le Saint leur administra ce Sacrement après les avoir instruits des mystères de la foi; il travailla ensuite à les affermir dans la religion qu'ils venaient d'embrasser. Il ordonna de pieux ministres pour le secourir dans ses travaux apostoliques; il engagea plusieurs femmes à vivre dans la virginité et la continence. Il consacra des vierges à Jésus-Christ, et institua de saints moines, qui pratiquaient les conseils de l'Évangile. Le nombre de ceux qui entrèrent dans les voies de la perfection fut très-considérable.

Les nouveaux fidèles voulurent faire part de leurs biens terrestres à celui qui les avait enrichis des biens du Ciel, mais saint Patrick, montrant toujours le plus parfait désintéressement, ne se permit rien de tout ce qui aurait pu déshonorer son ministère; au lieu donc de recevoir ce qu'on lui offrait, il lui arrivait souvent de rendre les petits présents que quelques-uns mettaient sur l'autel. Il aimait mieux contrister les Chrétiens fervents que de donner la moindre occasion de scandale à ceux qui étaient faibles ou qui ne connaissaient pas encore Jésus-Christ. Il portait

la générosité jusqu'à donner son propre bien aux fidèles et aux païens. Quand il visitait les provinces, il distribuait aux pauvres des aumônes abondantes; il faisait aussi des présents aux rois, afin de faciliter par là le progrès de l'Évangile. Plusieurs enfants trouvaient en lui un père plein de tendresse; il se chargeait des frais de leur éducation et du soin de les former au service des autels. Enfin sa libéralité ne connaissait point de bornes, et lorsqu'il n'avait plus de quoi donner, il se réjouissait de se voir pauvre avec Jésus-Christ, persuadé que la pauvreté et les afflictions lui étaient infiniment plus avantageuses que les délices et les richesses.

Ce ne fut qu'avec des peines incroyables qu'il amena les choses à ce point. Il eut beaucoup de traverses et de persécutions à essayer, surtout de la part d'un prince nommé Corotic, qui régnait, selon toutes les apparences, dans quelque canton du pays de Galles¹. Ce Corotic était Chrétien de profession; mais sa conduite ne répondait point à sa religion, et saint Patrick lui donna même le titre odieux de tyran. Il fit une descente en Irlande, et pilla le canton où Patrick venait de donner le saint-chrême, c'est-à-dire la Confirmation à un grand nombre de néophytes, qui portaient encore l'habit blanc de leur Baptême. Le respect dû à la religion, surtout dans cette circonstance, ne put ralentir sa fureur: il massacra inhumainement une partie de ces néophytes, et enleva les autres, qu'il vendit à des païens d'entre les Scots et les Pictes².

Le lendemain de ce massacre, arrivé probablement aux fêtes de Pâques ou de la Pentecôte, Patrick envoya une lettre à Corotic par un saint prêtre qu'il avait élevé dès l'enfance: il le pria de lui rendre les Chrétiens qu'il avait emmenés captifs, et une partie au moins de ce qu'il avait pillé, afin de ne pas réduire un peuple malheureux à périr de misère; mais cette lettre fut inutile. Corotic ne répondit aux prières du Saint que par des railleries; il se moqua de Patrick et de ses Irlandais, comme

¹ Les Bretons, après s'être affranchis de la domination des Romains en 409, se firent divers petits rois, du nombre desquels était Corotic.

² Colonie scythe ou allemande, descendue en Écosse.

si les Irlandais n'eussent pas pu avoir la même foi que les Bretons : disposition orgueilleuse qui mettait les derniers au-dessous des premiers.

Le Saint, pour prévenir le scandale que les nouveaux convertis pourraient prendre de la conduite de Corotic, qui se disait Chrétien, écrivit de sa propre main une lettre-circulaire qu'il rendit publique. Il s'y donne le titre de pécheur et d'homme ignorant, par une suite de cette humilité qui n'est jamais plus grande dans les Saints que quand ils sont obligés de faire quelque acte d'autorité ; mais cette humilité ne les empêche pas de soutenir avec fermeté la cause de la justice. Patrick, après avoir parlé de son indignité personnelle, déclare que Dieu l'a établi évêque d'Irlande, et qu'en cette qualité il sépare de Jésus-Christ et de la communion Corotic, avec tous ceux qui ont été les complices de son crime ; il défend de manger avec eux et de recevoir leurs aumônes, jusqu'à ce qu'ils aient satisfait à Dieu par les larmes d'une sincère pénitence et rendu la liberté aux disciples de Jésus-Christ. On voit par cette lettre qu'il avait une tendresse extraordinaire pour son troupeau, et qu'il ressentait une vive douleur de la mort de ceux que Corotic avait massacrés. Il se réjouissait pourtant¹, disait-il, en considérant qu'ils régnaient dans le Ciel avec les Prophètes, les Apôtres et les Martyrs. La lettre dont nous venons de donner une idée s'est heureusement conservée jusqu'à nous.

Patrick, étant dans un âge fort avancé, écrivit sa *Confession*², pour ne laisser aucun doute sur la pureté des motifs qui l'avaient déterminé à entreprendre une mission en Irlande. Cet ouvrage, qui respire la piété la plus tendre, est plein de bon sens, d'esprit, et même de feu ; on y voit que l'auteur avait une humilité profonde, qu'il soupirait ardemment après le martyre, et qu'il était

¹ Jocelin dit que Corotic périt misérablement, et il attribue sa mort à la vengeance divine.

² Le style de cet ouvrage est fort mauvais, ce qui donne lieu de croire que le texte latin que nous en avons n'est qu'une traduction ; peut-être aussi que le long séjour du Saint en Irlande, pendant sa captivité et après son ordination, l'empêcha de cultiver cette partie de la littérature qui a pour objet la politesse du langage. Il était en récompense très-versé dans la science des Saints.

parfaitement versé dans la connaissance de nos divines Écritures. Partout saint Patrick y fait l'aveu de ses fautes¹, et loue la grande miséricorde du Seigneur, dont il avait si souvent éprouvé les effets, préférablement à plusieurs autres qui en auraient été moins indignes que lui. Il reconnaît qu'il avait eu plusieurs tentations, dont une des plus délicates avait été un grand désir de retourner dans son pays, et d'aller dans les Gaules visiter les Saints qu'il y connaissait; mais il ajoute qu'il surmonta cette tentation par la crainte de perdre le fruit de ses travaux en abandonnant son peuple, et parce que le Saint-Esprit lui déclara intérieurement que Dieu ne voulait pas qu'il sortît de l'Irlande. Il dit que quelque temps avant d'écrire sa *Confession*, il fut arrêté avec ceux qui l'accompagnaient; qu'on lui enleva tout ce qu'il avait, et qu'on le retint quatorze jours dans les fers, pour avoir baptisé le fils d'un roi contre la volonté de son père. « Chaque jour, continue-t-il, je m'attendais à de pareils traitements, et même au martyre; mais je ne redoutais aucun danger, parce que mon espérance était dans le Ciel, et que je me jetais avec confiance dans les bras du Tout-Puissant; » aussi ne craignit-il point d'augmenter le nombre de ses ennemis, en donnant le Baptême à une jeune fille de qualité, très-belle et en âge d'être mariée. Quelques jours après, cette fille vint lui dire qu'un Ange lui avait ordonné de faire le sacrifice de sa virginité, afin de devenir plus agréable aux yeux de Dieu. Il en rendit grâces au Seigneur, et reçut lui-même les vœux de cette épouse de Jésus-Christ six jours seulement avant qu'il insérât ce fait dans sa *Confession*.

Le saint missionnaire tint plusieurs Conciles pour établir une bonne discipline dans l'Église dont il était le fondateur, et nous avons les actes authentiques du premier². Les canons qu'on y

¹ C'est pour cela que cet ouvrage a le titre de *Confession*.

² Quant au second Concile qui porte le nom de saint Patrick, il paraît qu'on doit l'attribuer à son neveu. On trouve dans le *Spicilege* de D. d'Achéry, et dans les *Anecdota* de D. Martène, t. IV, part. II, plusieurs canons qui portent aussi le nom de saint Patrick; mais ils sont de quelques-uns de ses successeurs. Voyez Wilkins, *Conc. Britan. et Hiber.*, t. I, pag. 3.

Le traité des Douze Abus, publié parmi les ouvrages de saint Augustin et de

trouve ont pour objet divers règlements pleins de sagesse, et qui concernent principalement la pénitence. On croit, d'après saint Bernard et la tradition du pays, que le Saint fixa son siège primateal à Armagh. Il paraît, par les actes de son Concile et par d'autres anciens monuments, qu'il ordonna des Évêques pour l'Irlande.

Nous omettons plusieurs particularités de sa vie, rapportées par ses historiens, ou parce qu'elles ne sont pas assez certaines, ou parce qu'elles sont peu essentielles ; nous ajouterons seulement les faits suivants. Saint Patrick osa, la première année de sa mission, prêcher Jésus-Christ au milieu de l'assemblée générale des rois et des États de toute l'Irlande, qui se tenait tous les ans à Tarah ou Thémoria, dans la province de l'East-Meath. C'est là que résidait le principal roi, appelé *monarque* de toute l'île. La ville de Tarah était encore la principale demeure des druides, et comme le chef-lieu de la religion du pays.

Le fils de Meill, qui était alors monarque, se déclara contre le Saint et contre la doctrine qu'il annonçait ; mais cela n'empêcha pas le fruit de ses discours. Plusieurs princes se convertirent, entre autres le père de saint Benen ou Bénigne, qui fut le successeur immédiat de saint Patrick sur le siège d'Armagh ; leur conversion fut suivie de celle des rois de Dublin, de Munster et des sept fils du roi de Connaught. Enfin le Ciel répandit des bénédictions si abondantes sur les travaux de Patrick, qu'il eut avant sa mort la consolation de voir presque toute l'Irlande adorer le vrai Dieu.

Il fonda trois monastères, dont l'un était à Armagh¹, et remplit l'Irlande d'églises et d'écoles, où la piété et les bonnes études fleurirent longtemps. Ces écoles devinrent si célèbres que les étrangers y accoururent de toutes parts durant plusieurs siècles ;

saint Cyprien, est attribué à saint Patrick dans d'anciens monuments, et surtout dans un recueil d'ordonnances ecclésiastiques qu'Ardebec fit en Irlande dans le VIII^e siècle. Le style de cet ouvrage est élégant ; ce n'est peut-être qu'une traduction d'un original irlandais. Ware publia les (*Euvres de saint Patrick à Londres en 1650, in-8°.*

¹ Le second s'appelait *Domnach-Padraig*, c'est-à-dire l'église de Saint-Patrick, et le troisième, *Sabhal-Padraig*.

et l'Irlande, que les autres peuples avaient traitée de pays barbare, fut comme le rendez-vous général de tous ceux qui voulaient cultiver leur esprit par les sciences et se former aux maximes d'une haute perfection.

Saint Patrick mourut en paix vers l'an 464, et fut enterré à Down, en Ultonie, dans une église qui depuis prit son nom¹. On y trouva son corps en 1185. Sa fête est marquée au 17 mars dans le martyrologe de Bède et dans plusieurs autres martyrologes fort anciens. Sa mémoire a toujours été en grande vénération dans l'Église d'Irlande².
(GODESCARD.)

SAINT JOSEPH D'ARIMATHIE.

Joseph d'Arimathie, ainsi appelé du nom de la ville où il avait pris naissance, était membre du sanhédrin des Juifs. Nous lisons dans l'Évangile qu'il vivait dans la justice et qu'on le comptait au nombre de ceux qui attendaient le royaume de Dieu. Il n'avait pas consenti à tout ce que les Juifs avaient fait contre Notre-Seigneur ; il était même son disciple, sans oser toutefois se déclarer ouvertement, par la crainte qu'il avait de ceux de sa nation. Mais il donna la preuve de son amour pour Jésus-Christ, lorsqu'il l'eut vu expirer sur la Croix. Ce fut lui qui alla trouver Pilate et lui demanda le corps du Sauveur, pour l'embaumer et l'ensevelir. Ayant obtenu la permission de l'enlever, il le descendit de la Croix ; et après l'avoir enveloppé d'un linceul, il le déposa dans un sépulcre où personne n'avait encore été mis. Il fut aidé dans cette œuvre de piété par Nicodème, autre disciple de Jésus-Christ. Une pareille démarche annonçait de sa part un grand courage, puisqu'elle l'exposait à

¹ On lit dans l'*Histoire des Bretons* par Nennius, qui était abbé de Bangor en 620, que le vrai nom de notre Saint était *Maun*, et qu'il ne prit celui de *Patrick* qu'après son sacre. Cet auteur rapporte plusieurs miracles opérés par saint Patrick durant le cours de ses missions. Voyez son *Histoire des Bretons* publiée par le savant Thomas Gale, ch. LV, LVI, LVII, LVIII, LXI.

² C'est une tradition populaire en Irlande, que saint Patrick, par sa bénédiction, délivra cette île de toute espèce de bêtes venimeuses, et il est certain qu'on n'y en voit aucune.

la fureur de ses compatriotes, à la perte de ses biens et de la considération dont il jouissait.

Il se joignit ensuite aux autres disciples.

Suivant quelques récits, il mourut à Jérusalem¹. Mais, selon d'autres, il quitta la Judée, emportant le Sang de Jésus-Christ, qu'il avait recueilli sous la Croix, dans un vase qui avait été sanctifié à la Cène. Ce Sang est celui qui sortit du Cœur sacré de Jésus, lorsqu'il fut traversé par le coup de lance. Le moyen âge a donné au vase qui le contenait le nom du saint Graal².

SAINT AMBROISE,

DIACRE D'ALEXANDRIE.

Ambroise, que son affection pour Origène a rendu célèbre dans l'Église, était un homme considéré dans le monde pour sa naissance, sa qualité et les grands biens qu'il y possédait. Il parut à la cour des empereurs avec éclat avant sa conversion. Et les honneurs qui lui ont été rendus prouvent qu'il avait de grandes dignités. On croit qu'il était né à Alexandrie et qu'il y avait toute sa famille. Instruit dans les sciences humaines avec grand soin, il lui restait de cette éducation une ardeur à étudier et à rechercher la vérité qui ne le quitta qu'avec la vie. Mais on ne sait s'il avait été élevé dans la religion chrétienne par ses parents, ou si sa conversion fut le fruit de ses études particulières et de son amour pour la vérité. Il était

¹ Selon une autre tradition, saint Joseph d'Arimathie serait mort en Angleterre.

La ville de Glastenbury l'a pris pour son patron et a cru posséder ses reliques, sur une révélation. Mais on a reconnu qu'on se trompait.

² Ce vase précieux a occupé vivement les chevaliers du moyen âge, qui ont couru le monde à sa recherche. Tous les romans de la table ronde se rattachent au saint Graal. On y voit qu'il a été recueilli à Jérusalem par Joseph d'Arimathie, lequel l'a emporté en Angleterre ; mais on n'a pas su exactement où le retrouver.

Il y a à ce sujet *L'Histoire du saint Graal*, qui a été traduite en vers par Chrétien de Troyes, à la prière de Philippe d'Alsace, puis la *Queste ou recherche du saint Graal*, par divers chevaliers, Lancelot, Galaard, Perceval, et une foule d'autres livres, dont Barbazan a donné la notice à la bibliothèque de l'abbaye de Saint-Germain.

marié à une dame de grand mérite, que l'on appelait Marcelle, et dont il eut plusieurs enfants. Elle était Chrétienne, sage dans sa conduite, généreuse, d'une piété solide, ayant beaucoup d'esprit et passionnée comme lui pour la vérité. Il se retira de bonne heure des emplois publics, espérant trouver dans le repos d'une vie privée le loisir de découvrir ce qu'il cherchait. Il se jeta d'abord avec une ardeur extraordinaire sur la lecture des Livres saints, et sans se contenter de la simplicité de la foi à laquelle se bornait le commun des Chrétiens, il voulut entrer dans l'intelligence des mystères et des sens les plus profonds de l'Écriture. Ne trouvant pas chez les Catholiques des commentaires capables de le satisfaire, il se mit à lire ceux des hérétiques. Sous la main de ces gaudes trompeurs, il eut le malheur de s'égarer. Il demeura d'abord attaché à la secte des valentiniens. Mais la souveraine Vérité, qu'il recherchait où elle n'était pas, eut égard à la sincérité de son cœur : elle se servit d'Origène pour le ramener de ses égarements.

Ce grand docteur tenait alors l'école chrétienne d'Alexandrie, et il faisait de lumineuses instructions aux nouveaux convertis ; or plusieurs personnes considérables l'avaient prié d'entrer en conférence avec Ambroise : il le vit, et il eut divers entretiens avec lui sur la religion. Il lui fit connaître la vérité d'une manière si évidente qu'il lui persuada de renoncer à l'hérésie et d'embrasser la foi orthodoxe de l'Église. Ambroise découvrit alors, à la faveur de la sincérité que Dieu avait répandue dans son âme, que les livres des hérétiques étaient extrêmement dangereux, et il en abandonna entièrement la lecture.

C'est dans cet heureux événement de sa vie que l'on a coutume de voir sa véritable conversion, et on croit qu'elle eu lieu vers l'an 212, dans les commencements de l'empire de Caracalla.

Ambroise ne reçut pourtant le Baptême que lorsqu'il se vit en un âge assez avancé, afin que le temps qu'il prenait pour s'y préparer lui fit mieux connaître l'importance des promesses que l'on fait à Dieu dans ce Sacrement et des engagements que l'on y contracte. Le déplaisir d'avoir été séduit par l'erreur ne fit qu'augmenter l'avidité qu'il avait de s'instruire à fond de la vérité.

Mais n'osant plus se fier à lui-même, il pria Origène de vouloir être son guide, et de lui donner l'intelligence des Écritures. Pour rendre ses sollicitations et ses prières plus efficaces, il les accompagna de ses libéralités, et comme Origène faisait profession de vivre dans une grande pauvreté, il lui fournit des copistes en grand nombre, et pourvut abondamment à tous les autres moyens qui étaient nécessaires pour son travail. Ils firent entre eux une espèce de pacte, dont Ambroise pressa l'exécution d'une manière toujours fort vive. Soit qu'ils fussent ensemble, soit qu'ils se trouvassent éloignés, il obligeait Origène à lui rendre tous les jours compte de son travail. Il l'animait encore davantage par l'ardeur inconcevable qui le faisait appliquer de son côté à cette étude de l'Écriture, montrant autant de vigueur pour le travail qu'il faisait paraître d'amour pour la vérité. On le voit par une lettre qu'Origène en écrivit à l'un de ses amis. « Ambroise, dit-il, me surpasse si fort dans l'ardeur qu'il a pour la parole de Dieu, que je succombe presque à l'étude et aux travaux qu'il m'impose. Je ne saurais être à table qu'il ne me propose quelque question de l'Écriture; après le repas, il ne me donne pas un seul moment pour me promener ou pour prendre quelque repos. Avec lui il faut toujours examiner quelque point, le vérifier sur les livres, revoir et corriger ce qui sort des mains des copistes. Il ne me laisse pas même les nuits libres pour procurer au corps le soulagement dont il aurait besoin, et pour dormir, car nous en passons une grande partie à la discussion des difficultés qui nous surviennent dans la lecture. »

Il n'y avait pas d'exagération dans ces mots d'Origène. Saint Jérôme, qui a parlé du zèle d'Ambroise, dit que c'est à ses soins et à ses libéralités que nous sommes redevables du grand nombre de commentaires qu'Origène a faits sur l'Écriture sainte, et dont il lui a dédié la plus grande partie.

Il ajoute que l'occupation d'Ambroise le jour et la nuit était de faire succéder la lecture à la prière, et la prière à la lecture. Cette ardeur si extraordinaire qu'il faisait paraître pour la parole de Dieu et la connaissance de la vérité, n'était pas une vaine curiosité : le cœur n'y avait pas moins de part que l'esprit.

En effet, les fidèles rendaient ce témoignage au mérite et à la piété d'Ambroise, que la semence de la vérité répandue dans son cœur n'y avait trouvé ni épines, ni cailloux, ni dureté. La possession des richesses, les plaisirs de la vie, rien ne fut capable de l'y étouffer, rien ne l'empêcha d'y prendre racine et d'y produire ses fruits. Il vécut longtemps dans l'estime et l'honneur que sa haute vertu, plutôt que sa dignité ou ses richesses, lui procurait dans le monde, sans que cette gloire lui donnât la moindre vanité. On le regardait comme un homme tout spirituel, détaché de toutes les affections de la terre, qui ne vivait plus qu'en Jésus-Christ, favorisé des grâces du Ciel, et particulièrement chéri de Dieu.

Il avait déjà couru plusieurs dangers pour la cause de Jésus-Christ, tant à Alexandrie et en Égypte qu'en différents voyages qu'il avait faits dans la Grèce et l'Asie, surtout depuis qu'on l'avait fait diacre. Il avait en plusieurs occasions souffert beaucoup d'insultes et d'outrages pour sa religion, mais ce n'étaient là que les préludes des rudes épreuves que sa vertu et sa foi reçurent dans la persécution que l'empereur Maximin déclara aux Chrétiens. Les persécuteurs, qui avaient ordre d'attaquer leurs chefs, en voulaient surtout à Origène, à qui la réputation avait donné dans l'Église un rang plus élevé que n'auraient pu faire les premières dignités. Mais Dieu l'ayant couvert encore pour cette fois, et lui ayant ménagé une retraite à Césarée, en Cappadoce, où il demeura caché pendant deux ans. Ambroise fut pris avec un prêtre de Césarée, en Palestine, nommé Protoctète. On pilla leurs biens, on les traita avec ignominie, on leur fit traverser l'empire dans presque toute son étendue. On les mena en pompe, comme des ennemis pris à la guerre, par les villes et les provinces, pour être présentés aux gouverneurs et aux magistrats. On les conduisit jusqu'en Germanie, c'est-à-dire jusqu'aux sources du Rhin et du Danube, où l'empereur Maximin faisait la guerre.

C'était la coutume de ce barbare, que le sénat et le peuple romain regardaient plutôt comme leur tyran que comme leur prince, de se faire amener ainsi des extrémités de l'empire les

personnes les plus qualifiées, pour avoir la satisfaction de leur faire souffrir par les chemins toute sorte d'insultes et d'incommodités, avant de les sacrifier à son avarice et à sa brutalité.

Origène, ayant su l'état où étaient Ambroise et Protoclète, composa promptement un discours *du Martyre*¹, qu'il leur adressa pour les animer à tout souffrir pour Jésus-Christ, sans craindre ni la confusion, ni la douleur, ni la mort même. Comme la tentation devait être plus violente dans Ambroise que dans Protoclète, parce qu'il avait une femme, des enfants, une nombreuse famille et de grandes richesses, il s'attacha particulièrement à le fortifier contre ces fâcheux obstacles, afin que sa victoire fût plus glorieuse et que l'on vît qu'il avait su préférer Jésus-Christ à tout ce qu'on peut aimer dans le monde. Il ne lui parle presque que par les paroles de l'Écriture, parce qu'il n'était rempli d'autre chose et qu'il ne trouvait rien de plus touchant, ni de plus propre à la persuasion, surtout à l'égard d'Ambroise, accoutumé depuis longtemps à cette divine nourriture.

Ambroise et Protoclète acquirent le titre glorieux de confesseurs de Jésus-Christ devant leurs persécuteurs. Mais Dieu content d'avoir ainsi éprouvé leur foi aux yeux des hommes, les délivra du danger de la mort, soit par un mouvement invisible qui arrêta la cruauté du tyran, soit par le soulèvement des peuples de l'empire, qui arriva peu de temps après contre Maximin, et qui lui fit bientôt oublier les Chrétiens.

Saint Ambroise retourna à Alexandrie, et saint Protoclète à Césarée, en Palestine, où se rendit aussi Origène, pour reprendre les écoles publiques dont il était chargé. Ambroise continua de l'assister comme auparavant, pour lui faire avancer ses travaux sur l'Écriture sainte ; mais nous ne croyons pas qu'il ait été obligé de se rendre auprès de lui à Césarée pour ce sujet.

Le désir qu'il avait de voir la religion chrétienne justifiée de toutes les fausses accusations de ses ennemis, fit que, du temps de l'empereur Philippe, il l'obligea de réfuter le livre que Celse, philosophe épicurien, avait fait contre elle plus de soixante ans auparavant. Cet écrit, l'un des plus pernicieux que les païens

¹ Publié à Bâle par Werstein en 1674.

euissent publiés contre les Chrétiens, était demeuré sans réponse, jusqu'à ce qu'Ambroise l'eût envoyé à Origène, qui, n'étant pas accoutumé à lui rien refuser, fit ce qu'il souhaitait de lui pour le service de l'Église. Il lui dédia cette réponse, divisée en huit livres, qui est, au jugement des savants, l'apologie de la religion chrétienne la plus docte, la plus achevée et la mieux écrite que nous ayons dans l'antiquité.

C'est aussi, entre tous les ouvrages d'Origène, l'un des plus importants et des moins sujets à la censure. Il semble que ç'ait été le dernier qu'Ambroise lui ait fait faire, car il mourut peu de temps après, vers le commencement du règne de Décius.

Le nom de saint Ambroise le Diacre se trouve dans beaucoup d'anciens martyrologes, qui mettent sa fête au 17 mars à Alexandrie. Saint Jérôme lui a donné rang parmi les auteurs ecclésiastiques, pour quelques lettres écrites à Origène, où il faisait voir la beauté, l'élévation et la solidité de son esprit.

SAINT AGRICOLE OU ARÈGLE,

ÉVÊQUE DE CHALON-SUR-SAÔNE.

Agricole (en latin *Agricolus*), contemporain de saint Grégoire de Tours, était de famille sénatoriale, c'est-à-dire de la première noblesse des Gaules. Élevé dans les exercices qui forment l'esprit et le cœur, il avait une grandeur d'âme qui réparait ce que sa petite taille aurait pu lui ôter de crédit et d'autorité parmi les peuples, qui se laissent ordinairement prévenir par les apparences extérieures. Il était fort éloquent dans ses discours, poli dans ses manières, prudent dans ses résolutions et ses démarches, sage et modéré dans toute sa conduite.

Ces qualités, qui le distinguaient dans le monde, étaient rehaussées par une piété solide et par toutes les vertus convenables à un Chrétien et à un Évêque.

Il contracta dans sa jeunesse une amitié très-étroite avec le célèbre Fortunat, poète chrétien, qui fut depuis évêque de Poitiers. Instruits dans la maison paternelle d'Agricole, leur maître commun fut son père, qui reçut chez lui Fortunat, l'aima, l'entretenant, le forma et le pourvut comme son propre fils.

Tant que vécut un si bon père, Fortunat ne regarda saint Agricole que comme son frère. Lorsqu'il le vit mort, il conjura le fils, qui était déjà évêque, de vouloir bien prendre sa place à son égard et lui tenir lieu de père et de maître.

En l'an 532, sous le règne des enfants de Clovis, Agricole, élevé sur le siège épiscopal de Châlon-sur-Saône après la mort de saint Sylvestre, se voyant dans l'obligation de tenir son rang et d'observer les bienséances de sa dignité, n'apporta aucun changement dans son genre de vie austère et pénitente. Il vivait, selon saint Grégoire de Tours, dans une abstinence fort grande. Jamais il ne dinait que sur le soir, ce qu'il faisait toujours très-légalement.

L'application qu'il apportait à édifier les temples vivants du Saint-Esprit ne l'empêchait pas d'en bâtir de matériels, pour soutenir la piété des fidèles ; il les embellit de marbres, de peintures à la mosaïque et de divers autres ornements. Il travailla même à la réparation et à l'agrandissement de sa ville, toujours porté au bien public de son peuple, tant pour le spirituel que pour le temporel, comme le père commun de son Église et de sa patrie.

Il n'était pas moins zélé pour le bien de l'Église universelle. Il souscrivit au troisième Concile d'Orléans, tenu l'an 538, par le ministère du prêtre Avole, qu'il y avait envoyé en sa place. Mais il assista en personne au quatrième Concile de la même ville, l'an 541, et au cinquième, qui fut assemblé en 549, et de là il se transporta au second Concile d'Auvergne, que l'on tint la même année, pour y faire confirmer avec ses collègues les canons et les beaux règlements qui s'étaient faits à Orléans, et pour rétablir l'uniformité de la discipline, avec la pureté des mœurs et de la foi dans les Églises de France. Il se trouva encore au second Concile de Paris, assemblé l'an 555, et enfin au second de Lyon, sa métropole, l'an 567.

Après avoir gouverné quarante-huit ans son diocèse, saint Agricole eut une mort très-sainte, à l'âge de quatre-vingt-trois ans, le 17 mars de l'an 580.

On l'appelle vulgairement saint Arègle.

LES SAINTS MARTYRS D'ALEXANDRIE.

Il y avait à Alexandrie un vieux temple de Bacchus qui depuis longtemps n'était plus fréquenté. Le patriarche Théophile l'ayant demandé à l'empereur Théodose pour en faire une église, ce prince le lui accorda. Les Chrétiens se mirent aussitôt à nettoyer la place. Mais tandis qu'ils y travaillaient, ils découvrirent des caves souterraines remplies de figures également infâmes et ridicules. Le Patriarche profita de l'occasion qui se présentait d'humilier le paganisme : il ordonna de promener publiquement ces figures par la ville, afin que tout le monde connût l'extravagance du culte auquel elles servaient.

Les païens, sensibles au coup qui venait d'être porté à leur religion, se livrèrent aux plus furieux excès de la vengeance : ils attaquèrent les Chrétiens dans les rues, et en massacrèrent plusieurs; après quoi ils se retirèrent dans le temple de Sérapis, comme dans leur fort. De là ils faisaient de fréquentes sorties, où ils prenaient un grand nombre de Chrétiens; ils les emmenaient avec eux dans le temple, et les forçaient de sacrifier à leur dieu. Ceux qui ne voulaient pas trahir leur foi étaient mis à mort après avoir été appliqués aux tortures les plus cruelles. On crucifiait les uns, on coupait les jambes aux autres, et on les jetait ensuite dans les cloaques du temple avec le sang impur des victimes¹.

¹ Les principales divinités de l'ancienne Égypte étaient Osiris et Isis. Osiris était un roi d'Égypte, qui avait autrefois régné avec beaucoup de réputation, et qui avait rendu ses sujets heureux. Isis, sœur et femme d'Osiris, passait dans le pays pour avoir enseigné l'agriculture aux hommes, ou du moins pour l'avoir beaucoup perfectionnée. Il est fort probable qu'Osiris ne différerait point du dieu Apis, adoré sous la forme d'un taureau vivant. Quoiqu'il en soit, on a eu tort de le confondre avec Sérapis et de le prendre pour le patriarche Joseph; car il est certain que Sérapis était une divinité moderne, dont l'existence ne remontait pas au-delà du temps des Ptolémées. Voyez le P. Calmet, la *Mythologie* de l'abbé Banier, et les *Fables grecques et égyptiennes*, par Pernety, t. I, p. 256.

Le temple de Sérapis qu'on voyait à Alexandrie était de la plus grande beauté : il était bâti sur une éminence, qui n'était pas l'ouvrage de la nature, mais de la main des hommes. On y montait par un escalier de plus de cent degrés. La plate-forme de la terrasse était partagée en plusieurs cours spacieuses, et environnée de très-beaux édifices, où logeaient les prêtres et les

L'empereur, informé de la sédition et de ses suites, applaudit au courage de Chrétiens qui avaient mieux aimé verser leur sang que de renoncer à Jésus-Christ. Il ne voulut pas même punir leurs meurtriers, de peur de ternir la gloire de leur triomphe ; mais il envoya des ordres pour que l'on rasât tous les temples des idoles qui étaient à Alexandrie. Lorsque le rescrit fut arrivé, les Chrétiens et les païens s'assemblèrent pour en entendre la lecture, qui se fit dans la place du temple de Sérapis. Les païens ne l'eurent pas plus tôt entendu, qu'ils poussèrent des cris de désespoir. Saisis de frayeur, ils abandonnent le temple, et sortent même de la ville. Les Chrétiens alors courent à l'idole, ils la mettent en pièces, et en jettent les morceaux au feu¹. Le ciel et la terre

officiers du temple. Il y avait encore tout autour quatre rangs de galeries. Au milieu de ces édifices était le temple, tout bâti de marbre, et soutenu par des colonnes d'une magnificence extraordinaire. Les murailles intérieures étaient couvertes de lames d'or, d'argent et de cuivre, appliquées les unes sur les autres.

La statue de Sérapis était d'une grandeur si prodigieuse, que de ses deux bras elle touchait les murailles opposées du temple. Elle avait la figure d'un vénérable vieillard, portant de longs cheveux et une belle barbe ; mais on y avait ajouté la figure monstrueuse d'un animal à trois têtes. La plus grosse, placée au milieu, était celle d'un lion ; du côté droit sortait celle d'un chien caressant ; on voyait à gauche celle d'un loup ravissant. Ces trois têtes étaient liées ensemble par un serpent entrelacé, qui tournait la sienne du côté droit de Sérapis.

On avait placé sur la tête de l'idole un boisseau, emblème de la fertilité de la terre. Cette bizarre statue était un composé de bois, de pierres précieuses, et de toute sorte de métaux. On avait ménagé dans le temple une petite fenêtre, par laquelle on savait que le soleil donnerait à certain jour sur la bouche de Sérapis. Au jour et à l'heure que cette précision devait arriver, on apportait dans le temple un simulacre du soleil, et l'on ouvrait en même temps la fenêtre pour laisser entrer les rayons du soleil véritable. Le peuple, qui en voyait la lumière sur la bouche et les lèvres de son idole, sans savoir par où elle était entrée, croyait fermement que le soleil venait saluer Sérapis. Mais comme ses rayons ne pouvaient demeurer longtemps sur Sérapis, on disait au peuple qu'il allait en prendre congé, et on refermait la petite fenêtre. Il n'y avait point d'idole plus respectée en Égypte que celle de Sérapis ; aussi la ville d'Alexandrie, qui était le centre de son culte, fut-elle appelée par excellence *la Ville sainte*.

¹ Telle fut la fin de l'idole Sérapis, qui avait servi si longtemps à abuser tant de peuples. Théodoret rapporte que quand on lui eut abattu la tête, il en sortit une bande de souris qui y faisaient leur demeure.

n'éprouvèrent aucune secousse, quoique les païens eussent fait courir le bruit que si quelqu'un osait toucher à leur dieu, les voûtes du ciel s'écrouleraient tout-à-coup, le monde entier rentrerait dans son premier chaos. Ce silence de la nature ne contribua pas peu à détromper plusieurs idolâtres de leurs superstitions.

C'était dans le temple de Sérapis qu'on gardait la mesure qui servait à marquer la hauteur du débordement du Nil. Les païens publièrent que leur prétendue divinité, en punition des outrages qu'on lui avait faits, ne fournirait plus dorénavant la même quantité d'eau. La prédiction fut fausse : les années suivantes furent même plus fertiles que celles qui les avaient précédées.

C'est qu'il n'y a que Dieu qui opère et qui règle les crues périodiques du Nil.

La plupart des idolâtres ouvrirent enfin les yeux ; ils abjurèrent leurs superstitions, et se firent Chrétiens. On détruisit tous les bustes de Sérapis qui étaient sur les murailles et les portes des maisons, et on leur substitua la Croix du Sauveur. On bâtit deux églises sur les débris du temple de cette idole, et les métaux qui s'y trouvèrent furent consacrés au culte du vrai Dieu.

On démolit les autres temples de l'Égypte durant le cours des deux années suivantes. Tandis qu'on abattait ceux d'Alexandrie, le Patriarche fit connaître les cruels mystères de Mithra¹, en exposant à la vue de tout le monde des têtes d'enfants coupées avec les lèvres dorées, que l'on avait découvertes dans des caves souterraines. On découvrit aussi des statues creuses, où les prêtres païens entraient sans être aperçus de personne, afin de tromper le peuple par leurs prétendus oracles².

¹ C'est le nom que les orientaux donnaient au soleil. Ce dieu Mithra était représenté en Perse avec une tête de lion et une couronne sur la tête, d'après le témoignage de Tertullien, de Justin le Martyr et de saint Jérôme. Son culte se faisait dans des cavernes et des souterrains, et on lui sacrifiait des bœufs et des hommes. Voyez Hyde, *De religione Persarum*, et Vatabl., *Crit. sacr.*

² Emprunté à Godescard.

SAINTE GERTRUDE,

VIERGE, ABBESSE DE NIVELLE.

Sainte Gertrude naquit à Landen, en Brabant, l'an 626 ; elle eut pour père le Bienheureux Peppin de Landen, prince de Brabant, maire du palais, ministre des rois d'Austrasie, et pour mère la Bienheureuse Itte ou Iduberge. Elle fut élevée dans le palais de son père, qui était l'asile de l'innocence et une sainte école de piété, où Dieu était servi aussi régulièrement que dans un monastère.

Gertrude reçut de sa mère une éducation si sainte qu'il semblait que les vertus chrétiennes lui fussent naturelles ; elle écoutait les instructions qu'on lui donnait avec une humble docilité, et elle s'appliquait ensuite à les repasser dans son esprit. L'impression que ces leçons de piété faisaient sur elle était d'autant plus forte qu'elles étaient soutenues des exemples d'une si vertueuse mère et de ceux de plusieurs personnes de sa famille, qui se distinguaient par d'éminentes vertus.

Gertrude ne fit que croître en grâce et en sagesse sous cette excellente discipline. Vers l'âge de dix ans, Dieu lui fit naître l'occasion de témoigner le désir qu'elle avait de lui consacrer sa virginité. Un jour que Peppin avait prié le roi Dagobert à dîner chez lui, le fils du gouverneur de la haute Austrasie, qui portait le titre de duc, crut que la conjecture était favorable au désir qu'il avait d'épouser Gertrude, et lorsqu'il vit le roi à table, il prit la liberté de venir la lui demander, en présence de Peppin, son père. La proposition fut assez bien reçue du roi, et elle ne déplut pas à Peppin. Au milieu du repas, on fit venir la princesse Itte et sa fille. Le roi demanda lui-même à la petite Gertrude si elle ne serait pas bien aise d'avoir pour époux un jeune homme si beau, si bien fait, tout vêtu de soie et tout brillant d'or, comme l'était le fils du gouverneur. On fut surpris de trouver dans une enfant si jeune de l'indifférence et du mépris pour les choses qui sont ordinairement l'objet de la passion des personnes de cet âge. Gertrude fit connaître par sa réponse que tout ce que le monde avait d'éclat et d'attraits n'était pas capable de la toucher.

Élevée dans une vertu sérieuse, elle ne se soucia pas d'adoucir son refus par des ménagements ou des civilités étudiées : elle déclara fermement au roi qu'elle ne voulait ni du jeune homme qui l'avait demandée, ni d'aucun autre, et elle ajouta : « J'ai choisi pour mon époux Celui dont la beauté éternelle est le principe de la beauté de toutes les créatures, Celui dont les richesses sont infinies, et que les Anges adorent. »

Le roi et les grands qui l'accompagnaient ne purent s'empêcher d'admirer tant de sagesse dans un âge si tendre. On reconnut aisément qu'elle était conduite et animée de l'Esprit de Dieu, et que Jésus-Christ se l'était réservée. Ce prince ne voulut donc pas qu'on gênât ses inclinations ni qu'on l'inquiât jamais à l'avenir par des propositions semblables.

Gertrude ayant perdu son père à l'âge de quatorze ans, continua de demeurer avec sa mère, dont elle allégeait les chagrins, et de pratiquer sous sa conduite tous les exercices de piété, avec une ardeur et une soumission sans bornes.

Comme elle était inébranlable dans la résolution de n'avoir point d'autre époux que Jésus-Christ, la Bienheureuse Itte la mit sous la direction de saint Amand, qui fut depuis évêque de Maestricht. Cet homme de Dieu bâtit alors le monastère qui dans la suite des temps porta son nom. Il exhorta la sainte veuve à fonder aussi une maison religieuse pour les personnes de son sexe, et à s'y retirer avec sa fille. La pieuse Itte se hâta de suivre ce conseil, s'étonnant de n'avoir pas songé plus tôt à une œuvre si avantageuse à son salut et à celui de sa chère Gertrude. Elle fit bâtir l'abbaye de Nivelles, en Brabant, entre Mons et Bruxelles, prit le voile religieux, et s'y consacra à Dieu pour le reste de ses jours.

Elle essuya, à l'occasion de cette retraite, de longues persécutions de la part de sa famille, et craignant qu'on ne s'efforçât de séduire et de lui enlever sa fille, elle se décida bientôt à lui couper les cheveux et à la vouer au Seigneur, comme Gertrude le désirait si ardemment.

Quelque temps après, Gertrude fut présentée aux Évêques, qui lui donnèrent le voile. Sa mère voulut lui confier aussi le gou-

vernement du monastère de Nivelles ; car, bien que Gertrude n'eût pas encore vingt et un ans, elle était déjà parvenue à une grande maturité d'esprit. L'innocence et l'intégrité des mœurs, la pureté, l'humilité, la piété solide et la charité se trouvaient en elle jointes à une discrétion et à une sagesse que l'on ne rencontre ordinairement que dans les personnes avancées en âge. La conduite de la jeune abbesse justifia le jugement et le choix de sa mère. Elle s'acquitta de toutes ses obligations avec une vigilance, une exactitude et une fidélité admirable, sans discontinuer de travailler en même temps à sa propre sanctification par la prière par les jeûnes et par les exemples qu'elle donnait à ses religieuses.

Elle tenait dans une exacte observance celles qui étaient dans la force et dans l'ardeur de la jeunesse. Mais elle compatissait beaucoup à l'infirmité des malades et des faibles. Elle assistait les pauvres avec beaucoup d'affection, et prenait soin des étrangers et des pèlerins. Elle demandait surtout que le service divin se fit avec dignité, et que les ornements de l'église et les vases de l'autel fussent dans une décence convenable.

Elle fit venir de Rome des reliques de saints Martyrs et des livres de piété. Elle attira des pays éloignés des hommes d'un mérite distingué, pour qui elle fonda un monastère à peu de distance du sien. Elle les occupa à enseigner l'Écriture sainte aux religieuses et à prêcher la parole de Dieu dans tout le Brabant. Elle leur fit encore don d'une terre pour y fonder un hôpital.

Cependant la Bienheureuse Itte étant morte après avoir passé cinq ans sous la conduite de sa fille, Gertrude demeura seule chargée du gouvernement de l'abbaye, charge qu'elle avait toujours partagée avec une personne si chère. Pour ne pas se dissiper au milieu de tant de soins, elle confia les affaires du dehors aux religieux qui en étaient capables, et partagea la conduite de l'intérieur du couvent avec quelques Sœurs intelligentes. Par ce moyen elle se procura plus de liberté pour la contemplation des choses célestes et les exercices de la pénitence.

Elle lisait sans cesse l'Écriture sainte, dont les vérités faisaient le sujet continuel de sa méditation. On prétend qu'elle savait

presque toute la Bible par cœur, et qu'elle reçut du Saint-Esprit de grandes lumières pour en expliquer aux autres les allégories et les mystères.

Elle vivait dans une mortification générale à l'égard de toutes les choses sensibles. Mais au bout de quelques années, l'austérité de ses abstinences et de ses veilles ruina tellement ses forces et sa santé que, ne pouvant plus agir par sa présence avec son activité ordinaire, elle se crut obligée de se démettre de sa charge d'abbesse. En conséquence, avec le consentement de toute l'abbaye, elle mit à sa place sa nièce Wilfetrude, âgée de vingt ans, qui avait été élevée auprès d'elle et qui marchait dignement sur ses traces.

Gertrude, débarrassée de tout soin extérieur, ne songea pas au repos et à l'oisiveté. Au lieu de relâcher quelque chose de son assiduité aux exercices et à la prière, et de modérer ses austérités, comme l'état de sa santé semblait l'y obliger, elle les redoubla et se revêtit encore d'un rude cilice. Elle passa ainsi près de trois ans depuis sa démission, jusqu'à ce que son extrême langueur lui fit juger que la fin de sa vie était proche.

Après avoir fait à ses Sœurs de fortes exhortations pour les engager à conserver l'esprit de leur règle et la fidélité qu'elles devaient à Dieu, elle leur déclara qu'elle ne voulait pas qu'on couvrît son corps d'aucun drap, en disant que les ornements superflus d'un tombeau ne servent ni aux vivants ni aux morts. Elle voulut qu'on l'ensevelît seulement dans son cilice, et la tête couverte d'un voile usé dont une religieuse étrangère lui avait fait présent.

Elle envoya ensuite auprès d'un saint personnage pour lui demander si Dieu ne lui avait pas fait connaître quand elle mourrait; car la pensée de la mort, qu'elle envisageait déjà comme présente, lui donnait tout à la fois de la crainte et de la joie. Le Saint lui fit dire qu'elle mourrait le lendemain; mais qu'elle ne devait ni craindre ni s'affliger, parce que les Anges choisis de Dieu étaient prêts à la recevoir dans la gloire. Gertrude, consolée par cette réponse, passa la nuit en prières avec ses Sœurs; le lendemain, elle reçut le saint Viatique à la Messe, et le prêtre n'eut pas

achevé l'oraison qu'elle rendit paisiblement son âme à son divin Créateur. Sa bienheureuse mort eut lieu le 17 mars de l'an 639. Sainte Gertrude n'avait que trente-trois ans.

Elle fut ensevelie dans un cercueil fort simple, qu'elle s'était fait préparer longtemps auparavant, et fut enterrée selon ses intentions, avec une pompe plus religieuse que magnifique.

Dieu attesta la sainteté de sa servante par divers miracles. Sa fête était d'obligation dans tout le Brabant.

Ses reliques furent conservées à Nivelles, avec son lit, qui rendit la vie à un enfant noyé, son voile, qui éteignit un incendie, et quelques autres souvenirs. Mais dans la suite des temps on donna quelques parties de ce trésor à des églises du pays.

Ceux qui ont dit que ces reliques étaient sûrement doubles, parce qu'on en vénérât quelques parties à Bologne, en Italie, et à Cologne, sur le Rhin, ne savaient sans doute pas, dans leur science trop courte, qu'il y a eu plusieurs Saintes de ce même nom. On honore sainte Gertrude de Nivelles le 17 mars; mais on honore le 6 décembre sainte Gertrude, veuve, fondatrice de l'abbaye d'Hamage auprès de Douai. Sainte Gertrude ou Gérétrude du Saint-Mont, près de Remiremont, est fêtée le 7 novembre; sainte Gertrude d'Eisleben, dans la haute Saxe, est vénérée le 15 novembre; sainte Gertrude d'Altembourg, dans la Hesse, a sa fête le 13 août, et les Catholiques de Delft, en Hollande, honorent le 6 janvier sainte Gertrude de l'Ooste.

SAINT PAUL DE CONSTANTINOPLE,

MARTYR.

Paul, né de parents nobles à Constantinople, était général d'armée sous l'empereur Constantin Copronyme, mais il était Chrétien fidèle. Il s'indigna de l'édit par lequel l'empereur ouvrait la persécution contre les saintes images, et il lui fit à ce sujet de si vives représentations que le despote le fit traîner en prison; il y reçut d'affreux traitements: on lui massacra la figure, on lui creva les yeux, on le traîna par les pieds dans les rues jusqu'à ce que son corps déchiré et sa tête brisée par les pavés le laissèrent sans vie. C'était en 671. Des Chrétiens dévoués l'ensevelirent

et l'enterrèrent. Plus tard, saint Ignace, patriarche de Constantinople, éclairé par une sainte vision, retrouva le corps du Martyr. Ce corps vénéré fut, par la bonté de Dieu, honoré de miracles qui le rendirent célèbre. Et le doge de Venise, Pierre Ziani, l'ayant obtenu pour sa ville au ^{xiii}^e siècle, lui rendit des honneurs insignes.

SAINTE WITHBURGE,

VIERGE.

Withburge était la plus jeune des filles du pieux Annas, roi des Est-Angles, c'est-à-dire des Anglais orientaux. Elle avait pour sœurs sainte Étheldrède, sainte Édelburge, sainte Éthelburge, sainte Sexburge, pour mère sainte Hereswide, et pour frère saint Erconwald, évêque de Londres

Élevée dans une si sainte famille, elle se consacra, dès qu'elle put se prononcer, au service de Dieu, et mena plusieurs années une vie pieuse et retirée à Holkam, dans le comté de Norfolk, où l'on a bâti dans la suite une église qui portait son nom.

Après la mort de son père, Withburge embrassa tout-à-fait l'état religieux. Elle se fixa à Dereham, où elle fit ses vœux solennels; elle rassembla en ce lieu plusieurs vierges et fonda un monastère que la mort l'empêcha d'achever. Elle s'endormit dans le Seigneur le 17 mars de l'an 683.

Cinq ans après, on leva son corps, que l'on trouva frais et sans corruption; on le mit dans une châsse, et plus tard on le transporta à Ély, où il fut réuni aux reliques vénérées de ses sœurs Étheldrède et Sexburge.

LE BIENHEUREUX TOMASELLO,

FRÈRE-PRÊCHEUR.

Tomasello, enfant de Pérouse, fut élevé par saint Thomas d'Aquin. Ses progrès dans l'étude furent remarquables, et il chercha tout jeune à se modeler, dans la vertu et dans la science, sur son saint maître. Tout en approfondissant la théologie, il mortifiait son corps pour soumettre la chair à l'esprit. Son cilice était une espèce de cotte de mailles. Il promettait beaucoup,

mais sans doute qu'il était mûr pour le Ciel. Doué du don de prophétie, il annonça un jour qu'il n'avait plus qu'un an à passer sur la terre; et le jour où cette année-là finit, il sortit de ce monde, âgé de vingt-huit ans, le 17 mars de l'an 1270. Dieu le recommanda par divers miracles.

LA BIENHEUREUSE PAULE DE MALATESTA,

CLARISSE.

Paule de Malatesta, sortie d'une maison illustre d'Italie, avait été mariée au seigneur Jean-François de Gonzague; et quoique vivant au sein des grandeurs et des délices d'une cour, elle ne cessa jamais de s'occuper de l'éternité.

Pendant que son époux vivait, ne pouvant se consacrer au service des autels, elle favorisait au moins ceux qui s'y étaient dévoués, et l'Ordre de Saint-François fut de tous les Ordres celui qu'elle honora des marques les plus particulières de sa piété généreuse. Elle fonda plusieurs couvents et en répara d'autres; elle avait la plus parfaite estime pour ceux d'entre les religieux qui s'occupaient soigneusement de la perfection de leur état.

Pour satisfaire à sa charité, elle allait trois fois par semaine visiter et soigner les malades dans les hôpitaux, et sa maison était ouverte à tous les pèlerins, qui alors étaient en grand nombre.

Aux actes de charité elle joignit plusieurs pratiques utiles de dévotion, et, par respect pour le sacrement de nos Autels, elle n'assistait aux processions où on le portait que les pieds nus.

Jean-François de Gonzague étant mort en 1444, elle régla les affaires de sa maison, et prit incontinent le voile au monastère de Sainte-Claire, qu'elle avait fondé vingt-quatre ans auparavant, à Mantoue; et quoiqu'elle fût d'une complexion délicate et accoutumée à des ménagements recherchés pour sa santé, elle surpassa bientôt toutes ses Sœurs dans les pratiques de la pénitence.

Une profonde humilité, une obéissance sans bornes et une ferveur ardente dans l'oraison la firent regarder comme un modèle de vertus religieuses. Après avoir passé environ cinq ans dans le

genre de vie le plus parfait dont notre infirmité soit susceptible, elle mourut au couvent de Mantoue, pleine d'amour et d'espérance, le 17 mars 1449.

Dans ses derniers moments, cette pieuse veuve donna une nouvelle marque de son humilité et de sa foi dans les mérites des prières de l'Église, en ordonnant qu'on l'enterrât à l'entrée du sanctuaire, et que son tombeau fût sans décoration et sans épitaphe, afin que son corps fût foulé aux pieds de tous les passants, et afin que les prêtres, en allant à l'autel, se ressouvinsent de prier pour le repos de son âme. On exécuta ses dernières volontés ; mais on ne put se dispenser de recouvrir sa sépulture d'un marbre, sur lequel on voit son portrait entouré de rayons, avec l'épithète de Bienheureuse, pour indiquer la gloire dont elle jouit dans le Ciel.

LA VÉNÉRABLE GRIMELOTHE,

BÈGUINE.

Cette pieuse vierge florissait à Nivelles, en Brabant. Elle a laissé un nom révééré. Pourtant elle n'est connue que par un petit fait bien simple. Le sire Gobert, comte d'Apremont, en Lorraine, après avoir fait longtemps la guerre, sentit sa conscience se troubler, désira se rapprocher de Dieu et se donner à lui, et pour cela il parcourut les contrées où brillait la vie sainte, cherchant où se régénérer. Il visitait les maisons religieuses. Dans celle des Béguines de Nivelles, on lui conseilla de consulter la sage Grimelothé, dont la conscience était, disait-on, très-éclairée. Il lui exposa sa vie, comme il aurait fait à un confesseur, et la prudente Béguine lui conseilla de faire une retraite à l'abbaye de Villers, avant de rentrer dans ses domaines. Il suivit ce conseil, fit à Villers une confession de toute sa vie. Après cet acte, qui lui donnait ce qu'il cherchait depuis si longtemps, en paix avec Dieu et avec lui-même, il se trouvait si bien dans l'abbaye de Villers qu'il y resta, et il y mourut en état de grâce.

MÉMOIRE DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE ET DE SAINT JOSEPH.

On lit dans le martyrologe gallican que neuf jours avant l'Annonciation (le 17 mars), sainte Gertrude eut une vision, où il lui sembla voir ses compagnes empressées d'offrir à Marie des bouquets de fleurs, qu'elle rassemblait dans son sein, et qu'elle donnait ensuite à son divin Fils.

Le 17 mars de l'an 1586, le Pape Sixte-Quint érigea de collégiale en cathédrale l'église de Notre-Dame-de-Lorette, qu'il avait ornée de tout ce que l'art put inventer de plus riche et de plus magnifique pour honorer la Sainte-Maison (*Santa Casa*) de la très-sainte Vierge, et sa statue, que l'on croit être l'œuvre de l'Évangéliste saint Luc.

On rapporte du vénérable P. Louis Lallemant, de la Compagnie de Jésus, qu'il aimait souverainement la vie intérieure, et qu'il se choisit saint Joseph pour modèle, afin d'avoir toujours devant les yeux un exemplaire parfait.

Il avait en lui une si grande confiance qu'il n'y avait nulle grâce qu'il n'obtint de sa protection; c'est pourquoi il conseillait à tout le monde d'honorer cet admirable Patriarche, assurant qu'on pouvait en attendre et tous les secours et toutes les faveurs.

Aux approches de sa fête il conseilla à deux maîtres de grammairie d'inspirer à leurs élèves une tendre dévotion à saint Joseph, et de les exhorter à le vénérer d'une manière plus particulière dans les jours qui précédaient la mémoire qu'en fait l'Église, promettant à ces deux grammairiens qu'ils obtiendraient de l'Époux de la Vierge toutes les grâces qu'ils pouvaient désirer. Ces deux maîtres s'engagèrent à exciter cette dévotion dans le cœur de leurs disciples. Ils les exhortèrent à célébrer la fête de saint Joseph avec toute la ferveur possible, et à commémorer ce jour-là. Ils allèrent ensuite chez le P. Lallemant, et chacun d'eux lui dit en secret la grâce qu'il souhaitait. L'un (c'était le P. Jacques Nouet) lui demanda la grâce de savoir raisonner et écrire dignement en parlant de Jésus-Christ. Quant à l'autre

(c'était le P. Paul Raguendo), on n'a jamais su quelle fut la grâce qu'il demanda ; et racontant lui-même ce fait, son humilité la lui fit tenir cachée. Or, le P. Nouet, quand le jour de la fête de saint Joseph fut arrivé, changea d'idée ; il alla chez le P. Lallemant pour lui déclarer qu'il avait mieux réfléchi sur la grâce qu'il avait demandée, et qu'il voulait en demander une plus propre à le faire avancer dans le chemin de la perfection.

Le P. Lallemant lui répondit qu'il n'en était plus temps, saint Joseph lui ayant déjà obtenu la première grâce. L'événement en prouva la vérité, et ce qui le démontre bien clairement, c'est que les écrits, les livres et toutes les œuvres du P. Nouet sur l'excellence de Jésus-Christ sont remplis d'une lumière céleste, et capables d'embraser de la plus ardente charité tous les cœurs chrétiens. Cette faveur reçue si miraculeusement l'enflamma d'un nouveau zèle et d'une plus grande affection envers saint Joseph, qui le combla de faveurs tant qu'il vécut. Se voyant sur le point de mourir, il ordonna qu'on mît dans son cercueil une image de ce Saint.

Que de grâces pour une marque sincère de vénération ?

Ajoutons encore quelques détails sur la dévotion du P. Lallemant envers saint Joseph. Il pratiquait chaque jour en l'honneur du Saint quatre petits exercices dont il retirait de grands avantages. Les deux premiers étaient pour la matinée, et les deux autres pour l'après-dîner.

Le premier consistait à faire une élévation d'esprit vers le cœur de saint Joseph, pour y remarquer combien il avait été fidèle à recevoir la grâce ; puis, faisant un retour sur son cœur pour y reconnaître son peu de fidélité, il s'humiliait et s'encourageait.

Le second consistait à considérer comment saint Joseph accordait parfaitement la vie intérieure avec les occupations extérieures. Ensuite, réfléchissant sur lui-même et sur ses occupations, il voyait ce qui leur avait manqué de la perfection de son modèle. Par cet exercice il fit un tel progrès que, sur la fin de ses jours, il ne sortait jamais de son recueillement intérieur, et l'application qu'il donnait aux choses extérieures, au lieu de diminuer son union avec Dieu, servait plutôt à l'accroître.

Le troisième exercice consistait à accompagner en esprit saint Joseph comme Époux de la très-sainte Vierge, et à considérer les admirables connaissances qu'il avait eues de sa dignité, en récompense de son humble soumission à la révélation de l'Ange touchant le mystère de l'Incarnation. Par cet exercice il s'excitait à aimer saint Joseph pour l'amour de sa très-sainte Épouse.

Le quatrième consistait à se représenter les adorations et les hommages d'amour et de reconnaissance que saint Joseph rendait à l'Enfant Jésus, à en demander la participation, pour adorer et aimer ce divin Enfant avec les sentiments du plus profond respect et du plus tendre amour dont il était capable.

MARTYROLOGE ROMAIN ¹.

En Irlande, la fête de saint Patrick, évêque et confesseur, qui le premier annonça Jésus-Christ dans cette île, où il ne se rendit pas moins illustre par ses vertus que par ses miracles.

A Jérusalem, saint Joseph d'Arimathie, noble décurion, disciple de Notre-Seigneur, qui détacha de la Croix le Corps de son Maître, pour l'ensevelir dans son propre sépulcre, où personne n'avait encore été mis.

A Rome, les saints Alexandre et Théodore, martyrs.

A Alexandrie, la mémoire de plusieurs saint Martyrs, qui, ayant été pris par les adoreurs de Sérapis, et refusant constamment d'adorer cette idole, furent impitoyablement massacrés, du temps de l'empereur Théodose. Ce prince ordonna aussitôt par un édit que le temple de Sérapis fût rasé.

A Constantinople, saint Paul, martyr, brûlé pour la défense du culte des saintes images, sous Constantin Copronyme.

¹

SEXTO DECIMO KALENDAS APRILIS.

In Hibernia, natalis sancti Patricii episcopi et confessoris, qui primus ibidem Christum evangelisavit et maximis miraculis et virtutibus claruit. — Jerosolymis, sancti Joseph ab Arimathæa nobilis decurionis, discipuli Domini, qui ejus Corpus de Cruce depositum in monumento suo novo sepelivit. — Romæ, sanctorum Alexandri et Theodori martyrum. — Alexandriæ, commemoratio plurimorum sanctorum Martyrum qui, a Serapidis cultoribus comprehensi, cum idolum adorare constanter renuissent, sævissime cæsi sunt, tempore Theodosii Imperatoris, qui mox rescriptum dedit ut Serapidis templum destrueretur. —

A Châlon-sur-Saône, saint Agricole, évêque.

A Nivelles, en Brabant, sainte Gertrude, vierge, d'une naissance très-illustre, qui, ayant méprisé le monde et passé sa vie dans l'exercice continuel de toutes les vertus, mérita d'avoir Jésus-Christ pour Époux dans le Ciel.

Additions des autres martyrologes.

Saint Eugène, saint Serein, saint Pamphilien et saint Janvier, martyrs à Nicomédie.

Le Vénérable Jacques de Gabiron, martyrisé par les calvinistes au diocèse de Nîmes, le 17 mars 1703.

Saint Patrice, évêque de Nôle, où il succéda à saint Paulin.

Saint Patrice, évêque de Bayeux, successeur de saint Loup. Il mourut le 1^{er} novembre 469, mais on le fête dans son diocèse le jour du saint Apôtre de l'Irlande, parce qu'on n'a de lui que des documents incertains.

Saint Kyrstin ou Kirin. On vénère sous ce nom en quelques lieux de l'Écosse un saint Évêque dont il paraît que c'était le nom véritable ; on l'honore ce jour 17 mars. Mais partout ailleurs il est honoré sous le nom de saint Boniface le 14 mars. On l'a trouvé ce jour-là. Il est mort en 660.

Saint Paul le Brûlé. C'était un saint prêtre, défenseur aussi du culte des saintes images, que Constantin Copronyme fit brûler vif, pendant qu'on mettait en pièces son homonyme, dont on a lu en ce jour le cruel martyre.

Saint Raymo, évêque d'Halberstadt, mort en 853.

Saint Théostéricte, moine et prêtre à Pélécètes, en Asie ; il fut cruellement persécuté pour le culte des saintes images.

Saint Victor, martyr à Nicomédie, avec saint Pamphilien et saint Eugène.

Sainte Gertrude de Carlebourg, vénérée à Carlostadt, en Fran-

Constantinopoli, sancti Pauli martyris, qui sub Constantino Copronymo, cum sanctarum imaginum cultum defenderet, igne combustus est. — Cabilone, in Gallia, sancti Agricolæ episcopi. — Nivigellæ, in Brabantia, sanctæ Gertrudis virginis, quæ, clarissimo genere orta, despiciens mundum et toto vitæ suæ cursu in omnibus sanctitatis officiis se exercens, Christum sponsum in Cœlis habere meruit.

conie, l'une des fondatrices du monastère de Neustadt, en ces contrées.

Saint Jean de Caïume, moine en Égypte.

Sainte Vivence, vierge, dont le tombeau est à Cologne, dans une chapelle qui porte son nom.

Saint Sozandre, martyr à Ancyre, en Galatie.

Martyrologe de la dernière persécution.

Alexandre-Denys Girardot, prêtre né en Champagne, curé au diocèse d'Angers, n'ayant pas fait le serment anticatholique, fut arrêté à Craon le 17 mars 1796, condamné à mort par une commission militaire et fusillé ce même jour.

N..... Robillard, prêtre, chanoine de la cathédrale de Nevers, n'ayant pas fait le serment révolutionnaire, fut condamné à la déportation, jeté dans le fond de cale de la galiote hollandaise, et mourut dans ce cloaque, à l'âge de soixante-trois ans, le 17 mars 1794.

N..... Bouard, chanoine aussi de la cathédrale de Nevers, condamné pour la même cause à la déportation, mort de misère à Nantes le 17 mars 1794, à l'âge de soixante-onze ans.

DIX-HUITIÈME JOUR DE MARS.

Saint Gabriel, Archange. — Saint Cyrille, évêque de Jérusalem. — Saint Alexandre, évêque de Jérusalem. — Saint Narcisse, évêque de Girone et apôtre d'Angsbourg, martyr. — Saint Félix de Girone, martyr. — Saint Tétrique, évêque de Langres. — Saint Tétrique ou Tréty, évêque d'Auxerre, martyr. — Saint Fridien, évêque de Lucques. — Saint Urie, prêtre à Padoue. — Saint Édouard le Martyr, roi d'Angleterre. — Saint Anselme, évêque de Lucques. — Le Bienheureux Jean III, abbé du Mont-Cassin. — Le Bienheureux Salvalor d'Horta, Frère-Mineur. — Le Bienheureux Jean de Saint-Torcas, Frère-Mineur. — Le Bienheureux Barthélemy d'Anglare, Frère-Mineur. — La Bienheureuse Pierrine Hergodz, vierge du Tiers-Ordre de Saint-Dominique. — Mémoire de la très-sainte Vierge et de saint Joseph. — Martyrologe romain. — Additions des autres martyrologes. — Martyrologe de la dernière persécution.

SAINT GABRIEL,

ARCHANGE.

Saint Gabriel, Archange, est le second des sept Princes qui se tiennent devant le trône de Dieu pour recevoir et transmettre ou exécuter ses ordres; il est le chef des Chérubins, en qui éclatent spécialement la force et la science divine. Saint Michel, Archange, chef des Séraphins, Prince de toute l'Armée céleste et protecteur de l'Église, l'assiste et la défend par la sagesse, qui est le don de l'amour uni à l'intelligence. Quoique l'amour soit aussi très-grand dans les Chérubins, c'est surtout par la force d'une vaste et profonde intelligence que saint Gabriel agit sur nous. Car les Chérubins illuminent les hommes, et fortifient leur âme, pour les rendre capables de connaître les plus hauts mystères et de prendre part à l'exécution des desseins de Dieu.

Comme il y a sur la terre trois hiérarchies, la hiérarchie ecclésiastique, la hiérarchie politique ou civile et la hiérarchie militaire, il y a au Ciel trois Hiérarchies, que nous distinguons entre elles par les services qu'elles nous rendent. Tous les Esprits célestes que Dieu charge de veiller sur nous s'appliquent sans doute au salut des Élus, qui est la plus grande gloire que Dieu

puisse tirer de ses créatures ; mais dans ce ministère commun, chacun des neuf Ordres angéliques a sa mission particulière, selon la vertu qui lui donne son rang et son nom. Ainsi la première Hiérarchie se compose de trois Ordres ou Chœurs supérieurs, qui sont les Séraphins, les Chérubins et les Trônes. Les Trônes travaillent à purifier les âmes et à les rendre dignes de recevoir la grâce sanctifiante qui fait de l'homme le temple de Dieu et le trône de l'Esprit-Saint. Les Chérubins éclairent de plus en plus ces âmes ainsi purifiées, afin que, remplies de la lumière divine, elles soient ensuite embrasées de l'amour de Dieu par les Séraphins, qui disposent du feu céleste de la charité, apporté ici-bas par Notre-Seigneur ¹.

La seconde Hiérarchie, composée des Dominations, des Vertus et des Puissances, dirige les affaires humaines avec un souverain pouvoir et une intelligence suprême, afin que toutes les actions des hommes, quoique libres, concourent cependant au salut des Élus. Les Dominations président à ce gouvernement temporel du monde, et décident, d'après les règles éternelles de la justice, de l'élévation et de la ruine des empires, de la vie et de la mort des hommes. Les Vertus disposent toutes les forces du monde selon qu'il est nécessaire pour assurer l'exécution de ces décrets. Les Puissances en font ensuite une application plus particulière aux familles et aux individus ; en sorte que les Dominations décident et décrètent, les Vertus préparent et fournissent les moyens généraux d'exécution, qui sont spécifiés et arrêtés dans leurs moindres détails par les Puissances.

La troisième Hiérarchie, composée des Principautés, des Archanges et des Anges, exécute ici-bas les ordres des deux autres. Les Principautés transmettent aux Archanges les lumières qu'elles ont reçues des Puissances, et les Archanges communiquent aux Anges ce que chacun d'eux doit savoir pour l'accomplissement de sa mission. Les Archanges et les Anges restent au milieu de nous, les Anges veillant sur les hommes, les Archanges sur les villes et les provinces qui leur sont confiées. Mais quand de grands événements doivent s'accomplir, dans les temps péril-

S. Luc, XII, 49.

leux où les âmes sont le plus exposées aux pièges des démons, les Princes et les Esprits célestes des autres Chœurs ne dédaignent pas de descendre parmi nous, pour nous aider, nous éclairer, nous défendre. Ils prennent alors le nom d'AnGES, et leurs chefs celui d'Archanges, quoique dans la Patrie ils portent des noms plus glorieux. C'est ainsi que, pour la défense du pays, les rois et les princes et les plus vaillants citoyens accourent aux armées, et se mêlent parmi les chefs militaires et les simples soldats. Aussi l'Eglise, dans sa reconnaissance pour la généreuse protection des trois plus grands Princes du Ciel, leur donne également le nom d'Archanges, qui exprime à la fois et leur suprématie sur les autres Esprits célestes, et la bonté avec laquelle Dieu les envoie se mettre à la tête de nos habituels défenseurs.

Au 29 septembre et au 2 octobre nous espérons donner de plus grands détails sur les services que nous recevons sans cesse des sept Princes de l'Armée de Dieu, et des Anges qui sont sous leurs ordres; mais il nous fallait expliquer sommairement ici les attributions principales de chacune des Hiérarchies, afin de pouvoir dire tout ce que nous devons en particulier à saint Gabriel, Archange. Il est, avec saint Michel et saint Raphaël, le seul Prince dont le Seigneur ait daigné nous révéler le nom, parce qu'il partage avec eux le commandement des trois Hiérarchies célestes. Saint Michel, outre le Chœur des Séraphins, dirige en effet les deux autres Chœurs des Chérubins et des Trônes, comme ici-bas le Souverain-Pontife commande aux Evêques, aux prêtres et aux diacres, c'est-à-dire à tous les ministres de l'Eglise. Saint Gabriel, outre le Chœur des Chérubins, gouverne la seconde Hiérarchie; et il était bien juste que ceux qui disposent de toutes les forces de ce monde fussent dirigés par l'Archange dont le nom exprime la force et la science de Dieu. Saint Raphaël, Prince des Trônes, préside à la troisième Hiérarchie, qui est chargée surtout de conserver les hommes dans l'amitié de Dieu ou de les préparer à recevoir sa grâce. Il suffisait donc que nous connussions les noms de ces trois premiers Princes, parce qu'en les invoquant nous implorons aussi le secours de tous les autres, qui leur sont soumis.

Saint Gabriel, Archange, ayant reçu de Dieu la mission d'éclairer tous les hommes, dirige dans ce but le gouvernement des affaires humaines; c'est par ses soins que les juifs et les gentils ont été préparés au grand bienfait de l'Incarnation; les juifs, par les prophéties qui leur donnaient les moyens de reconnaître le Messie; les gentils, par la civilisation qui les rendait capables de comprendre la prédication des Apôtres. C'est saint Gabriel, Archange, qui révéla à Daniel le nombre des années après lesquelles le Christ devait racheter son peuple; et c'est lui qui protégeait en secret cette Rome, qui s'appelle aussi la force par excellence (Πόλις), et où devait être placé par saint Pierre le Siège de la vérité. C'est saint Gabriel qui annonce à Zacharie le don du Précurseur, présage de la bonne Nouvelle, et c'est lui qui porte l'Évangile à la très-sainte Vierge, par ces belles paroles, les plus grandes, les plus glorieuses qu'aucune créature ait jamais entendues, et que tous les enfants de Dieu répètent avec bonheur dans tous les siècles. C'est saint Gabriel qui protège et inspire les missionnaires chargés de porter après lui la bonne Nouvelle, et c'est lui qui dispose les peuples à la recevoir. C'est saint Gabriel qui protège et qui éclaire les rois et les princes chrétiens vraiment dignes de ce nom, et qui les conduit quand ils ont la gloire de faire servir leurs armes à la défense et à la propagation de l'Évangile. C'est lui qui ouvrira à la sainte Église romaine les portes de la plénitude des nations, que Dieu a promises à son Fils en héritage, et qui les brisera, afin qu'elles ne se ferment plus jamais à ses ministres. C'est saint Gabriel qui fait comprendre aux docteurs, comme autrefois à Daniel, les visions et les prophéties des dernières épreuves de l'Église, et c'est lui qui punira et qui détruira un jour tous ses ennemis : car il n'est pas appelé en vain *la force de Dieu*. C'est donc à lui qu'il faut demander la lumière dans les obscurités de ces temps de ténèbres, et la force dans les périls qui vont toujours croissant, afin que ce Prince protecteur de Rome et de la Chrétienté leur fasse reconnaître tous les pièges qui leur sont tendus par l'enfer, et les rende victorieux de tous les impies qui ont juré leur ruine.

(E. DARAS.)

SAINT CYRILLE,

ÉVÊQUE DE JÉRUSALEM.

Saint Cyrille, d'abord prêtre, ensuite évêque de Jérusalem, y était né vers l'an 315. Ordonné prêtre vers l'an 345 par saint Maxime, il fut chargé de prêcher tous les dimanches dans l'assemblée des fidèles, et en même temps d'instruire les catéchumènes, qui étaient des juifs et des païens qui voulaient se convertir. Il nous reste de lui vingt-trois catéchismes ou instructions familières et orales, dont les dix-huit premières expliquent le Symbole, et les cinq autres les sacrements de Baptême, de Confirmation et d'Eucharistie, que les néophytes recevaient le même jour. C'est un monument d'un prix inestimable, par la clarté et la suite avec laquelle la doctrine chrétienne y est exposée et défendue contre les païens et les hérétiques.

Dans la première instruction, Cyrille exhorte les néophytes à se dépouiller du vieil homme par la pénitence et la confession, afin de revêtir l'homme nouveau dans le Baptême. La seconde instruction est sur la Pénitence; la troisième, sur les figures, la nécessité et les effets du Baptême. La quatrième a pour texte ces paroles de saint Paul aux Colossiens : *Prenez garde que personne ne vous surprenne par la philosophie, et par des raisonnements vains et trompeurs, selon les traditions des hommes, et non pas selon Jésus-Christ.*

Saint Cyrille expose les précautions à prendre pour se préserver de cette séduction de Satan, qui se transforme en ange de lumières. « Toute la religion consiste à savoir les dogmes qu'il faut croire et les œuvres qu'il faut pratiquer. On ne peut plaire à Dieu sans ces deux choses ensemble. Il servirait peu d'avoir de Dieu des sentiments dignes de lui, et de vivre dans le désordre, comme aussi de mener une vie réglée, et de ne pas avoir de Dieu les sentiments qu'il mérite. Il est donc d'une extrême conséquence de connaître ces deux choses. D'autant plus que beaucoup cherchent à séduire par la philosophie et de vaines erreurs : les hellènes ou païens, par une éloquence de courtisane; les juifs, par l'Écriture, qu'ils interprètent mal; les hérétiques, par un

venin caché sous l'apparence de la doctrine chrétienne. Le Seigneur dit, par rapport à tous ceux-là : *Prenez garde que personne ne vous induise en erreur*¹. C'est pourquoi nous enseignons ce qu'il faut croire, et ensuite nous l'expliquerons. »

Saint Cyrille réduit la doctrine chrétienne à dix dogmes principaux : Dieu, Jésus-Christ, sa naissance d'une Vierge, sa mort sur la Croix, sa sépulture, sa résurrection, son ascension, le jugement dernier, le Saint-Esprit, l'âme humaine, le corps, les aliments, la résurrection des corps, la sainte Écriture.

Sur le premier article, qu'il n'y a qu'un seul Dieu, il réfute sommairement les manichéens et les marcionites, qui en admettaient deux, et les païens qui en admettaient sans nombre. En parlant de Jésus-Christ, il dit : « Il a été véritablement crucifié pour nos péchés. Si quelqu'un en doutait, il n'a qu'à faire attention au lieu même où nous sommes : c'est le saint lieu de Golgotha, où il a été crucifié et où l'on a bâti le temple dans lequel nous sommes assemblés en l'honneur de Celui qui a été attaché à la Croix ; et toute la terre est remplie du bois de la Croix, coupée en petits morceaux... Après avoir achevé la carrière de la souffrance et racheté les hommes de leurs péchés, Jésus-Christ est monté au Ciel, accompagné des Anges, et à la vue des Apôtres ; que si vous ne croyez point à ces paroles, croyez du moins à la vertu de ce qui se voit des yeux. Tous les rois, en mourant, perdent toute leur autorité avec la vie ; mais Jésus-Christ, après avoir été crucifié, est adoré par toute la terre. Quand nous nommons le Crucifié, les démons tremblent. Il y a eu bien des hommes attachés à la croix, mais y en a-t-il un seul dont le nom invoqué mette en fuite les démons ? Ne rougissons donc pas de la Croix de Jésus-Christ, et ne la portons point en cachette. Imprimez-la sur votre front, afin que les démons, voyant l'étendard du Roi, s'enfuient en tremblant. Faites ce signe, et quand vous mangez, et quand vous buvez, et quand vous êtes assis ou debout, et quand vous vous couchez ou que vous vous levez, et quand vous parlez, et quand vous marchez, et, pour tout dire en un mot, faites-le dans toutes vos actions et dans toutes vos entreprises.

¹ *Matth.*, XXIV.

» L'homme est composé de deux substances, de l'âme et du corps, et Dieu est le créateur de l'une et de l'autre. Vous devez savoir que votre âme a un libre arbitre, qu'elle est un des plus parfaits ouvrages de Dieu, qu'il l'a créée à sa ressemblance, qu'elle est immortelle, parce qu'il lui a donné l'immortalité, qu'il l'a rendue vivante, raisonnable et incorruptible, qu'elle est libre de faire ce qu'elle veut. Car ce ne sont pas les astres ni le destin qui vous portent au péché, malgré vous. » Saint Cyrille signale les merveilles de la Providence, jusque dans le corps humain, dont l'Esprit-Saint fait son temple. « Apprenez des solitaires, dit-il, à estimer la continence : ce sont eux qui, séparés même des vierges, mènent sur la terre une vie semblable à celle des Anges. Mais en vous proposant de vivre dans la chasteté, donnez-vous de garde de blâmer ceux qui sont engagés dans les liens du mariage. L'Apôtre dit que *le mariage est quelque chose d'honorable et le lit nuptial sans tache*¹. Vous donc qui vous proposez de vivre chastement, vous êtes nés de personnes mariées. Il ne faut pas rejeter l'argent, parce qu'on a de l'or. Les gens mariés peuvent aussi espérer le salut, s'ils usent légitimement du mariage, dans l'intention d'avoir des enfants et non pour contenter leurs passions brutales. Ceux qui n'ont été mariés qu'une fois ne doivent pas non plus condamner ceux qui aspirent à de secondes noces. Car, comme dit l'Apôtre de ceux qui ne peuvent garder la continence » *Il vaut mieux se marier que de brûler*².

Saint Cyrille parle des aliments, parce que les manichéens et les marcionites prétendaient que les viandes et le vin étaient mauvais de leur nature. « Quand nous jeûnons, dit-il, nous nous abstenons du vin et de la chair, non que nous ayons en horreur ces choses, comme si elles étaient abominables, mais pour mériter davantage en méprisant ce qui est agréable aux sens, afin de jouir de la Table céleste, et afin qu'après avoir semé ici-bas dans les larmes, nous moissonnions avec joie dans l'autre vie. » Quant à l'Écriture sainte, il dit à ses auditeurs : « Si vous entendez quelquefois des hérétiques condamner la Loi et les Prophètes, et même les charger de reproches, opposez-leur

¹ Hebr., XIII, 14. — ² I Cor., VII, 9.

cette parole de Jésus-Christ : « Je ne suis pas venu pour dissoudre la Loi, mais pour l'accomplir¹ ; » mais surtout apprenez de l'Église quels sont les livres de l'Ancien et du Nouveau Testament, et ne lisez aucun de ceux qui sont apocryphes. Quand vous saurez ceux qui sont reçus par toute l'Église, à quoi bon chercher ceux qui sont douteux et controversés ? » La cinquième instruction traite de la foi, et nous en montre le modèle dans Abraham et d'autres saints personnages. La sixième enseigne la monarchie ou la souveraine unité de Dieu, contre le paganisme et contre les hérésies de Manès, de Marcion et autres gnostiques. La septième expose que de toute éternité Dieu est Père d'un Fils unique ; la huitième, que Dieu est tout-puissant. La neuvième instruction est une suite de la précédente, et explique que Dieu a fait le Ciel et la terre, les choses visibles et les invisibles ; que c'est le Père et le Fils qui ont fait toutes choses ; le Fils par la puissance du Père, qu'il a reçue dans sa génération éternelle, et qu'ainsi le Fils est un même Dieu avec le Père.

La dixième instruction explique cet article du Symbole : « Et en un Seigneur Jésus-Christ. » C'est proprement un traité de la Trinité contre les juifs. « Si quelqu'un veut honorer pieusement le Père, il doit adorer aussi le Fils, autrement son culte ne sera point agréé. Le Père a prononcé du haut des Cieux : *Celui-ci est mon Fils bien-aimé, en qui j'ai mis mes complaisances*. Le Père se complait dans le Fils : si donc vous-mêmes ne vous y complaisez pas, vous n'aurez point la vie. Ne vous laissez donc point séduire par l'artifice des juifs, qui se récrient qu'il n'y a qu'un seul Dieu ; mais après avoir connu qu'il n'y a qu'un seul Dieu, sachez que Dieu a un Fils unique. Ce n'est pas moi qui l'ai dit le premier ; le Psalmiste lui-même a dit en la personne du Fils : *Le Seigneur m'a dit : Tu es mon Fils, je t'ai engendré aujourd'hui*. Ne vous arrêtez donc point à ce que disent les juifs, mais à ce que disent les Prophètes. Vous étonnerez-vous si les juifs rejettent les paroles des Prophètes, eux qui ont lapidé les Prophètes mêmes ?

» L'Ancien Testament rend témoignage à la divinité du Fils.

¹ *Matth.*, v, 17.

Dieu dit : *Faisons l'homme*, il ne dit pas à mon image, mais à *notre image*; et après la formation d'Adam il est dit : *Dieu fit l'homme à son image, il le fit à l'image de Dieu*. L'Écriture n'attribue pas seulement au Père la dignité de Dieu, mais elle y comprend aussi le Fils, pour marquer que l'homme n'est pas seulement créature de Dieu le Père, mais encore de notre Seigneur Jésus-Christ. C'est ce même Seigneur coopérant au Père, qui lui a coopéré dans la punition de Sodome, suivant cette parole de l'Écriture : *Le Seigneur fit pleuvoir sur Sodome et Gomorrhe du soufre et du feu du haut du Ciel, de la part du Seigneur*. C'est le même Seigneur qui apparut à Moïse.

» Dans le Nouveau Testament, il y a beaucoup de témoignages en faveur du Christ. Est témoin Dieu le Père, qui du haut du Ciel le déclare son Fils; est témoin l'Esprit-Saint, qui descend sur lui sous la forme de colombe; est témoin l'Archange Gabriel, qui l'annonce à Marie; est témoin la Vierge Théotocos ou Mère de Dieu; est témoin l'étable où il est né, l'Égypte où il s'est réfugié dans son enfance; est témoin Siméon, qui le reçut entre ses bras, et Anne la Prophétesse; est témoin Jean-Baptiste, le plus grand d'entre les Prophètes, le premier homme du Nouveau Testament, et qui réunit les deux Testaments en sa personne. Est témoin le Jourdain, entre les fleuves, et, entre les mers, celle de Tibériade; sont témoins les aveugles, les boiteux, les morts ressuscités; témoins les démons mêmes; quand ils disent : *Qu'y a-t-il entre vous et nous? car nous savons que vous êtes le Fils de Dieu*; sont témoins les vents apaisés, les cinq pains multipliés pour nourrir cinq mille hommes. Est témoin le bois de la Croix, trouvé ces jours-ci parmi nous, et dont ceux qui en prennent avec foi ont presque rempli tout le monde. Est témoin le palmier qui est dans cette vallée, et qui donna de ses branches aux enfants qui bénissaient le Seigneur. Est témoin Gethsémani, qui semble encore signaler le traître Judas aux spectateurs. Est témoin Golgotha, cette sainte montagne que l'on découvre de toutes parts; le sépulcre où il a été enseveli, et la pierre même qui est là jusqu'aujourd'hui. Est témoin le soleil qui nous éclaire présentement, et qui s'éclipsa au temps de sa

Passion; les ténèbres qui couvrirent la terre depuis la sixième heure jusqu'à la neuvième; la lumière qui luit depuis la neuvième heure jusqu'au soir. Est témoin cette sainte montagne des Olives, d'où il monta vers son Père; sont témoins ces nuées qui reçurent le Seigneur; témoins les portes du Ciel, dont le psaume avait dit : *Ouvrez-vous, portes principales, et le Roi de gloire entrera*. Sont témoins ses ennemis mêmes, parmi eux le bienheureux Paul, qui, après lui avoir fait la guerre quelque temps, l'a servi de longues années. Sont témoins les douze Apôtres, qui ont prêché la vérité non-seulement par leurs paroles, mais encore par leurs souffrances et par leur mort. Est témoin l'ombre de saint Pierre, qui guérissait les malades au nom du Christ. Sont témoins les suaires et les demi-ceintures de Paul, qui, par la vertu du même Christ, rendaient la santé. Sont témoins les Perses et les Goths, ainsi que toutes les nations qui meurent pour lui, quoiqu'ils ne l'aient pas vu des yeux du corps. Sont témoins les démons, que les fidèles chassent encore aujourd'hui des possédés par la vertu de son Nom. Avec tant et de si excellents témoins, vous ne croiriez pas encore? Enfin Jésus-Christ a rendu temoignage lui-même. »

La onzième instruction explique cet article du Symbole : « Je crois au Fils unique de Dieu, engendré du Père, vrai Dieu, avant tous les siècles, et par qui tout a été fait. » C'est une espèce de traité sur la divinité de Jésus-Christ, prouvée par l'Ancien et le Nouveau Testament, en particulier par la confession de saint Pierre, *Prince des Apôtres et souverain Prédicateur de l'Église*.

La douzième instruction expose l'Incarnation du Fils de Dieu, conformément aux prophéties de Jacob, de David, d'Isaïe, etc., et aux paroles de l'Évangile, ainsi que du Symbole des Apôtres. La piété chrétienne y remarque les particularités suivantes : On voyait encore sur le mont des Olives l'empreinte des pieds de Jésus-Christ montant au Ciel : saint Cyrille en prend à témoin tous les habitants de Jérusalem ; il y voit l'accomplissement de cette parole du Prophète Zacharie ¹ : *En ce jour-là il sera debout à pied sur la montagne des Olives, qui est proche de Jérusalem,*

¹ Zach., XIV, 4.

à l'orient de la ville. Saint Augustin témoigne également qu'on allait en Judée adorer les vestiges de Jésus-Christ, qui se voyaient au lieu où il était monté au Ciel¹. — Pourquoi le Fils de Dieu s'est-il incarné dans le sein d'une Vierge? Saint Cyrille répond comme saint Irénée : « La mort étant venue par la vierge Ève, il était à propos que la vie nous vînt par la Vierge Marie : le serpent a trompé l'une, l'Ange Gabriel annonce la bonne nouvelle à l'autre. » — Saint Cyrille dit positivement que c'est sur le Thabor que le Sauveur fut transfiguré. Ce témoignage de l'Évêque de Jérusalem nous montre la tradition du pays. — Il rappelle incidemment l'obligation du célibat ecclésiastique, par cette réflexion : « Si ceux qui exercent le sacerdoce de Jésus ne doivent avoir aucun commerce avec une femme, comment le même Jésus aurait-il pu naître d'un homme et d'une femme? » — La loi de Moïse ordonnait, pour la purification, l'offrande de deux tourterelles ou de deux petits de colombes. L'Évangile ne dit pas laquelle de ces deux offrandes fit la sainte Vierge. Saint Cyrille nous apprend, d'après la tradition de Jérusalem, que ce furent deux tourterelles.

La treizième instruction est sur le crucifiement et la sépulture de Jésus-Christ. On y lit touchant l'heure du crucifiement : « Il a été crucifié pour nous. Il fut jugé de nuit, dans un temps où il faisait froid, et où l'on faisait du feu pour se chauffer. C'est à la troisième heure qu'il fut crucifié; et depuis la sixième heure jusqu'à la neuvième, le soleil s'éclipsa, et il reparut lumineux après la neuvième heure. Voyons comme tout cela est écrit. Le Prophète Zacharie avait dit : *En ce jour-là il n'y aura point de lumière, et il fera froid, et il y aura de la glace*², et de fait, comme il faisait froid, *Pierre se chauffait*. Le Prophète ajoute : *Et ce jour-là sera connu du Seigneur*. Ce n'est pas que Dieu ne connaisse tous les jours, mais entre tant de jours qu'il y a, c'est le jour de la Passion du Seigneur, le jour que le Seigneur a fait, jour que le Seigneur connaît spécialement. Alors dit le Prophète, *il n'y aura ni jour ni nuit*. Quelle est cette énigme? L'Évangile nous l'explique. Il n'y avait point de jour, parce que le soleil ne

¹ August., *Homil.* iv in Joap. — ² Zach., xv, 6.

luisait pas perpétuellement de l'orient à l'occident, mais que depuis la sixième heure jusqu'à la neuvième il y eut des ténèbres au milieu du jour. Or, Dieu a donné aux ténèbres le nom de nuit. C'est pourquoi il n'y aura ni jour ni nuit : car la lumière n'était pas totale pour être appelée jour, ni non plus les ténèbres, pour être appelées nuit, mais le soleil reparut après la neuvième heure. Le Prophète a même prédit cette dernière circonstance : car, ayant dit : *Il n'y aura ni jour ni nuit*, il ajoute : *Et la lumière paraîtra sur le soir*. Vous voyez l'exacte certitude des Prophètes, vous voyez la vérité des Écritures ; mais vous demandez à quelle heure précise le soleil s'éclipsa, si c'est à la cinquième, à la huitième ou à la dixième. Le prophète Amos vous l'apprendra : *En ce jour-là, dit le Seigneur, le soleil se couchera en plein midi*¹. Effectivement, depuis la sixième heure il y eut des ténèbres, et la lumière fut obscurcie sur la terre pendant le jour. Et quel sera ce temps, et quel sera ce jour, ô Prophète ? *Je changerai*, dit-il, *vos fêtes solennelles en deuil* ; cela se passait effectivement au temps des Azymes ou de la Pâque. Il ajoute : *Je ferai verser sur lui des larmes comme sur un fils unique, et ce sera un jour de douleur pour lui et pour tous ceux qui sont avec lui*. Aussi en ce jour solennel des Azymes, les femmes fondaient en larmes et pleuraient sur lui, et les Apôtres, qui s'étaient cachés, étaient dans l'abattement. Que cette prophétie est merveilleuse ! »

La quatorzième instruction explique ces paroles du Symbole : « Il est ressuscité des morts le troisième jour, est monté aux Cieux, est assis à la droite du Père. » Dans le quinzième, saint Cyrille explique cet article : « Il viendra encore une fois sur la terre, pour juger les vivants et les morts, et son règne n'aura point de fin. »

Dans les instructions seize et dix-sept, il explique éloquentement l'article du Saint-Esprit. Par ses explications, on voit que l'Église de Jérusalem avait ajouté dès lors au Symbole, dans l'article de l'Esprit-Saint, ce que le deuxième Concile œcuménique, premier de Constantinople, y ajouta depuis universellement contre l'hérésiarque Macédonius. Saint Cyrille prouve avec effusion de cœur, et par l'Ancien et par le Nouveau Testament, que le

¹ Amos, VIII, 9.

Saint-Esprit est Dieu, qu'il est consubstantiel au Père et au Fils, qu'il tire son origine du Fils, comme le Fils tire son origine du Père. « Toute excellente que soit la nature des Anges, dit-il en l'instruction seize, ils ont été tirés du néant par leur création ; mais le Saint-Esprit procède éternellement de Dieu. La nature des Anges est sujette au changement, comme toutes les choses créées, lors même qu'ils ne changent pas ; mais le Saint-Esprit est immuable, étant consubstantiel au Père et au Fils. C'est cet Esprit qui a prédit Jésus-Christ par les Prophètes, qui a opéré dans les Apôtres, et qui aujourd'hui encore marque les âmes dans le Baptême. Le Père a donné au Fils, et le Fils a donné au Saint-Esprit. Ce n'est pas moi qui le dis, mais Jésus même : *Toutes choses m'ont été données par le Père*, puis en parlant du Saint-Esprit : *Quand l'Esprit de vérité sera venu, il me glorifiera, parce qu'il recevra du mien, et il vous l'annoncera.* » Saint Cyrille dit encore dans l'instruction suivante : « Non-seulement saint Paul, mais les autres Apôtres, et tous ceux qui, par leur ministère, ont cru au Père, et au Fils, et au Saint-Esprit, qui leur est consubstantiel, ont été remplis du Saint-Esprit. »

Dans le dix-huitième instruction, expliquant ces paroles du Symbole : « Je crois aussi la sainte Église catholique, la résurrection de la chair et la vie éternelle, » saint Cyrille dit « que l'Église est appelée catholique, parce qu'elle est répandue par toute la terre ; parce qu'elle enseigne universellement et sans exception tout ce qui est nécessaire au salut ; parce qu'elle soumet au vrai culte tout le genre humain, les souverains et les sujets, les savants et les ignorants ; parce qu'elle guérit universellement tous les péchés, et possède universellement toutes les vertus. Il faut donc observer avec soin cet article du Symbole, afin d'éviter les conventicules impurs des hérétiques. Lors donc que vous arrivez dans une ville étrangère, ne demandez pas simplement : Où est la maison du Seigneur ? car les hérésies s'efforcent de donner ce nom à leurs repaires. Ne demandez pas non plus simplement : Où est l'église ? mais, où est l'église catholique ? Car tel est le nom propre de la sainte Église, notre Mère à tous et l'Épouse de Jésus-Christ. Persécutée autrefois, elle couronnait ses Martyrs

avec les couronnes immortelles et variées de la patience ; aujourd'hui, dans la paix, elle se voit honorée par les rois, par les grands, par les hommes de toute condition. Au reste, les rois sont bornés à des nations particulières, leur puissance a des limites : il n'y a que la sainte Église catholique dont la puissance s'étende sans bornes sur toute la terre. »

Ces dix-huit instructions ont pour but de préparer les catéchumènes à recevoir les trois sacrements de Baptême, de Confirmation et d'Eucharistie. Viennent ensuite cinq catéchèses ou catéchismes sur ces Sacrements mêmes, que les néophytes venaient de recevoir. La première et la seconde de ces instructions traitent du Baptême, des renoncements à Satan, à ses œuvres et à ses pompes, ainsi que des autres cérémonies usitées à Jérusalem, comme l'onction sainte par tout le corps, la triple immersion, le vêtement blanc, qui marquaient les effets du Sacrement. — La troisième catéchèse mystagogique, ou sur les mystères, parle du Saint-Chrême ou de la Confirmation, que les néophytes recevaient immédiatement après le Baptême. « Ne vous imaginez pas, dit saint Cyrille, que ce soit une huile commune. Car, comme le pain de l'Eucharistie, après l'invocation de l'Esprit-Saint, n'est plus du pain commun, mais le Corps de Jésus-Christ, de même le Saint-Chrême, après l'invocation, n'est plus une huile commune, mais un don du Christ, et qui, par la présence de sa divinité, a la vertu de procurer le Saint-Esprit. Ainsi, pendant qu'on fait l'onction sur le front et les autres sens du corps, l'âme est sanctifiée par l'Esprit-Saint et vivifiant. » Dans l'Église de Jérusalem, l'onction du Saint-Chrême se faisait non-seulement sur le front du néophyte, mais encore sur les oreilles, les narines et la poitrine, comme pour l'armer par tous les sens contre l'enfer et le monde. — La quatrième instruction sur les saints mystères traite du Corps et du Sang de Jésus-Christ, après la lecture de ces paroles aux Corinthiens : *J'ai appris du Seigneur, et je vous l'ai aussi laissé par tradition*, etc. Saint Cyrille y parle en ces termes : « La doctrine de saint Paul que vous venez d'entendre suffit pour vous rendre certains des divins mystères, dont vous avez été jugés dignes et qui vous ont rendus partici-

pants du Corps et du Sang de Jésus-Christ. Car l'Apôtre vous criait tout-à-l'heure : *La nuit même que Notre-Seigneur Jésus-Christ était trahi, il prit du pain, et ayant rendu grâces, il le rompit, en disant : Prenez, mangez, ceci est mon Corps. Et, ayant pris le calice et rendu grâces, il dit : Prenez, buvez, ceci est mon Sang.* Puis donc que lui-même assure du pain : *Ceci est mon Corps*, qui osera en douter encore ? Et puisque lui-même certifie : *Ceci est mon Sang*, qui jamais en doutera, disant que ce n'est pas son Sang ? Autrefois, en Cana de Galilée, il changea l'eau en vin, qui approche fort du sang : et il ne sera pas digne de créance, lorsqu'il change le vin en son Sang même ? Invité à des noces corporelles, il fit ce miracle surprenant : et l'on ne confessera pas bien plus encore qu'il a gratifié de la jouissance de son Corps et de son Sang les enfants de l'Époux céleste ? Ainsi recevons ces choses, avec une pleine certitude, comme le Corps et le Sang du Christ. Car sous le type du pain vous est donné son Corps, et sous le type du vin son Sang, afin que vous deveniez un même corps et un même sang avec lui. Nous devenons en effet de cette manière des *porte-Christ*, son Corps et son Sang étant distribués dans nos membres ; et, selon le Bienheureux Pierre, nous sommes participants de la Nature divine. »

Dans la cinquième et dernière instruction sur les mystères, il rapporte et explique certaines cérémonies de la Messe, telle qu'on la célébrait à Jérusalem.

Outre ces instructions aux néophytes, le prêtre Cyrille prêchait encore chaque dimanche aux fidèles dans l'église, ce qu'il appelle non pas catéchèses, mais homélies. Il ne nous en reste qu'une, sur la guérison du paralytique.

Dans ses catéchèses, il appelle saint Pierre à plusieurs reprises le Coryphée, le Chef des Apôtres, le souverain Prédicateur de l'Église, le Porte-Clefs du royaume des Cieux, qui a reçu la charge de paître les brebis intellectuelles. Non-seulement il l'appelle le Coryphée, mais le plus Coryphée des Apôtres, comme s'il lui fallait un mot nouveau pour exprimer une si haute prééminence. Il ajoute que Pierre étant venu à Rome avec Paul, ils obtinrent par leurs prières que Simon le Magicien, qui par

ostentation volait en l'air, tombât par terre. Ce qui n'est pas étonnant, dit-il, car c'était Pierre qui parlait, portant les clefs du Ciel, et Paul, revenu du troisième Ciel, où il avait entendu des choses ineffables.

Saint Maxime étant mort, le prêtre Cyrille lui succéda vers la fin de l'année 350. Le commencement de son épiscopat fut illustré par un grand prodige, dont il s'empressa de rendre compte à l'empereur Constance¹. Dans les cinquante jours de la Pâques,

¹ Voici la lettre de saint Cyrille traduite par M. de Genoude :

« Au religieux empereur Constance, auguste, chéri de Dieu, Cyrille, évêque de Jérusalem, salut en Notre-Seigneur.

» Voici la première lettre que j'écris de Jérusalem à Votre Majesté; elle y reconnaîtra le seul langage qu'il convienne à elle d'entendre, à moi de parler. Nulle expression dictée par la flatterie, mais le simple récit d'un évènement par lequel Dieu a voulu manifester la vérité des oracles du Ciel. Mon discours ne vous présentera point la pompe étudiée d'une pièce d'éloquence; seulement Votre Majesté verra dans ce que je vais lui raconter le fidèle accomplissement des prédictions contenues dans l'Evangile. Le fait est récent; il s'est passé à Jérusalem, et je m'empresse de vous en transmettre les principales circonstances. Il vous prouvera combien Dieu prend intérêt à la gloire de votre empire.

» Du temps de Constantin, votre père, d'heureuse mémoire, on découvrit à Jérusalem le bois de la Croix qui fut l'instrument de notre salut. Dieu, pour récompenser la piété d'un de ses serviteurs, lui accorda, par une faveur signalée, de recouvrer les saints Lieux cachés sous les monuments dont la haine du nom chrétien les avait chargés. De votre temps, très-pieux empereur, qui surpassez vos aïeux en piété, les miracles ne viennent plus du Ciel, mais de la terre. Car, pendant les saints jours de la Pentecôte, le jour des noues (le 7 mai), vers la troisième heure du jour (un peu avant midi), une très-grande croix, composée de lumière, a paru au-dessus du mont Golgotha, s'étendant jusqu'à la montagne sainte des Oliviers, et s'est fait très-visiblement apercevoir, non pas à une ou deux personnes, mais à tout le peuple de la ville. Ce n'a point été, comme on pourrait le croire, un phénomène passager; il a subsisté durant plusieurs heures, visible à tous les yeux, et plus éclatant que le soleil, dont la lumière l'aurait effacé infailliblement, si la sienne n'eût été plus forte. Bientôt on s'est rendu à l'église. Tous les cœurs étaient partagés entre la crainte et la joie; jeunes et vieux, hommes et femmes, jusqu'aux vierges les plus retirées, les Chrétiens du pays et les étrangers, les païens eux-mêmes qui s'y rencontraient, venus de divers pays, tous, d'une commune voix, bénissaient Notre-Seigneur Jésus-Christ, le Fils unique de Dieu, célébraient les merveilles de sa puissance, en reconnaissant par leur propre expérience que la doctrine des Chrétiens a pour fondement non pas les discours de la sagesse humaine, mais les effets sensibles de l'Esprit et de la puissance de Dieu, et que l'Evangile n'a pas eu pour prédicateurs des hommes seulement, mais que Dieu lui-même, du haut du Ciel, s'est plu à lui rendre témoignage.

à la Pentecôte, le 7 mai 351, à neuf heures du matin, une immense croix de lumière parut au-dessus du Golgotha, s'étendant jusqu'à la montagne des Olives ; elle se montra très-distinctement, non à une ou deux personnes, mais à tout le peuple de la ville. Ce ne fut point, comme on pourrait le penser, un phénomène passager : il subsista au-dessus de la terre pendant plusieurs heures, visible aux yeux et plus éclatant que le soleil, dont la lumière l'aurait effacé, si la sienne n'avait été plus forte. Aussitôt tout le peuple accourut à l'église avec une crainte mêlée de joie : les jeunes et les vieux, les hommes et les femmes, et jusqu'aux filles les plus retirées, les Chrétiens du pays et les étrangers, et les païens qui y étaient venus de divers lieux, tous d'une voix louaient Notre-Seigneur Jésus-Christ, le Fils unique de Dieu, le faiseur de miracles, voyant par expérience la vérité de la doctrine chrétienne, à qui le Ciel rendait témoignage. Dans cette lettre, que nous avons encore, saint Cyrille donne à Constance les épithètes les plus honorables : c'était sans doute pour l'affectionner davantage à la vraie foi, car il finit par lui souhaiter de glorifier à jamais la sainte et consubstantielle Trinité. L'Église grecque célèbre au 7 mai la fête de ce miracle, qui d'ailleurs est attesté par un grand nombre d'autres historiens¹.

On voit par sa lettre que saint Cyrille professait ouvertement la divinité consubstantielle de Jésus-Christ, malgré les Prélats ariens qui dominaient à la cour. Il en eut beaucoup à souffrir, car plus d'une fois ils le chassèrent de son siège par la violence ; aussi les Évêques catholiques réunis à Constantinople l'an 382, et qui formèrent un Concile œcuménique par l'approbation du Saint-Siège, rendirent-ils à sa foi le témoignage le plus éclatant.

« Nous-même, avec tous les autres habitants de Jérusalem, nous avons vu ce miracle de nos propres yeux. Nous en avons rendu et nous ne cesserons jamais d'en rendre grâces à Dieu, Roi de tous, et à son Fils unique, unissant aux adorations que nous lui rendons dans ces saints Lieux, les prières que nous lui adressons tous les jours en faveur de votre personne chérie de Dieu. Nous nous sommes empressé d'en faire part à Votre Majesté, afin que la considération d'un aussi merveilleux événement augmente encore sa confiance en Notre-Seigneur Jésus-Christ. »

¹ Soc., liv. II, c. xxxiii ; Sozom., liv. IV, c. v.

Ils déclarèrent dans leur lettre au Pape saint Damase et aux Évêques d'Occident, comme le rapporte Théodoret en son cinquième livre, « que le révérendissime Cyrille, évêque de Jérusalem, avait été élu canoniquement par les Évêques de la province, et avait souffert plusieurs persécutions pour la foi. »

Un des Prélats ariens, Eusèbe de Nicomédie, fit l'éducation d'un neveu de l'empereur Constance, qui fut Julien l'Apostat, précurseur de l'antechrist. Pour se venger du Christ qu'il avait renié, l'apostat Julien entreprit de rebâtir le temple de Jérusalem et d'y rétablir le culte judaïque. Le Christ avait annoncé que ce temple serait détruit et qu'il n'y resterait pas pierre sur pierre. Auparavant déjà les Prophètes avaient dit que cette dernière désolation serait sans remède; que les Juifs ne subsisteraient plus jamais en corps de nation; qu'ils seraient errants, sans roi, sans prince, sans sacrifice, sans autel, sans Prophètes, cherchant le salut et ne le trouvant point¹. Reléver donc le temple et son culte, c'était démentir non-seulement le Christ, mais les Prophètes; c'était ruiner l'un et l'autre Testament et préparer le triomphe du paganisme.

Afin d'y disposer les Juifs, Julien leur écrivit une lettre flatteuse. Il fit plus. Il fit venir les principaux d'entre eux et leur demanda pourquoi ils n'offraient point de sacrifices, comme leur loi l'ordonnait. Ils répondirent qu'il ne leur était pas permis de sacrifier hors de Jérusalem et du temple. Alors il leur déclara qu'en étudiant leurs livres sacrés, il avait découvert que la fin de la captivité dans laquelle ils gémissaient était arrivée; qu'ils devaient donc retourner dans leur patrie et remettre la loi en vigueur. Puis joignant les effets aux paroles, il envoya de toutes parts des ouvriers à Jérusalem, et ordonna à ses trésoriers de fournir l'argent nécessaire pour la construction du temple, qui devait coûter des sommes immenses. Le gouverneur de la province était chargé d'y donner ses soins. Enfin Alypius, ami intime de l'empereur, qui l'appelle son bien-aimé frère, avait la surintendance de l'ouvrage, et s'était rendu sur les lieux pour en presser l'exécution.

¹ Dan., ix; Jérem., xxxi, 86; Osée, iii, 4; Amos, viii, 11.

A cette nouvelle, les Juifs accourent de toutes parts à Jérusalem. Ils se croient déjà les maîtres du monde, et leur insolence menace déjà les Chrétiens de les passer au fil de l'épée. Dans une conjoncture si critique, saint Cyrille, évêque de Jérusalem, fut exposé à de rudes assauts, soit de la part des infidèles, soit de celle des faibles Chrétiens. Mais, au milieu des insultes des uns et des alarmes des autres, il soutint toujours, sur la foi des oracles de Daniel et de Jésus-Christ, que la tentative des Juifs et des païens tournerait à leur propre confusion. Toutes les apparences étaient contre lui. On assemblait une quantité prodigieuse de matériaux; on travaillait jour et nuit à nettoyer l'emplacement de l'ancien temple et à démolir les vieux fondements. Quelques Juifs avaient fait faire, pour ce travail, des hoyaux, des pelles et des hottes d'argent. On voyait les femmes les plus délicates mettre la main à l'œuvre et emporter les décombres dans leurs robes les plus précieuses. Elles avaient donné leurs bijoux et leurs pierres pour contribuer aux frais de l'entreprise.

La démolition était achevée, et, sans y penser, on avait accompli, dans la dernière rigueur, la parole de Jésus-Christ, *qu'il ne resterait pas pierre sur pierre*. On voulut placer les nouveaux fondements; mais il sortit de l'endroit même d'effroyables tourbillons de flammes, dont les élancements redoutables consumèrent les ouvriers. La même chose arriva à diverses reprises; et l'opiniâtreté du feu, rendant la place inaccessible, obligea d'abandonner pour toujours l'ouvrage. Ce sont les propres termes d'Amien-Marcellin¹, auteur du temps, historien judicieux et fidèle, païen de religion et attaché au service de Julien. Les auteurs chrétiens disent la même chose : saint Ambroise, saint Chrysostome, saint Grégoire de Nazianze, tous trois contemporains de l'événement; Rufin, Socrate, Sozomène, Théodoret, qui écrivirent dans le siècle suivant², tous en parlent comme d'un fait notoire et sur lequel il n'y avait pas une ombre de doute. Seulement, ils y ajoutent les détails que Marcellin, ordinaire-

¹ Amm., liv. XXII, n. 11. — ² Ambr., *Epist.* XL; Chrysost., *In Jud. or.*, II; Greg. Naz., *Or.*, IV; Ruf., liv. I, c. XXXVII; Soc., lib. III, c. XX; Soz., liv. V, c. XXI; Theod., liv. III, c. XX.

ment prolix, néglige cette fois, peut-être pour ménager l'honneur de son héros. La nuit donc qui précéda le jour où, les fondements étant déjà tout prêts, l'on devait commencer l'ouvrage, il s'éleva un grand tremblement de terre, qui non-seulement jeta à des distances considérables les pierres qui étaient dans les fondements, mais qui renversa la plupart des édifices des alentours. Les galeries publiques, où s'étaient retirés un grand nombre de Juifs pour veiller aux ouvrages, tombèrent avec fracas et ensevelirent sous leurs ruines toutes les personnes qui s'y trouvèrent. Des tourbillons de vents emportèrent le sable, la chaux et les autres matériaux, dont il y avait des tas immenses. Le feu consuma même les marteaux, les ciseaux, les scies et les autres outils que l'on avait serrés dans un édifice souterrain au bas du temple. Le jour venu, comme les Juifs étaient accourus pour voir le désastre de la nuit ; il sortit de ce bâtiment un torrent de feu qui s'étendit par le milieu de la place et continua de courir çà et là, après avoir brûlé et tué les Juifs qui s'y rencontrèrent. Ce feu recommença plusieurs fois pendant toute la journée. La nuit suivante, ils virent tous sur leurs habits des croix lumineuses qu'ils ne pouvaient effacer, quelque moyen qu'ils employassent ; il parut aussi une croix de lumière dans le Ciel. Les Juifs ne laissèrent pas de revenir au travail, pressés tant par leur inclination que par les ordres de l'empereur ; mais ils furent toujours repoussés par ce feu étrange. Plusieurs d'entre eux, ainsi que plusieurs païens, furent touchés de ce prodige, et, reconnaissant la divinité de Jésus-Christ, demandèrent le Baptême.

« Ces prodiges, dit un ancien auteur, ayant été annoncés à l'empereur Julien, il cessa d'ordonner la réédification du temple. »

Quant à ceux des Juifs qui s'opiniâtèrent dans le judaïsme, ils ne laissèrent pas que de consigner cet événement dans leurs mémoires. Un fameux rabbin du siècle suivant s'exprime ainsi : « Environ l'an du monde 4349, nos annales rapportent qu'il y eut un grand tremblement dans toute la terre, qui détruisit le temple que les Juifs avaient élevé à grands frais, par ordre de Julien l'Apostat. Le lendemain de ce désastre, le feu du ciel

tomba sur les ouvrages, mit en fusion tout ce qui était de fer dans cet édifice, et consuma un grand nombre de Juifs. »

Julien lui-même a rendu un témoignage forcé à ce prodige.

Dans un écrit où il en parle, il confesse qu'il avait entrepris de rebâtir le temple des Juifs ; que cette entreprise avait manqué ; que le feu en avait été la cause ; que ce désastre avait été prédit par les Prophètes. Seulement il en conclut que les Prophètes ne savaient ce qu'ils disaient, attendu qu'il est dans la nature que le feu brûle. Les poètes étaient bien plus éclairés, eux qui, comme le même Julien nous l'apprend ailleurs, se sont rendus méprisables par leurs contradictions, tandis que les Prophètes excitent l'admiration de tout le monde par leur concert ! Telle est la logique de l'Apostat. On dirait voir le père du mensonge, le serpent infernal, que transperce un trait de la vérité divine, et qui s'entortille et se recourbe en tout sens pour ne pas en convenir. (ROHRBACHER.)

A la vue d'un triomphe aussi glorieux pour le Christianisme, saint Cyrille, dit Godescard, adora la toute-puissance de Dieu, et continua à travailler avec zèle au salut de son troupeau. Son attachement inviolable à la foi de Jésus-Christ le rendit extrêmement odieux à Julien, et il avait résolu, dit Orose, de le sacrifier à sa haine après son retour de la guerre de Perse ; mais la mort le prévint, et l'empêcha d'exécuter son détestable projet¹.

Saint Cyrille fut encore exilé en 367, par l'empereur Valens, infecté de l'arianisme. Il ne revint dans son diocèse qu'en 378, lorsque Gratien, étant parvenu à l'empire, ordonna que les églises fussent restituées à ceux qui étaient unis de communion avec le Pape Damase. Ayant trouvé son troupeau divisé par le schisme et l'hérésie, il travailla de toutes ses forces à y rétablir la paix et l'unité de doctrine. Il assista, en 381, au Concile général de Constantinople, et souscrivit à la condamnation des semi-ariens et des macédoniens, dont il avait toujours réprouvé les erreurs. Enfin il passa de cette vie à la glorieuse éternité en 386. Il était dans la soixante-dixième année de son âge. Les Grecs et les Latins l'honorent en ce jour, qui fut celui de sa mort.

¹ Voyez la *Vie de Julien*, par l'abbé de la Bletterie.

NOTICE DES ÉCRITS DE SAINT CYRILLE DE JÉRUSALEM.

Saint Cyrille, en qualité de catéchiste de Jérusalem, faisait chaque année un cours d'instructions pour préparer les catéchumènes à recevoir le Baptême. Ces instructions, connues sous le nom de *Catéchèses*, sont au nombre de dix-huit, et adressées à ceux des catéchumènes qu'on appelait *compétents* ou *illuminés*. Outre ces dix-huit *Catéchèses*, il y en a cinq autres nommées *mystagogiques*, ou parce qu'elles furent adressées aux catéchumènes déjà initiés dans nos mystères, ou parce que nos mystères y étaient clairement expliqués, surtout par rapport aux sacrements du Baptême, de la Confirmation et de l'Eucharistie.

Les calvinistes, trouvant la condamnation de leurs erreurs dans les *Catéchèses* de saint Cyrille, principalement dans les *mystagogiques*, ont fait tous leurs efforts pour prouver qu'elles étaient supposées; mais les critiques ne se rendront point à leurs raisons tant qu'ils n'en auront pas de plus solides que celles qui ont été apportées par Aubertin, par Rivet, *Crit. sacr.*, lib. III, c. viii, ix, x et xi, et par Casimir Oudin, *De Script. eccles.*, t. I, p. 459. Ce dernier, dont on connaît d'ailleurs l'inexactitude, est tombé, pour soutenir son sentiment, dans les bévues les plus grossières. Les protestants d'Angleterre ont été de meilleure foi, et ont reconnu que saint Cyrille était incontestablement l'auteur des *Catéchèses* qui portent son nom. Voyez Cave, *In vit. S. Cyril.*; Milles, *Præf. et not. in Op. S. Cyril.*; Whittaker, Bull, Vossius, etc.

Au reste, quand même nos adversaires prouveraient que saint Cyrille n'est point l'auteur des *Catéchèses* qui portent son nom, il faudrait au moins qu'ils avouassent qu'elles ont été prononcées à Jérusalem vers le milieu du iv^e siècle. 1^o On y trouve une infinité de passages qui le démontrent invinciblement. D. Ceillier les rapporte, pag. 487 et suiv. 2^o Saint Jérôme, *Catal.*, c. cxii, dit que saint Cyrille avait composé des *Catéchèses* étant encore jeune. Théodoret cite la quatrième sous le nom de saint Cyrille; Léon de Byzance la cite aussi. Le septième Concile général, qui rapporte les premières paroles de la seconde, l'attribue au même

Saint. La crainte d'être trop longs nous fait abréger les citations. Voyez D. Ceillier, p. 488, 490.

Ce que nous venons de dire regarde les dix-huit *Catéchèses* adressées aux *compétents* ou *illuminés*. Quant aux *mystagogiques*, il est évident qu'elles sont une suite des premières et de la même main. Cela paraît par la conformité du style et de la méthode. 1° L'auteur les avait promises dans la dix-huitième des précédentes, et il parle dans les cinq dernières des dix-huit autres. 2° Elles sont attribuées à saint Cyrille par Eustrate, qui florissait sous le règne de Justinien, par Anastase le Sinaïte, par le moine Nicon, etc. Voyez D. Touttée, *Diss.* II, p. 105.

La première *Catéchèse* des dix-huit, intitulée *Introduction au Baptême*, n'est qu'une invitation à recevoir ce Sacrement, dont le Saint détaille les avantages. La seconde est intitulée : *de la Pénitence et de la Rémission des péchés*. Notre Saint y fait sentir l'énormité du péché, dont il trouve la cause dans le libre arbitre et dans les sollicitations du démon, auxquelles on peut toutefois résister ; il montre ensuite que la miséricorde divine pardonne à tous les pécheurs qui sont vraiment pénitents. Le but de la troisième *Catéchèse* est de faire voir l'excellence, la nécessité et les effets du Baptême. On trouve dans la quatrième une explication du Symbole, et un excellent abrégé de la doctrine chrétienne. Le saint docteur y fait de plus l'éloge de la virginité, et y recommande aux personnes mariées de garder la continence à certains jours ; il y détaille les avantages du jeûne et de l'abstinence, quand ils ont des motifs purs pour principe ; il y montre une tendre dévotion à la Croix, et dit qu'il suffit d'en imprimer le signe sur son front pour mettre les démons en fuite ; il veut encore que l'on fasse le signe de la Croix avant de boire et de manger, en se couchant et en se levant, en un mot, au commencement de chaque action. (Voyez aussi *Catéch.* XIII, n. 22.) Il fait ensuite le dénombrement des livres canoniques, et avertit ses auditeurs que c'est de l'Église qu'ils doivent apprendre quels sont les livres de l'Ancien et du Nouveau Testament.

La cinquième *Catéchèse* a pour objet de relever l'excellence de la foi et d'en marquer les effets. Saint Cyrille y recommande

aux catéchumènes de garder le secret sur nos mystères, afin de ne pas donner lieu aux blasphèmes des infidèles. La sixième et la septième renferment une explication du premier article du Symbole. Les erreurs des manichéens sur la toute-puissance de Dieu sont réfutées dans la huitième. Il y est aussi prouvé qu'il n'y a que le mauvais usage des richesses qui puisse perdre les riches. La neuvième est une suite de la précédente : on y trouve une peinture admirable du bel ordre qui règne dans l'univers et dans toutes ses parties. Le second article du Symbole est expliqué dans la dixième ; on y lit aussi de belles choses sur la grandeur et l'excellence du nom de Chrétien. Il est traité dans la onzième de la génération éternelle du Fils de Dieu et de sa naissance temporelle. Le Saint établit le mystère de l'Incarnation dans la douzième, et y répond aux objections des juifs et des hérétiques. Le but de la treizième est de montrer les avantages que nous retirons de la mort de Jésus-Christ, et de relever la vertu de la Croix ; on y voit que, du temps de saint Cyrille, on avait déjà distribué par tout l'univers des parties du bois de la vraie Croix. La quatorzième contient l'explication de ces trois articles du Symbole : *Il est ressuscité des morts le troisième jour ; il est monté aux Cieux ; il est assis à la droite du Père.* Il est traité dans la quinzième du second avènement de Jésus-Christ, du jugement qu'il exercera sur tous les hommes et de son règne éternel. L'explication de l'article huitième du Symbole : *Je crois au Saint-Esprit*, etc., fait le sujet des catéchèses seizième et dix-septième : on y trouve les plus abondantes lumières sur les opérations merveilleuses du Saint-Esprit et sur les effets qu'il produit dans nos âmes. La dix-huitième développe de la manière la plus solide le sens des derniers articles du Symbole : *Je crois l'Église catholique, la résurrection de la chair et la vie éternelle.*

Les dix-huit *Catéchèses* dont nous venons de parler furent prêchées pendant le Carême de l'année 347 ou 348 ; les cinq suivantes, appelées *mystagogiques*, le furent pendant la semaine de Pâques après le Baptême des catéchumènes. Le Saint s'y attache principalement à expliquer la nature et les effets des sa-

crements du Baptême, de la Confirmation et de l'Eucharistie, qui s'administraient alors le même jour. Il y distingue les caractères imprimés par le Baptême et la Confirmation ; il y parle de la vertu des exorcismes et de l'huile bénite, ainsi que de celle qui est donnée à l'eau par l'invocation du Saint-Esprit ; il s'y exprime en plusieurs endroits de la manière la plus expresse et la plus précise, sur la présence réelle de Jésus-Christ dans l'Eucharistie, et dit que par la communion nous devenons *un même corps et un même sang avec le Sauveur*. Ces expressions ont aussi été employées par saint Chrysostome, *Hom. vi in Hebr.* ; par saint Isidore de Péluse, lib. III, *Ep. cxcv* ; par saint Cyrille d'Alexandrie, lib. X *In Joan.*, p. 862, *Dial. de Trin.*, p. 407, et par plusieurs autres Pères de l'Eglise.

La première *Catéchèse mystagogique* traite des renonciations, de la profession de foi et des cérémonies qui précédaient le Baptême ; la seconde traite du Baptême et de l'onction de l'huile, sanctifiée par les exorcismes ; la troisième de l'onction du Saint-Chrême ou de la Confirmation ; la quatrième, de l'Eucharistie ; la cinquième contient la liturgie telle qu'elle était en usage du temps de saint Cyrille, et nous apprend de quelle manière les Chrétiens communiaient alors. « En vous approchant de la communion, disait le saint docteur aux fidèles, n'étendez pas les mains et n'écartez pas les doigts ; mais mettez votre main gauche sous la droite pour lui servir de trône, puisqu'elle doit recevoir ce grand Roi, et creusant la main, recevez le Corps de Jésus-Christ, en disant, *amen*. Sanctifiez vos yeux par l'attouchement de ce saint Corps, et gardez-vous bien d'en laisser tomber la moindre parcelle. Après avoir reçu le Corps de Jésus-Christ, approchez-vous aussi du calice de son Sang, sans étendre les mains ; mais inclinez-vous pour l'adorer, et en disant, *amen*, sanctifiez-vous par la communion du Sang de Jésus-Christ ; pendant que vos lèvres en sont encore humectées, portez-y la main pour consacrer votre front, vos yeux et les autres organes des sens, etc. » *Cat. myst. v*. Saint Cyrille, *ibid.*, appelle la Messe un *sacrifice non sanglant*, une *victime de propitiation*, un *culte suprême*, etc. Il dit qu'on y prie pour les morts, l'Eglise

étant persuadée que les prières offertes en présence de la sainte et redoutable Victime seront d'une grande utilité aux âmes des défunts.

Nous avons encore une *homélie* de saint Cyrille sur le *paralytique* de l'Évangile, et une *lettre à Constance* sur l'apparition d'une Croix lumineuse. Nous avons parlé de cette dernière pièce dans la vie du Saint.

Plusieurs manuscrits attribuent aussi à saint Cyrille un *sermon sur la Purification*, mais il paraît qu'il n'en est point l'auteur.

1° Il y est fait mention des cierges allumés à la fête de la Purification. Or, il est certain que cette coutume ne s'introduisit dans l'Église qu'à la sollicitation d'une dame de Jérusalem, nommée Icélie, qui vivait soixante ans après la mort de notre Saint. 2° On trouve dans ce sermon la réfutation du nestorianisme, hérésie qui n'existait point du temps de saint Cyrille. 3° Le style de cette pièce est tout-à-fait différent de celui de notre saint docteur. Au reste, ce sermon mérite d'être lu : il paraît qu'il est l'ouvrage d'un prêtre de Jérusalem qui vivait au vi^e siècle. Voyez D. Touttée, et D. Ceillier, t. VI, p. 544.

On remarque dans les *Catéchèses* de saint Cyrille beaucoup de force et de justesse dans les raisonnements : il y explique les dogmes de la religion chrétienne avec autant de netteté que de précision. Son style est simple et proportionné à l'intelligence de ceux qu'il était chargé d'instruire. Il savait néanmoins s'élever lorsque la grandeur du sujet l'exigeait.

Thomas Milles donna à Oxford, en 1703, une édition des Œuvres de saint Cyrille beaucoup plus complète que toutes les précédentes, et infiniment plus exacte tant pour le texte grec que pour la version latine ; il y joignit des notes où l'on ne trouve pas toute la bonne foi et la sincérité qu'on avait lieu d'attendre. D. Touttée, Bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, entreprit une nouvelle édition de saint Cyrille, qu'il ne put donner au public, la mort l'ayant enlevé en 1718. D. Maran, son confrère, la publia à Paris en 1720, in-folio. Les journalistes de Trévoux, décemb. 1721, critiquèrent avec assez de vivacité

quelques-unes des notes de l'éditeur touchant les semi-ariens, le consubstantiel et la neutralité attribuée à saint Cyrille entre le parti des ariens et celui de saint Athanase. Cette attaque fut repoussée par D. Maran dans une *Dissertation sur les semi-ariens*, qui mérite d'être lue, et qui fut imprimée à Paris, chez Vincent, en 1722, in-12.

Grandcolas, docteur en théologie de la faculté de Paris, a donné une traduction française des *Catéchèses* de saint Cyrille de Jérusalem, avec des notes et dissertations dogmatiques. Cette traduction fut imprimée à Paris en 1713, in-4°.

SAINT ALEXANDRE, .

ÉVÊQUE DE JÉRUSALEM.

Ce Saint étudia les mystères de notre religion dans la fameuse école d'Alexandrie, où il eut pour maîtres saint Pantène et Clément, son successeur. Il se lia d'une amitié fort étroite avec Origène, son compagnon d'étude. Ses talents et sa vertu l'ayant fait connaître, on l'éleva sur le siège épiscopal d'une ville de Cappadoce, dont le nom n'est point parvenu jusqu'à nous. Il confessa généreusement la foi en 203, et fut chargé de fers pour le nom de Jésus-Christ. De sa prison, où il resta sept ans, il écrivit à l'Église d'Antioche pour la féliciter de ce qu'elle avait choisi saint Asclépiade pour patriarche. Cette élection, disait-il dans sa lettre, m'a comblé de joie ; elle a diminué le poids de mes chaînes et adouci la rigueur de mon sort. Il envoya cette lettre par le prêtre Clément, homme d'une rare vertu, et qu'il avait chargé du gouvernement de son diocèse durant son emprisonnement.

Alexandre recouvra enfin sa liberté, et fut élargi en 212. Bientôt après, il alla visiter les Lieux saints à Jérusalem, conformément à l'ordre qu'il en avait reçu du Ciel dans une révélation. La veille de son arrivée à Jérusalem, Dieu envoya aussi une vision à son sujet au saint évêque Narcisse et à plusieurs fidèles de son Église. Ils entendirent pendant la nuit une voix distincte qui leur commandait d'aller au-devant d'Alexandre, et de le recevoir comme un homme que la Providence destinait à être leur Évêque. Saint Narcisse était alors fort âgé ; il se saisit d'Alexandre, de

concert avec son troupeau, et le fit son coadjuteur avec l'agrément de tous les Évêques de la Palestine, qui furent assemblés pour ce sujet. Ces deux grands hommes gouvernèrent donc conjointement l'Église de Jérusalem. Alexandre le dit expressément dans une lettre qu'il écrivit aux Antinoïtes en Égypte. Voici comment il s'y exprime : « Je vous salue de la part de Narcisse, qui a gouverné avant moi le siège épiscopal de cette Église, et qui le gouverne encore présentement par ses prières, étant âgé de plus de cent seize ans. Il vous conjure avec moi de conserver entre vous une paix et une union inaltérables. »

Quand saint Alexandre fut établi dans son nouvel évêché, il forma une bibliothèque, où il recueillit, entre autres livres, les ouvrages et les lettres des plus grands hommes de son temps. Eusèbe dit que cette bibliothèque subsistait encore lorsqu'il écrivait, et qu'il en avait tiré beaucoup de secours pour la composition de son *Histoire ecclésiastique*.

Origène fait un bel éloge de la douceur de notre Saint, qui éclatait surtout dans les instructions qu'il faisait à son peuple. On ne sait plus rien de saint Alexandre jusqu'à sa mort. Il fut arrêté durant la persécution, confessa Jésus-Christ une seconde fois, et mourut en prison à Césarée en 251. Saint Épiphane et saint Jérôme lui donnent le titre de Martyr. Il est nommé en ce jour dans le martyrologe romain ; mais les Grecs l'honorent le 16 mai et le 22 décembre.

SAINT NARCISSE,

ÉVÊQUE DE GIRONE ET APÔTRE D'AUGSBOURG, MARTYR.

Saint Narcisse naquit à Gironne, d'une des plus nobles familles de la ville. Du temps que l'empereur Aurélien persécutait les Chrétiens, il sortit de la ville avec un de ses diacres nommé Félix, et s'en alla vers l'Allemagne, dans l'intention d'annoncer l'Évangile à ces peuples et de les convertir à la foi catholique. Il passa par Augsbourg, et, s'y voulant loger, il fut conduit en la maison d'Afra, femme de qualité, mais dissolue. Car Afra était fille d'Hilarie, qui avait été reine de Chypre, ou au moins la plus riche et la plus puissante dame de l'île ; ayant perdu dans une

bataille son mari et ses biens, elle s'était retirée avec Afra, sa fille, Denys, son frère, et le reste de leur famille dans la ville d'Augsbourg.

Afra menait cette vie honteuse quand Narcisse entra dans sa maison, et encore que le Saint l'ignorât, Dieu l'y conduisait pour le salut de tous, et entre autres d'Afra, qui, enveloppée des ténèbres de l'idolâtrie et de l'ombre de la mort, n'apercevait pas sa misère. En effet, lorsque Narcisse entra, Afra crut que c'était un de ceux qui avaient coutume de la venir courtoiser ; toutefois, elle sut depuis que c'était un Evêque des Chrétiens, et par la prière que fit le Saint toute la nuit et une souveraine lumière qu'elle vit, elle fut tellement changée que sa mère et elle, Digne, Eunomie et Eutropie, ses trois servantes, se convertirent à Notre-Seigneur ; et après avoir jeûné sept jours, elles furent baptisées. Plusieurs, suivant leur exemple, se firent Chrétiens et furent Martyrs de Jésus-Christ. Saint Narcisse prêcha dans cette ville, où il gagna tant d'âmes à notre Rédempteur que les habitants d'Augsbourg le tiennent pour leur Apôtre.

Après y avoir séjourné neuf mois, il fit des prêtres et consacra pour évêque Denys, frère d'Hilarie et oncle d'Afra, puis il se disposa, au grand regret des Chrétiens, à s'en retourner à Girone, sa patrie, où il désirait mourir. Il y demeura trois ans, exerçant la charité, édiflant le peuple par sa sainte vie et l'éclairant de sa doctrine. Il gagnait beaucoup d'âmes à Dieu, avec une grande joie des Chrétiens ; mais les païens, furieux de ses conversions, le tuèrent lorsqu'il disait la Messe : ils lui donnèrent trois coups, un dans la gorge, l'autre sur l'épaule et l'autre dans la cuisse.

Le corps de saint Narcisse est à Girone, où toute la ville l'honore comme son patron. Notre-Seigneur a fait plusieurs miracles par l'intercession de ce Saint. Lorsque Philippe, roi de France, fit la guerre à don Pierre, roi d'Aragon, et prit d'assaut la ville de Girone, quelques sacrilèges ayant, durant le sac, pillé le sépulchre de saint Narcisse, il en sortit des taons et des guêpes d'une grosseur extraordinaire, qui se ruèrent sur les soldats et les chevaux français, les criblant de leurs piqures, de telle sorte qu'il mourut plus de 40,000 soldats de la peste et 24,000 chevaux,

Quelques-uns ajoutent qu'à quelque temps de là le roi de France mourut dans Perpignan, et que de là vint le proverbe : *Les mouches de saint Narcisse*. (RIBADENEIRA.)

Ce saint Evêque est honoré aussi le 29 octobre, qui est également la fête de saint Narcisse de Jérusalem.

SAINT FÉLIX DE GIRONE,

MARTYR.

Saint Félix de Girone est désigné ainsi parce qu'il reçut le martyre dans cette ville d'Espagne, en l'an 277. Il était de Mauritanie, et diacre de saint Narcisse, selon quelques auteurs. Saint Euloge de Cordoue raconte dans ses écrits que Félix n'était venu en Catalogne qu'avec l'espoir d'y gagner la palme du martyre. C'était en effet dans les temps de persécution.

Son corps, déchiré par d'affreux supplices, fut conservé à Girone.

Saint Grégoire de Tours rapporte un prodige opéré par ce saint Martyr.

« Un voleur étant entré à Girone dans l'église de Saint-Félix, déroba plusieurs ornements de soie, chargés d'or et de pierres précieuses, et s'en alla avec son butin. Il rencontra en s'échappant un homme vêtu en pèlerin, qui lui demanda où il allait. Le voleur lui montra son vol, en disant qu'il cherchait à le vendre. « Viens avec moi, lui dit le pèlerin : j'ai une maison secrète et beaucoup d'amis. Si tu veux porter tout cela chez moi, tu pourras le vendre à ton aise. » Le voleur suivit l'inconnu, qui le fit rentrer sans qu'il s'en aperçût dans l'église où il avait fait son vol. — Voilà ma maison, dit le pèlerin, tu peux y laisser ce que tu as volé. »

Et il disparut à l'instant.

Le voleur reconnut que ce devait être saint Félix lui-même. Il se sentit touché, se repentit, laissa son vol et redevint bon Chrétien.

SAINT TÉTRIQUE,

EVÊQUE DE LANGRES.

Saint Grégoire de Langres, dont on a lu la Vie le 4 janvier, avait été marié avant d'entrer dans les Ordres sacrés, et il avait un fils nommé Tétrique, qui, saintement élevé, fut acclamé, après la mort de saint Grégoire, pour lui succéder sur le siège de Langres. C'était en l'an 539. Fils d'un père qui avait été l'un des plus ardents soutiens de la foi, il marcha constamment sur ses traces. Il brilla aux Conciles qui se tinrent de son temps, à Paris, à Orléans et à Tours, et il gouverna trente-trois ans son diocèse avec une grande sagesse.

Il mourut très-regretté le 18 mars 572, et saint Grégoire de Tours le cite comme l'un des plus dignes Evêques de son temps.

SAINT TÉTRIQUE OU TRÉTY,

EVÊQUE D'AUXERRE, MARTYR.

Le monastère de Saint-Germain, à Auxerre, était, au VII^e et au VIII^e siècles, une sainte école qui fournit des Prélats à plusieurs diocèses. Saint Tétrique, qu'on appelle vulgairement saint Tréty, était abbé de ce monastère célèbre; et son mérite le porta en 695 sur le siège épiscopal d'Auxerre, où il succédait au Vénérable Scobilion.

Il gouverna saintement quatorze années son diocèse, où il maintint avec douceur et fermeté la discipline chrétienne. Mais il fut victime de sa paternelle surveillance.

Régenfred, son archidiacre, qui menait une conduite scandaleuse, apprenant que ses désordres lui avaient été révélés, alla le trouver à Escamps, non loin d'Auxerre, où il faisait une retraite. Il n'entra dans la chambre où le pieux Evêque couchait que lorsqu'il le sut endormi, et il l'assassina d'un coup de poignard dans ce sommeil, d'où il alla aux Cieux.

Ce meurtre, qui a fait considérer le saint Evêque comme un Martyr, eut lieu le 18 mars de l'an 709.

SAINT FRIDIEN,

ÉVÊQUE DE LUCQUES.

Ce Saint, que l'on nomme encore Frigidien ou Frigdien, était, suivant quelques auteurs, fils d'un roi d'Ultonie, en Irlande. On pense au moins communément qu'il était Irlandais de naissance. Le désir de se perfectionner dans la vertu et dans les sciences ecclésiastiques le fit passer en Italie, où il s'instruisit des vérités catholiques, et où son mérite l'éleva sur le siège épiscopal de Lucques après la mort de Géminien.

Il fut le onzième Évêque de cette Église, fondée par saint Paulin, qu'on dit avoir été disciple de saint Pierre. Il arrêta par ses prières les inondations du Serchio, qui menaçait d'envahir et de submerger la ville de Lucques, et qui se détourna pour gagner la mer.

Saint Fridien mourut en 578, et fut enterré dans l'endroit où est présentement l'église qui porte son nom. Le Pape Alexandre II fit venir quelques-uns des Chanoines réguliers qui la desservaient, pour établir le même Ordre à Rome dans les églises de Saint-Jean-de-Latran et de Sainte-Croix-de-Jérusalem.

La congrégation de Saint-Fridien fut unie en 1507 à celle de Saint-Jean-de-Latran.

SAINT URIE,

PRÊTRE A PADOUE.

Aux temps où l'Église en Orient gémissait troublée par les persécutions des iconoclastes, que soutenait avec une sorte de frénésie l'abominable empereur Constantin Copronyme, Julien Urie, prêtre catholique fidèle à la foi, à cause de sa sainteté reconnue de tous, était gardien de l'église des Saints-Apôtres à Constantinople. Lorsqu'il vit qu'on voulait détruire les images des Saints et avec elles leurs saintes reliques, il enleva ce qu'on possédait dans son église des restes vénérés de l'Évangéliste saint Luc et de l'Apôtre saint Matthias, avec ce qu'il put sauver des saintes images, et s'embarqua pour l'Italie avec ces trésors.

Il déposa à Padoue les reliques saintes dans l'église de Sainte-

Justine, et donna à l'oratoire de Saint-Prosdocime une auguste image de la bienheureuse Vierge Marie, statue antique, qu'il avait retirée des flammes où les hérétiques venaient de la jeter, et que Dieu honora de plusieurs miracles.

Dès lors il vécut saintement dans la ville de Padoue, et mourut le 18 mars 790.

Le corps de saint Julien Urie fut retrouvé en 1147.

SAINT ÉDOUARD LE MARTYR,

ROI D'ANGLETERRE.

Edouard, fils d'Edgard, souverain de toute l'Angleterre, succéda à son père en 975, n'étant encore âgé que de treize ans. Il se conduisit en tout par les conseils de saint Dunstan, qui l'avait sacré; aussi son règne fut-il le règne de toutes les vertus. Il se rendit surtout recommandable par l'intégrité de ses mœurs, par sa piété, sa modestie, sa mansuétude, sa clémence et sa charité envers les pauvres. Ses sujets s'applaudissaient tous les jours de vivre sous la domination d'un si bon prince. Mais sa mort prématurée devait être bientôt pour eux une source de larmes.

Elfride, sa belle-mère, s'était opposée à son couronnement; elle avait remué mille ressorts pour faire élire à sa place le prince Éthelred, qu'elle avait eu d'Edgard, et qui n'était âgé que de sept ans. Ses intrigues n'ayant pas réussi alors, elle conçut une haine implacable contre Edouard et résolut de le perdre.

Le jeune roi, qui connaissait les sinistres intentions de sa belle-mère, ne laissait pourtant échapper aucune occasion de lui donner les preuves les plus sincères de son respect et de son affection. Il traitait Éthelred en frère chéri. Elfride ne fut pas touchée de tant de vertus. L'esprit de vengeance et d'ambition lui fit fouler aux pieds les lois sacrées de la nature et de la religion.

Il y avait trois ans et demi qu'Edouard régnait, lorsque, chassant dans une forêt voisine de Wareham, au comté de Dorset, il alla faire une visite à sa belle-mère. Elfride profita d'une si douce marque d'attention pour exécuter l'horrible projet qu'elle avait formé depuis longtemps. Elle ne vit pas plus tôt à son foyer le

jeune prince, qu'elle le fit inhumainement poignarder par un de ses domestiques, qui jeta ensuite son corps dans un marais.

Le Ciel découvrit cet affreux mystère, en honorant les restes du jeune Saint de plusieurs guérisons miraculeuses. On l'enterra dans l'église de Notre-Dame de Wareham, d'où il fut transporté, trois ans après, au monastère de Shaftsbury.

La mort de saint Édouard eut lieu le 18 mars, jour auquel il est nommé dans le martyrologe romain.

Elfride cependant, déchirée de remords et frappée des miracles qui s'opéraient par l'intercession du Saint, rentra en elle-même. Voulant expier son crime par une sincère pénitence, elle quitta le monde et fonda les monastères de Werwel et d'Ambresbury ; elle fixa sa demeure dans le premier, et y passa dans le repentir le reste de sa vie.

Son fils Éthelred, qu'elle avait voulu voir roi, fut un prince lâche et malheureux, sous lequel l'Angleterre subit, entre autres sortes de calamités, plusieurs incursions des féroces Danois.

SAINT ANSELME,

ÉVÊQUE DE LUCQUES.

Anselme, sorti de l'une des plus nobles familles du Milanais, était neveu du Pape Alexandre II, frère de son père, et l'on croit qu'il fut élevé sous la discipline de cet oncle, qui fut évêque de la ville de Lucques, en Italie, avant de se voir élevé au Souverain-Pontificat. Il se rendit recommandable dès sa jeunesse par sa piété et par sa science, et ce furent les grands progrès qu'il fit dans l'une et dans l'autre, plutôt que les considérations du sang, qui portèrent ce Pape à le nommer évêque de Lucques après lui, l'an 1071.

L'usage était alors de recevoir l'investiture des bénéfices et dignités ecclésiastiques des mains du prince séculier ; mais Anselme, déjà uni avec le cardinal Hildebrand, qui avait toute l'administration sous son oncle, et qui commençait actuellement la querelle fameuse des investitures contre cet empereur, se fit scrupule de recevoir l'anneau et le bâton pastoral de la main

d'un laïque, croyant que c'était une chose indigne de l'Église d'être promu aux bénéfices par une puissance séculière; de sorte que, s'étant contenté de voir l'empereur, il revint sans investiture.

Le cardinal Hildebrand, ayant été élevé sur le siège de saint Pierre sous le nom de Grégoire VII, l'an 1073, après la mort d'Alexandre II, sacra Anselme évêque de Lucques, sans s'arrêter à ce qui lui était arrivé. Mais Anselme, voyant que saint Grégoire lui-même croyait devoir ménager l'empereur pour obtenir de lui la confirmation de son élection, alla enfin recevoir l'anneau et la crosse pour son investiture. La chose faite, il reçut une lettre de ce Pape, pour l'en dissuader. Il était trop tard; mais Anselme en conçut un si grand déplaisir que, résolu d'abandonner son évêché, il se retira dans le monastère de Cluny, ou du moins une maison de cet Ordre, et s'y fit religieux de Saint-Benoît.

Alors ayant été rappelé par Grégoire VII, il fut obligé de reprendre son épiscopat; et pour faire voir combien il lui était soumis, il lui remit l'anneau et le bâton qu'il avait reçus de l'empereur, et s'attacha uniquement à lui. Grégoire, qui semblait ne l'avoir rappelé que pour gouverner l'Église de Lucques, l'employa aussi dans les affaires les plus difficiles de son pontificat, et Anselme embrassa les intérêts de l'Église avec autant de zèle que s'il eût fallu défendre la foi contre des païens ou des hérétiques.

Il se joignit à la comtesse Mathilde, qui était souveraine de Lucques, de Parme, de Reggio, de Mantoue et d'une grande partie de la Toscane, et qui sacrifiait avec bonheur son crédit, ses richesses et ses soins aux besoins de l'Église.

Les occupations étrangères que lui donnaient ses engagements ne l'empêchèrent pas de vaquer au soin particulier de son diocèse; mais s'étant attiré l'aversion et la révolte de son chapitre, qu'il avait voulu rendre régulier, selon que l'avait prescrit le Pape saint Léon IX, il fut chassé de son siège par les Lucquois, qui refusèrent de le reconnaître, sur ce qu'il avait renoncé à l'investiture de l'empereur. Grégoire VII n'ayant pu le rétablir avec toute son autorité et celle de Mathilde, se servit de lui dans di-

verses négociations. Il l'envoya en l'an 1077 à Milan en qualité de légat, avec Gérard, évêque d'Ostie, pour conserver cette ville et toute la Lombardie, s'il était possible, dans les intérêts de l'Église romaine. Le peu de succès de cette légation ne put ralentir le zèle d'Anselme, qui soutenait la cause de Dieu et de l'Église avec autant de droiture que de désintéressement.

Après l'absolution de l'empereur Henri, qui s'était réconcilié avec le Saint-Siège par l'entremise de la comtesse Mathilde, le Pape destina saint Anselme à être auprès de lui son nonce ou son légat. Mais ce prince s'étant brouillé de nouveau avec Grégoire VII, empêcha cette nouvelle légation, maltraita autant qu'il put les ministres et les créatures du Pape, le fit déposer du Saint-Siège par les schismatiques, et mettre à sa place Guibert, archevêque de Ravenne, auquel il fit prendre le nom de Clément III.

Cet antipape étant ensuite allé à Lucques, en la compagnie de l'empereur son patron, entreprit de déposer Anselme, et mit un faux évêque à sa place.

Le pasteur légitime, ainsi privé de son troupeau par la violence des schismatiques, se vit bientôt exclu de toute espérance de retour à son Église. Mais sa disgrâce ne put lui faire perdre courage, et il sentait croître son zèle pour l'Église à mesure qu'il voyait augmenter les troubles funestes qu'excitait Henri. Il écrivit contre l'antipape Guibert et contre ses adhérents, pour la défense du Pape, deux livres que nous avons encore, et il fit un recueil de passages tirés de divers auteurs pour montrer que les princes séculiers ne peuvent pas disposer des biens de l'Église.

Après avoir passé quelque temps dans un château de la Toscane sous la protection de Mathilde, il alla prendre soin de l'évêché de Reggio, qui était à elle ; puis il se retira à Mantoue, dont elle était maîtresse, et où il était fort connu par sa naissance et par son mérite personnel.

Le Pape le déclara ensuite son vicaire général dans toute la Lombardie, chargé de l'inspection épiscopale sur toutes les Églises du pays, dont la plupart étaient gouvernées par les schismatiques, et quelques-unes étaient actuellement sans évêques à cause des troubles. Grégoire VII mourut l'an 1085, et neuf ou

dix mois après il fut suivi en l'autre monde par saint Anselme.

Les dehors d'une vie si pleine d'agitations n'auraient pas suffi sans doute pour faire juger de la sainteté d'Anselme, si Dieu, en la découvrant par des miracles, n'avait obligé l'Église à le rechercher dans sa conduite intérieure. C'est ainsi que Dieu montra qu'il était conduit de l'Esprit divin, et qu'il marchait droit en sa présence, au milieu des ténèbres même dont la passion des hommes avait enveloppé la cause qu'il défendait.

Du reste, on a remarqué que saint Anselme avait toujours mené la vie d'un religieux très-austère jusqu'à sa mort, qu'il avait paru toujours humble, modeste, charitable, sobre, chaste, animé d'une solide piété, plein de zèle pour la gloire de Dieu et l'utilité de son Église, infatigable à la prédication et aux fonctions pastorales. Il mourut à Mantoue le 18 mars de l'an 1086.

LE BIENHEUREUX JEAN III,

ABBÉ DU MONT-CASSIN.

Jean, sorti d'un sang illustre de Bénévent, s'éleva plus haut par sa piété et son humilité. Élevé saintement, il entra dans les Ordres et fut fait archidiacre. Mais il ne se crut pas digne de cet honneur, et voulant repousser le monde et ses pompes, il ne s'occupa que de conquérir le Ciel. Il entra au Mont-Cassin dans l'Ordre de Saint-Benoît.

Au bout de quelques années, sa vie pure et sa constante soumission à la règle le firent élire abbé de ce grand monastère. Effrayé, il partit pour la Palestine, visita Jérusalem et les saints Lieux, et resta six ans au mont Sinaï. Comme il s'en revenait par la Grèce, une nuit qu'il ne dormait pas, il vit paraître devant lui saint Benoît, tenant à la main le bâton pastoral et le lui présentant, pour lui indiquer qu'il devait retourner au Mont-Cassin.

Il obéit, et lorsqu'il rentra dans son couvent, un autre Jean, qui le remplaçait temporairement, se trouvait à l'article de la mort; le pèlerin fut obligé de reprendre ses fonctions d'abbé.

Il fut très-honoré par l'empereur Othon III, et après avoir

porté dignement la crosse abbatiale, il mourut saintement le 18 mars de l'an 998.

LE BIENHEUREUX SALVATOR D'HORTA,

FRÈRE-MINEUR.

Salvator, surnommé d'Horta à cause de son long séjour dans le couvent d'Horta, au diocèse de Tortose, naquit à Sainte-Colombe, diocèse de Girone, de parents pauvres et pieux. Les ayant perdus dans son enfance, il donna ses soins à la garde d'un troupeau, et ensuite il exerça à Barcelone la profession de cordonnier.

Dans ces divers états, il régla si bien sa conduite, qu'il fixa sur lui l'attention de tout le monde. A vingt ans, pour répondre à l'inspiration de l'Esprit-Saint, il entra dans le couvent de Sainte-Marie-de-Jésus, hors des murs de la ville, se fit inscrire dans l'Ordre de Saint-François, et prononça les vœux solennels.

Donné pour compagnon au Frère cuisinier, il remplit en toute simplicité les fonctions de cet emploi pénible et peu relevé, et fit voir bientôt des marques éclatantes d'une haute perfection. Dès lors Dieu lui accorda la gloire des miracles, et les Frères furent persuadés qu'il illustrerait l'Ordre par une éminente sainteté.

Mais le serviteur de Dieu, aspirant encore à une vie plus parfaite, se rendit du couvent de Sainte-Marie-de-Jésus, à Tortose, à la solitude de Sainte-Marie-des-Anges, à Horta, où florissait particulièrement la discipline régulière. Il habita encore un autre monastère, et revint à Barcelone. Partout il excella dans la pratique des vertus. Il montra une obéissance admirable, observa la pauvreté à tel point qu'il était heureux de manquer du nécessaire, et il garda la chasteté la plus parfaite.

Dans son ardeur à mortifier sa chair, il ne marchait jamais que pieds nus, portait sous une tunique grossière un rude cilice, observait presque continuellement les jeûnes les plus rigoureux, prenait à terre ou sur une simple planche un sommeil court, afin d'avoir plus de temps à donner à la prière et à la contemplation des choses célestes.

Dieu glorifia sa sainteté par le don des miracles. Avec le signe

de la Croix et l'aspersion de l'eau bénite, il éclaira des aveugles, affermit la marche des boiteux, délia la langue des muets, ouvrit les oreilles des sourds.

Il révéla quelquefois les secrets des cœurs et fit des prédictions.

La dévotion toute particulière qu'il avait pour la très-sainte Vierge et pour l'Apôtre saint Paul lui mérita de jouir de leur présence. Le bruit de sa sainteté se répandit de tous côtés, et des pays les plus éloignés on accourait pour le voir. Les malades surtout venaient auprès de lui, afin d'être guéris.

Le Saint s'étant rendu en Sardaigne, par ordre de ses supérieurs, reçut dans cette île l'avertissement de sa mort prochaine, et redoubla de ferveur dans la pratique des vertus. Enfin, ayant été atteint par une dangereuse maladie, il reçut les Sacrements de l'Église avec la plus grande dévotion ; puis, après avoir baisé l'image du Sauveur crucifié et échangé de doux colloques avec Jésus et Marie, il s'endormit dans le Seigneur à Cagliari, l'an 1567, le 18 mars. Aussitôt il commença à être honoré par la vénération publique. Ces marques de dévotion ayant persévéré et s'étant accrues de jour en jour, furent autorisées par le Pape Clément XI.

LE BIENHEUREUX JEAN DE SAINT-TORCAS,

FRÈRE-MINEUR.

La naissance du Bienheureux Jean de Saint-Torcas nous est inconnue. Il fut l'un des religieux de Saint-François qui allèrent, en 1441, dans l'île Forteventura, l'une des Canaries, avec saint Didace, pour travailler à la conversion des païens. Jean s'y employa avec autant d'ardeur que d'intelligence ; et comme il était exact observateur de la règle, et par conséquent grand amateur de la pauvreté évangélique, il s'acquit la confiance des idolâtres, qui, le respectant et le vénérant, étaient plus portés à le croire.

Dieu récompensa les mérites de ce bon religieux par le don des miracles, qu'il lui a conservé après sa mort ; car on assure que les malades reçoivent encore aujourd'hui beaucoup de soulagement et la guérison même par son intercession.

Il fut lui-même l'objet d'un prodige marqué. Étant un jour tombé dans une rivière dont le lit était fort profond, il demeura trois heures entières sous les eaux, et on le croyait noyé; mais au bout de ce temps des plongeurs le trouvèrent à genoux sur le sable, où il n'avait éprouvé aucun accident.

Il mourut dans l'une des Canaries, le 18 mars 1485, et fut enterré dans la principale chapelle du couvent de son Ordre, établi là.

Après de longues années on leva son corps du tombeau, et on s'aperçut qu'il rendait une odeur suave; alors on se rappela ses grandes vertus, et l'on ne douta plus qu'il ne jouît de la béatitude. Son cœur se conserve en Espagne, à l'Escorial, et son chef est sur le grand autel du même couvent. Le reste de ses reliques est dispersé en différents endroits, et les miracles qu'on attribue à leur vertu sont en grand nombre.

LE BIENHEUREUX BARTHÉLEMY D'ANGLARE,

FRÈRE-MINEUR.

Anglare, au diocèse d'Arezzo, en Italie, vit naître d'une bonne famille un pieux enfant nommé Barthélemy, qui dès son jeune âge se défia des pièges de Satan, et décidé à se livrer à Dieu sans réserve, entra avec Jérôme, son frère, dans l'Ordre des Frères-Mineurs. C'était au premier tiers du xv^e siècle.

Barthélemy adopta de tout son cœur la sainte pauvreté et l'humilité si chère à Dieu. Il choisit pour lui les travaux et les emplois les plus bas.

Il devint maître des novices, et il leur apprit à observer la règle en la suivant lui-même avec la plus grande fidélité. Il était plein de charité pour les malades, indulgent pour les pécheurs.

Un jour, avec le Frère Gaspard de Barga, il alla en pèlerinage au mont Alverne, où leurs saints entretiens, soutenus par des extases, les occupèrent tout un jour, au point qu'ils oublièrent le sommeil et les autres besoins du corps.

Barthélemy, visité quelquefois par les Anges, obtint durant sa vie plusieurs miracles par ses prières. Il mourut devant Dieu

dans un âge avancé, le 18 mars 1510, et beaucoup de malades ont été guéris à son tombeau.

LA BIENHEUREUSE PIERRINE HERGODZ,

VIERGE DU TIERS-ORDRE DE SAINT-FRANÇOIS.

Pierrine ou Perrette naquit aux Pays-Bas, de parents si pauvres qu'ils étaient réduits à mendier leur pain pour vivre. Son père s'appelait Pierre Hergodz, et sa mère Marguerite. La pauvre enfant hérita d'eux un trésor autrement précieux que tous les biens de ce monde, la crainte de Dieu. Elle fut élevée dans la piété, le travail et l'amour du devoir. Quand elle eut atteint l'âge de dix-sept ans, elle prit, à Gand, la corde et l'habit du Tiers-Ordre de Saint-François, afin de pouvoir mieux servir Dieu et faire pénitence de ce qu'elle appelait ses péchés ; ce qu'elle fit réellement avec une ardeur et une douleur si grande que ses yeux devinrent comme deux fontaines de larmes.

Une vertu spéciale distingua cette jeune vierge, l'obéissance absolue envers le directeur de sa conscience : elle savait parfaitement que sans cela il n'y a aucune chance d'arriver à la perfection, d'acquérir une vertu solide, ni même de se défaire des moindres imperfections. Elle vécut dans une pureté et un amour de Dieu sans bornes. Elle aimait sa chère pauvreté à l'égal des plus grandes richesses, se réjouissant que le Ciel ne lui eût donné aucun avantage terrestre ; et son bonheur était parfait, quand, à l'imitation de l'Enfant-Dieu, en sa caverne de Bethléem, elle se trouvait dans la disette de toutes choses.

Après avoir passé un certain nombre d'années avec de bonnes filles du Tiers-Ordre de la pénitence en de grandes austérités, Pierrine se retira dans un ermitage près de Gand, où elle vécut dans une admirable sainteté. Comme elle était un jour en contemplation, Notre-Seigneur lui apparut sous la forme d'un Époux magnifiquement vêtu, et en signe qu'il l'acceptait pour son épouse, il lui mit au doigt un anneau d'or. Les faveurs de cet Époux sacré suivirent de près : ce furent des souffrances incomparables et presque continuelles ; le Sauveur épouse les âmes sur la Croix ! Aussi, pour comble de ces faveurs, Pierrine reçut-

elle, comme son père saint François d'Assise et comme sa mère sainte Claire, les stigmates de l'Agneau immolé pour le salut du monde.

Mais sur ces souffrances extraordinaires, le Seigneur versa une onction et un baume mystérieux. Les délices intérieures de l'extase, les merveilleuses révélations, les communications divines vinrent consoler cet Ange de la terre. Après une vie céleste en cette vallée de misères, ayant donné bon exemple à tous ceux qui la connaissaient, d'excellents conseils à ceux qui les lui demandaient, opéré des miracles, elle s'endormit saintement dans les bras de la divine miséricorde le 16 mars 1472, à l'âge de cinquante ans. Nous rapportons avec les auteurs sa mémoire au 18, qui fut le jour de la translation de ses reliques au monastère de la Barre, près de Soissons. (CHAPIA.)

MÉMOIRE DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE

ET DE SAINT JOSEPH.

Le 18 mars de l'an 1536, c'était un samedi, Antonio Botta, simple paysan des environs de Savone, priant au bord du ruisseau, vit descendre devant lui une lumière à travers laquelle il entrevit une auguste figure, qui lui dit que Dieu allait frapper cette contrée si les Chrétiens ne sortaient pas de leurs mauvaises voies; elle lui enjoignit d'en avertir les habitants de Savone, et lui ordonna de revenir en ce même lieu le quatrième samedi. Il revint accompagné du clergé, le jour prescrit, et on trouva là une belle image de la très-sainte Vierge Marie, qui, élevant ses bras, semblait appeler la miséricorde. L'Évêque recueillit cette sainte image, qui fut la bénédiction de la ville de Savone. Tous les ans de nombreux pèlerins viennent y prier le 18 mars, et on a signalé beaucoup de grâces obtenues par son intercession. La mère de Louis XIV se recommanda à elle, et le Pape Pie VII, qui vint la prier en 1815, le 24 mai, a établi une fête qu'on célèbre chaque année le 24 mai, sous le titre de Notre-Dame-Auxiliatrice.

A Ajaccio, on célèbre aussi aujourd'hui la fête de la bienheureuse Vierge Marie, Mère de la miséricorde.

Le P. François de Ribéra, de la Compagnie de Jésus, raconte, dans sa *Vie de sainte Thérèse*, qu'une pieuse femme d'Avila mit au monde un fils à qui elle donna le nom de Joseph. On sait que sainte Thérèse avait une grande vénération pour l'auguste Époux de la Vierge immaculée. A cause de ce respect, elle honorait en quelque sorte tous les enfants qui portaient le nom de Joseph.

Un jour que la mère vint avec le petit enfant voir la Sainte, celle-ci le prit dans ses bras avec amour, et, en le comblant de caresses, elle lui dit :

« O mon enfant, qui portez un si heureux nom, je demande à Dieu de tout mon cœur que si, sous le patronage de saint Joseph, il vous doit arriver un jour de cesser d'être bon Chrétien, il vous ôte de ce monde quand vous êtes encore pur comme un Ange et avant que votre innocence se souille de la moindre tache. »

Sept semaines après, par la permission de Dieu, qui avait accueilli cette prière, le petit enfant tomba malade. Sainte Thérèse en fut avertie ; elle vint aussitôt, prit encore une fois dans ses bras le petit protégé de saint Joseph, et peu de temps après, la mère de l'enfant vit tout-à-coup son visage et celui de la Sainte s'illuminer, et en même temps sainte Thérèse s'écria : « Oh ! quelles actions de grâces ne devons-nous pas rendre à Dieu, quand il nous est donné de voir les Phalanges célestes venir au devant d'une âme à qui le royaume des Cieux est destiné ! »

C'est qu'une troupe nombreuse des Anges de Dieu était venue au-devant de l'âme du petit Joseph pour l'emmener dans les parvis éternels.

Le Bienheureux Herman de Steinauld, de l'Ordre des Prémontrés, fut très-chéri de la très-sainte Vierge, qui admirait en lui une sainte ressemblance de vertus et de mérites avec saint Joseph, son Époux. Dans une vision qui fut douce au jeune religieux, et qui a été souvent peinte et gravée, elle l'engagea à joindre le nom de Joseph à son nom ; et le Bienheureux s'appela toujours depuis Herman-Joseph.

Herman invoquait sans cesse le saint Époux de Marie, afin

qu'il le rendit le fidèle imitateur de ses nobles vertus. La très-sainte Vierge, dit-on, dans les visions pieuses dont elle le favorisait, remettait souvent entre ses bras l'Enfant Jésus, afin qu'il le comblât de caresses pareilles à celles que saint Joseph lui avait faites en qualité du plus tendre des pères.

Cet heureux Prémontré mérita par la sainteté de sa vie une mort aussi douce que précieuse.

MARTYROLOGE ROMAIN¹.

A Césarée en Palestine, la fête de saint Alexandre, qui, de la Cappadoce et de sa propre ville, dont il était évêque, étant venu à Jérusalem visiter les saints Lieux, lorsque Narcisse, qui occupait ce siège, était fort âgé, prit par ordre de Dieu le gouvernement de cette Église. Quelque temps après, ce saint homme, que son grand âge et la blancheur de ces cheveux rendaient encore plus vénérable, fut mené à Césarée durant la persécution de Dèce, et enfermé dans une étroite prison, où il accomplit son martyre pour la foi de Jésus-Christ.

A Augsbourg, saint Narcisse, évêque, qui le premier prêcha l'Évangile aux Grisons; depuis, étant allé en Espagne, et ayant fait à Girone des conversions innombrables, il y reçut la palme du martyre avec un diacre nommé Félix, durant la persécution de Dioclétien.

A Nicomédie, dix mille saints Martyrs qui furent passés au fil de l'épée pour la confession du Nom de Jésus-Christ.

Le même jour, les saints martyrs Trophime et Eucarpe.

¹

QUINTO DECIMO KALENDAS APRILIS.

Cæsareæ, in Palæstina, natalis beati Alexandri episcopi, qui de Cappadocia ex propria civitate, ubi erat episcopus, sanctorum Locorum desiderio Jerosolymam veniens, cum Narcissus ejusdem urbis episcopus jam senex Ecclesiam regeret, divina revelatione ejus gubernacula suscepit; postmodum vero, in persecutione Decii, cum jam longævæ ætatis veneranda canitie præfulgeret, ductus Cæsaream et clausus in carcere, ob confessionem Christi martyrium complevit. — Augustæ, sancti Narcissi episcopi, qui primus in Rhætia Evangelium prædicavit; deinde in Hispaniam profectus, cum Gerundæ multos ad Christi fidem convertisset, ibidem in persecutione Diocletiani cum Felice diacono martyrii palmam accepit. — Nicomediæ, sanctorum decem millium Martyrum, qui pro Christi confessione gladio percussi sunt. — Item, sanctorum martyrum Trophimi et

En Angleterre, saint Édouard, roi, qui, ayant été tué par les artifices de sa belle mère, devint célèbre par ses miracles.

A Jérusalem, saint Cyrille, évêque, qui, après avoir souffert de la part des ariens toute sorte d'outrages en haine de la foi, jusqu'à être chassé souvent de son église, à la fin mourut en paix, renommé par l'éclat de sa sainteté. Un Concile œcuménique, dans la lettre qu'il écrivit au Pape Damase, rendit un illustre témoignage à la pureté de sa foi.

A Lucques, en Toscane, la fête de saint Fridien, évêque, illustre par le don des miracles. On fait sa fête le 18 novembre, jour de la translation de son corps.

A Mantoue, saint Anselme, évêque et confesseur.

Additions des autres martyrologes.

Saint Collège et saint Collète, diacres et martyrs à Alexandrie, avec vingt-six autres.

Saint April et saint Servule, martyrs à Nicomédie, aux débuts de la grande persécution ordonnée en 303 par Dioclétien.

Saint Trophime et saint Eucarpe, martyrs dans la même persécution. Elle produisit tant de témoins de la foi qu'on les a appelés les dix mille Martyrs de Nicomédie et qu'on fête en ce jour leur souvenir.

La Bienheureuse Diédèle, vierge à Nivelles, qui recut de Jésus et de Marie de grandes faveurs. Une nuit de Noël, comme elle adorait dans sa cellule la divine Nativité qui sauvait le monde, l'Enfant Jésus se présenta à elle et se laissa toucher de ses mains virginales. Ce qui est raconté dans la *Chronique de l'abbaye de Villers*.

Eucarpil. — In Britannia, sancti Eduardi regis, qui dolis novercæ necatus, multis miraculis claruit. — Jerosolymis, sancti Cyrilli episcopi, qui ab arianis multas fidei causa perpressus injurias et ab Ecclesia sua sæpe pulsus, tandem sanctitatis gloria clarus in pace quievit; cujus intemeratæ fidei Synodus œcumenica, Damaso scribens, præclarum testimonium dedit. — Lucæ, in Tuscia, natalis sancti Frigidiani episcopi, virtute miraculorum illustris, cujus festivitas quarto decimo kalendas decembris, quando ejus corpus translatus fuit, potissimum recolitur. — Mantuæ, sancti Anselmi episcopi et confessoris.

Saint Mérole, chorévêque du Mans, au ^{viii}^e siècle. L'église de Saint-Victor, au Mans, a conservé ses reliques.

Dans quelques martyrologes, on indique aujourd'hui saint Platon le Studite. Mais il est fêté le 4 avril.

Martyrologe de la dernière persécution.

Le 18 mars est l'un des plus affreux jours de l'insurrection contre Dieu qu'on appelle la Révolution. Ses Martyrs sont si nombreux que nous devons les présenter au lecteur par ordre alphabétique.

Jean-Baptiste Arnaudeau, diacre du diocèse de Poitiers, pour refus du serment impie, guillotiné ce jour de 1794, à Limoges.

Claude Barrier, prêtre arrêté à Lyon pour la même cause, guillotiné là ce même jour.

Charles-Denis Bertault, prêtre du Poitou, pour la même cause, guillotiné ce même jour à Poitiers.

Antoine-Silvain Bertrand, curé de Marconnay, guillotiné ce même jour dans la même ville, comme prêtre réfractaire.

Joseph Beynard, curé au diocèse de Luçon, guillotiné ce même jour dans la même ville de Poitiers, pour la même cause.

Louis-Marie Blondet, curé d'Usson, guillotiné le 18 mars.

Louis Bonnet, prêtre religieux, exécuté le même jour à Poitiers.

Pierre Brin, curé de Crenilles, au même diocèse, condamné à la déportation le 18 mars, et mort dans le transport.

Charles Brunet, prêtre fidèle, ancien jésuite, guillotiné à Poitiers le même jour 18 mars 1794.

François-Amable Dancel de Bruneval, vicaire général de l'Évêque de Poitiers, guillotiné ce même jour.

Jean-Baptiste Car, chanoine de Poitiers, y fut guillotiné ce même jour avec seize autres prêtres.

Charles Champigny, l'un des compagnons du précédent, ainsi que Noël-Étienne Chevallier, Pierre-Louis Druet, — Louis Dubois, — Joseph Dupont, — Pierre-Gilles Duvigneau, — François-Claude de la Faire-des-Prés, autre vicaire général de l'Évêque de Poitiers, — Jean-Joseph Faulcon, chanoine, — Pierre Follereau,

religieux Bénédictin de Nevers, qui s'était réfugié à Poitiers, — Antoine Galtier.

Jean-André-Barthélemy Giraud, prêtre du diocèse du Puy, condamné à la déportation, mort à Bordeaux dans l'hôpital Saint-André, le 18 mars 1793.

Louis-Jacques Gonnet, prêtre de Poitiers, l'un des seize condamnés le 18 mars 1794.

Jean Guibaud, prêtre de la congrégation des Lazaristes au Mans, guillotiné dans cette ville le 18 mars 1794.

Louis Guignier, prêtre religieux de l'Ordre de Grammont, réfugié à Poitiers, condamné à la déportation ce même jour, mort en chemin.

Marcelle-Aimée Jolivet-James, religieuse de l'Ordre de Fontevault, réfugiée à Paris, condamnée là comme fanatique, guillotinée à l'âge de trente-neuf ans, le 18 mars 1794.

Louis-François Labaye, curé de Pouillé, l'un des seize prêtres guillotines ce jour à Poitiers.

Louis Lauradoux, curé au diocèse de Limoges, compagnon du précédent.

François-Anne de Lauzon de la Pourpardière, l'un des seize prêtres Martyrs à Poitiers, avec Joseph-François Lebleu, — Jacques-Louis Leroux, — Pierre Limousin, — Louis-Claude de Luzines, — Pierre Marconnay, — Jean-Marie Martin, — Vincent Messais, curé de Sainte-Néomaye, — Jacques Morel-Dupas, — René Neveux, — Jean-René Paris, curé de Saint-Martin-du-Clocher.

Charles-Jacques Perdrix, religieux prêtre de l'Ordre des Carmes, dans le diocèse du Mans, condamné à mort à Laval et guillotiné.

Charles-Jean Péroche, prêtre du diocèse de la Rochelle, arrêté et conduit à Niort, condamné à mort le 18 mars 1794.

Alexis Picoron, prêtre de la cathédrale de Limoges, condamné à mort à Limoges, pour refus de serment, le 18 mars 1794.

Alexandre Pierre, religieux prêtre de l'Ordre de Saint-Benoît, au diocèse du Puy, arrêté et conduit à Lyon, condamné là à la peine de mort et guillotiné le 18 mars 1794.

DIX-NEUVIÈME JOUR DE MARS.

Saint Joseph, époux de la très-sainte Vierge. — Sainte Magne. — Saint Mansuet, évêque. — Saint Jean de Pinna, abbé. — Saint Landoald, saint Amance et saint Adrien, missionnaires apostoliques. — Saint Almond, roi de Northumberland. — Le Bienheureux Abond de Huy. — Le Vénérable Badilon, abbé de Saint-Martin. — Saint André de Sienne, pénitent. — Le Bienheureux André de Sienne, Frère-Mineur. — Le Bienheureux Marc de Sainte-Marie, frère-mineur. — La Bienheureuse Sybilline Biscossi, vierge du Tiers-Ordre de Saint-Dominique. — Le Bienheureux Bonaventure Corniello, Servite. — Le Vénérable Antonin Timmermann, Frère-Prêcheur, confesseur de la foi. — Mémoire de la très-sainte Vierge et de saint Joseph. — Martyrologe romain. — Additions des autres martyrologes. — Martyrologe de la dernière persécution.

SAINT JOSEPH,

ÉPOUX DE LA TRÈS-SAINTÉ VIERGE MÈRE DE DIEU.

Dans la partie montagneuse de la Galilée, qu'habitait autrefois la tribu de Zabulon, dit un historien de saint Joseph ¹, existe une chétive bourgade, située sur une colline assez haute, et connue sous le nom de Nazareth. Ce fut là que naquit Joseph, dans la première année du règne de César-Auguste, au dire de quelques auteurs, dont l'opinion paraît bien fondée. On convient, en effet, assez que ce Saint avait quarante ans lorsqu'il épousa la divine Marie. Or, le martyrologe romain porte que Jésus vint au monde dans la quarante-deuxième année du règne d'Auguste.

Joseph descendait de la famille royale. Je ne puis en donner une meilleure preuve qu'en reproduisant ici sa généalogie dressée par saint Luc. Voici en effet comment cet Évangéliste classe ses aïeux, en commençant par le chef des Patriarches : Abraham, Isaac, Jacob, Juda, Pharès, Esron, Aram, Aminadab, Naasson, Salmon, Booz, Obed, Jessé, David, Salomon, Roboam, Abias, Asa, Josaphat, Joram, Ochosias, Joas, Amasias, Osias, Joachim, Achas, Ézéchias, Manassès, Amon, Josias, Joachim, Jéchonias,

¹ M. l'abbé P^{***}, vicaire général d'Évreux.

Salathiel, Zorobabel, Abiud, Éliacim, Azor, Sadoc, Achim, Éliud, Éléazar, Mathan, Jacob (qui eut pour sœur Anne, mère de la très-sainte Vierge), Joseph. Ainsi, d'après l'opinion qui donne pour sœur à Jacob sainte Anne, Joseph était cousin germain de la divine Marie.

Les commentateurs lui donnent pour frère aîné Cléophas, père de ceux qui sont appelés, dans l'Évangile, les frères du Sauveur.

Quant à sa mère, quoique aucun monument ne rappelle son nom, elle devait être, aussi bien que son époux Cléophas, de la race de David; car les Hébreux étaient obligés par la loi à se marier dans leur propre famille, et il fallait des raisons fort extraordinaires pour obtenir d'en être dispensé. Ainsi Joseph était né du sang le plus illustre de sa nation; il comptait une multitude de rois parmi ses aïeux. Cependant, disons-le, sa plus grande gloire ne lui venait pas de sa descendance du roi David, mais de ce qu'il avait hérité de ses grandes vertus; car c'est en cela que consiste, aux yeux du Seigneur, la véritable noblesse. On peut même dire avec saint Jérôme, qu'il n'en reconnaît point d'autre que celle-là : *Nobilitas sola est atque unica virtus* (Ep. ad Celaniam). C'est pour cela que saint Bernard, faisant son éloge (1^{re} Hom. super missus est), l'exalte moins à cause de l'illustration de sa race qu'à cause de ses vertus, dont l'éclat a rejailli par tout l'univers. « Sans doute, dit ce saint docteur, Joseph était noble par son extraction, mais il l'était plus encore par ses qualités spirituelles. S'il descendait de David selon la chair, il n'est pas moins vrai de dire qu'il se montrait son digne fils par la foi et la sainteté : » *Plane filius David, non tantum carne, sed fide, sed sanctitate.*

Dieu n'avait pas attendu sa naissance pour le prévenir de ses faveurs; car, au sentiment de plusieurs théologiens distingués, tels que Gerson, Canisius et Salmeron, il fut purifié de la tache originelle et sanctifié dans le sein de sa mère. J'aime cette opinion, qui, à part même de l'autorité de ces savants auteurs, me paraît fort vraisemblable; car si saint Jean-Baptiste reçut cette grâce comme convenable à sa qualité de Précurseur du Messie,

l'était-elle moins à celui qui devait avoir des rapports beaucoup plus importants et plus privilégiés avec ce divin Sauveur et son auguste Mère? Quelle haute sainteté, quelle pureté parfaite ne lui fallut-il pas pour mériter d'être à la fois et l'Époux de la plus pure des Vierges, et le Père gardien et nourricier de l'Homme-Dieu? Il est donc à croire qu'il sortit du sein maternel entièrement net de la souillure du péché, orné de la robe inappréciable de l'innocence, éclairé des divines lumières et enrichi des plus rares vertus.

Conformément à la loi, il fut circoncis le huitième jour après sa naissance, et reçut, dans cette cérémonie, l'auguste nom sous lequel il est connu. Il y a tout à croire que ce nom fut inspiré par le Ciel à ses parents; car sa signification s'accomplit en lui d'une manière admirable. Ce nom, en effet, qui, dans la langue des Hébreux, signifie accroissement, augmentation, présageait les progrès qu'il devait faire dans la sainteté.

Il paraît que Joseph naquit dans un état voisin de l'indigence, et eut besoin d'apprendre un métier pour se procurer du pain. Peut-être cependant fut-ce moins la nécessité qui lui fit prendre cette détermination qu'un vertueux acquiescement à l'inspiration de la divine grâce; car les Saints se conduisent d'ordinaire par des motifs bien plus élevés que ceux qui agissent sur le reste des humains.

Il apprit donc le métier de charpentier : telle est la persuasion commune, pour ne pas dire générale. Il vécut content dans cet état si pénible à la nature, mais que la grâce lui adoucissait, parce qu'il était conforme à la volonté de Dieu. Du reste, sa discrétion dans le travail était admirable; car, sans rien donner à la paresse, il avait soin de se réserver le temps nécessaire à ses pieux exercices, et savait si bien allier l'esprit intérieur avec l'occupation corporelle, que celle-ci ne nuisait en rien à son avancement ni à sa piété. Tout en maniant, du matin au soir, la hache et la scie, son esprit était fixé au Ciel, où il se nourrissait de la contemplation des choses divines, et ne perdant jamais de vue la présence de son Dieu, il lui offrait et lui rapportait toutes ses actions.

Outre l'accomplissement de la volonté de Dieu et les mérites

d'un travail fait pour lui, ce grand Saint trouvait encore dans sa profession d'autres avantages inappréciables. Il vivait seul, loin des compagnies dangereuses, à l'abri des impressions que les vices du monde eussent pu faire sur lui ; sans vanité, sans ambition, tranquille sur le trésor de sa chasteté, qui, dans le monde et dans l'oisiveté, eût couru les plus grands risques. Quels progrès aussi cette vie si dure ne lui faisait-elle pas faire dans la mortification ! Quels secours n'y trouvait-il pas pour fortifier en lui la vertu de patience ! Enfin, n'est-il pas permis de croire qu'une vie si pure, si détachée des créatures et si saintement employée, lui valait la conversation des Anges, et peut-être même les visites de son Dieu ? Ainsi, la boutique de Joseph était pour lui l'école de la piété, le rempart de l'innocence, l'officine de toutes les vertus, un paradis anticipé.

Plein de l'esprit de Dieu, même avant de naître, on remarqua en lui dès ses jeunes années un caractère charmant, une douceur admirable, un esprit élevé, un cœur généreux, façonné pour le bien et capable des plus hautes vertus. Les Saints nous le peignent comme un être supérieur, par ses grandes qualités, à la condition humaine.

Son corps aussi était robuste, d'une stature majestueuse et parfaitement proportionnée. Jamais on ne vit un plus beau visage, surtout à cause de je ne sais quelle aménité céleste dont Dieu l'avait décoré. Ce portrait ne surprendra pas si l'on donne foi à saint Bernardin de Sienne, qui assure qu'il ressemblait à la très-sainte Vierge. « Joseph, dit-il, fut formé à l'image de Marie, son Épouse, dont le soleil et la lune admirent la beauté. » (*Serm. de S. Jos.*) C'est déjà insinuer qu'il ressemblait à Jésus, dont le visage avait, selon la tradition, une étonnante conformité avec celui de sa très-sainte Mère ; mais le pieux Gerson l'assure positivement. « La face de Jésus était semblable à celle de Joseph : » *Facies Jesu erat similis faciei Joseph.* Ajoutez à ce port majestueux, à cette beauté ravissante, à cette aménité surnaturelle dont j'ai parlé, une rare affabilité, une modestie virginale jointe à l'expression d'une incomparable humilité, et vous saurez quel était ce Joseph que Dieu donna pour protecteur à son Fils et pour

époux à la Reine du Ciel et de la terre. Saint Augustin (*Serm. LXXXI, de tempore*), et saint Ambroise (*De instit. virg., super cap. XXIII Luc.*) nous le représentent comme un nouveau soleil sur la terre, et disent que ses vertus resplendissaient comme les astres dans un ciel animé.

Eusèbe de Césarée, parlant de ses qualités, en fait un portrait qui confirme tout ce que nous venons de dire. « On remarquait, dit-il, en cet aimable Saint, une grande liberté d'esprit, une pudeur incomparable, une prudence égale à sa modestie. Il excellait surtout en piété, et attirait l'attention par sa beauté extraordinaire. » (*Præp. evang.*, liv. VII, chap. III.) Il paraît, pour tout dire en un mot, que l'ensemble de sa personne avait quelque chose de divin.

Que dirai-je maintenant de sa sainteté suréminente ? Quoiqu'il soit impossible de la célébrer dignement, je ne laisserai pas que de rapporter ce que nous en apprennent des auteurs dignes de confiance. Saint Augustin déclare (liv. *de la Nat. et de la Gr.*) qu'il conserva son innocence, n'ayant jamais commis aucun péché mortel. C'est aussi le sentiment de Gerson et de beaucoup d'autres, qui prennent occasion de là de louer sa vigilance à conserver ce précieux trésor. Il avait, dit Raynaud (*Diptych. mar.*, p. 44), une telle horreur du péché, qu'il en fuyait jusqu'à l'ombre, comme il eût fui une bête féroce, accomplissant ainsi cette recommandation de l'Esprit-Saint : « Éloignez-vous du péché comme on s'éloigne d'un serpent : » *Quasi a facie colubri, fuge peccatum.* (Eccli., XXI, 2.)

J'ose dire qu'il détestait les moindres fautes, au point que, dans toute sa vie, il n'en commit aucune de propos délibéré, et je ne doute pas qu'il n'eût mieux aimé mille fois mourir que de faire à son Dieu l'offense la plus légère. Ai-je tort de concevoir de lui une opinion aussi favorable ? Bien loin de le craindre, je serais étonné de trouver une seule âme pieuse et éclairée qui ne fût pas de cet avis. Qui ne sait, en effet, que plusieurs serviteurs de Dieu ont vécu dans une telle innocence que leur vie fut exempte non-seulement de péchés mortels, mais encore de tout péché veniel pleinement délibéré ? Deux historiens du cardinal Bellarmin ren-

dent de lui ce consolant témoignage; Pierre de Sandoval en dit autant du P. Louis Dupont, dans la procédure relative à sa canonisation. Il attesta, sous la foi du serment, que, pendant les vingt dernières années de sa vie, il ne lui arriva pas une seule fois de transgresser le vœu qu'il avait fait de ne commettre avec délibération aucune faute venielle, si légère qu'elle pût être. La Bienheureuse Claire de Monte-Falco, sur la fin de sa vie, osa rendre d'elle-même un semblable témoignage.

Maintenant, je le demande, est-il croyable que Dieu ait refusé à l'Époux de Marie, au Père nourricier de son Fils adorable, des grâces de préservation accordées à des hommes placés beaucoup au-dessous de lui?

D'autres auteurs vont encore plus loin. Ils disent que ce Saint privilégié fut confirmé en grâce avant sa naissance. Tel est le sentiment du pieux Gerson, qui ajoute que la concupiscence fut liée en lui pour toujours (*Serm. de nativ. Virg.*), et il apporte en preuve l'office jérosolimitain, dont l'origine remonte aux premiers âges. (*Alphab.*, III^e part.)

Choisi de Dieu pour être le maître de sa maison et le dispensateur de ses richesses, car je puis bien lui appliquer ces paroles du Prophète : *Constituit eum dominum domus suæ et principem omnis possessionis suæ*, il l'enrichit de ses dons les plus précieux, et l'orna des plus brillantes prérogatives; et pour tout dire en un mot, il en fit un Saint privilégié. N'est-ce pas, en effet, ce que signifie l'épithète de juste que l'Évangile lui donne, par excellence? *Joseph, cum esset justus*. Ce mot, dit saint Chrysostome, indique un homme parfait en toute vertu. C'est bien là aussi l'opinion qu'ont eue de Joseph saint Thomas d'Aquin et plusieurs théologiens recommandables. Pourquoi ne dirais-je pas même que c'est là le sentiment universel? « La sainteté de Joseph, disait l'Ange de l'école, fut d'autant plus excellente qu'il appartenait à un ordre plus relevé. » (III^e p., q. xxix.) Théophile Raynaud (*Dipt.*, fol. 44), traitant du même sujet, s'exprime ainsi qu'il suit : « Admis pendant tant d'années dans la société de Jésus et de sa sainte Mère, et jouissant habituellement de leurs exemples et de leurs célestes conversations, il dut indubitable-

ment parvenir au plus haut point de la grâce et de la perfection évangélique. »

Suarez va jusqu'à dire qu'il est probable que Joseph a précédé dans la grâce les Apôtres et même le saint Précurseur, à cause de la prééminence de son office. (III^e part., q. xxix, disput. 8, sect. 1.) C'est aussi l'opinion de Cornélius à Lapide, fondée sur ce que la dignité de père et de gouverneur de l'Homme-Dieu est supérieure à celle de précurseur et de héraut de ce puissant Monarque. D'après cela je ne suis plus surpris d'entendre dire à des auteurs respectables que Joseph a été le plus grand de tous les Saints, et qu'il occupe dans le Ciel la première place, au pied du trône où siègent le Roi et la Reine de cet empire éternel.

Tandis que cet illustre Saint coulait ses jours dans la retraite, occupé sans relâche du travail et de l'oraison, la divine Bonté lui préparait une faveur aussi précieuse qu'inattendue. Il était loin, en effet, de penser au mariage, lui qui, dès l'âge de douze ans, s'était uni au Seigneur par un vœu de virginité, s'il faut en croire plusieurs auteurs recommandables. (Paul de Barry, in *Alien. pietat.*, cap. viii.) C'était cependant d'un mariage qu'il s'agissait, mais quel mariage, grand Dieu ! L'Épouse que le Ciel lui destinait était la plus aimable, la plus noble et la plus sainte qui ait jamais paru sur la terre, et, pour comble de bonheur, liée par le même vœu que lui et devant demeurer vierge avec lui.

Lorsque le temps fut arrivé où il était convenable de chercher une alliance à cette fille incomparable, les prêtres, sous les yeux desquels elle avait été élevée dans le temple même, se réunirent pour en délibérer. Elle achevait alors la quatorzième année de son âge. (Évodius, S. Bonavent., Grég. de Nicoméd., André de Crète.) Ses rares qualités et ses grandes vertus ne permettaient pas qu'on la donnât au premier venu ; il s'agissait de lui trouver un époux digne d'elle, et il fallait le lui choisir dans sa famille, parce que la loi le voulait ainsi. Après une assez longue délibération, il fut convenu que tous ceux à qui la loi donnait des droits à obtenir sa main, seraient convoqués dans le temple à un jour fixé ; ce qui fut exécuté.

Les prétendants se présentèrent au jour dit, mais en si grand nombre que le choix était difficile à faire. Les prêtres, dans leur embarras, recoururent à la prière, et le Ciel répondit par une inspiration ; ce qui ne surprendra pas, si l'on fait attention à l'importance d'une pareille alliance. Cette réponse était que tous les jeunes gens devaient avoir à la main des verges sèches, et que celui dont la verge fleurirait, l'emporterait sur ses concurrents. Lorsqu'on en fit la distribution, Joseph s'excusa d'en prendre une, en disant qu'il n'était venu à l'assemblée que par obéissance, n'ayant aucun désir de devenir l'époux de la jeune Marie. Cependant on l'obligea à faire comme les autres. Alors tous s'étant mis en prières, la verge de Joseph fleurit entre ses mains, et une blanche colombe vint se reposer sur sa tête. (S. Jérôme, *De ortu Virg.*, Nicéphore, S. Grégoire de Nysse.)

Ce miracle remplit de joie les prêtres, mais il n'en fut pas de même de ceux dont il trompait les prétentions ; car, quoiqu'ils n'eussent jamais vu cette sainte Enfant, la renommée leur avait appris combien elle était aimable. Quant à Joseph, il parut un moment incertain, à cause du vœu qu'il avait fait. Mais ne pouvant douter de la volonté de Dieu si clairement manifestée par ce miracle, il s'abandonna à la Providence et donna son consentement. Il plut aux prêtres par sa bonne mine et son air d'innocence. Son âge seul paraissait moins convenir : car il avait alors trente-trois ans selon quelques révélations, et quarante ans selon d'autres témoignages. (Salmeron.) Du reste, cet âge avait aussi ses avantages, et au surplus le choix divin tranchait toute difficulté.

Ils envoyèrent donc chercher la jeune Marie, qui ne consentit à ce mariage que par pure obéissance, bien persuadée d'ailleurs que son Époux céleste veillerait à la conservation de sa virginité ; car elle y tenait tant qu'elle aurait mieux aimé mourir mille fois que de la perdre. A son entrée dans le temple, sa majestueuse beauté fut pour tous ceux qui étaient présents un objet d'admiration. Joseph seul n'y prit pas garde, et ne vit dans ce qu'il allait faire que l'accomplissement de la volonté de Dieu ; car il ne connaissait alors ni le trésor précieux dont la Providence le

gratifiait, ni le mystère à l'accomplissement duquel devait contribuer cette alliance.

Cependant les prêtres procédèrent à la cérémonie, qui se fit conformément aux exigences de la loi et aux usages de la nation. Joseph mit un anneau au doigt de la jeune Vierge, comme gage de la fidélité conjugale qu'il lui promettait, et reçut un engagement réciproque dans l'acceptation qu'elle en fit. (Paul Barry, in *Alien. piet.*, c. viii.) Cet anneau, pour le dire en passant, existe encore, et se conserve à Pérouse, dans la basilique de Saint-Laurent; mais sa vétusté empêche de discerner quelle en est la matière. Joseph ensuite étendit sur elle son manteau, pour attester qu'il voulait être son protecteur, vivre dans sa compagnie et partager ce qu'il possédait avec elle. Cela fait, le grand-prêtre bénit leur alliance et l'acte matrimonial termina la cérémonie.

O profondeur de la sagesse de Dieu ! « Que ses jugements, dit saint Paul, sont incompréhensibles, et que ses voies sont impénétrables ! *Quam incomprehensibilia sunt judicia ejus et investigabiles viæ ejus !* » (Rom., xi, 33.) Qui jamais, en effet, eût pu croire que l'Impératrice du Ciel et de la terre deviendrait l'Épouse non d'un prince puissant et riche, mais d'un pauvre charpentier ? O Joseph ! qui pourrait hésiter à vous confier son âme, lorsque le souverain Maître vous confie sa Mère ? J'ignore quel degré de confiance vous donnera chacun de nos lecteurs ; mais quant à moi je vous prie d'être mon protecteur, et me livre à vous tout entier, voulant vivre et mourir sous votre tutelle, parce que je me tiens aussi sûr de votre puissance que de votre bonté.

Les saints Époux, aussitôt après leur mariage, partirent pour Nazareth, leur commune patrie (S. Chrysost., *Hom. iv in Matth.*), et établirent leur demeure dans une maison qui appartenait à la très-sainte Vierge. Les habitants de cette bourgade s'empresèrent de leur faire visite et de les féliciter, comme il est d'usage en pareille occasion. C'était l'amitié qu'ils portaient au vertueux Joseph qui les engageait à cette démarche ; car Marie, quoique née parmi eux, leur était entièrement inconnue ; mais elle gagna leurs cœurs par son affabilité autant que par ses qualités tout aimables. Malheureusement pour eux, ils devaient peu jouir

de sa société et de celle de son Époux ; car leur esprit intérieur les portait à la solitude, et déjà leur conversation était dans le Ciel. En effet, après avoir satisfait aux devoirs de la civilité, ils se tinrent en quelque sorte renfermés dans leur maison, comme dans un sanctuaire, dont ils ne sortaient que rarement et par pure nécessité.

Joseph, ainsi que je l'ai déjà dit, ne possédait aucun bien, parce qu'il était né de parents pauvres, quoique d'une naissance illustre. Je dois pourtant avouer que cette opinion n'est pas incontestée. Il est des auteurs qui prétendent que ses pères lui avaient laissé une fortune honnête, mais dont il fut dépouillé de fort bonne heure par un concours de circonstances indépendantes de sa volonté. Ils ajoutaient que ce fut cette disgrâce qui lui fit quitter Nazareth pour aller s'établir à Jérusalem, où il espérait pouvoir plus facilement rétablir ses affaires temporelles, et qu'au lieu de cela il y trouva l'alliance fortunée qui fit de lui le plus favorisé des mortels. Si cette opinion est fondée, il est probable que ces revers de fortune furent procurés par la Providence pour l'emmener au-devant de Celle qui devait le rendre si glorieusement heureux. Ce serait donc le cas de dire : O heureuse disgrâce !

Marie, sans être absolument riche, avait cependant quelques biens à recueillir de l'héritage de ses parents. Or, l'un de ses premiers soins, en arrivant à Nazareth, fut d'en faire la disposition qu'elle savait être la plus sage. D'accord avec son Époux, dont elle respectait les droits autant et plus que toute autre femme, elle fit trois lots de tout ce qu'elle possédait, en donna un au temple, un autre aux pauvres, et livra le troisième aux mains de saint Joseph pour l'employer à leurs besoins communs. Par suite de cet arrangement, sa dot temporelle se réduisit à peu de chose ; mais, en retour, elle lui apportait des biens inappréciables dans l'ordre spirituel. L'énumération en serait impossible. Aussi n'est-ce que par masse que j'essaierai de les indiquer. Je dirai donc que cette auguste Vierge, en se donnant à lui, lui apportait pour dot l'immense trésor des grâces divines dont elle avait reçu la libre dispensation ; l'affluence des biens célestes ;

enfin l'empire de tout l'univers : car qui ne sait que Dieu, de toute éternité, l'avait établie la Souveraine du monde ? C'est ce que l'Église nous enseigne, en lui attribuant certains passages du livre de la Sagesse de Dieu, dans lesquels Salomon établit sa souveraineté.

Joseph peut donc, ainsi que le fait observer un pieux auteur, partir de cet application, et dire : « Si j'eusse connu Marie dès ma première jeunesse, je l'aurais aimée et recherchée. Mais aujourd'hui que je connais ses amabilités, combien je l'aime ! combien je suis heureux de l'avoir pour Épouse ! Oh ! je ne saurais trop remercier le Seigneur du présent qu'il m'a fait en me la donnant pour compagne de ma vie, car il n'est point d'avantages que je ne trouve près d'elle. Elle me fera part de son abondance, pour suppléer à mon indigence, et sera ma consolation dans mes peines et mes ennuis. Elle me rendra illustre au milieu de mon peuple, et en sa considération je serai honoré même des vieillards. En entrant dans ma maison je trouverai mon repos avec elle, car sa conversation n'a rien de désagréable, ni sa compagnie rien d'ennuyeux. Ce sera pour mon cœur, au contraire, une source abondante de satisfactions, de joie et de bonheur. Ses discours seront mon flambeau et ses exemples mes modèles ; car on apprend tout avec elle : la prudence, la tempérance, la force et la justice, qui sont les choses du monde les plus utiles à l'homme dans cette vie. Enfin tous les biens me sont venus avec elle, et j'ai reçu de ses mains des richesses qui ne laissent rien à désirer. Les sages envieront mon sort, et je serai un objet d'admiration pour les princes eux-mêmes. A cause d'elle encore, mon nom vivra dans les siècles des siècles, et je lui serai redevable de ma glorieuse immortalité. Enfin, du haut du Ciel, je protégerai les nations, et elles m'invoqueront et me seront soumises. » (*Livre de Sagesse.*) Telles furent les richesses que la glorieuse Marie apporta en dot à l'heureux Joseph, qui, de son côté, lui donna toujours le plus tendre et le plus chaste amour.

L'union des saints Époux datait déjà peut-être d'une année (Benoît XIV, *De festis Sanct.*), sans que ni l'un ni l'autre eussent le moindre soupçon du grand mystère dont l'exécution devait

faire leur bonheur et leur gloire. Cependant le moment était venu où l'Incarnation devait s'opérer, et c'était le voile de leur mariage merveilleux qui devait le cacher, pour un temps, à la connaissance des hommes. Un jour que Marie était en oraison dans son petit oratoire secret, l'Archange Gabriel vint lui annoncer, de la part de Dieu, qu'elle allait devenir mère, sans cesser d'être vierge, et que le Fils qu'elle mettrait au monde serait le Fils même de l'Éternel. Il lui demanda son consentement, et dès qu'elle l'eut donné, le miracle s'opéra dans ses chastes entrailles. Je ne dois pas omettre de dire que, pour obtenir créance, l'Ange lui dit que sa cousine Élisabeth avait conçu dans sa vieillesse, et qu'elle était enceinte d'un fils déjà depuis six mois.

Qui ne croirait que Marie, transportée de joie, va s'empresse d'annoncer à Joseph cette consolante et glorieuse nouvelle? Mais non : les Saints n'éprouvent pas ce besoin de faire part aux créatures des faveurs qu'ils reçoivent du Ciel. Ils sont trop éclairés pour ne pas savoir que l'empressement est un défaut, et que la vanité pourrait n'être pas étrangère à de semblables confidences. Or Marie, plus parfaite que tous les Saints, les surpassait en humilité et en discrétion. Peut-être aussi ce silence lui fut-il prescrit pour ménager à Joseph le mérite de la terrible épreuve qui fut la suite de ce mystère. Quoi qu'il en soit, il est certain qu'elle le laissa dans l'ignorance de ce grand événement, mais ce ne fut que pour un peu de temps, comme nous le verrons bientôt.

Après avoir rendu au Tout-Puissant d'humbles actions de grâces, l'heureuse Marie conçut le dessein d'aller visiter sa cousine Élisabeth. Je m'exprime mal sans doute, car il est à croire que ce projet lui fut suggéré par le Ciel. Peut-être même connut-elle par révélation les rapports qui devaient exister un jour entre son divin Fils et celui de sa cousine, et la volonté qu'avait Jésus d'aller lui-même bénir cette famille et sanctifier son Précurseur. Quoi qu'il en soit, toujours prompte à suivre le mouvement de la grâce, elle se leva sur-le-champ, et alla demander à Joseph son agrément pour ce voyage. Joseph, non content d'approuver son désir, s'offrit à l'accompagner, ce qu'elle accepta

avec reconnaissance. Ils partirent donc dans ces jours-là, comme le dit l'Évangile, *in diebus illis*, et marchèrent en toute hâte vers les montagnes de la Judée, *abiit in montana cum festinatione*. (Luc, 1, 39.) L'Évangile, il est vrai, ne parle que de Marie; mais, outre que sa modestie ne lui eût pas permis de faire seule un pareil voyage, saint Bonaventure, Suarez et plusieurs autres auteurs recommandables affirment qu'elle était accompagnée de son Époux Joseph.

Le lieu où ils se rendaient était une ville située à deux lieues de Jérusalem et vingt-sept lieues de Nazareth, ville aujourd'hui ruinée de fond en comble, mais où se voit encore une église bâtie sur l'emplacement même qu'occupait autrefois la maison de Zacharie et d'Élisabeth. Joseph fit la route à pied, conduisant l'ânesse qui portait la plus noble des créatures, et le quatrième jour après leur sortie de Nazareth, les augustes Époux arrivèrent chez leurs heureux parents. Il n'en fut pas de ce voyage comme de ceux que font communément les autres hommes. Ceux-ci, pour l'ordinaire, ne se mettent en chemin que pour des intérêts humains ou pour satisfaire leur curiosité. Aussi, bien loin d'y faire quelque profit spirituel, ils n'en rapportent que dissipation et sécheresse : ce qui a fait dire que ceux qui voyagent souvent se sanctifient rarement : *Qui sæpè viantur raro sanctificantur*. Marie au contraire n'était partie de Nazareth que par obéissance à la volonté divine, et Joseph ne la suivait que pour satisfaire à un devoir de charité. Ce voyage fut donc fort sanctifiant pour l'un et pour l'autre, d'autant plus qu'ils n'avaient ensemble que des conversations édifiantes, lorsqu'ils cessaient de s'occuper intérieurement des choses de Dieu.

La joie fut grande dans la maison de Zacharie, car en recevant la divine Marie, Dieu leur fit connaître sa dignité suprême et la présence du Sauveur renfermé dans ~~ses chastes flancs~~. Nous en avons pour preuve le beau cantique de Zacharie, celui de l'auguste Marie et les merveilles qui s'opérèrent à cette occasion, comme nous l'apprend l'Évangile. Tout cela se fit loin des yeux de Joseph : autrement il ne serait pas resté dans cette ignorance qui le mit plus tard à une si rude épreuve; mais la

connaissance que l'on avait de sa dignité et des vertus qu'elle supposait, lui valurent l'accueil le plus gracieux et le plus empressé. La famille ayant obtenu de Marie un séjour de trois mois dans sa maison, Joseph s'en retourna, et revint ensuite chercher sa sainte Épouse, qu'il reconduisit à Nazareth.

Joseph, rentré dans sa maison, reprit avec joie ses occupations accoutumées, plus heureux que jamais de vivre avec Marie, après une séparation qui lui avait été si pénible. Son aimable présence et ses doux entretiens étaient pour son cœur une double source de délices. Aussi jouissait-il d'une paix profonde et d'un contentement sans pareil.

Ce saint homme vivait avec son auguste Épouse dans une entière continence, ainsi que nous l'enseigne la foi, et Dieu, comme je l'ai déjà dit, lui avait caché jusqu'alors le miracle opéré en elle. Quel fut donc son étonnement lorsqu'il s'aperçut de ~~sa~~ ^{son} ~~grossesse~~ ^{ind.} de manière à n'en pouvoir douter. Son trouble fut grand et sa tristesse profonde, au-delà de tout ce que l'on en peut dire. Cependant, il retint son jugement, et ne la condamna point. Tel est le sentiment de saint Jean Chrysostome (*Hom. 1 in Matth.*) et celui de saint Jérôme (Aymond, *Gloss. ordin. in cap. 1 Matth.*). Comment, en effet, aurait-il pu la croire coupable, lui qui connaissait si bien la beauté de son âme, ses hautes vertus et sa parfaite pureté, sa rare modestie et sa prudence incomparable? Il semble donc, et c'est l'opinion la plus probable, parce qu'elle est plus honorable pour Marie et plus digne de Joseph, qu'il comprit l'oracle d'Isaïe, et que l'Enfant qu'elle portait était le Fils de Dieu même. Mais alors, se jugeant indigne de vivre dans la société d'une telle Mère et de devenir dépositaire du Verbe incarné, il résolut de s'en séparer et de s'en aller.

Saint Basile dit en effet que l'humble Joseph, se jugeant indigne d'être l'Époux d'une Femme si parfaite et si privilégiée, crut devoir abandonner sa demeure (tome I^{er}, p. 218). Un ouvrage ancien, attribué à Origène, en dit autant. (*Orig., In Dion., hom. 1.*) Saint Bernard, après avoir émis le même sentiment, ajoute qu'il ne lui est pas particulier, et que c'est aussi celui des Pères. *Accipe in hoc non meam, sed Patrum sententiam.* (In

missus est, hom. II.) Saint Jérôme tient un langage à peu près semblable. Joseph, dit-il, sachant très-bien que Marie était chaste, et admirant ce qui était arrivé, garde le secret d'un mystère qui dépasse son intelligence. (*In Matth.*, I.) Sainte Brigitte assure que tel fut le vrai motif de la détermination de saint Joseph. (*Révé.*, liv. VII, ch. xxv.) Enfin, je puis invoquer l'autorité de saint Thomas d'Aquin, dont voici les paroles : « Saint Joseph voulut renvoyer son Épouse : ce fut non parce qu'il la croyait criminelle, mais par respect pour sa sainteté, se jugeant indigne de demeurer dans sa compagnie : » *Non quasi suspectam de fornicatione, sed ob reverentiam sanctitatis ejus, timens cohabitare ei*¹.

Mais pendant son sommeil, l'Archange saint Gabriel, selon le sentiment de saint Augustin, lui dit en songe : « Joseph, fils de David, ne craignez point de demeurer avec Marie, votre Épouse, car ce qui est né en elle est du Saint-Esprit. Elle enfantera un Fils, et vous lui donnerez le nom de Jésus ou Sauveur ; car c'est lui qui sauvera son peuple de ses péchés. »

C'est vous qui lui donnerez le nom de Jésus... Quelle gloire, dit Rohrbacher, pour l'humble et chaste Joseph !

La sainte Famille, ajoute ce grand historien, demeurait alors à Nazareth ; c'est là que le Christ allait venir au monde. Cependant, selon le Prophète, il doit naître à Bethléem ; comment la prophétie s'accomplira-t-elle ? Admiron la providence de Dieu. L'empereur romain César Auguste est curieux d'avoir le dénombrement des sujets de son empire ; il ordonne que chacun aille se faire inscrire dans son pays natal. Joseph étant originaire de Bethléem, s'y rend avec Marie, son épouse. Comme la ville était petite et qu'il y arrivait beaucoup de monde, ils furent obligés de se loger dans une étable. Et c'est là que naît Jésus. Oh ! sainte Famille de Jésus, Marie et Joseph ! oui, c'est dans l'étable de Bethléem que vous devenez complète ! Oh ! qui n'ambitionnerait la gloire de cette étable ?

Les Anges du Ciel la proclament. Gloire à Dieu au plus haut des Cieux, disent-ils, et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté. Ils ont annoncé la bonne nouvelle aux pasteurs : « Ne

¹ *Vie de saint Joseph*, par l'abbé P***, vicaire général d'Évreux, ch. I-IX.

craignez point, parce qu'il vous est né aujourd'hui un Sauveur, qui est le Christ-Seigneur, dans la cité de David. Et voici le signe auquel vous le reconnaîtrez : Vous trouverez un Enfant enveloppé de langes et couché dans une crèche. Oh ! venez, humbles bergers, venez les premiers. Venez voir et aimer le Sauveur qui vous est né. » Les voilà qui racontent à Marie et à Joseph ce qu'ils ont vu et entendu ; Marie et Joseph en sont dans l'admiration et la joie.

Après les pasteurs de Bethléem viennent les rois de l'Orient, les Mages. Ils offrent au nouveau Roi des Juifs de l'or, de l'encens et de la myrrhe. Nouveau sujet d'admiration pour Marie et Joseph. Éclairés de l'Esprit de Dieu, ils voient dans ces Mages l'accomplissement des prophéties ; ils voient les prémices de la gentilité qui se convertit au Seigneur. Et cette gentilité convertie, c'est nous-mêmes. Nous réjouissions dès lors le cœur de Marie et de Joseph.

Ce n'est pas tout. Le quarantième jour après sa naissance, l'Enfant Jésus est présenté au temple de Jérusalem par son Père et sa Mère, pour y être offert à Dieu et racheté par le sacrifice de deux tourterelles. C'est Marie et Joseph qui offrent à Dieu, dans son temple, son propre et éternel Fils fait homme et victime. Le saint vieillard Siméon le reconnaît, l'embrasse, l'adore et le proclame non-seulement comme la gloire d'Israël, mais comme le Sauveur de tous les peuples, la lumière de toutes les nations. Une sainte Prophétesse y joint ses louanges. Marie et Joseph en sont dans l'admiration. Siméon les bénit, et dit à Marie, la Mère de l'Enfant : « Celui-ci est établi pour la ruine et pour la résurrection de plusieurs en Israël, et pour un signe de contradiction ; et votre âme à vous-même sera transpercée d'un glaive, afin que soient découvertes les pensées de plusieurs cachées au fond de leur cœur. » Ce glaive, ces contradictions vont commencer tout-à-l'heure.

Après le départ des Mages et la présentation dans le temple, voici qu'un Ange du Seigneur apparut en songe à Joseph, disant : « Levez-vous, prenez l'Enfant et sa Mère, et fuyez en Égypte, et soyez là jusqu'à ce que je vous le dise ; car il arri-

vera qu'Hérode cherchera l'Enfant pour le faire périr. » Joseph s'étant levé, prit l'Enfant et sa Mère durant la nuit, et se retira en Égypte. Et il y demeura jusqu'à la mort d'Hérode, afin que fût accompli ce que le Seigneur avait annoncé par le Prophète, disant : « J'ai rappelé mon Fils de l'Égypte. »

Si Dieu nous avait donné commission d'arranger la fortune de la sainte Famille, probablement, au lieu de la faire pauvre, nous l'eussions faite encore plus riche qu'Abraham : au lieu de faire naître l'Enfant Jésus dans une étable, nous l'eussions fait naître dans un palais encore plus riche que celui de Salomon. Dieu n'a pas pensé comme nous. Non-seulement il veut que la sainte Famille soit pauvre, mais il la loge dans une étable. Les richesses et le palais, il les laisse au méchant Hérode, lequel, au lieu d'y trouver le vrai bonheur, y trouve les jalousies, les haines, toutes les passions furieuses. Ce n'est pas tout : on pouvait espérer que la sainte Famille serait du moins tranquille dans sa pauvre étable ; mais non, car la voilà qui se sauve au milieu de la nuit, comme si c'eût été une famille de malfaiteurs ; la voilà qui s'enfuit à travers les déserts, et qui s'enfuit en Égypte, pays inconnu, où elle n'a d'autres ressources que la Providence et le travail de ses mains. Anges du Ciel, veillez bien sur les pauvres émigrés !

Et pendant ce temps, que fait le roi Hérode ? Il tue les petits enfants de Bethléem et des environs, et ce n'est pas sa seule tuerie. Il tue le grand-père de sa femme, le frère de sa femme, sa femme même, trois de ses propres fils ; il veut se tuer lui-même ; il ordonne qu'à sa mort on tue les principaux pères de famille, afin qu'à ses funérailles on pleure malgré soi. Le palais de ce méchant homme n'était que jalousie, haines, accusations des uns contre les autres, conspirations, meurtres, empoisonnements. C'était une vraie image de l'enfer. Sainte Famille de Jésus, Marie et Joseph, préservez-vous, préservez-moi à jamais de rien de semblable ! Je me réfugie dans votre sein ; daignez m'y recevoir, si ce n'est comme enfant, du moins comme petit domestique. Car j'aime mieux être abject dans la maison de mon Dieu que d'habiter dans le palais des pécheurs.

« Or, après la mort d'Hérode, voici qu'un Ange du Seigneur apparut en songe à Joseph, en Égypte, disant : « Levez-vous et prenez l'Enfant et sa Mère, et allez dans la terre d'Israël ; car ils sont morts ceux qui cherchaient l'âme de l'Enfant. » Joseph, s'étant levé, prit l'Enfant et sa Mère, et s'en vint dans la terre d'Israël. Mais apprenant qu'Archélaüs régnait en Judée à la place d'Hérode, son père, il craignit d'y aller, et, ayant été divinement averti en songe, il se retira dans la Galilée, et y venant, il habita dans une ville appelée Nazareth, afin que fût accompli ce qui avait été dit par les Prophètes : « Il sera appelé Nazaréen ¹ ; » en hébreu, Notzer ou Notzri.

Ce nom se trouve dans deux endroits des plus importants de l'Écriture. La Personne divine qui apparaît à Moïse, et qui s'appelle *Jéhova, Dieu, miséricordieux, clément, patient, véritable*, prend aussi le nom de *Notzer*. Et, dans toutes les Bibles hébraïques, ce nom est écrit avec une lettre majuscule, pour indiquer, disent les docteurs juifs, qu'il renferme un profond mystère. Et ce mystérieux nom commence cette suite de la même invocation : *Gardant la miséricorde jusqu'à mille générations, ôtant l'iniquité, les crimes et les péchés*². Il n'est pas difficile d'entrevoir que les Juifs ont raison, et que ce nom renferme effectivement un grand mystère touchant le Christ. L'autre passage est d'Isaïe, quand il dit : « Un rejeton naîtra du tronc de Jessé, et un germe, une fleur (*Notzer*) s'élèvera de ses racines ³. » Ce rejeton, ce germe, ce *Notzer*, il est dit que l'Esprit de Jéhova reposera sur lui, qu'il sera élevé pour être l'étendard des peuples, que les nations accourront vers lui, et que son sépulcre sera glorieux. Comme Jésus a demeuré à Nazareth, les Juifs l'ont appelé par dérision *Notzer*, *Notzri*, ou le *Nazaréen*. Ce titre fut attaché à la Croix. Et la Croix est devenue l'étendard des nations, et ce *Nazaréen* est adoré par l'univers comme le *Notzer* de Moïse, comme le Dieu clément et véritable, qui garde la miséricorde jusqu'à mille générations, qui ôte, qui efface les péchés du monde. Sans doute qu'il y a dans ce nom un grand mystère, mais un mystère accompli, mais un mystère éclairci.

¹ *Matth.*, II, 19-23. — ² *Exod.*, XXXIX, 7. — ³ *Isaïe*, XI, 1, 10.

« Cependant le petit Enfant croissait et se fortifiait ; il était rempli de sagesse, et la grâce de Dieu était en lui. Son Père et sa Mère allaient tous les ans à Jérusalem à la fête de Pâque. Et, lorsqu'il eut douze ans, ils y montèrent, selon qu'ils avaient coutume, au temps de la fête. Les jours de la solennité passés, lorsqu'ils s'en retournèrent, l'Enfant Jésus demeura dans Jérusalem, sans que son Père et sa Mère s'en aperçussent. Pensant qu'il était avec leurs compagnons, ils cheminèrent une journée, et ils le cherchaient ensuite parmi leurs parents et ceux de leur connaissance. Mais ne l'ayant pas trouvé, ils retournèrent à Jérusalem pour l'y chercher. Et il arriva que trois jours après ils le trouvèrent au temple, assis au milieu des docteurs, les écoutant et les interrogeant. Et tous ceux qui l'entendaient étaient étonnés de sa prudence et de ses réponses. Lors donc qu'ils le virent, ils furent frappés d'étonnement ; et sa Mère lui dit : « Mon Enfant, pourquoi en avez-vous usé ainsi avec nous ? Voilà que nous vous cherchions, votre Père et moi, étant tout affligés. Et il leur dit : Pourquoi est-ce que vous me cherchiez ? ne saviez-vous pas qu'il faut que je sois occupé de ce qui regarde mon Père ? » Mais ils ne comprirent point la parole qu'il leur disait. Et il descendit avec eux, et il vint en Nazareth, et il leur était soumis. Et sa Mère conservait toutes ces paroles en son cœur. Et Jésus croissait en sagesse, et en âge, et en grâce devant Dieu et devant les hommes¹.

Le Fils de Dieu ayant voulu se rendre semblable à nous en toutes choses, excepté le péché, il était dans l'ordre que, comme les autres enfants, il sentît les progrès de l'âge. Il croissait donc et se fortifiait. La sagesse même dont il était plein croissait avec l'âge, se déclarait par degrés. Cependant dès le berceau et dès le sein de sa Mère, il était rempli de sagesse. Sa sainte âme, dès sa conception, unie à la Sagesse éternelle en unité de Personne, en était intimement dirigée, et en reçut d'abord un don de sagesse éminent au-dessus de tout, comme étant l'âme du Verbe divin, une âme qu'il s'était rendue propre ; en sorte que, selon l'humanité même, tous les trésors de science et de sagesse étaient

¹ Luc, II, 40-52.

cachés en lui. Ils y étaient donc, mais cachés, pour se déclarer dans leur temps. *Et la grâce de Dieu était en lui* : qui en doute, puisqu'il était si étroitement uni à la source de la sainteté et de la grâce ? Mais le saint Évangéliste veut dire qu'à mesure que l'Enfant croissait et commençait à agir par lui-même, il reluisait dans tout son extérieur je ne sais quoi qui faisait rentrer en soi-même et qui attirait les âmes à Dieu, tant tout était simple, mesuré, réglé dans ses actions et dans ses paroles.

Joseph et Marie, selon le précepte de la loi, ne manquaient pas, tous les ans, d'aller célébrer la Pâque dans le temple de Jérusalem. Ils y menaient leur cher Fils, qui se laissait avertir de cette sainte observance et peut-être instruire du mystère de cette fête. Il y était avant que d'y être ; il en faisait le fond, puisqu'il était le vrai Agneau qui devait être immolé et mangé en mémoire de notre passage à la vie future. Mais Jésus, toujours soumis à ses parents mortels durant son enfance, fit connaître un jour que sa soumission ne venait pas de l'infirmité et de l'incapacité d'un âge ignorant, mais d'un ordre plus profond.

Il choisit, pour accomplir ce mystère, l'âge de douze ans, où l'on commence à être capable de raisonnement et de réflexions plus solides, afin de ne point paraître vouloir forcer la nature, mais plutôt en suivre le cours et les progrès.

La soustraction de Jésus, qui échappe à sa sainte Mère et à saint Joseph, n'est pas une punition, mais un exercice. On ne lit point qu'ils soient accusés de l'avoir perdu par négligence ou par quelque faute ; c'est donc une humiliation et un exercice. Ils en furent premièrement dans l'inquiétude et ensuite dans la douleur, parce qu'ils ne le trouvèrent pas parmi leurs parents et leurs amis, avec lesquels ils le crurent. Combien de fois, s'il est permis de le conjecturer, combien de fois le saint Vieillard se reprocha-t-il à lui-même le peu de soin qu'il avait eu du dépôt céleste ! Qui ne s'affligerait avec lui et avec la plus tendre Mère, comme la meilleure Épouse qui fût jamais ?

Les charmes du saint Enfant étaient merveilleux : il est à croire que tout le monde le voulait avoir, et ni Marie ni Joseph n'eurent peine à croire qu'il fût dans quelque troupe de voya-

geurs ; car les gens de même contrée allant à Jérusalem dans les jours de fête, faisaient des troupes pour aller de compagnie. Ainsi Jésus échappa facilement, et ses parents marchèrent un jour sans s'apercevoir de leur perte.

Retournez à Jérusalem : ce n'est point dans la parenté ni parmi les hommes qu'on doit retrouver Jésus-Christ, c'est dans la sainte cité, c'est dans le temple qu'on le trouvera occupé des affaires de son Père. En effet, après trois jours de recherche laborieuse, quand il eut été assez pleuré, assez recherché, le saint Enfant se laissa enfin trouver dans le temple.

Il était assis au milieu des docteurs : il les écoutait et il les interrogeait, et tous ceux qui l'écoutaient étaient étonnés de sa prudence et de ses réponses. Le voilà donc, d'un côté, assis avec les docteurs, comme étant docteur lui-même et né pour les enseigner ; et, de l'autre, nous ne voyons pas qu'il y fasse, comme dans la suite, des leçons expresses. Il écoutait, il interrogeait ceux qui étaient reconnus pour maîtres en Israël, non pas juridiquement, pour ainsi parler, ni de cette manière authentique dont il usa plus tard : c'était, si je l'ose dire, c'était un enfant, et comme s'il eût voulu être instruit. C'est pour cela qu'il est dit qu'il écoutait et répondait à son tour aux docteurs qui l'interrogeaient, et on admirait ses réponses, comme d'un enfant modeste, doux et bien instruit, en y ressentant pourtant, comme il était juste, quelque chose de supérieur ; en sorte qu'on lui laissait prendre sa place parmi les maîtres.

Admirez comme Jésus, par une sage économie, sait ménager toutes choses, et comme il laisse éclater quelque chose de ce qu'il était, sans vouloir perdre entièrement le caractère de l'enfance. Allez au temple, enfants chrétiens ; allez consulter les docteurs ; interrogez-les ; répondez-leur ; reconnaissez dans ce mystère le commencement du catéchisme et de l'école chrétienne. Et vous, parents chrétiens, pendant que l'Enfant Jésus ne dédaigne pas d'interroger, de répondre et d'écouter, comment pouvez-vous soustraire vos enfants au catéchisme et à l'instruction pastorale ?

Admirez aussi, avec tous les autres, la prudence de Jésus : une prudence non-seulement au-dessus de son âge, mais encore

tout-à-fait au-dessus de l'homme, au-dessus de la chair et du sang; une prudence de l'esprit. Nous pourrions ici regretter quelques-unes de ces réponses de Jésus qui firent admirer sa prudence; mais l'Évangile nous en a conservé une qui nous fera assez connaître la nature et la hauteur de toutes les autres.

Ses parents furent étonnés de le trouver parmi les docteurs, dont il faisait l'admiration. Ce qui marque qu'ils ne voyaient rien en lui d'extraordinaire dans le commun de la vie, car tout était comme enveloppé sous le voile de l'enfance; et Marie, qui était la première à sentir la perte d'un si cher Fils, fut aussi la première à se plaindre de son absence. Eh, *mon Fils*, dit-elle, *pourquoi nous avez-vous fait ce traitement? Votre Père et moi, affligés, vous cherchions*. Remarquez : *votre Père et moi*; elle l'appelle son père, car il l'était, comme on a vu, à sa manière; père, non-seulement par l'adoption du saint Enfant, mais encore vraiment père par le sentiment, par le soin, par la douceur; ce qui fait dire à Marie : *Votre Père et moi, affligés*; pareils dans l'affliction, puisque, sans avoir part dans votre naissance, il n'en partage pas moins avec moi la joie de vous posséder et la douleur de vous perdre. Cependant, femme obéissante et respectueuse, elle nomme Joseph le premier : *Votre Père et moi*, et lui fait le même honneur que s'il était père comme les autres. O Jésus ! que tout est réglé dans votre Famille ! Comme chacun, sans avoir égard à sa dignité, y fait ce que demande l'édification et le bon exemple ! Bénite Famille, c'est la sagesse éternelle qui vous règle.

Pourquoi me cherchiez-vous ? ne saviez-vous pas que je dois être occupé des affaires de mon Père ? C'est ici la réponse sublime de l'Enfant. Est-ce qu'il désavoue Marie, qui avait appelé Joseph son père ? Non sans doute ; mais il leur rappelle le doux souvenir de son vrai Père, qui est Dieu, dont la volonté, qui est l'affaire dont il leur veut parler, doit faire son occupation. La volonté de son Père était qu'il donnât alors un essai de la sagesse dont il était plein et qu'il venait déclarer, et tout ensemble de la supériorité avec laquelle il devait regarder ses parents mortels, sans suivre la chair et le sang, leur maître de droit, soumis à eux par dispensation.

Et ils ne concurent pas ce qu'il leur disait. Ne raffinons point mal à propos sur le texte de l'Évangile. On dit non-seulement de Joseph, mais encore de Marie même, qu'ils ne concurent pas ce que voulait dire Jésus. Marie concevait sans doute ce qu'il disait de Dieu, son Père, puisque l'Ange lui en avait appris le mystère; ce qu'elle ne conçut pas aussi profondément qu'il le méritait, c'étaient ces affaires de son Père dont il fallait qu'il fût occupé. Apprenons que ce n'est pas dans la science, mais dans la soumission que consiste la perfection. Pour nous empêcher d'en douter, Marie même nous est représentée comme ignorant le mystère dont lui parlait ce cher Fils. Elle ne fut point curieuse, elle demeura soumise; c'est ce qui vaut mieux que la science. Laissons Jésus-Christ agir en Dieu, faire et dire des choses hautes et impénétrables; regardons-les, comme fit Marie, avec un saint étonnement; conservons-les dans notre cœur pour les méditer, et les tourner de tous côtés en nous-mêmes, et les entendre, quand Dieu le voudra, autant qu'il voudra.

Et il partit avec eux, et alla à Nazareth. Après s'être un peu échappé pour faire l'ouvrage et le service de son Père, il rentre dans sa conduite ordinaire, dans celle de ses parents, dans l'obéissance. C'est peut-être mystiquement ce que l'Évangile appelle *descendre*; mais, quoi qu'il en soit, il est vrai que, remis entre leurs mains jusqu'à son baptême, c'est-à-dire jusqu'à l'âge d'environ trente ans, il ne fit plus autre chose que leur obéir.

Je suis saisi d'étonnement à cette parole : est-ce là donc tout l'emploi d'un Jésus-Christ, du Fils de Dieu ? Tout son emploi, tout son exercice est d'obéir à deux de ses créatures. Et en quoi leur obéir ? Dans les plus bas exercices, dans la pratique d'un art mécanique. Où sont donc ceux qui se plaignent, qui murmurent, lorsque leurs emplois ne répondent pas à leur capacité, disons mieux, à leur orgueil ? Qu'ils viennent dans la maison de Joseph et de Marie, et qu'ils y voient travailler Jésus-Christ. Nous ne lisons point que ses parents aient jamais eu de domestiques, semblables aux pauvres gens dont les enfants sont les serviteurs. Jésus a dit de lui-même qu'il *était venu pour servir*. Les Anges furent obligés, pour ainsi dire, à le venir servir eux-mêmes dans

le désert, et l'on ne voit nulle part qu'il eût des serviteurs à sa suite. Ce qui est certain, c'est qu'il travaillait lui-même à la boutique de son Père. Le dirai-je ? il y a beaucoup d'apparence qu'il perdit Joseph avant le temps de son ministère. A sa Passion, il laisse sa Mère en garde à son disciple bien-aimé, qui la reçut dans sa maison ; ce qu'il n'aurait pas fait si Joseph, son chaste Époux, eût été en vie. Dès le commencement de son ministère, on voit Marie conviée avec Jésus aux noces de Cana : on ne parle point de Joseph. Un peu après, on le voit aller à Capharnaüm, lui, sa Mère, ses frères et ses disciples. Joseph ne paraît pas dans un dénombrement si exact. Marie paraît souvent ailleurs ; mais, depuis ce qui est écrit de son éducation sous saint Joseph, on n'entend plus parler de ce saint homme. Et c'est pourquoi, au commencement du ministère de Jésus-Christ, lorsqu'il vint prêcher dans sa patrie, on disait : *N'est-ce pas là ce charpentier, fils de Marie* ; comme celui, n'en rougissons pas, qu'on avait vu, pour ainsi parler, tenir la boutique, soutenir par son travail une Mère veuve et entretenir le petit commerce d'un métier qui les faisait subsister tous deux. *Sa Mère ne s'appelle-t-elle pas Marie ? n'avons-nous pas parmi nous ses frères Jacques et Joseph, et Simon et Juda, et ses sœurs ?* On ne parle point de son Père : apparemment donc qu'il l'avait perdu ; Jésus-Christ l'avait servi dans sa dernière maladie. Heureux Père à qui un tel Fils a fermé les yeux ! vraiment il est mort entre les bras et comme dans le baiser du Seigneur. Jésus resta à sa Mère pour la consoler, pour la servir : ce fut là tout son exercice.

(ROHRBACHER.)

Écoutez maintenant ce que sainte Brigitte apprit de la divine Marie elle-même (*Révélation*, liv. VI, ch. LIX) : Mon Époux, à la fin de sa carrière, ne soupirait plus qu'après le Ciel, et cependant une chose encore le retenait sur la terre, c'était la volonté tout aimable du Seigneur. Elle lui était si chère qu'on l'entendait répéter sans cesse : « Plaise à Dieu que je continue à vivre encore, s'il le faut, pour accomplir son adorable volonté ! »

Lorsque le saint Patriarche eut exhalé sa belle âme, Jésus voulut rendre à son corps les derniers services de la charité.

Voici ce que raconte sainte Brigitte sur une révélation qu'elle reçut de l'auguste Marie. « Ce fut notre Sauveur lui-même qui ferma les yeux et la bouche à son Père nourricier, et plaça son corps dans la situation la plus bienséante. Ensuite, il ordonna aux Anges, qui sont ses esprits administrateurs, de l'ensevelir : ce qui fut fait dans un clin d'œil. Enfin, il lui donna une dernière bénédiction, en disant qu'il bénirait semblablement tous ceux qui, au jour de la mort de ce grand Serviteur de Dieu, offriraient ou feraient offrir en son honneur le saint Sacrifice. » (*Révé.*, liv. VI, c. LIX.)

Les funérailles eurent lieu selon la coutume de la nation, mais sans aucun éclat extérieur. Le corps était porté par ses plus proches parents et suivi par le reste de la famille, les amis et une partie des habitants de la bourgade, ayant au milieu d'elle Jésus et Marie. Oh ! si les yeux de ce peuple se fussent ouverts à la lumière d'en haut, quel eût été son étonnement de reconnaître dans ce Fils le Créateur de l'univers, et dans cette Mère la Reine des hommes et des Anges, des Anges, qui sans doute se trouvaient là en multitude pour faire honneur à leurs Majestés. Mais ces merveilles leur étant cachées, cette lugubre cérémonie ne fut pour eux qu'un spectacle fort ordinaire. Le convoi prit la route de Jérusalem, s'il faut en croire le vénérable Bède (*De Locis sanctis*, cap. vi), et saint Jérôme (*Serm. de Assumptione*), et s'arrêta dans la vallée de Josaphat, lieu choisi pour inhumer le saint corps. Là un sépulcre fut creusé et maçonné selon l'usage, et reçut en dépôt cette chaste dépouille, que la résurrection devait lui ravir quelques années après, comme nous le dirons bientôt.

Il y eut de la tristesse dans ces funérailles ; car ce sentiment n'a rien de vicieux, pourvu qu'il soit modéré. Il est permis de pleurer ses parents, de pleurer les hommes vertueux surtout, parce que leur disparition est une calamité publique, puisqu'ils n'existaient que pour édifier et servir le prochain. Les méchants seuls ne sont point à regretter ; car leur présence sur cette terre est plus pernicieuse qu'utile. Les habitants de Nazareth pleurèrent donc Joseph, comme un parent, comme un ami vertueux,

comme un homme de bon conseil, comme un modèle, comme un juste dont les mérites protégeaient leur cité ! Marie, dont le cœur était si tendre et si généreux, pleura aussi ce saint Époux, par amour et par reconnaissance. Jésus lui-même ne put retenir ses larmes, j'en suis sûr ; puisque l'Évangile nous le montre pleurant sur un homme qu'il aimait beaucoup moins, Lazare, et sur le fils de la veuve de Naïm, qui n'avait aucun droit particulier à son amour. L'Évangile, il est vrai, se tait sur cet événement : mais il se tait sur tant d'autres choses qui n'en sont pas moins vraisemblables. J'aime à voir pleurer Jésus, parce que cette sensibilité m'ouvre son cœur et me fait rougir de la dureté du mien ; parce qu'elle me presse de lui donner un amour plus tendre ; parce qu'elle contribue à me détacher des créatures, si peu compatissantes aux misères des autres ; parce que cette tendresse admirable atteste à mon âme qu'elle n'a rien perdu en quittant tout pour lui.

Mais revenons à saint Joseph, pour faire voir comment sa résurrection anticipée est un fait probable. Si j'examine cette question, c'est qu'elle est trop glorieuse à ce grand Saint pour ne pas plaire aux âmes qui lui sont dévouées. Tout le monde sait qu'à la mort du Sauveur plusieurs morts ressuscitèrent. « Les monuments s'ouvrirent, nous dit l'Évangile, et plusieurs corps de Saints, qui y dormaient dans la poussière, revinrent à la vie ; » *Monumenta aperta sunt, et multa corpora Sanctorum qui dormierant, surrexerunt.* (Matth., xxvii, 52.)

L'Évangile ne nommant pas les Saints qui revinrent à la vie, soit après la mort du Sauveur, soit après sa résurrection, car là-dessus les opinions se partagent, on ne peut affirmer avec certitude que saint Joseph soit ressuscité. Cependant, c'est une chose qui me paraît fort vraisemblable. Il est à croire, en effet, que Dieu ne distribue pas au hasard ses faveurs, ses grâces privilégiées, mais qu'elles sont méritées d'une manière quelconque. Nous pouvons donc rechercher, avec le respect convenable, les raisons qui le déterminèrent dans le choix des morts qu'il lui plut de rendre alors à la vie. Fut-il déterminé par son propre amour ? Joseph dut être choisi le premier : car de tous ses serviteurs ce

fut celui qu'il aimait davantage; autrement que l'on me dise pourquoi il le donna pour Époux à l'auguste Marie de laquelle est né Jésus : *Virum Mariæ de qua natus est Jesus*. Eut-il égard à l'amour que ces Saints lui avaient porté? alors Joseph dut se présenter en première ligne : car le plus aimé des hommes a dû être le plus aimant, et d'ailleurs sa vie est là pour en rendre témoignage. Choisit-il de préférence ceux qui avaient eu des rapports plus étroits avec sa sainte humanité? le droit de Joseph est incontestable, en vertu de son alliance avec Marie et de sa qualité de Père nourricier de l'Enfant-Dieu. Aussi ce sentiment est-il soutenu par saint Bernardin (*Serm. de Joseph.*), par Gerson (*Josephina*), par Suarez (*De Incarn.*, disp. XXI) et beaucoup d'autres auteurs célèbres.

Il est également probable qu'après sa résurrection, saint Joseph accompagna son Fils dans la gloire, car on ne saurait voir une faveur dans une résurrection suivie d'une nouvelle mort? Si le trépas est un châtiment, comme nous l'enseigne l'Écriture, mourir deux fois, c'est être doublement puni. Il est certain que les âmes de ces Saints sortirent des limbes glorieuses et immortelles. Or, une âme ne saurait quitter son corps sans douleur, et la douleur est incompatible avec la vraie béatitude. S'il faut alléguer ici des autorités, je citerai saint Ignace (*Ep. aux Magnés.*), Origène (*Comment. sur saint Matthieu*), Clément d'Alexandrie (*Stromates*), Eusèbe de Césarée (*Evang.*, c. XII), saint Hilaire (*Ps. XI*), saint Jérôme (*Ep. XXXV*, al. III), le Vénérable Bède (*In Matth. XXVII*); enfin Cornélius à Lapide assure que ce sentiment est le plus commun et le plus probable. D'où je conclus que saint Joseph est aujourd'hui en corps et en âme dans les Cieux.

Quelle place y occupe-t-il? La première après Notre-Seigneur et la très-sainte Vierge, car le Père a droit d'occuper la première place chez son Fils. En vain dira-t-on que l'Homme-Dieu n'était pas son Fils par nature; il l'était à un titre légal qui n'avait pas moins de force et de légitimité. N'avait-il pas été formé de la chair de Marie? Or, le corps sacré de cette auguste Vierge appartenait à Joseph en vertu de leur alliance. Ce divin Enfant était donc à lui malgré le miracle de sa conception, selon ce principe du droit :

Que ce qui naît ou est planté sur le terrain d'autrui appartient à son maître : *Quod in alieno solo nascitur vel ædificatur, sub illius dominium cadit cujus est solum*. Saint François de Sales faisait le même raisonnement, mais à sa manière naïve et gracieuse. Si une colombe, disait-il, portant en son bec une datte, la laissait tomber dans un jardin, et qu'elle donnât un palmier, ne dirait-on pas que ce palmier appartient au maître du jardin ? Donc Jésus, ce divin palmier, dont les fruits délicieux nourrissent le monde entier, appartient à Joseph, puisque, semé par l'Esprit-Saint, il a germé dans le sein de Marie, jardin fermé dont Joseph était propriétaire.

Niera-t-on que Marie soit la Souveraine des Cieux ? Non, car c'est la qualité que lui donne l'Église : *Regina Cæli*. Et dans le royaume de cette Reine il y aurait quelque'un au-dessus de son Époux ?

Jean Carthagène (*In Sac. Arcan. Met J.*, lib. IV, hom. viii et ix), après avoir longuement disserté sur la sainteté de Joseph et la sublimité de son ministère, conclut ainsi qu'il suit : Je crois être plus logicien que téméraire en inférant de tout ce que je viens de dire, qu'après la très-sainte Vierge, Joseph est placé dans le Ciel au premier rang, parce qu'ayant eu la prééminence de la sainteté dans l'Église militante, il doit avoir celle de la gloire dans l'Église triomphante ; parce que, associé pendant la vie aux soins maternels, aux travaux, aux douleurs de Marie, il eût été trop dur de l'éloigner d'elle dans la gloire.

Sans doute, dit Gerson (*De nativ. B. Mariæ*), il y a dans le Ciel des Saints bien haut placés, par exemple, saint Jean-Baptiste, les Apôtres, pour ne rien dire des Anges ; cependant je crois que Joseph siège au-dessus d'eux tous. Après la première Hiérarchie, qui n'est autre que la Trinité sainte, vient la seconde, formée de Jésus, de sa Mère et de son Père ; tout le reste est au-dessous de cela. Si les Apôtres occupent les premiers rangs, c'est dans l'ordre de l'Église, ou dans la police de la loi d'amour, mais non dans l'ordre de l'union hypostatique, où nous ne voyons figurer que Marie et Joseph. Or, comme le mystère de l'Incarnation domine tout, au Ciel aussi bien que sur la terre, la gloire des saints

Époux est supérieure à tout. Mais, pour mieux comprendre cela, remontons à la source de cette Hiérarchie dont je parle.

Dieu, dans ses admirables desseins, ne s'est pas contenté de faire l'homme à son image, il a voulu représenter la Trinité incréée dans une trinité créée, et c'est ce qu'il a fait en Jésus, Marie et Joseph. Marie, dans l'Incarnation, tient la place du Père; car, comme lui, elle a engendré, quoique d'une manière différente; Jésus-Christ est le Fils selon son humanité, ainsi qu'il l'est dans le Ciel selon sa divinité; et Joseph est la figure du Saint-Esprit, soit en raison de son amour pour Jésus et Marie, soit parce qu'il était l'Époux de cette divine Vierge. Donc ces trois personnes doivent être unies sans intermédiaire, autrement elles ne seraient plus l'image de la Trinité incréée.

Ne serait-ce point là ce que Marie voulut insinuer à sainte Brigitte, quand, après lui avoir dit que tout le bonheur de son Époux Joseph était d'accomplir la sainte volonté de Dieu, elle ajouta : « Et c'est pour cela qu'il jouit dans le Ciel d'une gloire immense : » *Cujus causa ingenti modo gloria potitur.* (Rèvel., liv. VI, c. LIX.)

Sainte Gertrude, dans une extase, se trouvant au milieu des Saints, s'aperçut qu'au nom de Joseph tous inclinaient la tête; d'où elle conclut qu'il leur était supérieur. Ainsi s'est vérifiée en ce grand Saint cette parole du livre des Proverbes : « Celui qui fut chargé de la garde de son Seigneur sera glorifié, » en proposition de la sublimité de son ministère sans doute; puisque cette garde est indiquée ici comme le seul motif de cette glorification : *Qui custos est Domini sui glorificabitur.* (Prov., c. XXVII.)

Il est difficile de penser que la mémoire de saint Joseph n'ait pas été chère aux Apôtres et aux disciples de Notre-Seigneur, et qu'ils ne l'aient honoré d'aucun culte.

Dès le IX^e siècle, les Grecs faisaient sa fête; mais elle était commune aux ancêtres du Sauveur et même à tous les justes de l'ancienne alliance.

Les religieux du Mont-Carmel adoptèrent cette fête en Syrie, où ils étaient au XI^e siècle, et c'est par eux qu'elle fut connue des Latins au siècle suivant. En 1399, les religieux mendiants com-

mençèrent à le fêter particulièrement; mais ce n'était encore, comme on le voit, qu'un culte de famille. Dans le cours du xv^e siècle, ce culte fut introduit successivement dans plusieurs Églises de Belgique, de France, d'Espagne, d'Allemagne et d'Italie; il continua à se propager pendant le xvi^e siècle, et l'on peut dire qu'alors la dévotion à ce grand Saint devint tout-à-fait populaire. Ce ne fut cependant qu'au commencement du xvii^e siècle que le Pape Grégoire XV permit sa fête dans toute l'Église. Ensuite le Pape Urbain VIII ordonna que cette fête serait de précepte; mais ce ne fut que sous le pontificat d'Innocent X que le décret de son prédécesseur eut son plein effet.

Depuis lors, on s'empessa de lui ériger partout des églises et des chapelles, et une foule de confréries se formèrent sous sa protection. Le Ciel lui même, pour accroître cette nouvelle dévotion, intervint par de nombreux miracles. Bientôt les puissances de la terre, stimulées sans doute par la confiance du peuple, le choisirent pour Patron de leurs États¹.

Enfin de nos jours Pie IX, à la demande d'un grand nombre d'Évêques, de prêtres et de laïques, l'a déclaré Patron de l'Église universelle.

SAINTE MAGNE (MAGNA).

La Bienheureuse Magne appartenait à une famille opulente de la ville d'Ancyre, capitale de la Galatie. C'était au iv^e siècle. Alors cette ville, dont plusieurs Evêques avaient été de grands Saints, était brillante de piété et de vertus. Ses vierges chrétiennes se comptaient par milliers. Magne était de celles qui ne voulaient pour époux que Jésus-Christ, leur Seigneur adoré. Mais ses parents, qui possédaient des biens immenses et dont elle était l'unique héritière, exigèrent qu'elle prît un mari. Tout ce qu'elle put obtenir, ce fut qu'on lui laissât un peu de liberté dans le choix. Or, dans cette ville d'Ancyre, alors si chrétienne, il y avait aussi de jeunes hommes sincèrement pieux; Magne se détermina pour un de ces enfants de Dieu qui avait fait comme elle le vœu de n'être qu'au divin Sauveur. Ce mariage se fit,

¹ *Vie de saint Joseph*, par M. P***, ch. xxx et xxxi.

et la continence en fut la règle principale. Peu après, les parents de la jeune dame moururent pieusement, et leur gendre, mûr aussi pour le Ciel, les suivit de près.

Magne restée libre, veuve et vierge, et maîtresse de grands biens, renonça à tout ce qui était de la terre pour ne plus s'occuper que du Ciel et se consacrer tout entière aux œuvres de Dieu. Elle distribua en aumônes une partie de ses richesses, secourut les monastères, les églises, les hôpitaux, et fit de sa maison un hospice, où elle recevait les pauvres, les religieuses, les ecclésiastiques et les orphelins. Elle priaît sans cesse, tout en agissant sans relâche; et son air était à la fois si grave et si doux, une telle sainteté brillait dans ses traits et dans tous ses mouvements, que les Évêques mêmes ne pouvaient la voir sans la vénérer, et que les petits et les pauvres l'appelaient leur bonne mère.

Dieu la retira de ce monde dans les dernières années du iv^e siècle.

SAINT MANSUET,

ÉVÊQUE.

C'était un évêque régional, né en Irlande vers l'an 400. Obligé de quitter sa patrie infestée par les invasions, il se réfugia dans l'Armorique, appelée plus tard la Bretagne. On l'a dit évêque de Dol, parce qu'il y séjourna quelque peu de temps; mais lui-même ne prenait que le titre d'évêque des Bretons, parce qu'il parcourait et qu'il évangélisait toute leur contrée.

Il faisait partie des neuf Évêques qui se réunirent à Tours, en 461 pour célébrer la fête de saint Martin, se partager les travaux apostoliques et se prémunir mutuellement contre les ruses des hérétiques.

Il mourut en odeur de sainteté vers l'an 464, et il est honoré le 19 mars.

SAINT JEAN DE PINNA,

ABBÉ.

Ce Saint, du nom de Jean, était l'un des trois cents personnages vénérés que l'empereur Justinien attira de la Syrie et qui

honorèrent l'Italie de leur science et de leurs vertus. Mais, ami de la solitude et du recueillement, Jean se choisit une retraite à trois mille pas de Spolète ; là, il se construisit une cabane autour d'un poirier qui en devenait le soutien ; et il vécut, selon son désir, dans la contemplation, la prière, les jeûnes et les veilles saintes.

Sa vie pieuse lui attira quelques visiteurs et entre autres l'Évêque de Spolète, qui comme lui s'appelait Jean. Il arriva dans la cabane au mois de janvier, et, à sa grande surprise, sa visite fut saluée par un miracle : le poirier, dont la sève était endormie par l'hiver, se couvrit tout-à-coup de feuilles et de fleurs. Frappé de cette merveille, le pieux Prélat ordonna aussitôt la construction d'un monastère dont ce poirier serait le centre ; et il fit violence à l'humilité du saint ermite, en l'obligeant à prendre la direction de cette nouvelle maison de prière.

Il la gouverna avec une grande sagesse pendant quarante-quatre ans, au bout desquels il alla jouir du repos éternel, le 19 mars de l'an 550.

On l'appelle aussi Jean de Pienne ou de Pinna, du nom que prit son monastère, devenu une ville.

SAINT LANDOALD, SAINT AMANCE ET SAINT ADRIEN,

MISSIONNAIRES APOSTOLIQUES.

Saint Amand, dont nous avons rapporté la vie au 6^e jour de février, s'étant démis de son évêché de Maestricht entre les mains de saint Remacle, pour reprendre sa première vocation, qui était celle des missionnaires évangéliques parmi les peuples fidèles et infidèles de diverses provinces, en qualité d'évêque apostolique, alla à Rome faire approuver au Pape saint Martin le dessein qu'il avait de travailler comme auparavant à la conversion des païens, sans s'attacher à aucun diocèse.

Ce saint Pape ne se contenta pas de le recevoir favorablement et d'approuver sa conduite, il choisit encore, comme il l'en avait prié, d'excellents ouvriers dans Rome, pour aller avec lui travailler à cette ample moisson de l'Évangile, que le Seigneur préparait dans le pays où il devait l'envoyer.

Le principal des coopérateurs associés à saint Amand fut saint Landoald, prêtre de l'Église de Rome, originaire d'une famille de Lombards, considéré pour son éminente vertu.

Il crut entendre la voix de Dieu qui l'appelait par l'organe du Vicaire de Jésus-Christ; et, tout brûlant de l'amour qu'il lui inspira pour le salut des peuples, il quitta sans hésiter son pays et les habitudes qu'il y avait, pour se mettre aux ordres de saint Amand, avec le diacre Amance et quelques autres pieux personnages que saint Martin leur joignit.

Ils partirent de Rome à la nouvelle que saint Amand reçut de l'ordination de saint Remacle, qui fut sacré évêque de Maestricht en sa place.

Lorsqu'après avoir visité divers monastères de France, ils furent arrivés dans le pays d'entre la Meuse et l'Escaut, saint Remacle obtint que Landoald demeurerait près de lui pour le soulager dans le ministère épiscopal. Landoald eut un grand champ dans toute l'étendue du diocèse de Maestricht, pour exercer sa patience et sa charité. Sa vigilance et son zèle furent infatigables dans tout ce qu'il eut à faire et à souffrir, pour instruire les peuples grossiers de la campagne et déraciner les vices qui régnaient dans le pays avec l'ignorance. Un homme riche lui ayant donné un fonds de terre sur la rivière de Herck, à l'occident de Maestricht, il y bâtit une église, qu'il fit dédier par saint Remacle, vers l'an 659, sous le nom de saint Pierre.

Après la démission de saint Remacle, Landoald continua sous son successeur, saint Théodard, de travailler à l'œuvre où Dieu l'avait appelé. Le roi Childéric II, qui ne régnait alors que dans l'Austrasie, étant venu demeurer à Maestricht, ne fut pas longtemps sans reconnaître sa sainteté. Il n'en resta pas aux termes de l'estime et de la vénération qu'il avait pour lui; mais il voulut pourvoir à sa subsistance et à celle de la petite communauté qu'il avait rassemblée à Wintershowen.

Cette bonne volonté du prince obligea Landoald à envoyer de temps en temps un homme à Maestricht pour aller recevoir ses aumônes. Celui qu'il employait pour cela était un de ses disciples nommé Adrien; il fut assassiné en chemin près de Villiers, reve-

nant de Maestricht à Wintershowen, par des voleurs qui le croyaient chargé d'or et d'argent. L'Église l'honora depuis comme un Martyr, honneur qu'elle rendait alors aux personnes de sainte vie que l'on faisait mourir injustement de quelque manière que ce fût, quand même il n'eût pas été question de défendre la vérité ou la justice pour Jésus-Christ par leur mort.

Saint Landoald ne survécut pas beaucoup à cet accident, et l'on a lieu de croire qu'il mourut avant que saint Lambert, que plusieurs ont pris sans beaucoup de fondement pour son disciple, eût succédé dans l'évêché de Maestricht à saint Théodard, qui fut martyrisé l'an 668.

Landoald fut enterré dans son église de Wintershowen, où Dieu fit divers miracles par son intercession. Son corps demeura en terre jusqu'à ce qu'en 735 il fut levé par saint Floribert, évêque de Liège, fils et successeur de saint Hubert, qui avait transporté le siège épiscopal de Maestricht en cette ville, avec les reliques de l'évêque martyr saint Lambert, son prédécesseur.

On célébra depuis la mémoire de cette élévation au 1^{er} jour de décembre, où elle s'était faite. La crainte des Normands qui vinrent deux cents ans après ravager ces provinces fut cause que l'on remit en terre ce saint corps, qui par ce moyen fut dérobé à leur fureur. On le leva de nouveau, avec ceux du diacre saint Amance, du martyr saint Adrien, et de quelques autres qui avaient été de la compagnie de saint Landoald.

Ces saintes reliques tentèrent plus tard l'abbé et les moines de Saint-Bavon de Gand, qui étaient seigneurs de la terre de Wintershowen. Usant de leur droit, ils les firent transporter dans leur abbaye l'an 980.

SAINT ALCMOND,

ROI DU NORTHUMBERLAND.

Almond était fils d'Elred et frère d'Osred, tous deux rois des Northumbres. Il fit un saint usage des prospérités temporelles tant que Dieu lui permit d'en jouir. Plus son rang l'élevait au-dessus des autres hommes, plus il était doux, humble et affable. Il trouva le secret précieux d'être pauvre au milieu des richesses,

et son plus grand plaisir était de se dépouiller de ses biens en faveur des indigents. Enfin arriva le temps des épreuves... Les Northumbres, ligüés avec les Danois, ayant levé l'étendard de la rébellion, il fut obligé de s'enfuir avec son père. Il se retira chez les Pictes, parmi lesquels il vécut environ vingt ans. Il s'appliqua pendant ce temps à se convaincre de plus en plus de la vanité des choses terrestres, et à s'attacher inviolablement au service du Roi des rois.

Les Northumbres, opprimés sous la domination de tyrans cruels, se repentirent enfin de leur révolte; ils prirent les armes pour recouvrer leur liberté, et engagèrent Almond à se mettre à leur tête. L'amour de la religion, le désir de secourir des malheureux déterminèrent le Saint à accepter ce qu'on lui proposait. L'armée des tyrans fut battue plusieurs fois; mais le vertueux prince devint la victime d'une trahison ourdie par Eardulf, qui avait usurpé la souveraineté. D'autres disent qu'il fut assassiné par les Danois vers l'an 819.

Son corps fut enterré à Lilleshult, dans le Shroshire. On le transporta à Derby, où il était autrefois honoré le 19 mars, avec le titre de patron. On trouve l'histoire de cette translation dans un ancien sermon manuscrit prêché à Derby peu de temps après. Il y est dit encore que l'église qui possédait les reliques de saint Almond devint célèbre par plusieurs miracles, et que la dévotion y attirait un grand concours de pèlerins.

LE BIENHEUREUX ABOND DE HUY.

Abond, né dans la ville de Huy, au pays de Liège, montra dès son enfance, avec la simplicité, la droiture et la pureté, un grand désir de se donner tout à Dieu. Durant ses études, il passait les heures de récréation dans l'église, où il priait Dieu et invoquait tendrement la très-sainte Vierge, en la suppliant de le faire entrer dans la vie monastique.

Il eut le bonheur d'être admis dans l'abbaye de Villers; il y édifia tous ses compagnons. Dieu, qu'il priait sans cesse, et la très-sainte Vierge, qu'il implorait constamment, lui accordèrent de

célestes visions, qui les firent soupirer de plus en plus après l'immense félicité des Cieux. Il vécut peu et s'endormit le 19 mars d'une année qu'on ne nous désigne pas. Il est honoré dans sa ville de Huy.

LE VÉNÉRABLE BADILON,

ABBÉ DE SAINT-MARTIN.

Le comte Badilon, né en Aquitaine, occupait un rang distingué à la cour de Charles le Chauve. Il jouissait d'une fortune considérable, et donnait au monde de grands exemples d'innocence et de piété. A sa tenue, dit le *Légendaire*¹, on l'eût pris pour un religieux.

Voyant avec quelle ardeur le roi et son épouse s'employaient à la restauration des églises, ce seigneur voulut les imiter. Son zèle, dès lors, saintement jaloux, n'eût aucun repos qu'il n'eût trouvé l'occasion de se satisfaire. Il parcourut toutes les ruines qu'avait laissées sur le sol des Gaules la fureur des païens, et bientôt il rencontra ce qu'il cherchait.

Tout près de la ville des Éduens, il y avait eu jadis un célèbre monastère, bâti en l'honneur de saint Martin par la libéralité de la reine Brunehaut. Rien n'égalait sa richesse et sa magnificence; mais profané, pillé et renversé par les Sarrasins en 732, il ne présentait plus alors que des décombres. Ce fut en ce lieu sacré et si riche en souvenirs que s'arrêta Badilon. Aussitôt il en fit la demande au roi, et ajouta à sa requête la promesse de renoncer aux honneurs et aux affaires de ce monde, et de se dévouer au service de Dieu dans ce monastère même qu'il allait relever. Le roi et la reine accordèrent volontiers ce qu'on leur demandait, et s'engagèrent de plus à seconder Badilon de tout leur pouvoir dans l'exécution d'une œuvre qui répondait si bien à leurs inclinations. Excité de plus en plus par ces premiers succès, il se mit en toute hâte à recueillir les matériaux et les instruments de construction, et n'eut point de repos avant d'avoir achevé la basilique. Il rechecha avec soin les domaines qu'avait possédés le monastère,

¹ Extrait de la Vie du B. Hugon, légende du XI^e siècle, traduite dans l'Histoire manuscrite de saint Martin.

par les dons de la reine Brunehaut et les concessions des autres rois; mais il songea surtout à lui rendre de saints religieux.

Il partit donc pour le monastère de Saint-Savin de Poitiers, où il avait vu lui-même de beaux modèles de régularité et de ferveur. Il en revint accompagné de dix-huit religieux d'une vertu exemplaire. Parmi eux on remarquait Oddon, homme d'une rare prudence et d'une admirable douceur; Jean, connu pour sa profonde humilité, et le vénérable Hugues¹, que sa sainteté éminente avait placé à la tête de tous ses Frères. Cependant cet humble religieux repoussa les honneurs de supériorité, et détermina ses Frères à choisir Arnoul pour abbé. Ce choix fut confirmé par Badilon, protecteur du monastère. Il sentit lui-même renaître avec plus de vivacité que jamais le désir qu'il avait eu d'abord de renoncer pour toujours au monde et de se consacrer à Dieu par les vœux monastiques. Il ne balança plus à exécuter ce dessein. On ne peut dire quelle fut à cette nouvelle la joie des Frères qu'il avait amenés du Poitou; mais on ne peut exprimer non plus avec quelle perfection se dévoua à Dieu ce généreux serviteur, ni quelle fut son humilité, sa patience et son obéissance.

Heureux dans cette communauté, qui devint en peu de temps très-fervente, Badilon y attira un neveu de même nom que lui. Ce jeune homme, doué d'un excellent naturel, embrassa, dans le monastère de son oncle, les règles qu'il y suivait lui-même avec tant d'édification, et fut comme lui rempli de zèle pour le culte divin et la perfection de son état. On croit que Badilon fut appelé à succéder à l'abbé Arnoul; mais on ne sait rien de son gouvernement, sinon qu'il obtint du roi Charles le Chauve la confirmation d'un traité passé entre les chanoines d'Autun et les religieux de Saint-Martin pour une mutation dont on n'indique pas l'objet. Il eut pour successeur Grégoire, dont le premier acte connu est daté de 894. C'est donc vers ce temps que Badilon alla recevoir du juste Juge la récompense de son zèle et de sa charité².

¹ Il fut ensuite prieur d'Aury.

² Emprunté au *Légendaire* de M. l'abbé Péquégnot.

SAINT ANDRÉ DE SIENNE,

PÉNITENT.

André, né à Sienne, de la noble famille des Gallérani, embrassa dans ses jeunes années la carrière militaire, et s'y fit remarquer par une grande bravoure. Mais ardent aux champs de bataille, il était aussi ardent Chrétien, et un jour qu'il entendit un de ses compagnons d'armes proférer un horrible blasphème, sans perdre un instant, il tira son épée et tua le blasphémateur.

Ce meurtre, qui n'était nullement médité, ne pouvait pourtant pas rester impuni. Les magistrats de Sienne le condamnèrent au bannissement. Il le subit sans se plaindre, et saisit cette occasion de se consacrer tout-à-fait à Dieu et aux œuvres de charité. Il y employa ses grands biens. Il établit, avec quelques-uns de ses parents et de ses amis, une association qui avait pour but le soulagement et le salut des pauvres. Les membres de cette sorte de confrérie s'appelaient les Frères de la Miséricorde.

Il ne rentra dans Sienne qu'en secret et n'y demeura plus. Il y passait pour porter des secours aux misères du corps et de l'âme. Il priait sans cesse pour celui qu'il avait immolé, s'imposait pour lui des pénitences et des sacrifices, et il eut le bonheur de ramener beaucoup de pécheurs à l'Église.

Ses historiens rapportent qu'il fut honoré plus d'une fois des apparitions consolantes de la très-sainte Vierge. Ils ajoutent qu'il obtint d'elle plusieurs miracles. Il mourut saintement, ayant beaucoup réparé et conquis beaucoup de mérites, le 19 mars de l'an 1252, et de nombreux miracles signalèrent ses funérailles.

LE BIENHEUREUX ANDRÉ DE SIENNE,

FRÈRE-MINEUR.

Le Bienheureux Gilles fut le père spirituel de cet autre André de Sienne, et les fréquents entretiens qu'il eut avec lui le conduisirent à la perfection évangélique, dont Frère Gilles était un modèle accompli. Nous ignorons absolument les détails de la vie d'André, soit avant qu'il prit l'habit de Saint-François en qualité de Frère lai, soit depuis sa vocation. Il paraît qu'il était natif de

Sienne, en Toscane, et qu'il mourut à Spolète peu d'années après saint François, c'est-à-dire le 27 mars 1229.

On rapporte qu'au temps de ce Bienheureux, il y avait à Spolète un homme âgé et fort avare; il avait conçu pour les Frères-Mineurs, qui venaient de s'y établir, un mépris qui allait jusqu'à l'aversion. Ce vieillard portait le jugement le plus désavantageux sur cet institut, et en conséquence il refusait durement de les assister. Frère André, qui faisait la quête à Spolète, parla de cet homme à saint François, qui lui conseilla de tâcher d'en obtenir seulement un pain. A force d'importunités, André l'obtint, et l'apporta au bienheureux Patriarche, qui le coupa en morceaux et le distribua à la communauté, en ordonnant qu'avant de le manger chacun en particulier récitât trois fois le *Pater* et l'*Ave, Maria*, pour ce bienfaiteur. Dieu exauça la prière des religieux, car avant que le diner fût fini, cet homme se présenta à la porte du couvent, et demanda pardon des jugements téméraires qu'il avait portés sur eux et de sa dureté à leur égard. Les religieux l'accueillirent avec affection, et loin de chercher à le confondre, s'humilièrent devant lui.

Ce procédé toucha l'avare, qui dès ce moment renonça à sa mauvaise inclination, et devint dans la suite un des bienfaiteurs les plus zélés de l'Ordre de Saint-François.

LE BIENHEUREUX MARC DE SAINTE-MARIE,

FRÈRE-MINEUR.

Le Bienheureux Marc, originaire de la Marche d'Ancône, en Italie, était docteur en médecine avant sa profession religieuse. Frappé du néant des choses humaines et voulant s'occuper uniquement de son salut, il abandonna le monde, et du consentement de sa femme, qui prit le voile dans l'Ordre de Sainte-Claire, à Ascoli, il embrassa la règle de Saint-François, dans un couvent de l'Observance, situé auprès de Fabriano.

Comme il avait fait d'excellentes études, il s'appliqua à la prédication aussitôt qu'il eut prit l'habit. On rapporte qu'étant gardien du couvent de San-Severino, il fut averti d'une manière extraordinaire de ne faire rouler ses sermons que sur la charité;

que depuis il fut embrasé du feu divin de cette première vertu, et qu'il le faisait passer dans l'âme de ses auditeurs.

Il eut beaucoup de part à l'érection des monts-de-piété en divers lieux d'Italie, et fut le compagnon inséparable de saint Jacques de la Marche.

On rapporte que, prêchant à Camérino, dans l'État de l'Église, lorsque la peste y faisait d'affreux ravages, il exhorta ses auditeurs avec tant d'onction et d'assurance à embrasser la vie pénitente, comme le seul moyen de se délivrer du fléau qui les accablait, qu'ils le crurent, et qu'après qu'ils se furent humiliés devant Dieu, la peste cessa.

Il jouissait d'une bonne santé, lorsque, prêchant le carême de 1496 à Valence, il dit à ses auditeurs qu'il leur laisserait un legs qui leur était cher. Après la mi-carême, il ramassa ses livres, en fit un paquet, et la nuit suivante il fut attaqué d'une esquinancie. Alors il annonça aux religieux conventuels, chez qui il était logé, qu'il mourrait le jour de saint Joseph, et les pria de faire porter son corps au couvent de l'Observance, qui était hors de la ville. Puis, après avoir reçu les Sacrements, il s'endormit au Seigneur pendant la lecture de la Passion selon saint Jean, qu'il avait demandée, et précisément comme le lecteur prononçait ces paroles : *Ayant baissé la tête, il rendit l'esprit.*

Sa mort est placée au 19 mars de l'an 1496. Il avait exercé le ministère de la parole pendant quarante années ; ainsi il devait être dans un âge avancé.

Cette mort étant divulguée, il vint un grand concours de monde pour le voir ; les magistrats de Valence, dans l'opinion de sa béatitude, voulurent garder son corps dans leur ville, et cette prétention donna lieu à de vives contestations. Après bien des débats, on l'accorda aux Observantins, de la famille desquels il était, mais à condition qu'ils le déposeraient dans un tombeau particulier. Depuis, le couvent de l'Observance ayant été mis en dedans de la ville, on bâtit une chapelle en l'honneur de Marc de Sainte-Marie, et il y repose dans un sépulcre de pierre, autour duquel on voit un grand nombre d'*ex-voto*, qui sont l'effet des grâces que le Ciel a accordées par son intercession ; et quoique

son culte ne soit pas encore canoniquement autorisé, nous trouvons des hymnes à sa louange et une formule d'oraison pour l'invoquer.

LA BIENHEUREUSE SYBILLINE BISCOSSI,

VIERGE DU TIERS-ORDRE DE SAINT-DOMINIQUE.

Sybilline ou Sybille, née à Pavie de parents chrétiens, mais pauvres, devint aveugle à l'âge de douze ans. Ayant recouvré la vue par l'intercession de saint Dominique, elle demanda à quinze ans l'habit du Tiers-Ordre, fit vœu de consacrer à Dieu sa virginité, et se renferma dans un petit ermitage peu éloigné d'un monastère. Elle ne sortait guère que pour aller à l'église, recevoir la sainte Communion, assister à la Messe ou visiter l'auguste sacrement des Autels. Si elle allait quelquefois à la ville, c'était pour discourir des choses spirituelles et célestes avec une fille fort avancée dans les voies de la perfection, et unie à Dieu par les liens d'un amour pur, qui se nourrissait dans la prière et les Sacrements.

Tout le reste de son temps, la jeune recluse l'employait au travail, à la prière, aux jeûnes, aux veilles, à toute sorte de mortifications. Elle était revêtue d'un rude cilice, la terre nue lui servait de couche, et un fagot, d'oreiller; une mauvaise robe la couvrait, la même et unique en hiver comme en été; elle se disciplinait souvent, et parfois jusqu'au sang. Quand elle méditait la Passion de notre Sauveur, sa flagellation à la colonne, elle tombait en une extase de douleur et d'amour. Un jour, pour la récompenser dès ici-bas des souffrances que lui imposait sa tendresse pour la Victime divine du Calvaire, Jésus lui apparut sous la forme d'un enfant ravissant de beauté, se laissa tenir en ses bras, couvrir de ses innocentes caresses, et lui remplit le cœur de douceurs toutes divines.

Cette âme aimante, héroïque dans sa charité, ne pouvait ouïr parler du bon Dieu, du Sauveur Jésus sur la Croix, au tabernacle ou dans le Ciel, des délices du Paradis, sans être tout enflammée d'un feu d'amour immense envers son très-adorable Époux, tellement qu'il paraissait au dehors, sur sa face et dans

tous ses mouvements. Elle ne pouvait supporter la présence d'une âme embourbée dans les misères des mauvaises passions : ce qu'elle connaissait à première vue. Quand elle le pouvait, elle appelait à elle la personne, la reprenait doucement, lui remontrait le misérable état où elle se trouvait, dans lequel son âme crouaissait, l'exhortait à en sortir au plus tôt par la pénitence, et ne la quittait point qu'elle n'eût obtenu d'elle la promesse de se réconcilier avec son Dieu.

On accourait de tous côtés à la cellule de l'humble anachorète, qui ne rebutait personne. Enfermée dans son gîte sacré et inviolable, elle donnait à ceux et à celles qui les lui demandaient les avis et les conseils que lui inspiraient sa piété, son inépuisable charité. N'ayant pour vivre que son travail et les aumônes des gens de bien, elle avait cependant de quoi soulager les pauvres qui abordaient sa chétive maisonnette : elle dépensait pour elle-même si peu de chose qu'elle ne recevait guère d'aumônes que pour avoir à les répandre dans le sein des indigents. Cette digne épouse du Roi du Ciel vécut sur la terre dans ces austérités, dans ces œuvres de charité, jusqu'à l'âge de quatre-vingts ans, que le Seigneur vint l'inviter à passer au Ciel, pour y jouir des délices éternelles, le 19 mars 1367. Elle avait fait durant sa vie des miracles, elle en fit après sa mort. En 1572, son corps fut trouvé dans son tombeau entier et sans corruption.

(CHAPIA.)

LE BIENHEUREUX BONAVENTURE TORNIELLO,

SERVITE.

La noble famille des Tornielli, à Forli, dans la Romagne, a donné ce Bienheureux à l'Église. Né en 1411 et pieusement élevé, il ne désira dès sa jeunesse que de faire son salut en se consacrant à la très-sainte Vierge dans l'Ordre de ses Serviteurs. Il entra dans cet Ordre aussitôt qu'il le put, et devint rapidement le modèle de ses Frères. Il fit ses vœux à Venise, et se prépara pendant six ans au ministère de la prédication. Il y débuta par de très-grands succès et enrichit l'Église de nombreuses conversions.

Il était petit ; son corps grêle, sa figure commune et sa santé

délicate ne prévenaient pas en sa faveur, mais sa parole ardente triomphait.

Il ne mangeait pas de viande, ne buvait pas de vin, dormait peu, sur une planche ou sur la terre nue; il allait nu-pieds et mal vêtu; il ne prenait pas plus soin de son corps que s'il n'en avait pas eu. Il était toujours à l'œuvre, toujours occupé à la recherche des âmes qu'il fallait arracher à Satan. C'est ainsi qu'il parvint à sa quatre-vingtième année. Sa mort eut lieu à Venise, le 19 mars de l'an 1491, et le culte qu'on lui rendit aussitôt s'appuyait sur de nombreux miracles.

LE VÉNÉRABLE ANTONIN TIMMERMANN,

FRÈRE-PRÊCHEUR, CONFESSEUR DE LA FOI.

Né à Dunkerque, de parents honnêtes, qui, malgré la médiocrité de leur fortune, lui firent donner une bonne éducation, le jeune Antonin Timmermann n'eut pas plutôt achevé ses humanités qu'il gagna Anvers, où il voulait faire sa philosophie, puis étudier la théologie. Il eut de constants succès, et à vingt et un ans, il fut reçu dans l'Ordre de Saint-Dominique.

En peu de temps il acquit de la célébrité comme prédicateur. Mais les troubles religieux qui devaient causer tant de maux à la Belgique et à la France, éclatèrent. On pilla les églises, on expulsa les religieux et les prêtres, et les sectateurs de Calvin, unis à ceux de Luther et de Henri VIII, firent dans ces contrées des plaies qui ne sont pas encore guéries.

Antonin Timmermann, dévoué à sa mission, resta à Anvers, où les Catholiques proscrits avaient besoin de prêtres. Il allait de maison en maison, car les églises et les chapelles étaient fermées, et il soutenait par ses exhortations les cœurs fidèles.

Guillaume de Nassau, prince d'Orange, déserteur de la foi et traître à son souverain, était le chef principal de la rébellion, et le roi d'Espagne, à qui la perte de la Belgique enlevait le plus beau joyau de sa couronne, avait promis une grande récompense à celui qui le déferait de Guillaume. Un certain Jean Jauregui, qui paraissait Catholique, soit par sentiment religieux mal en-

tendu, soit par l'espoir d'un riche salaire, tenta de tuer Guillaume et ne réussit pas. Il fut arrêté et cruellement mis à mort.

Un bruit se répandit que le meurtrier était connu d'Antonin Timmermann, et on ajoutait que le moine avait été son confesseur. Ce qui était vrai. Les chefs de l'hérésie l'arrêtrèrent : il fut sommé de révéler la confession du meurtrier. Il répondit qu'il ne lui était pas permis de révéler ce qui avait pu lui être dit au tribunal de la pénitence. Alors on l'attacha au chevalet, en le menaçant de mort s'il ne révélait rien. Il répondit qu'avec l'aide de Dieu, il préférerait la mort au péché. On procéda sur-le-champ à son martyre.

On lui lia fortement les pouces avec de bonnes cordes et on le suspendit au gibet, puis on attacha d'énormes poids à ses pieds, et lorsqu'ils eurent énormément distendu son corps innocent, on le meurtrit de coups de bâton.

Pendant ce supplice, il récitait des psaumes de David et s'écriait : *Custodi, Domine, labia mea, ut non delinquam in lingua mea.*

Porté ensuite sur la place du marché, il professa généreusement sa foi catholique devant une foule immense, et aussitôt les bourreaux l'étranglèrent, après quoi son corps fut coupé en quatre morceaux, que l'on exposa en diverses parties de la cité. Sa tête fut attachée à la porte de son couvent. Mais le soleil, la pluie, les vents et la grêle respectèrent cette relique ; les corbeaux ne s'en approchèrent point, et on n'y vit s'arrêter que d'innocentes colombes. Un peu plus tard, elle fut retirée et conservée intacte. Ce martyre eut lieu le 19 mars de l'an 1582. Le généreux Martyr avait trente-six ans.

MÉMOIRE DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE

ET DE SAINT JOSEPH.

Après Jésus, dit le R. P. Huguet, aucun Saint n'a jamais aimé saint Joseph d'un amour plus pur et plus ardent que Marie. Cette Mère du bel amour aimait cet illustre Patriarche comme l'Époux que Dieu lui avait choisi pour être le témoin inviolable

de sa virginité, pour protéger son honneur et celui de son divin Fils. Elle l'aimait comme le représentant de Dieu le Père et du Saint-Esprit, dont il tenait la place auprès d'elle. Elle l'aimait enfin comme le Saint qui avait le plus de traits de ressemblance avec elle et son divin Fils : *Joseph fuit super omnes homines puros similis Virgini gloriosæ*¹.

Les Bienheureux dans le Ciel s'aiment d'un amour ineffable, parce qu'ils participent tous à la vision de Dieu : ainsi Marie et Joseph, ces deux Bienheureux de la terre qui participent à la vue, aux entretiens, aux actions de Jésus, s'aiment à un degré plus élevé que tout autre. Jamais affection ne fut plus semblable à celle que l'Église a pour Jésus-Christ, son divin Époux, et elle croissait tous les jours par la communication de leurs biens, par l'union de leurs volontés et les services mutuels qu'ils se rendaient. Marie aimait Notre-Seigneur mille fois plus que sa vie ; et en voyant tout ce que faisait et souffrait pour lui saint Joseph, son amour devenait tous les jours plus grand.

Comme l'amour de Marie, aussi bien que celui de Jésus, ne tend qu'à la sanctification de l'âme, on peut dire que la très-sainte Vierge, ayant aimé saint Joseph plus que toutes les autres créatures, a désiré sa sainteté et l'a procurée avec plus de force et d'efficacité que pour tous les autres Saints, et qu'elle a rendu saint Joseph aussi parfait qu'elle pouvait le souhaiter, car ses désirs sont toujours exaucés de Dieu. Marie, cette trésorière des grâces de Dieu, cette sage dispensatrice de tous ses dons, à qui les a-t-elle prodiguées avec plus de largesse qu'à son chaste Époux, si bien disposé à les recevoir, dit saint Bernardin de Sienna. La très-sainte Vierge est comme un vaste océan rempli de la plénitude de Dieu même, qui se décharge incessamment dans le cœur de Joseph, et qui le remplit de bénédictions autant qu'il en est capable : *Quia omnia quæ sunt uxoris, sunt etiam viri, credo quod beatissima Virgo totum thesaurum cordis sui quem Joseph recipere poterat, illi liberalissime exhibebat*².

¹ Gerson.

² Saint Bernardin de Sienna. — *Pouvoir de saint Joseph*, par le R. P. Huguet, Mariste, 22^e jour.

MARTYROLOGE ROMAIN¹.

En Judée, la fête de saint Joseph, époux de la glorieuse Vierge Marie.

A Sorrento, les saints martyrs Quinctus, Quinctille et Marc, avec neuf autres.

A Nicomédie, saint Panchaire, Romain, qui, ayant eu la tête coupée sous Dioclétien, reçut ainsi la couronne du martyre.

Le même jour, les saints Apollone et Léonce, évêques.

A Gand, saint Landoald, prêtre de l'Église de Rome, et saint Amance, diacre, que le Pape saint Martin avait envoyés pour prêcher l'Évangile, et qui, après leur mort, devinrent célèbres par de nombreux miracles.

A Civita-di-Pinna, la fête de saint Jean, homme d'une éminente sainteté, qui, étant venu de Syrie en Italie, y bâtit un monastère, où il gouverna pendant quarante-quatre ans un grand nombre de serviteurs de Dieu, et où, s'étant rendu célèbre par ses vertus, il mourut en paix.

Additions des autres martyrologes.

Saint Quinctus, sainte Quinctille, sainte Quartille, saint Marc de Sorrente et neuf autres Chrétiens martyrisés dans cette ville.

Saint Apollone et saint Léonce, évêque de Vicence, ou plutôt très-probablement évêque vénéré à Vicence, car ils furent martyrisés en Afrique, avec un fidèle nommé Joseph et quelques autres Chrétiens.

1

QUARTO DECIMO KALENDAS APRILIS.

In Judæa, natalis sancti Joseph sponsi beatissimæ Virginis Mariæ. — Sorrenti, sanctorum martyrum Quincti, Quinctillæ, Quartillæ et Marci, cum aliis novem. — Nicomediæ, sancti Pancharii Romani, qui sub Diocletiano truncatus capite, martyrii coronam accepit. — Eodem die, sanctorum Apollonii et Leontii episcoporum. — Gandavi, sanctorum Landoaldi presbyteri romani et Amantii diaconi, qui a sancto Martino Papa ad prædicandum Evangelium missi, multis post obitum sunt illustrati miraculis. — Apud Pinuensem civitatem, natalis beati Joannis, magnæ sanctitatis viri, qui de Syria ad Italiam veniens, et constructo illic monasterio, multorum servorum Dei per quatuor et quadraginta annos Pater existens, clarus virtutibus quievit in pace.

Sainte Basilie, citée par le martyrologe de saint Jérôme comme martyre avec saint Apollone et saint Léonce.

Saint Calocer, martyr près d'Albinga, sur la côte de Gênes. Une partie de ses reliques est à Brescia.

Saint Cyrille, évêque de Trèves au v^e siècle. Une partie de ses reliques est honorée à Prague.

Saint Auxilien, évêque de Dol, en Bretagne, mort saintement en 460.

Saint Corbase, qui bâtit un monastère au lieu où s'est élevé Quimperlé; mort le 19 mars de l'an 673.

Saint Lactein, abbé, fondateur du monastère d'Athadur, en Irlande. Il florissait au commencement du vi^e siècle.

Saint Théodore, prêtre martyr en Cappadoce, vénéré ce jour chez les Grecs.

Martyrologe de la dernière persécution.

Laurent du Hamoir, prêtre de Liège, dans l'Ordre des Camaldules, venu en France au diocèse de Lyon pour consoler les Frères de son Ordre qu'on avait supprimé, y resta, dans les troubles de 1793, y fut arrêté, sommé de trahir ses engagements et sa foi, sur son refus, condamné à mort comme prêtre fanatique, et guillotiné à Lyon le 19 mars 1794. Il avait soixante-six ans.

N... Gigot, chanoine de Montpellier, ayant refusé le serment schismatique, fut arrêté, condamné à mort comme prêtre réfractaire, et guillotiné à Montpellier le 19 mars 1794. Il avait soixante ans.

Jérôme-Silvain Doré, curé de Saint-Léger, en Poitou, pour le même refus de serment, condamné à mort comme prêtre réfractaire, guillotiné à Poitiers le 19 mars 1794.

N... Gestat, curé de Coulanges, près Nevers, fut arrêté pour les mêmes causes à l'âge de quatre-vingts ans et envoyé à Nantes, où présidait Carrier, qui le fit mettre à fond de cale dans la galiote hollandaise. Il y mourut de faim et de froid le 19 mars 1794.

VINGTIÈME JOUR DE MARS.

Saint Joachim, père de la très-sainte Vierge Mère de Dieu. — **Sainte Photine la Samaritaine** et ses compagnons, martyrs. — **Sainte Alexandra** et ses compagnes, vierges et martyres. — **Sainte Candide**. — **Saint Diogène**, premier évêque d'Arras. — **Saint Grat** et **saint Marcel**, prêtres de Forli. — **Saint Théoctiste**, martyr. — **Saint Martin de Dumie**, évêque de Braga. — **Saint Cuthbert**, évêque de Lindisfarne. — **Saint Urbice**, évêque de Metz. — **Saint Vulfran**, évêque de Sens. — **Saint Thomas**, évêque de Constantinople. — **Saint Bénigne**, abbé de Fontenelle. — **Saint Remi**, évêque de Strasbourg. — **Le Bienheureux Éverard**, comte de Mons, Cistercien. — **Le Bienheureux Jean de Parme**, général des Frères-Mineurs. — **Saint Ambroise de Sienn**, Frère-Prêcheur. — **Le Bienheureux Maurice**, prince de Hongrie, Frère-Prêcheur. — **Le Bienheureux Hippolyte Galantini**. — **Mémoire de la très-sainte Vierge**. — **Martyrologe romain**. — **Additions des autres martyrologes**. — **Martyrologe de la dernière persécution**.

SAINT JOACHIM,

PÈRE DE LA TRÈS-SAINTÉ VIERGE MÈRE DE DIEU.

Saint Joachim était Hébreux de nation, de la province de Galilée, de la tribu de Juda. Il descendait de la royale et prophétique famille de David et de Salomon, selon ces paroles de saint Jean Damascène : « De la race de David, Lévy engendra Melchi et Panther, Panther engendra Barpanther (ainsi était son nom), et enfin Barpanther engendra Joachim. » (*De Fide. orthod.*, lib. IV, c. xvi.)

Saint Joachim fut élevé par ses parents dans une grande piété, et saint Grégoire de Nysse, dans son discours pour la naissance de Notre-Seigneur, disait que ce fut un homme « d'une vertu souveraine, et illustre par son observance exacte de la Loi. »

Dès qu'il eut revêtu la robe virile et que le moment de son mariage fut venu, suivant les prescriptions solennelles de sa nation, afin de perpétuer sa famille dans la crainte de Dieu, et non par aucun désir de la chair, il choisit dans sa tribu une jeune fille de mœurs très-pures et très-austères. Elle était de race sacerdotale,

de la tribu d'Aaron, et descendait comme lui de la royale famille de David; elle habitait Bethléem et s'appelait Anne.

C'est de ces nobles, riches et saints époux que devait naître la glorieuse Reine du Ciel et de la terre. Il convenait que cette eau très-pure d'où devait sortir la source de la grâce du salut, eût de si chastes et si vertueuses origines; tel devait être le paradis au milieu duquel allait s'élever l'arbre qui produit les fruits de la vie, et cette tige de Jessé dont la fleur devait avoir la gloire de voir se reposer sur elle l'Esprit du Seigneur. De cette mine précieuse, Dieu allait tirer l'argent de Marie et l'or du très-doux Seigneur Jésus; dans ses voûtes célestes, il allait bientôt attacher deux grands luminaires : Marie, qui comme la lune éclaire les ténèbres de la nuit du temps, et bientôt après le Christ, ce soleil de justice qui doit éclairer à jamais le jour de l'éternité.

Tels étaient ces deux saints époux, Joachim et Anne, tout entiers occupés à la prière, passant les jours et les nuits dans le jeûne et dans les larmes, versant d'abondantes aumônes dans le sein des pauvres. Ils avaient fait trois parts de leur bien : l'une pour le culte divin, pour l'entretien du temple et de ses ministres, l'autre pour les malheureux, et la troisième pour les besoins de leur famille.

Il y avait déjà vingt ans qu'ils étaient mariés, mais ils n'avaient point d'enfant ni aucun espoir d'en avoir, parce que Anne, selon la parole de saint Grégoire de Nysse, était stérile. C'était pour eux le sujet d'une grande douleur, et non sans raison : car, comme ajoute le même saint Grégoire, la loi attachait à la maternité des privilèges auxquels ne pouvaient participer les femmes qui étaient stériles, la stérilité était regardée en ce temps comme un grand opprobre, comme un châtement manifeste de la colère de Dieu. Les deux saints époux priaient donc jour et nuit le Seigneur de leur accorder un enfant, promettant qu'ils le consacraient à son service. Anne, dit encore saint Grégoire de Nysse, imita la mère de Samuel; elle s'agenouilla devant le Saint des Saints et supplia Dieu de ne point la priver du bénéfice de la loi, elle qui n'avait en rien péché contre la loi, lui demandant l'honneur d'être mère et faisant vœu de lui consacrer l'enfant qu'il lui

donnerait. Au sortir du temple, ajoute saint Épiphanes, elle entra dans son jardin, et ayant reçu un avertissement divin, obtint enfin ce qu'elle désirait si ardemment.

Joachim était dans une métairie qu'il avait proche de la ville sur la montagne, lorsqu'un Ange envoyé de Dieu lui annonça qu'il lui naîtrait une fille, qu'il l'appellerait Marie et qui enfanterait le Sauveur du monde.

Tous leurs vœux étant ainsi exaucés, les deux saints époux vinrent au-devant l'un de l'autre, et se rapportant, pleins de joie, les promesses qui leur avaient été faites, ils rendirent à Dieu de longues actions de grâces pour ce signalé bienfait. C'est ainsi que leurs prières furent exaucées, parce que, dit saint Épiphanes, leur vie sainte avait plu à Dieu. C'est ainsi qu'ils obtinrent ce fruit divin, la très-sainte Vierge Marie, qui devait être le temple et la Mère du Seigneur. Joachim, ajoute-t-il, portait un nom prophétique, qui veut dire *préparation de Dieu*, parce qu'il devait préparer le temple du Seigneur, c'est-à-dire Marie. Anne signifie *grâce*, parce que tous deux devaient recevoir la grâce du Seigneur, par laquelle ils allaient enfanter le plus beau fruit de la terre, la Vierge bienheureuse et bénie.

Toute accablée de vieillesse qu'elle était, sainte Anne conçut donc la Vierge, notre Reine, le 8 de décembre, jour auquel l'Église célèbre ce glorieux événement, et elle la conçut sans aucune tache du péché originel. Neuf mois après, le 8^e jour de septembre, elle mit au monde cette bienheureuse Enfant, dans cette maison des champs qui était près des faubourgs, au milieu des bêlements des innocents agneaux qui paissaient dans les prairies, ainsi qu'il convenait à Celle qui devait être la Mère de l'Agneau sans tache.

Neuf jours après, selon la coutume des Juifs, ces saints parents imposèrent à leur fille le nom qui lui avait été donné par l'Ange, le doux nom de *Marie* qui veut dire *dame* (au rapport de saint Épiphanes), et qui annonçait si bien Notre-Dame, la Reine du Ciel et de la terre. Le quatre-vingtième jour, en accomplissement des prescriptions de la loi, Anne partit pour Jérusalem et offrit son Enfant dans le Temple, puis, l'ayant rachetée selon les règles ordi-

naires, elle revint pleine de joie dans ses foyers, pour s'y consacrer tout entière à l'éducation de sa Fille.

Quand elle eut trois ans, ses parents la reconduisirent à Jérusalem pour remplir le vœu qu'ils avaient fait à Dieu. Arrivés dans le Temple, ils l'offrirent pieusement au Seigneur et la consacrèrent à son service avec toutes les cérémonies solennelles de la loi. Les prêtres reçurent ce très-précieux dépôt. Cette Vierge si petite et déjà si aimée de Dieu, ils la conduisirent dans l'appartement réservé aux vierges qui se consacraient au service du temple et y étaient entretenues à ses frais : elles accueillirent avec joie leur Reine future.

Après ce grand sacrifice, Joachim et Anne revinrent en leur maison de Nazareth : ils y vécurent encore quelques années très-saintement, mais seuls, car ils n'eurent plus d'autre enfant. Sainte Anne n'avait eu qu'un seul époux, et après la mort de saint Joachim, elle ne se remaria pas, ainsi qu'il est prouvé par Hippolyte dans Nicéphore, liv. II, chap. III. On ne peut donc admettre l'opinion de ceux qui soutiennent qu'elle s'est mariée trois fois et qu'elle eut une fille de chacun de ses époux. D'autres ont pensé qu'elle avait eu trois filles de saint Joachim ; mais ils n'appuient leur sentiment que sur un passage de l'Évangile où Marie de Cléophas est appelée la sœur de la très-sainte Vierge. Or dans l'Écriture sainte, ce nom de sœur se donne souvent aussi aux cousines germaines, et si on le voulait toujours prendre à la lettre, il faudrait tomber dans la grossière erreur qui donne des frères et des sœurs à Notre-Seigneur, car les habitants de Nazareth ne disaient-ils pas en parlant de lui : *Est-ce que nous n'avons pas ses frères et ses sœurs avec nous ?* Cependant quel est le Catholique qui ait jamais osé, je ne dis pas avancer, mais penser même que la très-sainte Vierge ait eu d'autre enfant que Notre-Seigneur ?

Du reste cet usage d'étendre le nom de frères et de sœurs aux enfants des frères et des sœurs véritables est très-commun dans l'Écriture sainte, et tous ceux qui l'ont étudiée avec quelque soin le savent bien. Est-ce qu'on a jamais dit qu'Abraham avait fait un mensonge en donnant à Sara, son épouse, le nom de sœur ?

On ne peut pas douter que sainte Anne n'ait eu qu'un seul époux, et qu'après avoir obtenu si merveilleusement la très-sainte Vierge dans sa vieillesse, elle n'eut plus aucun autre enfant : c'est la croyance des docteurs de l'Église, tant anciens que modernes.

Mais revenons à la vie de saint Joachim. Pendant que Notre-Dame vivait au temple de Jérusalem, et lorsqu'elle avait atteint déjà sa onzième année, ce saint vieillard, mûr pour le Ciel, mourut à l'âge de soixante-dix à quatre-vingts ans.

Les auteurs dignes de foi ne donnent pas de plus grands détails sur la vie de saint Joachim; mais je crois qu'il est permis d'affirmer sans témérité qu'il tient une place éminente dans le Ciel.

En effet, quel est le titre le plus glorieux que nous puissions donner à la bienheureuse Vierge Marie? Évidemment, c'est celui de Mère de Dieu, puisqu'il emporte avec soi tous les privilèges et toutes les grâces qui conviennent à une si haute dignité. Il en est de même de saint Joachim, et je ne sais pas quel plus illustre nom lui donner que de l'appeler le père de la Mère de Dieu et l'aïeul du Christ, selon la chair. Or, si l'eau est plus pure, plus limpide, à mesure qu'elle se rapproche de la source; si une chose brûle davantage selon qu'elle est plus près du feu, qui pourra dire combien fut pure l'âme de Joachim, la plus rapprochée, après celle de sa Fille, de la source de toute pureté; qui pourra ressentir les ardeurs dont était embrasé ce cœur si voisin du feu dont il a été dit : *Ton Dieu est un feu dévorant !*

Aussi, répéterai-je avec saint Jean Damascène : « Réjouis-toi, Joachim, parce que de ta Fille un Fils nous est né, et ce Fils s'appelle l'Ange du grand conseil, c'est-à-dire le messager du salut du monde entier. Saint Joachim et sainte Anne, heureux époux, toute créature se rattache à vous! Par vous a été offert au Créateur le don qui surpasse tous les dons, cette chaste Mère qui seule était digne de lui. Joachim et Anne, ô heureux couple! C'est au fruit sans tache de votre sein que nous vous reconnaissons, puisque Notre-Seigneur disait : *Vous les connaissez d'eux fruits*. Vous avez mené une vie sainte, agréable à Dieu,

digne de Celle à qui vous deviez donner la vie. De vos mœurs si chastes et si pures est sorti ce trésor de virginité. »

Ainsi parlait saint Jean Damascène. (RIBADENEIRA.)

SAINTE PHOTINE LA SAMARITAINE ET SES COMPAGNONS,

MARTYRS.

La Samaritaine, c'est sous ce nom qu'est connue la femme à qui Jésus-Christ demanda à boire, comme il passait par Sichem, ville de Samarie, en s'en retournant en Galilée. Les disciples de Notre-Seigneur étant allés dans la ville acheter des provisions, pressé de soif, il s'arrêta auprès d'un puits où il vit une femme qui puisait de l'eau. Étonnée de ce qu'un Juif osât lui parler (car les Juifs fuyaient tout commerce avec les Samaritains), elle en marqua au Sauveur sa surprise. Jésus-Christ en eut pitié; il l'éclaira par sa grâce vivifiante et la convertit à lui. Rien de plus touchant, de plus digne de la simplicité sublime de l'Esprit-Saint que le récit de cette conversion, telle qu'elle est rapportée dans saint Jean, au chapitre iv.

Les Grecs ont donné à la Samaritaine le nom de Photine. Elle souffrit, sous Néron, le martyre pour le nom de Jésus-Christ, au 1^{er} siècle de notre ère, avec Joseph et Victor, ses enfants, Sébastien le capitaine, son parent sans doute, et avec les saintes Photium, Anatolium, Photide, Cyriaque et Parascève, qui étaient sœurs et peut-être les filles ou les nièces de la bienheureuse Photine.

Nous lisons dans le *Voyage* si intéressant du P. de Damas *en Galilée*, que les mêmes Grecs racontent de cette heureuse femme une histoire édifiante. « Ils disent qu'elle passa en Afrique, où elle convertit la ville de Carthage, sous l'empire de Néron. Mais les Bollandistes n'admettent pas cette tradition. » Salazar, dans le martyrologe espagnol, admet pourtant cette légende. Il raconte les conversions faites à Carthage par sainte Photine, saint Victor, son fils, et le capitaine Sébastien. Il ajoute que Néron, instruit de leurs succès, fit venir à Rome Sébastien et Victor. Les saintes femmes qui les accompagnaient y furent amenées aussi. Il fit jeter cette humble troupe chrétienne dans une fournaise allumée;

elle en sortit, après trois jours passés au milieu des flammes, aussi vigoureuse qu'avant d'y entrer.

Néron vit là une sorte de magie, et comme il avait d'habiles magiciens à sa cour, il leur ordonna de préparer les poisons les plus violents, et de les faire boire à Photine et à ses compagnons. Ces poisons devaient les foudroyer en un instant ; on les fit boire à Photine. En prenant le vase, elle dit : « Cette potion vous fera connaître la puissance de mon Dieu ; quoique pleine de poison, elle vous fera comprendre où est mon salut. » Elle avala tout. La même expérience se fit sur ses compagnons, qui n'en furent pas émus. Lampadius, le chef des magiciens, frappé de ce miracle inouï, se déclara tout haut Chrétien, et prit le nom de Théoclète. Néron le comprit dès lors parmi les Chrétiens qu'il avait condamnés à mourir ; avec eux il fut battu des verges, attaché à un bûcher plein de flammes, et enfin brûlé. Sainte Photine aussi rendit l'âme, et ses compagnons la suivirent dans les Cieux.

Le chef de la Samaritaine est honoré à Rome, dans l'église de Saint-Paul.

On avait bâti autrefois une église sur le puits où elle donna à boire à Notre-Seigneur, mais il n'en reste plus que des ruines.

SAINTE ALEXANDRA ET SES COMPAGNES,

VIERGES ET MARTYRES.

Dans la persécution de Maximien, sept vierges de l'Église d'Amida furent arrêtées et jetées aux fers pour la foi. Elles s'appelaient Alexandra, Claudia, Euphrasie, Matrone, Julienne, Euphémie et Théodosie. Le gouverneur les ayant fait amener à son tribunal, elles confessèrent la foi avec courage, et reprochèrent aux empereurs de faire mourir leurs sujets innocents pour les empêcher d'adorer le seul Dieu véritable.

Le gouverneur, voyant qu'elles refusaient d'obéir aux édits, les fit dépouiller de leurs vêtements et battre à coups de fouets, puis taillader avec des rasoirs. Comme elles ne proféraient que ce seul mot : « Nous sommes Chrétiennes, » il les fit suspendre au chevalet et déchirer avec des ongles de fer, jusqu'à ce que leurs entrailles fussent mises à nu. Mais elles parurent insensibles à

tous ces tourments. Désespérant de triompher d'un tel courage, il ordonna de les jeter dans un grand brasier, où elles rendirent leurs âmes au Seigneur. On les honore le 20 mars.

SAINTE CANDIDE.

Sainte Candide, veuve, à Constantinople, d'un riche militaire, qui lui avait laissé tout ses biens, ne s'en servit que pour se sanctifier. Émule et contemporaine de sainte Olympiade, pieuse et dévouée comme elle, Candide vivait de la vie austère, se refusant toutes les viandes, travaillant sans cesse pour se mortifier, et distribuant ce qu'elle possédait aux malheureux, aux pauvres et aux églises. Elle s'éteignit en odeur de sainteté, dans les premières années du v^e siècle. Elle est honorée en quelques lieux le 20 mars.

SAINT DIOGÈNE,

PREMIER EVÊQUE D'ARRAS¹.

Saint Diogène, Grec d'origine, suivant l'opinion commune, fut envoyé, dit-on, dans les Gaules, par le Pape saint Sirice, vers l'an 390. Arrivé à Reims, métropole de la Belgique inférieure, il reçut l'onction épiscopale des mains de saint Nicaise, archevêque de cette ville. Puis il alla, par son ordre, prêcher la foi dans le pays des Atrebates (l'Artois). Là il travailla à instruire le peuple, et fit construire une église, près des ruines de laquelle saint Vaast trouva plus tard une statue de la très-sainte Vierge.

Tel est le récit de Ferri de Locres, dans sa *Chronique belge*. Les *Annales de l'Église d'Arras* s'expriment à peu près de même. Quant à la date de 390, Ferri de Locres ajoute qu'il l'a choisie d'après ce qu'il a trouvé de plus probable dans Baronius, Molanus, Gazet et d'autres auteurs.

« La persécution des Vandales mit un terme aux travaux et aux succès de saint Diogène. Il fut égorgé par ces barbares, dans son église d'Arras, à l'époque où saint Nicaise lui-même était frappé aux portes de la métropole de Reims.

¹ Par M. l'abbé Destombes, *Vies des Saints des diocèses de Cambrai et d'Arras*.

» Souvenez-vous de vos pasteurs, qui vous ont enseigné la parole de Dieu, dit saint Paul, et en considérant quelle a été leur fin, imitez leur foi. »

SAINT GRAT ET SAINT MARCEL,

PRÊTRES DE FORLI.

Saint Mercurialis, évêque de Forli, avait toujours auprès de lui deux Saints, Grat ou Gratus et Marcel. C'était aux temps où l'arianisme faisait ses ravages en Italie. Grat et Marcel, par leur piété, leurs vertus, leur sainteté et leur dévouement, avaient conquis le cœur du bon Évêque.

Un jour Mercurialis, assisté de ses deux fidèles, tua une de ces bêtes monstrueuses qu'on appelait des dragons, et qui épouvantaient les lieux où elles faisaient leur demeure. Grat, liant la bête avec son étole, l'entraîna et la jeta dans un puits profond, que l'on combla aussitôt. Mais à la chute du monstre, on ne sait ce qui jaillit au visage du prêtre dévoué : il se trouva tout-à-coup aveugle. Marcel, qui priait toujours, lui frotta les yeux avec sa salive, et Grat aussitôt recouvra la vue.

Grat, à son tour, guérit de la cécité un païen, qu'il convertit en même temps, ce qui fut un double miracle.

On croit que ces deux saints prêtres moururent vers l'an 400; ils furent inhumés ensemble par leur Évêque, et on les honore en Italie le 20 mars.

SAINT THÉOCTISTE,

MARTYR.

Théoctiste était un des cénobites de la laure de Saint-Sabas. Il florissait aux premiers jours du VII^e siècle. Mais en l'an 614, pendant que l'empereur Héraclius, empêché par les épidémies, les désastres et les invasions des Perses, ne pouvait défendre toutes les parties de son empire envahi, les Sarrasins fondirent sur la Palestine, qu'ils couvrirent de ruines. Des bandes de Sarrasins et d'Arabes se jetèrent sur les laures habitées par de pieux solitaires. Ils s'imaginaient que ces Chrétiens austères avaient des trésors, et ils se soumièrent à des tortures pour leur faire livrer

leurs richesses. Comme ils n'avaient rien, ils les massacrèrent au nombre de dix-huit, dans la contrée qu'habitait Théoctiste. On fait mémoire d'eux le 16 mai, et les Grecs honorent en particulier saint Théoctiste le 20 mars.

SAINT MARTIN DE DUMIE,

EVÊQUE DE BRAGA.

Ce Saint doit son surnom au monastère de Dumie, en Espagne, dont il fut abbé. Il était né en Pannonie, comme saint Martin de Tours, dont on lui donna le nom et dont il révérait le patronage.

Comme lui, il quitta son pays assez jeune, et né chrétien, il s'instruisit dans les sciences chrétiennes en voyageant. Il fit le pèlerinage de la Terre sainte, et revenant dévoué à Dieu sans réserve, il aborda en Espagne et se rendit en Galice, où régnait Ariamir, appelé aussi Théodemir, roi des Suèves, qui s'étaient établis dans les provinces occidentales de l'Espagne, comme avaient fait les Wisigoths dans les provinces orientales.

Depuis quelques jours, le roi Théodemir, voyant son fils atteint d'une maladie désespérée, et plusieurs de ses sujets infectés de la lèpre dans toute la Galice, avait envoyé au tombeau de saint Martin de Tours, demander à Dieu la guérison de son fils et de ses sujets par l'intercession d'un Saint qui faisait tant de miracles; et il avait promis, s'il était exaucé, d'embrasser par reconnaissance la religion du saint Evêque, et de renoncer à la sienne, qui était l'arianisme.

Martin de Dumie arriva en Galice précisément lorsqu'on y apporta de France le morceau d'étoffe qu'on avait appliqué au tombeau de saint Martin à Tours; et il parut envoyé de Dieu tout à propos pour instruire le roi de la foi catholique, après que le fils de ce prince et ses sujets lépreux eussent été miraculeusement guéris.

Le nouvel Apôtre ne se contenta pas de prêcher à la cour, il alla combattre l'hérésie, et tâcher de rétablir la pureté de la foi et des mœurs dans tous les lieux de l'obéissance de Théodemir; et Dieu donna tant de bénédiction à ses travaux qu'il ramena la nation des Suèves d'Espagne au sein de l'Eglise catholique.

Le crédit qu'il avait acquis auprès du roi par sa doctrine et sa sainteté, lui facilita les moyens de déraciner les vices parmi le peuple. Il s'en servit aussi pour faire bâtir divers monastères, dont le principal fut celui de Dumie, près de la ville de Braga, et il en prit la conduite en qualité d'abbé.

Mais il n'interrompit pas du tout ses fonctions apostoliques de la prédication dans les villes et les campagnes. Les Évêques, qui le regardaient comme un homme extraordinaire que Dieu leur envoyait, tinrent des Conciles à Braga et à Lugo pour affermir l'heureux changement qu'il avait procuré au pays, en le purgeant de l'hérésie, et pour y établir la discipline dont il leur donnait les règles. Le respect qu'ils avaient pour lui fit que, de concert avec le roi, ils érigèrent le monastère de Dumie en évêché. Ils l'en établirent évêque dans le premier Concile de Lugo et dans celui de Braga. Dumie, quoique siège épiscopal, ne cessa pas d'être monastère, ni Martin, quoique évêque, de vivre toujours en religieux et de gouverner les moines de cette maison, et ceux même de quelques autres qu'il avait établies.

Non content de servir l'Église de son vivant, en consacrant toutes ses veilles et tous ses soins au salut de ses enfants, il voulut travailler encore à leur être utile après sa mort. Il traduisit du grec en latin un grand nombre de canons de l'Église d'Orient, ou du moins il en corrigea l'ancienne traduction, qu'il n'avait pas trouvée assez fidèle. Il en fit un recueil de quatre-vingt-quatre articles, qu'il présenta au second Concile de Lugo. Il fit aussi un recueil édifiant et instructif de paroles et d'actions remarquables des saints Pères, surtout de ceux qui avaient habité les déserts de la Thébàide et de l'Égypte.

Ce n'était pas seulement en collections que Martin de Dumie travaillait pour l'Église : il composa d'autres ouvrages qui ne furent pas moins des preuves de sa vertu et de sa piété que de son érudition. On peut mettre en ce rang ce qu'il a écrit des mœurs, de la fuite des vices, de l'amour et de la pratique des vertus, et le traité des quatre vertus, que nous appelons *cardinales*, attribué mal à propos à Sénèque.

Enfin, soit par écrit, soit de vive voix, soit par sa charité tou-

jours agissante, ce saint Evêque travailla avec tant de succès à l'extirpation des hérésies et des vices, à la réformation des mœurs et de la discipline dans la Galice, que cette province, alors plus étendue qu'aujourd'hui, l'a toujours révééré depuis comme son Apôtre. Fortunat, parmi les éloges dont il l'a comblé dans ses vers, l'appelle *homme apostolique et nouveau saint Martin*.

Il mourut le 20 mars de l'an 580, jour auquel toutes les Eglises de Galice et de Portugal célèbrent sa fête.

SAINT URBICE,

EVÊQUE DE METZ.

Urbice, appelé aussi Urbain, est le quatorzième dans la liste des Evêques de Metz. Il florissait à la fin du iv^e siècle.

Urbice, qui vénérât saint Félix de Nôle, bâtit une église en son honneur, et il y établit des religieux qui formèrent bientôt un monastère, dont saint Clément fut le protecteur, en même temps que leur église devint la cathédrale de Metz.

Saint Urbice mourut très-vénéré, le 20 mars de l'an 420, et les miracles qui le signalèrent au peuple de Metz lui firent ériger dans la suite une église de son nom ; ses reliques y ont été conservées durant plusieurs siècles.

SAINT CUTHBERT,

EVÊQUE DE LINDISFARNE.

Saint Cuthbert, l'un des grands thaumaturges de l'ancienne Eglise d'Angleterre, naquit parmi les Pictes, dans une petite province de l'Ecosse méridionale. Sa naissance n'eut rien d'éclatant ou de remarquable aux yeux des hommes. Le premier emploi qu'on lui donna lorsqu'il fut sorti de l'enfance, fut de garder les bestiaux et de les mener paître dans les montagnes. Dans cette occupation il apprit à aimer la solitude, et il s'accoutuma peu à peu à méditer sur les grandeurs de Dieu, les merveilles de la création et la vie de l'homme ici-bas.

Il vécut dans la simplicité et l'innocence de sa condition, jusqu'à ce qu'étant parvenu à l'âge de vingt-cinq ans, il fut favo-

risé d'une grâce extraordinaire, qui le détacha entièrement de l'affection aux choses terrestres. Une nuit, étant en prières, il vit monter au Ciel une âme bienheureuse, et il sut ensuite que c'était celle de saint Aidan, premier évêque de Lindisfarne, petite île du royaume de Northumbrie, que l'on a depuis appelée *Holyiland*, c'est-à-dire l'île sainte, à cause du grand nombre de Saints qu'elle a donnés au monde. Cette vision lui fit faire des réflexions sur la gloire dont Dieu couronne après la mort ceux qui ont persévéré dans son service, et son esprit en reçut une telle impression qu'il ne songea plus qu'à chercher la meilleure manière de se donner à lui.

Il remit entre les mains de son maître le troupeau dont il lui avait confié la conduite, et il alla se renfermer dans l'abbaye de Mailros, située sur la rivière de Twede, remplie alors de moines irlandais. Il y fit de grands progrès en peu de temps, sous la conduite du saint abbé Éate, disciple de saint Aidan, et sur les exemples de saint Boisil, prieur de la maison. Il parut toujours le plus prompt et le plus ardent des Frères au travail, à la lecture et à la prière : il résistait d'autant mieux aux fatigues et aux veilles, qu'il était robuste et plein de santé.

Cette considération le porta à s'abstenir, comme un autre Samson, non-seulement de vin, mais aussi de toute autre boisson capable d'enivrer. Mais quoiqu'il gardât toujours une grande sobriété, il ne crut pas devoir retrancher rien de la nourriture qui lui était nécessaire pour ménager ses forces et se rendre plus propre au travail et aux exercices.

Cependant l'ardeur qu'il avait pour l'oraison l'emportait souvent jusqu'à lui faire oublier les besoins du corps ; de sorte qu'il ne mangeait quelquefois qu'après avoir passé de très-longues heures en prières.

Le prince Alfrid, fils d'Oswi, roi de Northumbrie, ayant donné à saint Éate la terre de Rippon, près de la rivière d'Yeure, au duché d'York, cet abbé y fit construire un nouveau monastère, et il y envoya de ses religieux, au nombre desquels fut saint Cuthbert, à qui l'on donna la commission de recevoir les hôtes.

Avant que la maison de Rippon fût achevée, Alfrid, qui régnait

dans cette partie de la Northumbrie que son père Oswi lui avait abandonnée, changea de sentiment à l'égard de saint Éate, et donna ce monastère à saint Wilfrid, qui fut depuis évêque d'York, afin de l'arrêter dans ses États. Ce Saint y mit des religieux anglais en la place des Irlandais, qui retournèrent à Mailros, où saint Cuthbert fut élu prieur après la mort de saint Boisil.

Ce nouvel emploi l'obligea à faire paraître les talents qu'il avait reçus de Dieu pour la conduite et l'instruction des autres. Sans les borner au seul usage de ses religieux, il les employa encore au salut des païens qui demeuraient aux environs. Il sortait quelquefois du cloître pour aller instruire ceux qui habitaient les lieux les plus écartés, dans les montagnes et les marais, où l'accès était difficile, et principalement ceux qui, à cause de leur pauvreté ou de leur naturel rustique, étaient comme abandonnés et sans aucun secours spirituel.

Il ne se contentait pas d'enseigner la voie du Ciel à ceux qui étaient déjà Chrétiens : il s'appliquait aussi à éclairer de la lumière de l'Évangile ceux qui se trouvaient encore dans les ténèbres de l'infidélité, et il leur conférait le Baptême après les avoir suffisamment instruits et disposés à recevoir ce Sacrement.

Son zèle n'éclata pas moins dans Lindisfarne que dans Mailros et ses dépendances. Il y enseigna la perfection religieuse aux solitaires par ses paroles et ses exemples, et porta par ses fréquentes prédications les peuples du voisinage à la piété et à la pratique des vertus chrétiennes.

Quoique Dieu l'eût rendu puissant en œuvres pour le mettre en état de confirmer la vérité de l'Évangile qu'il annonçait, il ne faisait pas moins de conversions par sa charité et par sa patience que par ses miracles. Ce fut par ce moyen qu'il vint à bout de vaincre et de changer quelques moines ennemis de la discipline, qu'il avait trouvés dans Mailros, et dont l'endurcissement avait causé un long scandale à la maison.

Ayant exercé la charge de prieur pendant douze ans, il se retira, avec la permission de son abbé, dans l'île de Farne, à deux lieues de celle de Lindisfarne, qui, étant contiguë à la terre ferme, n'est proprement qu'une presqu'île. Il choisit cette solitude, qui,

étant environnée de rochers, paraissait inaccessible aux hommes, pour s'occuper avec plus de liberté à la contemplation des choses divines. Il fut le premier solitaire de cette île ; et la stérilité du lieu contribua beaucoup, malgré ceux qui désiraient le suivre, à le maintenir dans la résolution qu'il avait faite d'être seul. Sa charité l'obligea néanmoins à ne pas rejeter ceux que son exemple attirait à lui.

Il vécut neuf ans, ainsi détaché dans son désert, soutenu du peu de pain que les religieux de Lindisfarne avaient soin de lui envoyer, jusqu'à ce que, dans un Concile tenu en 684 par Théodore, évêque de Cantorbéry, il fut nommé à l'évêché d'Hagustald, qui était administré durant la vacance par saint Éate, son ancien abbé de Mailros. Il ne fut pas aisé de tirer Cuthbert de sa solitude. Il fallut que le roi Egfrid, saint Trumwin, évêque des Pictes, en Écosse, et beaucoup d'autres personnes s'employassent pour l'y porter. Saint Éate, son ami, crut qu'il serait plus facile de le vaincre, s'il lui proposait de prendre Hagustald, pour lequel il témoignait tant de répugnance, et de lui laisser Lindisfarne, auquel il était déjà tout accoutumé par les fréquentes prédications qu'il y avait faites. Cet expédient fut approuvé de tout le monde, et Cuthbert ne put se défendre de se laisser sacrer évêque de Lindisfarne.

Pendant les deux ans qu'il gouverna cette Église, sa sainteté éclata encore plus qu'elle n'avait fait auparavant, par son assiduité infatigable à la prédication, par le soin qu'il prenait des pauvres et des malades, par la rigueur des austérités, par son ardeur à la prière. Il ne disait pas la Messe que le souvenir de la Passion de Jésus-Christ ne lui fit verser des larmes, et son chant n'était qu'un gémissement. Il en répandait aussi lorsqu'il entendait les confessions, excitant par son exemple les pénitents à pleurer sincèrement leurs péchés. Il allait instruire lui-même les habitants des montagnes et des lieux les plus écartés de son diocèse, et leur conférait les Sacrements, surtout celui de la Confirmation, dans lequel il employait l'onction du Saint-Chrême sur la tête, selon l'usage déjà établi dans le pays.

Les travaux, non plus que la dignité de l'épiscopat, ne lui

furent point changer le premier institut de sa vie religieuse, non pas même son habit monastique.

Ayant reçu de Dieu, avec le don des miracles, celui de prévoir les choses futures, il connut non-seulement que le roi Egfrid devait périr dans le combat qu'il voulait donner aux Pictes contre son avis, mais aussi qu'il devait lui-même bientôt partir du monde.

Sur ce pressentiment, il voulut visiter tout son diocèse pour la dernière fois, et ensuite il se retira dans son ancien désert de l'île de Farne pour se préparer à la mort. Il y passa deux mois dans la mortification du corps et de l'esprit, et se voyant à l'extrémité, il fit venir tous les religieux de Lindisfarne avec leur abbé, pour les exhorter à conserver inviolablement l'humilité, la paix, la charité, l'exactitude de leur observance. Il leur défendit toute société avec les schismatiques, puis, ayant fini son exhortation, il reçut les derniers Sacrements de la main de l'abbé et mourut le mercredi 20 mars de l'an 687, après une maladie de trois semaines.

Son tombeau fut honoré de beaucoup de miracles.

Saint Edbert, évêque de Lindisfarne, prélat de grande vertu et de beaucoup de savoir, fit la translation de son corps, qui, onze ans après sa mort, fut trouvé entier, sans corruption, et presque en l'état où il était le jour de sa sépulture. On mit ses reliques dans une châsse que les religieux avaient préparée, et elles ont toujours été l'objet d'une grande vénération.

Quatre cent dix-huit ans après la mort de ce Saint, on fit publiquement l'ouverture de son tombeau, et l'historien Turgot, prieur et grand-vicaire de Durham, qui y était présent, atteste qu'il fut trouvé encore entier et sans corruption. On le revêtit d'habits précieux, et on le mit le 24 août dans une nouvelle châsse, qui fut renfermée en un tombeau de marbre blanc, après qu'on en eut célébré la translation le 29 du même mois dans une église qu'on avait dédiée sous son nom.

Depuis ce temps il s'écoula encore quatre cent trente-trois ans jusqu'au règne de Henri VIII, sans que Dieu permit que ce corps de son serviteur s'en allât en corruption, comme s'il eût voulu

par cette conservation miraculeuse en faire un gage de la protection que saint Cuthbert devait procurer à l'Angleterre tant qu'elle l'aurait pour patron.

Ce prince, s'étant révolté contre l'Église catholique, donna ordre qu'on brisât les tombeaux et qu'on dépouillât les châsses des Saints. Cette exécution fit découvrir de nouveau l'intégrité de ce saint corps et des habits dont on l'avait revêtu. Ce spectacle eut plusieurs témoins qualifiés. Harpsfeld, qui en a fait l'histoire, y était présent, et toucha l'anneau d'or qu'il avait au doigt avec la bague de saphir. L'évêque de Durham, Cuthbert Tunstall, qui était alors du nombre des flatteurs et des partisans de Henri, et qui avait approuvé son divorce, fut très-embarrassé d'un fait où tout son peuple voyait un prodige. Il ne sut prendre d'autre parti alors que celui d'enterrer le saint corps ; et s'étant converti depuis, il mourut en prison l'an 1539, sous la reine Élisabeth, pour la défense de la foi catholique.

SAINT VULFRAN,

ÉVÊQUE DE SENS.

Vulfran naquit sous Clovis II, au VII^e siècle, dans la petite ville de Milly, à trois lieues de Fontainebleau. Son père Fulbert, officier, qui servait l'État depuis le temps de Dagobert I^{er} eut grand soin de le faire élever dans l'étude des lettres et dans la piété. Au lieu de suivre la profession des armes comme son père, il parut avoir l'esprit et le cœur tourné vers l'état ecclésiastique, qu'il embrassa sans y trouver d'obstacle dans sa famille. Cet engagement n'empêcha pas le roi Clotaire III et la reine sainte Bathilde, sa mère, auprès desquels Fulbert était considéré pour ses services, de le faire venir à la cour. Il y demeura sous ce règne et sous celui de Thierry III, jusqu'à la mort de son père. Mais Dieu le garantit de la contagion qui a coutume d'infecter l'air de ces lieux, où l'esprit du siècle règne dans toute son étendue.

Sa vie y fut toujours très-réglée et très-édifiante. L'horreur qu'il avait du vice lui en faisait fuir l'ombre même, et il s'attachait à suivre la vertu partout où il la trouvait. Il professait l'estime et la vénération pour les religieux, et il fit paraître surtout la bien-

veillance qu'il avait pour ceux de l'abbaye de Fontenelles ou de Saint-Vandrille, au diocèse de Rouen. Il leur donna sa terre de Milly.

Peu de temps après, le siège métropolitain de Sens étant venu à vaquer par la mort de l'évêque Landebert ou Lambert, Vulfran fut élu par le suffrage du clergé et du peuple pour remplir sa place. Sa conduite donna lieu de croire que l'on n'avait fait qu'exécuter la volonté de Dieu dans ce choix. Vulfran s'acquitta saintement de tous les devoirs d'un pasteur plein de zèle, de charité, de vigilance et de lumière. Il honora la dignité de son siège et en soutint le poids par ses rares vertus, toujours assidu à s'occuper de son troupeau et à instruire ses peuples, et plus exact encore à pratiquer lui-même le bien qu'il enseignait aux autres.

Il n'avait encore passé que deux ans et demi dans les fonctions de l'épiscopat, lorsqu'il se sentit inspiré d'aller dans la Frise prêcher l'Évangile aux infidèles, comme faisaient déjà quelques missionnaires apostoliques qui y étaient passés de la France ou des îles Britanniques. La moisson était assez grande pour l'y attirer encore ; car on comprenait alors sous le nom de Frise tout le pays qui s'étend maintenant depuis la Hollande, où finissait le royaume de France, jusqu'à l'embouchure de l'Elbe.

Pour exécuter son dessein, il se démit de son évêché de Sens, soit qu'il y fût porté par la frayeur que lui donnaient sans cesse les obligations et les périls de l'épiscopat, soit que, par quelque scrupule sur son ordination, il eût regret d'occuper le siège d'un Evêque vivant. Car saint Amé, le pasteur légitime de l'Eglise de Sens, injustement banni à Péronne l'an 674 par le roi Thierri III, était encore au monde, ayant survécu à Méry et à Lambert, qu'on avait substitués successivement à sa place. Il était alors à la garde de saint Mauronte, soit dans l'abbaye de Hamage, sur la Scarpe, soit dans celle de Bruel ou de Merville, dont il fut fait abbé peu de temps après.

Quoi qu'il en soit, saint Vulfran, qui avait légitimement le caractère de l'épiscopat, mais qui n'était peut-être pas l'évêque légitime de l'Eglise de Sens, abandonna son siège en l'an 685 par une

abdication solennelle. Il alla aussitôt à Rouen pour conférer sur les projets de sa mission évangélique de la Frise avec saint Ansbert, qui d'abbé de Saint-Vandrille avait été fait évêque du lieu après la mort de saint Ouen, et qui était en grande réputation dans tout le pays à cause de sa sainteté, de son érudition et du zèle qu'il faisait paraître pour la discipline de l'Église. Vulfran, après avoir consulté ce saint Prélat sur son entreprise, alla faire une retraite dans l'abbaye de Saint-Vandrille. Il prit dès lors l'esprit de la règle, mais non pas encore l'habit, et son engagement à la profession monastique ne commença que quelques années après. Il obtint de l'abbé Hilbert, qui avait succédé à saint Ansbert, des religieux de la maison pour l'accompagner dans son voyage de Frise et l'aider dans le ministère de la prédication. Le fruit que firent ces saints missionnaires dans la Frise fut grand; Vulfran y convertit en peu de temps une multitude d'idolâtres, et baptisa entre les autres le fils du prince Radbod, qui mourut quelques jours après, encore revêtu de l'habit blanc que l'on donne à ceux qui reçoivent le Baptême, et que les nouveaux baptisés portaient encore de ce temps-là durant une semaine.

Dieu autorisa sa mission par le don des miracles. L'un de ceux qui eurent le plus d'éclat, et qui contribuèrent le plus à maintenir la foi des nouveaux convertis et à multiplier leur nombre, fut celui par lequel il sauva la vie à un jeune homme appelé Ovon, que la vertu de ses prières garantit de la mort.

Il y avait parmi les Frisons une coutume cruelle et impie, suivant laquelle ils immolaient des hommes à leurs faux dieux aux jours de leurs fêtes. Le sort décidait de ceux qu'on devait choisir pour victimes, et ceux sur lesquels il tombait, étaient ensuite ou noyés, ou pendus, ou massacrés par l'épée des soldats, qui les mettaient en pièces. Ovon eut le malheur d'être désigné victime par le sort, et aussitôt on lui prépara une potence. Saint Vulfran, touché de compassion, alla supplier le prince Radbod de lui donner ce jeune homme, et de ne pas permettre qu'on sacrifiât ainsi au démon une créature faite à l'image et à la ressemblance de Dieu. Le prince s'en excusa d'abord sur la nécessité de satisfaire à la loi du pays; puis, faisant réflexion aux remontrances

du Saint, il parut se laisser fléchir à ses prières. Les païens, ap-
prenant la disposition où il était d'accorder à Vulfran ce qu'il lui
demandait, accoururent en foule au palais de Radbod pour s'y
opposer. Les moins emportés, au milieu des protestations et des
clameurs des autres, représentèrent qu'on ne pouvait se dispenser
d'immoler aux dieux la victime dont le choix était arrêté; mais
qu'au reste si le Dieu du prédicateur français pouvait sauver
Ovon, ils approuvaient que ce jeune homme devint l'esclave de
ce Dieu et de son ministre.

Ovon fut traîné aussitôt au gibet et pendu selon l'usage de
cette inhumaine superstition. Les païens qui assistèrent au spec-
tacle du sacrifice se réjouissaient déjà de l'honneur qu'ils croyaient
avoir rendu à leur divinité par la mort de cette victime. Vulfran,
de son côté, offrait à Jésus-Christ, pour le salut d'Ovon, de fer-
ventes prières, qui furent exaucées. Ce jeune homme, après avoir
été pendant l'espace de deux heures à la potence, fut jugé mort
et abandonné des spectateurs. Mais la corde dont on croyait
l'avoir étranglé s'étant rompue, il tomba à terre. Le Saint courut
à lui aussitôt, et lui ordonna au nom de Jésus-Christ de se re-
lever. Ovon se releva plein de santé, et dit à Vulfran qu'étant à la
potence il avait été pris d'une espèce de sommeil, dans lequel il
avait songé que la ceinture du Saint le tenait suspendu, et empê-
chait qu'il ne fût tiré en bas et étranglé par la pesanteur de son
corps.

Les païens, touché d'un événement si surprenant, se souvinrent
de la promesse qu'ils avaient faite au Saint, et lui donnèrent
Ovon, qui reçut le Baptême, se fit depuis religieux à Saint-Van-
drille, en Normandie, et fut ensuite prêtre de l'Église de Rouen.

Vulfran délivra encore deux jeunes hommes que ceux de sa
nation voulaient sacrifier aux idoles. Ayant obtenu leur grâce de
Radbod, il les instruisit, les baptisa et les amena depuis à Saint-
Vandrilie, où ils furent religieux. Deux autres enfants, exposés à
la mer pour être noyés en l'honneur des dieux du pays, furent
sauvés aussi par un miracle dont Radbod fut témoin, et dont il
fut si touché qu'il parut prêt à recevoir le Baptême. Mais, par
un jugement secret de Celui qui fait miséricorde aux uns et

laisse les autres dans l'endurcissement selon sa souveraine volonté, ce malheureux prince, entraîné par le mauvais exemple de ces ancêtres, aima mieux se perdre avec eux que d'entrer dans les voies du salut avec ceux de ses sujets qui renonçaient à l'impiété de leurs pères.

Comme il était déjà entré dans les fonts baptismaux, il eut la curiosité de demander au Saint où était le plus grand nombre des princes et des nobles de Frise qui étaient décédés : si c'était en Paradis ou en enfer? Vulfran lui répondit que « Dieu avait fixé le nombre de ses élus, et que, pour ne le point tromper, il était obligé de lui dire que tous ceux de ses prédécesseurs qui étaient morts sans Baptême n'étaient pas en Paradis. » A ces paroles le prince incrédule retira le pied des fonts, et dit qu'il ne pouvait se résoudre à se priver de la compagnie de ses pères, et qu'il aimait mieux être avec eux en enfer, où se trouvait d'ailleurs le plus grand nombre de princes et de riches, que d'aller avec le plus petit nombre dans un Paradis qui ne lui semblait être fait que pour les pauvres gens.

Cependant, comme il était frappé des miracles et des remontrances du Saint, aussi bien que du grand nombre de ses officiers et de ses sujets qui se convertissaient tous les jours, il envoya à la recherche de saint Villibrord, l'Apôtre de la Frise, revenu depuis peu de Rome, où le Pape Sergius I^{er} l'avait sacré évêque d'Utrecht, afin de le confronter avec saint Vulfran, et de voir si leur doctrine s'accordait. Il semblait faire espérer que si cela était, il embrasserait le Christianisme ; mais il mourut avant l'arrivée de saint Villibrord, et il devint ainsi un exemple funeste de la justice divine sur ceux qui se rendent indignes de la grâce de Jésus-Christ.

Saint Vulfran, voyant alors saint Villibrord en état d'exercer son ministère avec toute la plénitude de la puissance apostolique, repassa en France, après avoir passé cinq ans dans la Frise. Il n'alla pas reprendre son siège épiscopal à Sens, comme quelques-uns l'ont dit, Géric y ayant été établi depuis le temps de sa démission. Il s'en retourna droit à Saint-Vandrilie, en Normandie, où il fit profession de la vie religieuse avec quelques disciples

qu'il avait amenés. Il vécut là dans une régularité exemplaire; et quoique la vertu des miracles ne le quittât pas même dans le cloître, il se considérait comme le dernier de la maison.

L'amour qu'il avait pour la retraite ne l'empêchait pas de se communiquer charitablement à tous ceux qui avaient besoin d'instructions ou d'autres assistances, même hors de l'enceinte du cloître.

Il fit encore plus d'une fois le voyage de Frise, mais dans le dernier, qui arriva vers l'an 719 ou 720, il eut, par une espèce de révélation, des pressentiments de sa mort, qui l'obligèrent à revenir en France. Il ne fut pas plus tôt rentré dans son monastère qu'il tomba malade. Dans tout le cours de son mal, il ne cessa pas d'exhorter les religieux à garder l'union de la charité, à demeurer fidèles à Dieu, à se rendre exacts aux moindres observations de leur règle. Il mourut paisiblement entre leurs bras le 20 mars de l'an 721.

SAINT THOMAS,

EVÊQUE DE CONSTANTINOPLE.

La courte histoire de ce Saint est une preuve que, devant l'Église comme devant Dieu, tous les hommes sont égaux, et que la vertu seule suffit à en élever quelques-uns au-dessus des autres. Thomas n'était à Constantinople qu'un simple prêtre sacristain dans l'Église de Sainte-Sophie.

Cyriaque le Patriarche, qui avait usurpé le titre d'évêque œcuménique ou universel, étant mort à l'entrée du vii^e siècle, Thomas le sacristain, qui était humble et fidèle, fut élevé à sa place par le clergé et le peuple sur le siège de Constantinople. Il reconnaissait la suprématie du Souverain-Pontife; il gouverna en union avec Rome, et il mourut en odeur de sainteté le 20 mars de l'an 610. Il est honoré en ce jour par les Grecs unis.

SAINT BÉNIGNE,

ABBÉ DE FONTENELLE.

Bénigne était le onzième abbé de la célèbre abbaye de Fontenelle, au diocèse de Rouen; il la gouvernait saintement, lorsque

éclata la guerre, en 717, entre les prétendants à la mairie du palais sous les rois appelés fainéants.

On a reproché sans motif au saint abbé de Fontenelle de s'être mis en opposition contre le roi Chilpéric II, dont le nom n'était qu'un drapeau pour les partis. Car Ragenfred, que nos pères appelaient Rainfroy, voulait conserver la mairie des trois diverses parties de l'empire des Francs, et Charles-Martel réclamait la mairie de l'Austrasie, qui avait appartenu à son père. Bénigne ne se détachait pas du roi, mais il appuyait Charles-Martel, en qui il voyait plus de sécurité.

Quand Ragenfred l'apprit, il exila le sage abbé de Fontenelle, auprès de Beauvais, et il s'avança contre Charles-Martel, par qui il fut mis en déroute.

Charles-Martel fut donc dès lors maire du palais de Chilpéric II, qu'il laissa régner ; et il fit rentrer Bénigne dans son abbaye, qu'il gouverna heureusement, et où il mourut en odeur de sainteté le 20 mars de l'an 725.

SAINT REMI,

ÉVÊQUE DE STRASBOURG.

Le Vénérable Heddon, vingt-quatrième évêque de Strasbourg, était issu des comtes d'Alsace et de Hapsbourg, et parent de sainte Odile. Il fut élu évêque en l'an 734, et il venait de s'en aller devant Dieu en l'année 776. Alors le clergé et le peuple élurent pour lui succéder son cousin Remi, qui était abbé de Munster, dans la vallée de Saint-Grégoire, en Alsace, contrée qu'on appelait le Grégorienthal.

Avec ses vertus, Remi possédait de grands biens, dont les pauvres allaient profiter. Aussitôt qu'il fut assis sur le siège épiscopal, il employa tout au service de la religion et des pauvres. Plusieurs monastères célèbres lui durent leur fondation ou leur conservation, entre autres celui qu'il fit bâtir pour des chanoinesses dans une île formée par le confluent de l'Ill et du Rhin, et celui de Schonenwerd, entre Aarau et Olten, en Suisse, qu'il reçut en donation de Rapert, évêque de ce pays.

En 778, Remi fit son testament, par lequel il institua pour son

héritière universelle la Bienheureuse Vierge Marie, la suppliant de veiller à l'accomplissement de ses dernières volontés. Ce testament est signé par cinq Evêques et quarante-deux témoins de l'un et de l'autre sexe.

Le pieux Prélat survécut encore cinq ans à cet acte, et mourut le 20 mars 783. Son corps fut porté le 18 mai suivant dans l'église de l'abbaye d'Eschau, dont il avait été fondateur, et où, de son vivant même, il s'était fait construire un tombeau.

Quoiqu'il soit mort en odeur de sainteté et que tous les écrivains hagiographes lui aient accordé le titre de Bienheureux, il est constant néanmoins qu'on ne lui a jamais rendu de culte public à Strasbourg; mais, d'après l'autorisation de Léon IX, Alsacien et parent de Remi, on a célébré sa fête dans l'abbaye de Munster, où il avait été abbé, jusqu'au temps où les troubles de la Révolution française ont amené la suppression de cette maison de prières.

LE BIENHEUREUX ÉVERARD,

COMTE DE MONS, CISTERCIEN.

Éverard, comte de Mons, en Hainaut, était à la fin du XI^e siècle un haut et puissant seigneur. Il brillait à la chasse, aux tournois et à la guerre; il avait des défauts, mais il était chrétien.

Or, dans les guerres qui alors désolèrent le Brabant et le Hainaut, il lui arriva de commettre un crime, qui n'est pas indiqué. En revenant à lui, il fut si vivement terrifié de sa chute qu'il abandonna son comté et ses grandeurs, et, disparaissant sous l'habit d'un humble pèlerin, il s'en alla commencer son expiation à Saint-Jacques-de-Compostelle; de là il se rendit à Rome, où il pria aux tombeaux des saints Apôtres.

Il eut le désir d'aller à la croisade. Mais il se croyait indigne de fouler la Terre sainte où avait marché Notre-Seigneur.

Son humilité le portait à se faire oublier dans le plus humble état. Il vint donc à l'abbaye de Morimond et s'offrit pour garder les pourceaux de l'abbaye. On l'agréa. Mais il avait commis une imprudence en revenant si près de son pays. Un officier, qui avait fait la guerre avec lui, passant près de Morimond, le re-

connut malgré son pauvre habit, et l'embrassa, heureux de le revoir.

L'abbé de Morimond fut aussitôt averti que ses pourceaux étaient gardés par un grand seigneur ; il courut à lui, et la bienveillance qu'il témoigna au pénitent l'engagea à confesser la faute qu'il expiait. Le bon abbé le consola, lui fit comprendre que sa chute était rachetée, et lui dit que, si rien ne le poussait à rentrer dans le monde, il l'engageait à prendre dans sa maison l'habit monastique, où il se perfectionnerait encore dans la pénitence. Éverard se soumit, et après qu'il eut fait profession, il aliéna les biens qui lui restaient dans le Hainaut et fonda les abbayes d'Einbert et de Mont-Saint-Georges.

Il mourut en odeur de sainteté vers l'an 1160, et on l'honore le 20 mars.

LE BIENHEUREUX JEAN DE PARME,

GÉNÉRAL DES FRÈRES-MINEURS.

En 1247, le chapitre général des Frères-Mineurs s'étant assemblé à Avignon, Frère Crescentio, sixième général, demanda à être déchargé du généralat, attendu son âge et son insuffisance, particulièrement son peu de talent pour parler. Il y avait aussi des plaintes contre lui : on l'accusait de négligence, de donner mauvais exemple, de souffrir et même d'introduire le relâchement. Sa démission fut donc acceptée, et il passa le reste de ses jours dans l'humilité de sa vocation.

On élut à sa place Frère Jean de Parme, de la province de Boulogne, qui professait alors la théologie à Paris. C'était un homme d'une grande vertu et d'un grand zèle pour la régularité de la discipline. Il fut élu tout d'une voix, et devint ainsi le septième général de l'Ordre. Son élection y rétablit la paix, et causa une si grande joie qu'on disait que l'esprit de saint François y était revenu. C'était principalement les premiers disciples du Saint qui parlaient ainsi : car quelques-uns vivaient encore, entre autres Gilles d'Assise, qui, lorsqu'il salua la première fois le nouveau général, lui dit : « Vous êtes le bienvenu, mon Père, mais vous

êtes venu bien tard, » montrant qu'il serait difficile de remédier au relâchement qui s'était déjà introduit.

Jean de Parme, étant entré en charge, commença par rétablir la paix. Il écrivit des lettres de consolation aux Frères vertueux et zélateurs de la règle, qui avaient été exilés par son prédécesseur, et les rappela chacun dans sa province. Il obtint du Pape une bulle, datée de Lyon le 13 août 1247, portant qu'aucun légat, sinon *à latere*, ni aucun Prélat sous prétexte de lettre du Pape, ne pourrait prendre auprès de lui aucun Frère-Mineur, pour travailler à ses affaires ou à celles de son Église, sinon ceux qui leur seraient donnés par le général ou le provincial, et qu'ils demeureraient soumis à la discipline de l'Ordre. Il fit aussi révoquer la permission que le Pape avait donnée à quelques Frères envoyés aux nations étrangères, de recevoir ceux qui voudraient entrer dans l'Ordre, d'établir de nouvelles provinces, et leur donner des supérieurs, montrant au Pape combien cette concession était préjudiciable à l'Ordre.

Pendant les trois premières années de son généralat, il visita tout l'Ordre, marchant à pied, avec un seul compagnon ou deux tout au plus. Il ne portait qu'une tunique, et son extérieur était si humble qu'en plusieurs couvents il demeurait quelques jours sans être connu : en sorte qu'il avait toute liberté d'examiner la conduite des Frères, les voyant en leur naturel sans qu'ils se défiasent de lui, car il prenait soin qu'ils ne fussent point avertis de sa venue. A la fin il se faisait connaître pour le général, et faisait les règlements et les corrections qu'il jugeait à propos, rappelant tout à la première observance, déposant quelquefois les supérieurs négligents, et éloignant les Frères peu édifiants. Quelque fatigué qu'il fût du chemin, il disait son office debout et nu-tête, à l'imitation de saint François. Il ne souffrait aucune distinction pour sa nourriture, mais il prenait avec action de de grâces la première portion qui se rencontrait.

Dans Wading, qui a écrit les *Annales des Franciscains*, on lit qu'un jour d'hiver les brumes du soir l'égarèrent et qu'il fut assez longtemps, lui et les Frères qui l'accompagnaient, perdus dans une campagne où ils ne trouvaient plus de route. Fati-

gués et mourant de besoin, ils tombèrent à genoux, implorant le secours de la Mère de Dieu et des prières de leur Père saint François. Aussitôt ils entendirent une cloche à peu de distance; ils se dirigèrent vers le lieu qui semblait les appeler et entrèrent dans un monastère qu'ils ne connaissaient pas, mais où ils furent reçus avec bienveillance, nourris et couchés.

En s'éveillant au matin, ils comprirent qu'ils avaient été secourus par un miracle; car ils se trouvaient dans la plaine : le monastère, et ses habitants, et leur cloche, tout avait disparu.

En deux années, Jean de Parme était parvenu à rétablir la règle dans toutes les maisons qu'il avait pu visiter.

En 1255 le Pape Innocent IV, qui appréciait son habileté et qui voulait réunir l'Eglise grecque à l'Eglise latine, l'envoya à l'empereur des Grecs Jean Ducas, qui siégeait à Nicée ou à Trébisonde, pendant que les Français occupaient Constantinople, où ils eussent établi un empire latin, s'ils eussent été secondés. Le Saint-Père envoyait Jean comme un ange de paix. Mais sa démarche, qui lui conquist l'affection de Jean Ducas et des sages de la Grèce, n'amena pas le résultat espéré, parce que les Grecs, dans leurs égarements, se croyaient le premier peuple du monde.

Or, pendant l'absence de Jean de Parme, beaucoup de relâchements s'introduisirent dans ses monastères. On se récria alors contre sa sévérité.

A la Purification de la très-sainte Vierge, le 2 février 1256, les Frères-Mineurs tinrent leur chapitre général à Rome, au couvent d'Ara-Coeli, en présence du Pape Alexandre IV. Il y eut de grandes plaintes contre le Bienheureux. On l'accusait de blâmer ceux qui donnaient des explications à la règle, et qui louaient les déclarations données par les Papes ou par les docteurs : car il s'en tenait au seul testament de saint François, disant qu'il était très-clair et qu'il ne fallait point d'autre déclaration. Il voulait qu'on observât ce testament, comme étant la même chose que la règle, et par conséquent digne d'un très-grand respect, d'autant plus que saint François l'avait dicté après avoir reçu les stigmates. Il disait, comme s'il eût eu l'esprit de prophétie, que l'Ordre se diviserait en deux, les fidèles observateurs de la règle et ceux

qui solliciteraient des privilèges et des déclarations; et qu'il viendrait enfin une congrégation de pauvres qui observeraient la règle parfaitement. Une accusation plus importante, c'est que sa foi n'était pas pure : qu'il déférait trop aux opinions de l'abbé Joachim, et soutenait même ses écrits contre Pierre Lombard. Enfin on disait que deux de ses compagnons, Léonard et Gérard, étaient défenseurs outrés de l'abbé Joachim.

Le Pape donc, voyant les esprits échauffés et les principaux personnages de l'Ordre unis contre le général, sans qu'il fût possible de les ramener, convoqua le Chapitre, et avertit auparavant Jean de Parme de céder sa supériorité et de ne point souffrir qu'on le continuât, quand même les électeurs le voudraient. Le chapitre étant assemblé, Jean allégua son incapacité, les dégoûts qu'on lui donnait, son âge déjà avancé, et renonça à sa dignité. Plusieurs réclamèrent; mais il insista, demandant sa décharge, et qu'on ne songeât pas même à l'élire de nouveau. Cependant comme ils ne savaient ce qui s'était passé entre le Pape et lui, ils s'opiniâtèrent à le vouloir reprendre, jusqu'à ce que le Pape ordonnât d'en élire un autre. On le pria de nommer celui qu'il croyait digne de lui succéder : il nomma Frère Bonaventure, qui enseignait alors à Paris, et il fut élu tout d'une voix. Le chapitre fini, le Pape ordonna aux Frères de célébrer avec office double, le 12 août, la fête de sainte Claire, qu'il avait canonisée l'année précédente, le 19 octobre. Le 20 février 1256, le Pape, à la sollicitation de quelques-uns des adversaires de Jean de Parme, confirma l'explication de la règle donnée par Innocent IX; ce qui déplut non-seulement à Jean de Parme, mais à tous les Frères zélés pour la pureté de l'observance.

Les adversaires de Jean de Parme eurent encore soin de supprimer la légende de saint François, que Thomas de Célano avait ajoutée à celle qu'il avait composée la première, et qui reste encore sous le nom de légende antique. Or, il avait fait cette addition à la prière des deux derniers généraux, Crescence et Jean de Parme, et il y avait recueilli ce qu'il avait vu de ses yeux et ouï de ses oreilles touchant l'observation fidèle de la règle, suivant les intentions de saint François.

Après l'élection de saint Bonaventure, le Bienheureux Jean de Parme se retira au monastère de Grecchio, où pendant près de trente ans, il resta caché au monde et parvint à une très-haute perfection. Son zèle le porta à supplier le Pape Nicolas IV de l'envoyer de nouveau en Orient, pour y cimenter la paix entre les Grecs et les Latins; mais le Seigneur se contenta de sa volonté, et l'appela à lui le 20 février 1289. Plusieurs miracles furent opérés à son tombeau. Le Pape Pie VI approuva son culte en 1781. Il est honoré dans son Ordre le 20 mars.

SAINT AMBROISE DE SIENNE,

FRÈRE-PRÊCHEUR¹.

Ambroise, issu de l'illustre famille de Sansedoni, naquit à Sienne, en Toscane, le 16 avril 1220. La piété et le zèle pour la foi étaient comme héréditaires dans la maison de son père, surnommé Bonatacha, et de sa mère, appelée Justine. Les ancêtres de l'un et de l'autre s'étaient souvent distingués dans la profession des armes, particulièrement contre les Sarrasins, et ils avaient paru avec honneur dans les assemblées que les Souverains-Pontifes, dans le XII^e et le XIII^e siècles, convoquaient quelquefois pour délibérer sur les moyens d'arrêter les progrès des infidèles ou de les chasser des Lieux saints qu'ils occupaient dans la Palestine.

La joie que les parents du Saint ressentirent à sa naissance fut bientôt changée en tristesse, par le pitoyable état où il parut d'abord. Il vint au monde si contrefait, si noir, si monstrueux, qu'on ne pouvait le regarder sans une espèce d'horreur ou sans compassion. Pour éloigner de ses yeux un objet si capable de renouveler à tous les moments sa vive douleur, Justine donna son fils à nourrir à une femme de la ville, et ce ne fut qu'au

¹ Cette Vie a été écrite d'après les actes qui, aussitôt après la mort de saint Ambroise, furent recueillis par les soins de quatre religieux de son Ordre, et du même couvent de Sienne, spécialement chargés de cette commission par le Pape Honoré IV. Jules Sansedoni, évêque de Grosseto, de la famille de ce Saint, a aussi écrit son histoire en plusieurs livres; et il s'est principalement servi de ses anciens mémoires, que les continuateurs de Bollandus reconnaissent être exacts et très-fidèles : *antiqua et fidelissima acta*.

bout d'un an que sa nourrice, le tenant entre ses bras dans l'église des Frères-Prêcheurs, dédiée à sainte Madeleine, vit, avec les sentiments de joie et d'admiration qu'on peut imaginer, l'heureux changement qui se fit tout-à-coup sur le visage, et dans tous les membres de cet enfant, dont tout l'extérieur fut dès lors aussi régulier et aussi beau qu'il était auparavant difforme. L'évènement bientôt publié parut si merveilleux que toute la ville voulut y prendre part et en conserver chèrement la mémoire. Oderic Raynald rapporte ainsi le fait sur les anciens manuscrits, ou les *Annales de Sienne*, qui lui avaient été communiquées, dit-il¹, par le Pape Alexandre VII.

Cette faveur du Ciel, que le jeune Ambroise n'était pas encore en état de connaître, fut suivie de plusieurs autres bien plus précieuses et plus dignes de la bonté de Dieu, qui le prévenait déjà de ses bénédictions de douceur, pour en faire un jour un des plus saints ministres de sa parole. A mesure qu'il croissait, on voyait se développer les belles inclinations de son âme pour la vertu. On assure que dès l'âge de sept ans il commença à réciter tous les jours l'office de la très-sainte Vierge, et à interrompre pendant la nuit la douceur du sommeil, pour vaquer à ses petits exercices de dévotion. Avancé en âge, il avançait encore plus en sagesse; et sa première jeunesse, ainsi que son enfance, se passèrent dans les églises, dans la lecture des livres de piété ou dans la conversation des gens de bien. Son unique plaisir était d'entendre parler de Dieu, des souffrances ou de la gloire des Martyrs, et il ne chargeait presque sa mémoire que de prières ou de maximes de l'Écriture, et d'histoires saintes.

La charité du disciple de Jésus-Christ parut de bonne heure dans les aumônes et les autres secours qu'il ne se lassait pas de

¹ Eodem anno (1221) Ambrosius infantulus Senensis, cui postea Ordinem Prædicatorum ingresso insignes virtutes, editaque miracula Beati nomen pepererunt, cum ab ortu, oris deformitate, membrorumque contractione ac distortionem laboraret, in templo sanctæ Magdalenæ, cum tabernaculum in quo sanctæ reliquæ conditæ erant, ter Jesu nomen acclamando, contigisset, repente magna omnium admiratione venustatem oris et naturalem membrorum symetriadem divinitus est adeptus, ut manuscripti *Annales Senenses*, mihi ab Alexandro VII communicati pluribus referunt, etc. Odoric., ad an 1221, n. 53.

procurer aux pauvres, aux malades, aux prisonniers. Toutes les personnes affligées étaient l'objet de sa tendre compassion; et cette vertu, qui semblait être née avec lui, fut la pratique la plus ordinaire de toute sa vie. Ses parents étaient riches, et leur piété ou la complaisance chrétienne qu'ils avaient pour lui le mirent en état d'exercer librement dès ses tendres années ce qui ferait honneur à la vertu des plus avancés. Bien loin de souffrir qu'on refusât jamais la charité aux indigents qui se présentaient à la porte, Ambroise les allait chercher dans les chemins, dans les rues ou dans les places publiques. Avec l'agrément de sa pieuse mère, il avait fait d'une partie de sa maison une espèce d'hôpital, où tous ceux que le monde méprise étaient recueillis avec bonté. Le saint jeune homme se faisait un plaisir de leur laver les pieds, de les servir lui-même à table et de leur rendre toute sorte de bons offices, avec une effusion de cœur d'autant plus grande que, selon la parole de l'Évangile, il était persuadé que c'était Jésus-Christ même qu'il avait l'honneur de loger, de servir et de nourrir dans la personne des pauvres. Nous passons ici sous silence les faveurs singulières, dont on rapporte que la charité de ce Saint, comme celle du fidèle Abraham, fut récompensée même dès cette vie.

Rien ne pouvait être plus édifiant pour la ville de Sienne que de voir un jeune homme de qualité mépriser avec tant de constance le faste et la mollesse du siècle, pour pratiquer les saintes maximes de l'Évangile et ne s'occuper qu'à des œuvres de miséricorde. Ce qu'il n'avait la liberté de faire chez ses parents qu'à certains jours de la semaine, il le faisait avec moins de contrainte, tantôt dans les hôpitaux, tantôt dans les prisons, souvent dans les maisons des particuliers, où il pouvait découvrir des malades et des pauvres qui n'osaient faire connaître leur misère ou leurs besoins. Ambroise leur fournissait abondamment le nécessaire, et il les consolait toujours par des paroles pleines de douceur. Quelque attention qu'il eût à cacher aux yeux des hommes une partie de ce que l'Esprit de Dieu lui faisait pratiquer, sa vertu était trop éclatante pour n'être point éprouvée.

Dieu permit que la chasteté de son serviteur fût souvent atta-

- quée, et la grâce le fit autant de fois triompher de son ennemi. Il est vrai que, se défiant sagement de lui-même, il ne s'exposa jamais au danger de perdre un trésor qui lui était plus cher que sa vie. Si les jeunes gens de son âge et de son rang essayèrent quelquefois de l'engager dans leurs parties de divertissement, ils le trouvèrent toujours également insensible à leurs sollicitations, à leurs prières et à leurs reproches. Sur cet article, il ne parut ni plus complaisant, ni plus docile aux conseils de ses parents et à leurs remontrances. Charmés de la vertu de leur fils, ils auraient cependant désiré qu'elle eût été moins austère ou moins opposée à l'esprit du monde et à ses maximes. Ils s'imaginaient, et ils s'efforçaient de le lui persuader, que, sans cesser d'être à Dieu, on peut bien se permettre des plaisirs innocents, entretenir un honnête commerce avec des personnes qui ne sont point vicieuses, et se produire à propos dans les compagnies, où l'on apprend à parler et à vivre.

Les louanges que les anciens auteurs donnent à la piété des parents de ce Saint, ne nous permettent point de douter que leurs intentions ne fussent bonnes. S'ils voulaient faire connaître le monde à un jeune homme, dont toute la ville de Sienne respectait déjà le mérite et admirait les grandes qualités, ce n'était sans doute que pour le mettre en état de remplir toutes leurs espérances et de s'établir avec plus d'honneur. Mais Dieu avait d'autres desseins sur cet élu : aussi lui donnait-il des pensées et des sentiments plus propres à le conduire sûrement au solide bonheur, que le monde ne connaît point ou qu'il n'estime pas assez. Le désir d'être uniquement à Jésus-Christ, et de ne travailler que pour sa gloire occupait l'esprit d'Ambroise ; son cœur, sensible à ce seul objet, se refusait à tous les autres. Ce qui ne conduit point à ce terme lui était toujours insipide, et il avait en horreur tout ce qui aurait pu l'en détourner. Ces précieux moments, que les mondains coulent avec tant de satisfaction dans l'enivrement de leurs passions, le serviteur de Dieu aimait à les passer dans des exercices de piété et de religion, ou dans une étude utile, et quelquefois dans une agréable solitude, loin du bruit et des scandales du siècle. Mais lorsque le

démon ne pouvait le détourner de ces saintes pratiques, il lui livrait des combats, et lui tendait de nouveaux pièges jusque dans sa retraite. Nous pouvons en rapporter ici deux exemples, que les premiers historiens ont jugé dignes d'être transmis à la postérité.

Près de la ville de Sienne, là où l'on vit ensuite une maison des Pères Jésuites, il y avait autrefois un célèbre monastère de Citeaux, appelé l'abbaye de Saint-Michel. La conversation des pieux cénobites et le silence qui régnait dans leur désert y attiraient souvent le Bienheureux Ambroise ; à l'exemple de saint Bernard, il apprenait parmi les hêtres et les chênes de ces forêts ce que l'on n'apprend point ordinairement dans la compagnie des hommes. Un jour que, pour ne pas se trouver aux noces d'un de ses parents, il allait passer quelques heures dans ce lieu de prière et de silence, il trouva sur ses pas un inconnu, dont l'air et l'habit modestes lui inspiraient d'abord du respect. Ce prétendu religieux lui ayant demandé la charité, qu'il reçut aussitôt, il le pria de l'écouter un moment, et commença à lui parler ainsi : « Il y a longtemps, mon cher enfant, que je cherche l'occasion de vous entretenir en particulier, pour vous dire bien des choses qui contribueront à votre perfection, si vous en voulez profiter. Comme vous n'avez point encore de règle fixe pour vous conduire, je veux vous en donner une très-propre à vous éloigner de l'illusion où se laissent prendre ceux qui ne craignent pas de se conduire eux-mêmes. Les vérités que vous allez entendre vous surprendront peut-être ; elles ne doivent pas moins vous porter à suivre mes conseils, et vous ne douterez plus que ce ne soit Dieu même qui m'envoie et son Esprit qui me fait parler, lorsque vous verrez que je connais toutes vos pensées et les plus secrètes dispositions de votre cœur. »

Après ce prélude, que le Saint avait écouté dans un modeste silence, le séducteur continua de la sorte : « Vous vous éloignez aujourd'hui de la maison de votre père, sous prétexte de chercher dans la retraite un asile à votre innocence. Savez-vous que cette résolution, inspirée par l'ennemi, détruit d'abord celle que vous avez prise de pratiquer hautement la piété ? Non, la vertu

ne peut être regardée comme solide que lorsqu'elle est éprouvée. Eh! comment prétendez-vous triompher de la chair et du monde, si vous fuyez comme un lâche quand il faudrait affronter le péril et combattre? Vous avez donc oublié ce qu'a dit l'Apôtre, qu'il n'est point de victoire sans combat, ni de couronne que pour ceux qui auront vaincu. Mais, pour donner quelque chose à votre crainte, je veux que ce soit prudence que de fuir l'occasion du péché. Cette occasion se trouve-t-elle dans la célébration des noces? Le Sauveur du monde, en les honorant de sa présence, doit vous avoir détrompé de cette erreur. Après tout, la vertu est-elle si farouche que, pour la pratiquer, il faille rompre et avec les parents, et avec les amis? Ou êtes-vous si faible que vous ne puissiez vous réjouir avec eux sans commettre de crime? Craignez plutôt de scandaliser les gens de bien par votre singularité; craignez que vos projets de retraite ne soient peut-être l'effet ou d'un secret orgueil, ou d'un jugement bien téméraire. En vous séparant ainsi des autres, vous faites connaître que vous ne les estimez point assez, ou que vous avez trop bonne opinion de vous-même. Vous avez déjà fait un vœu de chasteté perpétuelle : je le sais, et je ne puis que compatir à votre présomption. Vous ignorez donc quelle est la faiblesse de la chair; vous en serez convaincu par votre expérience, et cet état, pour lequel vous témoignez aujourd'hui une si grande aversion, un jour vous le chercherez comme un remède nécessaire. »

L'inconnu allait continuer son discours, mais Ambroise ne crut pas devoir l'écouter davantage. Il comprit bien que des maximes si opposées à celles de l'Évangile ne pouvaient venir que de l'esprit de mensonge. Il eut recours à la prière et continua son chemin. Parmi les pieux solitaires de l'abbaye de Saint-Michel il en trouva qui lui donnèrent de plus sages conseils et qui écrivirent les premiers tout ce que nous venons de rapporter¹. Une nouvelle rencontre, où le serviteur de Dieu se trouva peu de temps après, pouvait être pour lui une ten-

¹ *Hæc omnia per præfatos monachos scripto demandata vidimus et legimus. Acta Sanct., n. 15.*

tation plus dangereuse, s'il eût été moins secouru de la grâce.

A une petite lieue de Sienne, on trouve un monastère, nommé de Saint-Sauveur, à l'extrémité d'une forêt qui conduisait alors presque des portes de la ville à celle du couvent. C'était encore une des promenades ordinaires de notre Saint : ses prières ou ses lectures de piété, il les faisait avec plus de recueillement et de tranquillité dans ces allées sombres et peu fréquentées. Comme il s'y promenait un jour, occupé à son ordinaire de l'affaire du salut, il entendit de loin la voix d'une personne qui déplorait amèrement son malheureux sort, et demandait du secours. Le charitable jeune homme jette les yeux de tous côtés, et ne découvrant encore personne, il s'avance vers le lieu d'où partait cette voix ; il trouve enfin, sous un habit d'homme, une jeune fille aussi capable de toucher par l'excès de son affliction que par les attraits que la nature paraissait lui avoir prodigués. Ambroise craignit d'abord quelque piège et sa première pensée fut de revenir promptement sur ses pas. Mais la charité ne pouvant lui permettre de mépriser les gémissements de celle qui implorait son assistance, il s'arrêta pour savoir quel était le sujet de sa douleur. « Je suis, répondit-elle, une demoiselle de la première qualité de Sienne. Mon père et ma mère sont morts, et la cruelle avarice de mes frères leur a fait prendre la résolution de m'enfermer dans un cloître, afin qu'eux seuls profitent de tous les biens qu'ils devraient partager avec moi. La crainte de me voir engagée, contre ma volonté, dans un état où Dieu ne m'appelle point, m'a fait prendre le parti de me déguiser, comme vous voyez, et de m'enfuir, ayant bien plus à craindre de la part de mes barbares frères que de celle des bêtes mêmes qui se cachent dans les forêts. La grâce donc que j'attends de votre charité (et je sais que vous en avez beaucoup), c'est de ne point abandonner une orpheline persécutée, que la Providence vous a fait trouver ici livrée au désespoir et à la mort. Conduisez-moi dans un lieu de sûreté, et ménagez ensuite mes intérêts auprès de mes frères, que je vous ferai connaître.

— Non, répondit le serviteur de Dieu, je ne veux ni vous abandonner, ni vous refuser mes services. Mais il ne convient

pas que je vous conduise moi-même, ni que je m'arrête ici plus longtemps avec vous; l'un et l'autre pourrait faire tort à votre réputation. Je vais de ce pas à Sienne, et je vous enverrai incessamment des personnes qui se chargeront volontiers de votre conduite; essuyez cependant vos larmes, et mettez votre confiance en Dieu. » Après ces paroles, Ambroise se retirait; mais l'orpheline déguisée, se jetant aussitôt sur lui, voulut l'arrêter, protestant qu'elle ne voulait d'autre conducteur ni d'autre ami que lui-même, et qu'elle ne souffrirait jamais qu'il se retirât de la sorte. Ces paroles et plusieurs autres qu'elle ajouta découvrirent son véritable dessein. Mais celui du disciple de Jésus-Christ était de se conserver toujours chaste. La grâce vint à son secours, et le fit triompher de l'esprit impur et de la tentation.

Nous ne dirons point, avec les anciens auteurs de la Vie de notre Saint, que dans ces deux rencontres ce fut le démon même qui, sous ces différentes figures, s'efforça tantôt de le séduire par de pernicieux conseils, et tantôt de l'amollir en allumant dans son cœur des flammes criminelles par les appas de la volupté. On ne peut cependant douter que cet ancien serpent n'ait employé ses ruses ordinaires pour faire succomber un jeune homme dont l'humilité confondait déjà son orgueil, et dont les rapides progrès dans la vertu lui faisaient craindre les suites.

Ambroise de Sienne finissait alors sa dix-septième année, et il continuait avec succès ses études théologiques : car, quelque appliqué qu'on le vît à la pratique de toutes les œuvres de charité, il ne l'était guère moins à l'étude des sciences qui pouvaient perfectionner ses talents et cultiver les qualités de son esprit, naturellement beau, solide, élevé. Ceux qui s'intéressaient à sa fortune ou à son avancement dans le monde n'oublièrent rien pour le porter à quitter et l'étude de la théologie et sa manière de vivre. Ils avaient d'autres desseins, et ils voulaient lui persuader de prendre une autre route, pour parvenir aux premières charges de la république. Leurs nouveaux efforts ne réussirent pas mieux que les premiers. Au contraire, cette espèce de persécution fut pour lui un motif d'embrasser au plus tôt un parti où il pût avec une entière liberté se donner tout à Dieu, et ne plus

rien ménager avec le monde. Sa résolution prise, il la déclara à **ses** parents, et il fit si bien pour les engager à ne mettre aucun obstacle à sa vocation, qu'ils lui permirent enfin de la suivre. Ils firent plus : remplis de la crainte de Dieu, et toujours pleins de tendresse pour un fils si digne de leur amour, pour contenter **ses** pieux désirs, ils lui mirent entre les mains une grande somme d'argent, dont il distribua aussitôt une partie aux pauvres, et employa l'autre à l'établissement de plusieurs filles orphelines. Après cela, Ambroise se retira dans le couvent des Frères-Prêcheurs de Sienne, où il prit l'habit religieux dans le mois d'avril 1237, sous le pontificat de Grégoire IX.

Le Saint passa plusieurs années soit dans les pratiques du noviciat, soit dans les exercices de l'école; puis il vint à Paris pour s'y perfectionner sous Albert le Grand. On sait que ce célèbre docteur n'arriva dans cette capitale, avec son disciple, le jeune Thomas d'Aquin, que vers le mois d'octobre 1245. Il y avait huit ans révolus que le Bienheureux Ambroise de Sienne travaillait à sa perfection sous l'habit de Saint-Dominique. Nous ne parlerons point ici des beaux exemples de vertu qu'il donna à ses Frères pendant son année de probation. Ce que nous avons rapporté de sa constance dans les exercices de piété, au milieu de la corruption du monde et malgré la censure des mondains, fait assez juger quelle dut être sa nouvelle ferveur dans un état qui l'engageait à travailler efficacement à sa perfection, et qui lui en fournissait les moyens. Comme il aspirait à une sainteté digne de sa vocation, il joignit toujours à la pratique des vertus une étude attentive. Les leçons et la réputation du Bienheureux Albert, son maître, l'émulation, qui était grande parmi ses condisciples, et les dispositions que la nature lui avait données pour les sciences, tout cela aurait pu l'engager à s'y appliquer avec ardeur. Mais le noble désir de se rendre utile à l'Église et de procurer la gloire de Dieu en travaillant au salut des âmes, était le premier motif qui lui faisait passer sur les livres, ou dans de savantes conversations, tous les moments qu'il ne donnait pas à la prière publique, au chant des psaumes ou à ses autres exercices de pénitence et de dévotion.

Son génie et sa capacité pendant ses études dans l'université de Paris l'ayant fait juger digne des grades de bachelier et de docteur, il refusa si constamment toutes ces marques d'honneur qu'il fut impossible de vaincre sa modestie. Il n'en fit guère moins paraître, lorsqu'on lui ordonna d'annoncer aux fidèles les vérités du salut. Il céda cependant à l'obéissance; et ses premiers discours, toujours soutenus d'une piété exemplaire, lui acquirent d'abord une si haute réputation qu'on le vit également suivi des peuples et applaudi des savants. Ces applaudissements alarmèrent l'humilité du Saint, et ce qui a coutume de soutenir dans les autres ce qu'on appelle émulation, fit appréhender à cet homme modeste que l'ennemi ne lui tendit de nouveaux pièges pour le précipiter dans l'orgueil. Pénétré de cette crainte religieuse, il demanda la permission de se renfermer encore quelque temps dans le secret de sa cellule, pour y travailler à se perfectionner lui-même par la prière et la méditation des Livres saints, avant que de montrer aux autres le chemin qui conduit à la perfection.

Des sentiments si dignes d'un disciple de Jésus-Christ ne pouvaient que faire espérer de nouveaux fruits dans l'exercice d'un ministère qui ne demande pas moins d'humilité que de charité, de zèle et de doctrine. Cependant les sages supérieurs ne voulurent ni contrister un sujet de ce caractère par un entier refus, ni laisser aussi ses talents inutiles. On lui permit d'interrompre pour un temps le cours de ses prédications, mais on le chargea d'expliquer les saintes Écritures aux jeunes religieux. Et la manière dont il remplit cet emploi fit connaître de plus en plus quel était le trésor de science et de sainteté qu'il s'efforçait de cacher. Ce même esprit d'humilité le porta à supprimer quelques petits ouvrages qui étaient déjà sortis de sa plume, parce qu'il était persuadé que ce serait en lui une grande présomption s'il osait publier ses écrits, tandis que l'illustre Thomas d'Aquin en donnait tous les jours de si excellents. Ces deux grands serviteurs de Dieu avaient étudié en même temps à Paris; et bientôt après envoyés l'un et l'autre à Cologne, ils y firent admirer la supériorité de leurs talents, tant dans les chaires que dans les écoles.

L'Allemagne devint le plus beau théâtre du zèle d'Ambroise, dans un temps où toutes les provinces de l'empire se trouvaient dans la confusion, soit par l'ambition ou les différents intérêts des princes et l'indocilité des peuples, soit par les criminelles pratiques des hérétiques, qui répandaient partout leurs maximes séditionnaires ou leurs erreurs les plus absurdes.

Après la déposition de l'empereur Frédéric, dans le premier Concile de Lyon, et particulièrement depuis la mort de ce prince, jusqu'à ce que Rodolphe de Hapsbourg monta sur le trône, l'an 1273, toute l'Allemagne fut agitée de mille troubles, de divisions ou de révoltes, et les discordes publiques augmentaient encore celles des familles particulières. Le vice n'étant plus retenu ni réprimé par la justice des lois, qu'on pouvait mépriser impunément, tous les ordres, tous les états semblaient participer à la contagion, et partout on ne voyait qu'une licence effrénée, qui ne connaissait point de bornes. Le clergé ne donnait pas de bons exemples, et il se laissait aveuglément entraîner aux mauvais. Les scandales et les séditions se multipliaient toujours parmi les peuples, pendant que le trône de l'empire n'était ni vacant, ni rempli, par le défaut d'unanimité dans les suffrages des électeurs, dont les uns opposaient une élection irrégulière à celle qui avait été faite peut-être aussi irrégulièrement par les autres. De là l'irréligion, l'impiété, le libertinage, le mépris des choses saintes, les profanations et les sacrilèges. Toute la vigilance des pasteurs, leur zèle et leur autorité étaient des faibles barrières pour en arrêter le cours ou pour remédier à un mal qui paraissait désormais sans remède.

A la vérité, on n'épargnait ni les menaces, ni les censures, pour inspirer de la terreur et contenir les plus coupables; mais ceux-ci, moins intimidés qu'irrités par les menaces, portèrent toujours plus loin la liberté de tout dire et de tout faire. Et le mépris des censures ecclésiastiques fut poussé jusqu'à l'hérésie déclarée. Dès l'an 1248, on avait commencé de prêcher hautement dans la ville de Hall, en Souabe, que le Pape était hérétique, les Evêques simoniaques, tous les ecclésiastiques, les moines ou les religieux des séducteurs, et les prêtres privés par leurs péchés

de toute autorité de lier ou de délier. Ceux qui parlaient ainsi se disaient les seuls amis de la vérité, les seuls en qui on trouvait une foi pure, et ils s'attribuaient le pouvoir d'absoudre des péchés et d'accorder de véritables indulgences. Albert, ancien abbé de Stade, en Saxo, fait une tristo peinture de ces maux, qui affligeaient alors l'Église et l'empire, et il en parle comme témoin oculaire.

Par tout ce que nous venons de dire, on peut comprendre quels devaient être le courage, le zèle, l'intrépidité des ministres de Jésus-Christ qui entreprenaient de combattre le vice et l'erreur dans des temps si critiques, et parmi des peuples aussi éloignés de la vérité que de la pureté de l'Évangile. Le Bienheureux Ambroise de Sienne fut un de ces hommes apostoliques, qui méprisèrent leur vie, pour s'opposer comme un mur d'airain et une colonne de fer au torrent de l'iniquité. Malgré les fâcheux préjugés que les Catholiques mêmes semblaient avoir empruntés de l'hérésie, la sainteté du serviteur de Dieu frappa les esprits : l'éclat de ses vertus, sa doctrine, sa prudence et le don de sagesse dont il était rempli le firent écouter. Bientôt on le suivit avec une espèce d'empressement, et son nom étant devenu célèbre dans tout le pays, les grands ainsi que les peuples commencèrent à le considérer comme un ange de paix ou comme un homme extraordinaire et un ami de Dieu, que le Ciel leur envoyait pour les appeler à la pénitence. Peu contents de se rendre attentifs aux saintes vérités qu'il annonçait dans les chaires, les princes venaient quelquefois le chercher dans sa cellule, tantôt pour le consulter sur les moyens de parvenir à une solide paix, et tantôt pour le charger de porter à leurs ennemis des paroles de réconciliation. Il en devint souvent l'arbitre, et il eut la consolation de la rétablir, cette désirable paix, dans plusieurs familles depuis longtemps divisées. Il parcourut ensuite les villes et les provinces d'Allemagne, prêchant partout avec ce zèle apostolique qui l'animait; et le Seigneur commença à honorer son ministère par des miracles qui servirent à réunir les esprits, à faire respecter la religion, et à arrêter enfin ce déluge de maux, sous lesquels on gémissait depuis un si grand nombre d'années.

Mais le Saint trouva de bien plus grandes difficultés, et il se vit souvent exposé à de plus grands périls de la part des hérétiques, dont il combattait fortement les erreurs, excité à cela moins par les prières des princes et les ordres du Souverain-Pontife que par l'Esprit de Dieu, qui le remplissait en même temps de zèle et de confiance. Les chefs de la secte voulurent quelquefois entrer avec lui en dispute, et le disciple de Jésus-Christ, animé d'une véritable charité, ne refusa jamais de conférer avec eux dans un esprit de douceur, d'écouter avec patience tout ce qu'ils voulaient ou qu'ils pouvaient dire pour la défense de leurs dogmes, et de répondre à toutes leurs difficultés. C'est dans ces savantes disputes, où le mensonge ne trouva jamais son compte, qu'on eut sujet d'admirer en même temps l'esprit, l'érudition, l'ardente charité d'un Saint qui, tout occupé à faire triompher la vérité, ne cherchait pas à confondre ceux qui avaient le malheur de la combattre, mais à les convaincre, afin de les convertir. Quelques-uns se rendirent de bonne foi à la lumière de la vérité qui s'offrait à eux, et par leur conversion ils édifièrent les fidèles, que leur apostasie avait scandalisés. On en vit aussi qui, plus obstinés dans le parti du schisme et de l'erreur, après avoir été humiliés dans la dispute, cherchaient à se dédommager en quelque sorte de leur propre défaite en continuant à dogmatiser dans leurs conventicules. Ils firent plus ; ils osèrent paraître encore en chaire, et déclamer indécemment, et contre le saint prédicateur, et contre les anciennes vérités qu'il établissait avec tant d'avantage.

Le petit peuple, en plus d'un endroit, parut quelque temps partagé entre le Prophète du Seigneur et les prophètes de Baal. Tantôt il applaudissait à la saine doctrine que l'homme de Dieu prêchait dans toute sa pureté, et tantôt il s'attachait aux novateurs, qui, de leur côté, ajoutaient souvent les menaces aux injures, pour obliger notre Saint ou à demeurer dans le silence, ou à sortir du pays et à leur céder le terrain. Ambroise ne fit ni l'un ni l'autre. « Malheur à moi, disait-il avec le grand Apôtre, si je ne prêche l'Évangile, ou si la crainte de la mort me fait lâchement abandonner la vérité. » — Comme il ne cherchait que la gloire de

Dieu, et que toute sa confiance était dans le secours divin, il ne parut jamais ni ébloui par les louanges et les applaudissements des uns, ni intimidé par les menaces des autres, ni effrayé de tous leurs complots. Il continua avec la même intrépidité à combattre les dogmes impies, à instruire et prémunir les fidèles contre le poison de l'erreur, à reprendre et à corriger, et sa persévérance fut abondamment récompensée. Celui qui avait mis sa divine parole dans la bouche de ce fidèle ministre répandit tant de grâces sur ses discours, il donna à ses instructions tant de force et d'énergie, que l'erreur fut enfin connue, le mensonge dévoilé et la vérité embrassée. Le peuple, heureusement réuni dans une même profession de foi et réconcilié à l'Église, se soumit à la pénitence et chassa les séducteurs, qui lui avaient inspiré, avec le venin de l'hérésie, la révolte contre l'autorité légitime de ses princes et de ses pasteurs. C'est avec justice que l'on attribua aux travaux du Bienheureux Ambroise de Sienne, à ses prédications, à ses prières et à ses miracles, l'extirpation d'une nouvelle hérésie, qui dès sa naissance avait alarmé la religion de quelques souverains du Nord, et dont les progrès donnaient déjà de mortelles inquiétudes aux Évêques d'Allemagne.

La Providence voulut encore se servir du ministère de cet homme apostolique pour procurer à toute la chrétienté, au royaume de Hongrie en particulier, un autre avantage non moins considérable que celui qu'il venait de rendre aux provinces d'Allemagne. Nous avons souvent parlé des ravages, des irruptions et de la cruauté des Tartares, dont les armées désolaient toutes les contrées du septentrion. Le roi Béla IV, quelquefois vainqueur et plus souvent vaincu par ces barbares, avait vu tout son royaume ébranlé et à deux doigts de sa ruine. En 1260, il était encore menacé d'une nouvelle invasion. Les Souverains-Pontifes Alexandre IV et Urbain IV, son successeur, effrayés des progrès continuels des infidèles, ne se contentèrent point d'ordonner des jeûnes, des prières publiques et des processions, afin d'attirer les secours du Ciel sur l'Église : ils écrivirent à tous les princes chrétiens, aux Évêques, aux autres Prélats et aux communautés des villes, de penser sérieusement aux moyens de ré-

sister aux formidables armées des Tartares, dont les vastes projets et les rapides conquêtes semblaient menacer tout le monde chrétien. Tandis que, selon les désirs du Pape, les Archevêques assemblaient leurs Conciles provinciaux pour prendre les délibérations convenables dans des circonstances si fâcheuses, le Bienheureux Ambroise, à la tête de plusieurs autres ministres de la parole remplis comme lui de zèle pour la religion, continuait avec ferveur ses prédications, excitait les peuples à la pénitence, réconciliait les ennemis, et leur faisait prendre la croix, pour marcher avec confiance au secours de leurs frères les plus exposés à la fureur des gentils. Sa mission n'était point resserrée dans les bornes d'un diocèse : mais allant de province en province, et faisant partout respecter le divin ministère par la sainteté de sa vie, il sut si bien animer la piété des fidèles et exciter la valeur ou la générosité des princes chrétiens, qu'il procura de puissants secours au roi de Hongrie. Les Tartares, déjà répandus comme un torrent dans ce royaume, y furent battus et repoussés avec perte. Selon quelques auteurs du ^{xiii}^e siècle, cinquante-deux mille de ces infidèles furent passés au fil de l'épée.

La réputation du Bienheureux Ambroise et le bruit de ses heureux succès dans tout ce qu'il entreprenait pour la gloire de Dieu, portèrent ses concitoyens à implorer sa médiation pour être délivrés des fléaux sous lesquels ils gémissaient depuis bien des années. Le feu de la division avait allumé parmi eux une cruelle guerre; obligés de combattre au dedans et au dehors, ils s'étaient encore exposés à toute l'indignation du Saint-Siège par leur opiniâtre attachement au parti des enfants de Frédéric II. Innocent IV, après d'inutiles avertissements, les avait frappés d'excommunication et mis leur ville en interdit. Les successeurs de ce Pape, disposés à user de miséricorde envers les coupables en faveur de ceux qui ne l'étaient pas, ou qui pouvaient l'être moins, avaient bien voulu écouter avec bonté leurs humbles supplications et recevoir leurs assurances de repentir. Mais les démarches imprudentes de quelques-uns venaient d'attirer sur tous de nouveaux anathèmes. Clément IV, en renouvelant les

censures ecclésiastiques contre les habitants de Sienne, augmenta la désolation de la ville, et jeta la dernière consternation parmi un grand peuple, qui souffrait impatiemment de se voir toujours privé de l'usage des Sacrements et de tout exercice public de religion.

Cette privation n'était pas à la vérité un sujet de peine pour ceux qui l'avait attiré, c'est-à-dire pour les politiques, les libertins ou les plus séditeux, et par malheur les gens de cette espèce n'étaient pas en petit nombre dans la ville de Sienne. Mais les véritables fidèles, confondus avec les coupables dans la même peine, gémissaient amèrement. A de ferventes prières, ils ajoutaient de rudes pénitences, ils faisaient d'abondantes aumônes; enfin ils redoublèrent leurs pressantes sollicitations, et employèrent celles de plusieurs princes d'Italie pour essayer de fléchir en leur faveur le Vicaire de Jésus-Christ. Mais voyant que tous leurs efforts étaient inutiles, ils pensèrent, quoiqu'un peu tard, qu'Ambroise de Sienne, dont le nom était déjà fort célèbre dans toute l'Église, ne refuserait point de faire pour sa propre patrie ce qu'il faisait avec un zèle si persévérant pour des peuples étrangers. Ils avaient bien connu le cœur du serviteur de Dieu. Ils députèrent donc vers lui deux religieux du même Ordre, chargés de lui exposer leur triste état et de solliciter sa charité. Les supérieurs voulurent bien ajouter le commandement à leurs instantes prières; et l'obéissant religieux quitta aussitôt l'Allemagne, pour se rendre en Italie.

Son arrivée à Sienne rassura d'abord les fidèles bien intentionnés, et leur fit espérer des jours plus tranquilles ou beaucoup moins orageux. Si la triste peinture qu'on s'empressa de lui faire de tous les maux dont sa patrie était affligée depuis près de vingt ans le toucha vivement, il parut encore bien plus sensible à la perte spirituelle de ceux qui ne sentaient pas ce qu'ils devaient craindre de la justice de Dieu, en méprisant par une orgueilleuse opiniâtreté la voix de ses ministres et l'autorité de l'Église. Tous, à la vérité, le suppliaient d'aller incessamment se jeter aux pieds du Pape, pour obtenir leur réconciliation et leur pardon; mais les vues de tous n'étaient point les mêmes.

Ceux-là, sans chercher à excuser leurs fautes, demandaient avec humilité qu'on voulût bien les oublier, et promettaient une soumission entière aux ordres de Sa Sainteté. Ceux-ci, au contraire, soutenaient mal le personnage de suppliants : ils voulaient, pour avoir la paix, en prescrire eux-mêmes les conditions, et emporter comme à titre de justice ce qu'ils demandaient comme une grâce. Le disciple de Jésus-Christ, après avoir écouté les prières des uns et les plaintes ou les murmures des autres, leur dit que, malgré son indignité, il ne refusait point de se présenter devant le Saint-Siège, pour faire l'office de médiateur entre des enfants coupables et un Père irrité. Mais, ajouta-t-il, en vain travaillerais-je à apaiser en votre faveur l'esprit du Souverain-Pontife, si vous n'apaisez vous-mêmes le Seigneur, en vous remettant les injures mutuelles et faisant cesser les haines, les querelles, les jalousies et vos cruelles divisions, source funeste de tous les maux dont vous vous plaignez.

Ceux qui étaient à la tête des affaires donnèrent l'exemple. Les magistrats, les sénateurs, les plus qualifiés ou les plus riches entre les citoyens, sous la médiation de l'homme de Dieu et en sa présence, firent la paix qu'il désirait. Ils le prièrent ensuite d'assembler lui-même le peuple, et de le faire entrer dans les mêmes sentiments. Cela fut encore exécuté. Les fidèles se rendirent en foule à ses discours ; l'église ne se trouvant pas assez vaste pour en contenir la multitude, il prêcha dans une place publique, et cette nombreuse assemblée ne parut avoir qu'un cœur et qu'une âme pour corriger ou réformer, à la volonté du saint prédicateur, tout ce qui pouvait être un obstacle à la paix générale. Ayant si heureusement disposé les esprits, il leur prescrivit des prières et des bonnes œuvres, et dès lors, ne doutant plus du succès de l'entreprise, il alla se présenter avec confiance devant le trône du Souverain-Pontife. L'Esprit de Dieu, qui le faisait agir, changea tout-à-coup les dispositions où on avait vu jusqu'alors le Pape Clément IV. Sa Sainteté prévint presque les demandes d'Ambroise : tout ce qu'il voulait obtenir en faveur de ses concitoyens lui fut accordé, l'oubli ou le pardon de leurs fautes passées, l'absolution des censures, la levée de

l'interdit et l'entier rétablissement de tous les privilèges que leur révolte contre le Saint-Siège leur avait fait perdre.

Ce que le Saint venait de faire pour l'honneur et le repos de sa patrie, il le fit encore pour plusieurs autres villes d'Italie, qui se trouvaient dans un cas assez semblable. Nous avons des lettres apostoliques de Clément IV, qui le chargeait de recevoir au nom de l'Église les soumissions et les engagements des peuples qui rentraient dans le devoir. Sa Sainteté lui donnait en même temps les pouvoirs nécessaires pour les absoudre des censures dont ils pouvaient être liés.

Peu de temps après, le jeune Conrad, petit-fils de l'empereur Frédéric II, étant entré avec une puissante armée en Italie, y fit d'abord de grands progrès, et soumit tout à ses armes dans la Lombardie, dans la Toscane et dans une partie de l'État ecclésiastique. Rome même ouvrit ses portes à l'ennemi, et le reçut avec de grandes démonstrations de joie, pendant que le Pape, retiré avec les cardinaux à Viterbe, lançait contre ce jeune prince les plus terribles censures, ou renouvelait celles que ses prédécesseurs avaient tant de fois publiées contre les princes de la maison de Souabe. Conradin, à l'exemple de ses ancêtres, les méprisa, ces censures, trop flatté par la rapidité de ses succès; mais bientôt après, dans l'humiliation, il apprit à les craindre. Il vit toute son armée taillée en pièces par Charles I^{er}, roi de Sicile. Pris lui-même et conduit à Naples, il fut jugé comme un particulier coupable de lèse-majesté, et condamné à perdre la tête sur un échafaud. Tandis qu'on instruisait son procès, le pauvre prince, mieux conseillé, pensa sérieusement à fléchir la colère de Dieu : il eut recours aux prières du Bienheureux Ambroise de Sienne, et voulut se servir de lui pour obtenir du Vicaire de Jésus-Christ l'absolution des censures et sa réconciliation à l'Église. Notre Saint se chargea volontiers de la commission, et il parla si à propos en faveur de cet illustre pénitent, que le Pape, sensiblement touché, lui répondit d'abord : « Je ne veux point le sacrifice, mais la miséricorde; ce n'est pas vous, Ambroise, qui avez dit tout ce que nous venons d'entendre : le Saint-Esprit s'est expliqué par vous, il a parlé lui-même par votre bouche. »

Le jeune Conrad n'eût pas été à plaindre, s'il avait pu trouver les mêmes sentiments dans l'âme de son vainqueur, dont la politique et la sévérité en cette rencontre furent extrêmement blâmées du public et condamnées par le Pape, qui ne put s'empêcher d'en témoigner sa surprise et son indignation. Sa Sainteté marqua bien plus fortement l'une et l'autre à la ville de Sienne, dont les habitants, par de nouvelles entreprises, venaient de violer toutes leurs promesses et étaient retombés dans la disgrâce du Saint-Siège. Clément IV les frappa de nouveau des plus graves censures ; et Grégoire X, son successeur, en confirmant cette foudroyante sentence, déclara les Siennois relaps et indignes de pardon. Cependant les longues calamités que ce peuple remuant avait déjà éprouvées sous le premier interdit, lui firent envisager avec frayeur les suites encore plus funestes du second. Il tenta toutes les voies, et il n'omit rien pour en être relevé. Prières, larmes, promesses, vives sollicitations de la part des républiques et des villes qui s'intéressaient en faveur de celle de Sienne, tout fut employé, et tout fut inutile ; rien ne réussit. La fermeté de Grégoire X parut telle qu'on désespéra de pouvoir jamais l'ébranler. Les Siennois sentirent bien la nécessité de s'adresser une seconde fois à celui qu'ils regardaient avec raison comme leur ange tutélaire. Mais, outre que le Bienheureux Ambroise se trouvait alors éloigné de sa patrie, ils avaient à se reprocher d'avoir manqué à tout ce qu'ils lui avaient promis, c'est-à-dire à tout ce qu'ils s'étaient engagés de faire soit pour se ménager les faveurs du Saint-Siège, soit pour conserver entre eux l'union et la paix, et prévenir ainsi les malheurs où leur seule présomption les avait précipités. Ils ne craignaient guère moins la juste indignation du serviteur de Dieu que celle du Pontife même ; on se résolut cependant à faire vers lui une seconde députation : elle réussit.

Le saint homme, dont la charité imitait en quelque manière celle de Diou, qui ne se lasse point de faire du bien aux justes et aux pécheurs, se contenta de reprocher à ses compatriotes leur récidive et le peu de fermeté qu'ils faisaient paraître dans leurs bonnes résolutions. Ayant pris ensuite les nouvelles mesures

qu'il jugea nécessaires pour s'assurer de leur repentir, il se rendit à Viterbe, où était alors la cour de Rome. Conduit aussitôt à l'audience du Pape, il exagéra d'abord le crime de ses concitoyens; mais, par une charité pleine d'humilité et d'adresse, en se confondant avec les coupables, il toucha efficacement le cœur du Pontife. Tout ce qu'il pouvait désirer et ce qu'il n'osait même demander, il l'obtint avec une facilité qui surprit également les Cardinaux et le Pape même. La grâce que Sa Sainteté venait d'accorder à la seule considération de cet ami de Dieu fut bientôt après confirmée par un bref, daté de Florence le 13 juillet 1273.

Les habitants de Sienne, sensibles à cette faveur, ne se contentèrent pas d'en rendre à Dieu de solennelles actions de grâces¹: ils voulurent que le jour auquel le Saint était rentré dans la ville avec les lettres de leur réconciliation fût à jamais consacré à la prière, aux œuvres de miséricorde et à des réjouissances publiques. Du vivant d'Ambroise et après sa mort, ils en renouvelèrent tous les ans la mémoire par une procession générale et un service solennel. Cette fête se célèbre encore de nos jours, peut-être avec plus d'édification, quoique avec moins de pompe et de dépense qu'on ne le fit d'abord, les Evêques de Sienne en ayant sagement retranché différentes représentations qui pouvaient paraître plus propres à décorer un triomphe profane qu'à relever la solennité d'une fête de religion.

Sienne, désormais tranquille, après les plus violentes agitations, goûtait toutes les douceurs de la paix, et celui qui la lui avait procurée soupirait inutilement après le repos de la solitude. Grégoire X, déjà instruit par lui-même de tout ce que la voix publique avait pu lui apprendre de la sainteté du serviteur de Dieu, de sa sagesse et de la supériorité de ses talents, voulut les mettre à profit pour le bien de l'Eglise. Différents peuples le demandaient en même temps pour pasteur, et le Pape ne voulait lui laisser d'autre liberté que celle du choix entre plusieurs dignités qui lui étaient offertes. Mais Ambroise, qui avait toujours fui les supériorités dans le cloître, refusa avec la même fermeté les évêchés, et celui de Sienne, où il venait d'être élu

¹ La ville de Sienne en fait une fête annuelle.

canoniquement, ne le tenta pas davantage. Il ne put cependant se refuser à l'emploi onéreux de plusieurs négociations, dont le Saint-Siège jugea à propos de le charger, soit pour pacifier les troubles d'Italie et réunir les villes, aussi divisées que jamais depuis les dernières guerres, soit pour exciter les rois et les autres princes de l'Europe à joindre leurs forces pour s'opposer ensemble aux armes des infidèles. Il ne s'agissait pas seulement du repos, de la fortune ou de la liberté des peuples chrétiens, il s'agissait encore plus de leur religion, de l'honneur de l'Église et de la gloire de Dieu. De si grands objets étaient dignes du zèle du disciple de Jésus-Christ : il en suivit toute la vivacité. Et quoique obligé de paraître souvent dans les cours et de converser presque continuellement avec les gens du siècle, on ne le vit jamais ni moins recueilli, ni moins fidèle observateur de toutes les pratiques régulières que s'il ne se fût occupé que de cet unique objet dans le repos de la solitude. Toujours égal, toujours semblable à lui-même, toute sa conduite était si édifiante qu'on se trouvait souvent disposé à accorder aux mérites d'un si saint ministre ce qu'on aurait d'ailleurs refusé à l'autorité du caractère dont ses maîtres l'avaient revêtu.

Il semblait, continue Baillet, dont nous venons de rapporter les paroles, il semblait que ses légations ne fussent que des missions évangéliques, et qu'il fût bien plutôt envoyé de Jésus-Christ pour annoncer sa parole que délégué des Papes pour traiter des affaires extérieures de l'Église. Ce n'était point, en effet, par les ressorts cachés de la politique ou de la prudence humaine, mais par la force d'une éloquence toute divine, que le Bienheureux Ambroise, légat et missionnaire en même temps, persuadait les esprits, gagnait les cœurs et les faisait entrer dans tous les sentiments de justice ou de paix qu'il voulait leur inspirer. Tels furent les moyens dont il se servit avec succès pour rétablir la concorde et l'union entre les peuples les plus animés à la vengeance ou les plus affermis dans la révolte. C'est dans cet esprit qu'il prêcha la croisade en France, sous le règne de Philippe III. Les miracles donnaient un nouveau poids à ses paroles ; et les fréquentes conversions, fruit ordinaire de ses travaux aposto-

liques, répandant toujours plus loin sa réputation, il mettait tout à profit pour rendre son ministère utile aux domestiques de la foi. Les auteurs contemporains assurent que les fidèles à qui notre saint prédicateur fit prendre la croix et les armes pour marcher au secours des Chrétiens opprimés dans la Palestine, se trouvèrent en plus grand nombre que ceux qui avaient voulu autrefois suivre l'empereur Frédéric dans une semblable expédition.

De retour à Rome, Ambroise de Sienne fit succéder à toutes les occupations dont nous venons de parler un autre travail, auquel il fut engagé par l'ordre exprès du Souverain-Pontife. Le malheur des dernières guerres et l'absence des Papes avaient été l'occasion de la décadence des études dans la capitale du monde chrétien. Depuis quelque temps les sciences n'y étaient pas seulement négligées, elles étaient comme méprisées ou entièrement abandonnées, tandis que l'intrigue, la cupidité, la politique, un esprit de chicane ou de parti, semblaient uniquement occuper ceux qui auraient dû les cultiver ou en inspirer l'amour par des récompenses propres à exciter l'émulation. Nous avons remarqué ailleurs que le célèbre Humbert de Romans avait mis ce défaut, ou plutôt ce désordre, au nombre de ceux qu'il croyait mériter l'attention particulière de Sa Sainteté et celle du Concile général, pour lequel il écrivait. Grégoire X ne négligea point cet avertissement, et notre Saint fut chargé de rétablir à Rome l'étude de la théologie. Il le fit avec l'application et tout le succès qu'on devait se promettre de sa doctrine et du zèle qui l'animait pour tout ce qui avait trait à la religion ¹.

Pendant les trois années qu'il fit des leçons publiques de théologie à Rome, il ne sépara point le ministère de la parole de ses

¹ L'ancien historien a rapporté cette époque au pontificat d'Innocent IV, mais il ne paraît pas qu'Ambroise de Sienne ait pu professer à Rome sous ce Pape. Et la suite de l'histoire nous oblige ou nous permet du moins d'en parler ainsi. Avant le départ d'Innocent IV pour la France, notre Saint était encore au rang des disciples, d'abord en Italie, ensuite à Paris. Et lorsqu'après la mort de Frédéric II, le Saint-Père revint à Rome, l'an 1251, le serviteur de Dieu enseignait à Cologne, ou il remplissait les fonctions apostoliques dans les provinces d'Allemagne.

autres occupations. Le temps surtout des vacances, destiné à donner quelque honnête délassement à l'esprit, il le consacrait à ce saint exercice. Les Cardinaux et les autres Prélats se trouvaient toujours en grand nombre à ses discours, quoique, selon la remarque des auteurs, il déclamât avec force et avec une liberté évangélique contre la conduite peu régulière de ceux qui, pour des intérêts particuliers, laissaient longtemps vaquer le Saint-Siège, sans craindre l'offense de Dieu, le scandale des fidèles et les grands dommages qui en reviennent toujours à la république chrétienne.

Cette circonstance nous autorise encore à mettre ceci sous le pontificat de Grégoire X, et à croire que le zèle du prédicateur était particulièrement excité par celui de ce Pape, soit à cause des longues divisions qu'on avait vu régner dans le dernier conclave, soit en vue des contradictions qu'on ne cessait de faire à la bulle que Sa Sainteté venait de publier afin de corriger cet abus. Il parut que le Ciel avait béni les droites intentions du Vicaire de Jésus-Christ et de son fidèle ministre : l'élection de Grégoire X avait été différée de plus de trente-trois mois, et celle de son successeur se fit le même jour que les Cardinaux ouvrirent le scrutin, c'est-à-dire le onzième jour après la mort du saint Pontife.

Après tant de pénibles occupations, de voyages et de travaux apostoliques, Ambroise de Sienne, pour ne plus penser qu'à l'affaire de son salut, demanda à ses supérieurs la permission de vivre désormais dans le silence et la retraite. Cette grâce lui ayant été accordée, on vit cet homme, depuis longtemps célèbre par ses talents et ses belles actions, tout occupé aux plus bas offices du cloître, plus modeste, plus humble, plus soumis que le dernier religieux de la maison, se faisant un devoir de les prévenir tous, et prenant pour son partage ce qu'il y avait dans leur emploi de difficile ou d'humiliant. Jamais novice ne fit paraître ni plus de candeur et de simplicité dans sa conversation, ni une plus grande promptitude à exécuter toutes les volontés d'un supérieur. Les douceurs de la contemplation ne détournaient jamais du travail cet ami de Dieu, dès qu'il pouvait être de quelque utilité à ses

Frères, et les occupations extérieures ne diminuaient rien de son profond recueillement. C'était surtout durant le silence de la nuit qu'il portait plus loin la ferveur de ses oraisons. La méditation des vérités éternelles lui servait de préparation à la psalmodie, et il continuait seul la prière après l'office qu'il venait de chanter avec la communauté. Dans ces saintes pratiques, le Bienheureux Ambroise trouvait l'accroissement de la charité, la paix de son âme et ces consolations intérieures qu'on ne comprend jamais bien, si l'expérience ne les fait sentir. Il se proposait, ou du moins il désirait avec ardeur, de passer de même le reste de ses jours, uniquement appliqué à méditer la loi du Seigneur, à pleurer les péchés des peuples et à expier, par une pénitence aussi longue que sa vie, les fautes dont il se croyait coupable.

Mais la Providence voulait se servir encore de son ministère pour le salut et la consolation de plusieurs. Les besoins de l'Église obligèrent le Pape Innocent V à le faire sortir de sa retraite, pour travailler à la paix entre les républiques de Venise et de Gênes, et à la réconciliation des Florentins avec les Pisans. Ambroise ne se refusa point à ce nouveau travail.

La charité lui donna des forces, et le zèle le fit voler dans tous les lieux où le feu de la guerre était le plus allumé. Déjà le roi de Sicile avait envoyé pour le même sujet ses ambassadeurs à Florence, et notre Saint fut reçu dans cette grande ville parmi les acclamations du peuple et les bénédictions que lui donnaient les fidèles, dans l'espérance où ils étaient que, par son crédit, il leur obtiendrait du nouveau Pape l'absolution des censures dont son prédécesseur avait justement puni leurs cruelles divisions. Le légat répondit à l'attente des Florentins et à l'empressement de leurs désirs. D'abord, pour ménager les esprits et les faire entrer plus facilement dans les vues pacifiques du Vicaire de Jésus-Christ, il leva l'interdit général, jeté depuis longtemps sur la ville de Florence. Et les prédications qui suivirent cette première démarche vers la paix en procurèrent heureusement la conclusion. Au sortir de Florence, Ambroise se rendit à Pise, et sa négociation fut encore si heureuse qu'il fit entièrement cesser cette guerre sanglante, que les deux peuples se faisaient avec une

égale opiniâtreté. Le traité de paix fut signé, et de part et d'autre on mit en liberté tous les prisonniers qui gémissaient dans les fers.

Ce n'est pas que le pieux légat ne trouvât quelquefois de puissants obstacles à ses desseins et de très-grandes difficultés à vaincre. Au moment que tout paraissait disposé à la conclusion d'une solide paix, également avantageuse aux uns et autres, et nécessaire à tous, le démon de la discorde suscitait quelquefois des hommes séditieux, qui, par de faux bruits sourdement répandus parmi le peuple, s'efforçaient de le précipiter dans de nouveaux troubles, en lui rendant suspectes les intentions du Souverain-Pontife et celles du ministre de Jésus-Christ. La sagesse du Bienheureux Ambroise, son zèle et sa fermeté dissipèrent toujours les noirs complots de ces ennemis de la paix. Il avait déjà pacifié toute la Toscane, et on ne doutait pas qu'il ne vint bientôt à bout de réconcilier de même les Génois avec les Vénitiens, lorsque, par la mort trop précipitée du Pape Innocent V, il se trouva hors d'état de mener ce grand ouvrage à sa perfection. Cependant, en travaillant sans relâche pour procurer aux autres le repos et la tranquillité, le serviteur de Dieu se vit souvent exposé lui-même à bien des épreuves, qui furent pour lui autant d'occasions de faire paraître tout ce que la grâce avait mis dans son cœur de courage et d'humilité.

Un de ces hommes, que l'Écriture appelle des enfants de Bélial, nés pour le malheur de la société, toujours amis de la division et du trouble, et aussi incapables de se contenir dans les bornes de la modération que de laisser vivre les autres dans quelque repos, un homme de ce caractère entreprit un jour de décharger toute sa bile sur le disciple de Jésus-Christ. Il eut l'audace de l'appeler un esclave de l'orgueil, un ambitieux et un séducteur du peuple crédule. Il poussa plus loin son emportement, et à des paroles déjà si offensantes il ne craignit point d'ajouter les menaces. Vos crimes n'ont déjà que trop mérité une mort honteuse (lui dit ce séditieux dans l'excès de sa colère), et moi-même je vous enfoncerai le poignard dans le sein, si vous n'abandonnez incessamment tous ces vains projets de réconciliation, puisque ce

n'est que les armes à la main que les villes libres peuvent soutenir leurs intérêts et leur gloire. Celui qui hasardait ainsi des paroles si peu mesurées ne se possédait guère ; mais le serviteur de Dieu ne perdit rien de sa tranquillité : il n'opposa que la patience aux injures et une fermeté héroïque à la terreur des menaces. Notre Dieu, répondit modestement Ambroise, est un Dieu de paix, et il a envoyé son Fils sur la terre pour nous en faire jouir. Il n'est donc point de fidèle, il n'est point de disciple de Jésus-Christ, qui ne doive la désirer, cette paix, ni qui puisse jamais se la procurer qu'en pardonnant à son frère les injures qu'il en a reçues. C'est uniquement ce que je prêche, et je voudrais le persuader à tous les hommes. Si j'ai péché en cela, je ne refuse point de recevoir de votre main la peine que j'ai méritée. C'est de tout mon cœur que je vous pardonne tout ce que vous venez de me dire ; je vous pardonnerais de même ma mort, et je prie le Seigneur de ne point vous juger dans sa colère.

Selon l'oracle du Saint-Esprit, une réponse douce, paisible et sage arrête les emportements de la plus brutale passion. Le Bienheureux Ambroise de Sienne en avait fait plus d'une fois l'heureuse expérience, et il en eut une nouvelle preuve dans le changement qui se fit tout-à-coup dans l'esprit et dans le cœur d'un homme qu'on venait de voir si irrité et si menaçant. Après avoir vomé contre le Saint tout ce que la fureur est capable d'inspirer, une parole de douceur et d'humilité le confond : la grâce dans ce moment commence sa conversion et avance son ouvrage. Humblement prosterné aux pieds du ministre de Jésus-Christ, il le conjure avec larmes d'oublier ou de pardonner au moins sa folie, et de vouloir bien être lui-même son intercesseur, pour le réconcilier avec Dieu et avec ses ennemis. Son repentir était sincère, et sa vie désormais fut édifiante. Autant il s'était plu autrefois à semer ou à entretenir la discorde, et à faire échouer tous les projets de réconciliation, autant il montra toujours depuis d'amour pour la paix et de zèle à la procurer.

On rapporte plusieurs exemples de semblables conversions, que Dieu par sa miséricorde accorda aux ferventes prières ou

aux touchantes exhortations du Bienheureux Ambroise. La ville de Sienne, où on peut dire qu'il ne cessa de travailler au salut des fidèles et à leur consolation qu'en cessant de vivre, admira souvent ces heureux changements que ses discours et l'exemple de ses vertus opéraient dans les âmes. Quelque sévère que fût sa pénitence, dont il ne voulut jamais modérer la rigueur, ni sous le poids des années, ni dans un état d'infirmité, il n'avait pour le prochain que des sentiments de tendresse, de douceur ou de charité, et cette tendre compassion le rendait si maître des cœurs que les plus endurcis aimaient à lui obéir dans tout ce qu'il leur prescrivait. On ne pouvait, ce semble, se défendre de quitter le vice, d'aimer et de pratiquer la vertu, dès qu'on avait le bonheur de jouir de la conversation d'Ambroise.

Cette haute réputation de sainteté, qui répandait partout la bonne odeur de Jésus-Christ, lui avait acquis une telle autorité dans plusieurs provinces d'Italie et un si grand empire sur les esprits, qu'il pouvait en quelque manière s'assurer du succès dans tout ce que la lumière de Dieu lui faisait entreprendre pour sa gloire. De là ce renouvellement presque général de piété et de religion qu'on eut le plaisir de voir succéder à de longues dissensions et à de plus grands scandales. De là ce grand nombre de monastères qui regardent le Bienheureux Ambroise comme leur illustre fondateur. De là encore ces différentes congrégations de personnes de l'un et de l'autre sexe destinées ou à chanter à certaines heures les louanges du Seigneur, ou à procurer toute sorte de soulagements à ceux qui sont dans le besoin. Pendant que les uns, par de louables pratiques de pénitence, tâchent d'apaiser la colère de Dieu et d'expier leurs propres péchés, les autres, portant plus loin leur charité, s'emploient avec un zèle édifiant à réconcilier les ennemis, à terminer les procès, les différends, les querelles, et à rétablir la paix dans les familles divisées. Ceux-ci ne paraissent dans les prisons ou dans les hôpitaux que pour y servir, consoler, soulager les malades et les affligés, et ceux-là veillent avec la même attention à la défense des pauvres, des veuves et des orphelins.

Ambroise de Sienne ne fit d'abord la plupart de ces établisse-

ments que dans sa patrie. Mais les grands avantages qu'en retirait le public portèrent dans la suite les Evêques, et quelquefois les magistrats, à les multiplier en différents endroits. La ferveur de tant de fidèles, qui, saintement unis par les seuls liens de la charité, se portaient comme à l'envi à toutes les œuvres de miséricorde, ne pouvait être pour notre Saint qu'un grand sujet de consolation. Mais il se trouvait encore, même parmi ses compatriotes, bien des désordres, des scandales ou des injustices à corriger. Le zèle dont il brûlait ne put lui permettre de les dissimuler, et en les combattant, il devint enfin la victime de sa charité.

On remarque que ses discours, ordinairement familiers et pathétiques, étaient extrêmement animés, tout pleins de feu et d'énergie, lorsqu'il combattait ou l'avarice insatiable des usuriers, ou l'opiniâtre orgueil des vindicatifs et la méchanceté de ceux dont les funestes talents étaient de tout désunir en semant la discorde parmi les peuples. Au commencement du Carême de 1286, prêchant à Sienne contre la dureté des riches qui, bien loin de racheter leurs péchés par les aumônes, aimaient à profiter des calamités publiques, pour sucer impitoyablement le sang des pauvres et accumuler leurs trésors des dépouilles des familles qu'ils ruinaient, le saint prédicateur s'abandonna tellement à la ferveur de son zèle qu'une de ses veines se rompit dans la poitrine. Il jeta d'abord une grande quantité de sang, et cela ne l'empêcha point de paraître le lendemain en chaire pour continuer son sermon. Mais la plaie, que le court repos d'une nuit n'avait pu bien fermer, se rouvrit, et le sang recommençant à couler avec encore plus d'abondance que la veille, on ne douta point que sa dernière heure ne fût arrivée : affligeante nouvelle pour tout un peuple, accoutumé depuis un demi-siècle à le révéler comme un ami de Dieu ou à l'écouter comme son oracle. La consternation fut générale dans la ville de Sienne ; lui seul, content et tranquille, il invita ses frères à se réjouir avec lui de ce que le Seigneur le retirait enfin des misères de cette vie, pour le faire entrer dans le repos de l'éternité. Il s'y prépara par la réception des derniers Sacrements et par les plus vifs sentiments

de pénitence, d'amour, d'humilité, surtout par une parfaite confiance en la bonté de Dieu, qui, après l'avoir séparé du siècle corrompu dès ses tendres années, l'avait fait marcher dans la voie des divins commandements avec autant de constance que de ferveur.

Comme nous avons omis dans ce récit les preuves multipliées du don de prophétie et de celui des miracles, dont le Saint fut honoré, nous passerons aussi sous silence les différents prodiges qui accompagnèrent ou qui suivirent son heureuse mort. Il est assez loué par ses belles actions. Les héroïques vertus qu'on lui avait vu pratiquer dans tous les âges de sa vie ; ses travaux immenses, entrepris pour l'honneur de la religion ou le bonheur des peuples ; les grands secours que sa charité ne s'était jamais lassée de procurer à toute sorte de personnes, particulièrement aux jeunes vierges, dont la chasteté aurait pu être exposée ; enfin cette tendre piété, qui ne se démentit jamais et dont la bonne odeur, répandue de toutes parts, ranimait la ferveur des justes et touchait quelquefois les pécheurs, tout publiait assez hautement la sainteté du serviteur de Dieu. Le concours de fidèles fut extraordinaire à Sienne, dès qu'on eut appris dans les autres villes de Toscane la mort d'Ambroise, arrivée le 20 mars 1286¹.

Le sénat, la noblesse, toutes les compagnies de la ville, suivies d'un monde infini, honorèrent, avec le clergé séculier et régulier, ses funérailles, qu'on aurait moins regardées comme un convoi que comme un triomphe. Le corps saint, d'abord déposé dans la sacristie des Frères-Prêcheurs, fut ensuite muré, pour empêcher les excès d'une dévotion populaire. Les chaires retentirent longtemps de ses éloges, et tout, jusqu'aux enfants, dans les villes et dans les campagnes, prêchait la sainteté du Bienheureux

¹ M. Sponde, dans ses *Annales ecclésiastiques sur l'année 1286*, parle ainsi : « Decimo tertio calendas aprilis obiit Senis in Tuscia Beatus Ambrosius Sanse-donius, Ordinis Prædicatorum, doctrina, sanctitate, prædicatione et miraculis clarus. Olim Alberto Magno doctore, sancto Thoma Aquinate commilitone, Parisiis theologiam professor, ea vitæ sanctimonia præfulgens, ut in ejus aurem Spiritus Sanctus columbæ specie loqui conspiceretur. » Spondan., ad an. 1286, n. 11.

Ambroise, pendant que le Ciel publiait sa gloire par des miracles.

Le Pape Honorius IV, aussitôt après la mort du Saint, ordonna à quatre religieux de mérite d'écrire exactement son histoire, et on commença dès lors les informations nécessaires pour procéder à sa canonisation. Ceux qui en furent chargés avaient déjà une exacte connaissance des actions, des vertus et des miracles du saint confesseur, et ils remplirent leur commission avec autant de fidélité que de diligence. Mais la mort du Souverain-Pontife, les différentes affaires de la cour de Rome et plusieurs révolutions qui troublèrent depuis l'Italie, interrompirent plus d'une fois le procès de cette canonisation.

Cependant, par la dévotion du peuple et le consentement tacite du Siège apostolique, la fête de saint Ambroise de Sienne devint annuelle dès le jour de son anniversaire. On l'a toujours célébrée depuis dans la même ville, non le 20 mars, mais à la manière des fêtes mobiles, le vendredi qui précède le dimanche de la Passion, parce que c'était le jour auquel on avait fait ses obsèques, qui passaient pour la première célébration de sa fête. Les mêmes honneurs, que les Bolonais ont coutume de rendre à saint Dominique, les Siennois les rendent aussi au Bienheureux Ambroise, qu'ils ont fait mettre au rang des principaux Patrons et protecteurs de leur ville. Le Pape Eugène IV étant venu à Sienne en 1442, autorisa par un Bref le culte qu'on lui rendait, et permit qu'on en célébrât publiquement la fête comme d'un Saint canonisé. Clément VIII et Grégoire XV étendirent cette autorisation à tout l'Ordre des Frères-Prêcheurs, qui l'honore le 22 mars. Enfin la sacrée Congrégation des Rites fit insérer son nom au martyrologe romain en 1597. (TOURON.)

LE BIENHEUREUX MAURICE,

PRINCE DE HONGRIE, FRÈRE-PRÊCHEUR.

La célèbre province de Hongrie, dont le Bienheureux Paul, l'un des premiers disciples de saint Dominique, avait jeté les fondements, a donné plusieurs saints et illustres personnages à l'Eglise, parmi lesquels on en connaît qui étaient distingués

dans le siècle par la noblesse du sang et la gloire de leurs ancêtres, avant qu'ils se rendissent eux-mêmes recommandables par l'éclat de leurs vertus et le zèle de la religion. Sigismond Ferrari, dans l'histoire qu'il a faite de cette province, nous a appris les noms de ces héros chrétiens et quelques traits de leur vie qui peuvent nous faire regretter ce qui n'est point venu à notre connaissance. Mais, par les incursions des Tartares, si fréquentes dans le ^{xiii}^e siècle, et pendant les guerres des Turcs, dans les siècles suivants, la plupart des villes de Hongrie ont été si souvent prises, pillées ou consumées par les flammes, qu'il n'est plus possible de recouvrer les mémoires nécessaires pour écrire avec quelque suite la vie de ceux dont les héroïques vertus auraient dû immortaliser le nom et faire lire leur histoire avec autant de fruit que de satisfaction.

Nous pouvons mettre de ce nombre le Bienheureux Maurice, issu du sang royal de Hongrie. La ville de Gever, ou Javarin, capitale du comté de ce nom, dans la basse Hongrie, avait été pendant sa vie le lieu de son séjour ordinaire; et il y avait saintement terminé sa glorieuse carrière. On y a conservé pendant plus de deux siècles, avec ses précieuses dépouilles, plusieurs monuments de sa haute piété, et on y rendait un culte religieux à sa mémoire. Mais tout cela périt, ou en l'année 1566, lorsque la ville tout entière, l'église cathédrale seule exceptée, fut réduite en cendres, dans un incendie causé par l'imprudence d'un soldat; ou vingt-huit ans après, lorsqu'une armée ottomane, étant venue assiéger cette ville à peine rétablie, la prit d'assaut et la réduisit à un état peu différent de celui d'où on venait de la relever.

Il ne faut donc pas s'étonner si les écrivains les plus attentifs à recueillir tout ce qui pouvait appartenir à l'histoire du Bienheureux Maurice de Hongrie, ne nous apprennent qu'un assez petit nombre de faits. En échange, tout est édifiant dans cette histoire, et tout y doit paraître précieux à qui sait estimer la solide vertu et la sainteté d'une vie toujours cachée en Dieu avec Jésus-Christ. Telle fut celle de ce religieux prince. Depuis les plus tendres années de son enfance jusqu'au jour de sa mort,

on ne le vit occupé que de la pensée de l'éternité et du soin de son salut. Toujours fidèle à la grâce, qui l'avait prévenu presque dès le berceau, attentif à conformer ses mœurs aux maximes de l'Évangile et ses actions aux exemples de l'Homme-Dieu, il marcha avec simplicité dans les sentiers de la justice, et s'éleva à une sublime perfection. Les premières impressions qu'avait faites sur ce jeune cœur une éducation chrétienne ne s'affaiblirent jamais; elles servirent dans la suite à lui faire estimer les choses, non ce qu'elles paraissaient, mais ce qu'elles étaient en elles-mêmes et par rapport au salut. Il sut craindre les illusions du monde et mépriser ses vanités, ses pompes, la douceur de ses plaisirs, l'éclat trompeur de ses honneurs et de ses richesses. Tout ce qui faisait l'objet des désirs des mondains et de leurs plus vifs empressements, le serviteur de Dieu le considéra toujours comme l'écueil de l'innocence; et rien ne lui parut mériter les affections de son cœur que ce qui pouvait lui faire acquérir la paix de l'âme et le trésor des vertus.

Disciple de la Croix avant que de pouvoir en connaître le mérite, il vint au monde avec une fièvre qu'il avait contractée dans le sein de sa mère et dont il fut continuellement affligé ses trois premières années ¹. Lorsqu'il fut entré dans la cinquième on le retira des mains de ses gouvernantes pour le confier aux soins d'un habile maître, capable de lui former l'esprit et le cœur, et on s'aperçut bientôt qu'on travaillait sur un riche fonds. Le jeune prince parut savoir plus qu'on n'avait eu intention de lui montrer dans un âge fort tendre, et il voulait toujours apprendre. Mais sa passion pour les lettres était encore moins forte que l'attrait de la grâce, qui le portait dès lors à ménager tous ses moments et à donner toujours les premiers à la prière

¹ Beatus Mauritius ex illustri stirpe regum Hungarorum natus, cum eum mater sua quatuor mensibus in utero gestasset, continua febre correpta est... Interea postquam natus est puer, cœpit continuis laborare febribus usque ad annum tertium, ut jam ab utero matris pœnitentiam agere inciperet, quam usque ad mortem servaturus erat. Post annos tres convaluit, et in ætate annorum quinque magistro traditus est litteris imbuendus, etc. Ambr. Tægi, in *Act. Sanct*, t. III, *Mart.*, p. 252, n. 1.

ou à ses autres exercices de piété. L'amusement et la bagatelle ne firent jamais son plaisir, moins encore son occupation. A la lecture des bons livres, il aimait à faire succéder des entretiens sages et sérieux, et on était toujours assuré de lui plaire si on lui parlait de Dieu, de la religion, des actions des Saints, des souffrances des Martyrs, de leurs combats pour la foi et de leurs victoires.

Maurice avait eu l'avantage de sucer comme avec le lait une grande dévotion envers la très-sainte Vierge; parce que sa pieuse mère, qui, dans le temps même de sa grossesse, avait reçu des faveurs particulières de Dieu, par l'intercession de la Reine du Ciel, ne manquait point d'inspirer les sentiments dont elle était pénétrée à cet enfant de bénédiction, qui savait profiter de tout pour devenir toujours plus vertueux. Sa modestie, son innocence, sa ferveur attiraient sur lui les regards du public, et lui méritaient l'estime ou l'admiration de ceux qui le pratiquaient plus familièrement. Croissant en âge, il croissait aussi en sagesse, et déjà il faisait les plus belles espérances de ses illustres parents aussi bien que leurs délices. Peut-être n'eussent-ils pas été fâchés de lui voir un peu moins d'éloignement pour tout ce que le monde estime, ou moins de goût pour ces pratiques de vertu que le siècle a coutume de mépriser. Cependant ils ne gênaient point ses inclinations, soit parce qu'ils vivaient eux-mêmes dans la crainte du Seigneur, soit parce qu'on se persuadait qu'il serait toujours temps de donner des bornes à sa dévotion et de lui apprendre le secret qu'on se flatte d'avoir trouvé pour allier les maximes de l'Évangile avec celles du monde honnête et poli.

Le jeune disciple de Jésus-Christ, au contraire, profitait de cette heureuse liberté pour affermir son âme contre la tentation. Le nombre des années ne lui permettait pas encore de prendre le parti du cloître, et déjà il lui donnait la préférence dans son cœur. Il regardait comme un des plus beaux jours de sa vie celui où il avait pu jouir de la conversation de quelque serviteur de Dieu, et il portait une sainte envie à un de ses frères qui, ayant consacré à Jésus-Christ la fleur de sa virginité, travaillait sous

l'habit de Saint-Dominique à acquérir la perfection des vertus chrétiennes et religieuses¹.

Un célèbre prédicateur du même Ordre étant venu un jour au palais, le Bienheureux Maurice voulut l'entretenir quelque temps seul à seul ; il se mit d'abord à ses pieds avec une profonde humilité ; et après l'avoir conjuré de prier Dieu qu'il lui fit connaître l'état qu'il devait embrasser pour le servir avec fidélité, il le supplia de ne point se retirer sans lui avoir appris quelque trait particulier de la vie des Saints, capable de soutenir ou d'augmenter dans son cœur le désir qu'il avait d'être uniquement à Dieu. Le religieux, également surpris de la modestie de ce jeune seigneur et de sa tendre dévotion, lui fit un discours assez conforme à ses dispositions, et lui raconta l'histoire de saint Alexis. Maurice en fut si vivement touché que, quoique unique héritier d'une opulente maison, il conçut le dessein de faire à à Dieu le sacrifice de tous ses biens, et de se consacrer lui-même au service des autels dans une sainte retraite.

La mort de son père et de sa mère le mit bientôt après en possession de leurs richesses et en état de suivre à la lettre ce conseil de Jésus-Christ : *Vendez ce que vous avez, et le donnez en aumônes : faites-vous des bourses qui ne s'usent point par le temps ; amassez dans le Ciel un trésor qui ne périsse jamais, d'où les voleurs n'approchent point, et que les vers ne peuvent corrompre.* Mais ce que le serviteur de Dieu désirait avec le plus d'ardeur, la Providence ne l'accorda pas sitôt à ses désirs. Maître de plusieurs beaux domaines, il ne le fut pas assez de lui-même pour consommer d'abord le sacrifice qu'il méditait depuis quelque temps. Ses tuteurs, de concert avec les parents ou les amis de la famille, lui firent une espèce de violence pour l'obliger d'épouser

¹ Ce pieux prince, profès du couvent de Gever, y mourut dans une grande jeunesse, et dans une haute opinion de sainteté : « Germanus B. Mauritio frater Char sive Charus fuit, qui virginitatis florem Deo ab ineunte ætate devovit, illæsumque ac virentem (ut fidei confessoriorum illius testimonio comprobatum est), ad obitum usque custodivit. Sanctissime autem omnino vixit, humilis, mitis, patiens, spiritu fervens et orationi assiduus; itaque ornatus virtutibus mortalitatem hanc exiit Javarini, in templo Ordinis sui, loco eminentiori juxta majus altare pompa solemnî tumulatus. » *Act. Sanct.*, t. III, *Mart.*, p. 252, n. 8.

la fille d'un palatin¹, princesse, à la vérité, digne de lui par sa naissance, ses richesses et encore plus par ses vertus, mais qui n'était point destinée à partager avec Dieu un cœur déjà consacré à Jésus-Christ. Le mariage cependant fut célébré à la face de l'Église, et le prince Maurice vécut près de trois ans avec son épouse comme avec sa sœur.

Il eut la consolation de trouver en elle le même amour de la pureté et tous les sentiments de piété ou de religion dont il était lui-même rempli. Il les cultiva avec attention ; la grâce les fortifia, et cette chaste épouse répondit avec tant de fidélité aux divines impressions que, bien loin de s'opposer à la retraite de son mari, elle voulut imiter en tout son exemple et faire le même sacrifice. Après avoir édifié et soulagé leurs vassaux, et distribué d'abondantes aumônes aux monastères, aux églises, aux hôpitaux et aux pauvres familles, ils se rendirent l'un et l'autre, avec un petit nombre de domestiques fidèles, dans l'île appelée de Sainte-Marguerite, sur le Danube, près la ville de Bude. Maurice y prit l'habit des Frères-Prêcheurs, et son épouse se consacra à l'Époux des vierges dans un monastère du même Ordre. Leur dessein ne devint public qu'au moment qu'il fut exécuté, et il est aisé de penser quel éclat une telle démarche fit d'abord dans le monde. Elle eut ses admirateurs et ses censeurs. Ceux-là, persuadés qu'il n'appartient qu'à la grâce et à une grâce victorieuse d'inspirer de semblables résolutions et de les faire exécuter, rendaient gloire à Dieu et publiaient ses louanges. Ceux-ci, au contraire, comme ces faux sages dont parle un Apôtre, qui blasphèment les œuvres du Seigneur, toujours prêts à condamner ce qu'ils ignorent, ne trouvaient rien que d'irrégulier et de répréhensible dans la conduite de ces innocentes victimes de la pénitence. Il est vrai que, tout occupés du seul désir de plaire à Dieu, ils étaient peu sensibles l'un et l'autre aux jugements des hommes. Si les justes louanges que leur donnaient les gens de

¹ La dignité du palatin, en Hongrie, ne cède qu'à celle du souverain, et semble presque égaler la dignité royale : « Prima hæc post regem in Hungaria dignitas ; auctoritas regie propemodum par. » *Act. Sanct.*, p. 233.

bien ne les tentaient point d'orgueil, la satire des médisants leur paraissait encore moins digne de quelque attention.

Le trône de Hongrie était depuis plusieurs années le sujet d'une guerre civile qui déchirait tout le royaume, et on ne devait point appréhender que les princes qui se disputaient alors cette couronne pensassent jamais à retirer de la retraite celui qui, avec un peu plus d'ambition, aurait pu augmenter le nombre des concurrents. Le coup qui vint troubler la douceur du repos dont jouissait le nouveau religieux partit d'une autre main. Le palatin son beau-père, plus irrité que surpris de ce changement d'état et de la retraite de sa fille, voulut se servir de tout son crédit pour les obliger de gré ou de force de sortir de leur solitude et de reprendre leur première manière de vivre. Ce que les sollicitations, les prières, les plus tendres invitations n'avaient pu faire, il se persuada qu'il l'obtiendrait enfin par l'autorité. Ladislas, gouverneur de Bude, trop dévoué aux désirs du palatin, fit enlever le saint religieux, et pendant près de six mois qu'on le tint étroitement gardé dans une forte tour, on essaya par tous les moyens imaginables de le porter à changer de résolution et d'habit. Mais les mauvais traitements ne réussirent pas mieux que les caresses; tous les efforts du gouverneur et toutes les tentatives de ceux qui le faisaient agir furent également inutiles. Le serviteur de Dieu, naturellement doux et complaisant, montra dans cette occasion une fermeté et une grandeur d'âme que rien ne fut capable d'ébranler. D'autant plus élevé au-dessus des passions humaines qu'il était plus respectueusement soumis aux ordres de la Providence, il ne céda ni à la crainte, ni aux menaces, ni à un désir impatient de voir finir sa captivité.

Pendant qu'il était forcé de recevoir souvent les visites importunes de bien des personnes qui ne venaient à lui que pour le tenter, on écartait sévèrement tous ceux dont la piété aurait pu lui donner quelque sujet de consolation. Mais l'Esprit du Seigneur et sa divine présence suppléaient avantageusement à ce qui pouvait lui manquer du côté des créatures, et le prisonnier de Jésus-Christ se consolait lui-même par la pensée qu'il était sous la main de Dieu, et que tout ce qu'on lui faisait souffrir

tournerait à sa gloire. Après tout, l'état où on le retenait ne lui paraissait guère différent de celui qu'il avait lui-même choisi. La croix, la retraite, le sacrifice de sa liberté et la facilité de s'élever à Dieu par l'oubli ou le mépris de tout ce qui passe avec la figure de ce monde, c'est ce que le religieux prince avait voulu trouver dans le cloître, et déjà il trouvait tout cela dans la tour qui lui servait de prison et de monastère en même temps. Occupé le jour et la nuit à chanter les louanges du Seigneur ou à implorer avec humilité le secours de sa grâce, le saint usage qu'il faisait de ce qui ne venait pas de son choix le lui rendait méritoire, et ne contribuait pas moins à sa perfection que les pieux exercices et les autres pénitences volontaires qu'il aurait pratiquées en la compagnie de ses Frères. On se lassa enfin de l'éprouver, ou on voulut essayer peut-être un autre moyen de le gagner, en le remettant avec honneur dans le lieu où il avait résolu de faire à Dieu le sacrifice volontaire de sa liberté.

La constance de cet ami de Dieu soutint celle de sa chaste épouse : le sort de l'un était comme attaché à celui de l'autre ; la grâce qui leur avait inspiré les mêmes sentiments, leur donna la même force et les fit également triompher des illusions du monde, de ses amours et de ses terreurs. Mais leurs épreuves ne finirent pas sitôt : en rendant le Bienheureux Maurice à son Ordre, la famille, et surtout son beau-père, n'avait point encore perdu toute espérance de vaincre un jour sa fermeté. Il lui fallait tous les jours entendre de nouvelles propositions, soutenir de nouveaux assauts ou essuyer des reproches et des plaintes qui ne finissaient point. Pour se délivrer une bonne fois de tous ces genres de persécutions, outre les engagements que le fervent novice contracta par ses vœux solennels, il demanda et il obtint de ses supérieurs la permission d'aller passer quelques années en Italie. Avant sa profession religieuse, il avait disposé de la plus grande partie de ses biens, de ses terres et seigneuries en faveur d'un de ses plus proches parents, nommé le comte Nicolas, fils d'Étienne, de l'illustre maison de Peck, à la charge que ce comte ou ses héritiers paieraient une certaine pension annuelle au monastère de Sainte-Marguerite, dans

lequel la princesse épouse de Maurice avait pris le voile, quoique, par l'opposition persévérante du palatin, elle n'eût pas encore fait ses vœux. Plusieurs autres lieux consacrés à la religion eurent aussi leur part aux libéralités du disciple de Jésus-Christ, qui trouvait plus de satisfaction à se dépouiller lui-même, pour enrichir les pauvres et les autels, que les avares n'en goûtent ordinairement en accumulant leurs trésors.

Après ces sages dispositions, pour vaquer avec plus de repos à la prière et se mettre plus en état de servir utilement le prochain, selon l'esprit de sa vocation, Maurice sortit du royaume de Hongrie, et vint en Lombardie. Pendant environ trois ans qu'il s'y arrêta, le célèbre couvent de Bologne fut pour lui une école de vertu et une retraite délicieuse, où, à l'exemple des Saints, déjà détaché de tout ce qui peut faire aimer la créature, il apprenait tous les jours à mourir à lui-même, et ne travaillait qu'à s'unir toujours plus parfaitement à Dieu par la mortification des sens et des passions. Cette profonde humilité, qu'on avait admirée en lui dès ses plus tendres années, relevait toutes ses autres vertus, et sa charité égalait l'humilité de son cœur. Jamais on ne l'entendit parler de sa naissance, et on ne s'aperçut jamais qu'il se souvint ni de ce qu'il était dans le siècle, ni de ce qu'il avait abandonné, en embrassant le joug de Jésus-Christ, par la profession de la pauvreté évangélique. Ne croyant pas pouvoir s'humilier assez pour imiter les abaissements volontaires de l'Homme-Dieu, il s'exerçait avec joie dans tous les offices les plus pénibles du cloître, et en même temps les plus propres à dompter l'orgueil ou à le détruire. Lorsqu'on lui permettait de servir les malades dans l'infirmerie ou de remplir quelque autre semblable emploi, on connaissait quel était le contentement de son esprit par son empressement à s'acquitter de ce devoir d'obéissance et de charité.

Tandis que tous les religieux avaient les yeux sur lui pour s'édifier par ses exemples, il était réellement persuadé qu'il ne méritait pas de vivre dans la compagnie de ses Frères. Il les considérait tous comme autant de Saints, qui, ayant toujours conservé leur innocence, offraient de jour et de nuit leurs cœurs et

leurs corps au Seigneur, comme des hosties dignes de ses complaisances. Mais il pensait bien autrement de lui-même. Il n'était à ses propres yeux qu'un serviteur inutile, ou, selon ses expressions, un abominable pécheur, qui, après avoir perdu ses plus belles années dans les chaînes du monde, n'avait apporté dans la maison du Seigneur qu'un esprit séculier et un corps énervé par les délices. Tel est le langage des Saints, et tels étaient les sentiments du Bienheureux Maurice. On n'ignorait pas cependant quelle avait toujours été l'innocence de ses mœurs et l'austérité de sa vie, depuis sa plus tendre enfance jusqu'à son entrée dans la religion. Son grand amour pour la chasteté avait surtout éclaté dans le mariage, en la compagnie d'une épouse à qui la nature et la grâce semblaient avoir également prodigué leurs faveurs. On savait encore par quels motifs et avec quelle générosité le jeune prince, à la fleur de son âge, avait fait un sacrifice que bien des gens regarderaient comme au-dessus de leurs forces. Enfin on était témoin, malgré les adresses de son humilité, de ses progrès continuels dans la vertu et dans les sciences.

Je dis dans les sciences, car le fervent religieux s'y appliqua avec d'autant plus d'ardeur qu'il en connaissait toute la nécessité pour se rendre utile à son Ordre et à l'Église. La lecture des saints Livres et l'étude de la religion firent donc une partie de ses occupations. Mais assidu aux leçons de ses maîtres, il l'était encore plus à l'exercice de l'oraison. Plusieurs heures du jour et une grande partie de la nuit étaient consacrées à la psalmodie ou à la prière mentale, et lorsque l'obéissance, l'étude ou quelque occasion de pratiquer la charité ne l'appelaient point ailleurs, on le trouvait toujours aux pieds des autels.

Parmi ces saints exercices, Maurice, instruit par un Maître intérieur et rempli de ses ineffables consolations, goûtait tout le bonheur d'une âme que le Seigneur se plaît à prévenir de ses bénédictions de douceur, et qui, toujours fidèle à la grâce, ne cesse d'aller de vertu en vertu, de croître et d'avancer dans la perfection de la justice chrétienne. Pendant que, dans l'exacte observation de sa règle, il ne pensait qu'à donner au Seigneur de nouvelles

preuves de son amour et de sa reconnaissance, le Ciel disposait tout selon ses vœux dans le royaume de Hongrie. Sa chaste épouse, qui n'avait point cédé aux attaques réitérées de la chair et du sang, triomphait à son tour de toute la malice de Satan. Ceux qui avaient paru les plus ardents à combattre sa vocation et à s'opposer à sa profession, reconnurent enfin l'inutilité de leurs peines ou l'injustice de leurs démarches, et il résolurent de ne plus disputer au Tout-Puissant la conquête de sa grâce. Cet orage apaisé après les rudes épreuves de trois ou quatre ans, la pieuse princesse prononça ses vœux à la face des autels, et le serviteur de Dieu revint aussitôt en Hongrie. Une douce paix commençait à peu près dans le même temps à succéder à tous les troubles qui avaient si violemment agité ce royaume. Charobert ou Charles-Robert, de la maison d'Anjou, déjà reconnu par la nation pour son légitime souverain, ne s'occupait qu'à rétablir partout le bon ordre et à faire observer les lois.

On peut assurer que les sages conseils, les ferventes prédications et la prudence du Bienheureux Maurice contribuèrent beaucoup à la parfaite réunion des esprits. Ses discours, toujours animés d'une ardente charité, et ses paroles, plus douces que le miel, avaient une vertu particulière pour réconcilier ceux qu'un esprit de parti, de jalousie ou d'intérêt avait rendus ennemis. Et il ne réussissait pas moins à consoler les malades ou les autres personnes affligées, quelque grand que pût être le sujet de leur affliction. Il est vrai que sa haute réputation et l'odeur de ses vertus, qui le faisaient considérer parmi les peuples comme un ami de Dieu et un ange de paix, prévenait tout le monde en sa faveur. Cet honneur était dû à sa modestie et à la droiture de ses intentions. On ne le voyait jamais occupé qu'à des actions saintes, dignes de son état, et il préférerait par inclination celles où il y avait moins à craindre pour l'humilité. Il ne se refusait point aux grands du siècle qui voulaient se servir de son ministère dans leurs besoins, mais il se portait toujours avec plaisir à tout ce qui pouvait procurer le soulagement, l'instruction ou la consolation de ceux que le monde méprise. Il catéchisait les pauvres, instruisait avec bonté les ignorants, visitait les malades dans les

hôpitaux et il sollicitait la liberté de ceux que la dureté des créanciers faisait gémir et languir dans les prisons.

Rigide observateur de son vœu de pauvreté, il le garda toujours dans toute sa perfection. Non-seulement il ne souffrait rien dans sa petite cellule qui pût paraître commode, recherché ou superflu, mais dans les choses même les plus nécessaires à la vie, dans sa nourriture, dans son lit, dans ses habits, tout était exactement assorti à l'état d'un pauvre évangélique et d'un pénitent. Pour avoir en même temps le mérite de la mortification et celui de la charité, avec le consentement des supérieurs, il partageait avec les pauvres le modique repas qu'on lui servait, et souvent il se dépouillait pour leur donner une partie de ce qui lui aurait été nécessaire pour se garantir de la rigueur du froid. On ne le fit jamais consentir à porter un habit qui ne fût déjà démisé et toujours fort grossier. Ce que le dernier de ses Frères aurait peut-être rebuté était toujours assez bon pour lui. Si ses parents ou ses amis lui faisaient présent d'une robe ou de quelque chappe un peu propre, il la recevait avec action de grâces, comme une aumône, mais il faisait tant, par ses pieuses importunités, qu'il obtenait enfin de ses supérieurs la permission de donner ce même habit à un autre, qu'il croyait en avoir plus besoin que lui ; et lorsque celui-ci, par discrétion ou autrement, refusait ce qui lui était offert, le Bienheureux Maurice se mettait à ses genoux, et il ne se retirait pas de là qu'il n'eût fait agréer son présent. Il portait presque continuellement un rude cilice sur sa chair, deux morceaux de bois étaient son lit ordinaire, et il n'y ajoutait une méchante paille que lorsque la fièvre ou quelque autre maladie l'obligeait de modérer un peu ses grandes austérités.

Nous omettons le détail de plusieurs autres pratiques de pénitence dont parlent quelques historiens, et nous ne doutons point qu'ils n'aient eu raison de dire que la modestie de ce saint homme, aussi humble que pénitent, n'en avait laissé connaître que ce qu'il ne lui était point possible de cacher. Sa vertu cependant éclatait par des miracles, et on éprouva quelquefois que Dieu l'avait encore honoré du don de prophétie : c'est ce qui parut principalement dans l'occasion dont on va parler.

Le monastère de Sainte-Marguerite (autrefois si richement doté par le roi de Hongrie Béla IV), se trouvait réduit à une extrême pauvreté, soit par les incursions des barbares, soit par les malheurs des guerres civiles. Le Bienheureux Maurice (comme nous l'avons remarqué), en donnant la meilleure partie de ses riches domaines au comte Nicolas, l'avait expressément obligé de payer un certain revenu annuel pour la subsistance de ces épouses de Jésus-Christ, qui vivaient dans un grand esprit de régularité. Mais ce seigneur, à qui l'historien donne le nom de roi, ne se souvenait plus de ses engagements. Devenu plus riche et plus puissant par les bienfaits du serviteur de Dieu, il jouissait tranquillement de tout ce qui lui avait été donné et de plusieurs autres terres dont il avait su s'emparer, tandis que, par une noire ingratitude, il refusait à une sainte communauté le petit secours qu'il s'était engagé de lui donner. Si la dureté de cet indigne parent n'avait intéressé que son bienfaiteur, il n'aurait jamais reçu de reproches de sa part, puisque ce véritable ami de la pauvreté ne s'était rien réservé ni pour lui-même, ni pour sa maison de profession. Mais la même charité qui lui avait fait prendre de si sages précautions pour l'honnête entretien de la princesse son épouse et du monastère où elle s'était renfermée, ne lui permettait pas de voir avec indifférence ce que la cruelle avarice d'un héritier lui faisait souffrir. Il l'avertit d'abord, avec cette douceur qui lui était naturelle, de s'acquitter plus exactement d'un devoir que la reconnaissance et la justice lui rendaient également indispensable. N'en ayant reçu que de belles paroles, il redoubla ses sollicitations et il pressa vivement le débiteur. Mais toutes ses prières n'avaient pu le toucher, et ses justes reproches ou ses charitables corrections l'offensèrent. Le comte répondit enfin qu'il ne prétendait rien donner. — « Eh bien, répliqua le serviteur de Dieu, vous ne donnerez rien, mais vous mourrez dans cette année, et un autre s'acquittera de ce devoir. Votre mort sera la juste punition de votre dureté. »

Ce coup de foudre ne put encore ébranler un cœur que la cupidité sans doute aveuglait et que l'amour déréglé des richesses avait endurci. Ce comte, adressant la parole au Bienheureux

Maurice, lui dit assez froidement : « Si tous les biens que vous possédiez autrefois dans le monde avaient pu attacher votre cœur, vous ne les auriez pas certainement abandonnés, et, dans l'état de pauvreté dont vous faites maintenant profession, ils ne sauraient vous être agréables, comme ils ne vous sont plus nécessaires. Ainsi, puisque vous ne les aimez pas, et que je les aime beaucoup, je juge à propos de les retenir sans aucun partage. Telle est ma volonté ; c'est mon bon plaisir. — C'est aussi le bon plaisir de Dieu, répondit le Bienheureux Maurice, que dans six mois d'ici vous soyez privé de ces mêmes biens et de tout ce que vous possédez en ce monde. » Après ces paroles, il se retira¹.

Le Seigneur avait parlé par la bouche de son ministre, et il accomplit son oracle au temps qu'il avait marqué. Au bout de cinq mois une maladie mortelle avertit le comte qu'il touchait déjà à sa fin. Saisi de crainte, il fit appeler deux de ses enfants (Nicolas et André, dont le premier était évêque de Trau), et il leur parla de la sorte : « Sachez, mes enfants que ma dernière heure approche, et que je ne me lèverai plus de ce lit sur lequel vous me voyez étendu. Je ne puis en douter, puisque le Frère Maurice me l'a prédit ; vous savez que c'est un saint homme, et soyez persuadés qu'il n'a parlé que par un esprit de prophétie. Je vous recommande donc de remplir avec exactitude un devoir de justice que j'ai eu tort de négliger ou de mépriser. Donnez-lui de bonne grâce tout ce qu'il demande pour la communauté de ces dames religieuses. C'est un tribut qu'il est juste de payer. »

Avant la fin du sixième mois, le comte Nicolas mourut, et ses héritiers accomplirent l'autre partie de la prophétie². On ne nous

¹ Ipso rege dicente, quod dare nolebat, dixit : « Propter tuam durtiam hoc anno morieris, et alius dabit. — Tunc rex, si, inquit, possessiones tibi placuissent, non deseruisses eas ; nunc vero, cum sis miser monachus, non te decent possessiones ; et quia tibi non placuerunt et mihi placent, ideo nec tibi aliquam reddere intendo. — Cui sanctus vir dixit : Placet hoc Deo Altissimo, quod infra dimidium annum tu possessiones ipsas, nec tuas, nec alias possidebis. » Quo dicto abiit. *Act. Sanct.*, p. 254, n. 41.

² Non longe post, infra menses quinque rex gravem incurrit ægritudinem, in qua dum laboraret, vocatis filiis Nicolao episcopo Carniensi (forte Traguriensi)

a point appris l'année où ceci arriva, et dans les mémoires qui sont venus jusqu'à nous, on n'a point marqué la suite des actions du serviteur de Dieu. Nous savons seulement que l'an 1331 il donna une déclaration, en présence du chapitre de Gever, pour reconnaître ou rendre plus authentique le transport qu'il avait fait d'une partie de ses terres en faveur du comte Nicolas et de ses descendants, qui devaient les posséder de la même manière et avec les mêmes droits ou privilèges que le prince Maurice et ses ancêtres les avaient possédées par la concession de Ladislas, roi de Hongrie. Cela paraît par l'acte qui fut signé et publié par les chanoines de Gever ou Javarin. Par ce même acte, rapporté par les continuateurs de Bollandus, nous apprenons que le père du Bienheureux Maurice s'appelait Démétrius, de la maison de Chack. Sigismond Ferrarius ajoute que cette ancienne et noble maison était encore de son temps très-florissante et très-distinguée dans le royaume de Hongrie, non-seulement par ses titres et ses richesses, mais aussi par la vertu et le mérite des grands hommes qui en soutenaient l'éclat dans le xvii^e siècle, c'est-à-dire quatre cents ans après la mort du Bienheureux Maurice.

Nous ignorons pourquoi Fontana, dans ses *Monuments de l'Ordre de Saint-Dominique*, ne fait mention de ce religieux prince et de son illustre épouse, qu'il appelle Alberte de Luna, comtesse de Gormam, que sur l'année 1589, puisqu'il est certain qu'il était né dans le xiii^e siècle et qu'il mourut dans le xiv^e. Les annalistes, ainsi que les écrivains de Hongrie, reconnaissent qu'il avait pris l'habit des Frères-Prêcheurs vers l'an 1304, sous le pontificat du Pape Benoît XI, et qu'il termina sa glorieuse carrière le 20 mars 1336, pendant que Benoît XII siégeait à Avignon. On croit qu'il n'était âgé que de cinquante-cinq ans et qu'il en avait passé trente-deux dans le cloître : il était donc

et Andrea, dixit : « Scire vos volo, quod ego in brevi moriar, et de lecto isto non surgam amplius; hujus rei certitudinem habeo, quia Fr. Mauritius ita dixit, et quasi anathematizando adjunxit, ante medium annum morieris, et alius tuum accipiet regnum. Ideo scitote ipsum sanctum esse, et spiritum prophetie habuisse; rogo igitur vos ut tributum quod petit... pro monasterio illarum dominarum libere concedatis. Mortuo ergo rege, per filios ejus, pro ut vir Dei postulaverat, solutum est tributum. *Act. Sanct.*, p. 254, n. 11.

né l'an 1281. Il fut marié dans sa vingtième année, en 1301, et il était dans la vingt-troisième lorsqu'il embrassa la vie religieuse.

Les miracles que Dieu avait opérés par le ministère de son serviteur pendant sa vie, et ceux qu'il fit depuis en faveur des fidèles qui réclamaient ses intercessions après sa mort, donnèrent un nouvel éclat à sa sainteté, et excitèrent davantage la dévotion des peuples, qui commencèrent dès lors à honorer sa mémoire et à lui donner publiquement le titre de Bienheureux. Comme la ville de Gever¹ avait été honorée de son séjour ordinaire, elle fut aussi le lieu où il couronna ses travaux et finit sa pénitence par une mort précieuse².

Un ancien martyrologe de l'Ordre de Saint-Dominique fait mention du culte que les Hongrois rendent à ce Bienheureux : *Fr. Mauritius Hungarus, nobilissimo regum sanguine ortus, cum tres annos cum uxore persancte vixisset, consensu mutuo illa in monasterio sacrarum virginum, ipse in Prædicatorum religionem se recepit; tantosque in virtutibus progressus fecit, ut miraculis illustris in Hungaria pro Beato colatur.* -

(TOURON.)

LE BIENHEUREUX HIPPOLYTE GALANTINI.

Hippolyte Galantini naquit à Florence le 12 octobre 1565, de parents dont la probité et la vertu étaient la principale richesse. Sa jeunesse fut si édifiante que, à peine âgé de douze ans, il attira sur lui l'attention de l'archevêque de Florence, Alexandre de Médicis, depuis Pape sous le nom de Léon XI, et fut chargé par ce Prélat d'enseigner les premiers éléments de la religion à d'autres jeunes gens de son âge.

¹ Cette ville, que ceux du pays appellent *Raab*, parce qu'elle est située à l'endroit où la rivière de Raab se jette dans un bras du Danube, avait été prise par les Turcs en 1591. Mais elle leur fut enlevée par le sieur de Vaubecourt, officier français, qui la surprit quelques années après, et la remit sous la domination de la maison d'Autriche, à qui elle appartient encore.

² *Beatus Mauritius regio Hungariæ genere ortus, sancti Dominici institutum una cum conjunge sectatus, miraculisque clarus, Jaurini decessit mense martii. Spondan., ad an. 1336, n. 10.*

Comme il lui fallait un état qui le fit vivre et qu'il ne pouvait gagner sa vie que par son travail, il avait appris à fabriquer des étoffes de soie.

Pendant de longues années il partagea son temps entre le travail qu'exigeait dès lors sa profession, les œuvres de charité et le soin de sa propre sanctification.

On est étonné de voir que, sans fortune, sans protecteurs, sans connaissances, il ait pu faire tant de bien dans une ville telle que Florence. Il fonda une congrégation uniquement occupée d'instruire des vérités de la religion et de former à la vertu les enfants des deux sexes, et même des personnes adultes qui vivaient dans l'ignorance de leurs devoirs et des premiers mystères de la religion. Le nombre des âmes qu'il retira par ce moyen de l'abîme de la perdition et du désespoir est presque infini.

Le zèle d'Hippolyte eut de nombreux imitateurs dans toute l'Italie; en peu d'années il s'y établit une multitude de congrégations qui se proposèrent le même but et suivirent la même règle qu'il avait donnée à la sienne.

Il mourut en odeur de sainteté le 20 mars 1619, âgé seulement de cinquante-cinq ans. Il avait reçu plusieurs fois le don de prophétie. Son nom est aujourd'hui encore en grande vénération dans la Toscane et les provinces adjacentes, et il a été béatifié par Léon XII le 15 mai 1825.

MÉMOIRE DE LA TRÈS-SAINTÉ VIERGE.

Nous ne pouvons parler aujourd'hui de la très-sainte Vierge sans associer à son souvenir le nom de son père, saint Joachim. S'il y eût eu en Israël un homme plus parfait, notre Seigneur l'eût choisi assurément pour donner la vie à sa Mère, car l'honneur du père rejaillit sur l'enfant.

Quand la très-sainte Vierge naquit, saint Joachim lui donna le nom si doux et si grand de Marie, que Dieu lui-même avait choisi pour marquer l'empire qu'il lui conférait sur toute créature; et quand elle eut trois ans, saint Joachim et sainte Anne la conduisirent au temple pour la consacrer à Dieu, selon le vœu

qu'ils avaient fait; « puis ils s'en retournèrent à Nazareth, dit la Vénérable Marie d'Agréda, bien plus pauvres qu'ils n'étaient venus et pénétrés d'une vive douleur d'être privés du riche trésor de leur maison. » Ils repassaient en eux-mêmes toutes les paroles qu'ils avaient entendues de cette bouche, par qui s'exprimait déjà la Sagesse divine, toutes les marques d'amour et tous les saints exemples qu'ils avaient reçus de cette divine Enfant. Ainsi la très-sainte Vierge, quand elle fut privée de son Fils, repassait en elle-même tous les souvenirs qu'elle avait précieusement gardés dans son cœur.

Après s'être séparé dans sa vieillesse de sa fille si belle, si pure, si aimante, qu'elle devait captiver le cœur de Dieu, saint Joachim, ayant vécu dans les larmes, mérita d'être consolé à la mort, et l'on croit qu'à sa dernière heure il apprit par une révélation que sa fille serait Mère de Dieu. Rien ne me paraît plus digne de la Bonté infinie.

Il eut la gloire d'être pleuré par la très-sainte Vierge, non loin de laquelle maintenant il est assis, recevant les hommages des Anges et des hommes, qui ont reçu de lui leur Reine et leur Mère.

MARTYROLOGE ROMAIN ¹.

En Judée, saint Joachim, père de la bienheureuse Vierge Marie, Mère de Dieu.

En Asie, saint Archippe, compagnon de saint Paul dans ses travaux; ce grand Apôtre en fait mention dans son Épître à Philémon et dans celle qu'il a écrite aux Colossiens.

En Syrie, les saints martyrs Paul, Cyrille, Eugène et quatre autres.

Le même jour, sainte Photine, de Samarie, avec ses deux en-

¹ TERTIO DECIMO KALENDAS APRILIS.

In Judæa, sancti Joachim patris beatissimæ Virginis Genitricis Dei Mariæ. — In Asia, natalis sancti Archippi commilitonis beati Pauli Apostoli, cujus ipse in Epistola ad Philemonem et ad Colossenses meminit. — In Syria, sanctorum Martyrum Pauli, Cyrilli, Eugenii et aliorum quatuor. — Eodem die, sanctorum Photinæ Samaritanæ, Joseph et Victoris filiorum, itemque Sebastiani

fants Joseph et Victor; les saints Sébastien, officier de l'armée, Anatole, Photius, Photide, ainsi que les saintes Parascève et Cyriaque, sœurs, qui tous, ayant confessé Jésus-Christ, souffrirent le martyre.

A Amide, en Paphlagonie, les sept saintes femmes, Alexandra, Claude, Euphrasie, Matrone, Justine, Euphémie et Théodosie, qui furent martyrisées pour la foi; elles furent suivies de deux autres femmes, sainte Derphute et sa sœur.

A Apollonie, saint Nicétas, évêque, mort en exil pour le culte des saintes images.

Au monastère de Fontenelle, la fête de saint Vulfran, évêque de Sens, qui, après avoir quitté son évêché, se retira dans cette solitude, et y finit sa vie, célèbre par ses miracles.

En Angleterre, le décès de saint Cuthbert, évêque de Lindisfarne, qui, depuis son enfance jusqu'à sa mort, se rendit illustre par la sainteté de ses œuvres et par l'éclat de ses miracles.

A Sienne, en Toscane, le Bienheureux Ambroise, de l'Ordre des Frères-Prêcheurs. Il se rendit célèbre par sa sainteté, ses prédications et ses miracles.

Additions des autres martyrologes.

Les saints Exupère, Cyrille, Paul, Sérapion, Victor, Tigrin et Claude, martyrs en Syrie.

Saint Anatole, martyr en Syrie.

Saint Luc et saint Joseph, martyrs à Antioche.

Saint Candide, martyr à Alexandrie, avec saint Pipérion et vingt autres Chrétiens.

ducis, Anatolii, Photii, Photidis, Parasceves et Cyriacæ Germanarum : qui omnes Christum confessi, martyrium sunt assecuti. — Amisi, in Paphlagonia, sanctorum septem mulierum Alexandræ, Claudix, Euphrasiæ, Matronæ, Julianæ, Euphemix et Theodosiæ, quæ in confessione fidei cæsæ sunt; easque secutæ sunt Derphuta et soror ipsius. — Apolloniæ, sancti Nicetæ episcopi, qui pro sanctorum imaginum cultu ejectus in exilium, reddidit spiritum. — In monasterio Fontanellæ, sancti Vulfranni episcopi senonensis, qui, relicto episcopatu, ibidem clarus miraculis decessit e vita. — In Britannia, depositio sancti Cuthberti episcopi lindisfarnensis, qui a pueritia ad obitum usque, sanctis operibus et miraculorum signis effulsit. — Senis, in Tuscia, beati Ambrosii, Ordinis Prædicatorum, sanctitate, prædicatione et miraculis clari.

Saint Lolion l'Ancien, martyr, honoré chez les Grecs.

Sainte Protaise, vierge qui souffrit le martyre à Senlis, sous Maximien, vers l'an 287.

Saint Rhodien, martyr honoré chez les Grecs.

Saint Valentin, martyr en Syrie avec plusieurs autres.

Saint Nicétas, évêque d'Apollonie, en Thrace, défenseur du culte des saintes images, persécuté par les iconoclastes du viii^e siècle et mort saintement dans l'exil.

Saint Géric, évêque de Sens, successeur de saint Wulfran.

Joseph le Patriarche, fils de Jacob, indiqué ce jour dans quelques calendriers, est honoré généralement le 11 décembre.

Saint Ulfm, évêque de Die, mort saintement pour la clôture d'une sainte vie. Il a écrit la Vie de saint Marcel, l'un de ses prédécesseurs sur le siège de Die.

Saint Héribert, prêtre et solitaire en Angleterre.

Martyrologe de la dernière persécution.

Jean-Nicolas Adam, prêtre et religieux Bernardin de la maison de Paris, condamné à la déportation pour avoir refusé le serment schismatique, transporté à la Guyane et mort là de misère le 20 mars 1798.

François-Louis Chartier, prêtre du diocèse d'Angers, pour le refus de serment, condamné à mort par une commission militaire et fusillé le 20 mars 1794.

VINGT-UNIÈME JOUR DE MARS.

Saint Benoît, patriarche des moines d'Occident. — Saint Sérapion le **Martyr**. — Saint Sérapion d'Arsinoé. — Saint Sérapion, évêque de Thmuis, en Égypte. — Saint Sérapion le Sindonite. — Saint Bérille, premier évêque de Catane. — Saint Endée ou Enda. — Saint Lupicin, abbé de Lauconne. — Sainte Callinice, vierge et martyre. — La Bienheureuse Richéza, reine de Pologne. — La Bienheureuse Clénence de Hohenberg. — Le Bienheureux Nicolas de Flue, solitaire en Suisse. — Mémoire de la très-sainte Vierge. — **Martyrologe** romain. — Additions des autres martyrologes. — **Martyrologe** de la dernière persécution.

SAINT BENOÎT,

PATRIARCHE DES MOINES D'OCCIDENT.

Dans un écrit remarquable¹, comme tout ce qui sort de sa plume, M^{sr} Dupanloup décrit ainsi les lieux qui furent le berceau de l'Ordre de Saint-Benoît :

« Quand on pouvait visiter l'Italie dans des temps plus heureux, on faisait ce pèlerinage en suivant constamment, de Tivoli à Subiaco, la vallée de l'Anio. C'est la route la plus pittoresque : tantôt on se trouve au fond de la vallée, tantôt au sommet ou sur le penchant des collines ; on a au loin l'Anio bondissant, blanchissant, avec des vues de montagnes, de villes, de villages suspendus, dirait-on, sur les rochers, *prærupitis oppida saxis*, comme écrivait Horace. Ici, c'est le pays et le domaine appartenant à la mère de saint Grégoire, et donnés par lui à Subiaco ; puis ce village des Sarrasins, puis Vicovaro, puis ce lieu où saint Benoît fut empoisonné par des moines misérables. On s'approche beaucoup du royaume de Naples ; apparaît enfin la ville de Subiaco. De là on s'enfonce dans une gorge affreuse ; on monte, le torrent descend, on monte toujours ; c'est-là, dans ces lieux déserts, dans une grotte sauvage, que le souffle de Dieu trans-

¹ A propos des *Moines d'Occident*, de M. le comte de Montalembert.

porta le jeune Benoît. De là devaient sortir la vie anachorétique et la civilisation européenne.

» Saint Benoît avait seize ans.

» Chose étrange ! c'est ce jeune homme si tendre, si délicat, que Dieu appelait à cette grande œuvre. La Providence en agit souvent ainsi : c'est dans toute la tendresse et la délicatesse du jeune âge qu'elle va prendre ses élus, comme si elle avait besoin, pour s'en mieux emparer, d'âmes plus pures et plus généreuses. Ainsi elle prend à vingt ans saint Bernard, à vingt ans saint François d'Assise, l'un futur réformateur, l'autre fondateur d'un grand Ordre ; à vingt-deux ans, saint Charles Borromée, grand seigneur, neveu d'un Pape, Cardinal, et en fait, au sein de cette noble Italie, un archevêque prodige d'austérité.

» Au même âge à peu près, elle prend saint François Xavier, le brillant élève des universités, épris de toutes les vanités et de tous les rêves de la gloire humaine, et elle en fait le plus grand Apôtre des temps modernes. Elle prit à seize ans saint Benoît, elle l'amena là, dans cette gorge abrupte, dans ces lieux où Néron avait passé ; on voit encore les ruines de ses bains de l'autre côté de l'Anio.

» Ces lieux étaient merveilleusement propres au dessein de Dieu, à la prière, à la contemplation, au travail, à tous les rudes exercices de la vie anachorétique. Du fond de sa grotte, saint Benoît voyait le ciel admirablement, puis ces lacs, ce torrent, ces cascades, toute cette âpre et forte nature, tout ce sauvage horizon.

» Quand il vint là fonder la vie religieuse, les barbares approchaient, apportant avec eux la dévastation et la mort ; la Providence, qui les conduisait d'une main pour balayer le vieux monde, de l'autre préparait, dans saint Benoît et sa religieuse postérité, la civilisation et l'avenir du monde nouveau.

» Et c'était lui, ce jeune homme, qui devait y travailler si puissamment ; lui, cet enfant, que l'Esprit de Dieu arrachait à la corruption de Rome et jetait dans cet affreux séjour ; c'était lui qui devait devenir le père de si nombreuses et de si fortes générations d'ouvriers de la Providence ! Ah ! voilà bien un de ces

miracles du Ciel ; voilà un de ces grains de froment jetés en terre et faisant germer de leur poussière une féconde postérité : *cadens in terram, mortuum, multum fructum affert*. Et quelle moisson ! quelle multitude ! voilà un de ces morts qui donnent la vie au monde ! un de ces anéantis par le sacrifice et la pénitence qui ressuscitent les sociétés !... »

Saint Benoît, dit Godescard, naquit à Norcia, autrefois ville épiscopale, en Ombrie. Il ne fut pas plus tôt en âge d'apprendre les sciences, que ses parents l'envoyèrent aux écoles publiques de Rome. Comme son cœur n'avait jamais été infecté du poison du vice, et qu'il redoutait jusqu'à l'ombre du péché, il craignit pour son innocence au milieu d'une troupe de jeunes gens, dont plusieurs menaient une vie fort déréglée. Il ne s'en tint pas là ; il résolut de faire un divorce éternel avec le monde, afin de se mettre à l'abri de tous ses pièges. Il sortit donc de Rome, et prit le chemin du désert. Sa nourrice, nommée Cyrille, qui l'aimait tendrement, le suivit jusqu'au bourg d'Afile, environ à trente milles de Rome ; mais il trouva le moyen de s'échapper, et de gagner seul les montagnes de Subiaco¹. Là il rencontra un moine du voisinage, nommé Romain, qui lui donna l'habit de religieux. Romain l'instruisit ensuite des devoirs de l'état qu'il voulait embrasser, et le conduisit à une caverne profonde située au milieu des montagnes, et dans un lieu presque inaccessible.

Cette caverne, appelée depuis la *Sainte-Grotte*, fut le lieu que Benoît choisit pour sa demeure. Romain lui promit de garder le secret, et de lui apporter de temps en temps une partie de ce qu'on lui donnait pour sa nourriture. Il la descendait dans la caverne avec une corde, et en avertissait le Saint par le moyen d'une sonnette². Benoît vécut ainsi pendant trois ans sans être connu de qui que ce fût, excepté de Romain ; mais Dieu, qui le

¹ C'est une chaîne de rochers escarpés, au bas desquels sont une rivière et un lac. Les Italiens disent *Subiaco*, ayant changé en *i* la lettre *l*, du mot latin *sublacum*.

² Ce fut vers l'an 494 que saint Benoît se retira sur les montagnes de Sublac. On croit qu'il n'avait que quatorze ou quinze ans. Saint Grégoire dit effectivement qu'il était encore enfant lors de sa retraite.

destinait à briller dans le monde comme une lumière éclatante, permit qu'il fût découvert en 497.

Un saint prêtre du pays, préparant son dîner le jour de Pâques, entendit une voix qui lui disait : « Vous préparez à manger pour vous, tandis que Benoît, mon serviteur, meurt de faim à Sublac. » Le prêtre se mit aussitôt à chercher l'ermite, et ce ne fut qu'avec beaucoup de peine qu'il parvint à le trouver. Benoît fut surpris de voir un homme venir à lui, et il ne voulut lui parler que quand ils eurent tous deux prié quelque temps. La conversation ne roula que sur les choses de Dieu. Le prêtre invita ensuite le Saint à manger, apportant pour raison que l'on ne devait pas jeûner le jour de Pâques¹. Le repas fini, le prêtre retourna chez lui.

Quelque temps après, des bergers aperçurent le Saint proche de sa caverne. Ils le prirent d'abord pour une bête sauvage : leur erreur venait de ce qu'il était vêtu de peaux de bêtes, et de ce qu'ils croyaient impossible qu'un homme habitât des rochers aussi affreux que ceux de Sublac. Lorsqu'ils se furent assurés que c'était un serviteur de Dieu, ils conçurent pour lui le plus grand respect ; il y eut même plusieurs d'entre eux qui, touchés de ses discours, entrèrent avec ferveur dans les voies de la perfection. Le bruit de la découverte du saint ermite s'étant répandu, on s'empressa d'aller le visiter. On lui fournissait aussi ce que l'on savait être convenable à sa manière de vivre. Benoît de son côté nourrissait par des instructions toutes divines les âmes de ceux qui prenaient soin de son corps.

Quoiqu'il fût caché dans le sein de la solitude, il ne laissa pas d'éprouver les assauts du tentateur. Nous avons beau fuir le monde, le démon nous suit partout ; toujours il entretient des intelligences secrètes avec cet ennemi domestique qui réside dans notre propre cœur, et qui ne mourra qu'avec nous. Pendant que Benoît vaguait à la contemplation des choses célestes, l'esprit de

¹ Il n'est pas étonnant que Benoît ignorât que l'on était à la fête de Pâques : on ne la célébrait point alors le même jour dans toute l'Eglise. D'ailleurs, comme il n'avoit aucun commerce avec les hommes, il pouvait ne pas connaître le jour de cette fête.

ténèbres essaya de le distraire, en se présentant à lui sous une forme visible ; mais il chassa le fantôme avec le signe de la Croix. Le démon eut recours à une nouvelle ruse ; il rappela au Saint le souvenir d'une femme qu'il avait vue autrefois à Rome, et il en grava si fortement l'image dans son esprit qu'il fut tenté de quitter son désert. Un rayon de la grâce ayant aussitôt brillé à ses yeux, il rougit d'une pareille tentation, mit bas ses habits, et se roula tout nu dans des orties et des ronces qui étaient auprès de lui : il ne se releva que quand son corps fut tout en sang. Les plaies qu'il se fit éteignirent les flammes impures de la concupiscence, et cette première victoire assujétit tellement la chair à l'esprit qu'il n'en ressentit plus dans la suite le funeste aiguillon.

Cependant le bruit de sa sainteté se répandait de jour en jour. On vit plusieurs personnes, touchées de ses exemples, renoncer au monde pour embrasser les austérités de la pénitence. Quelque temps après, les moines de Vicovaro¹ le choisirent pour succéder à leur abbé, qui venait de mourir. Benoît s'en défendit par les principes de cette humilité qui fut toujours sa vertu favorite, mais on lui fit tant d'instances qu'à la fin il fut obligé de céder. L'expérience lui apprit bientôt qu'il était chargé de conduire des hommes dont la vie n'était rien moins que conforme aux maximes de l'état monastique. Son zèle déplut ; on se repentit d'avoir élu un abbé si rigide observateur des règles ; on passa des murmures à la haine, et les choses en vinrent à un tel point que quelques-uns résolurent de se défaire d'un supérieur dont la morale condamnait leurs désordres. Ces scélérats mirent du poison dans le vin qu'il devait boire, et le lui présentèrent. Le Saint ayant formé, selon sa coutume, le signe de la Croix sur le verre, il se cassa sur-le-champ. Il reconnut à ce prodige que le verre contenait un breuvage mortel. Loin de paraître étonné, il dit à ses moines avec sa douceur et sa tranquillité ordinaires : « Que Dieu vous le pardonne, mes Frères. Vous devez comprendre aujourd'hui combien j'avais raison de vous répéter que vos mœurs ne pourraient sympathiser avec les miennes. »

¹ Vicovaro, anciennement appelé *Varronis Vicus*, était un village situé entre Sublao et Tivoli.

Le saint abbé quitta donc ces moines incorrigibles pour retourner à Sublac. Il lui vint un grand nombre de disciples, et au bout de quelque temps il bâtit douze monastères¹, dans chacun desquels il mit douze religieux avec un supérieur. Parmi ces religieux, il s'en trouva un qui, par défaut de ferveur, contracta l'habitude de sortir de l'église immédiatement après la psalmodie, au lieu de rester à la méditation avec les Frères. Pompéien, son supérieur, l'ayant averti charitablement de sa faute, il se corrigea ; mais il retomba trois jours après. Benoît, qui en fut informé, promit d'aller remédier au désordre. Il s'agissait effectivement d'une de ces fautes qu'il est important de ne pas laisser invétérer, puisque le dégoût de la prière et de la méditation est toujours suivi des plus grands maux. Le Saint, convaincu de la vérité de ce principe, se rendit promptement au monastère où était le religieux contre lequel on lui avait porté des plaintes ;

¹ Ils étaient dans la province Valéria, et peu éloignés les uns des autres. Les modernes sont partagés sur le nom et la description de ces monastères. Nous suivrons dom Mège, qui paraît le plus exact de tous ceux qui ont traité ce point d'histoire. Le premier monastère, bâti à soixante pas de la grotte du Saint, était appelé *Colombaria* (aujourd'hui Saint-Clément) ; le second portait le nom de *Saint-Côme* et de *Saint-Damien*, et porte présentement celui de *Sainte-Scholastique* ; le troisième était appelé de *Saint-Michel* ; le quatrième de *Saint-Donat*, évêque et martyr ; le cinquième de *Sainte-Marie* (aujourd'hui de *Saint-Laurent*) ; le sixième de *Saint-Jean-Baptiste* ; celui-ci était bâti à l'endroit le plus élevé de la montagne, et se nomme aujourd'hui *Saint-Jean-dell'Acqua*, à cause d'une fontaine qu'on dit que saint Benoît y fit jaillir par ses prières ; le septième était appelé de *Saint-Jérôme* ; le huitième *Vita æterna* ; le neuvième de *Saint-Victorien* ou Victorin, martyr et patron de la province Valéria ; le dixième était à Trébare, village voisin ; le onzième portait le nom de *Saint-Ange* ; le douzième était sur le bord d'une fontaine peu éloignée de l'ancien château, appelé *Roca-de-Bore*. Tous ces monastères ont été réunis à celui de Sainte-Scholastique, qui est aujourd'hui très-célèbre, et était regardé comme le chef-lieu de la congrégation de Sainte-Justine avant sa réunion à celle du Mont-Cassin. On donne ordinairement l'abbaye en commendé ; mais cela n'empêche point que, par un privilège spécial, le monastère ne soit gouverné par un abbé régulier choisi dans le chapitre général. Quant aux autres monastères, on n'y voit plus que des ruines et quelques cellules. Outre les cent quarante-quatre religieux que saint Benoît avait distribués dans ses douze monastères, il en avait encore quelques-uns avec lui, comme nous l'apprenons de saint Grégoire. Ceci donne lieu de croire qu'il vivait dans une maison séparée, bâtie, selon toutes les apparences, aux environs de sa grotte. Il avait une inspection générale sur les douze monastères dont il était le fondateur.

mais il voulut, avant de prendre un parti, examiner les choses par lui même. Il aperçut après la psalmodie un enfant noir qui tirait le moine par le bord de sa robe, et l'entraînait hors de l'église. Saint Maur eut aussi cette vision. Il fut aisé d'y découvrir les pièges du démon, qui, pour réussir à perdre les hommes, s'attache principalement à les détourner de la prière. Cependant le moine continuait toujours de s'absenter de la méditation. Benoît crut qu'il serait dangereux d'attendre plus longtemps, et qu'il fallait user de rigueur; il prit donc une baguette, et en frappa le coupable. Ce châtiment eut son effet, et le moine fut délivré pour toujours de sa tentation. Saint Grégoire, de qui nous apprenons ce fait, rapporte plusieurs miracles opérés par saint Benoît vers le même temps.

On venait de tous côtés visiter le serviteur de Dieu, dont la réputation s'étendait de plus en plus. Des personnes de la première qualité, tant de Rome que des autres pays, accouraient à son monastère; elles oubliaient, en le voyant, l'éclat extérieur qui les environnait, et se prosternaient humblement à ses pieds pour recevoir sa bénédiction et implorer le secours de ses prières. Quelques-uns même lui offrirent leurs enfants, afin qu'il les instruisît et les formât à la pratique de la vertu. On comptait parmi ces enfants Maur et Placide, qui étaient fils, l'un du sénateur Équice, et l'autre du sénateur Tertulle.

Mais le démon, jaloux de voir Benoît étendre de jour en jour l'empire de Jésus-Christ, lui suscita de nouvelles épreuves. L'instrument dont il se servit fut un mauvais prêtre du voisinage, nommé Florent. Ce malheureux, ennemi de tout bien, publia d'horribles calomnies contre la réputation du Saint. Benoît, en vrai disciple du Sauveur, n'opposa que la douceur et le silence; il fit plus, dans la crainte d'aigrir davantage l'esprit d'un homme acharné à le perdre, il quitta Sublac pour se retirer au Mont-Cassin; mais il apprit, peu de temps après son départ, que Florent avait été écrasé sous les ruines d'une galerie. Il fut sensiblement touché d'une fin aussi tragique, et il imposa une pénitence à Maur, pour avoir donné à entendre qu'il n'était pas fâché que son maître fût délivré de son persécuteur.

Il y avait sur le sommet du Mont-Cassin¹ un ancien temple et un bois consacrés à Apollon, qui comptait encore des adorateurs en cet endroit. Ces restes d'idolâtrie enflammèrent le zèle de Benoît. Il prêcha l'Évangile, et par la force réunie de ses discours et de ses miracles, il fit un grand nombre de conversions. Il brisa l'idole et coupa le bois; ayant ensuite démoli le temple, il éleva sur ses ruines deux oratoires ou chapelles, sous l'invocation de saint Jean-Baptiste et de saint Martin. Voilà l'origine du célèbre monastère du Mont-Cassin, dont notre Saint jeta les premiers fondements en 529, à la quarante-huitième année de son âge, la troisième de l'empire de Justinien, sous le pontificat de Félix IV, Atalaric étant roi des Goths en Italie. Ce fut vers ce temps-là que le sénateur Tertulle rendit une visite à saint Benoît; il venait encore dans le dessein de voir son fils Placide. Il donna au nouveau monastère des biens qu'il avait dans le voisinage et une terre considérable située en Sicile.

Parmi ceux qui prirent l'habit au Mont-Cassin, était un vénérable ermite nommé Martin. Il avait tant d'amour pour la solitude, qu'afin de n'être pas seulement tenté de sortir de sa cellule, il y avait attaché son corps avec une grosse chaîne de fer. Benoît, qui craignait qu'une telle singularité ne vînt du désir de se faire remarquer, lui dit : « Si vous êtes véritablement serviteur de Jésus-Christ, vous n'avez pas besoin de chaîne de fer; celle de son amour suffira pour vous rendre inébranlable dans votre résolution. » Martin donna une preuve de son humilité en obéissant sans réplique et en reprenant la vie commune. Benoît, au rapport de saint Grégoire, gouvernait encore un monastère de religieuses peu éloigné de celui du Mont-Cassin. En même temps qu'il en fondait un d'hommes à Terracine, il envoya saint Placide en Sicile pour y en fonder un autre.

Nous conviendrons volontiers que saint Benoît n'était point versé dans la littérature profane; mais, ce qui est infiniment plus précieux, il était animé de l'Esprit de Dieu, et possédait la plus belle des sciences, celle des choses spirituelles; aussi saint Grégoire le représente-t-il comme un homme dont l'ignorance

¹ Dans le pays des Samnites, qui fait aujourd'hui partie du royaume de Naples.

était accompagnée d'une vraie lumière et d'une vraie sagesse¹; et pour lui appliquer ce que saint Arsène disait de saint Antoine, son alphabet valait beaucoup mieux que toutes les vaines sciences du monde. On ne peut guère douter qu'il ne fût dans les Ordres sacrés et même diacre². Il allait, au rapport de saint Grégoire, prêcher quelquefois dans les lieux voisins, et par l'effet d'une charité sans bornes, il distribuait aux pauvres tout ce qu'il possédait sur la terre, afin d'amasser dans le Ciel des trésors qui ne périssent point.

Ce fut au Mont-Cassin que saint Benoît écrivit sa règle. On y remarque un homme consommé dans la science du salut, et suscité, dans les desseins de Dieu, pour conduire les âmes à la plus sublime perfection. Il y règne un esprit de sagesse et de discernement qui touchait saint Grégoire à un tel point qu'il ne balançait pas de la préférer à toutes les autres règles. Elle fut depuis adoptée par tous les moines d'Occident, qui la suivirent pendant quelque temps, et est principalement fondée sur le silence, la solitude, la prière, l'humilité et l'obéissance³.

¹ Scienter nesciens et sapienter indoctus.

² C'est ce que le P. Mabillon a prouvé, *Annal. Ben.*, t. V, p. 122, ad an. 543, d'après d'anciens tableaux de saint Benoît et d'anciennes inscriptions. Plusieurs modernes, entre autres Muratori, *Scrip. Ital.*, t. IV, p. 217, ont avancé, mais sans fondement, que saint Benoît était prêtre.

³ La règle de saint Benoît charge l'abbé de tout le gouvernement du monastère; elle prescrit sept heures de travail manuel par jour et deux heures de lecture spirituelle, outre la méditation, qui doit se faire depuis la fin des matines jusqu'au point du jour. En quelques endroits, on a substitué au travail des mains, l'étude et d'autres occupations qui ont la gloire de Dieu pour objet. La même règle interdit l'usage de la viande. (Voyez les PP. Martène et Calmet.) Cette loi de l'abstinence a été rétablie dans plusieurs maisons, entre autres dans celles qui suivent la réforme de la Congrégation de Saint-Maur.

Saint Benoît, vivant dans un pays où il était d'usage de boire du vin et de l'eau, accorde par jour à ses religieux une certaine mesure de vin appelée *hémine*. On a beaucoup écrit sur cette *hémine*, qui a varié selon les temps et les lieux. Lancelot a tâché de prouver que saint Benoît avait en vue l'*hémine* romaine ou le demi-setier, qui contenait dix onces. (Voyez Montfaucon, *Antiq. expl.*, t. III, lib. IV, c. VII, p. 149, et Mabillon, *Præf. in sect. IV*.) D. Ménard pense que l'*hémine* de saint Benoît ne contenait que sept onces et demie. Il s'agit, suivant Mabillon, *loc. cit.*, et Martène, *In cap. XL Reg.*, de l'*hémine* des Grecs, qui contenait une livre et demie ou dix-huit onces. L'opinion de Lancelot a paru avec raison la plus probable à dom Calmet. Ce dernier, *In cap. XL Reg.*,

Saint Benoît appelle son Ordre une école où l'on apprend à servir Dieu. Effectivement le but de sa règle est de former de parfaits adorateurs ; mais comme l'exemple ajoute une force merveilleuse aux préceptes, il en exprimait et la lettre et l'esprit dans

t. II, p. 62, prouve par la tradition des écrivains de son Ordre, et par divers monuments, que l'hémine en question contenait trois coupes. Saint Benoît accordait par jour à chaque religieux une livre et demie, ou dix-huit onces, de pain, comme il fut décidé dans le célèbre Concile d'Aix-la-Chapelle, tenu sous Charlemagne.

Le célèbre Côme de Médicis, sans parler de plusieurs autres législateurs, lisait souvent la règle de saint Benoît ; il la regardait comme une source féconde de maximes propres à former dans l'art de bien gouverner les hommes.

La règle de saint Benoît a exercé la plume d'un grand nombre de commentateurs aussi recommandables par leur piété que par leur savoir. On trouvera leurs noms dans dom Calmet, t. I, p. 1 ; nous allons citer les principaux d'entre les modernes. 1^o Hæften, prieur d'Afligem, dont l'ouvrage, divisé en douze livres, est intitulé : *Disquisitiones monastiques*, etc. 2^o Steingelt, abbé d'Anhusen, qui a donné un bon abrégé des *Disquisitiones*. 3^o Dom Ménard, qui a écrit sur la règle de son Ordre, dans son *Commentaire sur la Concorde des règles de saint Benoît d'Aniane*. 4^o Dom Mège, dont les *Commentaires* (trop diffus) sur la règle de saint Benoît furent imprimés à Paris en 1687, in-4^o. 5^o Dom Martène, dont le *Comment. in reg. S. Ben.* parut à Paris en 1690, et fut réimprimé en 1695, in-4^o. Il a beaucoup mieux réussi que dom Mège. Effectivement son édition de la règle est plus exacte et son commentaire plus judicieux et plus savant que celui de son confrère. Il n'en a pas même parlé, quoiqu'il eût paru trois ans avant le sien. C'est que dom Mège avait scandalisé son Ordre par ses sentiments relâchés sur la manière de pratiquer et d'imposer des humiliations, ainsi que sur plusieurs autres points. Il y a bien des monastères chez les Bénédictins où l'on ne met pas son ouvrage entre les mains des jeunes religieux. (V. Le Cerf, *Bibl. des Écriv. de la Congr. de S. Maur*, p. 348, et Ziegelbaver, *Hist. litt. Ord. S. Ben.*, t. III, p. 21.) 6^o Dom Calmet publia en 1734 un *Commentaire littéral, historique et moral sur la règle de saint Benoît*, 2 vol. in-4^o. Il l'a de beaucoup emporté sur tous ceux qui avaient traité la même matière, et l'on peut dire que cet ouvrage est son chef-d'œuvre. Il lui est pourtant échappé quelques fautes de mémoire, comme, par exemple, lorsqu'il a dit, t. I, p. 18, que saint Cuthbert était fondateur du monastère de Lindisfarne.

On a fait aussi des traités ascétiques sur la règle de saint Benoît. Le principal a pour auteur M. de Rancé, abbé de la Trappe, et est intitulé : *la Règle de saint Benoît, traduite et expliquée*. Cet ouvrage est excellent ; il a été réduit en méditations par une religieuse Bénédictine, comme nous l'apprenons de dom Calmet, qui l'avait lui-même appris de dom Mabillon. Il y a d'autres méditations sur la règle de saint Benoît par dom Morel, de la plume duquel sont sortis plusieurs livres de piété. Nous avons encore un excellent recueil de réflexions pieuses sur les prières qui se font à la profession des Bénédictins. Elles ont paru sous le titre de *Sentiments de piété sur la profession religieuse*, par

toute sa conduite. Dieu, qui l'avait choisi, comme un autre Moïse, pour conduire un peuple d'élus dans la vraie terre promise, autorisa sa mission par le don des miracles et par celui de prophétie. La nature docile lui obéissait, et les choses futures se dévoilaient à ses yeux. Plus d'une fois, par la seule vertu du signe de la Croix, il mit en fuite les démons qui cherchaient à séduire ses religieux. Un jour, en présence d'une grande multitude de peuple, il ressuscita un novice qui avait été écrasé par la chute d'une muraille. Il prédit plusieurs années avant l'évènement que le monastère du Mont-Cassin serait profané et détruit, prédiction que les Lombards vérifièrent sans le savoir en 580. Il ajouta qu'il avait eu de la peine à obtenir de Dieu la vie de ceux qui habiteraient le monastère¹.

un religieux (le P. Lamy) de la Congrégation ds Saint-Maur. Nous finissons par dom Berthelet, de la Congrégation de Saint-Vannes, qui publia, en 1731, un *Traité historique et moral de l'abstinence de la viande*. Son but est de prouver que l'abstinence de la viande était primitivement un devoir essentiel pour les moines.

¹ Quand les Lombards ruinèrent le monastère du Mont-Cassin, Boni, qui en était abbé, se sauva à Rome avec ses religieux. Ils emportèrent avec eux un exemplaire de leur règle, écrit de la propre main de saint Benoît, la quantité de pain et de vin prescrite à chaque Frère pour un jour, et quelques-uns des vêtements qui avaient servi à leur Bienheureux Père et à sainte Scholastique, sa sœur. Le Pape Pélage II leur donna un logement auprès de l'église de Latran, et ils y bâtirent un monastère sous l'invocation de saint Jean l'Évangéliste. L'abbé Petronax les reconduisit au Mont-Cassin en 720, sous le pontificat de Grégoire II. L'abbaye du Mont-Cassin fut encore ruinée par les Sarasins en 884, par les Normands en 1046, et par l'empereur Frédéric II en 1239. Elle est aujourd'hui magnifiquement bâtie. L'abbé a juridiction épiscopale sur la ville de San-Germano, qui en est éloignée de trois milles, et sur vingt et une paroisses. L'abbé régulier de Sainte-Scholastique de Sublac était seigneur de vingt-cinq villages, tant pour le temporel que pour le spirituel.

L'Ordre de Saint-Benoît compte 37,000 maisons, y compris toutes ses branches et ses filiations. On ne finirait pas si l'on voulait donner la liste des empereurs, des rois, des reines, des princes et des princesses qui y sont entrés, des Saints, des Papes et des écrivains célèbres qu'il a produits. Qu'on lise là-dessus le P. Hélyot, D. Mége, D. Calmet, et surtout D. Ziegelbaver, *Hist. littér. Ord. S. Bened.* Aug. Vindel., 4 vol. in-fol.

Les monastères que saint Athanase bâtit à Milan et à Trèves durant son exil en Occident, ceux que saint Eusèbe de Verceil fonda dans son diocèse, ceux que Saint Hilaire et saint Martin fondèrent dans les Gaules, suivaient la règle des monastères d'Orient. On doit dire la même chose des premiers monastères

La règle de saint Benoît défend aux moines obligés de sortir de manger hors du monastère, à moins que la distance ne fût telle qu'ils ne pussent revenir le même jour. Cette défense était fondée sur ce qu'il est difficile à un moine qui mange avec les

d'Irlande et de la Grande-Bretagne. Saint Colomban ayant passé d'Irlande en France, la plupart des moines de ce dernier royaume adoptèrent sa règle. Les fondateurs des grands monastères avaient alors la liberté de se faire une règle particulière. Ils la composaient des anciennes pratiques, et de celles qu'ils y ajoutaient : de là ce mélange de la règle de saint Benoît, de saint Colomban, etc., qui subsista quelque temps. Charlemagne et Louis le Débonnaire, zélés pour l'uniformité, travaillèrent à introduire la règle de saint Benoît dans tous les monastères de leur obéissance, et il fut décidé dans le Concile tenu à Aix-la-Chapelle en 803, ainsi que dans d'autres assemblées, qu'elle seule serait suivie dorénavant.

Reyner, savant Bénédictin anglais, a composé un ouvrage rempli d'érudition, sous le titre d'*Apostolatus Benedictinorum in Anglia*, pour prouver : 1^o que saint Grégoire le Grand établit la règle de saint Benoît dans son monastère de Saint-André à Rome; 2^o que saint Augustin et les autres moines qui prêchèrent l'Évangile en Angleterre établirent la même règle dans les monastères qu'ils y fondèrent. Les preuves de cet auteur ont paru démonstratives au P. Mabillon, au P. Alexandre, etc., qui en ont donné le précis. Il faut pourtant avouer que tous les savants n'en ont pas porté le même jugement. D'autres ont pensé que la règle de saint Benoît fut introduite plus tard en Angleterre. Voyez sur l'opinion de ces derniers les notes de Dugdale sur la description du comté de Warwick, edit. nov., et la préface que Tanner a mise à la tête de sa *Notitia monastica*, in-fol.

Depuis l'an 900, l'Ordre de Saint-Benoît s'est divisé en plusieurs congrégations indépendantes. C'est de là que sont sortis les Camaldules, les Cisterciens, les Gilbertins, les Sylvestrins, les moines de Fontevrault, etc. Toutes ces observances ne sont que des réformes de l'Ordre de Saint-Benoît, qui ont ajouté quelques constitutions particulières à la règle primitive.

On compte parmi les Bénédictins plusieurs réformes ou congrégations. La première est celle de Cluny, ainsi appelée du grand monastère de ce nom au diocèse de Mâcon, lequel fut fondé vers l'an 910 par Guillaume le Pieux, duc d'Aquitaine. Saint Bernon, saint Odon, saint Hugues, saint Maëul, saint Odilon, Pierre le Vénérable, etc., la rendirent fort célèbre; aussi s'étendit-elle considérablement. Le grand-prieur de Vény y établit, en 1621, une réforme semblable à celle des congrégations de Saint-Vannes et de Saint-Maur. Ceux qui n'ont point voulu l'adopter dans leurs maisons sont connus sous le nom d'*anciens moines de Cluny*.

La congrégation de Cava, ainsi appelée d'un grand monastère de ce nom dans la province de Salerne, fut fondée en 980, sous l'observance de Cluny. Elle fut la tige d'une congrégation de vingt-neuf abbayes et de quatre-vingt-onze prieurés conventuels. En 1394, Boniface IX érigea la ville de Cava en évêché; en 1514, Léon X unit à cet évêché les revenus et la juridiction tem-

séculiers de se renfermer dans de justes bornes et d'observer exactement les lois de l'abstinence et de la mortification. Le Saint ayant connu par révélation qu'un des Frères avait transgressé ce point de la règle, il l'en reprit sévèrement; il lui pardonna toute-

porielle de l'abbé. Depuis ce temps-là, le monastère de la Trinité de Cava, n'est plus ce qu'il était. Il y a cependant toujours un abbé régulier; en 1585, il fut uni, ainsi que toutes ses dépendances, à la congrégation de Sainte-Justine ou du Mont-Cassin.

L'église de Sainte-Justine de Padoue fut fondée, dans le ^v^e siècle, par le consul Opilius. Pour le monastère des Bénédictins, il ne fut bâti que dans le ^{ix}^e siècle. Louis Barbo, noble vénitien, y mit, en 1409, une réforme qui fut adoptée par un grand nombre de monastères d'Italie. La congrégation du Mont-Cassin s'étant unie, en 1504, à celle de Sainte-Justine, la dernière a quitté son nom pour prendre celui du Mont-Cassin, qui est le monastère patriarcal de tout l'Ordre.

La congrégation de Savigni, située dans la forêt de ce nom en Normandie, fut unie à l'Ordre de Cîteaux en 1153; elle avait été fondée en 1112, par saint Vithal, disciple du Bienheureux Robert d'Arbrisselles.

La congrégation de Tiron, située dans la forêt de ce nom en Perche, passa dans celle de Saint-Maur en 1629. Elle avait été fondée en 1109, par le Bienheureux Bernard d'Abbeville, autre disciple du Bienheureux Robert d'Arbrisselles. Elle avait autrefois, comme la précédente, plusieurs maisons en Angleterre.

La congrégation de Bursfeld, en Allemagne, fut établie par une réforme qui se fit en 1461; celle de Molek ou Melk, dans le diocèse de Passaw, en Autriche, prit naissance en 1418; celle de Hirsauge, dans le diocèse de Spire, fut instituée en 1080 par saint Guillaume, abbé de Saint-Aurel. Elle a été sécularisée après l'établissement du luthéranisme, et cédée au duc de Wurtemberg par le traité de Westphalie.

Les abbayes indépendantes de l'Ordre de Saint-Benoît qui sont en Flandre, forment une congrégation qui ne relève que du Pape. Cela n'empêche pas que les abbés ne tiennent des assemblées pour juger les causes dont il y a appel. L'abbé de Saint-Vaast d'Arras présidait dans ces assemblées.

La congrégation de *Monte Vergine*, en Italie, fut instituée par saint Guillaume en 1119. Celle de Saint-Benoît de Valladolid, en Espagne, prit naissance en 1390.

Lanfranc unit les monastères des Bénédictins d'Angleterre en une congrégation qui commença dès lors à tenir des assemblées capitulaires, et qui porta quelque temps le nom de son instituteur. Cette congrégation adopta en 1335 de nouvelles pratiques, et embrassa un genre de vie plus austère; elle était connue sous le nom de *moines noirs*. Il n'y a point de corps religieux qui ait fait plus d'honneur à l'Eglise, et il subsiste encore aujourd'hui, malgré les persécutions qu'il a eues à essuyer.

Nous avons parlé ailleurs des célèbres congrégations de Saint-Vannes, de Saint-Hydulphe et de Saint-Maur.

fois, dans l'espérance que le coupable ne commettrait plus la faute dont il venait de lui faire humblement l'aveu. Un moine qui avait fait des instructions à des religieuses en reçut quelques petits présents. Il fut très-surpris à son retour, quand il entendit le saint abbé lui reprocher cette transgression de la pauvreté monastique, dont il avait cru pouvoir lui dérober la connaissance. Nous pourrions citer encore d'autres traits qui prouvent que le serviteur de Dieu avait le don de connaître les choses les plus cachées.

Totila, roi des Goths, étant entré en Italie, fut extrêmement frappé de toutes les merveilles qu'on lui raconta sur saint Benoît. Il voulut éprouver s'il était tel qu'on le lui avait dépeint. Lors donc qu'il traversait la Campanie en 542, il lui manda qu'il lui ferait une visite; mais au lieu de l'aller voir en personne, il lui envoya un de ses officiers, nommé Riggon. Il l'avait fait revêtir de ses habits royaux, et lui avait donné pour l'accompagner trois des principaux seigneurs de sa cour, avec un nombreux cortège. Le Saint, qui était pour lors assis, ne l'eut pas plus tôt aperçu, qu'il lui cria : « Quittez, mon fils, l'habit que vous portez; il n'est pas à vous. » Riggon, saisi de crainte et confus d'avoir voulu jouer ce grand homme, se jeta à ses pieds avec tous ceux qui l'accompagnaient.

Lorsqu'il fut de retour, il raconta au roi ce qui lui était arrivé.

Totila vint visiter lui-même le serviteur de Dieu. Dès qu'il le vit, il se prosterna par terre, et y resta jusqu'à ce que Benoît l'eut relevé. Il fut bien plus étonné quand le Saint lui parla de la sorte : « Vous faites beaucoup de mal, et je prévois que vous en ferez encore davantage. Vous prendrez Rome; vous passerez la mer, et règnerez neuf ans; mais vous mourrez dans la dixième

La congrégation des religieuses Bénédictines du *Mont-Calvaire* doit sa naissance à une réforme qui rétablit l'austérité primitive de la règle de saint Benoît. Cette réforme fut d'abord introduite, en 1614, dans le monastère des Bénédictines de Poitiers, par les soins d'Antoinette d'Orléans, qui en était abbesse. Elle fut secondée dans cette bonne œuvre par le fameux P. Joseph, capucin. Cette congrégation avait en France vingt maisons, dont deux à Paris. Voyez Hélyot, t. V et VI; Calmet, *Comment. sur la règle de saint Benoît*, t. II, p. 525; Hermant, Schoonbeck, etc. .

année, et serez cité au tribunal du juste Juge, pour lui rendre compte de toutes vos œuvres. » Toutes les parties de cette prédiction furent vérifiées par l'évènement. Totila, qui en avait été effrayé, se recommanda aux prières du Saint, et fut moins cruel; et lorsque peu de temps après il eut pris la ville de Naples, il traita les prisonniers avec une humanité qu'on ne devait pas attendre d'un barbare¹.

L'évêque de Canuse, qui visitait souvent Benoît, lui dit un jour que Totila ne ferait de la ville de Rome qu'un amas de ruines, et que désormais elle ne serait plus habitée. « Rome, répondit le Saint, ne sera point renversée par ce prince; mais elle sera battue par les tempêtes et ébranlée par les tremblements de terre : elle aura le sort d'un arbre qui se dessèche faute de suc qui nourrissent ses racines. » Saint Grégoire observe que cette prédiction fut depuis parfaitement accomplie.

Il paraît que saint Benoît mourut peu de temps après sainte Scholastique, sa sœur, et même dans l'année qui suivit celle où il avait été visité par Totila. Il fit creuser son tombeau six jours avant sa mort, qu'il avait prédite à ses disciples. Le tombeau achevé, la fièvre le prit. Le sixième jour de sa maladie, il demanda à être porté à l'église pour y recevoir la sainte Eucharistie². Il donna ensuite quelques instructions à ses disciples; puis, s'appuyant sur un d'entre eux, il pria debout, les mains levées au Ciel, et rendit tranquillement l'esprit. Ce fut un samedi 21 mars, probablement de l'année 543. Il était âgé de soixante-trois ans, et en avait passé quatorze au Mont-Cassin. On y voit encore la plus grande partie de ses reliques. Quelques-uns de ses os furent apportés en France vers la fin du VII^e siècle. On les déposa dans la célèbre abbaye de Fleury³, ce qui lui a fait porter le nom de *Saint-Benoît-sur-Loire*⁴. (GODESCARD.)

¹ Voyez Procope, *De bello goth.*, lib. III; Baronius, etc.

² Exitum suum dominici Corporis et Sanguinis perceptione communivit. S. Greg., *Dial.*, lib. II, c. XXXVII.

³ L'abbaye de Fleury fut fondée sous le règne de Clovis II, vers l'an 640. Elle appartient aujourd'hui aux Bénédictins de la congrégation de Saint-Maur.

⁴ Il est dit, dans une ancienne relation, qu'Aigulfe, moine de Fleury, et quelques personnes du Mans, allèrent en 653 au Mont-Cassin, dont le monas-

SAINT SÉRAPION LE MARTYR.

Saint Sérapion le Martyr était l'un des nombreux solitaires de l'Égypte qui furent martyrisés à Alexandrie dans la persécution qui s'éleva sous Maximin-Daïa. Saint Athanase rapporte

tère était alors détruit ; qu'y ayant découvert les reliques de saint Benoît et de sainte Scholastique, ils les apportèrent en France ; que les ossements du Saint furent déposés dans l'église de Fleury, et que ceux de sainte Scholastique furent transférés au Mans. L'auteur de cette relation est Adrevald, ou plutôt Adalbert, moine de Fleury. Quelques auteurs le font contemporain d'Aigulfe ; mais ils se trompent, car nous apprenons par sa relation qu'il vivait au moins deux cents ans plus tard ; on y trouve d'ailleurs des circonstances essentielles qui ne peuvent s'accorder ni avec la vie d'Aigulfe, ni avec les bonnes histoires de son temps. Plusieurs savants ont très-bien éclairci ce point de critique. On doit lire surtout le P. Stilting, l'un des continuateurs de Bollandus, *In Vit. sancti Aigulfi*, t. I, sept., p. 745. La relation dont on vient de parler a été imprimée dans la *Bibliothèque de Fleury*, t. I, p. 1. On en a une édition plus correcte dans Bollandus, ad 21 mart. p. 800, et dans Mabillon, *Act. Ben.*, t. II, p. 337. Adrevald, autre moine de Fleury, cite la relation d'Adalbert, encore toute récente, dans son *Histoire des miracles opérés par la vertu des reliques de saint Benoît*. Voyez *l'Histoire littéraire de la France*, t. V, p. 516.

Cet Adrevald a aussi écrit la Vie de saint Aigulfe, dont nous allons rapporter les principaux faits. Aigulfe, ou Ayoul, fut envoyé en qualité d'abbé au monastère de Lérins, pour y mettre la réforme ; mais son zèle pour la régularité lui coûta la vie. Quelques mauvais moines, soutenus de la protection du comte d'Usez et de plusieurs autres personnes puissantes, l'arrachèrent de son monastère, et eurent l'inhumanité de le massacrer, avec trois autres religieux, dans l'île Caprasia (aujourd'hui Capraia), située entre l'île de Corse et la côte de Toscane. Ceci arriva vers l'an 676, le 3 septembre, jour auquel Aigulfe est honoré d'un culte public à Lérins, avec le titre de Martyr. Peu de temps après, on transporta à Lérins le corps de saint Ayoul et ceux de ses compagnons. Ils y sont encore, selon le P. Vincent Barrali, in *Hist. Lirin.* Ils n'y sont sûrement pas en entier, car les reliques de saint Aigulfe ont été transférées chez les Bénédictins de Provins, au diocèse de Sens, lesquels en faisaient la fête le 21 mars. Le P. Mabillon, *Sect. II, Ben.*, p. 666 et 742, et le P. Stilting, t. I, sept., ont prouvé qu'il n'était pas possible de douter de cette translation, dont la certitude est appuyée sur la tradition immémoriale du monastère de Provins, ainsi que sur l'autorité de Pierre de Celles et de plusieurs autres écrivains très-dignes de foi.

Mais pour revenir à saint Benoît et à sainte Scholastique, il paraît certain qu'une grande partie de leurs reliques est encore au Mont-Cassin. Plusieurs écrivains célèbres en ont apporté de très-fortes preuves. Voyez surtout une dissertation d'Ang. de Nuce sur ce sujet ; le P. Stilting. *loc. cit.* ; Benoît XIV, *De Serv. Dei beati. et canonis.*, lib. IV, part. II, c. xxiv, n. 53 ; t. V, p. 245 ;

que saint Antoine alla encourager ces fidèles et admirer leurs triomphes.

Ils étaient très-nombreux, mais Sérapion étant à leur tête est appelé religieux, et même évêque dans quelques récits

Peut-être l'a-t-on confondu avec saint Sérapion, évêque de Thmuis, en Égypte, qui est fêté ce même jour. Nous ne connaissons des nombreux compagnons de son martyre que saint Philocarpe, saint Joseppe et saint Philocale, qui sont honorés avec lui.

SAINT SÉRAPION D'ARSINOÉ.

L'abbé Sérapion était établi dans la province d'Arsinoé ; il avait sous sa conduite plus de dix mille solitaires, qui partageaient leur temps entre les exercices de la prière et le travail des mains. Ils étaient extrêmement occupés durant la moisson, et selon leur coutume ils se louaient à des laboureurs pour scier les blés. Saint Sérapion ne se dispensait pas lui-même de cette occupation, et travaillait conjointement avec ses religieux ; car il était persuadé que le titre de supérieur, bien loin d'exempter des peines qu'on impose aux autres, était une raison pour se les imposer à soi-même.

Quand la moisson était achevée, tous les Frères venaient lui

Macchiarelli, Camaldule, etc. Voici des faits qui semblent ne laisser aucun doute sur le point en question. 1° Le Pape Zacharie, qui fit la visite du monastère du Mont-Cassin peu de temps après qu'il eut été bâti, c'est-à-dire en 746, dit dans sa bulle qu'il vénéra les reliques de saint Benoît et de sainte Scholastique. 2° Quand le Pape Alexandre II consacra, en 1071, la nouvelle église du Mont-Cassin, il visita les sacrés ossements des mêmes Saints qui s'y trouvèrent, comme on le lit dans sa bulle, dans Léon d'Ostie et dans Pierre Diacre. 3° Les procès-verbaux dressés à l'occasion de la visite des mêmes reliques, qui se fit en 1545 et 1639, ne s'expriment point différemment. Angelus de Nuce rapporte, dans sa *Chronique du Mont-Cassin*, qu'il assista à la dernière visite. Il convient toutefois, et le P. Stilling après lui, qu'on a porté en France une partie des ossements de saint Benoît et de sainte Scholastique, mais cette translation n'a été faite que quelque temps après saint Aigulfe. Paul Diacre, moine du Mont-Cassin, dit expressément, *Hist. Long.*, lib. VI, c. II, qu'on avait porté en France des os de saint Benoît. Ainsi nous ne doutons point de la vérité des reliques que l'on garde à Fleury dans une très-belle chässe.

remettre entre les mains les fruits de leur travail ; il en conservait ce qui était nécessaire pour leur subsistance et distribuait le reste aux pauvres.

Cette récolte allait si loin qu'on ne la pouvait consommer dans les villages des environs de leur solitude, et le Saint en envoyait des bateaux à Alexandrie pour les pauvres de la ville, pour les prisonniers et pour les autres personnes qui se trouvaient dans le besoin.

SAINT SÉRAPION,

ÈVÈQUE DE THMUIS, EN ÉGYPTÉ.

Il est constant que ce saint Prélat avait été moine, supérieur d'un grand nombre de solitaires et l'un des principaux ornements des déserts de l'Égypte, avant d'être élevé à l'épiscopat. Mais cette conformité de nom et d'état avec saint Sérapion d'Ar-sinoé, dont nous avons parlé, ne doit pas empêcher la distinction qu'il en faut faire.

Il avait été l'ami particulier de saint Antoine, lorsqu'il était retiré dans la Thébàïde ; ce qui a donné lieu à quelques-uns de croire qu'il avait été aussi son disciple.

Sa vertu, qui était connue par toute la province, était d'une grande édification pour les peuples et une instruction efficace pour tous les moines qui avaient à se régler sur ses exemples.

Outre cette sainteté de vie qui faisait admirer en lui les dons qu'il avait reçus de Dieu, il avait encore l'esprit éclairé et beaucoup d'éloquence, d'où lui vint, selon saint Jérôme, le surnom de Scholastique, c'est-à-dire de savant.

Saint Athanase, qui gouvernait alors l'Église d'Alexandrie et qui connaissait son rare mérite, crut devoir l'élever au ministère, pour l'obliger à rendre ses grands talents utiles à plus de monde, et il l'ordonna évêque de Thmuis, dans la basse Égypte.

La conduite de Sérapion fit bientôt connaître quel appui ce saint Prélat avait procuré à l'Église catholique. Il se rendit l'un des plus zélés et des plus habiles défenseurs de la divinité de Jésus-Christ contre les ariens. Saint Athanase entretenait toujours depuis une liaison très-étroite avec lui, et il faisait tant d'estime

de son esprit et de son jugement, qu'il soumettait ses propres écrits à sa censure, et témoignait avoir en lui une confiance parfaite.

On doit rapporter au temps d'après son ordination les éloges que saint Athanase fait de ses travaux apostoliques, de ceux de saint Ammon et de divers autres saints solitaires qu'il avait tirés du fond des déserts pour les faire évêques. Ce fut par leur exemple qu'il entreprit de vaincre la répugnance que le saint abbé Draconce avait pour l'épiscopat, et qui ne paraissait fondée que sur l'éloignement que lui en donnait son état monastique. Il lui représenta que Sérapion et six autres excellents solitaires, qu'il lui nommait, ne lui avaient pas ainsi résisté quand il leur avait imposé les mains; qu'ils étaient entrés avec soumission, mais très-volontairement, dans les voies d'Élisée pour suivre Élie, ou plutôt dans celles des Apôtres pour suivre Jésus-Christ. Il lui fit voir que la grâce de leur ordination avait produit des fruits merveilleux dans l'Église; que pour avoir changé d'état et de manière de vivre, ils n'en étaient pas devenus pires. Il l'assura que Dieu, multipliant leurs travaux, ne manquerait pas aussi d'augmenter leurs récompenses à proportion. Il lui dit enfin qu'ils avaient déjà converti une infinité d'idolâtres, ajoutant qu'il ne pouvait lui marquer combien ils avaient ramené de pécheurs dans les voies de la justice, combien d'errants dans celle de la vérité, combien ils avaient fait de vierges, combien de fidèles serviteurs de Dieu.

Saint Sérapion, non content de travailler dans son diocèse pour la gloire de Dieu et l'utilité de son Église, fit encore divers voyages pour défendre la foi orthodoxe contre ses ennemis, et pour soutenir la cause de son ami saint Athanase, inséparablement jointe à celle de l'Église catholique. Il passa l'an 347 du midi au nord, pour se trouver au Concile de Sardique, ville d'Illyrie, métropole des Daces, aux extrémités des deux empires, que l'on avait choisie pour réunir plus commodément les Évêques de l'Orient avec ceux de l'Occident.

Saint Athanase, dont l'innocence était attaquée sans relâche par les persécutions des ariens, fut absous de nouveau dans ce

Concile. Deux ans après, le faux évêque Grégoire, que ses ennemis avaient intrus sur le siège d'Alexandrie, ayant été tué, saint Athanase fut renvoyé à son Église par l'empereur Constance, qui ne fut pas longtemps sans se laisser encore prévenir contre lui par ses calomniateurs. Et en même temps, ils firent tenir à saint Athanase une fausse permission d'aller en cour pour se justifier. Ce Saint, dont la prudence et la pénétration étaient à l'épreuve de toute surprise, ne crut pas qu'il y eût sûreté pour lui à la cour. Au lieu d'y aller, il y envoya cinq Évêques choisis et trois prêtres de son Église. Le but de cette députation, qui avait pour chef saint Sérapion, était d'adoucir l'esprit de l'empereur, de réfuter les calomnies nouvelles dont on le chargeait et de faire ce qu'ils jugeraient à propos pour le service de l'Église catholique.

Ils allèrent trouver l'empereur en Italie. On n'a pas su quel fut le succès de cette légation. Mais on sait que depuis ce temps Constance se laissa gouverner plus que jamais par les ariens, qu'il bannit plusieurs Évêques catholiques d'Occident et qu'il excita en particulier une cruelle persécution dans l'Égypte et la Libye, dont il fit livrer les églises aux hérétiques qu'il protégeait. Saint Sérapion fut du nombre de ceux que l'on chassa de leurs sièges. On l'envoya très-loin en exil, et nous ne savons pas s'il fut traité comme plusieurs, que l'on chargea de chaînes et qu'on maltraita de coups de baton ; mais ce qu'on lui fit souffrir lui acquit le titre glorieux de confesseur de Jésus-Christ.

On ne sait pas non plus s'il revint de son exil avant la mort de Constance ; mais, en quelque lieu qu'il fût, il veillait toujours avec sollicitude à préserver le troupeau de Jésus-Christ de l'infection des hérésies.

Il fut l'un des premiers qui, dans l'Égypte, découvrirent celle que Macédonius, de Constantinople, et ses disciples, répandaient contre la divinité du Saint-Esprit. Non content de s'opposer à cette nouvelle impiété, il en donna avis à saint Athanase, qui demeurait toujours caché dans le fond des déserts. Athanase adressa alors le traité qu'il fit du Saint-Esprit à Sérapion, qu'il pria de le revoir et de suppléer à ce qu'il y manquerait. On ne croit pas que saint Sérapion ait survécu longtemps à ces écrits

de saint Athanase sur le Saint-Esprit. On ne sait ni l'année, ni le jour de sa mort, et le martyrologe romain fait mention de lui au 21 mars, avec les autres Saints du même nom. Il nous reste de lui un traité contre les manichéens. Socrate nous a conservé un beau mot de ce Saint : « L'esprit se purifie par la science des choses spirituelles, l'âme par la charité, les passions par l'abstinence. »

SAINT SÉRAPION LE SINDONITE.

Sérapion, surnommé le Sindonite, d'une espèce d'écharpe de toile dont il couvrait son corps, naquit en Égypte. Sa vie était d'une austérité extraordinaire. Ses différents voyages n'altérèrent pas cet esprit de pauvreté, de mortification et de recueillement dont il s'était fait une sainte habitude.

Touché du malheureux état d'un acteur païen, il se servit, pour amener sa conversion, d'un moyen qui supposait beaucoup de zèle et beaucoup de charité. Il se vendit à lui en qualité d'esclave, pour la somme de vingt pièces d'argent.

Son exactitude à remplir ses devoirs ne l'empêchait pas de trouver encore des moments pour vaquer à la prière et à la méditation. Du pain et de l'eau faisaient toute sa nourriture.

Enfin ses discours et ses exemples produisirent l'effet qu'on devait naturellement en attendre. Le comédien se convertit avec sa famille, et renonça au théâtre. Il ne voulut plus souffrir que Sérapion fût son esclave, il le mit en liberté par reconnaissance; mais il ne put le déterminer à garder pour son usage, ou du moins pour les pauvres, les vingt pièces d'argent qu'il avait reçues en se vendant.

Quelque temps après, le Saint se vendit encore, afin de se mettre en état de soulager une veuve affligée. Son nouveau maître fut si content de ses services qu'il l'affranchit; il lui fit encore présent d'un habit, d'une tunique et d'un livre d'Évangiles. A peine Sérapion fut-il sorti qu'il rencontra un pauvre, auquel il donna son habit. A quelque distance de là, un second pauvre, transi de froid, eut la tunique, et il ne resta plus au Saint, pour se couvrir, qu'un simple linge.

Quelqu'un lui ayant demandé ce qu'étaient devenus ses habits : « Voilà, dit-il en montrant le livre des Évangiles, » voilà ce qui m'en a dépouillé. »

Ce livre ne fut pas longtemps en sa possession : il le vendit pour assister une personne réduite à la dernière misère ; et comme on lui demandait ce qu'il en avait fait, il répondit : « Le croirez-vous ? Je m'imaginais entendre continuellement l'Évangile qui me criait : *Allez, vendez ce que vous avez, et donnez-en le prix aux pauvres.* J'ai donc vendu mon livre, et j'en ai donné le prix aux membres de Jésus-Christ que je voyais dans le besoin. »

Sérapion, qui n'avait plus rien que sa personne, en trafiqua encore plusieurs fois, s'il est permis de s'exprimer de la sorte, afin de procurer au prochain des secours spirituels ou corporels. Du nombre de ceux auxquels il se vendit, fut un manichéen, qui demeurait à Lacédémone ; et il eut le bonheur de le ramener, avec toute sa famille, dans le sein de la véritable Église.

La lecture de la Vie de saint Sérapion fit sur saint Jean l'Aumônier l'impression la plus vive. Il appela son intendant, et lui dit les larmes aux yeux : « Ah ! que nous aurions bien mauvaise grâce de nous glorifier de ce que nous distribuons nos biens aux pauvres. Voilà un homme (saint Sérapion) qui trouva le moyen de se donner lui-même à eux, et cela plusieurs fois. »

Sérapion passa de Lacédémone à Rome, afin de se perfectionner sur les grands modèles de vertu que cette dernière ville renfermait ; il retourna ensuite en Égypte, et y mourut dans le désert, à la soixantième année de son âge. Sa mort arriva quelque temps avant que Pallade visitât les solitaires d'Égypte, c'est-à-dire quelque temps avant l'année 388.

SAINT BÉRILLE,

PREMIER ÉVÊQUE DE CATANE.

Saint Bérille, disciple de saint Pierre, fut ordonné par saint Pierre et envoyé à Catane, où il sema la foi et fit un très-grand nombre de conversions. Mais il fut plutôt l'Apôtre de Catane que

son premier évêque, car après lui il y a une grande lacune jusqu'à ses successeurs.

On dit qu'il mourut en paix dans une grande vieillesse, et il est très-vénéré dans la ville où il a apporté l'Évangile.

SAINT ENDÉE OU ENDA.

Ce Saint, né vers le milieu du v^e siècle, était frère de sainte Faine ou Fanny, que l'on fête le 1^{er} janvier. Tous deux étaient les enfants d'un riche seigneur de l'Ulster, en Irlande. Faine, qui s'était consacrée à Dieu, engagea vivement son frère à quitter le monde pour mener aussi la vie religieuse. Il accueillit ce conseil et s'en alla vivre dans le monastère de Rosnal.

Quand Dieu eut retiré à lui son père, il employa les richesses dont il héritait à fonder des monastères. On raconte qu'il en créa dix dans l'île d'Arn, qui bientôt s'appela aussi l'île des Saints. Ces maisons bénies s'étaient peuplées de Chrétiens recommandables par leurs vertus et leur piété. Le Saint mourut dans le premier tiers du vi^e siècle.

SAINT LUPICIN,

ABBÉ DE LAUCONNE.

Lupicin, vivant dans le monde, était frère de saint Romain, premier abbé du monastère autour duquel s'est fondée la ville qui s'appelle Saint-Claude et qui est devenue épiscopale. Il fut désenchanté de la vie mondaine par la mort de sa femme et de son père. Il alla rejoindre Romain, et voulut vivre comme lui au désert.

La vie austère et dévouée que menaient ces deux frères, les instructions qu'ils faisaient, les miracles que la bonté de Dieu leur accordait pour le soulagement de ceux qui venaient implorer leur secours, leur charité inépuisable leur attirèrent beaucoup de disciples.

Le monastère, qui s'appelait Saint-Oyend, n'étant plus assez grand pour le nombre de Chrétiens qui venaient y solliciter la vie monastique, il fallut bâtir une autre maison à une lieue

de la première : on l'appela Lauconne, et Lupicin y fut installé, au vœu de tous, comme abbé.

Le premier de ces deux monastères prit dès lors le nom de Condat. Les deux frères les gouvernaient ensemble, et dans une pauvreté évangélique.

Mais le travail des mains ne suffisant pas à nourrir le grand nombre de religieux, car la terre en cette contrée était ingrate, Lupicin recourut au roi Chilpéric, qu'on appelait le roi de Bourgogne et qui était le père de sainte Clotilde; ce prince lui offrit des bois et des vignes. Lupicin craignit de les accepter, car la possession de biens pouvait donner de la vanité à ses humbles religieux; il pria le prince de donner plutôt chaque année une quantité de grains. Chilpéric lui accorda ce qu'il souhaitait : trois cents mesures de blé chaque année, avec un modeste accompagnement de vin, et cent pièces d'or pour acheter des habits.

Cette pension fut fournie longtemps et continuée par les rois de France successeurs de Clovis.

Saint Lupicin survécut près de vingt années à son frère. Il mourut âgé de plus de quatre-vingts ans, à l'époque où on place la naissance de saint Benoît, dont l'abbaye des deux frères devait suivre plus tard la règle.

SAINTE CALLINICE,

VIERGE ET MARTYRE.

La pieuse vierge Callinice fut arrêtée à Antioche, avec sainte Basilisse, pendant la persécution de Dioclétien. On conduisit ces deux jeunes Chrétiennes devant le magistrat chargé d'éteindre la foi de Jésus-Christ. Callinice était jeune et belle, et son juge en eut compassion. Il employa vivement son éloquence à l'entraîner dans les voies païennes, à combattre sa foi, que les empereurs condamnaient; il l'engagea à se séparer des serviteurs de Jésus-Christ et à se marier. Elle répondit que, vierge, elle s'était consacrée à Jésus-Christ, et qu'elle renoncerait à la vie plutôt que de se séparer de son Époux immortel. Le juge, si mielleux

d'abord, s'irrita. Il condamna Callinice à diverses tortures, qu'elle supporta sans trembler; et la voyant inflexible, il la fit mourir sur le bûcher.

Sa compagne Basilisse ne témoigna que le lendemain.

LA BIENHEUREUSE RICHEZA,

REINE DE POLOGNE.

La bienheureuse Richeza, femme du premier Casimir et reine de Pologne, mena une vie sainte, dont nous ignorons les détails. Elle mourut le 21 mars de l'an 1063, en odeur de sainteté. Elle est honorée ce jour à Salsfeld, dans l'ancien landgraviat de Thuringe. Son tombeau est à Cologne, dans l'église collégiale de Notre-Dame des Grecs; et là, au-dessous de sa figure peinte sur un des vitraux de cette église, on lui donne le titre de sainte.

LA BIENHEUREUSE CLÉMENCE DE HOHENBERG.

La bienheureuse Clémence de Hohenberg fut recherchée en mariage par le haut seigneur Crafton, comte de Spanheim. Elle fut, dans sa vie conjugale, le modèle de toutes les vertus chrétiennes, et à la mort de son époux, elle se fit religieuse à Trèves, où le souvenir de la pieuse comtesse de Spanheim est encore vivant. Elle y est honorée dans l'église de Sainte-Irmine. Elle a quitté ce monde le 21 mars 1176.

LE BIENHEUREUX NICOLAS DE FLUE,

SOLITAIRE EN SUISSE.

Dans le commencement du xv^e siècle, vivaient à Saxeln, canton d'Untervalden, en Suisse, deux pieux époux, Henri de Flue et Emma Robert; ils pratiquaient, comme autrefois Zacharie et Élisabeth, les lois de la justice et de la piété, ne connaissant que Dieu et leurs devoirs. Ils cultivaient avec soin le modique domaine que leur avaient laissé leurs ancêtres, et bénissaient ensemble le Dieu de toute bonté, quand il daignait leur accorder une heureuse moisson. Tous les habitants du voisinage les vénéraient; tous admiraient la simplicité de leurs mœurs, qui

rappelaient les temps des Patriarches. Quoiqu'ils ne possédassent pas de grands biens, ils savaient faire, dans leur médiocrité, la part de l'indigent. Ils soulageaient les besoins de tous les pauvres de la contrée, et leur maison était toujours ouverte aux malheureux.

Dieu leur donna un fils, le Bienheureux Nicolas; il vint au monde le 21 mars 1417. On ne nous a transmis que peu de détails sur ses premières années. Il paraît qu'il montra de bonne heure de saintes dispositions, et que ses parents lui firent donner une éducation aussi soignée qu'il était possible en ce temps-là et dans leur position. Quoi qu'il en soit, on sait que, dès sa jeunesse, ennemi des jeux et des plaisirs bruyants, il ne recherchait que la solitude, et que souvent il s'enfonçait dans les vallées obscures et dans les forêts, pour s'y livrer à la méditation des saintes vérités. Arnold Rover et Arnold Anderhaven, qui furent ses condisciples et ses amis d'enfance, ont rapporté longtemps après avec attention, qu'ils l'avaient surpris mille fois caché dans le plus épais des bois, levant au Ciel des mains suppliantes, priant avec ferveur, arrosant la terre de ses larmes.

Il n'avait que seize ans lorsque, traversant la vallée pittoresque qu'arrose la Melch, il aperçut tout-à-coup, sur une éminence peu éloignée, une tour d'une structure singulière, qui bientôt s'éleva de terre et disparut dans les Cieux. Cette vision remplit d'enthousiasme son âme fervente. Il résolut aussitôt de se vouer un jour à la vie érémitique dans quelque solitude du pays; car il ne doutait pas que cette tour, qui s'était perdue dans les Cieux, ne signifîât que l'édifice de sa perfection devait ainsi s'élever dans le sein de Dieu, centre de notre bonheur, objet de nos plus douces affections.

Nicolas s'appliquait surtout à imiter les vertus de saint Nicolas de Myre et de saint Nicolas de Tolentino, qui étaient ses patrons. Il pratiquait des pénitences et des mortifications extraordinaires; il jeûnait d'abord tous les vendredis; dans la suite, il jeûna quatre jours de la semaine, et pendant le carême il ne mangeait rien de chaud, se contentant de pain et de fruits secs. Ses parents étonnés de lui voir suivre un régime aussi sévère, cherchaient à

l'en détourner, et le pressaient de ménager sa santé ; mais il persista dans la conduite qu'il s'était tracée, d'autant plus que sa santé, loin de se ressentir en rien de ses austérités, était toujours florissante et paraissait même se fortifier.

Il fut plus soumis à leur volonté sur un autre point, qui pourtant n'était guère moins contraire à son goût prononcé pour la solitude ; il se maria, et il eut de son épouse, aussi vertueuse que lui, un grand nombre d'enfants, qui marchèrent sur leurs traces et parvinrent aux premières dignités du pays. Il continua dans le mariage le genre de vie qu'il avait choisi. Il se levait régulièrement au milieu de la nuit, et passait plus de deux heures en prières. Il avait surtout une grande dévotion pour la très-sainte Vierge.

Mais sa piété ne l'empêcha pas de prendre une part active aux guerres que sa patrie eut alors à soutenir pour assurer son indépendance contre la tyrannie des ducs d'Autriche. Tous les historiens de sa vie racontent qu'il fut doublement utile à la Suisse, et par son courage et par la sagesse de ses conseils. Souvent il empêcha ses compatriotes de souiller leurs victoires par des injustices ou des représailles odieuses ; et l'on fit frapper une médaille d'or pour conserver à la postérité le souvenir de l'heureuse et chrétienne influence qu'il exerçait sur tous les chefs des armées confédérées.

Rentré dans ses foyers à la paix, le Bienheureux Nicolas conserva parmi ses concitoyens une très-grande considération ; il fut élu unanimement juge et conseiller du pays. On voulait même le faire landamman, mais son humilité lui fit refuser cette place, qu'il trouvait trop élevée pour lui.

Après avoir exercé dix-neuf ans les fonctions de juge, il s'en démit pour ne plus s'occuper que du soin de son salut. Plusieurs visions qu'il eut à cette époque le déterminèrent à accomplir le vœu qu'il avait si longtemps formé, de se retirer dans un désert et d'y vivre seul, loin de tout commerce avec les hommes.

Un jour qu'il gardait son troupeau à la campagne, il lui sembla voir un lis magnifique, qui, sortant de sa bouche, retombait sur la terre pour être dévoré par un cheval. Il crut comprendre dans

cette vision que la contemplation des choses célestes était trop souvent absorbée chez lui par les soins de la terre.

Une autrefois, se trouvant seul dans les prairies, au fond de la vallée, tout occupé de Dieu, il crut entendre une voix qui lui disait de mettre toute sa confiance dans le Seigneur, de n'avoir point d'inquiétude sur son avenir, et de songer que Celui qui prend soin des petits oiseaux aurait aussi soin de lui.

Ces avertissements réitérés mirent fin à ses irrésolutions. Malgré les prières de sa femme et de ses enfants, il quitta sa famille, dans l'automne de l'an 1467. Il n'emportait que l'habit dont il était vêtu, son chapelet et son bâton, et partait sans chapeau, sans souliers, sans provisions d'aucune espèce, sans or ni argent, mais sachant bien qu'il pouvait compter sur la Providence, dont il croyait que la voix s'était fait entendre à lui.

Il s'en alla jusque dans le canton de Bâle; mais, sur les conseils d'un pieux laboureur qu'il consulta, il rebroussa chemin, et revint se cacher dans une montagne qui dominait la vallée de la Melch. C'est dans ce retour qu'ayant été surpris par la nuit, il ressentit en se réveillant une douleur intérieure si aiguë qu'il lui semblait qu'on lui perçait le cœur; depuis ce moment il n'éprouva plus le besoin de la faim ni de la soif.

Au bout de quelques jours, le saint homme ayant été découvert par des chasseurs, son frère s'empressa d'aller le trouver pour l'engager à rentrer dans le sein de sa famille. Il lui représenta en vain qu'il mourrait de faim ou de froid, qu'il serait la proie des bêtes féroces. Nicolas lui répondit avec calme : Mon frère, je ne mourrai pas de faim, car depuis onze jours je n'ai ni bu ni mangé, et je n'ai cependant ni faim ni soif. Je ne crains pas davantage le froid ni les bêtes fauves. — Il pria ensuite son frère de lui envoyer un prêtre dans le sein duquel il pût déposer les secrets de son âme, et à qui il pût demander quelques conseils; ce qu'il lui promit.

A la sollicitation de tous les habitants du pays, qui accouraient à lui pour se recommander à ses prières, il consentit à descendre dans la vallée, et il habita une petite cellule, auprès de laquelle sa famille fit construire une chapelle. Un prêtre venait de

temps en temps lui dire la Messe et lui donner la Communion.

Le Bienheureux Nicolas vécut ainsi près de vingt et un ans, sans prendre aucune autre nourriture que la sainte Communion, qu'il recevait tous les mois.

La nouvelle d'une existence aussi extraordinaire ne tarda pas à se répandre dans la contrée, et l'on eut beaucoup de peine à y ajouter foi. On prétendit qu'on lui portait secrètement de la nourriture. Pour s'assurer de ce qui en était, les autorités civiles et ecclésiastiques firent placer tout autour de la cellule de Nicolas et à sa porte même, des gardes, qui, après y avoir fait une surveillance exacte pendant plusieurs semaines, déclarèrent que son existence était miraculeuse.

Le prince-évêque de Constance voulut s'assurer mieux encore d'un fait qui lui paraissait si peu croyable. Il envoya sur les lieux son suffragant, l'Évêque d'Ascalon, en lui ordonnant de ne rien négliger pour acquérir une certitude complète de la vérité des rapports qu'on lui avait faits, et pour démasquer l'imposture, s'il la reconnaissait. L'Évêque se rendit à Saxeln, bénit d'abord la chapelle qui était située auprès de la cellule de Nicolas, puis entra chez le pieux solitaire, et lui demanda quelle était la première vertu d'un Chrétien ? Nicolas répondit : L'obéissance¹.

— Eh bien ! reprit le Prélat, voici un morceau de pain et un peu de vin que je vous apporte, et je vous ordonne, au nom de cette obéissance dont vous venez de me parler, de manger et de boire en ma présence.

Nicolas prit l'un et l'autre, quoique avec un peu de répugnance ; mais à peine avait-il avalé un petit morceau de ce pain et quelques gouttes de ce vin, qu'il lui survint une si forte douleur d'estomac que l'on craignit qu'il n'expirât sur l'heure.

¹ On a conservé la prière que le Bienheureux Nicolas de Flue faisait tous les jours ; la voici :

« O mon Seigneur et mon Dieu, ôtez de moi tout ce qui m'empêche de m'approcher de vous.

» O mon Seigneur et mon Dieu, donnez-moi tout ce qui peut me porter à m'avancer vers vous.

» O mon Seigneur et mon Dieu, dépouillez-moi de moi-même et me revêtez entièrement de vous. »

L'Évêque, étonné et confus, lui fit des excuses, et déclara que ce qu'il venait de faire lui avait été ordonné par l'Évêque de Constance, son supérieur. Pour constater ce fait extraordinaire, on l'inscrivit dans les archives de Saxelu, avec les attestations juridiques.

Depuis cette époque, la piété des fidèles enrichit de nombreuses dotations l'humble chapelle du Bienheureux, et l'on accourait de toutes parts auprès de lui pour lui demander des conseils ou se recommander à ses prières. Plusieurs fois, éclairé d'une lumière divine, il avertit le peuple de se tenir en garde contre l'appât des nouveautés que la réforme allait amener, et il le prévint des maux que la défection de quelques prêtres apostats causerait après sa mort à la religion, désignant par là Luther et Zwingli, dont l'hérésie devait séparer de l'Église catholique plusieurs cantons de la Suisse.

Après la victoire des Suisses sur les Bourguignons, il arriva que les cantons, assemblés pour délibérer sur le partage du butin et sur l'admission des villes de Soleure et de Fribourg dans la confédération, ne purent tomber d'accord entre eux. La discussion devint si vive qu'ils étaient près d'en venir aux mains, et qu'une guerre civile paraissait inévitable. C'en était fait peut-être de la gloire et de l'existence de la Suisse. Dans ce moment critique, le curé de Stantz, ami de Nicolas de Flue, court lui rendre compte de ce qui se passe, et le conjure de venir à l'assemblée pour calmer, par l'autorité de ses vertus, la fureur des partis. Nicolas s'y rend en effet. Il entre dans la salle du conseil au moment où les clameurs empêchent toute délibération régulière. A peine l'a-t-on aperçu que tout le monde se lève avec respect, et découvrant leurs fronts, les conseillers attendent en silence les paroles qu'il va leur adresser.

« Confédérés, dit-il avec une noble simplicité, le bruit du péril où se trouve ma patrie m'a tiré de ma solitude et m'a conduit au milieu de vous, afin de prévenir ce danger, s'il est possible. J'ignore ce qu'enseigne la sagesse du siècle; ce que je sais, Dieu me l'a appris, ce Dieu qui a sauvé vos pères de tant de maux, qui vient de vous accorder la victoire sur vos ennemis, et dont

les bienfaits vont être pour vous une source de division et de ruine. »

Il exhorta ensuite ses compatriotes à admettre dans leur alliance les villes de Fribourg et de Soleure, les assurant qu'ils n'auraient pas lieu de s'en repentir; puis il les mit d'accord sur le partage des dépouilles. Les membres de l'assemblée s'embrasèrent et jurèrent une paix perpétuelle entre tous les cantons; et le saint anachorète, heureux d'avoir épargné à ses frères et à sa patrie les maux qui les menaçaient, se hâta de rentrer dans sa solitude.

Toujours occupé du bien temporel comme du salut de son prochain, Nicolas semblait ne vivre que pour prodiguer ses secours et ses consolations aux malheureux. Dès qu'il était question de leur être utile, il recouvrait l'activité de la jeunesse, et l'on peut dire qu'il ne se faisait pas une bonne œuvre à laquelle il ne participât.

Le feu ayant pris à un bourg du voisinage, et l'incendie se propageant rapidement, favorisé par un vent violent, le pieux solitaire l'éteignit tout-à-coup en faisant plusieurs fois le signe de la Croix contre les maisons en flammes, et en adressant à Dieu sa fervente prière.

Ce saint homme mourut dans sa solitude le 21 mars 1487, jour anniversaire de sa naissance. Son corps fut transporté avec pompe à Saxeln, et inhumé dans l'église de Saint-Théodule. Des miracles nombreux s'opérèrent à son tombeau, et son nom devint célèbre non-seulement en Suisse, mais en Allemagne, en France et jusque dans les Pays-Bas.

En 1510, son corps fut levé de terre avec solennité par l'Évêque de Lausanne, et renfermé dans un magnifique tombeau. Depuis il a été mis dans une châsse et placé sur un autel, où il reçoit toujours les hommages des fidèles. Plusieurs Papes ont approuvé le culte qu'on lui rend.

MÉMOIRE DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE.

En Italie, institution et confirmation de l'Ordre de Notre-Dame-du-Mont-d'Olivet, l'an 1319.

Ce fut Bernard de Sienna qui, l'an 1319, institua l'Ordre du mont d'Olivet, près du mont Réon. Ayant presque perdu la vue, il fit vœu à la très-sainte Vierge d'abandonner le monde, si elle lui obtenait sa guérison. Il l'obtint en effet, puis se retira sur le mont d'Olivet. Patrice et Ambroise Piccolomini l'y suivirent. Là, ayant bâti de petites cellules, il jeta les premiers fondements de son Ordre. Ils menaient une vie très-austère, veillant, jeûnant et priant. Grand nombre de disciples vinrent se joindre à eux. Guidon, évêque du lieu, par ordre du Pape Jean XXI, dans l'église cathédrale, au milieu de la Messe, le 21 mars 1349, les revêtit d'habits blancs, et leur prescrivit pour règle celle de Saint-Benoît; il ordonna que leur congrégation fût nommée de *Sainte-Marie-du-Mont-Olivet*, et donna le nom de Bernard à Jean de Sienna. De retour à leur ermitage, ils choisirent Patrice pour leur premier abbé. Grégoire XI a confirmé cet Ordre.

MARTYROLOGE ROMAIN¹.

Au Mont-Cassin, la fête de saint Benoît, abbé, qui rétablit et propagea en Occident la discipline monastique presque entièrement déchue. Sa vie, tout éclatante de vertus et de miracles, a été écrite par le Pape saint Grégoire.

A Alexandrie, la mémoire des saints Martyrs qui, sous l'empereur Constance et le préfet Philagre, furent massacrés dans l'église, le jour du vendredi saint, par les ariens et les gentils.

Le même jour, les saints martyrs Philémon et Dominin.

A Catane, saint Bérille, ordonné évêque par saint Pierre; il mourut en paix dans une extrême vieillesse, après avoir converti un grand nombre d'infidèles.

¹ DUODECIMO KALENDAS APRILIS.

In monte Cassino, natalis sancti Benedicti abbatis, qui monachorum disciplinam in Occidente pene collapsam restituit, ac mirifice propagavit, cujus vitam virtutibus et miraculis gloriosam beatus Gregorius Papa conscripsit. — Alexandriae, commemoratio sanctorum martyrum qui sub Constantio imperatore et praefecto Philagrio, irruentibus arianis et gentilibus in Ecclesia, in die Parasceves caesi sunt. — Eodem die, sanctorum martyrum Philemonis et Dominini. — Catanæ, sancti Berilli, qui a beato Petro ordinatus episcopus, cum multos gentiliū convertisset ad fidem, in ultima senectute quievit in

A Alexandrie, saint Sérapion, anachorète et évêque de Thmuis, homme d'une vertu consommée, que la fureur des ariens fit condamner à l'exil, où il termina sa vie dans le Seigneur.

Dans le diocèse de Lyon, saint Lupicin, abbé, célèbre par sa sainte vie et par la gloire de ses miracles.

Additions des autres martyrologes.

Les saints martyrs Joseppe, Philocale, Sérapion, Philcarpe et sept autres.

Saint Jean l'Adiabène, martyr en Perse dans la grande persécution de Sapor II, l'an 346.

Saint Élie, solitaire, qui se sanctifia dans l'île Saint-Jules, au lac d'Orta, diocèse de Novare.

Saint Cassien, martyr à Rome, avec plusieurs autres.

Saint Jacques le Jeune, évêque chez les Grecs. Il eut beaucoup à souffrir des iconomaques.

Saint Justien, appelé quelquefois Justinien, évêque de Vercell, qui brilla au v^e siècle. Il assista au Concile tenu à Milan par saint Eusèbe en 451.

Sainte Santuce (Santucia), veuve, qui, à la fin du xv^e siècle, fut abbesse du monastère de Sainte-Marie *in Julia*, et institutrice des Serves de la règle de Saint-Benoît, différentes des Servitesses de l'Ordre de Saint-Augustin.

Le Bienheureux Hugolin, des ermites de Saint-Augustin, honoré à Cortone.

Quelques calendriers placent à ce jour saint Robert de Molesme, qui est fêté le 29 avril.

La Bienheureuse Angèle de Brescia.

Le Bienheureux Henri de Melbroek, qui, de prieur de Villers, fut élu abbé de Saint-Bernard, sur l'Escaut, près de Rupelmonde, vénéré pour sa sainteté, admiré pour sa sagesse, mort en l'an 1296.

pace. — Alexandriæ, beati Serapionis anachoretæ et episcopi Thmucos, magnarum virtutum viri, qui arianorum furore in exilium actus, migravit ad Dominum. — In territorio lugdunensi, sancti Lupicini abbatis, cujus vita sanctitatis et miraculorum gloria fuit illustris.

Martyrologe de la dernière persécution.

Charles Cornault, curé de Noireterre, au diocèse de la Rochelle, sommé de venir en ce chef-lieu pour y prêter le serment schismatique, s'y refusa et fut massacré là le 21 mars 1793.

Dauche (nous ignorons son prénom), prêtre de la congrégation des Missionnaires de Marie, au diocèse de Luçon, fut transféré à l'île d'Olonne, d'où on l'emmena à la Rochelle, pour son refus de serment. En mettant pied à terre, il fut massacré aussi par des misérables, qui promenèrent sa tête au bout d'une pique, dans la ville consternée, le 21 mars 1793.

La même ville, ce même jour, vit promener une autre tête, celle du bon curé de Langeasse au diocèse de Poitiers, pour le même refus de se parjurer. Cette autre victime s'appelait Louis Hulé.

Trois autres saints prêtres furent traités de la même façon à la Rochelle : Michel-Jean-Marie Ogeard, curé de Noirliu près de Bressuire ; André Vergé, de la congrégation des Missionnaires de Marie, et Christophe Violleau, curé de la Chapelle-Gaudin.

VINGT-DEUXIÈME JOUR DE MARS.

Saint Basile d'Ancyre, prêtre et martyr. — Saint Paul, premier évêque de Narbonne, et saint Aphrodise, premier évêque de Béziers. — Sainte Lée. — Sainte Basilisse d'Antioche, vierge et martyre. — Saint Avit, solitaire. — Saint Camélien, évêque de Troyes. — Le Bienheureux Philippe, Frère-Mineur, martyr à Azot. — Le Bienheureux Benvenuto ou Bienvenu, évêque d'Osimo. — Sainte Catherine de Suède. — Sainte Catherine de Gênes. — Le Bienheureux Ugolin. — La Vénérable Sœur Benolte-Marie. — Mémoire de la très-sainte Vierge. — Martyrologe romain. — Additions des autres martyrologues. — Martyrologe de la dernière persécution.

SAINT BASILE D'ANCYRE,

PRÊTRE ET MARTYR.

Basile était prêtre d'Ancyre, métropole de la Galatie, dans le temps qu'elle avait pour évêque Marcel, qui fut exilé par Constance en 360 pour la défense de la foi de Nicée. Appliqué sans relâche à enseigner aux hommes les vérités chrétiennes et à les détromper de l'erreur et du mensonge, Basile s'efforçait de les conduire dans les voies de Jésus-Christ et de les détourner de celles du démon. Il ne cessait de leur prêcher que des temps fâcheux s'approchaient ; que les principaux chefs de la milice des enfers en étaient sortis, et semaient partout des pièges, des périls et des scandales : que parmi les ministres de Jésus-Christ il se trouvait des ministres du démon revêtus de peaux de brebis, mais qui n'étaient en effet que des loups cruels et ravissants, qui ne cherchaient qu'à se rassasier des âmes ; qu'il fallait marcher avec de grandes précautions. Il criait de toute sa force et avec toute l'intrépidité et toute l'assurance d'un Prophète : « Suivez-moi, vous tous qui voulez arriver au bonheur éternel, je vous montrerai la voie qui y conduit : et je vous marquerai en même temps celle qui mène à un malheur éternel. Je vous ferai voir dans quel abîme se précipitent ceux qui abandonnent le Dieu vivant, pour courir après des idoles sourdes, muettes et aveugles.

Quel avantage pensez-vous qu'ils tirent d'un changement si peu sensé? De brûler dans un feu qui ne s'éteindra jamais. C'est pourquoi tout autant que nous sommes qui désirons conserver le trésor inestimable de la foi, ne craignons point de fouler aux pieds toute cette pompe vaine et ridicule avec laquelle le démon amuse, surprend et engage les esprits qu'il a séduits; méprisons ces niaiseres dont il occupe les yeux et le cœur de ses misérables esclaves; que la difficulté de l'entreprise ne nous rebute point : Jésus-Christ sera avec nous, il nous soutiendra, il nous défendra, il nous récompensera. »

C'était avec de semblables discours que Basile parcourait chaque jour toute la ville d'Ancyre, exhortant, pressant, menaçant, encourageant les uns par l'espérance des biens à venir; intimidant les autres par la crainte des peines futures, inspirant à tous le mépris des tourments et de la mort. Cependant Eudoxe¹, Macaire, Eugène et quelques autres Évêques ariens, qui s'étaient assemblés à Constantinople, lui défendirent d'aller ainsi prêchant au peuple des vérités qui ne leur plaisaient pas; mais en même temps deux cent trente Évêques qui tenaient un Concile dans la Palestine l'exhortaient de continuer, de ne rien craindre, d'agir toujours avec confiance, et enfin de se ressouvenir qu'étant un des principaux officiers du palais de l'empereur, il devait donner l'exemple d'une plus parfaite fidélité envers Jésus-Christ. Ainsi ce saint homme, marchant en la présence de Dieu, annonçait hardiment la doctrine irrépréhensible de la foi, et la régularité de sa vie, jointe à la force de ses paroles, retirait chaque jour de l'erreur plusieurs Chrétiens qui s'y étaient malheureusement laissés engager. L'Église était pour lors dans une horrible agitation. On déféra Basile à l'empereur Constance, comme un homme inquiet, séditieux, et qui, par ses prédications emportées, fomentait le trouble et la division. Le prince voulut l'interroger lui-même; mais il fut toujours invariable dans ses réponses, toujours ferme et inébranlable dans la foi et dans la tradition

¹ Évêque arien de Germanicie, puis d'Antioche, et enfin de Constantinople l'an 360.

des Pères, défendant avec beaucoup de capacité et de zèle la créance orthodoxe. Ce qui enleva bien des sujets à l'hérésie.

Après la mort de Constantius, Julien étant parvenu à l'empire, et ayant renoncé ouvertement au Christianisme, il entreprit de gagner à ses dieux autant d'âmes qu'il pourrait. Il se fit le docteur de l'idolâtrie; il publia ses dogmes impies touchant le culte qu'il voulait qu'on rendit à ces divinités inanimées et insensibles, et il l'établit dans la Galatie, où l'on vit durant quinze mois fumer les autels des dieux de Julien. Basile, sensiblement affligé du malheur de l'Eglise et craignant pour Ancyre, sa patrie, fit publiquement cette prière à Jésus-Christ : « Sauveur du monde, lumière qui ne peut être obscurcie, soleil qui dissipez les ténèbres de l'erreur, trésor immense des richesses infinies de la Divinité, Seigneur tout-puissant, jetez les yeux, je dis ces yeux qui sont quelquefois allumés d'une sainte et redoutable colère, ces yeux qui lancent sur les pécheurs la foudre et la mort, jetez-les sur ces cérémonies abominables, et dissipez-les avec ceux qui les pratiquent. Ne permettez pas qu'elles prévalent sur la vérité que vous nous avez enseignée; renversez ces autels et leurs ministres. Rendez leurs projets inutiles, qu'ils ne puissent jamais séduire les âmes de ceux qui croient en vous. » Cette prière fut entendue de quelques adorateurs des idoles; ils en frémissaient de rage contre celui qui la faisait, et l'un d'eux, nommé Macaire, se jeta sur Basile, et le maltraita. « Méchant homme, lui dit-il, tu mets toute la ville en rumeur par tes discours séditieux, as-tu bien l'audace d'attaquer une religion que l'empereur a si sagement rétablie? » Basile lui répondit : « Que le Seigneur t'arrache cette langue, misérable esclave du démon. Ce n'est pas moi qui détruis ta religion, mais ce sera Celui qui règne dans le Ciel; Celui-là même qui l'a déjà renversée, Celui-là, dis-je, saura bien encore le moyen de l'exterminer une seconde fois. Il saura bien faire évanouir tous les desseins chimériques de ton empereur, jusqu'à ce qu'il le réduise aux dernières extrémités, où il ne trouvera plus que la mort seule, qui lui sera alors donnée comme la juste punition de son insolente révolte contre Dieu. »

Cette réponse ne fit qu'irriter encore davantage les esprits. On l'entraîne chez le proconsul Saturin. « Cet homme, s'écrient tumultuairement cent personnes à la fois, met le trouble et la confusion dans toute la ville. Nous l'avons trouvé enseignant au peuple une doctrine dangereuse : il dit qu'il faut renverser les autels des dieux, et il parle d'eux et de l'empereur en de fort mauvais termes ; le peuple l'écoute, et il en a déjà perverti plusieurs. » Le proconsul lui demanda qui il était, et comment il avait la hardiesse de faire de semblables choses. Je suis Chrétien, répondit Basile. — Le proconsul : Puisque vous êtes Chrétien, que ne faites-vous donc ce qu'un Chrétien doit faire ? — Basile : Je le fais aussi : car enfin un Chrétien doit faire toutes ses actions à la vue de tout le monde. — Le proconsul : Pourquoi excitez-vous du tumulte dans la ville, en parlant de l'empereur peu respectueusement, et en le faisant passer pour un prince qui viole impunément les lois les plus saintes, en blasphémant contre sa personne sacrée et contre sa religion ? — Basile : Il n'est rien de tout cela. Je n'ai blasphémé ni contre l'empereur ni contre sa religion. Mais cet empereur dont je parle est le Dieu du Ciel et de la terre, qui règne souverainement sur tous les hommes, et que nos pères ont adoré. C'est lui qui peut en un moment vous confondre, vous et vos dieux. — Le proconsul : A votre compte, elle ne serait pas véritable, la religion que notre prince a rétablie ? — Basile : Comment le serait-elle ? Vous-même, seigneur gouverneur, la croyez-vous telle ? Une religion qui, plus vorace que ne sont des chiens affamés, va dévorant des chairs à demi-cruées, pousse comme ces animaux des hurlements devant les autels des démons, et répand son sang autour de ces mêmes autels, est-ce là une religion pour des hommes ? La raison peut-elle recevoir un pareil culte ? — Le proconsul : Vous ne dites que des sottises, Basile ; taisez-vous, et obéissez à l'empereur. — Basile : J'ai obéi jusqu'à présent à l'Empereur du Ciel, je ne lui manquerai jamais de fidélité. — Le proconsul : De quel empereur parlez-vous ? — Basile : De celui qui réside dans le Ciel, et qui voit et considère toutes choses. Pour cet autre dont vous voulez m'obliger de recevoir les ordres, il ne commande que dans un

coin de la terre, et bientôt n'y commandera plus; mais n'étant qu'un homme, il tombera à son tour comme les autres hommes, au pouvoir du grand Roi, qui lui fera rendre compte de ses actions.

Le proconsul, peu satisfait de ses réponses, fit mettre le Saint sur le chevalet. Pendant qu'on le tourmentait, il disait : « Seigneur Dieu de tous les siècles, je vous rends grâces de ce que vous m'avez jugé digne de marcher dans le chemin des souffrances; en le suivant, je suis sûr, Seigneur, d'arriver à la vie, et de me trouver dans la compagnie de ceux que vous avez faits héritiers de vos promesses, et qui en jouissent déjà. » — Que vous en semble, interrompit le proconsul; croyez-vous maintenant que l'empereur de la terre peut, quand il lui plaît, punir ceux qui refusent d'obéir à ses ordres? Si vous l'ignorez, l'expérience est une grande maîtresse, elle pourra vous l'apprendre. Voulez-vous m'en croire, sacrifiez, Basile. — Je ne vous en croirai pas, répliqua Basile, je ne sacrifierai point.

Le proconsul l'envoya en prison. Comme on l'y conduisait, il rencontra un certain Félix, un débauché de profession, qui lui dit : « Où vas-tu te perdre, mon pauvre Basile? Que ne te fais-tu plutôt ami des dieux, tu le serais bientôt de César. Autrement tu peux t'attendre à souffrir terriblement, et l'on peut dire que ce sera avec justice. » Basile, lui jetant un regard foudroyant, lui répondit : « Ne m'approche pas, misérable, homme pétri de vices, esprit impur; c'est bien à toi à pénétrer les motifs qui me font agir! comment, environné de ténèbres, pourrais-tu entrevoir le moindre rayon de la vérité? » En disant cela, il entra dans la prison.

Cependant le proconsul ayant informé Julien de tout ce qui s'était passé dans cette affaire, ce prince envoya sur les lieux Elpidius¹ et Pégaze, deux hommes qui s'étaient entièrement dévoués à lui, et qui lui servaient d'émissaires pour perdre les

¹ C'est le comte Elpidius, grand-maître de la maison de l'empereur, lequel embrassa le paganisme par pure complaisance pour Julien. Après la mort de ce prince il tomba dans le mépris sous ses successeurs, et à la cour de Valens on ne l'appelait que le sacrificateur Elpidius.

âmes. Ils prirent, en passant à Nicomédie, un autre scélérat nommé Asclépius, et qui était prêtre d'Esculape. Étant donc arrivés tous trois à Ancyre, ils se firent d'abord rendre compte de l'état où était l'affaire qui les y amenait. Ils surent que Basile était en prison, où il ne cessait de louer et de glorifier Dieu. Le lendemain de leur arrivée, Pégaze y alla seul, dans le dessein de conférer avec lui. Dès qu'il l'aperçut, il lui cria : « Je suis très-humble serviteur à Basile. » A quoi le Saint répondit : « Et Basile n'est pas le tien, détestable prévaricateur, infâme déserteur de la milice de Jésus-Christ. Te souvient-il, traître, de tes premières années, de ces heureux temps où tu puisais dans les sources toujours pures, toujours claires de la parole divine ? Et maintenant tu ne te remplis que d'eaux bourbeuses. Alors tu participais aux mystères sacrés de la Table de Jésus-Christ ; aujourd'hui tu manges à celle des démons. Dans ces jours fortunés, tu étais le docteur et le maître de la vérité, et tu es devenu le chef des persécuteurs de la vérité. Tu célébrais avec des Saints des fêtes toutes saintes, et tu n'en connais plus que de profanes, que tu solennises avec les ministres de Satan. Misérable, comment t'es-tu laissé enlever de si grandes richesses ? Comment as-tu renoncé à de si beaux droits ? Que feras-tu, que répondras-tu, lorsque tu comparaitras devant le tribunal de Dieu ? » Il se mit ensuite à prier tout haut : « Seigneur disait-il, soyez glorifié. Vous qui aimez à vous découvrir à vos serviteurs, à ceux qui désirent sincèrement vous connaître ; vous qui répandez une partie de votre gloire sur ceux qui espèrent en vous, et couvrez de confusion ceux qui méprisent vos saintes lois ; vous enfluez, qui êtes glorifié dans le Ciel et adoré sur la terre, ne permettez pas, ô Dieu tout bon, que votre serviteur tombe dans les pièges du démon ; accordez-lui toujours la grâce de haïr ceux qui haïssent la sainteté de votre loi, de résister à leurs attaques, de mépriser leurs menaces, de triompher de leurs forces. »

Pégaze, outré au dernier point d'un discours qui le ménageait si peu, sortit de la prison, jurant par tous ses dieux qu'il s'en vengerait. Il redit la chose à ses deux compagnons, et il n'eut pas de peine à les faire entrer dans son ressentiment. Ils allèrent

tous trois trouver le proconsul, et lui portèrent leur plainte contre Basile. Le proconsul voulant gratifier Pégaze, qui faisait le plus de bruit, commanda qu'on lui amenât le Saint. Lorsqu'il fut arrivé, il fit sur lui le signe de la Croix, et dit au proconsul sans s'émouvoir : « Vous pouvez maintenant faire ce qu'il vous plaira. » Elpidius, l'entendant parler de la sorte, dit au proconsul : « Cet homme-là est un franc scélérat ou un fou achevé. Je suis d'avis qu'on lui donne fortement la question ; s'il se rend, à la bonne heure ; sinon il faut renvoyer son affaire à l'empereur. »

Le proconsul le fit donc étendre par les pieds et par les mains ; en sorte que ses nerfs, ses muscles et ses tendons s'allongeaient à mesure que les roues de la machine tiraient les cordes avec lesquelles il était attaché. Mais, adressant la parole au proconsul, Basile lui dit : « Je te défie avec toute ton impiété, et tes trois compagnons avec toute leur puissance : ni toi, ni eux ne pourrez rien contre moi, parce que Jésus-Christ est pour moi. » Alors le proconsul dit : « Qu'on apporte les fers les plus pesants qu'on pourra trouver, qu'on les lui mette au cou et aux mains, afin que je l'envoie à l'empereur. Qu'on le renferme cependant jusqu'à ce que je le fasse partir. »

Sur ces entrefaites Julien vint à Ancyre. Les prêtres d'Hécate allèrent au-devant de lui, portant leur déesse sur un brancard. Il leur fit de grandes largesses. Le lendemain, comme il assistait aux spectacles, Elpidius lui parla de Basile ; l'empereur le voulut voir au sortir de l'amphithéâtre. Le Saint parut devant lui avec un air plein de majesté. « Qui êtes vous, lui dit Julien ; votre nom ? — Je vais vous l'apprendre, répondit Basile. Premièrement je m'appelle Chrétien : ce nom est grand, et il est glorieux de le porter. Car celui de Jésus-Christ est un nom éternel, qui ne périra jamais, que la suite des siècles ne pourra jamais effacer, un nom qui surpasse toute la grandeur, toute la gloire, toute l'intelligence humaine. Outre ce nom de Chrétien, continua-t-il, je porte encore celui de Basile, et c'est sous celui-là que je suis connu dans le monde. Mais si je conserve sans tache le premier, je recevrai de Jésus-Christ l'immortalité bienheureuse pour ré-

compense. — Vous êtes dans l'erreur, Basile, répliqua Julien; vous n'ignorez pas que j'ai quelque connaissance de vos mystères; je vous apprends que Celui en qui vous mettez votre espérance n'est pas tel que vous pensez; il est mort, croyez-moi, et bien mort, Pilate étant pour lors gouverneur de la Judée. — Je ne suis point dans l'erreur, répartit Basile; c'est vous, ô empereur, qui y êtes; vous qui avez renoncé Jésus-Christ dans le moment même qu'il vous donnait l'empire; mais je vous avertis qu'il vous l'ôtera dans peu, avec la vie, et vous connaîtrez alors, mais trop tard, quel est Celui que vous avez abandonné. — Tu en auras menti, faux prophète, dit Julien; la chose n'arrivera pas ainsi. — Je dis la vérité, reprit Basile: sachez que, comme vous avez bien voulu perdre la mémoire des bienfaits que vous aviez reçus de lui, de même il oubliera sa bonté quand il voudra vous punir. Vous n'avez eu aucun respect pour ses autels, vous les avez renversés; il vous renversera de votre trône. Vous avez pris plaisir à violer sa loi, cette loi que vous avez tant de fois annoncée au peuple¹, vous l'avez foulée aux pieds: votre corps restera sans sépulture, il sera foulé aux pieds, après que votre âme en sera sortie par l'effort des plus violentes douleurs. — Mon dessein était de te sauver, répartit Julien; mais puisque, sans aucun respect pour mon rang, non-seulement tu rejettes les conseils que je te donne, mais aussi que tu ne crains point de me parler avec la dernière insolence, je dois venger la majesté de l'empire si horriblement outragée en ma personne. Je veux donc que chaque jour on lève sur ton corps sept éguillettes de chair.

Il commit à cette exécution le comte Frumentin, chef des écuyers du palais. Après que le Saint eut enduré avec une patience admirable ces cruelles incisions: « Je souhaiterais, dit-il, parler à l'empereur, » Frumentin, ravi de joie, et s'imaginant que Basile était enfin résolu de sacrifier aux dieux, courut chez l'empereur: « Seigneur, lui dit-il tout hors d'haleine, Basile se rend; il demande à avoir l'honneur de parler à Votre Majesté. » Julien sortit aussitôt de son palais et se rendit au temple d'Escu-

¹ Julien avait été lecteur.

lape, où il fit venir le Saint. Dès qu'il fut devant l'empereur : « Où sont, lui dit-il, vos sacrificateurs et vos devins ? Vous ont-ils dit ce qui m'a fait vous demander audience ? — J'ai cru, répondit Julien, que c'était pour m'assurer que vous étiez tout prêt à reconnaître les dieux et à vous joindre à nous dans les sacrifices que nous leur offrons. — Rien n'est plus éloigné de ma pensée, reprit Basile. Ceux que vous appelez des dieux, ce ne sont rien moins que des idoles sourdes et aveugles. » En disant cela, il prit un morceau de chair qu'on lui avait coupé ce jour-là, et le jetant au visage de Julien : « Tiens, Julien, lui dit-il, mange de cela, puisque tu l'aimes si fort ? Je te déclare, au reste, que la mort est pour moi un gain, que c'est pour Jésus-Christ que je souffre, qu'il est mon refuge, mon appui, ma vie. »

Le comte Frumentin, craignant l'indignation de l'empereur, que cette action de Basile rendait furieux, se déroba promptement de devant lui. Cependant il songeait de quelle mort il punirait un si sanglant outrage fait à son maître, qui s'en prenait à lui et semblait l'en vouloir rendre responsable. Il monta sur son tribunal et ordonna qu'on redoublât les tourments du Saint, qu'on lui fit de plus profondes incisions, jusqu'à ce que les entrailles parussent. Pendant qu'on obéissait à Frumentin, Basile priait. « Seigneur, disait-il, soyez béni, vous qui êtes l'espérance des Chrétiens, qui relevez ceux qui tombent et qui soutenez ceux qui chancellent, qui préservez de toute corruption ceux qui espèrent en vous, et qui guérissez les blessures que nous nous sommes faites par imprudence ou par malice. Dieu tout bon, Dieu tout miséricordieux, qui souffrez avec nous, qui souffrez en nous, abaissez vos yeux du haut de votre gloire sur votre serviteur ; accordez-moi la grâce, ô mon Dieu, d'achever heureusement ma course, de persévérer dans la foi de mes pères, et de mériter par cette fidèle persévérance d'être reçu dans votre royaume. »

Le soir étant venu, le comte renvoya le Saint en prison. Julien partit le lendemain d'Antioche, sans vouloir voir le comte. Cet officier craignant donc pour sa fortune et pour sa propre personne, fit les derniers efforts pour obliger Basile à se soumettre à la volonté de l'empereur. « Lequel aimes-tu mieux enfin, lui

dit-il, ou de sacrifier ou de mourir? — Tu sais, répondit Basile, combien tu fis lever hier de morceaux de chair de dessus mon corps; il n'y avait pas un des assistants qui ne donnât des larmes à mes souffrances : regarde aujourd'hui mes épaules, vois mes côtés et dis-moi s'il y paraît. Sache que Jésus-Christ m'a guéri cette nuit : tu peux le mander à ton Julien; oui, tu peux lui faire savoir quel est le pouvoir du Dieu qu'il a quitté pour se donner au démon, qui le séduit et le trompe. L'ingrat qu'il est, il ne se souvient plus que les prêtres de ce Dieu lui sauvèrent autrefois la vie¹ en le cachant sous l'autel, cet autel qu'il a depuis renversé. Mais mon Dieu me fait connaître qu'il sera dans peu renversé à son tour, et sa tyrannie éteinte dans son sang. — Tu mens impudemment, reprit Frumentin; l'invincible Julien, le maître du monde, n'est pas un tyran. Méchant, n'as-tu pas éprouvé toi-même sa douceur, sa clémence, son humanité et son incroyable patience? Lui au contraire, n'a-t-il pas essuyé de ta part un affront sensible et qu'on ne peut assez punir? Ne m'as-tu pas aussi voulu engager dans ton crime? ne me trouvé-je pas à cause de toi dans la disgrâce du prince? Tu peux donc t'attendre à recevoir le châtiment que tu mérites. Je vais, pour te guérir de ta folie, te faire enfoncer par tout le corps des pointes de fer rougies au feu. Basile lui répondit froidement : « Ton empereur ne m'a pas fait peur, et tu penses me faire trembler! »

Tandis qu'on perçait le Saint de toutes parts, il pria à haute voix et prononça distinctement ces paroles : « Jésus, ma lumière, Jésus, mon espérance, je vous rends grâces, Dieu de mes pères, de ce que vous retirez enfin mon âme de ce séjour de mort. Ne permettez pas que je profane le nom sacré que je porte : c'est le vôtre, Seigneur; conservez-le en moi pur et sans tache, afin que, fournissant pleinement cette glorieuse carrière, j'entre en possession de ce repos éternel que vous avez promis à mes pères. Recevez l'esprit de votre serviteur, qui meurt en confessant que vous êtes le seul et le véritable Dieu. » Il expira en finissant cette prière le 28 juin 362, mais il est honoré le 22 mars.

(DROUET DE MAUPERTUY.)

¹ Constantius, son cousin, le voulait faire mourir.

SAINT PAUL,
 PREMIER ÉVÊQUE DE NARBONNE,
ET SAINT APHRODISE,
 PREMIER ÉVÊQUE DE BÉZIERS.

Le nom de ce Saint est très-célèbre dans le midi de la Gaule ; il est cité au 22 mars dans les plus anciens martyrologes. Grégoire de Tours expose qu'il fut envoyé à Narbonne pour y annoncer l'Évangile, en même temps que saint Saturnin à Toulouse, saint Gatien à Tours, saint Trophime à Arles, saint Denis à Paris, saint Austremoine à Clermont, en Auvergne, saint Martial à Limoges.

Les vieilles traditions, qui voient dans saint Paul de Narbonne le Sergius Paulus que convertit l'Apôtre saint Paul, tiennent pour l'arrivée de ces sept Évêques aux temps apostoliques, et l'Eglise romaine le croit également. Usuard et Adon, dans leurs martyrologes, font connaître qu'au ix^e siècle personne ne doutait de la mission donnée à saint Paul de Narbonne par les Apôtres et n'hésitait à croire que ce saint Paul fut Sergius Paulus, que l'Apôtre saint Paul avait amené dans les Gaules en passant de l'Italie en Espagne.

La ville de Narbonne vénère les reliques de son saint Apôtre dans son église collégiale, reliques dont la ville de Rochechouart, au diocèse de Limoges, conserve quelques portions.

On fête le même jour, 22 mars, saint Aphrodise, premier évêque de Béziers, envoyé dans cette ville par saint Paul de Narbonne, où il mourut après y avoir établi heureusement le Christianisme.

SAINTE LÉE.

Sainte Lée, dame romaine, vivait au iv^e siècle de l'Eglise, et tenait un rang distingué parmi la noblesse de Rome. La mort de son mari l'ayant laissée maîtresse de très-grands biens, elle crut devoir les employer à s'amasser des trésors éternels ; en conséquence, elle se hâta de les distribuer aux pauvres, aux hôpitaux, aux églises, aux monastères. Lorsqu'elle se fut ainsi dépouillée

de tout ce qui pouvait l'attacher au monde, elle se retira dans une communauté de vierges chrétiennes, dont ses vertus la firent élire supérieure. Elle les gouverna jusqu'à sa mort avec autant de douceur et d'humilité que de discernement et de sagesse. Ses exemples, encore plus que ses leçons, leur inspirait l'amour et la pratique de leurs devoirs. On la voyait toujours la première aux exercices du cloître.

Après avoir vécu dans l'opulence, environnée d'un grand nombre d'esclaves, elle se faisait gloire d'être la servante des vierges confiées à ses soins ; elle les consolait dans leurs peines et les assistait dans leurs besoins et dans leurs maladies.

Sa coiffure était des plus modestes, son habillement des plus simples, sa nourriture des plus communes. Elle portait le cilice, passait la plus grande partie de la nuit en prières et s'exerçait continuellement à la pratique de l'humilité.

Elle mourut saintement vers l'an 384, et l'Église honore sa mémoire le 22 mars.

Saint Jérôme fait une très-belle comparaison entre la mort de sainte Lée et celle d'un païen, son parent, nommé Prétextat, qui fut enlevé du monde dans la même année, après avoir été créé consul. « Prétextat, dit ce Père, se trouve aujourd'hui dépouillé de tous ses biens, de tous ses honneurs ; il est plongé dans des ténèbres d'horreur et d'effroi. Mais Lée, que le monde méprisait, et dont la manière de vivre était traitée de folie, règne présentement avec Jésus-Christ et s'enivre dans ce torrent de délices que Dieu promet à ses élus. »

SAINTE BASILISSE D'ANTIOCHE,

VIERGE ET MARTYRE.

Basilisse, jeune fille d'une rare beauté, était la compagne et l'amie de sainte Callinice, qu'on vénère le 21 mars. Elle fut arrêtée avec son amie dans la persécution de Dioclétien. Comme Callinice, elle avait consacré à Dieu sa virginité. Les juges, qui n'avaient pu entraîner Callinice à l'apostasie, retardèrent d'un jour le supplice de sa compagne, espérant que ce supplice l'épouvanterait. Mais il n'en fut rien.

Les flatteries et les séductions n'ébranlèrent pas la jeune Chrétienne, qui répondait à toute proposition : « J'ai choisi pour époux Jésus-Christ, et je suis prête à mourir pour aller à lui. »

Les menaces qui suivirent les belles promesses ne l'ébranlèrent pas ; les tortures n'altérèrent pas son courage ; et enfin les juges, devenus furieux, la condamnèrent au bûcher, d'où, brûlée vive, elle alla rejoindre son amie et se présenter à son Époux.

SAINT AVIT,

SOLITAIRE.

Lorsque le roi Clovis le Grand, qui fit la guerre aux ennemis de l'Église, s'en alla expulser du midi de la France le roi Alaric II, le propagateur ardent de l'arianisme, il le rencontra à Vouillé, dans le Poitou ; il lui livra bataille, le vainquit et le tua de sa main.

C'était en l'an 507.

Parmi les prisonniers de Clovis, il s'en trouva un qui se nommait Avit, et qui se racheta facilement, car il était Catholique. Il prit aussitôt l'habit monastique, se retira à Mauroux, où il mena la vie d'ermite ; puis il gagna Ruffec, dans l'Angoumois, et s'y sanctifia dans un monastère, où il mourut en odeur de sainteté le 22 mars 518.

SAINT CAMÉLIEN,

EVÊQUE DE TROYES.

Saint Camélien était l'élève et le disciple de saint Loup, à qui il succéda sur le siège épiscopal de Troyes ; il était un des sept clercs de la cathédrale, lorsque Attila menaça Troyes. Saint Loup envoya ces clercs saluer Attila, qu'il voulait adoucir, et on citait, dans un vieux martyrologe de Provins, que le jeune Camélien était le seul des sept envoyés qui avait pu échapper au massacre qu'en firent les Huns.

On voit, dans la Vie de saint Loup, que, sur le rapport de Camélien, le Saint alla lui-même en pompe avec son clergé au-devant du barbare, qu'il eut le bonheur de calmer : ce que l'on regarda comme un miracle.

Saint Loup étant mort en l'an 478, Camélien, qui était devenu le modèle des prêtres de son diocèse, et en qui on retrouvait les vertus de saint Loup, fut élu pour lui succéder. On l'admira et on l'aima ; et si sa vie ne fut pas aussi agitée que celle de son prédécesseur, elle fut aussi sainte, puisqu'elle lui mérita le nom d'homme apostolique.

Il assista au premier Concile d'Orléans, qui s'ouvrit en 511, sous le premier roi chrétien des Francs.

Sidoine Apollinaire, qui le connut, a écrit ses louanges, où il le peint marchant sur les traces de saint Loup, qui a été de son vivant le plus grand Prélat des Gaules.

Saint Camélien mourut le 22 mars de l'an 520.

LE BIENHEUREUX PHILIPPE,

FRÈRE-MINEUR, MARTYR A AZOT.

Frère Philippe naquit au Puy, en Auvergne, dans le ^{xiii}^e siècle, de parents illustres par leur naissance et leur piété. On rapporte que sa mère étant enceinte de lui, et l'ayant recommandé à saint Antoine de Padoue, il lui prédit que l'enfant qu'elle portait dans son sein serait religieux de Saint-François, qu'il serait un zélé prédicateur, dont plusieurs suivraient l'exemple, et qu'enfin il souffrirait le martyre pour la foi de Jésus-Christ. Tout cela s'accomplit à la lettre.

Philippe, ayant pris l'habit de Frère-Mineur, passa en Afrique pour aller prêcher l'Évangile aux infidèles ; et les Sarrasins l'arrêtrèrent dans Azot avec deux mille Chrétiens, tant anciens que nouveaux.

La politique du soudan ne lui permettant pas de faire ôter la vie à un si grand nombre d'hommes, il leur fit proposer d'abjurer le Christianisme, et leur promit des avantages, s'ils se conformaient à ses volontés. Ils répondirent tous qu'ils soutiendraient jusqu'à la mort les vérités que le pieux religieux leur avait annoncées. Alors Philippe, charmé de leur résolution, leur fit un discours dont l'impression fut telle qu'ils se présentèrent avec joie aux tourments, dans lesquels ils périrent tous sans exception.

Le soudan, voyant Frère Philippe disposé à tout souffrir plutôt que de renoncer à Jésus-Christ, ordonna qu'il fût tourmenté à son tour. On lui coupa d'abord les mains par morceaux, puis on l'écorcha jusqu'à la ceinture. Comme il ne cessait de prêcher l'Évangile et de démontrer l'imposture de Mahomet, le tyran ordonna qu'on lui arrachât la langue : ce qui fut exécuté ; mais par un prodige qui effraya jusqu'aux bourreaux mêmes, Dieu permit que le Saint continuât de parler distinctement des choses du salut et à reprocher aux Sarrasins leur obstination.

Le soudan alors, craignant qu'à la fin le peuple ne fût ébranlé dans sa fausse croyance, fit périr Philippe par l'épée, en l'an 1288.

Son corps et ceux des autres Martyrs restèrent plusieurs jours sans sépulture et sans corruption, jusqu'à ce que les Chrétiens des environs les enlevassent secrètement pour leur rendre les derniers devoirs.

SAINT BENVENUTO OU BIENVENU,

ÉVÊQUE D'OSIMO.

On n'a rien de certain sur la famille de saint Bienvenu, qui naquit à Ancône, capitale de la Marche de ce nom. On sait seulement qu'il fut promu évêque d'Osimo, qui est une ancienne ville d'Italie, par le Pape Urbain IV ; que cet évêché, qui est très-riche et qui ne reconnaît que le Souverain-Pontife pour métropolitain, fut uniquement le prix de ses vertus.

Quatre ans avant sa promotion, Bienvenu avait fait profession dans l'Ordre des Frères-Mineurs. Son attachement sincère pour l'institut de Saint-François l'engagea à en porter l'habit toute sa vie ; et après sa mort on plaça cette dépouille, comme un monument de la modestie du saint Évêque, parmi les reliques de l'église d'Osimo, où ceux que la dévotion attire en ces lieux les voient encore.

Ce Prélat, après avoir gouverné son diocèse avec une prudence évangélique, mourut saintement à Osimo, le 22 mars 1276.

Martin IV, ayant fait vérifier les miracles nombreux qu'on lui attribuait, l'a placé au rang des Saints dont l'Église autorise l'invocation. Les habitants d'Osimo et d'autres lieux d'Italie, qui

avaient été témoins de ses vertus, ont une grande confiance en ses mérites, et célèbrent sa fête tous les ans avec beaucoup de solennité.

Dans la suite on a édifié plusieurs églises et plusieurs chapelles, et institué des confréries en son honneur ; il y a dans Naples un bel hôpital qui porte son nom.

En l'an 1590, le 2 juillet, sous le pontificat de Sixte-Quint, Théodose Florence, alors évêque d'Osimo, fit tirer son illustre prédécesseur du tombeau où il avait reposé jusqu'à son temps, et le fit placer dans un magnifique monument qu'il lui avait fait ériger, comme une marque de la vénération qu'il portait aux reliques de ce saint Prélat et à sa mémoire.

SAINTE CATHERINE DE SUÈDE.

Sainte Catherine était fille d'Ulphon, prince de Néricie, en Suède, et de la Bienheureuse sainte Brigitte. Elle naquit vers l'an 1330 et fut nourrie par sa mère. A peine fut-elle sevrée que sainte Brigitte, songeant à la garantir de la contagion dange-reuse du siècle avant qu'elle en pût respirer l'air, la confia aux soins de la vertueuse abbesse de Risberg, pour être élevée sous ses yeux dans son monastère. La jeune Catherine fit en peu de temps de si rapides progrès dans la piété, qu'elle devint bientôt l'admiration des personnes les plus distinguées.

Son père, la voyant en âge d'être mariée, n'eut pas égard à la résolution qu'elle avait prise de consacrer à Dieu sa virginité ; il la maria à l'un des plus grands seigneurs du royaume, nommé Égard. Il était jeune et rempli de piété. Les deux époux s'engagèrent d'un mutuel consentement à vivre dans la continence, et le Ciel prit plaisir à les combler de ses plus précieuses faveurs. Ils avaient tous deux les mêmes inclinations et les mêmes desirs, et s'excitaient mutuellement à la prière, à la mortification et à la pratique des œuvres de charité.

Catherine engagea la femme de son frère à l'imiter, et elle eut le bonheur de la convertir à Dieu. Elle la fit renoncer au luxe des habits, des meubles, de la table et aux autres vanités des gens

du siècle. Mais le frère de Catherine, qui était un homme vain et plein de l'esprit du monde, ne put souffrir ce changement, et lui en marqua ses ressentiments par des outrages et des menaces, qui furent de grandes épreuves à la patience et à l'humilité de la jeune Sainte.

Le prince Ulphon étant mort, sainte Brigitte se retira à Rome.

Il y avait près de cinq ans qu'elle était dans cette ville, lorsque sa fille, qui regardait cette cité comme le siège de la religion et le centre de la piété, conçut le désir d'y aller rejoindre sa mère. Elle obtint pour ce voyage le consentement de son mari, qui, bien que sensible à cette séparation et au danger où cette entreprise exposait une personne si jeune, ne crut pas devoir refuser cette satisfaction à la mère et à la fille.

Catherine arriva heureusement à Rome au mois d'août 1348; mais ayant su que sa mère était en retraite dans un monastère de Bologne, elle se rendit dans cette ville sous la conduite du confesseur de sainte Brigitte, à qui elle s'était adressée. Les deux Saintes étant retournées à Rome, passèrent quelque temps à visiter les églises et les hôpitaux, et à faire diverses pratiques de dévotion.

Après que le temps eut ralenti les premières ferveurs que les lieux saints, les pèlerinages et les stations avaient soutenues d'abord, Catherine commença à se dégoûter du séjour de Rome; et soupirant après son pays, elle tomba dans une sorte de tristesse. Elle se disposait donc à partir pour revenir en Suède; mais sainte Brigitte la retint, dans la confiance que son mari ne trouverait pas mauvais qu'elles demeurassent ensemble à Rome, pour servir Dieu dans les exercices de la piété, de la pénitence et de la charité; et comme Catherine était jeune et belle, sa mère ne la voulut jamais perdre de vue, afin de l'éloigner de la licence où la ville de Rome était alors plongée par l'absence des Papes, qui avaient transporté leur siège à Avignon.

Mais un dégoût si grand s'empara de Catherine qu'elle se crut malheureuse auprès de sa mère, et qu'elle n'aspira qu'à retourner en Suède. L'impression que ce sentiment fit sur elle la changea tellement qu'elle ne paraissait plus reconnaissable. Sa mère,

jugeant qu'il se passait quelque chose de fâcheux dans son esprit, l'exhorta fortement à recourir à la prière. Catherine obéit et réussit avec le temps à se délivrer de ses tentations.

Ce qui acheva de lui dégager l'esprit fut la nouvelle qu'elle reçut de la mort de son mari; elle vit par ce moyen le reste de ses liens rompus, et, oubliant la Suède, elle demeura auprès de sa sainte mère, dont elle suivit exactement les conseils et les exemples dans la conduite de sa vie.

Dieu, ayant rendu la paix à son esprit, permit que l'ennemi de son salut l'attaquât par le cœur. Lorsqu'on sut à Rome qu'elle avait perdu son mari, plusieurs jeunes seigneurs commencèrent à la rechercher. Quelques-uns, voyant la résistance qu'elle leur opposait, tentèrent de l'enlever. Un d'eux, entre autres, à qui la passion donna plus de hardiesse, dressa une embûche pour la surprendre, un jour qu'elle se rendait à l'église de Saint-Sébastien. Mais sainte Brigitte et quelques autres dames sauvèrent Catherine de ce danger, qui se renouvela diverses fois, tant à Rome qu'à Assise, où elle entreprit plusieurs pèlerinages.

Sainte Catherine mit son honneur et sa virginité sous la protection de la très-sainte Vierge, et vécut dans la retraite et le silence, ne se séparant jamais de sa mère, dont elle s'efforçait d'imiter les vertus. Elle ne sortait que pour aller aux églises les plus proches, pratiquant de grandes austérités, s'occupant chez elle de la prière, de la méditation et du travail des mains, qu'elle n'interrompait que pour distribuer des aumônes et pour donner des instructions aux pauvres et aux étrangers, surtout à ceux qui venaient de Suède et des autres contrées du nord.

Comme elle avait une grande dévotion pour Jésus crucifié et pour les reliques des Martyrs, elle accompagna avec joie sa mère dans le pèlerinage de la Terre sainte. La dernière maladie de sainte Brigitte s'étant déclarée à Jérusalem, elles revinrent en toute hâte à Rome, où Brigitte mourut. Catherine supporta cette perte avec un courage qui marquait la violence qu'elle faisait à la nature. Elle exécuta fidèlement les dernières volontés de sa mère, dont elle ne s'était pas séparée pendant vingt-cinq ans.

N'ayant plus rien qui la retînt en Italie, elle en partit quelques

mois après, emportant les reliques de sainte Brigitte, et prit le chemin de la Suède. Le concours des peuples qui venaient sur son passage honorer ces saintes reliques lui donna lieu de faire diverses instructions salutaires aux pécheurs, se servant du nom de sa mère pour inspirer la crainte des jugements de Dieu, et répandant les prédictions qu'elle avait laissées.

Catherine étant arrivée en Suède, fut reçue avec de grands honneurs par le clergé, la noblesse et le peuple. Elle alla déposer les reliques de sainte Brigitte dans le monastère de Walsten, et s'y renferma pour y servir Dieu le reste de ses jours.

A peine eut-elle pris le voile que les religieuses l'obligèrent de se charger de leur conduite en qualité de supérieure de cette communauté. Catherine accepta, quoiqu'à regret, et leur donna la règle de Saint-Sauveur, qu'elle avait pratiquée tout le temps qu'elle avait vécu auprès de sa mère. Les miracles qu'il plut à Dieu d'opérer sur le tombeau de sainte Brigitte engagèrent le roi de Suède à solliciter sa canonisation.

Catherine fut chargée de cette commission; elle retourna à Rome, où elle demeura cinq ans pour faire réussir cette pieuse négociation. En étant venue heureusement à bout, elle abandonna de nouveau l'Italie pour se renfermer dans sa chère solitude de Walsten.

Mais depuis son départ de Rome elle n'eut plus un moment de bonne santé. Son corps s'affaiblissait de jour en jour, et plus il devenait languissant, plus son esprit faisait paraître de force pour ne s'entretenir que de Dieu. Elle ne voulut pas avoir recours aux médecins, dans la confiance que le divin Sauveur ferait servir ses longues infirmités à la purifier. Elle mourut enfin le dimanche 24 mars de l'an 1381, après avoir donné des exemples d'une humilité, d'une mortification et d'une patience admirables pendant une maladie de près de neuf mois.

Dieu l'honora de plusieurs miracles, et pendant sa vie et après sa mort. Durant les vingt-cinq dernières années de sa vie, elle ne passa aucun jour sans se purifier, par le sacrement de Pénitence, de ces fautes de fragilité qui échappent aux plus justes. Il existe de sainte Catherine de Suède, en sa langue maternelle,

un livre manuscrit avec ce titre : *Consolation de l'âme*. Elle dit dans la préface que son livre n'est qu'un tissu de maximes tirées de l'Écriture et des traités de piété; elle se compare à l'abeille, qui compose son miel du suc de différentes fleurs.

SAINTE CATHERINE DE GÈNES.

Catherine de Fiesque Adorno naquit à Gènes en 1447. Elle eut pour père Jacques de Fiesque, qui mourut vice-roi de Naples, sous René d'Anjou, roi de Sicile. La famille des Fiesque a été très-illustre en Italie pendant plusieurs siècles. Ses chefs étaient comtes de Lavagna, dans le territoire de Gènes. Ils furent longtemps vicaires perpétuels de l'empire en Italie, et eurent depuis de grands privilèges dans la république de Gènes, et entre autres celui de battre monnaie. Cette famille produisit de célèbres généraux durant les guerres que Gènes fit en Orient et contre les Vénitiens. Elle donna aussi à l'Église plusieurs Cardinaux et deux Papes, savoir : Innocent IV et Adrien V. Sainte Catherine eut trois frères, et une sœur, qui embrassa la vie religieuse.

Pour ce qui est de Catherine même, dès l'âge le plus tendre elle donnait des marques de sa sainteté future. A peine âgée de huit ans, elle s'éloignait des amusements de l'enfance, montrait dans toutes ses actions une modestie merveilleuse, apprenait les mystères de la foi chrétienne, s'efforçait d'en pénétrer le sens, les méditait avec amour, faisait des progrès étonnants dans la voie de la perfection, obéissant à ses parents avec une docilité exemplaire, gardant le silence et s'abstenant de tout discours où il n'était pas question de Dieu. Dans sa chambre était suspendu un tableau représentant le Sauveur descendu de la Croix, et couché sur les genoux de sa mère, qu'on appelle ordinairement Notre-Dame-de-la-Pitié. Catherine contemplait souvent cette pieuse image; elle en était si vivement attendrie qu'elle semblait vouloir exprimer en elle-même toutes les douleurs du Christ mourant. Bientôt son cœur s'embrasa d'un violent désir de souffrir pour l'amour de Jésus. Méprisant les délices de la maison paternelle, elle couchait sur la paille, n'ayant qu'un morceau de

bois pour oreiller, cachant avec soin ses austérités aux yeux des domestiques à qui elle était confiée. On la surprit pourtant plus d'une fois méditant à l'écart sur la Passion du Sauveur, et versant d'abondantes larmes. A treize ans, elle voulut quitter le monde et se retirer dans un monastère, pour aimer Dieu à son aise. Elle jeta les yeux sur les Augustines de Gênes, chez qui se trouvait déjà sa sœur Limbanie. Mais son jeune âge ne permit point aux religieuses de la recevoir alors. Trois ans après, ses parents lui firent épouser un jeune seigneur de Gênes, nommé Julien Adorno. C'était pour confirmer la réconciliation de ces deux puissantes familles, longtemps ennemies l'une de l'autre. Son mari, qui était passionné pour le plaisir et entraîné par l'ambition, lui causa mille chagrins pendant les dix années qu'ils passèrent ensemble. Elle les supporta avec une patience admirable, et y trouva des moyens de se sanctifier de plus en plus. Adorno, par ses profusions, dissipa son bien et celui que sa vertueuse épouse lui avait apporté en mariage. Catherine en était bien moins touchée que de la vie déréglée de son époux. Elle demandait tous les jours sa conversion à Dieu. Ses prières furent à la fin exaucées. Adorno, revenu de ses égarements, en fit pénitence, entra dans le Tiers-Ordre de Saint-François, et mourut dans de vifs sentiments de piété. Catherine avait une proche parente, nommée Thomase de Fiesque, qui devint veuve vers le même temps, et qui prit l'habit chez les Dominicaines, dont elle mourut prieure en 1534.

Pendant son mariage, après la cinquième année, à la sollicitation de ses amies, Catherine s'était relâchée quelque peu de sa vie solitaire et pénitente, et condescendit à fréquenter les sociétés du monde, sans pourtant commettre contre Dieu aucune faute grave. Sa ferveur première en fut comme assoupie. Les plaisirs du monde ne lui laissèrent qu'un profond dégoût. Elle consulta sa sœur religieuse, qui lui indiqua un sage confesseur. A peine fut-elle à ses pieds, une lumière d'en haut la vint éclairer sur l'état de son âme, un trait de l'amour divin atteignit son cœur; elle conçut une douleur inexprimable de son relâchement et de ses négligences, elle était prête à s'en confesser publiquement et à faire les pénitences les plus rigoureuses. Jésus-Christ lui ap-

parut, portant sa Croix, ruisselant de sang partout le corps. Cette vue lui fit une telle impression que tout ce qu'elle voyait lui semblait arrosé du sang de Jésus-Christ. Elle eut dès lors un désir immense de souffrir, pour se conformer à la Passion du Sauveur. Cette conversion, non pas précisément de mal en bien, mais de bien en mieux, lui arriva l'an 1474, la vingt-septième année de son âge.

Son attrait principal était la contemplation ; mais elle y joignit la vie active. Elle servit pendant plusieurs années les malades, dans le grand hôpital de Gênes, avec une charité et une tendresse incroyables. Elle ne se laissa point abattre par les répugnances que la nature lui faisait éprouver dans les commencements ; elle les surmonta peu à peu par sa patience et par le plaisir de plaire à Jésus-Christ, en le servant dans ses membres souffrants. Sa charité n'était point renfermée dans l'enceinte de l'hôpital, elle embrassait tous les pauvres malades de la ville ; ils ne lui étaient pas plus tôt connus qu'elle leur faisait procurer tous les secours dont ils avaient besoin. Son amour pour eux parut surtout pendant la peste, qui fit à Gênes de terribles ravages dans les années 1497 et 1501.

Ses austérités avaient quelque chose d'effrayant. Elle s'était tellement accoutumée à jeûner qu'elle passa vingt-trois carêmes et autant d'avents sans prendre aucune nourriture. Elle recevait seulement la Communion tous les jours, et buvait de temps en temps un verre d'eau, où elle mêlait un peu de vinaigre et de sel. Les hosties que l'on donnait alors aux laïques, lorsqu'on leur administrait l'Eucharistie, étaient beaucoup plus grandes qu'elles ne le sont aujourd'hui. On lit aussi dans la Vie de la Sainte, qu'immédiatement après la Communion, on lui présentait un calice avec du vin, comme on fait encore à la Communion des ordinants ; on ne le faisait que pour lui faciliter le moyen d'avaler les particules de l'hostie qui pouvaient être restées dans sa bouche. Ainsi Baillet se trompe en disant que Catherine recevait l'Eucharistie sous les deux espèces. Cette réception de l'Eucharistie sous les deux espèces fut en usage pendant plusieurs siècles ; mais les hussites ayant prétendu qu'elle était de précepte, l'Eglise

catholique confirma d'abord par sa pratique, et quelque temps après par ses décrets, la coutume universelle de ne communier que sous une espèce ¹.

Sainte Catherine de Gènes a écrit un merveilleux dialogue entre l'âme et le corps, l'amour-propre, l'esprit, l'humanité et Notre-Seigneur Jésus-Christ. Ce dialogue est en trois livres. Elle y décrit la suite des opérations divines, par où Notre-Seigneur la conduisit des imperfections de son premier état jusqu'à la perfection la plus haute. On trouve un résumé de ce dialogue dans l'*Histoire de l'Église*, t. XXII.

Parmi les épreuves où Dieu fit passer sainte Catherine de Gènes, fut celle de ne trouver souvent personne qui comprît son état et pût lui donner des conseils, et de se voir privée bien des fois de son confesseur, qui la comprenait et aux avis de qui elle s'empressait de recourir. Enfin, les neuf dernières années de sa vie, elle endura une maladie extraordinaire, à laquelle les médecins ne pouvaient trouver de remède. C'était comme un martyre et un crucifiement continuel. Aux fêtes des Saints, elle ressentait toutes les douleurs que ces Saints avaient souffertes. Dans les derniers temps, elle ne pouvait prendre d'autre nourriture que la sainte Eucharistie. Le jour de l'Assomption de la très-sainte Vierge 1510, elle reçut l'Extrême-Onction, suivant ses désirs. Les Anges la visitèrent; elle passa sept jours dans une joie continuelle : on la croyait guérie. De violentes convulsions lui reprirent, le démon lui apparut sous une forme horrible; comme elle ne pouvait parler, elle fit signe aux assistants de faire le signe de la Croix sur sa poitrine, et de jeter de l'eau bénite sur son lit et dans sa chambre. Après une demi-heure, cette vision effroyable disparut, et elle reprit sa tranquillité ordinaire.

Le 3 septembre, le céleste Époux voulut lui faire ressentir, et dans le corps et dans l'âme, toutes les douleurs de sa Passion. Elle étendit les bras en forme de Croix, et dit tout haut ces paroles : « Qu'elle soit la bienvenue, et cette Passion, et tout supplice quelconque, que m'enverra l'aimable volonté de Dieu. Car voici environ trente-six ans, ô mon amour, que vous m'avez

¹ *Acta Sanct.*, 15 sept., et Godescard, 14 sept.

éclairée ; et depuis cette époque jusqu'à cette heure, j'ai toujours désiré de souffrir et intérieurement et extérieurement ; et parce que c'était mon désir, jamais il ne m'a semblé avoir rencontré aucun tourment ; mais, quoique toutes les peines passées et la douleur extérieure parussent un grand supplice, votre providence me transformait tout en immense joie intérieure. Me voici maintenant au terme ; je viens à vous avec une souveraine douleur extérieure et intérieure, oppressée de la tête aux pieds, à tel point que je ne crois pas qu'un corps humain, si robuste qu'il soit, pût endurer cet effroyable tourment : il me semble que non-seulement un corps de chair et d'os y succomberait, mais que sa violence anéantirait un corps de fer et de diamant. Il est évident que c'est vous qui modérez tout par votre juste providence, qui ne veut pas encore que je meure. Et quoique j'aie enduré sans aucun remède ces excessifs tourments dans mon corps, toutefois je me trouve l'esprit plein de courage, et je suis tellement disposée, que je ne puis pas dire que je souffre ; au contraire, il me semble nager dans une joie continuelle, joie si grande et si délicieuse que je ne puis ni l'exprimer, ni même la comprendre. »

Le 14 septembre 1510, jour de l'Exaltation de la sainte Croix, elle parla avec plus de force et d'amour que jamais. Le lendemain 15, qui était un dimanche, on lui demanda si elle voulait communier. Ravie en extase, elle éleva un doigt vers le Ciel, pour faire entendre qu'elle était appelée à l'instant même au banquet céleste. Puis chantant d'une voix très-douce les dernières paroles de Jésus : Seigneur, je recommande mon âme entre vos mains, elle alla se réunir pour jamais à Dieu, la soixante-troisième année de son âge.

Les peuples commencèrent aussitôt à l'honorer comme Sainte ; des guérisons miraculeuses augmentèrent la dévotion publique ; plusieurs de ces miracles ayant été constatés juridiquement, le Pape Clément XII la canonisa solennellement en 1737, par une bulle du 16 juin, où il fait l'éloge de ses vertus et même de ses écrits.

(ROHRBACHER.)

LE BIENHEUREUX UGOLIN.

Ugolin, de la noble famille des Zéphirini, naquit à Cortone en 1320, et montra dès ses plus jeunes années un si tendre amour pour la très-sainte Vierge, que son père et sa mère virent en cet enfant un prédestiné à la sainteté. Il ne se plaisait qu'à l'église et dans les lieux saints, et il fuyait les vains amusements de la jeunesse.

Lorsqu'il fut plus âgé, voyant les agitations qui troublaient les esprits dans Cortone, il s'en alla à Mantoue. Il avait là des liens de famille avec le duc Louis de Gonzague, qui l'accueillit avec honneur et voulut s'occuper de son avenir. Mais Ugolin se l'était fixé : il avait horreur de briller dans le monde, il entra dans l'Ordre des Ermites de Saint-Augustin, et se retira à Saint-Onuphre, où il vécut sans bruit dans les méditations et la prière.

Sa vie toute dévouée à Dieu se termina en 1370, et ses miracles firent que la ville de Cortone le prit pour l'un de ses patrons.

Il a été béatifié en 1804 par le saint Pape Pie VII.

LA VÉNÉRABLE SOEUR BENOÎTE-MARIE.

Benoîte-Marie de Corbeau, née à Saint-Béron, en Savoie, d'une famille noble, religieuse dans l'abbaye de Saint-Pierre à Lyon, se retira, après la suppression des cloîtres, chez la pieuse veuve Ponson, où un prêtre fidèle avait déjà trouvé un refuge. Elle fut dénoncée par les persécuteurs ; et aussitôt Benoîte-Marie Corbeau, qui n'avait que vingt-sept ans, fut arrêtée avec le prêtre et leur digne hôtesse. On les fit comparaître devant la commission révolutionnaire de Lyon, qui les condamna tous trois à la peine de mort, comme contre-révolutionnaires et fanatiques. Les trois Martyrs montèrent à l'échafaud le 22 mars 1794, en récitant le psaume *Miserere*.

MÉMOIRE DE LA TRÈS-SAINTÉ VIERGE.

A Soissons, dans le monastère de Sainte-Marie, le 22 mars 1609, miracle éclatant dans la personne d'une bonne religieuse qui invoquait le secours de la très-sainte Vierge. Elle s'appelait Sœur Marie de Héricourt et était fille de Charles de Héricourt, chevalier, seigneur de Héricourt et de Chanlers, dans le comté de Saint-Paul, et de dame Marie Dococh, d'une noble et ancienne famille de ce comté. Sœur Marie de Héricourt, religieuse du couvent de Sainte-Marie, à Soissons, tomba si dangereusement malade qu'elle fut désespérée des médecins. On fut obligé de la saigner au pied droit : le chirurgien lui donna cinq coups de lancette, et un dans le tendon proche la cheville du pied, ce qui augmenta son mal de telle sorte que le pied se retira en peu de temps, ainsi que la jambe et la cuisse ; et faute de nourriture ils se desséchèrent, et il ne resta que la peau et les os. Ne pouvant plus en aucune façon se servir de cette jambe, on la portait à l'église sur une chaise ; et quelquefois elle s'y traînait elle-même à grand-peine, appuyée sur deux béquilles. Cette sainte maison se préparait à solenniser les indulgences accordées à ce couvent au jour de l'Annonciation par le Pape Paul V. On avait déjà descendu les châsses où sont conservées les saintes reliques des saints Apôtres de Soissons, les bienheureux martyrs saint Crépin et saint Crépinien, de saint Léodegard, évêque d'Autun, de saint Draus, de saint Voué et de plusieurs autres. Pendant la procession qu'on en fit, notre bonne religieuse Marie d'Héricourt fut obligée de rester dans une chapelle, dans la douleur de ne pouvoir accompagner ses Sœurs. Alors, pleine d'ardeur, de confiance et d'espérance, elle fit vœu à Dieu que s'il lui plaisait, par les mérites de la très-sainte Vierge et des saints Martyrs de Soissons, lui rendre ses anciennes forces et l'usage de son pied, elle ferait le reste de ses jours certaines prières devant le très-Saint-Sacrement de l'Autel durant un certain espace de temps. A peine eut-elle fait ce vœu qu'elle fut agitée d'un grand tremblement par tout le corps : son pied, qui pendait en l'air, toucha

la terre, et devint aussi ferme que l'autre; plus de faiblesse ni dans la jambe, ni dans la cuisse; et pleine de joie, laissant là ses béquilles, elle sortit de la chapelle, et alla se montrer à ses Sœurs; elle les prévint au chœur. Elle se prosterna sous la table sur laquelle on avait posé les reliques, et là rendit grâces à Dieu de lui avoir rendu la santé. Le lendemain on chanta le *Te Deum*. Le son des cloches et le bruit d'un miracle si éclatant rassemblèrent bientôt dans l'église Sainte-Marie tout le peuple de la ville. On fut obligé d'ouvrir la grande grille du chœur, afin que ceux qui avaient su et connu sa maladie fussent témoins de sa guérison miraculeuse. Il se fait encore aujourd'hui beaucoup de miracles dans cette église à l'occasion d'une châsse ou l'on vénère une robe de la très-sainte Vierge ¹.

MARTYROLOGE ROMAIN¹.

A Narbonne, la fête de saint Paul, évêque, disciple des Apôtres, que l'on dit être le même que le proconsul Sergius Paulus, baptisé par saint Paul, et que ce grand Apôtre, lorsqu'il alla en Espagne, aurait établi évêque de Narbonne. Après avoir rempli avec fruit le ministère de la prédication évangélique, et opéré d'éclatants miracles, il passa à une meilleure vie.

A Terracine, saint Épaphrodite, pareillement disciple des Apôtres, et qui fut ordonné évêque de cette ville par l'Apôtre saint Pierre.

En Afrique, saint Saturnin et neuf autres saints Martyrs.

Le même jour, les saints martyrs Callinique et Basilisse.

A Ancyre, saint Basile, prêtre et martyr, qui rendit son âme

¹ Ceci a été écrit en 1749.

²

UNDECIMO KALENDAS APRILIS.

Narbone, in Gallia, natalis sancti Pauli episcopi, Apostolorum discipuli, quem tradunt fuisse Sergium Paulum proconsulem, qui a beato Apostolo Paulo baptizatus et cum in Hispaniam pergeret, apud Narbonam relictus, ibidem episcopali dignitate donatus est; ubi prædicationis officio non sequiter expleto, clarus miraculis migravit in Cælum. — Tarracinæ, sancti Epaphroditi Apostolorum discipuli, qui a beato Petro Apostolo episcopus illius civitatis ordinatus fuit. — In Africa, sanctorum martyrum Saturnini et aliorum novem. — Eodem die, natalis sanctarum martyrum Callinice et Basilisse. — Ancyre, sancti Basilii presbyteri et martyris, qui sub Juliano Apostata gravissimis cru-

à Dieu par l'extrême rigueur des tourments qu'on lui fit souffrir sous Julien l'Apostat.

A Carthage, saint Octavien, archidiacre, et plusieurs milliers de Martyrs, mis à mort par les Vandales, pour la foi catholique.

Au même lieu, saint Deogratias, évêque de Carthage, qui racheta un grand nombre de ses diocésains, que les Vandales avaient emmenés captifs; et étant devenu célèbre par d'autres saintes œuvres, il alla jouir du repos de Jésus-Christ.

A Osimo, dans la Marche d'Ancône, saint Bienvenu, évêque.

En Suède, sainte Catherine, vierge, fille de sainte Brigitte.

A Rome, sainte Lée, veuve, dont la vie pleine de vertus et la mort toute sainte ont été écrites par saint Jérôme.

A Gênes, sainte Catherine, veuve, remarquable par son mépris pour le monde et son amour pour Dieu.

Additions des autres martyrologes.

A Masreich, translation des reliques de sainte Herlinde et sainte Relinde, vierges et abbesses.

Saint Alexien, diacre en Angleterre.

Saint Arion, martyr à Sébaste, avec saint Décron et saint Ammon.

En Frise, on vénère à Terporte le Bienheureux Elques Liaukama, abbé de Lidlom, de l'Ordre de Prémontré, qui fut martyrisé et mis à mort en l'an 1332, par des Frères convers qu'il engageait à sortir de leur mauvaise vie.

La Bienheureuse Gente, abbesse de Florival, près de Louvain, morte en odeur de haute sainteté en 1247.

Saint Faria, honoré par les Coptes et les Éthiopiens.

Le Vénérable Nicolas de la Roche, solitaire, honoré en Suisse.

ciatibus affectus, animam Deo reddidit. — Carthagine, sancti Octaviani archidiaconi et multorum millium Martyrum, qui ob fidem catholicam a Wandalis cæsi sunt. — Ibidem, sancti Deogratias episcopi carthaginensis, qui plurimos a Vandalis captivos ab urbe ductos redemit, aliisque sanctis operibus celebris quievit in Domino. — Auximi, in Piceno, sancti Benvenuti episcopi. — In Suecia, sanctæ Catharinæ virginis, filiæ sanctæ Birgittæ. — Romæ, sanctæ Lææ viduæ, cujus virtutes et ad Deum transitum sanctus Hieronymus scribit. — Januæ, sanctæ Catharinæ viduæ, contemptu mundi et charitate in Deum insignis.

Martyrologe de la dernière persécution.

Adrien-Vincent Cary, curé de Collines, au diocèse d'Arras, poursuivi comme prêtre réfractaire, guillotiné à Arras le 22 mars 1794.

Jacques Chapuis, prêtre de l'église de Saint-Paul, à Lyon, guillotiné le même jour avec l'hôtesse qui lui avait donné asile et en même temps qu'une bonne religieuse. L'hôtesse était la veuve Ponson et la religieuse était la Vénérable Benoîte-Marie de Corbeau.

François-Jérôme Couasson de la Barillère, vicaire général de Limoges, condamné à mort comme prêtre et comme noble par une commission révolutionnaire siégeant à Ernée, exécuté le 22 mars 1794.

Jean Lacombe, religieux Bénédictin, n'ayant pas fait le serment républicain, fut envoyé à Bordeaux pour être déporté, et mourut à l'hôpital de Saint-André le 22 mars 1794. Il avait quarante-huit ans.

Nicolas Martin, chanoine de Verdun, fidèle à sa foi, fut emmené à Paris, où le tribunal révolutionnaire le condamna à la mort ; il fut guillotiné le 22 mars 1794.

François-David Pèlerin, prêtre fidèle du diocèse d'Alais, fut emmené à Nîmes comme prêtre réfractaire, et là condamné à mort le 21 mars, guillotiné le 22.

VINGT-TROISIÈME JOUR DE MARS.

Saint Victorien et ses compagnons, martyrs. — Saint Libérat, médecin à Carthage, et sainte Germaine, sa femme, martyrs. — Les douze enfants de chœur de Carthage, confesseurs. — Saint Crescence ou Crescone, martyr. — Saint Turibe ou Toribio, archevêque de Lima. — Saint Eusèbe, évêque de Saint-Paul-Trois-Châteaux. — Saint Procule, évêque de Vérone. — Saint Benoît ou Bénédet, solitaire. — Saint Éthelwold, disciple de saint Cuthbert. — Le Bienheureux Merbod, solitaire et martyr. — Le Bienheureux Joseph Oriol, prêtre de Barcelone. — Le Bienheureux Jean de Brienne, roi de Jérusalem, Frère-Mineur. — Le Bienheureux Jean de l'Alverne, Frère-Mineur. — Le Bienheureux Nicolas d'Osimo, Frère-Mineur. — La Bienheureuse Dorothee d'Underwald. — Le Vénérable Claude Bernard, dit le Pauvre-Prêtre. — Mémoire de la très-sainte Vierge. — Martyrologe romain. — Additions des autres martyrologes. — Martyrologe de la dernière persécution.

SAINT VICTORIEN ET SES COMPAGNONS,

MARTYRS.

Genséric, dont l'arianisme avait fait le persécuteur furieux de l'Église, étant mort le 25 janvier 477, son fils Hunéric lui succéda, et d'abord il toléra les Catholiques. Il leur permit même d'élire un Évêque, qui succéda à saint Deogratias, mort depuis vingt-quatre ans. Eugène, homme de grande sainteté, fut choisi pour être le pasteur de cette Église affligée : et bientôt la jalousie que les ariens conçurent de sa vertu et de sa réputation fit renouveler la persécution qui semblait être ralentie depuis la mort de Genséric. Elle fut si violente qu'il ne s'était rien vu de plus cruel ni de plus inouï sous les empereurs païens. Elle était tombée d'abord sur les vierges consacrées à Dieu, puis sur les ecclésiastiques, et s'était répandue ensuite sur tous les fidèles. Mais ses derniers efforts parurent par le sanglant édit que Hunéric publia le 24 de février de l'an 484.

Ce fut environ deux mois après qu'arriva le martyr de Victorien, l'un des grands seigneurs de l'Afrique. Il était de la ville d'Adrumète, dans la Byzacène, et avait la dignité de gouverneur

de Carthage, sous l'ancien titre de proconsul. Il s'était toujours acquitté avec beaucoup de fidélité de toutes les charges auxquelles Hunéric l'avait employé. Ce prince, en exécution de son édit, ayant banni trois cents Évêques et livré à la mort plusieurs fidèles, manda à Victorien que s'il faisait sans résistance ce qu'il souhaitait de lui touchant sa religion, il aurait pour lui plus de considération que pour aucun autre de sa cour.

Victorien, sans s'émouvoir, lui répondit par le même exprès « qu'on pouvait le faire brûler, l'exposer aux bêtes ou le tourmenter par tout autre supplice, mais qu'on ne le ferait jamais consentir à ce qu'on désirait de lui; qu'il avait été baptisé dans l'Église catholique; que, quand même il n'y aurait point d'autre vie que la vie présente, il ne pourrait jamais se résoudre pour une gloire vaine à se rendre ingrat et à manquer de fidélité à Celui qui lui avait confié le précieux dépôt de la foi. » Cette réponse irrita la fureur de Hunéric, de telle sorte qu'il ne trouva point de supplices assez cruels pour le tourmenter. Le Saint les endura tous dans la vue de Dieu avec beaucoup de courage. Il termina heureusement sa course dans ce glorieux combat, où il remporta la couronne du martyre.

Les martyrologes anciens et modernes font mention de ce saint Martyr le 23 mars, et lui associent ordinairement quatre compagnons, qui n'ont peut être pas souffert dans le même temps, ni dans le même lieu. Deux d'entre eux, qui étaient frères, habitants de la ville d'Aquerège, dans la province de Byzacène, ayant été conduits à Tambaye ou Tabade, autre ville de la même province, firent voir dans une généreuse confession de la foi catholique que la grâce de Jésus-Christ les tenait encore plus étroitement unis que le sang.

Ils s'étaient promis par serment, dans la confiance qu'ils avaient en Dieu, de mourir ensemble d'un même supplice, et ils prièrent les bourreaux de leur faire cette grâce.

On commença par les pendre avec des poids attachés aux pieds, et l'un d'eux, pressé par la douleur, demanda qu'on le détachât, et qu'on lui donnât un peu de trêve. L'autre, l'ayant entendu du gibet où il était aussi attaché, et craignant qu'il ne renonçât la

foi, lui cria : « Gardez-vous bien de le faire. Ce n'est pas ce que nous avons promis à Jésus-Christ. Nous avons juré sur son Corps et son Sang de souffrir la mort ensemble pour la confession de son nom. »

Ces paroles ranimèrent le courage de ce frère, qui, résolu à soutenir le combat jusqu'à la fin, s'écria : « Ajoutez supplice à supplice, exercez sur nous tout ce que la cruauté pourra vous inspirer : je veux souffrir tous les tourments que souffrira mon frère. »

On les brûla avec des lames de fer rouge ; on les déchira avec des crochets et des ongles de fer ; on les tourmenta si longtemps et en tant de manières, que les bourreaux lassés furent contraints de s'arrêter et d'abandonner leurs victimes, sur lesquelles on ne voyait ni meurtrissures, ni autres marques des tourments.

Deux autres Martyrs sont encore honorés en ce jour. Ils souffrirent dans la même persécution, et selon toutes les apparences dans Carthage. C'étaient deux marchands de la ville, qui portaient tous deux le même nom de Frumence. Ils reçurent ensemble la couronne ; mais saint Victor, évêque de Vite, dans la province de Byzacène, qui a écrit toute l'histoire de cette cruelle et longue persécution de l'Église d'Afrique sous les Vandales, ne nous a laissé aucun détail du combat de ces deux fidèles.

SAINT LIBÉRAT,

MÉDECIN A CARTHAGE,

ET SAINTE GERMAINE, SA FEMME,

MARTYRS.

Libérat, médecin à Carthage, dans le temps où les Vandales ariens dominaient en cette ville, exerçait son art avec un grand dévouement ; car il soignait avec amour les fidèles, et ne manquait jamais de les encourager à persévérer. Sa femme, la pieuse Germaine, faisait de son mieux auprès des femmes pour les animer à maintenir leur foi. C'était en 484. Hunéric et ses ministres firent arrêter Libérat et Germaine, qu'on mit dans des prisons séparées. Libérat, interrogé sur sa foi, se déclara Catho-

lique et se montra inébranlable. Les agents, se figurant qu'il serait plus facile d'ébranler sa femme, allèrent lui dire que son mari se soumettait à l'ordre du roi, et qu'elle devait l'imiter. — « Permettez alors que je le voie, dit-elle, et j'espère que nous agirons d'accord. »

On la conduisit donc au tribunal, où, dès qu'elle aperçut son mari, elle lui cria : « Malheureux ! tu veux donc périr éternellement ? »

Étonné de ce reproche, il lui répondit : « Je suis toujours fidèle à Jésus-Christ, et j'espère bien ne jamais abandonner la vraie foi. » Ainsi la fourberie des ariens tourna à leur confusion.

Hunéric les exila, en leur arrachant leurs enfants. Libérat en fut péniblement attristé. Mais sa généreuse femme lui dit : « Nous les donnons à Jésus-Christ, qui sera leur soutien comme il a été le nôtre. »

Et ils partirent pour l'exil, où l'on rapporte qu'ils souffrirent le martyre, mais sans en donner les détails. On les honore le 23 mars. »

LES DOUZE ENFANTS DE CHŒUR DE CARTHAGE,

CONFESSEURS DE LA FOI.

Victor de Vite, à qui nous devons le récit qui précède, raconte encore l'histoire de douze enfants généreusement et glorieusement attachés à la foi. Un nommé Touchar ou Theucaire, autrefois lecteur dans l'Église, et alors apostat, fit séparer d'avec les ecclésiastiques du clergé de Carthage, que les persécuteurs ariens faisaient marcher en exil, douze jeunes enfants de chœur qui chantaient parfaitement bien, et qui avaient été ses disciples. Ces pauvres enfants, se voyant ainsi arrêtés, conçurent une telle crainte de tomber dans le précipice de l'erreur où on voulait les jeter, qu'ils embrassaient avec soupirs et avec larmes les genoux de leurs compagnons, afin de ne se point séparer d'eux. Mais les hérétiques, mettant l'épée à la main, les entraînèrent violemment et les ramenèrent à Carthage.

Au lieu d'user de caresses à leur égard pour les gagner, comme il semble que la vue d'un âge si tendre aurait dû le leur

inspirer, ils ne songèrent qu'à les intimider par des menaces. Mais ces généreux enfants firent voir que leur sagesse dépassait leur âge, et donnèrent des marques d'une constance qu'on aurait à peine exigé des hommes faits.

Les ariens, irrités et tout confus de se voir surmontés par des enfants, les firent durant plusieurs jours meurtrir à coups de bâton, et ils avaient soin d'augmenter d'un moment à l'autre la violence de leurs douleurs, par de nouvelles plaies qu'on ajoutait aux premières.

Dieu les fortifia néanmoins de telle sorte que la faiblesse de leur âge ne succomba point sous les tourments et que leur esprit s'affermît de plus en plus dans la foi.

Carthage les honora depuis, ajoute saint Victor de Vite, avec une affection non pareille, et elle regardait comme douze Apôtres cette troupe de douze enfants. Ce qui permet de croire qu'ayant survécu à la persécution, ils furent regardés avec honneur et traités avec estime après la mort du roi Hunéric, qui eut lieu vers la fin de la même année.

L'historien témoigne que dans le temps où il écrivait, ces enfants demeuraient encore ensemble, qu'ils chantaient toujours ensemble comme auparavant, et qu'ils se glorifiaient ensemble dans le Seigneur.

Toutes ces cruautés, et bien d'autres encore, avaient lieu en l'an 484. Hunéric, qui avait banni quatre mille neuf cent soixante-six ecclésiastiques et fait périr quarante mille Catholiques, mourut cette même année de la maladie qui frappa Hérode et Antiochus, mangé des vers. Grégoire de Tours raconte que, devenu en quelque sorte enragé, il se mangeait les mains ; et Victor de Vite dit que ses entrailles sortirent de son corps, comme il était arrivé à Arius, dont il suivait les voies.

SAINT CRESCENCE OU CRESCONE,

MARTYR.

L'épouvante que causaient les violences impitoyables des ariens à Carthage fit que plusieurs fidèles s'en allèrent se cacher dans des cavernes ou dans des forêts. Comme ils manquaient de

tout, plusieurs y mouraient avec la consolation d'avoir conservé à Jésus-Christ et à l'Église une fidélité inviolable. Ainsi on trouva dans une caverne de la montagne de Zicque le corps d'un prêtre nommé Crescone ou Crescence, qui était mort d'inanition depuis plusieurs jours, et on l'honora comme Martyr avec saint Libérat et les autres.

SAINT TURIBE OU TORIBIO,

ARCHEVÊQUE DE LIMA¹.

Saint Toribio ou Turibe, second fils du seigneur de Mogrobejo, naquit le 16 novembre 1538. Il fit connaître dès son enfance un goût décidé pour la vertu et une extrême horreur du péché. Ayant un jour rencontré une pauvre femme transportée de colère à l'occasion d'une perte qu'elle venait de faire, il lui parla de la manière la plus touchante sur la faute qu'elle commettait, et lui donna, pour l'apaiser, la valeur de la chose qu'elle avait perdue. Il avait une tendre dévotion à la très-sainte Vierge; chaque jour il récitait son office avec le Rosaire, et il jeûnait tous les samedis en son honneur. Pendant qu'il fréquentait les écoles publiques, il se retranchait une partie de son dîner, quoique très-frugal, pour en assister les pauvres. Il portait si loin les austérités de la mortification qu'on était obligé de modérer son zèle.

Il commença ses hautes études à Valladolid, et alla les achever à Salamanque.

Le roi Philippe II, qui le connut de bonne heure, en faisait un cas particulier. Il récompensa son mérite par des places distinguées, et le fit président ou premier magistrat de Grenade. Le Saint remplit cette charge pendant cinq ans avec une intégrité, une prudence et une vertu qui lui acquirent une estime générale. C'était ainsi que Dieu préparait les voies à son élévation dans l'Église.

Le malheureux état où la religion était dans le Pérou exigeait un pasteur qui fût véritablement animé de l'esprit des Apôtres, et ce pasteur, la grâce l'avait formé dans la personne

¹ Emprunté à Godescard.

de Turibe. L'archevêché de Lima étant devenu vacant, il y fut nommé par le roi. Jamais peut-être on ne vit de choix plus universellement approuvé. On regardait Turibe comme le seul homme capable de remédier aux scandales qui empêchaient la conversion des infidèles. Le Saint fut consterné en apprenant la nouvelle de sa nomination ; il se jeta aux pieds de son Crucifix, et là, fondant en larmes, il pria Dieu de ne pas permettre qu'on lui imposât un fardeau qui ne pouvait manquer de l'écraser.

Il écrivit au conseil du roi des lettres où il représentait son incapacité avec les couleurs les plus fortes ; il passait ensuite aux canons de l'Église, qui défendent expressément d'élever des laïques à l'épiscopat ; mais on n'eut pas égard à sa lettre, et il fallut qu'il donnât son consentement. Son humilité toutefois ne resta pas sans récompense ; elle fut pour lui la source de ces grâces abondantes dont l'effet se manifesta depuis dans l'exercice de son ministère.

Turibe voulut recevoir les quatre ordres mineurs en quatre dimanches différents, afin d'avoir le temps d'en faire les fonctions ; il reçut ensuite les autres ordres, puis fut sacré évêque. Il s'embarqua sans délai pour le Pérou, et prit terre près de Lima en 1581. Il était alors dans la quarante-troisième année de son âge.

Le diocèse de Lima a cent trente lieues d'étendue le long des côtes, et comprend, outre plusieurs villes, une multitude innombrable de villages et de hameaux, dispersés sur la double chaîne des Andes, qui passent pour les plus hautes montagnes du monde. Quelques chefs des Européens, qui les premiers firent la conquête de ce pays, s'étaient laissé conduire par les mouvements d'une ambition démesurée et d'une avarice insatiable ; ils s'étaient dépouillés de tout sentiment d'humanité ; ils avaient traité les sauvages plutôt en tyrans qu'en vainqueurs.

Le pays fut ensuite embrasé par le feu des guerres civiles et des dissensions domestiques. Ce n'était partout que cruautés et perfidies, que trahisons et débauches. En vain la cour d'Espagne voulut s'opposer au mal : il avait jeté de si profondes racines qu'il paraissait incurable.

Le saint Archevêque fut attendri jusqu'aux larmes à la vue de tant de désordres, et il résolut de tout entreprendre pour en arrêter le cours. Une prudence consommée, jointe à un zèle actif et vigoureux, lui aplanit toutes les difficultés. Peu à peu il vint à bout d'extirper les scandales publics et d'établir le règne de la piété sur les ruines du vice.

Immédiatement après son arrivée, il entreprit la visite de son vaste diocèse. Il ne serait pas possible de donner une juste idée des fatigues et des dangers qu'il eut à essuyer. On le voyait gravir des montagnes escarpées, couvertes de glaces ou de neige, pour aller porter des paroles de consolation et de vie dans les pauvres cabanes des Indiens. Souvent il voyageait à pied, et comme les travaux apostoliques ne fructifient qu'autant que Dieu les seconde, il priait et jeûnait sans cesse pour attirer la miséricorde divine sur les âmes confiées à ses soins.

Il mettait partout des pasteurs savants et zélés, et procurait le secours de l'instruction et des Sacraments à ceux qui habitaient les rochers les plus inaccessibles.

Persuadé que le maintien de la discipline influe beaucoup sur les mœurs, il en fit un des objets importants de sa sollicitude. Il régla qu'à l'avenir on tiendrait tous les deux ans des synodes diocésains, et des synodes provinciaux tous les sept ans. Il était inflexible par rapport aux scandales du clergé et surtout lorsqu'il s'agissait de l'avarice. Dès que les droits de Dieu et du prochain étaient lésés, il en prenait la défense sans avoir égard à la qualité des personnes ; il se montrait tout à la fois et le fléau des pécheurs publics et le protecteur des opprimés.

La fermeté de son zèle lui suscita des persécutions de la part des gouverneurs du Pérou, gens qui, avant l'arrivée du vertueux vice-roi François de Tolède, ne rougissaient pas de tout sacrifier à leurs passions et à leurs intérêts particuliers. Il ne leur opposa que la douceur et la patience, sans toutefois rien relâcher de la sainteté des règles ; et comme quelques mauvais Chrétiens donnaient à la loi de Dieu une interprétation qui favorisait les penchans déréglés de la nature, il leur représenta, d'après Tertullien, que Jésus-Christ *s'appelait la vérité et non pas la*

coutume, et qu'à son tribunal nos actions seraient pesées, non dans la fausse balance du monde, mais dans la balance du sanctuaire.

Avec une telle conduite, le saint Archevêque ne pouvait manquer d'extirper les abus les plus invétérés ; aussi les vit-on disparaître presque tous. Les maximes de l'Évangile prirent le dessus, et on les pratiquait avec une ferveur digne des premiers siècles du Christianisme.

Turibe, pour étendre et pour perpétuer l'ouvrage de son zèle, fonda des séminaires, des églises, des hôpitaux, sans vouloir permettre que son nom fût inséré dans les actes de fondation. Lorsqu'il était à Lima, il visitait tous les jours les pauvres malades des hôpitaux ; il les consolait avec une bonté paternelle, et leur administrait lui-même les Sacrements.

La peste ayant attaqué une partie de son diocèse, il se priva de son nécessaire, afin de pourvoir aux besoins des malheureux. Il recommanda la pénitence comme le seul moyen d'apaiser la Ciel irrité ; il assista aux processions, fondant en larmes, et les yeux fixés sur un Crucifix, il s'offrit à Dieu pour la conservation de son troupeau. A ces actes de religion, il joignit des prières, des veilles et des jeûnes extraordinaires, qu'il continua tant que la peste fit sentir ses ravages.

Il affrontait les plus grands périls quand il était question de procurer à une âme le plus petit avantage spirituel. Il eût voulu donner sa vie pour son troupeau, et il était sans cesse dans la disposition de tout souffrir pour l'amour de Celui qui a racheté les hommes par l'effusion de son sang. Lorsqu'il apprenait que de pauvres Indiens erraient sur les montagnes et dans les déserts, il entrait dans les sentiments du bon Pasteur, et allait chercher ces brebis égarées. L'espérance de les ramener au bercail le soutenait au milieu des fatigues et des dangers qu'il était obligé d'essuyer. On le voyait parcourir sans crainte d'affreuses solitudes, habitées par les lions et les tigres.

Il fit trois fois la visite de son diocèse. La première de ses visites dura sept ans, la seconde cinq et la troisième un peu moins. La conversion d'une multitude innombrable d'infidèles en fut le

fruit. Le Saint étant en route s'occupait ou à prier, ou à s'entretenir de choses spirituelles. Son premier soin, en arrivant quelque part, était d'aller à l'église répandre son cœur au pied des autels.

L'instruction des pauvres le retenait quelquefois deux ou trois jours dans le même endroit, quoiqu'il y manquât des choses les plus nécessaires à la vie. Les lieux les plus inaccessibles étaient honorés de sa présence. En vain lui représentait-on les dangers auxquels il exposait sa vie; il répondait que Jésus-Christ étant descendu du Ciel pour le salut des hommes, un pasteur devait être disposé à tout souffrir pour sa gloire. Il prêchait et catéchisait avec un zèle infatigable, et ce fut pour se mettre en état de mieux remplir cette importante fonction qu'il apprit dans un âge fort avancé les différentes langues que parlaient les sauvages du Pérou.

Il disait tous les jours la Messe avec une piété angélique, faisant une longue méditation avant et après cette grande action. Il se confessait ordinairement tous les matins pour se purifier plus parfaitement des moindres souillures. La gloire de Dieu était la fin de toutes ses paroles et de toutes ses actions, ce qui rendait sa prière continuelle. Néanmoins il avait encore des heures marquées pour prier; alors il se retirait en son particulier et traitait avec Dieu de ses besoins, ainsi que de ceux de son troupeau. Dans ces moments, un certain éclat extérieur brillait sur son visage. Son humilité ne le cédait pas à ses autres vertus : de là ce soin extrême à cacher ses mortifications et ses autres bonnes œuvres. Sa charité pour les pauvres était immense; sa libéralité les embrassait tous indistinctement. Il s'intéressait cependant d'une manière particulière aux besoins des pauvres honteux.

Ce bon Saint eut la gloire de renouveler la face de l'Église du Pérou, et s'il n'en fut pas le premier Apôtre, il fut au moins le restaurateur de la piété, qui y était presque généralement éteinte. Les décrets portés par les Conciles provinciaux qui se tinrent sous lui seront à jamais des monuments authentiques de son zèle, de sa piété, de son savoir et de sa prudence. On les a regardés

comme des oracles, non-seulement dans le Nouveau-Monde, mais dans l'Europe et à Rome même.

Turibe tomba malade à Santa, ville qui est à cent dix lieues de Lima; il était alors occupé à faire la visite de son diocèse. Il prédit sa mort et promit une récompense à celui qui lui apprendrait le premier que les médecins désespéraient de sa vie. Il donna à ses domestiques tout ce qui servait à son usage; le reste de ses biens fut légué aux pauvres. Il voulut être porté à l'église pour y recevoir le saint Viatique; mais il fut obligé de recevoir l'Extrême-Onction dans son lit. Il répétait continuellement ces paroles de saint Paul : *Je désire d'être affranchi des liens du corps, pour me réunir à Jésus-Christ.*

Dans ses derniers moments, il fit chanter par ceux qui étaient autour de son lit ses autres paroles : *Je me suis réjoui à cause de ce qui m'a été dit : Nous irons dans la maison du Seigneur.* Il mourut le 23 mars 1606, en disant avec le Prophète : *Seigneur, je remets mon âme entre vos mains.*

L'année suivante, on transporta son corps à Lima, et il fut trouvé sans aucune marque de corruption. L'auteur de sa Vie et les actes de sa canonisation rapportent que, de son vivant, il ressuscita un mort et guérit plusieurs malades. Après sa mort, il s'opéra plusieurs miracles par la vertu de son intercession. Turibe fut béatifié en 1679 par Innocent XI, et canonisé en 1726 par Benoît XIII.

SAINT EUSÈBE,

ÉVÊQUE DE SAINT-PAUL-TROIS-CHATEAUX.

L'Église de Trye-Châteaux compte trois Évêques avant saint Paul, dont elle a pris le nom, et que l'on croit avoir assisté au Concile de Valence en 374. Ces trois premiers Évêques sont saint Sulpice, saint Eusèbe et saint Torquat. Le saint Eusèbe qu'on honore aujourd'hui n'est donc que le deuxième évêque de ce nom, car il vivait au vi^e siècle, et avant son épiscopat il souscrivit au quatrième Concile de Paris, où il avait été envoyé par Victor, son prédécesseur. Il mourut au commencement du vu^e siècle.

SAINT BENOIT OU BÉNÉDET,

SOLITAIRE.

Saint Grégoire le Grand, étant retiré dans son monastère de Saint-André, qu'il avait fondé à Rome et dont il était abbé, y vécut avec un religieux plus âgé que lui, de la conversation duquel il témoigne avoir retiré beaucoup de fruit et d'édification. Ce religieux lui parla un jour d'un jeune solitaire appelé Benoît, qui menait une vie très-sainte et très-régulière à douze ou treize lieues de Rome, et dont le mérite éclata par deux miracles. Le saint Pape ne nous a fait connaître la sainteté de Benoît que par cette mention, qui l'a fait insérer dans le martyrologe romain.

Il raconte que les Goths, sous le règne de leur roi Totila, voulurent brûler le solitaire Benoît avec le petit monastère où il demeurait; mais qu'ayant mis le feu à l'entour, les flammes consumèrent tout, excepté le monastère.

Ce prodige, loin de les adoucir, les irrita encore davantage. Ils tirèrent le religieux de sa cellule, et voyant un four que l'on chauffait pour y cuire du pain, ils le jetèrent dedans, et bouchèrent le four. Mais Dieu lui conserva encore la vie, et il n'eut ni le corps, ni les habits même endommagés de l'ardeur du feu.

SAINT PROCULE,

ÉVÊQUE DE VÉRONE.

Vérone a été un siège épiscopal dès les premiers temps, et saint Procule fut son quatrième évêque; il confessait généreusement la foi de Jésus-Christ, quand s'éleva l'horrible persécution de Dioclétien. Il fut arrêté, souffleté, accablé de coups de bâton, puis expulsé de sa ville pendant qu'on pillait sa maison.

Il se réfugia dans une solitude, où, s'il ne pouvait plus confesser, il priait sans relâche pour son peuple.

Quand l'épouvantable tempête fut calmée enfin, il revint à Vérone, consola son troupeau décimé, et mourut en paix sous le règne de Constantin le Grand. On le fête le 23 mars et le 9 dé-

tembre ; son corps fut retrouvé en 1492 avec ceux de trois autres Saints.

SAINT ÉTHELWOLD,

DISCIPLE DE SAINT CUTHBERT.

Éthelwold ' était un saint prêtre qui avait toujours vénéré saint Cuthbert, à qui il devait le bonheur de marcher avec amour dans la voie de la perfection. Ordonné prêtre, il s'était épuisé à la recherche des âmes ; puis, cédant à la fatigue, il s'était retiré dans le monastère de Rippon, et il en avait pris l'habit.

Mais en 688, apprenant la mort bienheureuse de saint Cuthbert, il s'était rendu à Lindisfarne pour habiter la solitude où ce saint Évêque avait rendu son âme à Dieu. Il y passa les douze dernières années de sa vie, et il y mourut dans une grande sainteté vers l'an 700. Ses reliques, transférées plus tard à la cathédrale de Durham, devraient y être encore.

LE BIENHEUREUX MERBOD,

SOLITAIRE ET MARTYR.

Merbod, frère d'Ulrich, comte de Brégentz, fils d'une grande famille, fut entraîné par le désir de sauver son âme à la vie ecclésiastique. Il prit l'habit religieux dans le monastère de Mer-craw, au diocèse de Constance, et là sa piété et sa science le menèrent au sacerdoce.

Désirant vivre hors du monde et se consacrer aux plus délais-sés, il demanda qu'on lui fit une cellule dans une forêt voisine, où il pourrait instruire, encourager et consoler les pauvres gens qui travaillaient là. Il obtint ce qu'il désirait, et dès lors, il s'oc-cupa d'instruire les ignorants, d'éclairer les pécheurs et d'extir-per les vices de la population grossière qui vivait dans son voi-sinage. Il y fit beaucoup de bien, et Dieu bénit visiblement ses efforts.

Mais il y avait dans cette rude population, qui occupait tout son zèle, des criminels qui repoussaient le salut. Irrités un jour

¹ Son nom latin est Odivaldus.

de ses remontrances, ils vinrent la nuit à sa cellule et l'assassinèrent.

Ce fut un grand deuil au matin parmi ce peuple, dont le plus grand nombre chérissait le digne prêtre. Ses Frères du monastère vinrent chercher son corps, que le Ciel illustra de plusieurs miracles, et son tombeau fut visité par de nombreux pèlerins.

Saint Merbod gagna la couronne le 23 mars 1120.

LE BIENHEUREUX JOSEPH ORIOL,

PRÊTRE DE BARCELONE.

Dans la ville de Barcelone, le 23 novembre de l'an 1630, naquit le Bienheureux Joseph Oriol. Son père était fabricant de soie et s'appelait Jean Oriol, sa mère Gertrude Bugugna. Le démon eut peu de temps pouvoir sur son âme, car il fut baptisé le jour même de sa naissance dans l'église de Saint-Pierre-des-Puelles, où il reçut pour protecteurs le grand Patriarche saint Joseph, le vaillant général des armées de Dieu, l'Archange Saint-Michel, et l'illustre thaumaturge saint Antoine de Padoue.

Le Bienheureux perdit son père lorsqu'il n'avait encore que dix-huit mois ; c'était pendant la grande peste de Barcelone. Sa mère se remaria à un honnête cordonnier nommé Dominique Pujolar, homme pieux, et qui se prit d'une singulière affection pour Joseph. Il le plaça chez les chapelains de l'église paroissiale de Sainte-Marie-de-la-Mer ; il y servait les messes, arrangeait les autels, appropriait la sacristie, en même temps qu'il apprenait à lire et à écrire avec les premières notions de la musique. Sa piété se manifesta dès cet âge si tendre : il se retirait souvent dans la chapelle du très-saint Sacrement et y passait de longues heures en prières. Les chapelains, charmés de ses dispositions, engagèrent ses parents à l'envoyer aux écoles de l'université, dans le désir qu'il pût devenir prêtre un jour.

Cependant son beau-père était mort, et sa mère, restée veuve une seconde fois, était tombée dans une extrême pauvreté. Le Bienheureux fut donc forcé de se retirer chez sa nourrice, Catherine Brughera, femme d'un ouvrier de Barcelone. Ces braves gens lui donnèrent une petite chambre tout au haut de leur

maison et le traitèrent comme un fils. Ils eurent soin qu'il reçût le sacrement de Confirmation, s'inquiétant des besoins de son âme autant que de ceux du corps. Au reste le Bienheureux ne sortait de sa petite chambre que pour aller à l'église ou aux écoles. Ses maîtres l'aimaient pour ses talents, et ses camarades pour son aimable caractère; ses parents adoptifs étaient fiers et heureux de ses succès. Un seul nuage vint troubler cette paix.

Un jour Catherine coulait la lessive et Joseph s'entretenait avec elle dans la cuisine. Antoine entre en ce moment : un soupçon atroce lui traversa l'esprit. Dieu le découvrit aussitôt à son serviteur, qui, pour prouver la pureté de son intention, étendit ses mains sur des charbons ardents. Le feu respecta ces mains innocentes. Antoine, frappé de ce prodige et de voir que sa pensée avait été découverte, sortit dans le moment; mais le soir, pendant le souper, le remords surmontant sa fierté, il demanda pardon avec des larmes à son fils adoptif et à sa femme de ses soupçons.

Depuis ce jour le Bienheureux ne sortit plus de sa chambre pendant sept ans que pour aller à l'église entendre la Messe, se confesser et recevoir la sainte Communion. Il dut peut-être à cette vie si retirée une maladie de nerfs avec une dislocation de l'os de la cuisse, qui lui causa de grandes douleurs et ne lui laissa longtemps aucun repos. Le saint jeune homme se confia à la Providence, ne voulant point voir de médecins. Quand Dieu l'eut assez éprouvé, il lui rendit tout d'un coup la santé, en récompense de sa patience et de sa foi.

En 1674, le Bienheureux, qui avait un peu plus de vingt-trois ans, reçut le bonnet de docteur en théologie. L'Évêque de Girone, espérant l'attirer à lui, le pourvut d'un bénéfice simple de Sainte-Eugénie-de-Villaromana. Don Marc-Antoine Milans y ajouta la promesse d'un revenu de cinquante écus pour remplacer le titre patrimonial qui lui manquait; et, à l'aide de ce double secours, il put être ordonné prêtre le 30 mai 1675, à l'âge de vingt-cinq ans. Il dit sa première Messe avec une ferveur angélique chez les chapelains de Sainte-Marie-de-la-Mer, ses bienfaiteurs et ses amis.

La reconnaissance le porta d'abord à entrer dans le diocèse de Girone ; mais réfléchissant combien sa mère était pauvre, et quel devoir impérieux c'était pour lui de la secourir, il entra comme précepteur dans la maison de don Thomas Gasneri, mestre-de-camp des armées du roi. Il y vécut d'une manière exemplaire, et il y était vénéré comme un homme du Ciel. Cependant Dieu daigna lui montrer combien il était éloigné de la perfection. La table de don Thomas était toujours splendidement servie ; un jour que le Bienheureux voulut prendre d'un mets délicat, trois fois son bras fut repoussé par une force invincible. Il comprit que Dieu l'appelait à la pénitence, et fidèle à sa voix, il résolut de ne plus paraître à la table de son maître. Dès lors sa vie ne fut plus qu'un long jeûne, qui ne finit qu'à sa mort. Ceci arriva en l'an 1677, comme il était dans sa vingt-septième année.

Il jeûnait donc tous les jours au pain et à l'eau, et pendant le Carême il prolongeait son jeûne jusqu'au soir. Le pain dont il mangeait était toujours dur et de la plus mauvaise qualité ; il l'allait acheter lui-même, et quand il ne le trouvait pas à son gré il l'échangeait aux pauvres pour de vieux morceaux de pain dont ils ne voulaient plus. Les jours de fête, il ajoutait à son ordinaire quelques herbes crues ou cuites, mais sans aucun accomodement, pas même de sel. Jamais plus il ne but de vin. Il passa une fois le Carême tout entier sans rien manger de la semaine, excepté le dimanche. En revanche il faisait à Pâques un petit festin, quelquefois d'une sardine ou d'un peu de soupe, afin de prendre part à la joie de tous les Chrétiens pour la Résurrection de Notre-Seigneur.

Il ne put, à son grand regret, cacher ses austérités : les domestiques s'en aperçurent, le peuple le sut, et quand il passait dans les rues, on l'appelait le docteur *au pain et à l'eau*. Quelquefois on l'insultait de paroles ou de coups ; il s'en réjouissait, heureux de ressembler en cela à Notre-Seigneur.

Ses vêtements étaient toujours propres et décents ; mais il portait sous la soutane une grosse chemise de marinier et de rudes cilices. Il se donnait la discipline avec tant de force qu'on entendait les coups malgré toutes ses précautions. Il dormait peu et

finir par se réduire à deux heures de sommeil. Il s'attachait une bougie allumée à l'une de ses mains et quand le feu brûlait sa chair, il fallait bien qu'il se réveillât. Il ne dormait point sur un lit, mais sur une chaise, afin de contrarier la nature jusque dans ses plus impérieux besoins.

Il méditait continuellement la vie de Notre-Seigneur selon la méthode de saint Ignace, qui était aussi celle de saint Philippe de Néri et de sainte Thérèse. Tous les jours il se confessait avant de dire la sainte Messe, et il employait au moins une demi-heure à faire action de grâces après le saint Sacrifice.

Telle était la vie qu'il menait chez don Thomas depuis neuf ans, lorsque le 21 janvier de l'an 1686 sa mère mourut. N'ayant plus dès lors à pourvoir qu'à ses propres besoins, il partit pour Rome, emportant avec lui les regrets affectueux de son maître et de toute sa maison. Le vicaire général de Barcelone lui donna les meilleures recommandations, afin qu'il pût obtenir à Rome un bénéfice qui déchargeât don Marc-Antoine Milans de la rente qu'il lui payait à titre de patrimoine. Le Bienheureux fit ce long voyage à pied, et il y employa près de trois mois. Quelle fut sa joie en voyant la ville sainte, en disant la Messe au tombeau des saints Apôtres, en visitant tant de sanctuaires célèbres ! ceux-là pourront le comprendre qui ont visité comme lui cette terre bénie.

On ne sait où il habita dans Rome. Au bout de huit mois, au commencement de l'an 1687, le Pape Innocent XI le pourvut d'un bénéfice dans l'église de Notre-Dame-du-Pin, à Barcelone. Le Bienheureux resta encore quelque temps dans Rome, soit qu'il voulût revoir une dernière fois toutes les églises, tous les sanctuaires où il priait, soit qu'il attendît l'expédition de ses lettres.

Quand il fut de retour à Barcelone, après qu'on l'eut mis en possession de son bénéfice, ses confrères le nommèrent leur infirmier. Il accepta cette charge avec joie. Il visitait souvent ceux d'entre eux qui étaient malades, les consolait, les secourait de son argent, s'ils étaient dans le besoin. Il était presque riche de son bénéfice, mais il ne s'en réservait rien pour lui. Il habitait

une pauvre petite chambre de loyer, au plus haut étage, et tout son mobilier se composait d'un Crucifix, d'une table de travail, d'une chaise, d'un banc, de quelques livres, d'une malle, où il mettait ses habits, d'une cuvette et d'un pot-à-eau : c'était toutes ses richesses. Il lavait lui-même ses mouchoirs et ses chemises, afin d'économiser pour ses chers pauvres.

A la fin du mois, quand il recevait son argent, il le distribuait aussitôt à la porte de l'église. Les pauvres savaient le jour et s'y réunissaient en foule. Il leur donnait tout ce qu'ils demandaient : il ne pouvait rien garder. Un soir, il se rappela qu'il lui restait une toute petite pièce de monnaie ; il descendit pour la donner à un pauvre, afin de pouvoir dormir en paix. Dieu multiplia quelquefois son argent pour qu'il pût suffire à ses aumônes. Quand on lui reprochait de ne rien conserver pour lui et de s'exposer à mourir de faim, il disait qu'il ne faisait que rendre aux pauvres ce qui leur appartenait, et que la Providence divine ne lui avait jamais manqué. Il se servait ordinairement d'un vieux peintre de ses amis pour faire ses aumônes, et beaucoup ne furent connues qu'après sa mort.

Sa charité ne s'arrêtait point aux besoins des pauvres en ce monde, elle les suivait au-delà du tombeau. Il pleurait souvent en voyant l'abandon où on laissait leurs âmes, et s'étonnait que les personnes pieuses qui avaient eu soin de leur corps ne leur continuassent point le secours bien plus utile de leurs prières. Il avait eu environ trois cents écus de la succession de sa mère ; il les donna à l'église de Notre-Dame-du-Pin, afin qu'on dit chaque mois quatre Messes pour les pauvres défunts à un autel privilégié.

Tout le temps que n'exigeaient point ses devoirs de bénéficier et ses oraisons, était employé au salut des âmes. Il confessait beaucoup de personnes, et il en conduisit quelques-unes jusqu'aux degrés les plus élevés de la perfection. Il avait une fois conseillé à une religieuse de faire chaque matin deux heures d'oraison avant le jour. Cette bonne religieuse s'excusa sur la difficulté de s'éveiller à temps. Soyez tranquille, dit le Bienheureux, je vous éveillerai moi-même. En effet, le lendemain, à

l'heure dite, elle entendit qu'on l'appelait par son nom et reconnut la voix de son confesseur. Elle se mit donc sur son séant, essaya de se lever ; mais la paresse l'emporta et elle se rendormit. Le jour suivant, le Bienheureux lui en fit des reproches : « Prenez garde, lui dit-il, Dieu vous demandera compte de ce dernier avertissement qu'il vous a donné contre votre paresse. » La religieuse, frappée comme d'un coup de foudre, sortit de son engourdissement, et s'élança avec courage dans les voies de la perfection.

On accusa le Bienheureux d'être trop sévère dans sa direction et de permettre à ses pénitentes des austérités qui nuisaient à leur santé : l'Évêque lui fit défendre de confesser désormais. Il se soumit avec une résignation admirable ; et comme un de ses amis l'en plaignait : Cela ne durera pas bien longtemps, lui dit-il. Cet ami lui demanda s'il croyait que l'Évêque dût mourir bientôt, et le Bienheureux lui confia qu'en effet sa mort était prochaine ; ce qui arriva comme il l'avait prédit. Le nouvel Évêque, qui l'estimait beaucoup, lui rendit aussitôt tous ses pouvoirs.

Après les confessions, le Bienheureux aimait à s'occuper de l'instruction des petits enfants : il les réunissait sur les places et les emmenait dans l'église de Notre-Dame-du-Pin, où il leur apprenait le catéchisme et leur faisait des instructions appropriées à leur âge. Il allait ensuite sous les remparts et aux portes de la ville évangéliser les soldats ; il leur faisait de petits cadeaux, leur parlait de Notre-Seigneur avec tant de douceur, d'amabilité, qu'ils le priaient de revenir les voir.

Mais toutes ses œuvres ne suffirent plus à son zèle, et il fut pris d'un désir ardent de convertir les infidèles, de donner à Dieu tout son sang par le martyre. Pourquoi, disait-il à Notre-Seigneur, avez-vous tant fait pour moi, tandis que je ne fais rien pour vous ? Vous êtes mort pour me sauver, et je ne mourrais pas pour vous glorifier ! Que d'âmes égarées, ô cher Sauveur ! et je les verrais périr sans les rappeler à vous ! Que d'aveugles qui ne vous aiment pas, parce qu'ils ne vous connaissent point, et je n'essaierais point de leur porter les pre-

mières lumières de la foi ! Heureux Xavier, qui vous a présenté tant d'âmes ! Heureux Martyrs, qui ont acheté tant de vies avec une seule mort ! Ne puis-je leur rendre un pareil service ? Est-ce que je n'affronterais pas bien pour vous tous les périls ? Ah ? mon doux Rédempteur, ne me tenez pas plus longtemps dans l'oisiveté. Voyez, Seigneur, je vous aime et je n'ai plus un moment de repos ; je me meurs pour vous ; je ne puis plus résister au feu qui me dévore. Où vais-je ? où trouverai-je la gloire de mon Dieu, la vie de mes frères et mon heureuse mort.

Emporté par ce désir du martyre, il partit un jour de Barcelone sans prévenir ses amis ; Dieu permit que deux prêtres vénérables de sa connaissance le rencontrèrent, et remarquant sa précipitation, son air enflammé, ils lui demandèrent où il allait.

— Je veux aller à Jérusalem, répondit le Bienheureux ; je veux essayer de convertir les infidèles, je ne puis plus résister.

— Mais, reprirent-ils, avez-vous au moins quelque argent pour un si long voyage ?

— Je n'ai rien, répondit-il naïvement ; j'avais encore quelques sous, je les ai donnés aux pauvres à la porte de la ville.

On eut beaucoup de peine à lui faire entendre qu'un dessein si grave demandait à être mûri par de longues réflexions. Enfin ils le persuadèrent et le ramenèrent à Barcelone.

Quand le peuple de la ville apprit qu'il avait failli perdre son bon père, celui que tout le monde appelait le *Saint*, qui réconciliait les familles, consolait les affligés, secourait tous les pauvres, ce fut une désolation générale. On se rassemblait en foule autour de lui, et tous lui demandaient en pleurant pourquoi il les voulait quitter, abandonner sa ville natale, sa patrie ?

— Laissez-moi aller, leur répondit le Bienheureux, laissez-moi aller où Dieu m'appelle. Jésus-Christ est mon père et le vôtre : le Ciel est notre vraie patrie ; nous ne devons pas avoir d'autre volonté que celle de notre Créateur et de notre Rédempteur. N'avez-vous pas de pitié, vous aussi, des pauvres infidèles ? Ne sont-ils pas nos frères, les fils du même Seigneur que nous, quoiqu'ils ne connaissent pas leur Père ? Ah ! que ne puis-je les convertir tous, leur ouvrir les portes du Ciel, leur donner la

vraie vie, arrosée de tant de sang divin. Quel bonheur si je pouvais y laisser la mienne et acquérir le Ciel à si bon marché! Y a-t-il fortune plus grande que de gagner l'éternité par une souffrance d'un moment?

Il fit son testament, partagea le peu qu'il avait entre ses parents, ses bienfaiteurs et ses pauvres, réservant une troisième part pour des prières en faveur de son âme; puis, après avoir embrassé ses amis, il partit pour Rome, afin de se mettre à la disposition de la congrégation de la Propagande, soit pour le Japon, soit pour tout autre pays de mission. C'était le 2 avril de l'an 1698, et il était âgé de quarante-sept ans.

Comme il sortait de la ville en habits de pèlerin, il distribua aux pauvres les quelques pièces de monnaie qui lui restaient. Ainsi dépouillé, il s'abandonna à la divine Providence, qui ne lui manqua pas.

Il en fit l'épreuve presque aussitôt. Un jeune homme l'avait voulu reconduire jusqu'à trois lieues de Barcelone. Arrivé à l'auberge, il se fit servir, comptant que le Bienheureux était en état de payer pour lui. Ne voulant point le laisser dans la peine, celui-ci fit avec son couteau des réaux, que Dieu changea en une véritable monnaie, et avec lesquels il paya l'hôtelier. Tout Barcelone connut ce miracle, et longtemps après sept vieillards purent l'attester encore dans les procès de canonisation.

Le Bienheureux continua sa route seul, à la garde de Dieu. Sur son chemin, dans les montagnes, quand il lui fallait traverser des rivières ou des torrents, il priait, et aussitôt il se trouvait sur le bord opposé. Il arriva ainsi à Marseille, où il rencontra une personne d'une grande piété, mais dont le nom nous est inconnu. Est-ce par ses conseils qu'il entra dans l'hôpital de cette ville pour y soigner les malades? Quoi qu'il en soit, il y tomba malade lui-même; on craignit même pour sa vie, et il perdit toute espérance du martyre.

Pendant qu'il était sur son lit de douleur, la très-sainte Vierge lui apparut. Cette bonne Mère vint consoler son enfant et l'encourager. Elle lui ordonna de retourner dans son pays et d'y consacrer le reste de sa vie à la guérison des malades, Dieu

lui faisant ce don en échange de sa charité et de son amour du martyre. Ainsi la Providence l'avait conduit dans cette épreuve, car ce n'était qu'une épreuve comme le sacrifice d'Abraham, pour lui donner l'occasion de plus grands mérites et le faire entrer en participation de sa puissance. Dieu ne le traite plus désormais comme un serviteur, mais comme un ami. Les miracles se multiplient dans sa vie : ses jours ne sont plus qu'une suite de visions, d'extases, de guérisons miraculeuses, de prodiges de tous genres. Il semble que toute la nature lui est soumise, que Dieu a remis dans ses mains la vie et la mort.

Il s'embarqua à Marseille, vers la fin du mois de mai 1698, sur une barque qui retournait à Barcelone. Pendant le trajet, il s'éleva une grande tempête ; les plus vieux matelots commençaient à trembler, mais le Bienheureux bénit la mer, et aussitôt les flots se calmèrent, le vent tomba, et le voyage s'acheva heureusement.

Le patron de la barque racontait encore qu'un jour le Bienheureux était en prière, à genoux sur le pont, lorsque, l'amour de Dieu l'emportant, il tomba en extase et fut enlevé à une très-grande hauteur. Les matelots coururent dans les vergues, dans la crainte qu'il ne retombât dans la mer ; mais, après un temps assez long, il redescendit au même endroit du navire où il avait commencé son oraison. Le capitaine ne pouvait raconter ce fait, dont tout son équipage et lui avaient été témoins, sans verser un torrent de larmes.

Quand le Bienheureux débarqua au port de Barcelone, une de ses pénitentes, prévenue par une inspiration divine, lui envoya ses vêtements de prêtre pour qu'il n'entrât pas dans la ville en habit de pèlerin ; mais ce saint homme était au-dessus de la vaine honte. Il alla visiter ses amis, reprendre possession de son bénéfice à l'église de Notre-Dame-du-Pin, comme si rien ne se fût passé. Tout le monde le revit avec joie. Ce fut comme un jour de fête pour toute la ville.

Quelque temps après, le patron de la barque, qui était sans doute dans le besoin, vint réclamer le prix du passage, qui était d'une pièce d'or. Le Bienheureux était alors dans la maison d'un

de ses meilleurs amis ; il pria cet ami de prendre de l'argent dans le tiroir d'une petite table qu'il lui indiqua. Celui-ci se mit à rire, sachant bien qu'il n'y avait rien ; mais sur ses instances il ouvrit le tiroir, trouva la pièce d'or, à son grand étonnement, et paya le patron.

Le Carême suivant, le même ami, qui était sans fortune et privé de travaux, ne sachant comment nourrir sa famille, s'en ouvrit au Bienheureux, qui lui dit de chercher dans tel endroit de sa maison. Cet homme y trouva une abondante provision de poisson salé, laquelle suffit amplement à tous ses besoins pendant le Carême.

Le bruit de ce prodige se répandit dans Barcelone, et bientôt toute la ville elle-même fut témoin des miracles du Bienheureux. Les malades accouraient en foule pour être guéris par une parole de sa bouche ou par l'imposition de ses mains ; ils venaient de tous les villages de la Catalogne ; on les y amenait d'une grande partie de l'Espagne, dans une étendue de près de deux cents lieues.

Tous les soirs, sur les trois heures, l'église de Notre-Dame-du-Pin se remplissait de ces pauvres infirmes ; le Bienheureux se rendait en habit de chœur à la chapelle du Saint-Sacrement ; il faisait d'abord un peu d'oraison devant Notre-Seigneur, puis aux pieds du Crucifix, et adressait aux malades une petite exhortation pour les engager à mettre leur confiance en Dieu, de qui seul dépend la santé. Il les faisait ensuite ranger le long de la table de communion, et s'arrêtant devant chacun d'eux, il leur imposait les mains ou faisait trois fois sur eux le signe de la Croix avec son pouce trempé dans de l'eau bénite. Il leur recommandait enfin d'être reconnaissants envers la très-sainte Trinité et de dire chaque jour trois *Pater* et trois *Ave*, avec trois *Gloria Patri* en son honneur.

Quand tous les malades s'étaient retirés, il allait au chœur et passait de longues heures à remercier Notre-Seigneur des grâces qu'il lui avait plu d'accorder par son ministère.

Si les malades étaient en état de péché mortel, il les prévenait doucement et en particulier de revenir un autre jour après

qu'ils se seraient réconciliés avec Dieu. Quelquefois on allait le chercher pour guérir ceux que l'on ne pouvait point transporter à l'église : il s'y rendait volontiers ; il fit même un voyage dans les pays voisins de Barcelone, afin d'épargner aux pauvres les dépenses du déplacement.

Il lui arriva dans ce voyage plusieurs faits miraculeux. Un jour qu'il passait une rivière, suivant sa coutume, en marchant sur les eaux, l'*Angelus* vint à sonner : le Bienheureux se mit aussitôt à genoux, comme s'il eût été sur la terre ferme, et dit sa prière, au grand étonnement de ceux qui étaient témoins de ce prodige.

Deux riches habitants de Barcelone le rencontrèrent sur la route et le prièrent de monter dans leur voiture ; le Bienheureux les remercia et continua son chemin à pied. Comme ceux-ci arrivaient au terme de leur course, quelle ne fut pas leur surprise de trouver au pied d'une croix, lisant son bréviaire, le saint homme, qu'ils avaient laissé bien loin derrière eux. Ils lui demandèrent comment il avait pu aller plus vite que leurs chevaux. Mais non, répondit-il ; j'ai été tout doucement, et me voilà !

On cite plusieurs traits de ce genre dans sa vie. Il se confessait tous les jours au couvent de Notre-Dame-des-Grâces, qui était situé hors des murs de Barcelone. De là à l'église Notre-Dame-du-Pin il y avait une bonne demi-heure de marche. Le Bienheureux ne quittait souvent son confesseur que quelques minutes avant midi, et toujours à midi précis il sortait de la sacristie pour dire la Messe.

Pendant son voyage, il logea chez une bonne femme, qui lui donna deux cierges pour l'éclairer pendant la nuit. Le Bienheureux se mit en prières et y resta jusqu'au jour. Le matin les cierges brûlaient encore, et la bonne femme remarqua qu'ils ne s'étaient point consumés, pesant le même poids que la veille.

Il guérissait dans les rues ceux qu'il rencontrait. Il voit un jour assis devant sa porte un forgeron dont la jambe était enlevée. Qu'avez-vous donc, demanda le Bienheureux ?

— J'ai, répondit le forgeron avec humeur, j'ai que voilà une

jambe qui sera demain dans le cimetière du Pin, car on va me la couper.

— Il faut avoir confiance en Dieu, reprit le Bienheureux, et lui touchant la jambe, il le quitta.

La nuit, cet homme dormit profondément; le matin quand il s'éveilla, il était guéri. Il courut bien vite à l'église remercier Dieu et son bienfaiteur.

Il y avait sur le seuil de Notre-Dame-du-Pin un cul-de-jatte qui se traînait-là chaque jour sur ses béquilles pour y demander l'aumône. Le Bienheureux lui dit un jour : Mais pourquoi ne vas-tu pas te faire guérir avec les autres ?

— Ah ! répondit cet homme, j'y ai bien pensé ; mais j'ai trente ans et je ne sais pas de métier : si je guéris, personne ne me fera plus l'aumône et je mourrai de faim.

Le Bienheureux entra dans l'église et alla dire sa Messe. Comme il revenait, il ne put résister au désir de soulager ce malheureux, et, lui imposant les mains, il lui dit : Lève-toi, prends une échelle dans la sacristie et pends tes béquilles auprès du tableau de la très-sainte Vierge.

Le cul-de-jatte se leva aussitôt, prit une échelle et suspendit ses béquilles à un clou. Le Bienheureux le fit employer dans l'église, où il vécut encore seize années.

Tant de miracles l'avaient rendu si cher au peuple de Barcelone qu'il ne pouvait passer dans les rues sans recevoir des témoignages d'affection et d'admiration. Les enfants couraient lui baiser les mains et le saluaient en disant : *Ave, Maria*, auxquels mots le Bienheureux répondait : *sine labe concepta*. Un jour qu'il traversait une place de la ville, une femme du peuple lui dit : Bienheureuse la mère qui vous a enfanté ! Un ouvrier la reprit aigrement de traiter cet imposteur comme un Saint. Dieu vengea aussitôt son serviteur, car les deux bras de cet homme furent paralysés sur-le-champ. Les assistants rappellèrent alors le Bienheureux et le prièrent de rendre l'usage de ses bras à ce misérable ; ce qu'il fit avec une grande joie.

Au reste, il cachait ses miracles du mieux qu'il pouvait : il disait que Notre-Seigneur avait donné à ses Apôtres le pouvoir

de guérir les malades, et que ce don avait passé aux Evêques et aux prêtres; qu'il guérissait en vertu de son ordination, et que tout prêtre en pouvait faire autant. Il pria un jour un de ses confesseurs de l'aider dans la guérison des malades, et l'imposition des mains de ce prêtre produisit le même effet que celle du Bienheureux; il espérait ainsi cacher la faveur que Dieu lui avait faite. Il se servait quelquefois d'un certain onguent, auquel il attribuait ses guérisons miraculeuses, rejetant sur la médecine ce qui était l'effet de sa vertu.

Il y avait un homme qui depuis longues années ne pouvait plus faire usage de son bras droit : cet homme se présenta à la sacristie, demandant le saint prêtre Oriol. Le sacristain le renvoya au parloir du couvent de la Madeleine, où le Bienheureux confessait alors. Comme il entra, la première personne qu'il rencontra fut le Bienheureux lui-même. Celui-ci lui demanda ce qu'il cherchait.

— Je cherche, répondit le malade, le saint prêtre des miracles, le docteur Oriol.

— Je regrette, reprit le Bienheureux, qu'on donne à ce pauvre ecclésiastique, qui n'est pas plus saint qu'un autre, des noms qui l'exposent à être la risée du monde et même à de plus grands périls. Puis, le regardant en face, il ajouta : Tout votre mal est dans votre imagination; faites le signe de la Croix, et je vais vous en convaincre.

Le paralytique leva sa main gauche pour se signer selon sa coutume.

— Non, pas celle-là, dit le Bienheureux; et comme cet homme se plaignait que la droite lui ferait trop de mal, il la lui prit et lui fit faire sans douleur le signe de la Croix.

Cet homme tout surpris le recommença de lui-même une première fois, puis une seconde; il ne souffrait plus, il était guéri.

— Vous voyez bien, dit le Bienheureux, qu'il faut avoir du courage, et il le congédia en lui recommandant d'être reconnaissant envers la très-sainte Vierge, heureux d'avoir fait le bien sans être connu des hommes.

Jamais il ne voulut rien accepter, renvoyant tout l'honneur de

ses miracles au Dieu tout-puissant. Ce n'est pas moi qui vous guéris, disait-il : c'est ce divin Seigneur. C'est à lui que vous devez tout, à moi, rien.

Il guérissait pour remplir un devoir et parce que Dieu le lui avait commandé. Son confesseur le lui défendit sous prétexte du tumulte que cela produisait dans l'église, qui devenait un marché au lieu d'être une maison de prière. Le Bienheureux se soumit aussitôt et ne voulut plus guérir un seul malade. Mais Dieu permit que le confesseur se cassât la cuisse peu après. Il eut recours à son pénitent, qui le guérit sur sa demande. De ce jour il leva l'interdiction pour les autres malades.

Cette obéissance du Bienheureux s'étendait à tout. Son confesseur lui donna une fois pour pénitence de charger sur ses épaules une poutre qui était dans la cour du couvent, pesant environ quatre-vingts livres, et de la porter jusqu'à ce qu'il lui dît d'arrêter. Le Bienheureux la prit sur-le-champ, se promena pendant une demi-heure dans la cour, et sur l'ordre de son confesseur la remit à sa place, plus heureux de cette humiliation que d'avoir guéri tous les malades de Barcelone.

Le démon ne pouvait voir sans frémir de rage la vertu du serviteur de Dieu, et ayant perdu l'espoir de le vaincre dans son âme, il le tourmentait dans son corps d'une manière cruelle. Il le battait souvent, et un jour il le traîna par les pieds dans un escalier, la tête battant sur les marches. Le Bienheureux ne s'en plaignait jamais; mais on remarquait à ses traits altérés et aux meurtrissures de son visage les vengeances de l'esprit des ténèbres.

Dieu accorda encore à son serviteur le don de prophétie. Je ne puis raconter toutes les prédictions qu'il fit; je dirai seulement qu'il avait annoncé les persécutions horribles que l'Église devait endurer à la fin du XVIII^e siècle. Il avait aussi prédit le jour de sa mort et les détails de sa dernière maladie. On avait vu se réaliser si exactement toutes ses prédictions que, la veille du jour où il tomba malade, son confesseur avertit une femme de se hâter, si elle voulait être guérie par le Bienheureux, parce que son heure était arrivée.

Le 8 mars de l'an 1702, il assista encore aux offices dans l'église de Notre-Dame-du-Pin. Après les vêpres, au lieu de se rendre à la chapelle pour guérir les malades, il alla visiter une dernière fois l'église de Sainte-Matrone, puis il se rendit chez un de ses amis, où il avait demandé qu'on lui préparât un lit. C'était un meuble dont il ne se servait plus depuis vingt-cinq ans, mais il le faisait pour éviter que l'on eût connaissance de ses austérités. A peine fut-il arrivé, que la maladie le prit, et il se coucha pour ne plus se relever.

Ses amis surent bientôt cette triste nouvelle; ils accoururent auprès de lui et ne l'abandonnèrent point pendant les quinze jours qu'il resta malade. On n'ignorait pas son extrême pauvreté; plusieurs lui apportèrent de l'argent, mais il les refusa tous, voulant mourir pauvre comme il avait vécu. Il fit dire au procureur de Notre-Dame-du-Pin, qui lui apportait son mois, de ne point prendre la peine de monter les escaliers, parce qu'il n'avait aucun besoin d'argent. Le procureur fut bien étonné, car il n'avait communiqué son dessein à personne.

Le 20 mars, ses amis s'aperçurent que la mort approchait, et se mirent à pleurer. Le Bienheureux les consola avec un visage riant; il leur dit que la mort ne devait point nous affliger puisqu'elle était la porte de la vie; qu'il les aimerait au Ciel aussi bien que sur la terre; qu'il prierait Dieu pour eux, et leur ferait encore tout le bien qu'il pourrait. Ce jour-là, il reçut la sainte Communion avec une joie extraordinaire. Depuis ce moment, il ne voulut plus prendre aucun aliment.

Le 22, on lui donna l'Extrême-Onction; il s'était confessé plusieurs fois, craignant que sa conscience ne fût point assez purifiée. Sur le soir, il pria qu'on lui chantât le *Stabat Mater*, afin qu'il entrât mieux dans les sentiments de la très-sainte Vierge au pied de la Croix. On alla chercher quatre enfants de chœur de la chapelle du palais, qui chantèrent à demi-voix cet hymne funèbre, pendant que leur maître, qui était un parent du Bienheureux, les accompagnait de la harpe. Le serviteur de Dieu les interrompait quelquefois par des exclamations pieuses que lui arrachaient ces strophes si touchantes, et qui faisaient

fondre en larmes tous les assistants. Enfin il fixa une dernière fois ses regards avec un grand amour sur le Crucifix qu'il tenait dans ses mains, et une demi-heure après minuit, le 23 mars de l'an 1702, il rendit à Dieu son âme, sans agonie, sans effort, avec un visage calme et riant.

Le Bienheureux Joseph Oriol était alors âgé de cinquante et un ans et quatre mois ; il était de taille moyenne, un peu maigre, avait le front haut et chauve, les traits fatigués par le jeûne, les yeux pleins de vivacité et de modestie en même temps. Son air candide annonçait l'innocence de son âme. Ses confesseurs déclarèrent qu'il n'avait jamais offensé Dieu mortellement en toute sa vie.

Les cloches de Notre-Dame-du-Pin-apprirent sa mort à la ville de Barcelone, qui accourut en foule pour revoir ce grand serviteur de Dieu. Il fallut mettre des gardes et abattre un pan de murailles pour contenir la foule et lui donner une issue. On eut grand'peine à l'empêcher de le dépouiller entièrement de ses habits.

Le 24, on le transporta solennellement à travers les rues de Barcelone, sur le magnifique brancard qui sert à la procession de Notre-Dame d'août. Tout le clergé de la ville, une population immense remplissaient l'église. Les malades se signaient avec l'eau bénite qui était aux pieds du corps et recouvraient la santé. Une pauvre mère parvint à fendre la foule, et jeta sur le Bienheureux son enfant qui était paralysé : l'enfant se releva guéri.

Il fallut fermer l'église pour procéder à l'inhumation dans la chapelle dont il était bénéficiaire. On se partagea comme de précieuses reliques tous les objets qui lui avaient appartenu et qui opérèrent plusieurs miracles. La ville de Barcelone fut longtemps témoin des prodiges qui se multipliaient à son tombeau. On commença enfin, en 1759, les procès de canonisation, et le 15 mai 1806, le saint prêtre Joseph Oriol fut béatifié par Pie VII.

(E. DARAS.)

LE BIENHEUREUX JEAN DE BRIENNE,

ROI DE JÉRUSALEM, FRÈRE-MINEUR.

En l'an 1240, l'Ordre de Saint-François eut la consolation de recevoir au nombre de ses membres Jean de Brienne, vicomte de Vienne, roi de Jérusalem et empereur de Constantinople.

Ce prince, après avoir gouverné l'empire pendant quelques années, maria Marthe, sa fille, à Baudoin II, qu'il envoya dans les Gaules; et se trouvant seul, et plus en état par conséquent de méditer sur l'affaire importante de son salut, il se sentit agité d'un grand désir de savoir quelle serait la fin de sa vie.

Plein de cette pensée, une nuit, pendant son sommeil, il vit un vieillard vénérable, vêtu de blanc, qui lui montra un habit de Frère-Mineur, l'assurant qu'il mourrait dans cet état. L'étonnement que lui causa cette apparition le réveilla en sursaut, et sa frayeur lui fit faire quelques mouvements, dont le bruit attira ses domestiques, auxquels il ne jugea pas à propos de dire ce qui causait son trouble.

Mais les deux nuits suivantes deux hommes habillés de blanc s'étant montrés à lui et lui ayant dit la même chose, il fit appeler le P. Ange, son confesseur, qui était de l'Ordre de Saint-François, et lui raconta ce qui s'était passé. Le religieux dissipa les inquiétudes du prince, en lui avouant qu'il avait eu les mêmes visions que lui.

A quelques jours de là, Jean fut saisi d'une fièvre tierce, et demanda avec instance l'habit de Frère-Mineur, qui lui fut accordé sur-le-champ, et qu'il porta le reste de ses jours, même pendant ses infirmités.

C'était un prince vertueux, craignant Dieu et marchant dans ses voies. Depuis qu'il avait pris l'habit religieux, il ne cessait de dire, dans les sentiments de la plus grande ferveur et de la plus profonde humilité : « Plût à Dieu qu'après avoir vécu dans les délires et la pompe des cours, je pusse, comme je le désire, aller demander l'aumône de porte en porte, avec cet habit du pauvre et la corde au cou, pour suivre, ô mon très-doux Jésus, les traces de la pauvreté dont vous nous avez donné l'exemple ! »

On ignore combien de temps il a vécu dans cet état; on sait seulement qu'il conserva ces pieux sentiments jusqu'à sa mort, qui répondit à la sainteté de sa vie.

Il mourut le 23 mars 1237.

LE BIENHEUREUX JEAN DE L'ALVERNE,

FRÈRE-MINEUR.

Parmi les Frères et les enfants de saint François les plus remarquables par leur sagesse et leur sainteté, et qui, selon la parole de Salomon, sont la gloire de leur père, se trouva, de notre temps, dans la province de la Marche, le vénérable et saint Frère Jean de Fermo, qui, du nom du couvent qu'il habita longtemps et où il mourut, fut appelé Frère Jean de l'Alverne. Ce Frère était un homme d'une rare sainteté. Il était né à Fermo en 1259. Encore séculier et tout jeune, déjà il aspirait à marcher dans les voies de la pénitence, jaloux de conserver par là la pureté de l'âme et du corps. Aussi dès lors il portait le petit-cœur de mailles et le cercle de fer sur la chair, et il s'adonnait à de grandes mortifications. Pendant quelque temps il demeura chez les chanoines de Fermo, qui vivaient dans la magnificence; alors surtout il s'abstenait de tous les plaisirs sensuels, et il macérait son corps par une sévère abstinence. Cependant, se voyant avec des compagnons qui menaient un genre de vie si contraire au sien, qui l'empêchaient de porter le petit-cœur de mailles, et qui s'opposaient en toutes manières à ses austérités, il se détermina, par une inspiration divine, à quitter le monde et ses partisans, et à se jeter entre les bras de Jésus-Christ crucifié, avec l'habit de cet autre crucifié, saint François. Bientôt, en effet, il exécuta ce projet et fut admis dans l'Ordre de Saint-François.

Confié aux soins du maître des novices, il devint en peu de temps si fervent et si pieux, qu'en écoutant son directeur parler des choses de Dieu, quelquefois il sentait son cœur se fondre comme la cire près du feu, et l'amour divin l'embrasait avec une ardeur si vive et si suave que, sous son impression, il était involontairement emporté; alors il se levait, et, comme enivré de l'Esprit divin, il courait, soit dans le jardin, soit dans le bois, soit

dans l'église, selon l'impulsion qu'il recevait par la flamme et l'impétuosité de cet Esprit. Docile aux mouvements de la grâce, de jour en jour cet angélique jeune homme faisait de rapides progrès dans les vertus ; et les dons célestes, les saintes élévations et les ravissements le portèrent à un tel degré de perfection que son esprit s'élevait parfois jusqu'aux splendeurs des Chérubins, aux ardeurs des Séraphins, aux joies des Bienheureux, enfin jusqu'aux amoureux et inexprimables embrassements de Jésus-Christ. Et puis, ces divines opérations ne se faisaient pas seulement ressentir à l'intérieur : les sens extérieurs eux-mêmes en subissaient la douce influence. Une fois surtout la flamme du divin amour embrasa son cœur avec une ardeur extrême, et cet état dura trois ans entiers. Son cœur alors se trouvait inondé de consolations, consumé par l'amour de Jésus-Christ et livré presque continuellement aux extases et aux apparitions divines. Ce prodige eut lieu sur la sainte montagne de l'Alverne.

Mais comme Dieu prend une sollicitude toute particulière de ses enfants, leur ménageant à propos et selon les circonstances les douceurs ou les tribulations, suivant le besoin qu'ils en ont pour se conserver dans l'humilité ou pour s'enflammer davantage du désir des choses célestes, il lui plut, après ces trois années de faveurs, de ravir à Frère Jean la flamme de l'amour divin qu'il possédait, et de le priver de toute consolation spirituelle. Dès lors il demeura sans lumières, sans amour sensible pour Dieu et accablé de tristesse. Dans sa douleur, il s'en allait errant çà et là dans le bois du couvent, appelant par ses cris, ses larmes et ses soupirs l'Époux chéri de son âme, qui s'était soustrait à son amour, qui l'avait abandonné, et sans lequel il ne pouvait goûter ni repos, ni tranquillité. Mais nulle part et en aucune manière il ne pouvait retrouver Jésus, ni les douceurs spirituelles de son amour, qu'il avait si souvent éprouvées. Cet état d'abandon dura plusieurs jours, pendant lesquels le pauvre Frère ne cessait de demander à Dieu qu'il daignât, dans sa miséricorde, lui rendre son Bien-Aimé. Enfin la divine bonté avait assez éprouvé la patience et excité les désirs du saint Frère. Un jour,

après avoir longtemps erré dans le bois, accablé de fatigue, il s'était assis au pied d'un hêtre, et il tournait vers le Ciel des yeux baignés de larmes. En ce moment, Jésus-Christ lui apparut dans un sentier par lequel il était venu, et il se tint près de lui, sans lui parler. A la vue du Christ, Frère Jean se jette à ses pieds, et lui dit en fondant en larmes : « O mon Seigneur ! secourez-moi ; mon doux Sauveur, sans vous je suis plongé dans les ténèbres et la désolation ; sans vous, tendre Agneau, je suis dans les angoisses, les tribulations et les craintes ; sans vous, Fils du Très-Haut, je suis dans la confusion et la honte ; sans vous, je suis dépouillé de tout bien et dans l'aveuglement : car c'est vous, ô mon Jésus ! qui êtes la vraie lumière des esprits ; sans vous, je suis perdu, je suis damné : car c'est vous encore qui êtes la vie des âmes, la vie des vies ; sans vous, je suis stérile et aride : car c'est vous qui êtes la source d'où découle tout don et toute grâce ; sans vous, je demeure privé de toute consolation : car c'est vous, ô Seigneur ! qui êtes notre rédemption, notre amour, notre désir, le pain vivifiant, le vin qui réjouit les Chœurs des Anges et les Chœurs de tous les Bienheureux. O très-doux Maître ! ô charitable Pasteur ! daignez m'éclairer, car je suis votre pauvre petite brebis, tout indigne que je sois de ce bonheur. »

Les désirs des Saints que Dieu diffère d'exaucer servent à augmenter leur amour et à leur procurer un plus grand mérite ; Jésus-Christ partit donc sans exaucer le Frère, sans lui parler, et il reprit le sentier par lequel il était venu vers lui. Aussitôt Frère Jean se lève, court après lui, se jette à ses pieds de nouveau, le retient avec une sainte importunité, et tout en pleurs, il s'écrie : « O très-clément Jésus ! prenez pitié d'une pauvre âme désolée ; par votre divine miséricorde, par le salut que vous nous avez mérité, exaucez-moi, rendez-moi la joie de votre face et de votre regard compatissant ; oui, ô Jésus ! car la terre est toute comblée de vos bienfaits. » Le Christ partit encore sans répondre, sans donner au Frère aucune consolation ; semblable à une mère qui, voulant faire désirer le sein à son petit enfant, afin qu'il le prenne ensuite avec plus d'empressement, le laisse venir derrière elle en pleurant.

Cependant Frère Jean suit le Christ avec plus d'ardeur encore, et il le rejoint. Alors Jésus se retourne, laisse tomber sur lui un regard doux et gracieux, étend ses bras très-miséricordieux et très-saints, et l'y reçoit en l'embrassant avec tendresse. En ce moment, Frère Jean vit s'échapper de la poitrine sacrée du Sauveur des rayons de lumière qui illuminaient tout le bois et qui se répandaient aussi sur son âme et sur son corps. Il se jette aux pieds du Christ, qui, comme autrefois à Madeleine, les lui présente bénévolement à baiser ; il les prend avec respect, les arrose de ses larmes, et il était vraiment là comme une autre Madeleine. « O mon Seigneur ! disait-il, je vous en prie, détournez vos regards de dessus mes péchés. Par votre très-sainte Passion, par l'effusion de votre très-précieux Sang, ah ! daignez ressusciter mon âme à la grâce de votre amour, afin que je remplisse le précepte que vous nous avez donné de vous aimer de tout notre cœur et de toute notre affection. Vous le savez, ce précepte, nous ne pouvons l'accomplir sans votre grâce ; aidez-moi donc, ô Fils bien-aimé de Dieu ! et que je puisse vous aimer de tout mon cœur et de toutes mes forces ! »

Cette prière fut exaucée ; la flamme du divin amour vint embraser de nouveau le cœur du saint Frère, qui dès ce moment se sentit entièrement renouvelé et rempli de consolation. Alors, voyant que le don de la grâce lui était rendu, il en remercie le Christ béni, et couvre ses pieds de baisers affectueux. Au moment où il se relevait pour contempler sa face divine, voyant que Jésus lui présentait ses très-saintes mains à baiser, le Frère les baise avec ardeur, puis il s'approche de la poitrine du Sauveur et la baise aussi ; et le Christ, de son côté, l'embrasse avec une tendresse inexprimable. Au milieu de ces doux embrassements, Frère Jean sentit s'exhaler une odeur si suave que près d'elle tous les aromates et tous les parfums du monde réunis ensemble n'auraient été qu'une infection. En même temps, il fut ravi en Dieu, illuminé et consolé ; et plusieurs mois encore il porta dans son âme le céleste parfum qu'il avait reçu de Jésus.

Depuis que sa bouche s'était abreuvée à la source de la divine sagesse, au Cœur sacré du Sauveur, les paroles qui en sortaient

étaient merveilleuses et n'avaient plus rien de terrestre ; elles avaient la puissance de convertir les cœurs, et quiconque les entendait en retirait un grand fruit spirituel. Et puis, dans ce sentier où les pieds bénis du Christ avaient posé, et même à une distance assez éloignée de là, Frère Jean, longtemps encore après l'apparition, sentait la suave odeur qui s'y était exhalée, et voyait la splendeur dont le Christ avait été alors environné. Enfin, revenu de son extase, après la disparition du Sauveur, Frère Jean rapporta de l'abîme de la Divinité une si grande abondance de lumière pour son âme, que, bien qu'il ne fût pas un homme de lettres et qu'il n'eût pas étudié, il résolvait néanmoins et expliquait sans peine les questions les plus subtiles et les plus relevées sur la divine Trinité et les plus profonds mystères de la sainte Écriture. Plusieurs fois il parla devant le Pape, les Cardinaux, les rois, les barons, les maîtres et les docteurs, et tous demeuraient ravis et stupéfaits en trouvant en lui des pensées si sublimes et des maximes si profondes.

Frère Jean de l'Alverne avait pour les âmes du purgatoire une si tendre compassion, que le Seigneur daigna le favoriser d'une vision bien consolante.

On était au lendemain de la Toussaint. Frère Jean, suivant les intentions de l'Église, célébrait la Messe pour les âmes des défunts. Il offrait ce redoutable Sacrifice, qui, par son efficacité, fait l'objet des plus vifs désirs des âmes du Purgatoire, avec une si ardente charité et une si grande ferveur qu'il paraissait comme absorbé par la douceur de la piété et de l'amour fraternel. Au moment où il faisait l'élévation du Corps de Jésus-Christ, il le présentait à Dieu le Père, le priant, par l'amour de Jésus, son Fils béni, qui avait été attaché à la Croix pour le salut des âmes, de daigner délivrer des peines du Purgatoire celles des morts qu'il avait créées et rachetées. Aussitôt il vit un nombre infini de ces âmes sortir de ce lieu d'expiation, semblables à une multitude d'étincelles s'échappant d'une fournaise ardente. Elles montaient toutes au Ciel par le mérite de la Passion de Jésus-Christ, qui tous les jours est offert pour les vivants et les morts dans l'Hostie sacrée et digne d'être adorée dans les siècles des siècles.

Frère Jean avait eu pour maître Frère Jacques de Fallerone, qui était un religieux d'une haute sainteté. Étant tombé dange-reusement malade au couvent de Moliano, dans la Garde de Fermo, à la nouvelle de sa maladie, Frère Jean de l'Alverne, qui l'aimait comme son père et qui demeurait alors au couvent de la Massée, se mit en prière et supplia Dieu de rendre à son ami la santé du corps, si cela était plus expédient pour le bien de son âme. Au moment où il priait ainsi, ravi tout-à-coup en extase, il vit dans les airs, au-dessus de sa cellule, qui se trouvait dans le bois, une troupe d'Anges et de Saints environnés de tant de splendeur que tout le pays des alentours en était illuminé. Au milieu de cette divine légion, il remarqua l'ami pour lequel il priait, et le vit couvert de vêtements éblouissants. Il aperçut aussi le bienheureux Père saint François, portant les sacrés stigmates du Christ et resplendissant de gloire; le saint Frère Lucide, Frère Mathieu l'Ancien, du mont Rubbiano et une foule d'autres religieux qu'il n'avait pas connus dans le monde. Il contemplait avec joie cette céleste milice, quand il lui fut révélé que l'âme de Frère Jacques était sauvée et qu'il devait mourir de la maladie dont il était atteint. Il apprit aussi qu'il ne devait pas entrer en Paradis immédiatement après sa mort, mais qu'il passerait auparavant quelque temps en Purgatoire pour s'y purifier. Cette révélation du sort heureux de Frère Jacques laissa Frère Jean dans une allégresse qui lui faisait oublier la mort de son ami. Il l'appelait doucement en lui-même, et il disait : « Frère Jacques, ô mon doux Père ! Frère Jacques, ô mon bien aimé Frère ! Frère Jacques ! ô le fidèle serviteur et l'ami de Dieu ! Frère Jacques, ô le compagnon et l'associé des Bienheureux ! »

Revenu de son extase, Frère Jean partit pour aller visiter son ami à Moliano. A son arrivée, il le trouva tellement appesanti par la maladie qu'à peine s'il pouvait encore prononcer quelques mots. Il lui apprit que la mort allait frapper son corps, mais que le salut et la gloire étaient réservés à son âme, et qu'il en avait la certitude par une révélation que Dieu lui en avait faite. Le malade reçut cette annonce le bonheur dans l'âme et la joie sur la figure; il remercia son ami de lui avoir apporté une si heureuse

nouvelle et se recommanda humblement à ses prières. Alors Frère Jean lui demanda de lui apparaître après sa mort et de venir l'informer de son état; et Frère Jacques lui promit de le faire, si Dieu le lui permettait.

Après cet entretien, sentant l'heure de sa mort approcher, le malade récita pieusement ce verset du psaume : *In pace in idipsum dormiam et requiescam*, c'est-à-dire : *je m'endormirai en paix et je reposerai dans la vie éternelle*. Et après avoir prononcé ces mots, il quitta cette misérable vie, la figure encore toute épanouie de joie. Lorsqu'il fut enterré, Frère Jean retourna à son couvent de la Massée; et là il attendait que Frère Jacques vint remplir la promesse qu'il lui avait faite. Au jour dont étaient convenus les deux amis et pendant qu'il était en prière, Frère Jean vit apparaître le Christ accompagné d'une grande troupe d'Anges et de Saints. Mais Frère Jacques ne se trouvait pas parmi eux. Se voyant trompé dans son attente, Frère Jean s'adresse à Jésus-Christ et lui recommande son ami avec ferveur.

Le jour suivant, au moment où il était encore en prière dans le bois, Frère Jacques lui apparut enfin, accompagné d'une légion d'Anges, couronné de gloire et le visage radieux. O Père bien-aimé! lui dit aussitôt Frère Jean, pourquoi donc ne vous ai-je pas vu au jour dont vous étiez convenu? — Parce que j'avais encore besoin de me purifier, répondit Frère Jacques; mais à l'heure même où le Christ t'a visité et où tu l'as prié pour moi, tes vœux ont été exaucés et j'ai été entièrement délivré. Alors j'apparus à Jacques de la Massée au moment où ce saint laïque, servant la Messe, voyait à l'élévation l'Hostie lui apparaître sous la forme d'un bel enfant. Je lui dis : C'est aujourd'hui qu'à la suite de ce divin Enfant je m'en vais au royaume de la vie éternelle, où personne ne peut entrer que par lui. Ayant dit ces mots, Frère Jacques disparut, s'éleva vers les Cieux en la compagnie des Anges, et laissa Frère Jean rempli de consolation. Frère Jacques de Fallerone mourut au mois de juillet, la veille de saint Jacques, Apôtre, au couvent de Moliano; et la Bonté divine y opéra dans la suite plusieurs miracles par son intercession.

Après avoir entièrement renoncé aux plaisirs et aux jouis-

sances de ce monde, Frère Jean avait mis en Dieu toutes ses délices et toutes ses espérances; et ce bon Maître, pour l'en récompenser, le favorisait de consolations merveilleuses et de révélations, spécialement aux jours des solennités du Christ. A l'approche de la Nativité de Notre-Seigneur, fête pendant laquelle il comptait sur les délices que lui procurerait la douce humanité de Jésus, un jour qu'il pensait à la charité qui a porté le Sauveur à s'humilier et à se faire homme comme nous, le Saint-Esprit l'enflamma d'un amour si excessif et d'une ferveur si vive qu'il lui semblait que son âme, enflammée comme une fournaise ardente, allait s'échapper de son corps. Ne pouvant plus supporter ces ardeurs divines, il se plaignait amoureusement, se consumait et poussait involontairement de grands cris, excité par l'impétuosité de l'Esprit-Saint et la ferveur dont il était embrasé. En ce moment, l'espérance de son salut était en lui si forte et si certaine qu'il ne pouvait croire qu'il dût passer par les flammes du Purgatoire, s'il était mort alors. Ce divin amour brûla dans son cœur six mois entiers, mais sa plus vive ardeur n'était pas continuelle : elle ne se faisait sentir qu'à certaines heures du jour. Ce fut vers ce temps que Dieu le favorisa de ses apparitions et qu'il lui prodigua de merveilleuses consolations. Souvent il le ravissait en extase, et le Frère qui le premier a raconté ces prodiges le trouva souvent en cet état. Une fois, entre autres, il fut, pendant une nuit, tellement ravi et plongé en Dieu qu'il vit distinctement, dans le sein de la Divinité, toutes les choses créées, tant du Ciel que de la terre, avec leur perfection, leur condition et leur ordre. Il connut clairement les rapports de toutes les créatures avec Dieu, et la manière dont cet Être infini est tout entier dans chacune d'elles, les environnant et les pénétrant de son immensité. Il connut encore un seul Dieu en trois Personnes, trois Personnes en un seul Dieu, et l'infinie charité qui porta le Fils du Très-Haut à s'incarner par obéissance pour son Père. Enfin il connut dans cette vision que l'homme n'a pas d'autre voie pour aller à Dieu et posséder le royaume éternel que le Christ béni, qui est lui-même la voie, la vérité et la vie des âmes.

Ce ne furent pas les seules faveurs que Dieu daigna lui accorder.

Frère Jean se trouvait au couvent de Moliano, lorsqu'eut lieu le prodige que nous allons raconter, et qui fut rapporté par les Frères mêmes qui en avaient été les témoins. C'était la nuit d'après l'octave de saint Laurent, et dans l'octave même de l'Assomption de Notre-Dame. Frère Jean, après avoir chanté matines à l'église avec les autres Frères, sentant descendre en son cœur l'onction de la grâce divine, se retira dans le jardin pour s'y occuper de la Passion du Christ et se disposer à célébrer saintement la Messe qu'il devait chanter ce jour-là. Il méditait sur les paroles de la consécration du Corps de Jésus-Christ, considérant l'infinie charité du Sauveur, qui ne s'est pas contenté de verser son Sang pour nous racheter, mais qui veut bien encore laisser son Corps avec ce Sang précieux pour la nourriture de nos âmes. En ce moment il sentit s'accroître en son cœur une si grande ferveur et une douceur si suave qu'il était prêt à y succomber. Il poussait de grands cris, et, comme enivré de l'Esprit qui le possédait, il répétait continuellement ces paroles : *Hoc est Corpus meum*. En les prononçant, il lui semblait voir le Christ béni, avec la très-sainte Vierge et une multitude d'Ange, et l'Esprit-Saint éclairait alors son âme dans les profonds et sublimes mystères du redoutable sacrifice de l'Autel.

Au lever de l'aurore, il entra dans l'église encore sous l'impression de cette ferveur, répétant toujours les paroles de la consécration, et s'imaginant n'être vu ni entendu de personne ; mais un Frère qui se trouvait en prière dans le chœur, entendait et voyait tout. Cependant, ne pouvant plus se contenir, et pressé par l'abondance de la grâce divine, Frère Jean continuait à jeter de grands cris ; il demeura dans cet état jusqu'au moment de la Messe. Alors il alla se préparer à l'autel. Lorsqu'il eut commencé le Sacrifice, il éprouva que plus il avançait, plus s'accroissait en lui l'amour de Jésus-Christ, et cette ferveur, qui lui apportait un sentiment si intime de la Divinité que sa parole ne pouvait l'exprimer. Craignant que cette ferveur et ce sentiment ne s'accrussent au point qu'il fût obligé d'interrompre le saint Sacrifice,

il était inquiet et ne savait s'il devait continuer. Toutefois, se rappelant qu'il s'était déjà trouvé en pareille circonstance et que le Seigneur avait assez tempéré sa ferveur pour qu'il pût achever la Messe, il espéra qu'il en serait encore ainsi cette fois. Il poursuivit donc. Lorsqu'il en fut à la préface de Notre-Dame, l'illumination d'en haut et la suavité de l'amour divin devinrent telles, qu'une fois à ces mots : *Qui pridie*, il se sentit prêt à défaillir. Enfin, quand il en vint au moment de la consécration et qu'il eut prononcé sur l'hostie ces trois mots : *Hoc est enim*, il lui fut impossible de continuer, et il ne faisait que répéter : *Hoc est enim*. Ce qui l'arrêtait, c'est qu'il voyait Jésus-Christ environné d'une multitude d'AnGES, et la majesté divine l'absorbait tout entier. Et puis, il voyait que Jésus-Christ n'entrait pas dans l'hostie, et que cette hostie ne se changerait pas en son Corps tant qu'il n'aurait pas prononcé les paroles de la consécration : *Corpus meum*.

Il était dans cette anxiété, sans qu'il lui fût possible d'avancer dans le saint Sacrifice, lorsque le gardien s'en étant aperçu, ainsi que les autres Frères et séculiers qui entendaient la Messe, tous s'approchèrent de l'autel et demeurèrent saisis d'étonnement. A ce touchant spectacle, plusieurs même versaient des larmes d'attendrissement. Enfin, après une longue interruption, Dieu permit que Frère Jean pût prononcer à haute voix ces mots : *Corpus meum*. Aussitôt la forme du pain s'évanouit, et à sa place apparut Jésus-Christ sous une figure humaine et resplendissant de gloire. Alors cet aimable Sauveur fit connaître au Frère la charité et l'anéantissement qui l'avaient porté à s'incarner dans le sein de la Vierge Marie et à descendre tous les jours entre les mains du prêtre quand il consacre l'hostie ; et cette révélation ajoutait encore au ravissement qu'il éprouvait dans la douceur de la contemplation.

Après l'élévation de l'hostie et la consécration du calice, une extase lui survint, et il se sentit transporté hors de lui-même. Dans cet état, son âme n'éprouvait plus aucun sentiment humain, et son corps, se penchant en arrière, allait tomber à la renverse, s'il n'avait été soutenu par le gardien, qui se trouvait

derrière lui. Aussitôt les Frères et les séculiers qui étaient dans l'église se pressèrent autour de lui et le transportèrent à la sacristie. Il était comme mort ; déjà son corps était glacé et les doigts de ses mains tellement contractés qu'à peine si l'on pouvait encore les étendre et les remuer.

Frère Jean demeura dans cet évanouissement et cette extase jusqu'à l'heure de tierce ; c'était pendant l'été. J'avais été moi-même témoin de ce prodige, dit le religieux qui raconte ceci. Désirant vivement connaître ce que Dieu avait opéré en Frère Jean dans cette occasion, j'allai le trouver sitôt qu'il fut revenu à lui, et je le priai, pour l'amour de Dieu, qu'il voulût bien me dire ce qu'il avait éprouvé. Et lui, qui avait confiance en moi, se rendit à ma demande. Il me raconta, entre autres choses, qu'au moment où il regardait le Corps et le Sang de Jésus-Christ, son cœur se fondait comme une cire molle, qu'il lui semblait n'avoir plus d'os dans ses chairs, en sorte qu'il ne pouvait lever ni les bras ni les mains, et qu'il lui était impossible de faire le signe de la Croix sur l'hostie et le calice. Il me dit aussi, qu'avant d'être prêtre, Dieu lui avait révélé qu'il devait s'évanouir pendant la Messe ; mais qu'ayant célébré déjà plusieurs fois le saint Sacrifice sans se trouver dans cet état, il avait fini par croire que cette révélation ne venait pas du Ciel. Il ajouta que cependant, environ cinquante jours avant l'Assomption de Notre-Dame, fête pendant laquelle eut lieu le prodige que nous venons de rapporter, Notre-Seigneur lui avait fait connaître de nouveau qu'il ne tarderait pas à éprouver l'évanouissement qu'il lui avait annoncé déjà ; mais il avait perdu depuis le souvenir de cette révélation.

Saint François apparut un jour sur la montagne à Frère Jean de l'Alverne, et après s'être entretenu longtemps avec lui, il lui dit : « Que désires-tu de moi, je suis prêt à te l'accorder ? — Père, dit Frère Jean, je désirerais bien savoir ce que vous faisiez et à quel endroit de la montagne vous étiez lorsque le Séraphin vous apparut, si vous daignez me faire connaître ces choses. » Saint François lui répondit : « Je priais à l'endroit même où s'élève maintenant la chapelle du comte Simon de Batifole, et je demandais deux grâces à mon Seigneur Jésus-Christ : celle de res-

sentir, autant qu'il était possible, pendant ma vie, dans mon âme et dans mon corps, la douleur qu'il avait éprouvée lui-même au moment de sa Passion, et celle de ressentir aussi dans mon cœur cet amour excessif dont il était embrasé et qui l'avait porté à souffrir volontiers, pour l'expiation de nos péchés, tant d'horribles tourments. En ce moment Dieu me fit connaître qu'il m'accorderait d'éprouver l'un et l'autre, autant que le pouvait une créature, et cette promesse fut en effet accomplie par l'impression des stigmates que je reçus bientôt. » Frère Jean demanda ensuite au Saint si les paroles secrètes du Séraphin étaient véritablement celles que rapportait le Frère dont nous avons parlé, et qui disait les avoir entendues de sa propre bouche, lui et huit de ses compagnons. Saint François répondit que ce Frère avait dit la vérité. Enhardi alors par sa condescendance, le Frère prit encore la liberté de lui dire : « O Père ! je vous en prie, laissez-moi voir et baiser vos sacrés et glorieux stigmates ; ce n'est pas que je doute de leur réalité ; je ne vous demande cette faveur que pour ma consolation, car c'est un désir que j'ai toujours éprouvé. » Le Saint consentit avec bonté à satisfaire le Frère, et lui présenta familièrement ses plaies à baiser. Enfin Frère Jean lui dit encore : « Père, quelle fut la consolation qu'éprouva votre âme lorsque vous vîtes le Christ à jamais béni descendre vers vous et vous donner les marques de sa très-sainte Passion ? Oh ! si Dieu daignait m'en faire ressentir quelque chose ! — Vois-tu ces clous ? lui demanda saint François. — Oui, Père, répondit Frère Jean. — Eh bien, reprit le Saint, touche encore une fois celui qui se trouve dans cette main. Le Frère y porta les doigts avec une respectueuse crainte, et aussitôt une odeur suave s'en échappa : c'était comme un nuage d'encens, qui, le pénétrant tout entier, remplissait son âme et son corps d'un telle douceur qu'il se sentit ravi en extase et devint comme insensible. Il demeura dans cet état depuis l'heure de tierce jusqu'à vêpres. Frère Jean ne raconta d'abord qu'à son confesseur cette vision et l'entretien familier qu'il avait eu avec saint François ; ce ne fut qu'au moment de sa mort qu'il en fit part à plusieurs de ses compagnons.

(*Fioretti* de S. FRANÇOIS.)

Il y avait cinquante ans que ce bon religieux était dans l'Ordre, quand sa dévotion envers le saint Patriarche lui fit entreprendre d'aller à Assise. En passant par Cortone il eut révélation qu'il n'avait plus que peu de jours à vivre, et il fut obligé de revenir sur ses pas. Il dit à ses Frères, qui étaient surpris de son prompt retour : « Je ne vous avais quitté que peu de temps, et je ne demeurerai avec vous que peu de jours. »

Quoiqu'il parût en santé, il se fit administrer les Sacrements, et après les avoir reçus, il mourut tranquillement, le 23 mars de l'an 1322, dans la soixante-troisième année de son âge.

Son corps resta trois jours sans sépulture; il rendait une agréable odeur, présage de sa béatitude. Au bout de ce terme, on l'enterra au couvent du mont Alverne, où les miracles qu'il a opérés lui ont attiré la vénération des peuples.

LE BIENHEUREUX NICOLAS D'OSIMO,

FRÈRE-MINEUR.

Une famille noble d'Italie donna naissance au Bienheureux Nicolas d'Osimo, que, par son éducation, elle destinait aux affaires. Il étudia le droit civil et canonique à Bologne, et prit ses degrés dans l'université de cette ville.

On rapporte que dès son enfance il montra un excellent naturel et une grande piété, et qu'il ne négligeait jamais d'aller entendre la Messe dans une église de Saint-François, au risque d'être repris par ses maîtres, qui attribuaient son arrivée tardive à la paresse, tandis qu'elle n'avait pour cause qu'une louable dévotion.

On ne sait pas au juste en quelle année il embrassa l'Ordre de Saint-François; mais voici ce qui l'y conduisit.

Nicolas était chargé, comme avocat, d'une affaire importante, qui l'occupait sans relâche depuis trois jours. La nuit qui suivit le troisième, il se vit en songe au milieu de la mer, prêt à être submergé par les flots, et sans autre espérance qu'un vaisseau qu'il voyait à une distance éloignée. Il approcha de ce navire, d'où des gens, vêtus en Frères-Mineurs, lui jetèrent un cordon qui le sauva du péril.

Ce songe lui causa beaucoup d'émotion ; il le regarda comme un avis du Ciel, qui, en lui montrant les tempêtes dont le monde est agité, lui indiquait le port du salut.

Dès le lendemain, il fit porter sa bibliothèque au couvent de Saint-Paul ; et, après avoir exposé à un religieux la résolution où il était de quitter le monde et d'entrer en religion, il fut admis au noviciat.

La conduite qu'il tint après sa vocation fit voir qu'elle était sincère. Pour arriver plus promptement et plus sûrement à la perfection qu'il désirait, il consultait avec un soin extrême les plus vertueux religieux, et réduisait en pratique tous les conseils qu'ils lui donnaient.

Ses succès pendant son cours de théologie le firent destiner à l'enseigner aussitôt qu'il l'aurait fini ; et pendant plusieurs années, il s'acquitta de ce devoir avec l'approbation générale. Dans la suite il devint un excellent prédicateur, qui joignait les grâces du discours à une doctrine très-saine.

Il s'était acquis par son mérite personnel un grand nombre d'amis pendant qu'il était dans le monde. Mais comme il ne voulait plus vivre que pour Dieu depuis sa vocation, il tâchait d'éviter les fréquentes visites qu'ils lui faisaient, et aussitôt qu'il avait rempli les fonctions du saint ministère, il se retirait dans sa cellule pour y vaquer à l'oraison, à la méditation. D'ailleurs sa vie entière ne fut plus qu'une continuelle pénitence : il dormait peu, n'usait que très-sobrement des aliments, et pratiquait dans sa rigueur la pauvreté recommandée par la règle.

Après s'être beaucoup appliqué à l'Écriture sainte, il composa plusieurs ouvrages qui ont passé à la postérité. Il donna une *Explication de la règle de saint François*, que Guillaume Cassal, général de l'Ordre, approuva, et qu'il envoya dans toutes les provinces pour être conservée, avec défense d'y apporter aucun changement. Le cardinal protecteur (Jourdain), y donna aussi son approbation, et saint Bernardin de Sienne, qui fut contemporain de Nicolas, ainsi que le Bienheureux Matthieu, l'inséra dans une lettre qu'il adressa à la famille de l'Observance.

Les talents et les vertus que l'on connaissait à Nicolas enga-

gèrent les supérieurs à le nommer gardien du couvent de Jérusalem, qui est une charge importante dans l'Ordre. Mais des ennemis et des jaloux saisirent ce moment pour répandre des calomnies qui l'empêchèrent de remplir cette place. Ce fut inutilement même qu'Albert de Sarzane, l'un des plus vertueux enfants de saint François, prit la défense de Nicolas, dont il connaissait parfaitement la conduite pure : la malice triompha.

Alors Nicolas vint à Rome, où il résista vigoureusement aux détracteurs de l'Observance, qu'il confondit par la sagesse de ses raisonnements. Enfin, après avoir mené une vie très-laborieuse, il mourut dans un âge avancé, au couvent d'Ara-Cœli, le 23 mars 1438, et il y fut inhumé.

On voit son tombeau un peu élevé de terre, près du grand autel ; et on assure qu'après son trépas ses membres restèrent aussi souples que s'il eût été en vie, et que son corps rendait une odeur suave, ce qui fut remarqué par la multitude qui le venait voir comme un présage de l'heureux état dont il jouissait dans l'éternité.

LA BIENHEUREUSE DOROTHÉE D'UNDERWALD.

On croit que Dorothée, femme du Bienheureux Nicolas de Rupe, naquit à Underwald, en Suisse, vers l'an 1420. Elle montra dès l'enfance un grand attrait pour la vie religieuse et un zèle ardent pour les exercices de la piété. Ses parents, qui l'avaient élevée dans l'amour de la vertu, lui donnèrent, dans le Bienheureux Nicolas de Rupe, un époux dont la société et les exemples ne pouvaient que l'aider à suivre les voies qui mènent au Ciel.

Leur union fut le modèle d'un mariage vraiment chrétien. Dieu leur donna dix enfants, qu'ils élevèrent avec un soin extrême dans les affections pieuses et dans l'horreur du péché. La vie de Dorothée se passait dans la prière, les saints exercices et les attentions assidues que demande l'éducation des enfants dont on veut faire des Chétiens. Elle était la digne compagne de son époux dans la pratique de tous les devoirs religieux, et elle eut le bonheur de voir toute sa nombreuse famille montrer les

sentiments d'une piété ardente, solide et conforme à la sienne.

Lorsque leurs enfants furent élevés, le Bienheureux Nicolas proposa à Dorothée de vivre désormais, chacun de leur côté, dans une parfaite solitude. Dorothée y consentit d'autant plus volontiers que ses enfants pouvaient se passer de ses soins maternels et marcher seuls dans les voies du salut. Elle désirait elle-même depuis longtemps de pouvoir se sanctifier dans la retraite.

Le Bienheureux Nicolas acheva ses jours dans un ermitage, où il pratiqua de grandes austérités. Dorothée se retira dans un monastère, qu'elle édifia par ses jeûnes, ses mortifications, son onction dans la prière et sa profonde humilité. Après s'être longtemps purifiée par une vie si sainte, elle rendit à Dieu une âme digne du Ciel, et alla partager la félicité des élus du Seigneur. On ignore l'année de sa mort.

LE VÉNÉRABLE CLAUDE BERNARD,

DIT LE PAUVRE-PRÊTRE.

Claude Bernard, appelé communément le Pauvre-Prêtre et le P. Bernard, naquit à Dijon d'une famille noble en 1588. Pierre Le Camus, évêque de Belley, voulut lui persuader d'entrer dans l'état ecclésiastique. Bernard lui répondit : « Je suis un cadet qui n'ai rien ; il n'y a presque point de bénéfices dans cette province qui soient à la nomination du roi. Pauvre pour pauvre, j'aime mieux être pauvre gentilhomme que pauvre prêtre. » Il suivit pourtant le conseil de l'Évêque de Belley. Il vécut quelque temps en ecclésiastique mondain. Mais Dieu l'ayant touché, il renonça au monde, résigna le seul bénéfice qu'il eut, se consacra à la pauvreté et au service des pauvres. Il se dépouilla pour eux d'un héritage de près de quatre cent mille francs, qui lui échut sans qu'il s'y attendit. Le cardinal de Richelieu l'ayant nommé à une abbaye du diocèse de Soissons, il ne voulut pas l'accepter. « Quelle apparence, dit-il, que j'ôte le pain de la bouche des pauvres de Soissons pour le donner aux pauvres de Paris ! »

En même temps que les pauvres, il visitait les malheureux condamnés pour de grands crimes, et ne négligeait rien pour les

convertir. On l'avertit un jour qu'il y avait au cachot un homme condamné à être roué vif, qui ne voulait point entendre parler de confession. Il vient le trouver, il le salue, il l'exhorte, il l'embrasse, il emploie tous les moyens, mais inutilement : le prisonnier ne daignait seulement pas lui répondre. Le Père le prie de vouloir du moins dire avec lui une prière fort courte à la très-sainte Vierge ; le prisonnier le rebute : le Père ne laisse pas de la dire ; mais voyant que le pécheur obstiné ne veut pas seulement desserrer les lèvres pour prier avec lui, tout-à-coup, dans le transport d'un saint zèle, il lui porte à la bouche la prière qu'il venait de dire, et dont il avait toujours des exemplaires sur lui, et s'écrie, en s'efforçant de lui faire entrer dans la bouche : Puisque tu n'a pas voulu la dire, tu la mangeras. Le criminel ne pouvait se défendre, ayant les fers aux pieds et aux mains. Pour se délivrer donc de l'importunité du saint prêtre, il promet enfin de lui obéir. Alors le Père se met à genoux avec lui, il commence l'oraison *Memorare*, etc., *Souvenez-vous*, etc. A peine le prisonnier en eut-il prononcé les premières paroles, qu'il se trouve tout changé, un torrent de larmes coule de ses yeux, le regret de ses péchés lui fait jeter des cris qui fendent le cœur. Le P. Bernard, pénétré de joie, s'écrie en l'embrassant : C'est à l'intercession de la très-sainte Vierge que vous devrez votre salut. Alors le prisonnier raconta toute sa vie criminelle avec des sanglots et des larmes de la plus vive componction. — Consolez-vous, mon enfant, lui dit le Vénérable Père, la très-sainte Vierge, qui vous a obtenu la grâce de la pénitence, vous obtiendra celle du salut. Préparez-vous, je cours vous chercher le confesseur. Hélas ! il n'en eut pas besoin ; car, pénétré de la vue de ses péchés et de la grandeur de la miséricorde de Dieu sur lui, le prisonnier expira de douleur au moment où le P. Bernard fut de retour.

Le cardinal de Richelieu, qui admirait grandement ce bon Père, le pressa un jour de lui demander une grâce quelconque. « Monseigneur, dit Bernard, je prie Votre Éminence d'ordonner que l'on mette de meilleures planches au tombeau dans lequel je conduis les criminels au lieu du supplice, afin que la crainte

de tomber dans la rue ne les empêche pas de se recommander à Dieu avec attention. »

Le Vénérable P. Bernard prêchait souvent, et ses sermons produisaient des fruits admirables, quoiqu'il parlât sans préparation. Il mourut en odeur de sainteté le 23 mars 1641, et fut enterré dans l'église de l'hôpital de la Charité.

MÉMOIRE DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE.

Le 23 mars, victoire remportée sur mer par le secours de la très-sainte Vierge, et la ville de Constantinople défendue contre ses ennemis l'an 717.

Les Turcs avait rassemblé une flotte si considérable que la mer parut couverte de vaisseaux en face de la ville de Constantinople. Léon Isaurien était alors empereur, et ne s'était point encore déclaré contre les saintes images. Les Turcs assiégèrent donc Constantinople; la ville était en grand danger : mais le peuple en larmes fit autour de la ville une procession où furent portés avec respect et dévotion le bois de la vraie Croix et l'image vénérable de la très-sainte Vierge. Alors les barbares, leurs ennemis, furent tourmentés si violemment d'un grand vent et d'une si grande famine, que plusieurs milliers des leurs périrent; plusieurs s'enfuirent comme ils purent; et une grêle qui tomba avec violence, excita sur mer une tempête qui acheva de faire couler à fond cette flotte si considérable, composée de tant de navires; il n'en resta que trois, qui allèrent annoncer dans leurs pays la perte qu'ils avaient faite.

MARTYROLOGE ROMAIN ¹.

En Afrique, les saints martyrs Victorien, proconsul de Carthage; deux frères de la ville d'*Aquæ regię*, et deux autres nommés Frumentius, qui étaient marchands. Ces Saints, ainsi que l'écrit Victor, évêque en Afrique, ayant enduré d'horribles sup-

¹

DECIMO KALENDAS APRILIS.

In Africa, sanctorum martyrum Victoriani proconsulis Carthaginis et duorum germanorum Aquisregiensium; item Frumentii et alterius Frumentii

plices pour avoir constamment confessé la foi catholique durant la persécution des Vandales, sous Hunéric, roi arien, reçurent la couronne d'une gloire immortelle.

De plus, en Afrique, saint Fidèle, martyr.

Au même lieu, saint Félix et vingt autres.

A Césarée, en Palestine saint Nicon et quatre-vingt-dix-neuf autres saints Martyrs.

Le même jour, les saints martyrs Domice, Pélagie, Aquilas, Éparque et Théodosie.

A Lima, dans le Pérou, saint Turibe, archevêque, qui, par son zèle, étendit la foi et la discipline ecclésiastique dans toute l'Amérique. On solennise sa fête le 27 avril.

A Antioche, saint Théodule, prêtre.

A Césarée, saint Julien, confesseur.

En Campanie, saint Benoît, moine, que les Goths enfermèrent dans un four ardent, et qui le lendemain y fut trouvé sain et entier.

Additions des autres martyrologes.

Première invention, à Paris, des corps de saint Denis l'Aréopagite et de ses compagnons, saint Rustique et saint Éleuthère, martyrs.

Saint Cessateur ou Cézadre, évêque de Limoges, qui mourut le 15 novembre, mais il a été fêté le 23 mars.

Saint Ode ou Othon (Otho), solitaire à Ariano, dans le Bénéventin, mort le 23 mars 1120.

mercatorum, qui in persecutione wandalica (ut scribit Victor Africanus episcopus) sub Hunnerico rege ariano pro constantia catholicæ confessionis inmanissimis suppliciis cruciati, egregie coronati sunt. — Item in Africa, sancti Fidelis martyris. — Ibidem, sancti Felicis et aliorum viginti. — Cæsareæ, in Palæstina, sanctorum martyrum Niconis et aliorum nonaginta novem. — Item, coronæ sanctorum martyrum Domitii, Pelagiæ, Aquilæ, Eparchii et Theodosiæ. — Limæ, in regno Peruano, beati Turibii archiepiscopi, cujus virtute fides et disciplina ecclesiastica per Americam diffusæ sunt; ejus festivitas recolitur quinto kalendas maii. — Antiochiæ, sancti Theoduli presbyteri. — Cæsareæ, sancti Juliani confessoris. — In Campania, sancti Benedicti monachi, qui a Gothis in ardenti clibano inclusus, sequenti die inventus est illæsus.

Sainte Adèle, mère de saint Trond, morte au milieu du vii^e siècle, honorée à Zeel, dans le Limbourg.

Saint Fingar, appelé aussi saint Guigner, et sainte Piale, vierge, avec leurs compagnons, martyrs vers l'an 450. Ils sont honorés en Angleterre et en Bretagne.

Martyrologe de la dernière persécution.

Jérôme Siran, curé de Fourneaux, en Beaujolais, près de Roanne, ayant refusé le serment qui l'eût séparé de l'Église catholique, fut arrêté à la fin de l'année 1793, conduit à Lyon et condamné à mort comme prêtre fanatique par la commission révolutionnaire, et guillotiné le 23 mars 1794.

Chabrier (prénoms inconnus), prêtre du Puy, en Velai, condamné à mort comme prêtre réfractaire, exécuté le 23 mars 1794.

VINGT-QUATRIÈME JOUR DE MARS.

Saint Simon, martyrisé à Trente par les Juifs. — Sainte Catulle, veuve. — Le Bienheureux Simon le Cyrénéen. — Saint Barsabas. — Saint Théodore, évêque de Saragosse, martyr. — Saint Cyrin ou Quirin, martyr. — Saint Donatien, martyr. — Saint Épigmène et saint Pigmène, martyrs. — Saint Agapit, évêque de Synnade. — Saint Timolaüs et ses compagnons, martyrs. — Saint Hildelide, abbesse. — Le Bienheureux Aldemare, abbé. — Saint Bernard, à Vézelay. — Saint Guillaume de Norwich, martyr. — La Vénérable Marie Bonneau, dame de Beauharnais et de Miramion, fondatrice des Miramiones. — La Vénérable Mère Jacqueline de Blémur. — Le Vénérable Diégo Joseph de Cadix, Frère-Mineur Capucin. — Mémoire de la très-sainte Vierge. — Martyrologe romain. — Additions des autres martyrologes. — Martyrologe de la dernière persécution.

SAINT SIMON,

MARTYRISÉ A TRENTE PAR LES JUIFS.

A Trente, ville sur les confins de l'Allemagne et de l'Italie, existaient trois familles juives, dont les chefs se nommaient Tobie, Ange et Samuel. Chez ce dernier demeurait un vieillard à longue barbe, appelé Moïse, qui passait parmi les juifs pour savoir le temps et l'heure du Messie à venir. Le mardi de la semaine sainte, 21 avril 1475, ils s'assemblèrent chez Samuel, où était leur synagogue, pour examiner un veau qu'on venait de leur amener de la campagne. Comme ils parlaient de choses et d'autres, Ange dit tout-à-coup : « En cette préparation de la Pâque, nous avons de la chair et du poisson en abondance ; il ne nous manque qu'une chose. » Samuel répondit : « Et qu'est-ce qui vous manque ? » Alors se regardant l'un l'autre sans rien dire, ils comprirent tous qu'il parlait d'un enfant chrétien à immoler ; enfant qu'ils égorgent cruellement en mépris de notre Seigneur Jésus-Christ, et dont ils mangent le sang mêlé à leurs azymes, afin de se préserver par le sang chrétien de la mauvaise odeur qu'ils exhalent. C'est ce qu'ils appellent leur jubilé. Mais ils se firent signe de parler avec précaution à cause des domestiques,

qui, occupés de différents services pour la préparation de la Pâque, couraient sans cesse de côté et d'autre.

Le lendemain, réunis tous à la synagogue, ils consultaient en quel lieu ils pourraient plus commodément faire cette immolation. Tobie et Ange ne voulurent pas qu'elle se fit chez eux : leurs maisons étant étroites, il serait difficile de cacher aux domestiques une action si grave et si longue. Elle se ferait mieux chez Samuel, où le local est vaste et où rien ne manque. Tombés d'accord sur le lieu, ils disputaient sur le moyen de dérober un petit garçon. Comme l'on proposait des partis divers, Samuel appela son domestique Lazare, et lui dit : « Si tu as l'adresse de dérober un petit garçon chrétien et de nous le livrer, je te donnerai aussitôt cent ducats. » Le domestique répondit : « C'est là une affaire pleine de péril, et je m'y refuse absolument. » Ayant ainsi parlé, il sortit de la synagogue, prit ses hardes, et s'enfuit dans une terre étrangère.

Le jeudi, tous étant rassemblés à la synagogue, ils dirent à Tobie, qui exerçait la médecine : « Nous pensons que personne ne peut mieux que vous satisfaire nos vœux ; car vous êtes chaque jour en rapport avec les chrétiens, et presque tous en usent familièrement avec vous. Il vous est facile de surprendre un enfant ; personne ne prend garde à vous, quand vous vous promenez dans la ville. Nous aurons soin de vous récompenser largement. » Tobie refuse, et montre par beaucoup de raisons combien la chose est périlleuse. Mais eux le contraignent par leurs exécutions, et lui interdisent à jamais la synagogue, s'il n'obéit point. Tobie, voyant que tous avaient conspiré contre lui et qu'une récompense lui serait promise, leur dit : « J'entreprendrai volontiers la chose. Mais comme vous savez, je suis pauvre, et mon art ne suffit pas pour vivre commodément. De plus j'ai beaucoup de petits enfants. Je vous les recommande ainsi que moi. » Ils répondirent tous : « Amenez ici un petit garçon, et jamais vous n'aurez à nous reprocher aucune ingratitude. » Le traître Tobie dit alors à Samuel : « Ne fermez point vos portes à clef, afin que si je fais une bonne rencontre, je puisse l'introduire plus facilement. Sorti vers le soir, il se mit à parcourir seul

tout le voisinage et s'avança jusque sur la place. Revenant sur ses pas, il aperçut dans la rue du Fossé, assis devant chez son père, un petit garçon d'une beauté parfaite, nommé Simon, qui n'avait pas encore vingt-neuf mois complets, étant né le 26 novembre 1472. Le père était à travailler dans les champs, la mère assistait à ténèbres. Le juif Tobie, voyant que personne ne le regardait, tendit la main d'une manière caressante à l'enfant, qui la prit avec confiance et se mit à le suivre. Quand le traître eut passé la maison du père, il commença à traîner l'enfant, tantôt à le pousser. Le petit garçon regardant en arrière, se mit à crier avec larmes et à invoquer le nom de sa mère. Le traître épouvanté lui donna une pièce d'argent et l'apaisa avec de douces paroles. Au bout de la rue, il aperçut avec effroi un savetier travaillant dans son échoppe. Il s'arrêta, et attendit que l'ouvrier regardât d'un autre côté, pour traverser promptement la rue et entrer chez Samuel.

Tel qu'un tigre altéré de sang, Samuel conduisit l'enfant dans sa chambre secrète, où les autres se rassemblèrent bientôt avec une joie féroce. Et de peur que l'enfant, effrayé de se voir en un lieu étranger, ne se mit à pousser des cris, l'un lui donnait des raisins, un autre des pommes, les autres d'autres choses que les enfants aiment le plus. Cependant sa mère Marie, avec son père André, ne le trouvant ni chez eux, ni chez les voisins où il allait d'habitude, le cherchèrent avec anxiété par toute la ville. Or tous les enfants assuraient qu'il fallait le chercher chez les juifs, qui l'avaient pris pour le crucifier en haine de la foi chrétienne. Le père et la mère pensaient effectivement à pénétrer chez les juifs, lorsque la nuit survint et les obligea de rentrer chez eux, versant des larmes amères.

La nuit étant close et le silence régnant partout, les juifs menèrent le jeune enfant dans un vestibule qui joignait la synagogue. Là, s'asseyant sur un banc près de la cheminée, le cruel Moïse reçut l'enfant sur ses genoux. Tous les autres lui ayant coupé la chemise et les hauts-de-chausses, le garrottèrent par le milieu du corps, dont tout le reste était nu. Samuel prit son propre mouchoir et en serra le cou de l'enfant pour qu'il ne pût crier :

les autres lui tenaient les mains et les pieds, et Tobie la tête. Alors Moïse tirant un couteau, lui taillada l'extrémité du membre viril, comme pour le circoncire. Ensuite, prenant une tenaille, il se mit à lui déchiqueter la joue droite près du menton, et déposa un morceau de chair coupée dans une coupe préparée pour cela. Les assistants recueillaient dans des écuelles le sang de l'innocente victime, et chacun à son tour, saisissant la tenaille, découpait un morceau de chair vive. Ainsi firent tous les principaux, jusqu'à ce que la plaie surpassa de beaucoup la grosseur d'un œuf. Et si, de fois à autre, le mouchoir qui l'étranglait se relâchant, le gosier de l'enfant râlait un peu fort, les juifs mettaient aussitôt leurs mains sur sa bouche et le suffoquaient impitoyablement.

Après cette opération atroce, Moïse leva la jambe droite de l'enfant, et, la posant sur ses genoux, il commença, avec le même fer, à déchiqueter la partie extérieure depuis la cheville jusqu'au gras de la jambe. Et chacun à son tour, prenant la tenaille, découpait la chair vive avec le sang vif. Ensuite le cruel vieillard, chef d'un crime si horrible, dressant l'enfant à demi mort, recommanda à Samuel de s'asseoir à gauche; puis étendant l'un et l'autre avec violence les bras de la sainte victime, comme d'un crucifié, ils exhortèrent tous les autres à percer le saint corps avec de durs poinçons. Aussitôt, s'étant amassés autour, tous le percèrent de mille coups, depuis le sommet de la tête jusqu'à la plante des pieds, en disant : « Voilà comme nous avons tué Jésus, le Dieu des Chrétiens; puissent tous nos ennemis être confondus de même à jamais ! » Il y avait déjà bien plus d'une heure que le pauvre enfant endurait cet affreux supplice : comme il ne pouvait respirer librement, il éprouva une défaillance. A la fin, levant les yeux mourants au Ciel, comme pour prendre Dieu à témoin, il pencha la tête et rendit au Seigneur sa sainte âme.

Aussitôt les juifs lavèrent son corps sanguinolent dans un bassin d'eau pure, dont ils aspergèrent leurs maisons, comme les Chrétiens font les leurs avec de l'eau bénite. Chacun se croyait heureux quand il pouvait s'en laver les mains et le visage. Samuel, qui avait dépouillé l'enfant de ses habits, l'en revêtit de

nouveau et ordonna à son domestique Vital de le porter dans le grenier à foin et de l'y cacher sous la paille. Le saint corps y demeura jusqu'au vendredi soir. Le père et la mère, l'ayant cherché inutilement, s'adressèrent à l'Évêque, qui était en même temps seigneur temporel de la ville. Aussitôt il ordonna aux magistrats de faire toutes les recherches possibles, avec peine de mort contre quiconque, sachant quelque chose du fait, ne le révélerait point à la justice. Les magistrats, accompagnés du père et de la mère, ayant cherché partout, arrivèrent à la maison du juif Samuel; il eut peine à ouvrir sa porte, parce qu'il était à manger joyeusement le festin pascal et qu'il est défendu aux juifs de laisser entrer alors aucun Chrétien chez eux. Mais il n'osa résister aux officiers de la justice : il les suivit même, avec sa femme et son fils, dans tous les endroits de la maison. On ne trouva point le corps; car on ne s'imaginait point qu'il fût au grenier, sous un tas de paille. Le canal d'une rivière qui se jette un peu plus loin dans l'Adige, passait sous la maison des juifs : le père et les magistrats le firent fermer, pour voir si le corps de l'enfant n'y serait pas; on ne trouva rien.

Le soir, Samuel dit à son cuisinier Bonaventure de porter le cadavre dans le cellier et de le cacher sous les tonneaux, de peur que les employés de la justice, revenant sur leurs pas, ne visitassent l'endroit qu'ils avaient oublié. Le lendemain, samedi, Samuel porta le cadavre dans la synagogue même, et le déposa sur la table qui leur tient lieu d'autel, où il resta jusqu'au dimanche de Pâque. Cependant les juifs, voyant que tout le monde les désignait comme les auteurs du crime, délibéraient entre eux sur ce qu'ils avaient de mieux à faire. Les uns disaient qu'il fallait jeter le cadavre dans l'Adige; mais comme tout le monde avait les yeux sur eux et qu'ils n'osaient même sortir de la maison, ce moyen fut jugé impraticable. D'autres proposèrent de l'enterrer profondément dans la cave; mais la terre fraîchement remuée et portée dehors aurait découvert le fait aux yeux de la justice. Dans cette incertitude, le domestique Bonaventure, sur un signe de son maître, le reporta dans le cellier et le jeta dans le canal qui passait à côté. Puis remontant à la cuisine, il annonça à sa

maîtresse, de manière à être entendu des servantes, qu'il avait vu dans l'eau quelque chose de blanchâtre, qu'il soupçonnait que c'était le corps d'un enfant noyé, peut-être celui que les Chrétiens cherchaient avec tant de bruit par toute la ville. La femme se rendit à la synagogue, et redit à Samuel et à Tobie ce qu'elle venait d'apprendre de Bonaventure. Tobie la suivit aussitôt dans le cellier, et essaya de faire aller le cadavre à fond, avec une perche et des pierres qu'on jeta dessus : ce fut en vain, le corps revenait toujours sur l'eau. Tobie s'en retourna donc à la synagogue, ne se possédant plus de fureur. Là, tous adoptèrent le parti suivant.

Tobie lui-même alla trouver l'Évêque, et lui annonça que les eaux avaient amené auprès du cellier de Samuel un enfant, peut-être celui que ses parents cherchaient depuis plusieurs jours. Les juifs espéraient, par cette annonce spontanée, détourner d'eux le soupçon de meurtre. L'Évêque, bien content de cet indice, prit avec lui le chef de la justice et le préfet de la ville, et suivit Tobie avec une grande multitude de peuple. Il trouva le corps nageant au-dessus de l'eau, et se le fit présenter. Quand il eut considéré les membres cruellement déchiquetés et chacune des plaies, il s'écria avec une profonde émotion : « Il est impossible que ce crime ait été commis par un autre que par un ennemi de la foi chrétienne. Je vous prends donc à témoin, Jésus-Christ, qui, crucifié et enseveli, êtes ressuscité en ce jour, que je ne laisserai point impunie cette impiété. Et à toi, bienheureux petit innocent, je promets que quiconque a trempé ses mains dans ton sang subira la peine de sa cruauté. » Et aussitôt il ordonna au chef de la justice de faire une exacte recherche et de lui en présenter le rapport. Ce qui parut merveilleux à tout le monde, c'est que la chair si tendre de l'enfant n'était point encore putréfiée, et qu'elle ne sentait pas même. Quand on eut ôté les vêtements, on considéra attentivement toutes les plaies de la victime, et la jambe droite horriblement déchiquetée, tout le corps portant les marques des coups d'aiguilles et de poinçons, comme s'il avait été piqué par les abeilles. Lorsque le père survint, il reconnut le corps de son jeune fils. Tout le monde jugeait, disait même en présence des

Juifs que c'étaient eux les auteurs de cette atrocité, et qu'ils méritaient un traitement pareil. Car aux indices très-évidents se joignait qu'à l'arrivée des juifs le sang se mit à couler de tous les membres ; les assistants le recueillirent dans des linges et le conservèrent avec grande vénération. De plus, dans différents endroits de la maison, on trouva le sol taché de sang, notamment dans le lieu du supplice.

Tout cela constaté, le chef de la justice fit transporter le corps à l'hôpital Saint-Pierre, avec défensé de l'ensevelir sans son consentement. En même temps, il interrogea séparément Moïse et les autres juifs : de quelle manière et à quel moment le corps avait été amené là. Comme leurs réponses ne s'accordaient point et que leur visage annonçait leur fluctuation intérieure, il les fit garrotter et conduire au château, dans des prisons séparées. Pour procéder avec plus de maturité dans une affaire aussi grave, il convoqua deux médecins et un chirurgien, et leur donna ordre d'examiner avec attention le cadavre et les plaies, puis de déclarer sous serment ce qu'ils en pensaient. Ils le firent et prononcèrent d'une voix unanime que l'enfant n'était pas mort dans l'eau, et cela pour les raisons suivantes : Les corps noyés sont ordinairement gonflés, ils rendent par la bouche et par les narines des eaux d'autant plus fétides qu'ils ont séjourné dans les eaux plus longtemps. On leur trouve toujours la bouche entr'ouverte, le gosier large, la couleur pâle et livide, sans autres blessures que celles qu'ils auraient reçues avant de tomber ou d'être jetés dans l'eau. Et alors même le sang ne coule pas de la plaie, mais il reste glacé dans les veines, et tous les membres sont raides. Ici se trouve tout le contraire : nul gonflement dans le corps, nulle humeur aqueuse ; la bouche fermée, le gosier resserré, la couleur de la chair d'un rouge vif, aucune meurtrissure ni percussion, mais des plaies faites avec des instruments tranchants et avec des pointes à la tête, à la joue, à la jambe et à tous les membres, plaies qui répandent un sang frais, comme si le corps était vivant. Sur ce rapport, le chef de la justice pria l'Évêque de lui adjoindre un habile jurisconsulte pour lui servir de conseil. L'Évêque lui donna le préfet de la ville, qui avait toutes les

qualités désirables. Pendant que ces deux magistrats se consultaient ensemble, ils s'assembla une multitude de peuple, qui priaient Dieu de faire connaître les auteurs de cet exécrable attentat. La pauvre mère accourut aussi, remplissant l'air de ses gémissements. Dès qu'elle aperçut le corps de son enfant, si horriblement déchiré, elle tomba par terre sans connaissance, et ses voisines éplorées furent obligées non pas de la reconduire, mais de la reporter chez elle.

Cependant on entendait par toute la ville des cris, que les juifs étaient coupables du meurtre de l'enfant, et qu'il fallait les en punir. Le chef de la justice, voulant connaître le motif de cette opinion qui se répandait dans le peuple, fit venir un certain Jean, habitant de Trente, et qui de juif s'était fait Chrétien sept ans auparavant. Les deux magistrats lui demandèrent avec soin quels étaient les rites et les coutumes observés chez les juifs, principalement à Pâque, car ils avaient déjà entendu quelque chose qui confirmait le soupçon du peuple.

L'individu répondit : « Les juifs ont coutume, le mercredi de la semaine sainte, de faire des pains azymes, et d'y mêler le sang d'un enfant chrétien. Ils en usent encore dans leur Pâque, savoir le jeudi, et de même le vendredi, en le mêlant à du vin. Quand ils bénissent la table à l'ordinaire, ils y ajoutent des malédictions contre le Christ et contre la foi chrétienne, priant Dieu de faire tomber sur les Chrétiens toutes les plaies dont il a frappé l'endurcissement de Pharaon et de son royaume. Je me rappelle, dans ma jeunesse, avoir entendu dire bien souvent à mon père que, dans la ville de Tongres, en la basse Germanie, les juifs avaient conspiré quarante ans auparavant, et égorgé un enfant chrétien pour en employer le sang à leur Pâque. Ayant été découverts et ayant confessé leur crime, il y en eut plus de quarante-cinq livrés aux flammes. Mon père, s'étant échappé avec plusieurs autres, vint s'établir en ces contrées. »

Sur ces indices, appuyés d'une si forte présomption, le chef de la justice appliqua les détenus à la question. Ils nièrent d'abord constamment le fait, et se plaignaient d'être torturés innocemment. Puis, recourant à leurs fourberies accoutumées, ils dirent

qu'un certain Suisse leur voisin, homme très-pauvre, nommé Gianzer, leur paraissait coupable de ce crime. Depuis longtemps ennemi des juifs et les ayant menacés de quelque malheur, il aura commis ce meurtre, et pour en détourner l'odieux sur eux, il aura jeté le cadavre dans l'eau, sachant bien qu'il serait amené dans leurs maisons. Ils donnèrent à cette calomnie de telles couleurs que l'homme innocent fut mis aux fers avec sa femme, et qu'il n'en fut délivré que par un miracle, comme on verra plus loin. Cependant les deux magistrats ayant continué l'interrogatoire, les malheureux juifs, vaincus par la douleur, confessèrent la série de leur crime, telle que nous l'avons vu, et telle qu'un des deux médecins jurés la consigna dès lors dans une lettre du 5 avril 1475.

La confession des coupables ayant été bientôt divulguée par l'Italie et toute l'Allemagne, les autres juifs, voyant qu'il n'y avait pas moyen de délivrer leurs frères par la ruse, amenèrent de grandes sommes d'argent pour corrompre les ministres de la justice publique. N'ayant pu réussir auprès des deux magistrats, ils augmentèrent à tel point la somme qu'ils espéraient gagner l'Évêque ou même Sigismond d'Autriche. Mais ils trouvèrent les mains de l'un et de l'autre fermées à leurs présents, comme leurs oreilles à leurs prières. Alors ils firent venir de Padoue les plus habiles jurisconsultes, afin de trainer l'affaire en longueur et d'empêcher le prononcé du jugement. Mais leurs efforts furent inutiles, Dieu ne permettant pas qu'un si grand crime demeurât impuni.

Toutefois, on disputa longtemps quelle peine on infligerait aux coupables. Tous furent condamnés à mort et leurs biens confisqués. Les plus criminels furent tenaillés comme ils avaient tenaillé l'enfant, puis roués vifs et brûlés. Deux des moins coupables, ayant demandé et reçu le Baptême pour mourir Chrétiens, furent simplement décapités.

Après la punition méritée des juifs, on s'occupa de la gloire de l'innocent Martyr. A la place des maisons où il avait été si cruellement égorgé, on bâtit une église à sa mémoire. Par un décret public de la cité, il fut défendu à tout juif de fixer sa de-

meure à Trente. Les miracles se multipliant par l'invocation du Saint, on commença d'accourir de tous pays à ses reliques. Beaucoup d'aveugles recouvrèrent la vue, beaucoup d'autres malades furent guéris. Le Pape Grégoire ordonna d'inscrire le martyr Simon dans les fastes sacrés de l'Église romaine au 24 mars, en ces termes : « A Trente, passion de saint Simon, petit innocent cruellement égorgé par les juifs en haine du Christ, et qui ensuite brilla par beaucoup de miracles. » En 1588, Sixte V accorda au cardinal Madruce, évêque et prince de Trente, de célébrer la fête du Saint dans tout le diocèse, avec un office et une messe propres, et indulgence plénière. A cette occasion, la veille de la fête, on fit une procession solennelle par toute la ville. La procession sortit de l'église de Saint-Pierre, où était exposé le corps du saint Martyr. Les diverses confréries ouvraient la marche avec leurs bannières et des flambeaux ; venaient ensuite deux cents petits garçons, élégamment habillés, avec la bannière et l'image du Saint de leur temps et de leur âge. Ils étaient suivis du clergé régulier et séculier, ainsi que des chanoines, tenant tous des cierges. Les curés des quatre paroisses de Trente portaient sur leurs épaules le corps du Martyr dans un berceau d'argent, qu'ombrageait un riche baldaquin, soutenu par les quatre principaux docteurs. Suivaient sur deux rangs les dignitaires de l'Église, puis l'Évêque de Trente, à côté duquel deux lévites encensaient continuellement les saintes reliques. Immédiatement après le clergé marchaient les magistrats, les docteurs et les nobles tant de la ville que du diocèse. Venaient enfin en très-grand nombre les femmes et les filles, portant tous, hommes et femmes, des cierges allumés. On estima généralement le nombre des assistants à treize mille. La procession, sortie de Saint-Pierre, fit une station à l'église de la Sainte-Trinité, puis à Saint-Vigile, la cathédrale, et à Sainte-Marie-Madeleine. Sur une des places publiques, on représenta au vif toute l'histoire du Martyr. Rentré à Saint-Pierre, on chanta le *Te Deum*, ensuite les premières vêpres du Saint.

Entre les miracles opérés par l'intercession de saint Simon, on lit le suivant : Le Suisse Gianzer, avec sa femme, était empri-

sonné au château et garrotté de chaînes, parce que les juifs l'avaient accusé d'avoir tué le Bienheureux Simon et jeté son corps dans le canal. Comme il pria Dieu, par les mérites de son saint Martyr, de manifester leur innocence, leurs chaînes se rompirent tout-à-coup et leurs entraves se brisèrent. Les officiers de la justice ne tardèrent point à leur rendre la liberté.

Voici l'antienne, le verset et l'oraison que récite l'Église de Trente : « Intercédez pour votre patrie, Bienheureux Simon, aidez-nous de vos mérites, vous par les prières et l'invocation de qui un si grand nombre ont récupéré la santé contre toute espérance. — Réjouissez-vous et jubilez, Église de Trente, qui avez été enrichie de la gloire d'un tel fils. — Dieu, restituteur de l'innocence, pour le nom de qui le Bienheureux innocent Simon a subi la mort la plus cruelle par la main des juifs perfides, accordez-nous, par l'intercession de ses mérites, de nous préserver des contagions de cette vie et de parvenir à la Patrie céleste. »

En l'année 1840, nous avons vu les juifs de Damas commettre, sur un religieux Capucin et sur son domestique, le même meurtre que les juifs de Trente commirent sur un jeune enfant l'an 1475. Nous avons vu les juifs du xix^e siècle, tout comme ceux du xv^e, mettre tout en œuvre, même la calomnie, pour dérober à la vindicte publique leurs frères accusés et juridiquement convaincus.

(ROHRBACHER.)

SAINTE CATULLE,

VEUVE.

On honore à Paris et dans quelques autres diocèses la mémoire de sainte Catulle, qui fut instruite dans la foi chrétienne par l'illustre saint Denis l'Aréopagite, lorsqu'il vint apporter le Christianisme dans les Gaules. Elle demeurait dans une espèce de métairie, où s'est élevée depuis la ville de Saint-Denis, près Paris. On croit qu'elle était veuve. Elle passait sa vie dans les bonnes œuvres, et pouvait être proposée comme un modèle de piété aux Chrétiens, qui se multipliaient en France.

On rapporte que, lorsque saint Denis marchait au martyre,

ayant aperçu Catulle qui le suivait, il la chargea du soin de lui donner la sépulture. La sainte femme le promit; et après que saint Denis et ses compagnons furent décapités, elle acheta leurs corps à prix d'argent, les cacha soigneusement dans sa maison, et honora leurs reliques dans le secret. Quand le moment de persécution fut passé, elle fit élever sur le tombeau des saints Martyrs une chapelle de bois, qui fut remplacée dans la suite par la basilique actuelle de Saint-Denis.

On ne sait rien autre chose sur la vie de la pieuse Catulle, sinon qu'elle mourut en odeur de sainteté. Son corps était autrefois à Saint-Denis.

LE BIENHEUREUX SIMON LE CYRÉNÉEN.

Simon le Cyrénéen, père d'Alexandre et de Rufus, était de Cyrène, dans la Libye. Lorsque Jésus-Christ montait au Calvaire et succombait sous sa propre Croix, les soldats contrainquirent Simon, qui passait, de la porter avec lui. Cependant le mot *angariaverunt* semble dire qu'on l'y engagea par voie de persuasion. Il est vraisemblable que Simon était connu pour disciple de Jésus-Christ, et que c'est ce qui donna l'idée de lui faire porter sa Croix, charge qui, selon toute apparence, aura été pour lui une source précieuse de grâce.

Il est le seul qui ait porté littéralement la Croix du Sauveur, et qu'il ait rendu sensible aux yeux ce grand moyen de salut.

SAINT BARSABAS.

Barsabas, surnommé le Juste, un des premiers disciples de Jésus-Christ, après l'Ascension du Sauveur, fut présenté avec saint Matthias pour être mis à la place de Judas. On ne sait rien de particulier de sa vie ni de sa mort.

Barsabas est aussi le surnom de Jude, autre disciple dont il est parlé dans les *Actes*, qui fut envoyé avec quelques autres à Antioche pour y porter la lettre où les Apôtres rendaient compte de ce qui avait été décidé dans le Concile de Jérusalem.

SAINT THÉODORE,

ÉVÊQUE DE SARAGOSSE, MARTYR.

Ce Saint, que Salazar présente comme évêque de Saragosse était Grec de naissance et disciple de saint Jacques le Majeur, qui l'éleva à l'épiscopat. Les actes de sa vie sont mêlés de beaucoup d'incertitudes ; ce qui paraît assuré, c'est qu'il alla prêcher la foi en Afrique, accompagné seulement d'Irénée, son diacre, de Sérapion et d'Ammoné, ses lecteurs ; il voulut évangéliser Cyrène ; après quoi il passa dans la Pentapole de Libye ; mais il y fut arrêté et condamné à la mort avec ses trois compagnons, qui en même temps que lui furent décapités.

SAINT CYRIN OU QUIRIN,

MARTYR.

On croit que Cyrin ou Quirin était le second fils de l'empereur Philippe, mort en 249 et mort chrétien. Cyrin professait plus encore que son père la foi de l'Évangile et menait une vie chrétienne.

Dans les troubles qui agitèrent Rome durant deux ans, entre le règne de Valérien et de Gallien, son fils, et le règne de Claude II, de 267 à 269, les ennemis des Chrétiens saisirent Cyrin et le noyèrent dans le Tibre en haine de la religion.

Les reliques de ce jeune Martyr sont conservées à Tegernsée, dans la haute Bavière.

SAINT DONATIEN,

MARTYR.

Saint Donatien était un disciple de saint Cyprien ; Chrétien fidèle il se voyait en butte à la haine des hérétiques et des païens, qui se montraient acharnés contre son saint Évêque. On le mit en prison dès que l'on apprit qu'il venait de recevoir le Baptême ; et le lendemain, traduit devant les juges, il fut sommé de renier sa foi. Il se confessa chrétien, prêt à donner son sang pour Jésus-Christ. Il obtint ce qu'il attendait, et deux jours après avoir reçu la robe du Baptême, il reçut la couronne du martyre, le 24 mars de l'an 259, sous le règne de Valérien et de Gallien.

SAINT ÉPIGMÈNE ET SAINT PIGMÈNE,

MARTYRS.

Saint Épigmène, prêtre de Rome, avait baptisé le jeune catéchumène Crescence, fils de saint Euthyme, qui le lui avait confié. Mais la persécution de Dioclétien sévissant alors, le Saint et son élève furent arrêtés comme Chrétiens. Le jeune Crescence, soutenu de la grâce de Dieu, eut le bonheur de témoigner de sa foi par le martyre, et le saint prêtre fut décapité par ordre du préfet Turpilius. Saint Crescence est honoré le 14 septembre.

On ne doit pas confondre saint Épigmène avec saint Pigmène, prêtre de Rome, qui, sous Julien l'Apostat, fut enlevé par ordre du préfet Apronien et précipité dans le Tibre, et qui est honoré aussi le 24 mars.

SAINT AGAPIT,

EVÊQUE DE SYNNADE.

Agapit, évêque de Synnade, en Phrygie, florissait à la fin du III^e siècle de notre ère ; il était célèbre par sa charité et ses miracles. Un soldat, nommé Maximin, qui plus tard devint empereur, témoin en passant par Synnade de quelques guérisons miraculeuses du saint Évêque, s'imagina qu'il était magicien et fit comprendre qu'il voulait le tuer. On en avertit le saint Prélat, qui put échapper à la fureur de ce barbare, et qui mourut en paix. Eusèbe parle des miracles qui ont rendu célèbre sa sainteté.

SAINT TIMOLAÛS ET SES COMPAGNONS,

MARTYRS.

Aux approches du printemps de l'an 305, il y eut de grandes fêtes à Césarée de Palestine. On annonçait qu'outre les gladiateurs et les courses de chars, on ferait combattre les Chrétiens contre les bêtes féroces. A ce bruit, six jeunes Chrétiens, heureux de confesser leur foi, arrivèrent à Césarée au moment où le gouverneur Urbain y entraît solennellement. Ils coururent à lui, et lui montrant leurs mains qu'ils avaient enchaînées, pour

témoigner qu'ils étaient prêts à tout souffrir pour la foi, ils lui crièrent qu'ils étaient Chrétiens.

Le premier de ces fidèles se nommait Timolaüs : il était de la province de Pont ; le second, venu de Tripoli, en Phénicie, s'appelait Denis ; Romulus, le troisième, était sous-diacre de l'Église de Diospolis ; le quatrième et le cinquième, Pausis et Alexandre, étaient Égyptiens ; le sixième était un autre Alexandre, de la ville de Gaza.

Leur démarche étonna le gouverneur et son entourage ; et, furieux de l'audace des six Chrétiens, il les fit jeter tout enchaînés qu'ils étaient dans une prison obscure.

Peu de jours après on arrêta deux autres Chrétiens, qu'on leur adjoignit : l'un, qui avait déjà souffert pour la foi, se nommait Agapius ; l'autre, qui se nommait Denis, comme le second des six premiers, venait d'être pris, au moment où il portait quelques rafraîchissements aux Martyrs.

Ces huit confesseurs furent décapités ensemble le 24 mars de l'an 305.

SAINTE HILDELIDE,

ABBESSE.

Hildelide, princesse anglaise de la race anglo-saxonne, fut amenée en France par ses parents pour y faire son éducation. C'était au milieu du ^{vii}^e siècle, et, quoique toute jeune encore, elle manifestait un grand désir de la vie religieuse. Élevée saintement dans le monastère de Chelles, elle passa ensuite à l'abbaye de Faremoutier, où elle prit le voile. Elle y vivait très-saintement et voyait son abbaye florissante, lorsqu'elle fut rappelée instamment par sa famille pour venir en aide à une sainte Édilburge, sur laquelle nous ne savons rien de précis, qui était sa parente et qui gouvernait le monastère de Barking, récemment fondé.

Après avoir secondé quelques années cette première abbesse, Hildelide lui succéda en 680. Elle y vécut très-saintement, et après sa mort ses reliques furent illustrées de plusieurs miracles.

Avant leur malheureux schisme, les Anglais avaient pour cette sainte une grande dévotion.

LE BIENHEUREUX ALDEMARÉ,

ABBÉ.

Aldemare, moine et diacre au Mont-Cassin, dans le ^xⁱ siècle, fut élu abbé du monastère de Saint-Laurent, à Capoue. On croit que c'est là qu'il écrivit un bel Antiphonaire pour les moines de Saint-Libérateur, qui vivaient auprès de Sulmone; il fut appelé ensuite à gouverner le monastère de Sainte-Euphémie, dans le duché de Bénévent; et enfin il fonda un autre monastère à Bocchianino, dans l'Abruzzi. Il mourut au bourg de Saint-Martin, en odeur de sainteté, et fut enterré dans l'église de la pieuse maison qu'il venait de créer.

Pierre le Diacre, moine du Mont-Cassin, qui a écrit sa Vie, ne marque ni le jour ni l'année de son décès. Bucelin le place au 24 mars, ainsi que Bollandus. Mabillon en parle à la fin de la Vie du Pape Victor III.

SAINT BERNARD

A VÉZELAY.

Le dimanche des Rameaux 24 mars 1146, la seconde croisade pour la délivrance de la Terre sainte fut publiée à Vézelay, petite ville et monastère de l'ancien diocèse d'Autun, aujourd'hui de Sens. Le Pape Eugène II, retenu en Italie par les troubles de Rome, nomma saint Bernard, dont il avait été le disciple, pour exhorter en son nom les Français à prendre la croix. Jamais mission, depuis les Apôtres, ne fut plus magnifiquement remplie ni confiée à un ministre de la divine parole qui rappelât mieux les temps apostoliques. La puissance des prodiges n'y manqua pas non plus. Ce fut à Vézelay que commença cette longue suite de miracles si exactement et si juridiquement constatés.

La réputation de saint Bernard, les lettres adressées par le Pape à toute la chrétienté firent accourir à cette assemblée, des points les plus éloignés de la France, une foule innombrable de seigneurs, de Prélats et d'hommes de toute condition. L'église

du monastère n'étant pas assez spacieuse pour contenir cette multitude, l'assemblée, après avoir invoqué le Saint-Esprit, se réunit sur le penchant d'une colline aux portes de la ville. Une vaste tribune fut élevée, où le roi Louis VII, dans l'appareil de la royauté, et saint Bernard dans le costume modeste d'un cénobite, furent salués par les acclamations d'un peuple immense.

L'orateur de la croisade lut d'abord les lettres du Souverain-Pontife. C'était une vive exhortation au roi, aux seigneurs et à toute la nation française. Le Pape les excitait à entrer courageusement dans la voie glorieuse que leurs ancêtres avaient tracée. Car, de tous les peuples chrétiens rassemblés à la voix d'Urban II, son prédécesseur, nul, disait-il, ne s'était plus distingué que les Français et n'avait été plus prodigue de son sang. Eugène renouvelait ensuite les grâces et les privilèges accordés pour la première croisade. Il prenait sous sa protection et sous celle des autres Prélats, les personnes, les femmes, les enfants et tous les biens des croisés. Il obviait prudemment au danger des invasions, des surprises et de tous les accidents que pouvait occasionner une longue absence. Mais il demandait aussi que cette entreprise fût sanctifiée par la pénitence et la piété. C'était une guerre chrétienne contre les ennemis du nom chrétien ; il n'y voulait que des soldats que Jésus-Christ avouât pour les siens, et qui ne méritassent pas moins d'en sortir victorieux par la régularité de leurs mœurs que par la justice de leur cause.

Le saint abbé de Clairvaux, ajoutant à la souveraine parole du Pontife les éclats de son éloquence, décrivit à ses auditeurs la prise d'Édesse par les Sarrasins et la désolation des saints Lieux. Il leur montra l'univers plongé dans la terreur en apprenant que Dieu avait commencé à perdre sa terre chérie. Il leur représenta la ville de Sion implorant leur secours, Jésus-Christ, prêt à s'immoler une seconde fois pour eux, et la Jérusalem céleste ouvrant toutes ses portes pour recevoir les glorieux Martyrs de la foi. Il remplit d'enthousiasme ces immenses flots de peuple, et l'on entendit bientôt, de tous les points du vaste auditoire, ces mots répétés : *la croix ! la croix !*

Louis VII, vivement ému des paroles qu'il venait d'entendre,

se jeta, en présence de tout le peuple, aux pieds de saint Bernard et lui demanda la croix. Revêtu de ce signe révéral, il parla lui-même à l'assemblée des fidèles, pour les engager à suivre son exemple. Il leur montra l'impie Philistin versant l'opprobre sur la maison de David, et leur rappela la sainte détermination que Dieu lui-même lui avait inspirée. Il invoqua, au nom des Chrétiens d'Orient, l'appui de la nation généreuse dont il était le chef, de cette nation qui ne pouvait supporter la honte ni pour elle ni pour ses alliés, et portait sans cesse la terreur parmi les ennemis de son culte¹.

A ce discours, tout l'auditoire fut attendri et fondit en larmes. La piété touchante du monarque acheva de persuader ceux que l'éloquence de saint Bernard n'avait pas entraînés. La colline sur laquelle était rassemblé un peuple innombrable retentit longtemps de ces mots : *Dieu le veut, Dieu le veut ! la croix, la croix !* Éléonore de Guienne, qui accompagnait Louis VII, reçut, comme son époux, le signe des croisés des mains de l'abbé de Clairvaux. Puis s'avancèrent tous les seigneurs, tous les chevaliers, les plus grands noms de la France féodale et guerrière, trois Évêques même et deux abbés. Tous reçurent la croix des mains du grand missionnaire. On attachait ces croix à l'habit, sur l'épaule droite, en signe d'enrôlement. Bientôt les croix manquant à saint Bernard, il déchira sa robe et en jeta les lambeaux. Plusieurs de ceux qui l'environnaient firent la même chose, afin de satisfaire à l'impatience de tous les fidèles qu'il avait embrasés du feu de la guerre sainte.

Toute la première ardeur de la croisade était rallumée². On s'excitait aux batailles comme au temps de Pierre l'Ermite. La France se déplaçait une seconde fois, et les malheurs éprouvés pendant les premières expéditions semblaient être une excitation de plus au courage et à la piété. Dans cette première exaltation, on avait voulu faire de saint Bernard le général suprême de la croisade. Mais il garda sa mission de prêtre, et passa en Allemagne pour appeler aux armes d'autres peuples chrétiens.

¹ Chronique de Moriguy.

² M. Laurentie, *Hist. de France*, t. II.

Sa voix semblait remuer la terre. L'enthousiasme se propagea comme une contagion. L'empereur Conrad III prit la croix ; les grands l'imitèrent. Toute l'Europe suivit. Les pays mêmes qui n'avaient pas entendu saint Bernard lui envoyèrent des croisés, comme entraînés par l'impulsion de sa renommée.

Pour conserver la mémoire de ce grand événement, Ponce, abbé de Vézelay¹, fonda, sur la colline où les chevaliers et les barons chrétiens s'étaient rassemblés, une église qu'il dédia à la sainte Croix. La tribune du haut de laquelle saint Bernard avait prêché la croisade y resta longtemps exposée à la vénération des fidèles².

SAINT GUILLAUME DE NORWICH,

MARTYR.

Ce Saint fut aussi la victime de la haine implacable des juifs contre notre sainte religion. Il souffrit dans la douzième année de son âge : il était depuis peu apprenti chez un tanneur de Norwich. Les juifs l'attirèrent chez eux quelque temps avant la fête de Pâque de l'an 1137 ; lorsqu'ils en furent les maîtres, ils lui mirent un bâillon dans la bouche, puis, après lui avoir fait mille outrages, ils le crucifièrent et lui percèrent le côté en dérision de la mort de Jésus-Christ.

Le jour de Pâque, ils lièrent son corps dans un sac, et le portèrent près des portes de la ville, dans le dessein de le brûler ; mais ayant été surpris, ils le laissèrent suspendu à un arbre. On bâtit à l'endroit où il avait été trouvé une chapelle connue sous le nom de *Saint-Guillaume-aux-Bois*. Le corps du Saint, qui avait été glorifié par des miracles, fut porté en 1144 dans le cimetière de la cathédrale dédiée à la sainte Trinité ; on le mit six ans après dans le chœur de la même église.

Nous apprenons de M. Weever qu'autrefois les juifs des principales villes d'Angleterre enlevaient des enfants mâles pour les circoncire, les couronner d'épines, les fouetter et les crucifier en

¹ Ponce était frère de Pierre le Vénérable, qui avait été lui-même prieur de Vézelay.

² Emprunté à l'excellent *Légendaire d'Autun*, de M. l'abbé Péquignot.

dérision de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Ce fut de cette manière que mourut saint Richard de Pontoise. Matthieu Paris et Capgrave rapportent aussi que saint Hugues, enfant, fut crucifié par les juifs à Lincoln en 1255. Quelques auteurs ont prétendu que ces horribles cruautés avaient été de tout temps pratiquées par ce peuple : mais c'est une calomnie, et l'équité naturelle défend de rendre le corps de la nation responsable des crimes de quelques particuliers. Le nom de saint Guillaume de Norwich est marqué au 24 mars dans les calendriers anglais¹.

LA VÉNÉRABLE MARIE BONNEAU,

DAME DE BEAUHARNAIS ET DE MIRAMION, FONDATRICE DES MIRAMIONES.

Marie Bonneau, fille de Jacques Bonneau, seigneur de Rubelle, naquit à Paris en 1629, et donna dès son enfance tous les signes qui présagent la sainteté. Humble et soumise, elle fut mariée en 1645 (elle avait seize ans), à Jean-Jacques de Beauharnais, seigneur de Miramion. Cette union dura peu, car au bout d'un an Dieu retira de ce monde son vertueux époux.

La jeune veuve était si belle et sa fortune si grande qu'elle fut très-vivement recherchée, mais en vain ; elle s'était donnée à Dieu et aux œuvres de miséricorde. Bussy-Rabutin, qui en était violemment épris, la fit enlever, comptant bien triompher de ses résolutions. La douleur qu'elle ressentit de cette odieuse tentative, la jeta dans une maladie qui la mit rapidement aux portes du tombeau. Dès qu'elle eut recouvré la santé, elle l'employa à visiter et à soulager les pauvres et les malades.

Les troubles de Paris y augmentaient chaque jour le nombre des malheureux. Pour leur venir en aide, elle vendit son collier, estimé vingt-quatre mille livres, et toute sa vaisselle d'argent. Elle fonda la maison de refuge pour les femmes et les filles débauchées, à qui elle évitait la prison ; puis la maison de Sainte-Pélagie pour celles qui éprouvaient du repentir.

En 1661, elle établit une communauté de douze filles, qu'on appela la Sainte-Famille ; elles instruisaient les jeunes personnes de leur sexe et assistaient les malades. Elle les réunit un peu

¹ Emprunté à Godescard.

plus tard à la communauté des filles de Sainte-Geneviève, qui avaient les mêmes missions. On les appela les Miramiones, en l'honneur de leur fondatrice.

Elle fonda, dans sa communauté, des retraites qui avaient lieu deux fois par an pour les dames et quatre fois par an pour les pauvres femmes ou filles. Ses historiens disent qu'elle conduisit ces communautés, qu'elle appelait sa famille, avec une prudence et une régularité admirables. Elle fit un grand nombre d'autres œuvres de piété et de charité, et elle termina sa vie par une mort toute sainte, le 24 mars 1646, à midi et demi. Elle avait soixante-sept ans.

Ses charitables et généreuses filles, qui avaient conservé sa piété et ses vertus, souffrirent courageusement, en 1791, les plus indignes traitements pour leur fidélité à la foi catholique.

LA VÉNÉRABLE MÈRE JACQUELINE DE BLÉMUR.

Marie-Jacqueline Bouette de Blémur, dite de Saint-Benoît, religieuse Bénédictine du Saint-Sacrement, naquit le 8 janvier 1618 de parents illustres par leur noblesse et recommandables par leur piété, qui lui donnèrent une éducation chrétienne. Dès l'âge de cinq ans, elle fut envoyée à une de ses tantes dans l'abbaye royale de la Sainte-Trinité de Caen. A sept ans, elle se trouva capable de chanter à l'office le martyrologe, les versets et les graduels. Ayant onze ans, elle demanda avec tant d'ardeur l'habit de religion que les supérieurs ne purent le lui refuser. Jamais elle n'eut de joie égale à celle du jour de sa profession.

Quatre ans seulement après, elle fut choisie pour être maîtresse des novices. Elle fut ensuite nommée prieure; et ce fut alors qu'elle commença à travailler à l'*Année bénédictine*. L'application qu'elle donna à cet ouvrage ne lui fit rien relâcher de l'assiduité qu'elle apportait à l'office. Un des fruits qu'elle tira de cet ouvrage fut de connaître l'étendue de ses devoirs, par l'exemple des Saints dont elle écrivait la Vie. Elle rougit de louer ce qu'elle ne pratiquait pas, et quoiqu'elle sût que le royaume de Dieu ne consiste pas dans l'abstinence de certaines viandes,

elle crut néanmoins que, pour être véritable imitatrice de saint Benoît, elle devait joindre cette pratique aux autres observances de sa règle.

La Providence lui en fournit l'occasion en inspirant à M^{me} la duchesse de Mecklembourg le dessein de faire à Châtillon un nouvel établissement de religieuses Bénédictines du Saint-Sacrement. Cette duchesse la demanda pour cet effet à son abbesse, qui ne put la refuser ; et la Mère Jacqueline Bouette y consentit volontiers, quoiqu'elle eût déjà soixante ans. Elle fut donc reçue dans la maison des religieuses du Saint-Sacrement ; et de prieure qu'elle avait été autrefois dans l'abbaye de la Sainte-Trinité, elle se réduisit à l'humble état de novice. Après cette profession, elle préféra la dernière place de cette maison à une abbaye qui lui fut offerte.

En ce temps-là, elle mit au jour plusieurs ouvrages, qui sont : *les Grandeurs de la sainte Vierge*, la *Vie du B. Fourrier de Mattincourt*, les *Exercices de la mort*, et surtout la *Vie de tous les Saints*, en deux gros volumes, qu'elle acheva dans un âge fort avancé. Pendant les dernières années, elle sentit ses forces diminuer, perdit l'usage de la vue et des pieds, et presque entièrement celui de la langue. Le 19 mars 1696, elle se trouva dans une grande faiblesse ; cependant le 21, jour de la fête de saint Benoît, elle se leva dès cinq heures et demie du matin pour communier ; et le 24, après une agonie de vingt-quatre heures, elle expira à l'âge de soixante-dix-huit ans.

LE VÉNÉRABLE DIÉGO JOSEPH DE CADIX,

FRÈRE-MINEUR CAPUCIN.

Un rapport sur la cause de béatification du Vénérable serviteur de Dieu Frère Diégo Joseph de Cadix, prêtre profès de l'Ordre des Mineurs-Capucins, ayant été présenté par Son Em. le Cardinal de Reisach à la sacrée congrégation des Rites, sur les instances du R. P. Frère Amédée, postulateur général du même Ordre, la *Correspondance de Rome* résuma ainsi la vie du Vénérable Diégo de Cadix :

Diégo Joseph naquit à Cadix, au commencement d'avril 1743,

et reçut le Baptême à l'église cathédrale de cette ville. Ses parents D. Joseph Lopez Caamagno y Taijeira et D. Maria Garcia Perez de Rendon y Burgos, étaient nobles et riches, mais remarquables surtout par leur attachement à la religion catholique et par leur fidélité à en observer les commandements. Leur enfant fut élevé dans la crainte de Dieu, et donna de bonne heure des marques d'une piété singulière : il était doux, humble, pur, recueilli, et n'avait d'autre bonheur que de passer la plus grande partie de la journée aux pieds des autels. Quand on ouvrait, le matin, les portes de l'église, on le trouvait en prière sous le vestibule, attendant l'heure de servir la Messe. Les enfants de son âge avaient comme de la vénération pour lui ; on savait qu'il dormait sur la terre nue et portait une ceinture de crin autour des reins ; tout en lui était angélique.

Ses études furent peu brillantes, malgré toute l'application qu'il y apportait ; il s'exprimait d'ailleurs avec difficulté et passait pour dépourvu de disposition. Plus tard, néanmoins, quand il se livra au ministère de la parole, on l'eût dit transformé ; ses amis d'enfance ne le reconnaissaient plus, tant le travail de la grâce avait été puissant.

On ignore l'époque précise de son entrée dans l'Ordre des Capucins ; sa régularité à en observer les constitutions ne se démentit jamais, même à un âge avancé et lorsque les fatigues de ses courses apostoliques réclamaient quelque adoucissement à l'austérité de sa vie. On l'appelait longtemps avant sa mort « le Bienheureux, » — « l'homme envoyé de Dieu. »

Ses supérieurs voulaient lui confier la charge de missionnaire apostolique ; mais il ne fallut rien moins qu'une vision pour vaincre les scrupules de son humilité. Une nuit qu'il priait dans le chœur, le Christ lui apparut portant la croix, et il le vit s'affaisser sous le fardeau. Diégo s'élança pour soutenir le Rédempteur... — Comment, Seigneur, lui dit-il, vous tombez ? — Oui, répondit Jésus, puisque tu songes à m'abandonner, au grand détriment des brebis que j'ai rachetées, toi qui me soutenais !

La vision disparut, mais Diégo sortit du chœur entièrement transformé ; il racontait lui-même que, depuis ce prodige, il

n'avait cessé de désirer que sa vie durât jusqu'au jugement dernier, afin de pouvoir évangéliser plus longtemps. Il parcourut presque toutes les provinces d'Espagne, entraînant les populations sur ses pas, prêchant sur les places publiques quand les églises ne pouvaient contenir la foule de ses auditeurs, annonçant la parole de Dieu devant les grands du siècle et les dignitaires de l'Église, avec la même liberté, avec la même aisance que devant le peuple des campagnes. Cet homme, que ses compagnons d'enfance avaient connu presque bègue et d'une intelligence si bornée, improvisa tout-à-coup des homélies de longue haleine, sans que la fermeté de son accentuation s'en ressentît jamais; on l'entendit parler des heures entières devant des savants, des prêtres, des Évêques, les étonnant tous par l'étendue de ses connaissances et par la sûreté de sa doctrine. Il était pénétré de l'Écriture et des Pères, les citait toujours à propos et les commentait avec une profondeur de vues évidemment prodigieuse chez un pauvre moine, qui n'avait ni le temps, ni les moyens de suppléer par une préparation laborieuse à l'insuffisance de ses études. Il célébrait la Messe de bonne heure, buvait un verre d'eau et demeurait en adoration devant le Saint-Sacrement jusqu'à midi; à une heure, il dînait encore plus sobrement qu'au couvent, prêchant quelquefois jusqu'au coucher du soleil, puis se retirait dans sa chambre pour prendre une légère réfection, et entendre une foule de fidèles que la sainteté de sa vie attirait à ses pieds. Le sommeil le surprenait à genoux devant la Bible et le Crucifix, l'aube le retrouvait dans la même position : il se levait alors et allait dire sa Messe.

Frère Diégo opéra un bien immense partout où il fut appelé à porter la parole de Dieu : les pécheurs se convertissaient, les hérétiques rentraient dans le sein de l'Église; il advint plus d'une fois, comme à Séville, que la population, entraînée par l'élan de cette parole éminemment apostolique, renversa les théâtres, brûla des monceaux de mauvais livres sur les places publiques et donna d'autres signes de pénitence non moins éclatants. Des ennemis acharnés se réconciliaient aux accents de cette éloquence inspirée, des époux divisés se réunissaient, on fondait des insti-

tuts religieux, on assiégeait la chambre du serviteur de Dieu pour le consulter; la voix publique lui décernait les titres de *Paul*, d'*Apôtre du XVIII^e siècle*. La renommée de sa sainteté et des merveilles de son apostolat était extraordinaire; la cour d'Espagne lui conféra plusieurs titres et décorations; les chapitres, les académies, les sociétés savantes tenaient à honneur de le compter parmi leurs membres; les souverains d'Espagne, de Portugal, des Deux-Siciles, le Pape enfin, se plurent à le combler de distinctions, qu'il n'acceptait que par commandement exprès de ses supérieurs et en en rapportant toute la gloire à son Ordre.

L'Apôtre, épuisé par les labeurs incessants des missions, s'endormit dans le Seigneur, le Crucifix sur les lèvres, à Ronda, le 24 mars 1801.

Des témoins ont déposé dans l'information de la cause, qu'avant de mourir il prédit la guerre qui devait éclater entre Napoléon I^{er} et le peuple espagnol. Une foule innombrable accourut des environs et même des provinces éloignées, aux funérailles du missionnaire, qui eurent lieu à Sainte-Marie-de-la-Paix, où repose sa dépouille mortelle. La renommée de sa sainteté, déjà si éclatante, ne fit depuis lors qu'augmenter: Pendant sa vie, il avait été plusieurs fois ravi en extase et présent à la même heure en différents lieux; la Mère de Dieu lui était apparue; il avait guéri des malades, multiplié des aliments, prédit l'avenir, opéré des conversions prodigieuses... Après sa mort et tout dernièrement, nombre de fidèles ont obtenu des miracles par son intercession. La relation de la cause, que nous avons sous les yeux, consacre 283 pages in-4^e à l'examen des vertus et des miracles de Frère Diégo et aux dépositions de 290 témoins, interrogés par l'autorité ecclésiastique. Parmi les 164 lettres ou instances adressées à Rome pour hâter l'introduction de la cause, nous nous bornerons à citer celles de la reine Isabelle (15 janv. 1861), de l'Archevêque et du chapitre de Tolède, de l'Archevêque et du chapitre de Séville, de vingt-six autres Prélats et chapitres d'Espagne, de quatorze conseils municipaux, de l'ambassadeur de Sa Majesté catholique près le Saint-Siège et de plusieurs communautés religieuses.

MÉMOIRE DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE.

L'Angelus. — Daniel, captif, se tournait du côté de Jérusalem, et, fléchissant les genoux trois fois le jour, il invoquait le Dieu de ses pères. Le Roi-Prophète observait cette même pratique. « Le soir, dit-il, le matin et à midi, j'exposerai ma misère au Seigneur. » Les Apôtres consacraient par la prière ces trois moments de la journée. C'est aux mêmes heures que de fervents ecclésiastiques et de pieuses communautés font monter leurs vœux vers le Ciel. Les âmes qui honorent Marie d'un culte particulier ont aussi l'usage de sanctifier ces trois heures du jour en la félicitant de ses grandeurs et en lui présentant leurs supplications. Depuis longtemps on avait coutume de saluer la très-sainte Vierge le soir, au son de la cloche, en lui adressant quelques prières, et spécialement la Salutation angélique. Saint Bonaventure faisait donner un signal à cet effet tous les jours, après la récitation de complies. Le Pape Jean XXII, dès l'année 1317, avait ordonné que tous les soirs après vêpres on donnerait trois coups de cloche pour saluer trois fois Marie, en récitant autant de fois l'*Ave, Maria*. Enfin, en 1449, une pieuse veuve du Puy, Agnès de Monteil, par zèle pour la gloire de la Mère de Dieu, constitua une rente perpétuelle pour que, le matin, au milieu du jour et le soir, on avertit le peuple par le son de la cloche de se recommander à la très-sainte Vierge et de la saluer avec l'Ange, en mémoire de l'Incarnation. Cette pieuse pratique s'établit bientôt d'une manière fixe, et devint générale dans l'Église. Les Souverains-Pontifes l'encouragèrent en ouvrant le trésor des indulgences en faveur de ceux qui s'y montrent fidèles. L'Angelus s'appelait même *Pardon*, à cause des indulgences qui y sont attachées. Le Pape Benoît XIII, par un bref du 14 septembre 1724, accorde à perpétuité une indulgence plénière à ceux qui récitent l'Angelus au son de la cloche, une fois par jour durant un mois ; de plus, 100 jours d'indulgence chaque fois qu'on le récite le matin, à midi ou le soir.

Marie, dont le cœur n'est que bonté et douceur, ne voit pas

sans un pieux attendrissement ceux qui pensent ainsi souvent à l'honorer, et elle leur prouve, par les faveurs qu'elle leur accorde libéralement, qu'elle aime ceux qui l'aiment.

Cette prière doit être faite à genoux, excepté depuis le samedi soir jusqu'au dimanche soir. Durant le temps pascal on la remplace par le *Regina Cœli*. — En Italie et en Espagne, dès qu'on entend les premiers coups de la cloche annonçant l'Angelus, on suspend sa marche ou son travail. Adoptons nous-mêmes une pratique si sainte, et que notre cœur accompagne des plus tendres sentiments les louanges que nous donnons à Marie.

MARTYROLOGE ROMAIN¹.

A Rome, les saints Marc et Timothée, qui, sous l'empereur Antonin, reçurent la couronne du martyre.

Au même lieu, saint Épimène, prêtre, frappé par le glaive; il accomplit ainsi son martyre sous le juge Turpius, durant la persécution de Dioclétien.

A Rome encore, saint Pigmène, prêtre, qui, précipité dans le Tibre pour la foi de Jésus-Christ, sous Julien l'Apostat, y trouva la mort.

A Césarée, en Palestine, les saints martyrs Timolaüs, Denis, Pauside, Romule, Alexandre, un autre Alexandre, Agape et un autre Denis, qui, ayant été décapités sous le président Urbin, dans la persécution de Dioclétien, méritèrent de recevoir la couronne de la vie éternelle.

En Mauritanie, la fête des saints Romule et Second, frères, qui endurèrent la mort pour la foi de Jésus-Christ.

1

NONO KALENDAS APRILIS.

Romæ, sanctorum martyrum Marci et Timothei, qui sub Antonino imperatore martyrio coronati sunt. — Ibidem, sancti Epigmenii presbyteri, qui, in persecutione Diocletiani, sub Turpio iudice, gladio cæsus, martyrium consummavit. — Item Romæ, passio beati Pigmenii presbyteri, qui sub Juliano Apostata pro fide Christi præcipitatus in Tiberim, necatus est. — Cæsareæ, in Palestina, natalis sanctorum martyrum Timolai, Dionysii, Pausidis, Romuli, Alexandri, alterius Alexandri, Agapii et alterius Dionysii, qui, in persecutione Diocletiani, sub Urbano præside, securi percussi, vitæ coronas meruerunt. — In Mauritania, natalis sanctorum Romuli et Secundi fratrum, qui pro Christi fide passi sunt. — Tridenti, passio sancti Simeonis pueri a Judæis sævissime truci-

A Trente, le martyr de saint Simon, jeune enfant, cruellement massacré par les Juifs, et qui depuis a opéré d'éclatants miracles.

A Synnade, en Phrygie, saint Agapit, évêque.

A Brescia, saint Latin, évêque.

En Syrie, saint Séleuque, confesseur.

Additions des autres martyrologes.

Saint Joannet, martyrisé par les juifs, comme saint Simon, est honoré le même jour.

Saint Artemon, évêque de Séleucie, fête chez les Grecs.

Saint Rogat, martyr en Afrique, avec sainte Catulle.

Saint Mochtée, évêque en Irlande, florissait aux premiers jours du vi^e siècle.

Sainte Berthe de Bardez, abbesse de Vallombreuse, morte en 1163.

Saint Zacharie et saint Martin de Thèbes, honorés chez les Grecs.

Saint Berneu ou Bernouf (Bernulphus) confesseur au ix^e siècle, honoré à Mondovi.

Saint Domingard, évêque en Irlande au vi^e siècle.

Saint Secondule et ses compagnons, martyrs en Mauritanie.

Saint Sévère, évêque de Catane au ix^e siècle, honoré dans l'église de Notre-Dame-de-l'Aumône de cette ville.

Saint Aute ou Ute (Utus), martyr en Afrique, avec plusieurs autres Chrétiens.

Saint Socrèce, martyr en Mauritanie, sous Décius.

Saint Victorin, martyr en Afrique, avec saint Aute et quelques autres Chrétiens.

Martyrologe de la dernière persécution.

Glatier (nous ignorons ses prénoms), vicaire de la paroisse de Pressigné, au diocèse du Mans, ayant refusé le serment schis-

mati, qui multis postea miraculis coruscavit. — Synnadæ, in Phrygia, sancti Agapiti episcopi. — Brixia, sancti Latini episcopi. — In Syria, sancti Seleni confessoris.

matique, sortit de France en s'appuyant sur la loi du 26 août 1792, qui expulsait ceux qu'on appelait les fanatiques ; puis, à la fin de l'année 1797, croyant les fureurs calmées, il revint en France, fut arrêté et conduit à Tours, où la commission militaire, qui jugeait en ce temps là sans procédure, le condamna à mort, comme émigré rentré. Il fut exécuté le 24 mars 1798.

VINGT-CINQUIÈME JOUR DE MARS.

L'Annonciation de la très-sainte Vierge et l'Incarnation de Notre-Seigneur Jésus-Christ. — Saint Irénée, évêque de Sirmium et martyr. — Saint Dismas, le bon Larron. — Les saintes martyres Eutychia, Irène et Philippa. — Saint Quirin, martyr. — Saint Pélage, évêque de Laodicée. — Sainte Pétronille de Bretagne. — Saint Cammin, abbé en Irlande. — Saint Adelme, évêque. — Saint Baront et saint Dizier. — Saint Erblant ou Hermeland, abbé. — Saint Humbert de Marolles. — Saint Richard, enfant martyr. — Melchisédech, roi de Salem. — Le Patriarche Isaac. — Rébecca, femme d'Isaac. — Jésus le Prophète. — Le Passage du Seigneur. — Mémoire de la très-sainte Vierge. — Martyrologe romain. — Additions des autres martyrologues. — Martyrologe de la dernière persécution.

L'ANNONCIATION DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE ET L'INCARNATION DE NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST.

Pour traiter du très-saint et très-ineffable mystère de l'Incarnation du Fils de Dieu, par lequel il se revêtit de notre chair dans le sein de la très-pure Vierge, et, étant Dieu immortel, se fit Homme-Dieu, la première chose où nous devons jeter les yeux, c'est sur ce Dieu éternel, tout-puissant, infiniment sage et bon, qui a trouvé un moyen si incompréhensible pour notre salut et notre rédemption. Car, encore qu'il eût pu se servir de plusieurs autres moyens pour délivrer le genre humain de ses péchés et de ses misères, il n'y en avait point de plus convenable que celui-ci, de plus digne de la grandeur de Dieu et de sa gloire, ni de plus utile et de plus honorable à l'homme.

Car, Dieu étant le souverain Créateur de toutes choses, il était bien raisonnable qu'il fit une œuvre digne de sa grandeur et de son infinie sagesse. Et comme la créature, si noble, si accomplie et si excellente qu'elle puisse être, est toujours finie et infiniment distante de Dieu, la Majesté divine conçut un ouvrage plus élevé et qui surpassait tellement tous les autres, que les trésors de sa sagesse et de sa toute-puissance y seraient manifestement recon-

nus ; en un mot, un ouvrage infini et égal à l'excellence et à la perfection de l'ouvrier. C'est ce que Dieu a fait en l'Incarnation de son Fils, réunissant en une seule personne Dieu et l'homme, la nature divine avec la nature humaine, l'éternel avec le temporel, l'impassible et l'immortel avec le passible et le mortel.

Plus celui qui donne est magnifique et puissant, plus le présent qu'il fait doit être grand, parce que le pauvre doit donner comme pauvre, et le riche comme riche, le noble comme noble, le seigneur comme seigneur, le roi comme roi, et Dieu comme Dieu, afin que le don corresponde à la qualité du donateur. Or, Dieu étant un Prince souverain, infini, immense, si magnifique, si libéral et si puissant, que tout ce qui n'est pas lui n'approche en rien de ses trésors inestimables, que nous pouvait-il donner d'égal à sa grandeur que lui-même, s'il voulait que le don eût quelque proportion à l'immensité et à la grandeur de Celui qui donnait ? Voilà ce qui s'est fait en l'Incarnation du Fils de Dieu. Car, après avoir donné à l'homme toutes les choses créées, qui sont au ciel et sur la terre, voyant que toutes ensemble n'approchaient en rien de sa grandeur infinie, il voulut se donner, pour nous faire entendre que Celui qui s'était donné lui-même, comme dit l'Apôtre, n'avait plus rien à donner : *Celui, dit-il, qui n'a pas épargné son propre Fils, mais qui l'a donné pour nous tous, comment est-il possible qu'il ne nous ait pas donné tout le reste avec lui ?*

Or, par ce présent, on reconnaît plus clairement les principales perfections de notre Dieu.

Premièrement, nous y voyons sa bonté infinie, qui est la source d'où tous les biens dérivent et viennent à ses créatures. Le propre de la bonté est de se communiquer ; de ce qui est meilleur, de se communiquer davantage ; de ce qui est très-bon, ou de la bonté suprême et infinie (telle qu'est celle de Dieu), de se communiquer souverainement et infiniment. Or, il n'y a point d'autre souveraine manière de se communiquer à l'homme qu'en lui communiquant son propre être. Car tout le reste, comparé avec Dieu, n'est pas un point au milieu du monde comparé à la circonférence du dernier ciel. Isaïe dit que toutes

les nations du monde devant lui sont comme si elles n'étaient point, et sont réputées pour rien en sa présence ; de sorte que l'on ne saurait appeler une communication souveraine, celle que Dieu fait à l'homme, lui donnant toutes les choses que le Prophète, rempli de son Esprit, appelle rien.

Mais que dirai-je de la toute-puissance de Notre-Seigneur, qui éclate si admirablement en ce Mystère, où il a pu joindre deux extrémités si éloignées, comme est Dieu et l'homme, le Verbe éternel et notre chair, une Mère et une Vierge, et la foi d'un mystère si caché avec le cœur humain ? Que dirai-je de ce vaste océan de la sagesse de Dieu qu'il a découvert en cette œuvre ? Car, comme la perdition était entrée dans le monde par un homme, il ordonna que le remède y serait apporté par un autre homme, et que, comme nous avions été tous condamnés par l'orgueil d'un seul, de même nous fussions absous par l'humilité de Celui qui, étant vrai Dieu, se fit un vrai homme.

De plus, combien la justice et la miséricorde (dont Notre-Seigneur se glorifie tant), ne paraissent-elles pas en cet ouvrage de notre Rédemption ! Ne se sont-elles pas embrassées et unies ensemble ? La justice y a été satisfaite en toute sa rigueur ; les offenses et les injures commises contre cette souveraine Majesté, et tous les péchés de tous les hommes qui ont été, qui sont, qui seront, ou qui pourraient être, ont été acquittés par l'obéissance de son Fils, lorsque, s'étant uni la nature humaine en une même personne, il prit d'elle le pouvoir de mériter, et lui donna du sien la vertu infinie de satisfaire parfaitement. En cela est la plus grande gloire que jamais Notre-Seigneur se soit donnée et que l'on ait pu rendre à Dieu, parce que ce n'est pas l'œuvre d'un homme simplement, mais de Dieu-Homme, Fils légitime de Dieu, et infiniment aimé de son Père. On connaît aussi par là quelle est la rigueur de la justice divine, qui désira qu'on lui fit tant de satisfaction pour les péchés du monde, et que le propre Fils de Dieu le payât par sa très-inhumaine et très-ignominieuse mort ; car une pure créature n'eût pas su entièrement acquitter une dette si grande et si universelle.

Néanmoins, plus cette justice de Dieu semble rigoureuse et

sévère en son Fils, plus sa miséricorde envers son esclave en est admirable, puisqu'il s'est réduit à mourir pour lui en croix, et à endurer sur son Corps très-sacré les fouets, les peines, la douleur qui étaient dus à ses péchés. Combien nous avons en cela des sujets d'aimer, de craindre et d'admirer davantage la bonté, la majesté, la justice, la clémence et toutes les autres perfections de Dieu. Qui n'aimera pas cette éternelle et infinie bonté, qui, sans avoir besoin de nous, par les seules entrailles de sa pitié, procura notre salut par un si pénible moyen ? Qui n'aimera pas Celui qui l'a tant aimé ? Qu'y a-t-il de plus doux et de plus sensible au misérable que la miséricorde ? Combien devons-nous craindre et respecter Dieu, en considérant la justice divine, qui a été exécutée sur Jésus-Christ pour nos péchés ? Que si Dieu a permis que son Fils mourût plutôt que de les laisser impunis, et qu'il payât notre dette de son propre Sang, avec quelle crainte devons-nous vivre ? N'avons-nous pas sujet de redouter que Notre-Seigneur ne nous châtie comme des esclaves rebelles et fugitifs, nous qui n'avons su faire notre profit de cet incomparable bienfait ?

Mais, sans s'arrêter là, il faut passer plus avant dans la considération de ce mystère et de s'abîmer dans la pensée de l'honneur que tout le genre humain en reçoit, ayant été annobli et élevé à une si grande gloire et à une si grande dignité. L'Apôtre saint Paul, écrivant aux Corinthiens, dit : *Nous parlons de la Sapience de Dieu en ce mystère, qui est cachée, et Dieu devant tous les siècles la prédestina pour notre gloire.* Car, par ce mystère, un homme est Dieu, et tous les autres hommes sont frères de Dieu ; et il nous appelle ainsi, quand il dit : *Je manifesterai votre nom à mes frères ; Jésus-Christ est os de nos os et chair de notre chair, et notre nature est exaltée en lui par-dessus tous les Chœurs des Anges.*

Nous sommes tous parents de Dieu de ce côté-là, afin que, regardant cette union et cette obligation si précieuse de servir Notre-Seigneur, nous vivions comme des enfants de grande qualité et d'une race très-illustre, sans dégénérer ni nous éloigner de ce que nous devons à une si haute dignité.

De plus, pour guérir les ulcères de notre âme, qui étaient si incurables, quelle autre médecine pouvait-on trouver plus efficace que celle-ci ? Qui pouvait assujétir la volonté rebelle, sinon Celui qui est Seigneur des volontés ? Et comme dit le P. Louis de Grenade : « Avec quel remède pouvait-on mieux guérir notre orgueil qu'avec son humilité ; notre avarice, que par sa pauvreté ; notre courroux, que par sa patience ; notre désobéissance, que par son obéissance ; et les plaisirs et les délices de notre chair, que par les douleurs et les austérités de la sienne ? Avec quoi se pouvait mieux vaincre notre ingratitude, que par tant d'amour ; notre méconnaissance, que par de si grands bienfaits ; notre oubli, que par tant de providence ; et les faiblesses de notre défiance, que par ces bontés et ces gages d'amour ? »

La seconde chose que nous devons regarder en ce mystère ineffable, c'est la pureté et la sainteté de la très-sainte Vierge Marie, que Dieu choisit de toute éternité pour prendre chair humaine en son sein. Comme cette Vierge fut élevée à la plus grande dignité qui pouvait arriver à une simple créature, qui est d'être Mère de Dieu, il lui accorda la plus grande grâce, la plus grande sainteté qui pût être donnée à une créature, et toute celle qui lui était nécessaire pour être digne Mère de Dieu ; car il a extraordinairement fait paraître en cette Vierge son pouvoir, sa sagesse et sa bonté, en l'embellissant et l'enrichissant de dons célestes et de prérogatives surnaturelles plus que toutes les autres créatures ensemble et que tout l'univers. Quiconque aurait des yeux spirituels pour voir la beauté de l'âme de la très-sainte Vierge, les vertus dont elle était douée, et les grâces divines qui brillaient en elle, en louerait plutôt Notre-Seigneur que d'avoir créé le soleil, la lune, les étoiles des cieux et tout le monde, parce qu'il ne s'est montré en aucune de ces choses si admirable, si riche et si libéral, qu'en la perfection et en l'ornement de cette très-pure et très-glorieuse Vierge. Tout ce que les Saints disent de cette matière est peu au prix de ce qui s'en peut dire : saint Laurent Justinien lui donne à ce sujet de beaux et grands éloges, qui toutefois sont au-dessous de ses mérites.

L'Évangéliste saint Luc dit que Dieu envoya l'Ange saint Gabriel à cette très-pure Vierge, lorsqu'elle demeurait dans une ville de la province de Galilée, nommée Nazareth, étant mariée à un homme de la race de David, appelé Joseph, et que cette Vierge avait nom Marie. Ce fut la plus illustre et la plus solennelle ambassade qui se fit, ni qui se fera jamais au monde : car Dieu est celui qui l'envoie, et nul autre que lui ne la pouvait envoyer. L'ambassadeur, c'est l'Archange saint Gabriel, l'un des plus grands Princes de la Cour céleste, dont le nom signifie *force de Dieu*, ce qui nous donne à entendre que le pouvoir de Dieu se faisait connaître dans ce mystère. La personne à qui il fut envoyé était la très-sainte Vierge Marie, qui avait ravi et charmé le cœur de Dieu par ses vertus et ses grâces singulières. Elle était mariée, non-seulement parce qu'il était ainsi convenable pour son soulagement, pour son honneur et celui de son Fils, et pour cacher au démon ce mystère, mais aussi afin qu'elle servît de miroir et d'exemple aux femmes et aux vierges ; et saint Joseph, son mari, était un homme très-chaste et digne d'une telle Épouse.

L'affaire qui se traitait en cette ambassade était la plus importante et la plus grande qui fut jamais, ni qui puisse jamais être. Elle avait pour but que Dieu se fit homme, et qu'un très-pur et très-simple esprit s'enveloppât de notre chair dans les entrailles de cette très-chaste Vierge, et fit alliance avec la sainte Église par un si fort et si indissoluble lien d'amour. Et comme, pour rendre le mariage ferme et accompli, il est nécessaire que le mari et la femme y prêtent leur consentement, il était fort à propos que l'Ange vînt vers la très-sainte Vierge pour lui demander le sien, et faire que, comme une personne choisie qui représentait tout le genre humain, elle dît oui, et acceptât cette faveur inestimable que Dieu lui faisait.

Cette Dame et Reine du Ciel s'appelle Marie, nom qui signifie *Dame illuminée et illuminante, et étoile de la mer*. Elle est vraie Dame, non d'un canton de la terre, mais de tout l'univers, et de toutes les créatures qui sont au Ciel, sur la terre et aux enfers, parce qu'elle est la Fille du Père et Monarque du monde, la

Mère du Prince du Ciel et de la terre, et l'Épouse du Saint-Esprit, qui est un même Dieu avec le Père et le Fils. Le Père éternel veut que sa Fille soit honorée ; le Fils, que sa Mère soit glorifiée, et le Saint-Esprit, que son Épouse soit révérée et exaltée.

Elle fut aussi illuminée et revêtue du Soleil de justice, avec une si grande splendeur qu'elle dissipa les ténèbres du péché, et nous éclaira tous ; en retenant la gloire de sa virginité, elle enfanta et nous communiqua la vraie lumière qui éclaire tout homme venant en ce monde. Elle est enfin l'Étoile de cette mer courroucée et orageuse, et nous devons toujours la regarder comme notre nord, si nous voulons naviguer sûrement, et passer le dangereux golfe de cette misérable vie, pour parvenir au port de la félicité.

Cette Vierge était dans une très-profonde contemplation : elle méditait ce grand mystère, et priait Dieu qu'il l'effectuât bientôt, en accomplissant ses promesses et le désir de toutes les nations, lorsque l'Ange s'adressa à elle sous la forme d'un jeune homme fort beau, en la saluant avec humilité et révérence, et lui dit : *Je vous salue, Marie, pleine de grâce, le Seigneur est avec vous : vous êtes bienheureuse par-dessus toutes les femmes.* Considérons comme l'Ange salue la très-sainte Vierge, qui était retirée, afin que nous ne pensions pas que, pour être cachés aux hommes, nous soyons inconnus à Dieu ; plus nous vivrons secrètement, plus tôt il nous trouvera ; et croyons assurément que ceux-là sont visités des Anges, qui fuient pour l'amour de Dieu les visites importunes des hommes, et qui méprisent les fausses caresses du monde.

L'Ange l'appelle *pleine de grâce*. Nous lisons en l'Écriture sainte, qu'il y a eu quelques Saints remplis du Saint-Esprit : Zacharie et Élisabeth, Jean-Baptiste, leur fils, les Apôtres et les sept diacres, spécialement saint Étienne, saint Paul, saint Barnabé et les disciples des Apôtres ; mais il n'est pas nécessaire que tous ceux qui ont été remplis de grâce ou du Saint-Esprit l'aient été également, et en la même mesure, et de la même manière. Nous disons bien que la fontaine et les étangs sont pleins, encore qu'il y ait grande différence de l'un à l'autre. Jésus-Christ fut

plein de grâce, comme une très-pure fontaine, d'où toute la grâce découle et dérive, comme du chef dans ses membres. La très-sainte Vierge fut pleine de grâce, comme un grand fleuve qui tire son origine d'une fontaine, à laquelle il est joint. Les autres Saints ont été pleins de grâce, chacun selon sa capacité. Mais quand l'Ange appelle la très-sainte Vierge pleine de grâce, il parle d'une autre plus grande, plus excellente et plus avantageuse plénitude, même de la plus singulière que jamais simple créature eût pu recevoir. Et comme dit le grand docteur de l'Église saint Jérôme, aux autres on donne une partie de la grâce, mais à Marie toute la plénitude de la grâce lui fut infuse, parce que l'Auteur et la vive Source de la grâce logea en ses très-pures entrailles.

Le Seigneur, dit-il, est avec vous, et a devancé son message : et dès l'instant de votre très-pure conception, le Père était avec vous, comme avec sa très-chère Fille ; le Fils comme avec sa Mère bien-aimée, et le Saint-Esprit (par la vertu duquel vous concevrez) comme l'Époux, et le Créateur, et le Sanctificateur en son Temple ; et maintenant par une nouvelle manière, le Fils de Dieu sera en votre sein sacré. Aussi vous pouvez bien être assurée, puisque le Seigneur est avec vous, que *vous êtes bénie entre toutes les femmes*, parce que les autres femmes sont stériles ou conçoivent dans le péché ; mais vous concevrez par l'opération du Saint-Esprit ; vous porterez votre Fils en joie, et l'enfanterez en repos : de sorte que ni l'accouchement ne diminuera pas la gloire de votre virginité, ni la virginité la dignité de Mère, qui est un privilège accordé seulement à vous entre toutes les femmes.

L'Évangile dit de plus que la très-sainte Vierge se troubla des paroles de l'Ange ; elle ne s'étonna pas de voir l'Ange comme une chose nouvelle : car il est bien à présumer que les Anges la visitaient, et traitaient familièrement avec elle. Elle ne se troubla donc pas de voir l'Ange, mais bien des paroles qu'il lui dit, et à cause de cette salutation si admirable et si nouvelle, personne n'ayant été salué de cette sorte avant la très-sainte Vierge. Cette Dame, qui était si humble et si petite à ses yeux qu'elle s'estimait

indigne de louanges, demeura confuse et troublée, pensant à part soi, si cette salutation procédait du bon Esprit ou du mauvais. Elle se troubla, et toutefois se tut, pour apprendre aux vierges le principal ornement de la virginité, qui est le silence et la pudeur.

L'Ange, la voyant ainsi troublée, lui dit : *Ne craignez point, Marie, car vous avez trouvé grâce devant Dieu*; comme s'il eût dit : Que ceux qui perdent Dieu par le péché, craignent; mais vous, qui avez trouvé grâce à ses yeux, que craignez-vous? Depuis le commencement du monde jusqu'à présent, en tant d'âges et de siècles, personne, quelque soin et diligence qu'il ait apporté, n'a trouvé la source de la grâce comme vous, personne n'a été si agréable et si aimé de Notre-Seigneur.

L'Ange ajouta : « Voici que vous concevrez en votre sein, et enfanterez un Fils que vous nommerez Jésus : il sera grand, et appelé le Fils du Très-Haut, et le Seigneur lui donnera le siège et le trône de son père David, et il règnera éternellement en la maison de Jacob, et son règne sera sans fin. »

Ce Seigneur, que Dieu avait promis, que les Patriarches avaient désiré, que les Prophètes avaient annoncé, et qui était représenté dans toutes les figures de la Loi; Celui après lequel toutes les nations soupiraient, demandant à Dieu, avec toute sorte d'instances, que les Cieux le distillassent comme la rosée, et que les nues eussent à pleuvoir le Juste, que les Cieux même s'entr'ouvrirent pour le laisser descendre sur la terre; c'est Celui-là même que vous concevrez, comme une vraie mère son fils; vous l'enfanterez, et l'appellerez Jésus, c'est à dire : Sauveur; parce qu'il sauvera le genre humain, et qu'il aime tant les hommes, qu'il ne veut confier leur salut à personne qu'à lui-même. Il sera grand, non comme Jean-Baptiste, dont il est dit qu'il serait grand devant Dieu; mais il sera grand comme Dieu. Vous le concevrez et l'enfanterez, parce que l'Enfant qui sortira de vos entrailles sera aussi Dieu, et sera grand; en tant qu'homme, il aura par la grâce ce qu'il a par nature en tant que Dieu. Il sera grand au Ciel, en la terre et aux enfers; les Anges, les hommes et les démons fléchiront les genoux devant lui, et se prosternant, adoreront le très-doux et très-saint Nom de Jésus.

La très-sainte Vierge, après avoir entendu ces raisons de l'Ange : *Comment, dit-elle, se fera cela, parce que je ne connais pas d'homme?* Elle ne douta pas de la vérité de la promesse, ni du pouvoir de Dieu ; mais, admirant la grandeur du mystère, et que Dieu l'eût choisie pour l'élever à cette souveraine dignité, et désirant de garder le vœu de sa pureté virginale, qu'elle avait fait la première, comme la Vierge des vierges, elle demanda par quel moyen cet excellent mystère s'opèrerait dans son sein, et si ce devait être avec diminution de sa virginité. *Je ne connais point d'homme*, dit-elle, c'est-à-dire je fais vœu et résolution de n'en point connaître ; j'ai consacré ma virginité à Dieu, et encore que Joseph soit mon mari, c'est pour garder, et non pour souiller ma pureté. O sainte virginité ! Que tous les esclaves de leurs passions soient confus de vendre à si bon marché un trésor si précieux que celui-là, voyant que la très-sage Vierge, quand on lui offrit d'être Mère de Dieu, s'enquit comment cela pourrait être sans aucune lésion de sa virginité ;

A cela, l'Ange lui répondit : *Le Saint-Esprit viendra sur vous, et la vertu du Très-Haut vous portera ombre : c'est pourquoi ce qui naîtra de vous saint, sera appelé le Fils de Dieu.*

Ne craignez pas, Vierge glorieuse, que Dieu s'offense, ni l'Ange non plus, de vous voir défendre votre virginité : c'est convier encore davantage Dieu de venir en vos très-pures entrailles, et d'y prendre un corps qui doit servir d'instrument au Verbe divin. Celui qui vient prêcher la virginité ne vient pas pour ravir la vôtre. Dieu vous veut vierge, et si vous ne l'eussiez été, il ne vous désirerait pas pour sa Mère : *Ne cherchez point en ce mystère le moyen et l'ordre de la nature*, car ce qui s'opère en vous est surnaturêl. Vous demandez comment cela se fera, puisque vous ne connaissez point d'homme ? Il se fera parce que vous n'en connaissez point ; autrement vous n'eussiez jamais été estimée digne d'un si haut mystère. Et afin de confirmer davantage la très-sainte Vierge, les choses étant entièrement surnaturelles, l'Ange lui représenta l'exemple de sa cousine Élisabeth, qui avait aussi conçu un fils en sa vieillesse, et étant stérile, parce qu'il n'est rien d'impossible à Dieu.

Voici où finit l'ambassade de l'Ange : et la Vierge très-sacrée s'agenouillant, tout absorbée dans l'abîme de son néant, avec la plus grande et la plus profonde humilité que jamais eût une simple créature, répondit ces paroles, qui réjouirent le Ciel et la terre, qui donnèrent la rédemption aux captifs, la liberté aux condamnés et le salut à tous les enfants d'Adam : *Voici, dit-elle, la servante du Seigneur, qu'il me soit fait selon votre parole.* O Vierge incomparable et sainte par-dessus toutes les créatures !

Toutes les vertus furent admirables en Marie : et en ce discours qu'elle fit avec l'Ange, il s'y en voit de grandes ; mais son humilité, qui paraît sur toutes en cette réponse, est digne d'admiration. Étant élevée pour être la Mère du Fils de Dieu, elle s'efforce d'être sa servante. *Voici, dit-elle, la servante du Seigneur.* Combien est grande cette humilité, qui ne se laisse pas surmonter par les honneurs, ni ne se laisse pas flatter par la vaine gloire ? *Ce n'est pas une grande chose, dit saint Bernard, d'être humble dans la bassesse, mais c'est une chose fort rare, d'être humble parmi les grandeurs.* C'est le propre de l'humble de ressembler à l'arbre, qui, étant bien chargé de fruits, s'incline et se courbe vers la terre. Marie élevée se rabaisse, et étant pleine de grâce et de sainteté, s'humilie et s'assujétit à la volonté de Dieu, en disant : *Voici la servante du Seigneur, qu'il me soit fait comme vous l'avez dit.* C'est-à-dire, Dieu est le Seigneur, et je suis sa servante et sa créature, qu'il fasse de moi ainsi qu'il lui plaira. Ce furent deux actes procédant d'une même humilité, que de se connaître pour esclave et de s'offrir à la volonté du Seigneur avec une parfaite résignation et obéissance. Elle plut à Notre-Seigneur par sa pureté virginale et le conçut par son humilité.

Qu'il me soit fait selon votre parole : « Cette parole, *soit fait*, dit saint Bernard, est significative du désir qu'avait la très-sainte Vierge de ce mystère. C'est une parole d'oraison, qui demande ce qu'on lui promet. Car Dieu veut qu'on lui demande ce qu'il a promis, et c'est peut-être la cause pourquoi il promet plusieurs choses de celles qu'il veut donner, afin que sa promesse réveille

la dévotion, et que la fervente oraison vienne à mériter ce qu'il veut donner gratuitement. » Cette humilité et ce consentement de la très-sainte Vierge furent si agréables à Dieu, que saint Bernardin de Sienne dit qu'elle mérita plus, en cet acte seul, que tous les Anges et tous les hommes, parce qu'elle mérita par là d'être Mère de Dieu, et ce *oui*, ce consentement, cette offre et cette si humble soumission à la volonté de Notre-Seigneur, furent comme une dernière disposition pour recevoir cette souveraine et très-parfaite grâce, pour laquelle Dieu l'avait prédestinée et choisie de toute éternité.

Aussitôt que la très-sainte Vierge eut achevé de dire : *Voici la servante du Seigneur, que votre parole soit accomplie en moi*, et donné un consentement entier, la vertu du Saint-Esprit organisa dans ses entrailles, et forma un petit corps de son très-pur sang, bien proportionné et capable de recevoir l'âme raisonnable que Dieu créa au même instant ; alors cette sacrée Humanité fut unie avec la nature divine, en la personne de son Fils unique qui par la vertu de cette union est à la fois Dieu et Homme, Fils naturel de Dieu et vrai fils de Marie ; comme aussi elle est vraie et naturelle Mère de son Créateur et Sauveur, qui a été engendré de sa substance et conçu en son sein sacré.

Il n'y a point d'entendement au monde qui puisse comprendre les richesses et les grâces qui furent données à cette très-sacrée Humanité. Car outre la première et la souveraine grâce de son union avec le Verbe divin, qui l'éleva sur tout ce que Dieu a créé et peut créer, elle eut le privilège d'être le Chef universel de tout le genre humain, afin que la grâce découlât de lui sur toute la postérité d'Adam, et qu'il n'y eût aucune sainteté qui ne derivât de cette sainte source ; ni juste ni Saint qui ne dût sa justice et sa sainteté à ce Seigneur. Avec cette grâce, on lui donna toutes celles que nous appelons gratuites, de perfection, de sagesse, de faire des miracles, et tous les dons du Saint-Esprit. Car tous les trésors de la sagesse et de la science de Dieu furent déposés en cette très-sainte âme, à cause de sa dignité et de l'honneur qu'elle avait d'être personnellement unie à Dieu.

Voilà le mystère de l'Incarnation et ce que la foi catholique

confesse, quand nous disons, au *Credo*, que Jésus-Christ fut conçu de la Vierge Marie par la vertu du Saint-Esprit.

(RIBADENEIRA.)

SAINT IRÉNÉE,

ÉVÊQUE DE SIRMIMUM ET MARTYR.

Saint Irénée, évêque de Sirmium¹, ayant été arrêté et conduit devant Probus, gouverneur de Pannonie, ce magistrat lui dit : « Les lois divines obligent tous les hommes à sacrifier aux dieux. »

Irénée : Quiconque sacrifiera aux dieux sera arraché de dessus la terre, et jeté au feu de l'enfer. — Probus : L'édit des empereurs très-cléments porte qu'on sacrifiera aux dieux ou qu'on subira la peine portée contre les réfractaires. — Irénée : Et le commandement de mon Dieu veut que je subisse toute sorte de tourments, plutôt que de sacrifier aux dieux. — Probus : Ou sacrifiez, ou je vous ferai tourmenter. — Irénée : Vous ne sauriez me faire un plus grand plaisir, car par là vous me rendez participant des souffrances de mon Seigneur.

Le gouverneur commanda qu'il fût mis à la torture, et pendant qu'on la lui donnait, le gouverneur lui disait : « Eh bien, Irénée, que dis-tu maintenant ? ne veux-tu pas sacrifier ? »

Irénée : Je sacrifie à mon Dieu en confessant comme je fais aujourd'hui son saint Nom, et c'est ainsi que je lui ai toujours sacrifié. »

Cependant toute la famille était dans de grandes alarmes ; on voyait là sa mère, sa femme, ses enfants, qui l'environnaient, car il avait été marié avant d'être évêque. Ses enfants lui embrassaient les pieds, en lui criant : « Mon père, mon cher père, ayez pitié de vous et de nous. » Sa femme tout en pleurs, le conjurait de se conserver pour elle et pour ses innocentes créatures, et sa mère, d'une voix cassée, poussait des cris lamentables, que ses domestiques, ses voisins et ses amis accompagnaient des leurs ; en sorte qu'on n'entendait autour du chevalet où l'on tourmentait le Saint que sanglots, gémissements, plaintes,

¹ Sirmich.

lamentations, qui, comme autant de vents impétueux, faisaient tous leurs efforts pour l'abattre. Mais lui, ferme et confiant, résistait à toute leur violence, en leur opposant cette sentence du Seigneur : « Si quelqu'un me renonce devant les hommes, je le renoncerai en présence de mon Père qui est dans le Ciel. » Il ne crut pas même qu'il dût répondre aucune chose à tant de pressantes conjurations ; mais, s'élevant au-dessus de toutes ses tentresses, il n'envisageait que cette gloire qui l'attendait, et qui semblait lui dire du haut du Ciel : Venez, hâtez-vous de me posséder.

Le gouverneur lui dit : « Serez-vous insensible à tant de témoignages d'une affection sincère ? verrez-vous tant de larmes répandues pour vous sans en être touché ? Il n'est pas indigne d'un grand courage de s'y laisser attendrir. Sacrifiez, et ne vous perdez pas dans un âge si florissant. — Irénée : C'est pour ne pas me perdre que je refuse de sacrifier. — Le gouverneur l'envoya en prison ; il y resta plusieurs jours, durant lesquels le gouverneur le fit tourmenter à diverses reprises.

Quelques jours après, Probus étant sur son tribunal, le bienheureux martyr Irénée fut introduit en sa présence pour la seconde fois : « Sacrifiez aujourd'hui, lui dit-il, et par cet acte de religion rachetez-vous des peines qui vous menacent encore. — Irénée répondit : Faites ce qui vous est ordonné, et n'attendez pas cela de moi. »

Probus, choqué de cette réponse, lui fit donner plusieurs coups de bâton. Cependant Irénée disait : « J'ai mon Dieu, j'ai appris à l'adorer dès que j'ai eu l'âge de raison : il ne m'a jamais refusé son assistance ; c'est à lui que je sacrifie, mais pour des dieux faits avec le ciseau, je ne saurais les adorer.

Probus : Sauvez du moins votre vie ; les tourments que vous avez soufferts suffisent pour vous disculper envers votre Dieu et vous acquitter de ce que vous lui devez. Encore une fois, mettez votre vie en sûreté. — Irénée : Je suis votre conseil, et c'est lorsque je m'assure la vie éternelle ; c'est cette vie bienheureuse que je recevrai de Dieu en récompense de ces peines que vous croyez me faire souffrir, et que je ne sens pas. — Probus :

Êtes-vous marié ? — Irénée : Non. — Probus : Avez-vous des enfants ? — Irénée : Je n'en ai point. — Probus : Avez-vous des parents ? — Irénée : Je n'en ai pas non plus. — Probus : Et qui étaient donc tous ces gens qui étaient si affligés le jour de l'audience ? — Irénée : Je ne les connais point, mais je sais bien *que* Notre-Seigneur Jésus-Christ a dit : « Celui qui aime son père ou sa mère, sa femme ou ses enfants, ses frères ou ses proches, plus que moi, n'est pas digne de me suivre. » Ainsi lorsque, jetant les yeux au Ciel, j'y contemple la souveraine beauté, qui n'est autre que le Dieu que j'adore, et que je viens à repasser dans ma mémoire la grandeur des promesses que ce Dieu fait à ceux qui l'aiment et qui le servent fidèlement, alors je n'ai que du mépris pour toutes les choses de la terre, et je ne me souviens plus que je suis père, mari, fils, maître et ami. — Probus : Vous n'en êtes pas moins tout cela. C'est pourquoi sacrifiez pour l'amour de ceux qui vous touchent de si près. — Irénée : Mes enfants ne perdront pas beaucoup à ma mort ; je leur laisserai pour père le même Dieu qu'ils adorent avec moi. Ainsi que rien ne vous empêche d'obéir aux ordres que vous avez. — Probus : Jeune homme, ne vous abandonnez pas ainsi vous-même ; sacrifiez, et évitez par là de plus grands tourments. — Irénée : Faites ce que vous voudrez, vous verrez que Jésus-Christ mon Seigneur me donnera la force de les supporter avec un courage qui vous surprendra. — Probus : Je ne pourrai enfin m'empêcher de vous condamner. — Irénée : Vous ne sauriez rien faire qui me soit plus agréable. — Probus : Soit. « Nous ordonnons qu'Irénée, » pour s'être rendu réfractaire aux ordonnances des empereurs, » sera jeté dans le fleuve¹. » — Irénée : Après tant de menaces je m'attendais à quelque chose d'extraordinaire, et vous vous contentez de me faire noyer. D'où vient que vous en usez ainsi ? vous me faites tort. Vous m'ôtez par là le moyen de faire connaître au monde que les Chrétiens, lorsqu'ils ont une foi vive, méprisent la mort, de quelques tourments qu'elle soit accompagnée.

¹ Le Boswethe, qui se jette dans le Save, un peu au-dessous des ruines de Sirmich.

Probus, surpris d'un pareil discours et se croyant bravé par le **Martyr**, entra en une furieuse colère. Cependant il ne fit qu'ajouter à son jugement, qu'il aurait la tête coupée avant que d'être jeté dans le fleuve. Irénée rendit à Dieu de grandes actions de grâces de ce qu'il le faisait arriver à la gloire par cette voie sanglante. Lorsqu'il fut sur le pont de Diane, d'où il devait être précipité, il ôta sa robe, et dit : « Seigneur Jésus, qui avez daigné endurer la mort pour le salut des hommes, commandez que le Ciel s'ouvre, et que les Anges viennent recevoir l'âme de votre serviteur Irénée, qui donne sa vie pour la gloire de votre nom, et pour votre Église de Sirmium. » En achevant cette prière, il reçut le coup qui sépara la tête de son corps, sous le règne de Dioclétien, vers l'an 304.

L'Église latine l'honore le 25 mars, et l'Église grecque le 25 août.

SAINT DISMAS,

LE BON LARRON.

Sur le chemin de Rama à Jérusalem, il y avait une petite église bâtie en souvenir du bon larron, au lieu même où était la maison de cet homme. Ce n'est pas qu'il ait toujours demeuré dans cette maison, car il habitait aussi en Égypte. On prétend qu'il était né au Caire et qu'il y avait un logis.

Cette contrée s'appelle Latroun.

Nous trouvons sur le bon larron, qu'on a appelé Dismas, une légende que nous empruntons à la *Revue des Bibliothèques paroissiales d'Avignon* :

« Cet heureux larron, qui, selon l'expression d'un saint Père, après avoir dépouillé les voyageurs, ravit aussi le Ciel, exerçait, de concert avec le mauvais larron, son odieuse profession sur la route d'Égypte. Or, lorsque la sainte Famille, fuyant la cruauté d'Hérode, cherchait un refuge sur la terre des Pharaons, elle tomba entre les mains de ces malfaiteurs. Le mauvais larron, n'écoutant que ses mauvais instincts, voulait la dépouiller; mais le bon larron, ému et touché par les charmes ravissants du nouveau-né, désarmé par l'ascendant de cette dignité douce et mo-

deste qui brille sur le visage de la Mère, passe soudainement de la pensée du crime à des sentiments de respect et d'amour, et prend ces voyageurs sous sa protection. L'autre, inaccessible à tout mouvement de compassion, ne veut pas laisser échapper sa proie. Le bon larron, pour l'apaiser, consent à payer la rançon de la sainte Famille, et, la prenant sous sa sauvegarde, il l'accompagne jusqu'en Égypte pour la protéger contre toute mauvaise rencontre. »

Et ce sont ces deux larrons que nous retrouvons plus tard au Calvaire; ce sont là les deux voleurs qui furent crucifiés avec Jésus-Christ, l'un à sa droite, l'autre à sa gauche.

C'était l'accomplissement de la parole du Prophète Isaïe, qui avait prédit que le Messie serait mis au rang des scélérats.

Les passants le blasphémaient, les princes des prêtres, les docteurs de la loi, les sénateurs le raillaient. L'un des deux voleurs l'insultait avec fureur en lui disant :

« Si tu es le Fils de Dieu, sauve-toi donc toi-même et nous avec toi. »

Mais l'autre lui disait : « Seigneur, souvenez-vous de moi, quand vous serez dans votre royaume. »

On voit, dans saint Jean Chrysostome, que la sainte Vierge, qui était auprès de la croix, avait reconnu le bon larron et prié pour lui. Aussi Jésus lui répondit : « Je vous le dis en vérité, vous serez aujourd'hui avec moi dans le Paradis. »

Les prodiges qui parurent à la mort de Notre-Seigneur ne commençaient pas encore. Dismas ne voyait extérieurement dans l'Homme-Dieu qu'un juste compagnon de son supplice. Il n'avait pas été témoin de ses miracles, et dans le Paradis qui lui était promis, il ne voyait qu'un lieu de repos, comme les limbes; mais sa foi vive fut récompensée, et le même jour il passa de la croix au séjour bienheureux.

LES SAINTES MARTYRS EUTYCHIA, CASIA, IRÈNE ET PHILIPPA.

Pendant que les persécuteurs de l'Église immolaient sans pitié à leurs fureurs les disciples de Jésus-Christ, on arrêta à Thessa-

lonique quatre saintes femmes, remarquables par leur grande piété et par leurs vertus éminentes.

Irène, Casia et Philippa furent éprouvées par une multitude de supplices, qui n'ébranlèrent point leur constance; on les condamna à mourir sur le bûcher, et elles reçurent dans les flammes les palmes du martyre.

Eutychia était veuve et encore plongée dans les douleurs de la perte toute récente de son mari, lorsqu'elle fut prise et conduite dans une affreuse prison. On employa toutes les considérations humaines et les promesses les plus séduisantes pour l'engager à renoncer à Jésus-Christ et à brûler l'encens devant les idoles des faux dieux. Elle montra une fermeté inébranlable et ne fut pas indignée des trois saintes femmes qu'on avait arrêtées avec elle.

Mais comme elle se trouvait enceinte et que les lois romaines ne permettaient pas de la faire mourir dans un tel cas, on se contenta de l'enfermer plus étroitement dans un cachot sombre. On rapporte qu'elle y mourut après un long martyre; et l'Église a réuni dans un même jour ces quatre Saintes, qui avaient souffert ensemble. — Quelques Églises les fêtent le 25 mars.

SAINT QUIRIN,

MARTYR.

Quirin, qui sans doute était un important personnage de Rome, fut arrêté comme Chrétien, sous l'empereur Claude II. Il avait de grands biens, qu'on lui enleva, puis on l'enferma dans un cachot infect, d'où on ne le tira que pour le soumettre à une flagellation cruelle. Après cela on lui plongea une épée dans le cœur, et on jeta son corps dans le Tibre, qui l'emporta jusqu'à l'île Lycaonienne. Les Chrétiens le recueillirent, et ils l'ensevelirent dans le cimetière de Pontien, avec deux cent soixante-deux Martyrs mentionnés le 1^{er} mars.

SAINT PÉLAGE,

EVÊQUE DE LAODICÉE.

Cet Prélat fidèle était l'ami de saint Basile le Grand. Élevé sur le siège de Laodicée, il se montra digne évêque. Il assista en 363

au Concile d'Antioche, et en 367 au Concile de Tyanes, assemblé contre l'arianisme. Il se montra, comme saint Méléce d'Antioche et saint Eusèbe de Samosate, l'un des plus fermes soutiens de l'orthodoxie: Aussi il fut exilé chez les Arabes par l'empereur Valens. Mais à la mort du despote il revint à son diocèse, et il put assister, en 381, au Concile de Constantinople, qui était œcuménique, et Tillemont dit qu'on ne peut citer aucun autre Concile qui ait rassemblé autant de Saints et de confesseurs.

Saint Pélage mourut en paix peu après ce Concile.

SAINTE PÉTRONILLE DE BRETAGNE.

Glaudan et son épouse Gologuen, quittant la Grande-Bretagne en 540, vinrent habiter l'Armorique. Débarqués sur la côte de Léon, ils arrivèrent dans la paroisse de Plouider.

Godian, garde de la forêt qui couvrait les montagnes de Penhavr et descendait jusqu'à la mer, les prit sous sa protection, et fut parrain de saint Goulven, que Gologuen mit au monde la première nuit de leur arrivée. Quelque temps après, Pétronille naquit, comme son frère, au manoir d'Odéna.

Une éducation chrétienne développa ses dispositions. Touchée de l'hospitalité généreuse accordée à sa famille par le vertueux surveillant des bois, elle en témoigna sa reconnaissance par des prières, de bons exemples et des services continuels prodigués à tout le monde.

Elle eut les vertus des héroïnes chrétiennes. Bien des maux éprouvèrent sa patience et la préparèrent aux délices des Cieux. Elle couronna par une sainte mort une vie remplie d'édification, de prières, d'œuvres de miséricorde, de mortifications et de sacrifices.

M. de Kerdannet dit, à la page 373 de la nouvelle édition d'*Albert Legrand* : « Nous avons appris une circonstance fort remarquable, c'est que saint Goulven avait une sœur appelée Pétronille, qui mourut de la fièvre, et à laquelle on a donné depuis le titre de Sainte, et en breton santez Potrounel ¹. »

¹ Récit breton, conservé par M. de Garaby, chanoine de Saint-Brieuc.

SAINT CAMMIN,

ABBÉ EN IRLANDE.

Cammin était un Irlandais, Chrétien fervent, qui se consacra à Dieu sans réserve, aux temps qui sont peu précisément indiqués, mais où l'Irlande était l'île des Saints. Il s'était fait une solitude, dans un îlot paisible du lac de Derg, et cet îlot s'appelait Inish-Kaltair. Des disciples lui vinrent ; et il y eut là assez longtemps un foyer de sainteté et de lumières, car il y avait fondé un monastère qui brilla assez longtemps.

On dit qu'il mourut le 25 mars de l'an 653.

SAINT ADELME,

ÉVÊQUE.

Saint Adelme, fils de Kenbred, frère d'Inas, roi des Saxons occidentaux, premier évêque de Sherburn, aujourd'hui Sarisbourg, dans le vi^e siècle, a laissé divers ouvrages en vers et en prose, imprimés à Mayence en 1601. Il passe pour le premier Anglais qui apprit à sa nation l'usage de la langue latine et les règles de la poésie. Sa Vie a été écrite et se trouve dans les *Acta Sanctorum*. Avant d'être évêque, il avait été abbé de Malmesburg. Adelme a écrit sur la nature des êtres insensibles, sur l'arithmétique, l'astronomie, la discipline des philosophes et sur les huit vices principaux. Ses traités sont intitulés : *De laude virginum*, *De virginitate*, *De celebratione paschali*. Il mourut en 709.

SAINT BARONT ET SAINT DIZIER.

Saint Baront, né au vii^e siècle, sous le règne de Thierry III, était, à ce que l'on croit, d'une famille noble et originaire du Berry. Il fut engagé dans les liens du mariage, et il eut un enfant nommé Agloart. Après la mort de son épouse, il se retira avec son fils dans le monastère de Saint-Siran. Là, uniquement occupé de l'affaire de son salut, il vécut comme un homme qui n'aurait eu aucun attachement à la terre et nulle liaison au dehors.

Gémissant sur quelques désordres de sa jeunesse, il laissa son fils chez les religieux, et alla chercher un lieu plus retiré, où il pût satisfaire à la justice divine par un exercice continu de la mortification. Sa piété le conduisit à Rome, où il y visita les tombeaux des saints Apôtres; et de là il se rendit dans le territoire de Pistoie, en Toscane, et y bâtit une cellule.

Malgré le soin qu'il avait pris de se cacher, l'éclat de sa vertu le trahit à la fin. Un solitaire du voisinage, nommé Dizier, vint vivre auprès de lui pour profiter de ses exemples; il fut imité par quatre autres Chrétiens. Ayant construit une église, ils servirent Dieu ensemble dans les exercices de la pénitence et de la contemplation. Saint Baront mourut le premier, et fut enterré dans l'église. Saint Dizier le suivit quelques années après; les quatre autres qui restaient moururent aussi à quelque distance et furent tous enterrés au même lieu. Il s'opéra plusieurs miracles à leur tombeau. Vers l'an 1018, on construisit au même endroit un monastère sous l'invocation de saint Baront, et on transféra solennellement ses reliques, ainsi que celles de ses disciples, dans la nouvelle église. Ces Saints sont fêtés le 24 mars.

SAINT ERBLAND OU HERMELAND ¹,

ANÉ.

Saint Erbland, né en 639 dans la ville de Noyon, sortait d'une famille très-noble. Mais loin de se glorifier jamais d'aucun des avantages que sa naissance ou sa fortune pouvaient lui procurer dans le monde, il ne sut estimer que cette véritable noblesse qui consiste dans la vertu et dans la piété des vrais serviteurs de Dieu. Il se conduisit dans le cours de ses études avec modestie et avec retenue. Dieu le garantit des vices auxquels la jeunesse se laisse souvent corrompre, et comme il joignait aux inclinations vertueuses de son âme d'heureuses dispositions d'esprit, il fit aussi de grands progrès dans les lettres humaines.

Ses parents l'envoyèrent ensuite à la cour, où il se rendit si agréable au roi Clotaire III qu'il eut la charge de grand-échançon. Ils voulurent encore l'engager dans le mariage, et ils lui

¹ En latin Ermeu-landus et Hermelandus.

trouvèrent un parti de condition égale à la sienne. On fit même l'accord malgré sa répugnance, et on convint du jour des noces. Mais la grâce qui le sollicitait à quitter le siècle pour suivre Jésus-Christ, le pressa avec tant de succès que, cédant à ses attraits, il prit le parti de tout abandonner et de se retirer dans un cloître. Il eut beaucoup de peine à faire agréer sa résolution au roi, qui tâchait de le retenir auprès de lui, et qui lui donnait tous les jours quelque marque nouvelle de sa bienveillance. Mais enfin, ayant arraché plutôt qu'obtenu le consentement de ce prince, il sortit de la cour, et s'en alla au monastère de Fontenelle, dit alors de Saint-Vandrille, où il eut pour maître saint Lambert, qui en était l'abbé. Il y fit les épreuves de sa vocation, suivant la règle prescrite aux novices ; et, s'étant engagé par un vœu public, il fut admis dans la communauté religieuse.

Sa vertu y prit de si grands accroissements qu'elle l'éleva bientôt au-dessus de ses Frères, quoique son humilité lui persuadât toujours qu'il n'en était que le dernier.

Son abbé conçut pour lui une grande estime, et, ne croyant pas devoir laisser sans distinction parmi ses religieux un homme que Dieu comblait si largement de ses dons, il le fit ordonner prêtre par l'archevêque de Rouen, saint Ouen.

La grâce de son ordination ajouta une nouvelle force aux exemples de piété, d'abstinence et de détachement qu'il donnait à ses Frères. Il remplit si dignement les devoirs du sacerdoce, qu'en offrant tous les jours le saint Sacrifice à Dieu, il se rendait lui-même une hostie vivante par un exercice continuels de la mortification.

Peu de temps après, saint Pascaire, évêque de Nantes, voyant son clergé et son peuple en assez bon état, crut que son diocèse manquerait d'un ornement essentiel et d'un grand appui auprès de Dieu, tant qu'il n'y verrait pas fleurir aussi la profession monastique dans la pureté de sa discipline. Il bâtit donc un monastère à trois lieues de sa ville, dans une île de la Loire que l'on appelait l'Antre, et depuis Aindre, et qui dans la suite des temps a été absorbée par les eaux de la rivière. Pascaire jugeait que si les religieux qui y demeureraient n'étaient imités que de peu de

personnes, ils seraient néanmoins toujours utiles à son peuple par le mérite de leurs prières.

Dans cette confiance, il députa vers saint Lambert, abbé de Saint-Vandrille, pour le prier de lui donner de ses disciples, parce que son abbaye était l'un des monastères de France qui avait le plus de réputation pour la régularité.

Lambert, après avoir pris les précautions nécessaires pour affermir le nouvel établissement après la mort de Pascaire, envoya à Nantes douze de ses religieux, sous la conduite de saint Erbland. Le saint Prélat les reçut comme des Anges qui lui avaient été envoyés du Ciel, et il les conduisit dans l'île d'Aindre, qu'il leur avait destinée. Ils y bâtirent avec son assistance deux églises, qu'il dédia, l'une en l'honneur de saint Pierre, l'autre en l'honneur de saint Paul.

Le pieux Évêque leur accorda un privilège qui ôtait le pouvoir à ses successeurs de se rien attribuer des biens qui seraient donnés à ce monastère, et il leur assura toute la tranquillité que demandait la règle observée à Saint-Vandrille.

C'est ce que lui avait recommandé saint Lambert avant de lui envoyer cet essaim de son abbaye ; il lui disait que, pour assurer le repos nécessaire aux religieux qu'il voulait établir, il fallait que le nouveau monastère fût du nombre de ceux qui étaient sous la dépendance du roi, et que ce prince fût supplié de le prendre sous sa protection.

Pascaire fit donc le voyage de la cour au commencement du règne de Childébert III ; il y mena saint Erbland avec lui, et le présenta au roi, qui le reçut très-bien et confirma l'établissement de la nouvelle abbaye d'Aindre, qu'il mit sous sa protection.

Erbland, honoré de l'affection du roi et comblé de ses faveurs, revint promptement à Aindre, où Dieu bénit si sensiblement ses soins et ses travaux, que sa communauté devint rapidement l'une des plus célèbres du royaume, et par la multitude et par la vertu de ses disciples. Elle eut des dépendances d'un côté jusqu'au fond de la Basse-Normandie, et de l'autre au-delà du Poitou, à plus de trente lieues de Nantes, par la piété de ceux qui donnaient des terres pour augmenter le nombre de ses religieux,

ou qui bâtissaient des prieurés et des hospices ; ce qui donnait une grande étendue à sa vigilance et multipliait ses occupations.

Néanmoins, tous les ans il faisait une retraite dans l'île d'Aindrete, voisine de celle où était son monastère. Il y passait le Carême dégagé de tous soins, se disposant à la célébration de la grande fête de Pâques par une oraison moins interrompue et par le redoublement de ses austérités. La grande vieillesse où il parvint ne les lui fit point relâcher, quoiqu'elles eussent épuisé presque toutes ses forces. Il avait toujours une ardeur nouvelle pour tendre à la perfection, et croyait que c'était perdre que n'y pas faire chaque jour quelque progrès.

Il poursuivit et acheva saintement sa course dans sa retraite, où le don des miracles et celui de la prophétie, qu'il avait eus étant en charge, l'accompagnèrent jusqu'à la mort. Celui des miracles ne le quitta pas même au tombeau, parce qu'il devait servir à glorifier Dieu.

Quelques-uns ne mettent sa mort qu'en 720, d'autres l'avancent en 700. Ceux qui tiennent quelque milieu, paraissent approcher plus de la vraisemblance : il semble qu'on ne puisse lui donner moins de soixante-quinze ou soixante-seize ans de vie.

Il fut enseveli dans l'église de Saint-Paul, et mis dans la chapelle de Saint-Vandrille. Mais, quinze ou seize ans après sa mort, il fut transporté dans l'église de Saint-Pierre.

SAINT HUMBERT DE MAROLLES.

Humbert naquit à Mézières, sur l'Oise, dans la Haute-Picardie, au ^{vi}^e siècle. Son père, Évrard, et sa mère, Popite, étaient de la haute noblesse française ; et les vertus d'Évrard brillèrent tellement dans le monde qu'il eut le titre de Bienheureux.

Son fils Humbert parut dès son enfance prévenu d'une grâce singulière, qui le porta au bien avant qu'il pût avoir la connaissance du mal. Ses parents, voyant qu'il ne respirait que la piété et qu'il se dévouait à Dieu de lui-même, n'eurent pas de scrupule de le destiner au service des autels. Dans cette vue, ils le

menèrent à Laon, où il reçut la tonsure cléricale. Ils le mirent alors dans un monastère de la ville, où il fut instruit dans la piété et dans les lettres.

Le mépris qu'il avait conçu dans la maison de son père pour les biens, les honneurs et les plaisirs de la terre, ne firent qu'augmenter en lui à mesure qu'il croissait en âge ; et cette considération, jointe à celle des progrès extraordinaires qu'il fit dans la vertu et dans la science ecclésiastique, porta ses supérieurs à l'élever au sacerdoce.

Il demeura encore quelque temps dans le monastère après son ordination, et il continua d'y donner aux religieux de grands exemples d'humilité et de détachement, jusqu'au jour où la mort de ses parents l'obligea d'aller disposer de la succession qu'ils lui avaient laissée.

Il quitta la ville de Laon avec la bénédiction de l'Évêque et la permission des supérieurs du monastère, et retourna à Mézières, où il mena une vie très-retirée.

Peu de temps après, il reçut chez lui saint Amand, qui venait de se démettre de son évêché de Maestricht, et qui allait faire le voyage de Rome avec Nicaise, moine de son abbaye d'Elnone. Il les suivit en Italie ; et sa piété parut si satisfaite de ce premier pèlerinage aux tombeaux des Apôtres et des Martyrs, qu'il en entreprit encore un second depuis à Rome, où l'on ajoute qu'il offrit à l'Église romaine les terres qu'il possédait ; mais que le Pape lui ordonna de les employer à fonder quelque maison de piété dans son pays.

Au retour de ce second voyage, il alla voir saint Amand dans son monastère d'Elnone, sur la Scarpe ; et, après avoir mûrement délibéré avec lui sur le lieu qu'il devait choisir pour servir Dieu dans la retraite, il se retira dans le monastère de Marolles, au diocèse de Cambrai.

C'était une maison bâtie depuis peu par le comte Rodobert, dans le pays dont il était seigneur, et qu'on appelait le canton de Famars, à cause peut-être de quelque ancien temple dressé au dieu Mars dans ces lieux.

Humbert s'étant proposé de finir ses jours dans le monastère

de Marolles, lui donna à perpétuité la plus grande partie de sa terre de Mézières, sur l'Oise, par un titre de l'an 671, daté de la douzième année du roi Childéric II.

Une donation si considérable procura un tel accroissement au monastère, que plusieurs, oubliant sa première fondation faite seize ou dix-sept ans auparavant, se sont persuadés que saint Humbert en était le fondateur.

Ce fut là que ce généreux Saint acheva de se sanctifier dans le silence, la retraite, la pénitence et l'oraison, sans sortir que pour se donner quelquefois la consolation d'aller voir sainte Aldegonde, abbesse de Maubeuge, avec laquelle il était dans une union très-étroite de charité et de prières. On croit qu'il fut abbé ou supérieur de Marolles : il eut au moins des disciples, entre les bras desquels il mourut vers l'an 682, le 25 mars¹.

SAINT RICHARD,

ENFANT MARTYR.

Ce qui déterminait le roi Philippe-Auguste à expulser de France les juifs qui y vivaient en assez grand nombre, ce fut un crime que l'on a peine à comprendre : le martyre d'un enfant. Le jeudi 25 mars 1182 était cette année-là le jeudi saint. Les juifs de Pontoise, aussi fanatiques que les juifs de Trente, meurtriers de saint Simon, s'emparèrent d'un enfant chrétien, nommé Richard,

¹ Cent quatre-vingts ans après, les moines de Marolles étaient tombés peu à peu du relâchement dans une vie si peu chrétienne, que le vénérable Gérard, évêque de Cambrai, en l'an 1020, fut obligé de les chasser et de les remplacer par des Bénédictins.

Or, il arriva alors un de ces faits qui ont fait appeler le XI^e siècle le siècle de plomb. Les moines chassés, apprenant que l'abbé nouveau et ses religieux venaient de se rendre au synode de Cambrai, armèrent des paysans, pénétrèrent dans l'abbaye, enlevèrent le corps de saint Humbert, qui était renommé pour ses miracles, et l'emportèrent dans une forêt où ils se barricadèrent.

Il n'y avait alors ni police, ni puissance souveraine ; il fallut faire une composition avec les voleurs, qui voulaient de l'argent. On engagea le corps du saint au comte de Flandre Baudouin V, et ce trésor ne rentra à Marolles qu'au XII^e siècle, où il a été religieusement conservé. Nous ne savons rien de plus depuis lors.

et l'immolèrent cruellement, en haine de Jésus-Christ, leur Sauveur pourtant, s'ils ne l'avaient pas renié.

Ce crime fut bientôt connu, et le corps du petit Martyr, découvert assez tôt, fut apporté à Paris, enfermé dans une châsse, que des miracles illustrèrent, et honoré dans l'église des Saints-Innocents.

MELCHISÉDECH,

ROI DE SALEM.

Abraham, retournant victorieux et chargé des dépouilles de quatre rois du Septentrion et de l'Orient, qu'il avait défait avec un petit nombre de ses gens et qu'il avait poursuivis fort en avant dans la Syrie, vit Melchisédech, roi de Salem, qui, offrant du pain et du vin, parce qu'il était prêtre du Dieu Très-Haut, le bénit en disant : « Qu'Abraham soit béni du Dieu Très-Haut qui a créé le ciel et la terre, et que le Dieu Très-Haut soit béni, lui qui, par sa protection, vous a mis vos ennemis entre les mains. » Alors Abraham lui donna la dîme de tout ce qu'il avait pris.

Saint Paul écrivant aux Hébreux, à qui il voulait faire voir que Jésus-Christ, comme précurseur, est entré pour nous dans le sanctuaire, parce qu'il a été établi Pontife éternel, selon l'ordre de Melchisédech (selon que David l'avait prédit), et que ce sacerdoce de Melchisédech était beaucoup au-dessus du sacerdoce d'Aaron, leur a parlé de ce roi-prêtre en ces termes : « Ce Melchisédech, roi de Salem et prêtre du Dieu Très-Haut, qui vint au-devant d'Abraham lorsqu'il retournait de la défaite des rois, et qui le bénit, auquel Abraham donna aussi la dîme de tout ce qu'il avait pris, qui s'appelle, selon l'interprétation de son nom, premièrement, roi de justice, puis roi de Salem, c'est-à-dire roi de paix, qui est sans père, sans mère, sans généalogie, qui n'a ni commencement ni fin de sa vie, étant ainsi l'image du Fils de Dieu, demeure prêtre pour toujours. Considérez donc combien il devait être grand et éminent, puisque le patriarche même Abraham lui donna la dîme de ses dépouilles, et qu'il est béni de lui, nonobstant le rang où l'avaient élevé les promesses que

Dieu lui avait faites. Or, il est sans doute que celui qui reçoit la bénédiction est inférieur à celui qui la lui donne. Aussi, dans la loi, ceux qui reçoivent la dîme sont des hommes mortels ; mais Melchisédech, qui la reçoit ici, n'est représenté que comme vivant, sans qu'il soit dit s'il a commencé et cessé de vivre. De plus, Lévi, de la race duquel était Aaron, qui reçoit la dîme des autres, l'a payée lui-même à Melchisédech, pour le dire ainsi en la personne d'Abraham, puisqu'ils étaient encore dans Abraham, son père, lorsque Melchisédech vint au-devant de ce patriarche. Que si le sacerdoce de Lévi, sous lequel le peuple a reçu la loi, avait pu rendre les hommes justes et parfaits, qu'était-il besoin qu'il se levât un autre prêtre selon l'ordre de Melchisédech, et non pas selon l'ordre d'Aaron ?

On est encore en peine aujourd'hui de savoir bien placer la ville de Salem, dont était roi Melchisédech, et de nous en donner une juste description. Plusieurs soutiennent qu'elle n'était autre que la ville de Jérusalem, et l'historien Josèphe paraît avoir donné quelque autorité à leur sentiment lorsqu'il a fait Melchisédech fondateur de la ville de Jérusalem. Mais outre que le nom de Jérusalem n'a été connu que longtemps après la mort d'Abraham, il paraît par l'Écriture que Salem ne pouvait être loin du Jourdain, surtout si c'est la même que celle où Jacob, petit-fils d'Abraham, se retira en quittant Socoth, lorsqu'il passa cette rivière à son retour de Mésopotamie. Salem est appelé en cette rencontre ville des Sichimites, dans le pays de Chanaan : ce qui a donné lieu à quelques-uns de croire qu'elle n'aurait été autre que Sichem même, près de Samarie, à douze lieues de Jérusalem. Ceux qui veulent que Melchisédech ne soit point le nom propre d'aucun homme, mais un terme appellatif qui marque simplement un roi de justice, prétendent, par une suite de leur opinion, que Salem n'est point aussi un nom propre de lieu, mais un appellatif qui marque la paix au sens même de saint Paul ; en sorte que, selon eux, il n'y aurait point eu véritablement de ville du nom de Salem sur la terre, au moins du temps d'Abraham, ce qu'ils n'oseraient dire du temps de Jacob.

C'est ce qui nous conduit à une autre difficulté plus impor-

tante, qui est de savoir qui était celui que l'Écriture appelle Melchisédech. Les Juifs ont prétendu qu'il n'était autre que Sem, fils de Noé, l'un des ancêtres d'Abraham même, et qui faisait la neuvième génération après lui en ligne directe. Ce Patriarche était encore au monde pour lors, suivant les supputations du texte hébreu de l'Écriture, et vécut même encore assez pour voir marier Isaac avec Rébecca. Mais cette considération, non plus que celle du rang et de la vertu de Sem, ne suffit pas pour donner de la probabilité à cette opinion. Les Chrétiens n'ont pas cru aussi devoir s'arrêter à une autre prétention des Juifs, qui veulent que Melchisédech, en offrant du pain et du vin à Abraham, n'ait point eu d'autre intention que de lui donner de quoi rafraîchir ses gens fatigués de leur expédition. Car la manière dont saint Paul nous l'a fait entendre a porté l'Église à prendre cette oblation du pain et du vin pour la figure du Sacrifice de notre religion, où le sacerdoce est véritablement selon l'ordre de Melchisédech.

L'Église est persuadée aussi que c'était Jésus-Christ qu'Abraham envisageait dans la personne de Melchisédech, lorsqu'il lui paya la dime et qu'il en reçut la bénédiction, selon que le témoignent les saints Pères. Mais on ne peut pas dire qu'elle ait jamais cru que Melchisédech fût Jésus-Christ lui-même. Un solitaire d'Égypte, qui vivait du temps de l'empereur Théodose le Jeune, s'étant laissé aller à cette créance, après quelques méditations sur l'endroit de l'Écriture où il en est parlé, crut devoir communiquer ce qu'il en pensait à saint Cyrille, évêque d'Alexandrie; ce saint Prélat, considérant que le solitaire était un grand serviteur de Dieu, ne voulut pas le condamner, et il se contenta de le porter à consulter Dieu sur ce point. Le solitaire le fit, et passa trois jours de suite en prière. Après ce terme, il revint trouver saint Cyrille, pour lui dire qu'il ne croyait plus que Melchisédech fût le Fils de Dieu; qu'il savait sûrement qu'il n'avait été qu'un homme comme les autres, et que Dieu le lui avait fait voir dans la compagnie des autres saints Patriarches descendus d'Adam.

Dès le commencement du m^e siècle de l'Église, on avait vu

s'élever une secte d'hérétiques qui portaient si haut l'idée qu'ils avaient de Melchisédech, qu'ils soutenaient que ce n'avait pas été un homme, mais une Vertu céleste supérieure à Jésus-Christ même, prétendant qu'il était l'intercesseur et l'avocat des Anges, au lieu que Jésus-Christ l'était seulement des hommes, et qu'il s'était formé sur le modèle de Melchisédech. Ces hérétiques furent appelés pour ce sujet melchisédéciens. Ils avaient pour auteur de leur secte un Théodote de Byzance, surnommé le Corroyeur, qui était chef d'une autre hérésie. Leur erreur sur Melchisédech fut continuée en Égypte, mais avec quelque changement, par l'hérétique Hiérax, qui vivait sur la fin du III^e siècle, et qui aima mieux dire que Melchisédech était le Saint-Esprit. Dans le IV^e et le V^e siècles, on voyait encore diverses personnes prévenues de cette même erreur. L'un des plus entêtés fut Hilaire, diacre de Rome du temps du Pape Libère, qui se jeta depuis dans le schisme des lucifériens. Il s'est beaucoup étendu pour soutenir et prouver que Melchisédech est le Saint-Esprit, qu'il dit être le second pontife du Père éternel, supposant que Jésus-Christ est le premier, même selon sa nature divine. C'est pourquoi il croyait faire honneur à Jésus-Christ et bien défendre son rang, de blâmer ceux qui, dans l'oblation de la Messe, donnaient à Melchisédech la qualité de souverain Pontife, comme le fait encore aujourd'hui l'Église dans le canon. Vingt ou trente ans après, saint Jérôme eut occasion de réfuter un livre nouveau d'un auteur inconnu, qui avait entrepris de soutenir la même erreur.

Ce Saint nous apprend en même temps qu'Origène et Dydimus d'Alexandrie avaient nié aussi que Melchisédech fût un homme, et qu'ils avaient voulu le faire passer pour un Ange et une Vertu céleste. Il témoigne que beaucoup de gens suivaient encore ce sentiment de son temps, et qu'on ne pouvait prendre parti dans cette question sans déplaire à plusieurs personnes.

Du temps du Pape Urbain VIII, une espèce de visionnaire produisit une opinion nouvelle sur Melchisédech, prétendant que c'était un homme qui avait été formé de Dieu avant Adam, et que les mages, venus du levant pour adorer Jésus-Christ nou-

veau-né à Bethléem, n'étaient autres que Melchisédech, Hénoc et Élie. Toutes ces chimères paraissaient dissipées, lorsque, depuis quinze ou seize ans, on a vu revivre l'opinion qu'avait eue le solitaire d'Égypte du temps de saint Cyrille. L'auteur qui en a entrepris la défense par un assez gros traité avait été précédé dans le même parti par quelques savants de sa communion, qui n'est point celle de l'Église catholique; mais, malgré tous ces nouveaux efforts, nous demeurerons persuadés que Melchisédech, roi et prêtre, tout supérieur qu'il était à Abraham et à Aaron, tout incompréhensible qu'on nous l'ait fait dans sa généalogie et dans le commencement et la fin de sa vie, n'a été qu'un pur homme, et seulement le type et la figure de Jésus-Christ.

LE PATRIARCHE ISAAC.

Fils d'Abraham et de Sara, Isaac naquit en l'an 1896 avant Jésus-Christ, sa mère étant âgée de quatre-vingt-dix ans, et son père de cent ans. Il fut appelé Isaac, parce que sa mère avait ri lorsqu'un Ange lui annonçait qu'elle aurait un fils dans sa vieillesse.

Isaac était fils unique et tendrement aimé de son père et de sa mère. Or le Seigneur voulut éprouver la foi d'Abraham; en l'an 1871 avant Notre-Seigneur, il lui commanda de lui immoler son fils Isaac, âgé alors de vingt-cinq ans. Le saint Patriarche n'hésitera pas à obéir, et Dieu, touché de la foi du père et de la soumission du fils, arrêta par un Ange la main d'Abraham. C'est ainsi qu'Isaac devint, comme Melchisédech, une figure de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Quand Isaac eut atteint l'âge de quarante ans, Abraham songea à le marier, et il envoya son intendant Éliézer en Mésopotamie, en le chargeant de chercher là une femme de la maison de Laban, son beau-père. On a pu lire, dans l'Histoire sainte, comment le pieux Éliézer découvrit l'épouse destinée à Isaac. C'était Rébecca, fille de Bathuel et petite-fille de Nachor, frère d'Abraham; il l'obtint et l'amena à Isaac, qui demeurait alors à Béersabée, dans la terre de Chanaan.

On sait qu'elle eut deux fils d'une seule couche, Ésaü et Jacob. Comme il lui avait été révélé que Jacob, le second, jouirait du droit d'aînesse, elle se tenait attentive à tous les événements. Le lecteur sait assurément toute cette histoire. Quoiqu'on ne puisse pas blâmer cette tendre mère d'avoir assuré à Jacob le droit d'aînesse que son frère Ésaü lui avait vendu, et qui lui était dévolu par la Providence, on n'est pas obligé de justifier toutes les circonstances de cet événement. Cependant saint Augustin excuse Rébecca de mensonge, parce qu'elle fit faire à Isaac ce qu'il fallait et qu'Isaac le reconnut lui-même.

Isaac mourut âgé de cent quatre-vingts ans, l'an 1716 avant Jésus Christ ; il fut enterré à Hébron, auprès de Rébecca, qui était sortie de ce monde un peu avant lui. Ils partagèrent la tombe d'Abraham et de Sara.

RÉBECCA,

FEMME D'ISAAC.

Environ douze ans après qu'Isaac se fut rendu obéissant à son père jusqu'à se laisser attacher sur le bûcher où il devait être immolé au Seigneur, Sara mourut, et Abraham, pour adoucir la douleur de son fils, résolut de lui donner une épouse. Mais il ne voulut pas le marier avec une fille des Chananéens, que Dieu lui avait commandé d'éviter : il envoya Éliézer, le plus anciens de ses serviteurs, en Mésopotamie, où il pouvait trouver pour Isaac une compagne dans sa famille.

Éliézer, ayant juré d'exécuter ponctuellement les ordres de son maître, prit avec lui dix chameaux, chargés de provisions et de présents, et se rendit dans la contrée de la Mésopotamie, où demeurait la famille de Nachor, frère d'Abraham. On croit avec quelque raison que c'était la ville de Haran.

Éliézer étant arrivé sur le soir auprès d'un puits voisin de la ville, dans le moment où les jeunes filles venaient tous les jours puiser de l'eau, il y fit reposer ses chameaux. En même temps il pria Dieu de l'assister en cette rencontre, de lui désigner la fille qu'il destinait à Isaac, et de permettre que ce fût celle à qui il demanderait à boire, et qui lui en offrirait pour lui et pour ses

chameaux. Il avait à peine achevé sa prière, lorsqu'il vit paraître Rébecca, fille de Bathuel, petite-fille de Nachor et nièce d'Abraham. Elle était d'une rare beauté, renommée pour sa vertu et sa grande sagesse. Elle allait s'en retourner après avoir rempli sa cruche à la fontaine. Éliézer aussitôt l'aborda, et lui demanda à boire. Rébecca lui en donna aussitôt, lui offrit de faire boire ses chameaux, versa l'eau de sa cruche dans le réservoir, et courut au puits pour en tirer d'autre. Cependant Éliézer la considérait sans rien dire, jugeant, à ces marques d'une si grande bienveillance, que Dieu n'avait pas rejeté sa prière.

Après que ses chameaux eurent bu, il tira des pendants d'oreille et des brasselets d'or, les offrit à Rébecca, en la priant de lui dire de qui elle était fille, et s'il pourrait loger chez son père. Elle lui déclara qui elle était, et lui dit qu'on pouvait le recevoir dans la maison de ses parents. Elle courut aussitôt chez sa mère, à qui elle raconta ce qui venait de lui arriver; il paraît qu'elle n'avait plus de père. Son frère Laban, qui conduisait la maison, sortit au-devant de l'étranger, qui était demeuré auprès de la fontaine, occupé à remercier Dieu de la protection qu'il daignait accorder à Abraham, son maître.

Il le salua, lui dit qu'il avait préparé un logement pour lui et un lieu pour ses chameaux, et il le conduisit dans sa maison.

Avant de se mettre à table, Éliézer jugea à propos de déclarer à la mère et aux frères de la jeune fille le sujet de son voyage. — Je suis serviteur d'Abraham, leur dit-il; Dieu a comblé mon maître de bénédictions et de richesses. Sara sa femme lui a donné dans sa vieillesse un fils qui sera l'héritier de ses grands biens. Il m'a chargé du soin de lui trouver une épouse, en me faisant jurer que je ne la prendrais point parmi les Chananéennes, mais dans la famille de ses pères. Je suis arrivé heureusement dans ce pays, et le Dieu d'Abraham, mon maître, m'a fait connaître, dans la jeune Rébecca, l'épouse qu'il destine à Isaac. Je vous la demande donc en son nom, et je vous prie de me dire si vous me serez favorables.

Les frères de Rébecca répondirent : « Nous reconnaissons ici la volonté de Dieu. Vous pouvez emmener notre sœur. »

Éliézer tira alors des vases d'or et d'argent, et de riches habits qu'il donna à Rébecca. Il fit aussi des présents à sa mère et à ses frères.

Le lendemain dès le matin, Éliézer voulut retourner sur-le-champ vers son maître. Les parents de Rébecca désiraient de la retenir encore dix jours; mais Éliézer fit tant d'instances qu'on la laissa partir avec lui, comblée de bénédictions et accompagnée de Débora, sa nourrice, et de ses filles.

Isaac se promenait seul vers la fin du jour, à quelque distance de la demeure de son père, lorsqu'il aperçut les chameaux d'Éliézer. Rébecca, qui le vit en même temps, ayant appris que c'était l'époux qu'on lui destinait, descendit de son chameau, et se couvrit de son voile. Isaac la fit entrer dans la tente de Sara, sa mère, et l'épousa bientôt après. L'affection qu'il eut pour elle fut si grande qu'elle tempéra la douleur que la mort de sa mère lui avait causée.

Quoiqu'on ne pût douter que Dieu n'eût répandu sa bénédiction sur le mariage d'Isaac, il se passa quelques années pendant lesquelles Rébecca fut stérile. Dieu exauça enfin les prières d'Isaac; il se ressouvint des promesses qu'il avait faites à Abraham, et Rébecca devint grosse de deux enfants jumeaux. Celui qui naquit le premier fut nommé Ésaü, et l'autre Jacob.

Quelque temps après leur naissance, le pays où demeurait Isaac fut frappé d'une famine qui l'obligea de se retirer auprès d'Abimélech, roi des Philistins. Le Seigneur lui avait défendu de passer en Égypte, et lui avait recommandé de demeurer quelque temps à Gérare, l'assurant qu'il serait avec lui, qu'il lui donnerait tous les pays qu'il allait parcourir, et que toutes les nations seraient bénies dans Celui qui devait naître de sa postérité.

Les gens du pays voyant Rébecca, demandèrent à Isaac qui elle était. C'était quelquefois l'usage chez les Hébreux de donner le nom de sœurs à leurs cousines. Isaac répondit que Rébecca était sa sœur, car il n'osait avouer qu'elle était sa femme, de peur que, frappés de sa beauté, les Philistins ne fussent tentés de la tuer pour la retenir.

Quelques jours après, le roi Abimélech ayant découvert que

Rébecca était sa femme, fit aussitôt venir Isaac; et lui dit : Celle qui est avec vous est votre femme; pourquoi nous avez-vous trompés, en disant que ce n'était que votre sœur? — J'avais peur qu'on ne me fit mourir à cause de sa beauté, répondit Isaac.

Abimélech publia aussitôt un ordre sévère de respecter partout Isaac et Rébecca.

Lorsque le temps de la famine fut passé, ils retournèrent dans leur pays. Cependant Isaac vieillit, et sa vue s'obscurcit de telle sorte qu'il ne pouvait plus voir. Il avait près de cent trente-sept ans, lorsque, se sentant près de sa fin, il fit venir Ésaü, son fils aîné, pour lui dire qu'il lui donnerait sa bénédiction après qu'il lui aurait apporté quelque chose de sa chasse. Mais Rébecca, qui désirait que sa bénédiction tombât plutôt sur Jacob, et qui servait, sans le savoir, les desseins de la Providence, fit tuer deux chevreaux, dont elle apprêta un ragoût qu'Isaac aimait beaucoup. Pour empêcher qu'Isaac ne s'aperçût que Jacob n'était pas l'aîné, elle lui couvrit les bras et les mains des peaux des chevreaux, parce qu'Ésaü avait effectivement le corps tout couvert de poil.

Isaac, après avoir mangé, fit approcher son fils pour le bénir. Il crut entendre la voix de Jacob; mais, ayant touché le poil de ses bras, il se persuada que c'était Ésaü, et lui donna la bénédiction destinée à l'aîné.

Ésaü survint; il ne dissimula point sa colère de se voir supplanté par Jacob. C'est pourquoi Rébecca envoya Jacob en Mésopotamie, afin qu'il évitât le ressentiment d'Ésaü et qu'il pût épouser dans ce pays une femme de sa race.

Ce fut quelque temps après que Débora, nourrice de Rébecca, mourut; elle fut enterrée sous un chêne de la montagne de Béthel, qu'on appela depuis le Chêne-des-Pleurs.

On ne sait ni de quelle durée fut la vie de Rébecca, ni en quel temps elle mourut. Il paraît qu'elle vivait encore lorsque Jacob revint de Mésopotamie. Mais on est persuadé qu'elle mourut avant Isaac, qui la fit ensevelir auprès d'Abraham et de Sara, dans le lieu qu'il avait destiné pour sa propre sépulture.

Saint Ambroise remarque que les jeunes filles peuvent ap-

prendre de Rébecca, qui se couvre de son voile aussitôt qu'elle aperçoit Isaac, combien elles doivent garder la pudeur envers celui-là même que Dieu leur a bien voulu donner pour mari, en ne se mettant pas en peine de gagner son cœur par leur beauté et par leurs ornements extérieurs, comme Rébecca aurait pu le faire, mais par leur modestie et par la sainteté de leurs mœurs.

JÉSUS LE PROPHÈTE.

Jésus est le nom d'un homme qui, avant la prise de Jérusalem par Titus, et même avant le commencement de la guerre, annonça les malheurs des Juifs avec une persévérance et une force incroyable.

« Quatre ans avant la guerre déclarée, dit Jqsèphe, il se mit à crier : Une voix est sortie du côté de l'orient, une voix est sortie du côté de l'occident, une voix est sortie du côté des quatre vents ; voix contre Jérusalem et contre le temple, voix contre les nouveaux mariés et les nouvelles mariées, voix contre tout le peuple. »

Depuis ce temps, ni jour ni nuit il ne cessa de crier : Malheur, malheur à Jérusalem ! Il redoublait ses cris les jours de fête. Aucune autre parole ne sortit jamais de sa bouche ; ceux qui le plaignaient, ceux qui le maudissaient, ceux qui pourvoyaient à ses nécessités n'entendirent jamais de lui que cette terrible parole : Malheur à Jérusalem !

Il fut pris, interrogé et condamné au fouet par les magistrats ; à chaque demande, à chaque coup, il répondait sans jamais se plaindre : Malheur à Jérusalem !

Renvoyé comme un insensé, il courait tout le pays, en répétant sans cesse sa triste prédiction. Il continua sept ans à crier de cette sorte, sans se relâcher et sans que sa voix s'affaiblît.

Au temps du dernier siège de Jérusalem, il se renferma dans la ville, tournant infatigablement autour des murailles, et criant de toute sa force : Malheur au temple ! malheur à la ville ! malheur à tout le peuple ! A la fin, il ajouta : Malheur à moi-même !

Et en même temps il fut emporté d'un coup de pierre lancée par une machine.

« Il semblait que la vengeance divine, dit Bossuet, s'était comme rendue visible en cet homme, qui ne subsistait que pour prononcer ses arrêts, qu'elle l'avait rempli de sa force, afin qu'il pût égaler les malheurs du peuple par ses cris, et qu'enfin il devait périr par un effet de cette vengeance qu'il avait si longtemps annoncée, afin de la rendre plus sensible et plus présente, quand il en serait non-seulement le prophète et le témoin, mais encore la victime. »

Ce prophète des malheurs de Jérusalem s'appelait Jésus. Il semblait que ce nom de salut et de paix devait tourner aux Juifs qui le méprisaient en la personne de notre Sauveur, à un funeste présage, et que ces ingrats, ayant rejeté un Jésus qui leur annonçait la grâce, la miséricorde et la vie, Dieu leur envoyait un autre Jésus qui n'avait à leur annoncer que des maux irremédiables et l'inévitable décret de leur ruine prochaine.

LE PASSAGE DU SEIGNEUR.

On célèbre aussi en ce jour la fête du passage du Seigneur, appelée la Pâque. C'est le souvenir de l'Ange exterminateur qui frappa les Égyptiens de leur dernier fléau, qui délivra les Israélites de leur servitude; et on joint à ce grand sujet de fête le passage miraculeux de la mer Rouge, qui acheva de châtier le Pharaon et son peuple, quoique ces deux grands événements n'aient pas eu lieu le même jour.

Les Chrétiens, les Grecs surtout, placent à ce jour la Passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ et le sacrifice d'Abraham.

MÉMOIRE DE LA TRÈS-SAINTÉ VIERGE.

Notre-Dame de Salins. — En 1639, lors de l'invasion des Suédois, Salins, sur le point de succomber à de nombreux ennemis, après avoir pris les précautions guerrières que de nobles cœurs doivent à la défense de leur cité, trouva, dans les fermes inspirations de la foi de ses habitants, le plus solide de ses bas-

tions. On se souvint de l'*Auxilium Christianorum*. Salins fut voué à la très-sainte Vierge, et avant de monter aux remparts ont fit le vœu solennel d'élever une église à Notre-Dame-Libératrice et d'y renouveler chaque année un pieux pèlerinage. Salins fut sauvé, et tous les ans, le 25 mars, la procession de *Notre-Dame-Libératrice* attire à Salins de nombreux pèlerins.

Notre-Dame-du-Chêne. — A un kilomètre et demi de Bar-sur-Seine, sur le coteau qui domine d'une façon si pittoresque cette ville au midi, dans un petit bois appelé jadis la Garenne-des-Comtes, et aujourd'hui Bois-de-Notre-Dame, se trouve une chapelle dédiée à la très-sainte Vierge.

C'est là que, depuis une époque très-reculée, on se rend deux fois par an, le 25 mars¹ et le 8 septembre pour honorer Nôtre-Dame. Cependant, en 1667, on ne voyait en ce lieu qu'un vieux et énorme chêne, dans une cavité duquel se trouvait une image sculptée de la très-sainte Vierge, et, aux jours de la fête on formait avec les arbres environnants et des fleurs une espèce de chapelle pour abriter les fidèles. Mais la piété, excitée par les grâces obtenues en ce lieu, y fit élever l'oratoire qu'on y voit aujourd'hui.

MARTYROLOGE ROMAIN².

L'Annonciation de la très-sainte Vierge Marie, Mère de Dieu.

A Rome, saint Quirin, qui, après avoir perdu tous ses biens, enduré une affreuse prison et subi une cruelle flagellation, sous l'empereur Claude, fut tué d'un coup d'épée et jeté dans le Tibre; les Chrétiens l'ayant trouvé vers l'île de Saint-Barthélemy, l'enterrèrent dans le cimetière de Pontien.

¹ La fête du 25 mars, qui est celle qui attire le plus grand nombre d'étrangers, a été renvoyée, depuis quelques années, au deuxième dimanche après Pâques.

²

OCTAVO KALENDAS APRILIS.

Annuntiatio beatissimæ Virginis Genitricis Dei Mariæ. — Romæ, sancti Quirini martyris, qui, sub Claudio imperatore, post facultatum amissionem, post carceris squalorem, post multorum verberum afflictionem, gladio interfectus est et in Tiberim projectus; quem Christiani, in insula Lycaonia inve-

Au même lieu, deux cent-soixante-deux saints Martyrs.

A Sirmich, le martyr de saint Irénée, évêque qui, du temps de l'empereur Maximien et sous le président Probus, après de très-cruels supplices, suivis d'une longue et pénible prison, fut décapité.

A Nicomédie, sainte Dule, servante d'un soldat, laquelle, ayant été tuée en défendant sa chasteté, mérita la couronne du martyr.

A Jérusalem, la commémoration du saint larron qui confessa Jésus-Christ mourant sur la Croix, et qui pour cela mérita d'entendre ces paroles si consolantes : *Aujourd'hui vous serez avec moi dans le Paradis.*

A Laodicée, saint Pelage, évêque, qui, du temps de l'empereur Valens, ayant souffert l'exil et d'autres peines pour la foi catholique, s'endormit dans le Seigneur.

A Pistoie, les saints confesseurs Baront et Dizier.

Dans l'île d'Aindre, près de l'embouchure de la Loire, saint Herbland, abbé, dont la vertu a été manifestée par l'éclat de ses miracles.

Additions des autres martyrologes.

Saint Benoît, pape, second du nom.

Saint William, martyrisé par les juifs à Norwick, en Angleterre.

La Bienheureuse Ide, première abbesse du monastère de Notre-Dame d'Argensole, en Champagne, monastère fondé par

nientes, in cœmeterio Pontiani condiderunt. — Ibidem, sanctorum ducentorum sexagenta duorum Martyrum. — Sirmii, passio sancti Irenæi episcopi et martyris, qui, tempore Maximiani imperatoris, sub præside Probo primum tormentis acerrimis vexatus, deinde diebus plurimis in carcere cruciatus, novissime abscisso capite consummatus est. — Nicomediæ, sanctæ Dulæ ancillæ cujusdam militis, quæ, pro castitate servanda, occisa martyrii coronam promeruit. — Jerosolymis, commemoratio sancti Latronis, qui in cruce Christum confessus, ab eo meruit audire : « Hodie mecum eris in Paradiso. » — Laodicæ, sancti Pelagii episcopi, qui ob fidem catholicam, tempore Valentis, exilium et alia passus, quievit in Domino. — Pistorii, sanctorum confessorum Barontii et Desiderii. — In Antro insula Ligeris fluminis, sancti Hermelandi abbatis, cujus gloriosa conversatio miraculorum præconio commendatur.

la reine Blanche. On la trouve nommée Ide du Val dans quelques documents. Elle florissait dans la première moitié du xiii^e siècle.

Saint Alubert, prêtre d'Utrecht, très-honoré.

Sainte Césarie, martyre.

A Sherburn, dans le Dorsetshire, en Angleterre, on vénère la mémoire du Bienheureux Avodde, évêque du lieu, mort saintement en 1050.

Saint Einard, solitaire près d'Atténa, dans la basse Saxe.

Le Bienheureux Thomas, ermite de l'Ordre des Camaldules.

Martyrologe de la dernière persécution.

Jean-François Béranger, curé de Perpín, au diocèse d'Aix, condamné à mort, comme fédéraliste, par le tribunal criminel de Marseille, le 24 mars 1794, exécuté le 25.

Simon-André Vernet de la Fabrique, curé au diocèse de Vabres, refusa le serment et se réfugia à Villeneuve-de-Berg, dans le diocèse de Viviers, ne croyant pas qu'on l'allât chercher là. Il s'en éloigna pourtant et passa dans le département de la Drôme. Il y fut arrêté et traduit devant le tribunal criminel de Valence, qui le condamna à mort le 24 mars 1794, exécuté le 25.

VINGT-SIXIÈME JOUR DE MARS.

Saint Ludger, évêque de Munster. — Saint Castale, martyr. — Saint Eutyque, sous-diacre d'Alexandrie, et ses compagnons, martyrs. — Saint Arpylas et saint Philgas, martyrs. — Saint Félix, évêque de Trèves. — Saint Braulion, évêque de Saragosse. — Sainte Eugénie, vierge, martyre à Cordoue. — Le Bienheureux Eilbert, pénitent. — Le Bienheureux Millory. — Les Vénérables Pères Cassien et Agathange, Frères-Mineurs Capucins, confesseurs de la foi. — Mémoire de la très-sainte Vierge. — Martyrologe romain. — Additions des autres martyrologes. — Martyrologe de la dernière persécution.

SAINT LUDGER,

ÉVÊQUE DE MUNSTER.

Ludger, contemporain de Charlemagne, était natif de Frise, et de race noble; son père et sa mère étaient Chrétiens, et sa mère avaient été conservée par un effet singulier de la Providence. Elle avait une aïeule païenne, qui, irritée de ce que son fils n'avait eu que des filles, ordonna que l'on fit mourir celle-ci avant qu'elle eût tété, car ces païens superstitieux croyaient permis de faire mourir un enfant, pourvu qu'il n'eût pris encore aucune nourriture. Le domestique chargé de cette exécution voulut plonger l'enfant dans un seau d'eau, la tête la première; mais la petite, étendant ses bras contre le bord du seau, résista assez longtemps pour attirer la compassion d'une femme du voisinage, qui la prit, l'emporta chez elle, et lui fit promptement avaler du miel; après quoi il ne fut plus permis de la faire mourir. Elle fut mère de deux saints évêques, Ludger et Hildegrim, et de plusieurs filles, mères de plusieurs autres Évêques.

Dès l'enfance, saint Ludger pria ses parents de le donner à instruire à quelque homme de Dieu, et ils le mirent sous la conduite de saint Grégoire d'Utrecht, qui, le voyant avancer dans la vertu, lui donna l'habit et le mit dans son monastère. C'était une école d'où sortirent un grand nombre d'Évêques et de

prêtres. Ensuite il l'envoya en Angleterre avec l'Anglais Alubert, qui était venu travailler avec lui en Frise, et que Grégoire souhaitait qu'il fût sacré évêque. Ludger y passa une année à étudier sous Alcuin, et y fut ordonné diacre et Alubert évêque ; après quoi il revint en Frise, auprès de l'abbé Grégoire. Mais quelque temps ensuite il en obtint la permission de retourner en Angleterre s'instruire encore auprès d'Alcuin, qui enseignait à Yorck. Il en revint au bout de trois ans, apportant une grande quantité de livres. Saint Albéric le fit ordonner prêtre à Cologne, au même temps qu'il fut consacré évêque, et le chargea de l'Église de Doken, où saint Boniface avait souffert le martyre. Mais il ne laissait pas de gouverner le monastère d'Utrecht, par quartier, avec deux autres prêtres et l'évêque Albéric, qui l'avait ainsi ordonné.

Saint Ludger travailla sept ans en Frise depuis la mort de saint Grégoire, c'est-à-dire depuis 776 jusque vers 783, et pendant ce temps il fit un grand nombre de conversions, fonda plusieurs églises et plusieurs monastères. Les choses étaient en cet état quand le ravage des Saxons l'obligea de quitter la Frise. Il distribua en divers lieux ses disciples, qui étaient en grand nombre, et en emmena deux avec lui, savoir : Hildegim, son frère, et Gerbert, surnommé le Chaste. Il alla à Rome, soit avec saint Willehade, comme disent quelques-uns, soit l'année suivante, et passa au Mont-Cassin, où il s'arrêta pour apprendre la règle de Saint-Benoît ; car il se proposait d'établir un monastère dans une terre qui lui appartenait. Il revint en Frise au bout de deux ans et demi ¹.

Charlemagne ayant entendu parler de Ludger, le chargea de l'instruction des Frisons des cinq cantons à l'orient de la rivière de Labec. Il passa même, de l'avis du prince, dans une île entre la Frise et le Danemark, où l'on adorait un dieu nommé Sosise. Il en abattit les temples, bâtit une église, et, ayant converti les habitants, il les baptisait dans une fontaine où saint Willebrod avait baptisé trois hommes, et dont les païens, par superstition, n'osaient puiser de l'eau qu'en silence.

¹ *Acta Sanct.*, 26 mart.

Parmi les Frisons que Ludger eut le bonheur de convertir fut Landéric, fils du prince de ce pays. Le saint missionnaire, qui fut son parrain, l'instruisit avec soin dans les saintes lettres, et dans la suite, il l'ordonna prêtre. Landéric ne trompa pas ses espérances. Il fut longtemps le chef de l'école chez les Frisons, et le plus ferme soutien de cette chrétienté, tant par son zèle que par le crédit que lui donnait sa naissance.

Dieu autorisa par des prodiges la prédication de Ludger. Comme il était un jour à table avec ses disciples chez une dame frisonne, on lui présenta un homme aveugle depuis trois ans, nommé Bernlef, qui était fort connu et aimé dans tout le pays, parce qu'il savait chanter avec grâce les combats des anciens rois de sa nation. Ces chansons, conservées dans la mémoire par tradition, étaient les seuls monuments de l'histoire parmi la plupart de ces peuples barbares, et Charlemagne fut le premier qui les fit mettre par écrit. Ludger, regardant l'aveugle d'un air gai, lui demanda s'il voulait se confesser à lui et en recevoir la pénitence. Bernlef, qui ne s'attendait point à cette demande, accepta cependant la proposition, et Ludger lui donna un rendez-vous pour le lendemain.

Le saint missionnaire étant monté à cheval, Bernlef se fit conduire sur un cheval à sa rencontre au lieu marqué. Ludger prit le cheval de l'aveugle par la bride, pour le mener à l'écart, où il entendit sa confession et lui imposa la pénitence. Après quoi, lui ayant fait le signe de la Croix sur les yeux, il mit sa main devant lui et lui demanda s'il voyait quelque chose. Il répondit, plein de joie, qu'il voyait sa main. En continuant leur route, ils approchèrent d'un village nommé Werthem. Ludger lui demanda s'il reconnaissait ce lieu. Bernlef lui en dit le nom, et assura qu'il distinguait les maisons et les arbres. Alors le saint missionnaire le conduisit dans un oratoire voisin, et après lui avoir fait rendre grâces à Dieu : « Jurez, lui dit-il, que de mon vivant vous ne direz à personne que c'est moi qui vous ai guéri. » Bernlef le jura et garda sa parole. Il contrefit même encore quelques jours l'aveugle, pour mieux cacher l'auteur de sa guérison, et il ne raconta le miracle qu'après la mort du Saint.

Saint Ludger ayant été obligé de sortir de Frise pendant une seconde persécution, chargea Bernlef, qu'il savait être bienvenu partout, d'aller de maison en maison pour baptiser, avec l'agrément des mères, des enfants moribonds, par immersion ou par infusion. Il en baptisa ainsi dix-huit, qui moururent aussitôt après, excepté deux, à qui, dans la suite, Ludger donna la Confirmation. Ce qui est dit ici du Baptême par infusion prouve seulement qu'il était en usage pour les malades. Bernlef mourut saintement dans un âge fort avancé. Sa femme, le voyant au lit de la mort, s'écriait, fondant en larmes, qu'elle ne pourrait lui survivre. « Consolerez-vous, lui répondit-il, si j'ai quelque pouvoir auprès de Dieu, vous me suivrez de près. » Elle mourut en effet quinze jours après.

Quand la moisson fut devenue plus abondante en Saxe, Charlemagne chargea Ludger d'en cultiver la partie occidentale; ce qu'il fit sans quitter le soin de la mission de Frise. Pour y faciliter les progrès de l'Évangile, il proposa d'ordonner évêque quelqu'un de ses disciples. Mais Hildebalde, évêque de Cologne, le pressa d'accepter lui-même l'épiscopat. Il répondit par ses paroles de l'Apôtre : « Il faut que l'Évêque soit sans reproche. — Hélas ! reprit Hildebalde, on n'a pas observé cette règle à mon égard. » Il fit de nouvelles instances à Ludger, qui fut enfin obligé de se rendre aux désirs du peuple et à l'ordre de l'empereur. Il fut ordonné, l'an 801, premier évêque de Mimigardtford, depuis nommé Munster, à cause d'un monastère de chanoines que le saint Évêque y fit bâtir.

Il avait fait construire, quelques années auparavant, dans une terre de son patrimoine, le monastère de Werden, dont on rapporte la fondation à l'an 796. Il en fit aussi bâtir un à Helmstat. Charlemagne, qui connaissait le saint usage qu'il faisait des biens de l'Église, lui donna, avec l'évêché de Mimigardtford, le monastère de Leuze, en Brabant. Comme Ludger n'avait pas fait profession de la vie monastique, quoiqu'il en pratiquât les observances, dès qu'il fut élevé à l'épiscopat il mangea de la chair et quitta la cuculle. Mais il ne quitta pas le cilice qu'il portait caché sous ses habits.

Étant évêque, il guérit encore un aveugle. Pendant qu'il faisait la visite de son diocèse, comme il se trouvait un jour à table dans un certain village de Saxe, un aveugle vint crier à sa porte. Il envoya le diacre qui avait soin des pauvres lui porter du pain et de la viande. L'aveugle n'en ayant pas voulu, le diacre retourna lui chercher à boire, ce qu'il refusa aussi, en disant qu'il souhaitait seulement paraître devant l'Évêque, afin qu'il le secourût. Le diacre, qui ne comprit pas ce qu'il voulut, le laissa, et l'aveugle commença à crier plus haut qu'auparavant. Ludger lui envoya de l'argent, qu'il refusa pareillement, en disant qu'il demandait seulement à parler au saint Évêque. Il fut donc introduit, et Ludger lui dit : « Mon frère, que me voulez-vous ? — Faites, dit-il, que je voie, pour l'amour de Dieu ! — Que vous voyiez, pour l'amour de Dieu ! » reprit Ludger en s'étonnant de sa demande. Et à l'instant, quoiqu'il n'eût répété ces paroles que pour témoigner sa surprise, l'aveugle recouvra la vue, et, s'étant mis à table, il but et mangea avec une grande joie.

Le saint Évêque eut un ardent désir d'aller prêcher l'Évangile aux Normands, c'est-à-dire aux Danois et aux autres peuples du nord ; mais il ne put en obtenir la permission de Charlemagne, qui le croyait nécessaire en Germanie. A une époque où l'on ne craignait point encore, le saint homme eut révélation des ravages que les Normands feraient un jour dans l'empire des Francs. Il le prédit à sa sœur Hériburge en versant beaucoup de larmes. Elle s'écria en gémissant : « Plaise au Seigneur de m'enlever de ce monde avant que ces calamités n'arrivent ! » Ludger lui répondit : « Il n'en sera pas ainsi ; ces malheurs arriveront de votre vivant, mais moi je ne les verrai pas dans mon corps. » Et de fait, lorsque l'évêque Altfrid, deuxième successeur de saint Ludger, écrivait ces détails sous la dictée d'Hériburge, les Normands avait brûlé les églises et les monastères de ces parages, et réduit les campagnes en un désert.

Les grandes charités que faisait Ludger donnèrent occasion de le calomnier à quelques envieux. Parce qu'il distribuait libéralement aux pauvres tous ses revenus, il fut accusé auprès de Charlemagne de dissiper les biens de son Église et il eut

ordre de venir rendre compte de sa conduite, il se rendit à la cour et prit un logement près du palais. Charlemagne, ayant su son arrivée, le manda dès le matin. Ludger récitait alors son office. Il répondit qu'il irait à l'audience quand il aurait fait ses prières. L'empereur, impatient de le voir, envoya jusqu'à trois fois pour le presser, sans que rien obligeât le saint Évêque à les interrompre. Quand il eut achevé, il alla saluer l'empereur, qui lui dit avec un peu d'émotion : « Évêque, d'où vient ce peu d'égard à mes ordres, et pourquoi m'obliger à vous envoyer tant de messages ? — Prince, répondit-il, c'est que j'ai cru devoir préférer Dieu à vous et à tous les hommes ; c'est ce que vous-même m'avez commandé de faire en me donnant mon évêché. — Évêque, répliqua aussitôt Charlemagne, je vous remercie de ce que je vous trouve tel que je vous croyais. Quelques-uns ont interprété mal vos bonnes œuvres ; mais je vous promets de ne les écouter plus. »

Hildegim, frère de saint Ludger, était aussi fort distingué par sa piété. Charlemagne lui donna l'évêché de Châlons-sur-Marne ; mais il paraît qu'il le quitta après la mort de saint Ludger, qui arriva l'an 809, le 26 mars, jour auquel il est honoré. Ludger, quoique infirme sur la fin de sa vie, célébrait tous les jours la Messe, et le dimanche de la Passion qui précéda la nuit qu'il mourut, il prêcha deux fois, la première à la Messe du matin, et la seconde à celle qu'il célébra à neuf heures. Ses disciples voulurent l'enterrer à Werden, ainsi qu'il l'avait ordonné ; mais le peuple s'y opposa, et l'on prit le parti de laisser le corps comme en dépôt dans l'église de Mimigardtfort. Pendant ce temps-là, Hildegim obtint un ordre de l'empereur pour faire exécuter les dernières volontés de son frère. Il lui succéda dans le gouvernement du monastère de Werden, et Gerfroi, son neveu, dans le siège de Munster. La Vie de saint Ludger a été écrite par Altfrid, son second successeur, sur les mémoires que lui fournirent Hildegim, frère du Saint, la religieuse Hériburge, sa sœur, et Gerfroi, son neveu.

(ROHRBACHER.)

SAINT CASTULE,

MARTYR.

Saint Castule, intendant des étuves du palais impérial à Rome, servait le Seigneur en secret. Il cachait dans sa maison les Chrétiens recherchés par Dioclétien ; il en sauva plusieurs de la cruauté des persécuteurs, à la tête desquels éclataient les prêtres des idoles. Ils découvrirent qu'il recélait chez lui les deux frères Marc et Marcellien, et ils le dénoncèrent. Mais ayant trouvé moyen de faire échapper les deux jeunes Chrétiens, que nous retrouverons le 18 juin, il fut arrêté et livré aux bêtes féroces qu'on appelait les juges.

Castule parut donc devant eux, et on le suspendit trois fois en l'air pour essayer de lui faire renier sa foi. Comme, dans cette torture, il confessa trois fois généreusement qu'il était Chrétien, qu'il adorait Jésus-Christ et qu'il méprisait les idoles, on le jeta dans une fosse, puis on fit tomber sur lui une masse énorme de sable, qui l'enterra tout vivant. Il se réveilla dans le Ciel. Ce martyre eut lieu le 26 mars de l'an 286.

SAINT EUTYQUE,

SOUS-DIACRE D'ALEXANDRIE,

ET SES COMPAGNONS,

MARTYRS.

L'Église honore en ce jour la mémoire de saint Eutyque et de ses nombreux compagnons, qui souffrirent le martyre sous l'empereur Constance, dans la ville d'Alexandrie. La persécution était dirigée par le faux évêque Georges, qui avait usurpé le siège de saint Athanase.

Ce méchant homme, qui n'avait ni naissance, ni éducation, ni teinture de lettres, qui était sans foi et sans religion, et dont les principales qualités étaient la hardiesse et la cruauté, entra dans Alexandrie avec des troupes durant le Carême de l'année 356, après que saint Athanase se fut sauvé de la ville.

Muni de l'autorité ou du nom du prince arien, il se constitua évêque d'Alexandrie et se mit à y faire le ravage dès la semaine

de Pâques, et il le continua jusqu'à l'octave de la Pentecôte. Le lendemain du dimanche de Quasimodo, il fit emmener les vierges en prison, lier et enlever les Évêques par les soldats, piller les maisons des Catholiques, où tout fut enlevé, jusqu'au pain des orphelins et des veuves. On mit les scellés sur celles qu'on crut avoir épargnées, sous prétexte de perquisitions contre la personne de saint Athanase. On rechercha particulièrement les ecclésiastiques, et on fit un crime aux laïques d'avoir des parents dans le clergé.

Pendant tout le temps d'entre Pâques et la Pentecôte le peuple catholique, chassé des églises, s'était rassemblé au saint jour du dimanche dans un lieu abandonné près du cimetière. Georges, qui avait en vain tâché à traverser ces exercices de piété jusqu'alors, employa, pour les supprimer, les soldats et le crédit du duc Sébastien, qui commandait la milice en Égypte, et qui était manichéen.

Apprenant que le dimanche d'après la Pentecôte, l'assemblée se tenait au cimetière comme auparavant, il fit en sorte que le duc Sébastien y allât avec trois mille hommes de ses troupes. Ils donnèrent, l'épée à la main, sur cette multitude d'hommes, de femmes et d'enfants, qui ne songeaient qu'à prier Dieu.

Sébastien fit ensuite allumer un grand feu, devant lequel il fit amener les vierges, pour les obliger à dire qu'elles suivaient la foi d'Arius. Mais la vue de ce feu ne les ébranlant pas, il les fit dépouiller et frapper sur le visage de telle force que longtemps après on avait encore peine à les reconnaître.

Il fit prendre plusieurs hommes des plus apparents de l'assemblée, à qui on déchira le dos d'une manière si cruelle que quelques-uns en moururent. On n'eut pas de honte à faire le même traitement à quelques vierges qui faisaient paraître le plus de fermeté dans l'attachement qu'elles avaient à la communion de leur saint Évêque. On porta l'inhumanité jusqu'à refuser de rendre les corps de ceux qui moururent en cette journée ; ils furent détournés et jetés aux chiens, et ce fut avec grande difficulté que quelques-uns purent être retirés pour être enterrés secrètement.

Un sous-diacre, de grande vertu entre les autres, nommé Eutyque, et qui s'acquittait dignement de son ministère, ayant été saisi par ces furieux, dont la brutalité faisait horreur même aux païens, fut si cruellement frappé à coups de nerfs de bœuf que peu s'en fallut qu'il ne mourût sur la place. On fut fâché de lui voir reprendre vie, et on l'envoya aux mines de Phaïno, lieu si malsain que les criminels qui y étaient relégués pouvaient à peine y vivre quelques jours. Sans lui accorder seulement quelques heures pour panser ses plaies, on le pressa tellement de partir, afin d'intimider les autres par son exemple, qu'il mourut en chemin avant d'arriver aux mines, et il remporta ainsi la gloire du martyre.

Ses souffrances donnèrent occasion aux ariens de commettre encore beaucoup d'autres indignités. Le peuple, sollicitant pour ce généreux sous-diacre un traitement moins inhumain, les ariens en firent prendre quatre, qui étaient gens de grande probité, et le duc Sébastien les envoya tous quatre en prison, après leur avoir fait déchirer le corps à coups de fouet.

Les ariens, voyant qu'ils n'en étaient pas morts, se plaignirent de ce qu'on les avait traités avec trop d'indulgence, et menaçèrent d'en écrire aux eunuques de la cour. Sébastien en eut peur, et sa complaisance pour des gens qu'il était bien plus difficile de contenter que des barbares, fit que ces innocents furent flagellés une seconde fois.

Ces confesseurs, qui savaient qu'on ne les traitait de la sorte qu'en haine de la foi catholique, en eurent une secrète consolation, et ils se contentèrent de dire : « C'est pour la vérité qu'on nous frappe ; nous ne communiquons pas avec les hérétiques : frappez tant qu'il vous plaira, vous en rendrez compte à Dieu. »

Le dessein des ariens était de les faire mourir dans la prison ; mais le peuple prit si bien son temps, qu'au bout de sept ou huit jours il leur rendit la liberté.

Les ariens, se croyant insultés par cette délivrance, s'en vengèrent sur les pauvres de Jésus-Christ. Car, après que le duc Sébastien eut livré les églises d'Alexandrie à ces hérétiques, les pauvres ni les veuves, ne pouvant plus y demeurer, étaient reti-

rés dans les lieux qui leur avaient été marqués par les ecclésiastiques à qui on avait commis le soin de les assister. Mais les ariens, ne pouvant souffrir les aumônes que les Catholiques leur faisaient abondamment, chassèrent les veuves à coups de pieds, et dénoncèrent à Sébastien ceux qui les assistaient.

Durant ces troubles de l'Église d'Alexandrie, personne n'eut soin de remarquer le jour de la mort ni de saint Eutyque, ni de tant d'autres saints Martyrs qui souffrirent avant et après la fête de la Pentecôte. On ne leur a même institué aucun culte dans l'antiquité ; parce qu'on n'a jamais levé leurs corps de terre, et qu'on n'a fait aucune mention de leurs reliques, ce qui a laissé au cardinal Baronius la liberté de les placer au 26 mars dans la réformation du martyrologe romain.

SAINT ARPYLAS ET SAINT PHILGAS,

MARTYRS.

Saint Arpylas et saint Philgas étaient nés parmi les Goths. Mais ils avaient eu le bonheur d'être élevés dans la foi, que quelques hérauts de la vérité avaient répandue en leur pays. Ils étaient liés avec un certain nombre de Chrétiens qui habitaient les bords du Danube. En l'an 370, ils virent s'élever la cruelle persécution du tyran Vinguric. Ils ne firent pas d'éclat ; mais, sans chercher le martyre, ils s'y préparèrent, et il arriva bientôt.

Un jour de la fin de mars, comme, avec les autres Chrétiens de la contrée, ils assistaient à l'office divin, les satellites du tyran fermèrent les portes de l'église et y mirent le feu. Les assistants et le prêtre furent brûlés, mais heureux d'éviter ainsi les flammes de l'enfer, qui ne s'éteignent pas.

SAINT FÉLIX,

ÉVÊQUE DE TRÈVES.

Félix, acclamé évêque de Trèves en l'an 365, fut sacré par des Prélats qui étaient en communion avec Ithace, évêque d'Ossuna, en Espagne, que les Évêques fidèles repoussaient à cause de ses fureurs. Sa démarche auprès de l'empereur Maxime pour faire condamner à mort les priscillianistes, qu'il ne fallait qu'éclairer,

indigna les saints Évêques. Saint Martin de Tours, qui avait assisté au sacre de Félix, lorsqu'il sut qu'il avait voté avec des Évêques égarés, en eut un grand chagrin et s'en repentit toute sa vie.

Félix pouvait justifier son ordination sur ce fait qu'il ignorait les écarts d'Ithace. Mais ayant toujours été disposé à tout sacrifier pour la paix et l'utilité de l'Église, il aima mieux céder que de se voir considéré comme un sujet de trouble et de division. Il renonça ainsi à l'épiscopat, après avoir gouverné l'Église de Trèves douze ans et quelques mois, pendant lesquels il avait dignement rempli tous les devoirs de son ministère par sa vigilance, son assiduité à instruire les peuples, sa charité envers les pauvres, et par les exemples de toutes ses autres vertus. Une démission si volontaire, qu'il fit d'une manière si généreuse, sans en être sollicité de personne, fut regardée de l'Église comme le commencement de sa sanctification, plutôt que tout le bien qu'il avait pu faire dans l'épiscopat et avant son ordination même. Aussi, après avoir purgé de la sorte ce qu'il pouvait y avoir eu de défectueux dans son entrée, il se renferma dans la solitude d'un monastère qu'il avait établi à Trèves, et y passa le reste de ses jours dans les exercices de la pénitence, de la prière et de la méditation sur les saintes Écritures. On ne croit pas qu'il ait survécu beaucoup d'années à cette retraite, et quelques-uns mettent sa mort dès l'an 400. Il fut enterré le 26 mars, dans une église magnifique qu'il avait fait bâtir en l'honneur de la très-sainte Vierge et des Martyrs de la légion Thébéenne.

SAINT BRAULION,

ÉVÊQUE DE SARAGOSSE.

Saint Brantion était frère de saint Jean, évêque de Saragosse, et il fut son successeur. Il était natif de la ville, et du sang des rois d'Espagne. Dès son enfance, il donna des marques de son esprit et de son inclination à toute sorte de vertus et de sciences. Il eut pour maître saint Isidore, archevêque de Séville, qui fut de son temps la lumière de l'Espagne. Ce sage Prélat avait fait bâtir à Séville un collège pour instruire la noblesse.

Saint Braulion fut l'un de ses disciples, et digne d'un tel maître, ainsi qu'il le fit paraître pendant toute sa vie. Saint Isidore en faisait tant d'état, qu'il lui envoyait ses œuvres pour les revoir et les corriger : ce qui était un grand témoignage de l'humilité et de la modestie de saint Isidore, et de la bonne opinion qu'il avait de la grande doctrine de saint Braulion.

Saint Braulion fut d'abord archidiacre de l'Église de Saragosse. Lorsque le siège vint à vaquer par le décès de Jean, son frère, les Evêques s'assemblèrent, et lui avec eux, ne pensant pas à ce qui arriva ; car soudain un globe de feu très-brillant descendit du Ciel, se posa sur sa tête, et l'on ouït une voix qui dit ces paroles du Prophète Isaïe : *Voici mon serviteur que j'ai élu, en lui mon Esprit repose*. Les Prélats, surpris, remercièrent Notre-Seigneur de ce qu'il avait déclaré sa volonté par un prodige ; et chacun s'y conformant, il fut élu évêque.

Il se trouva à trois Conciles de Todèle, à savoir : au quatrième (où son maître saint Isidore présida), au cinquième et au sixième. Le sixième Concile étant achevé, saint Braulion s'en retourna à son église de Saragosse, pour nourrir son troupeau comme un bon pasteur, et arracher la zizanie de l'hérésie arienne, qui était encore enracinée parmi le bon grain. Car, bien que les rois goths et les autres principaux d'Espagne fussent sortis des ténèbres de cette hérésie et eussent embrassé la foi catholique au troisième concile de Tolède, sous le roi Récarède, toutefois ce mal contagieux avait pénétré si avant qu'il était impossible de l'extirper tout d'un coup. Ce fut à quoi saint Braulion s'employa avec beaucoup de soin et de vigilance. Et afin qu'on sût que c'était le Saint-Esprit qui lui inspirait ce qu'il prêchait dans ses sermons, Dieu permit qu'on vît une fois une colombe sur son épaule, qui semblait lui souffler aux oreilles ce qu'il disait.

Le saint Prélat était assidu à l'église de Sainte-Marie-Majeuro et de Sainte-Marie-du-Pilier de la ville de Saragosse, s'employant jour et nuit à servir Dieu et la très-sainte Vierge, sa Mère, dans le sanctuaire de laquelle il faisait sa résidence. Il s'occupait des ornements des églises, de l'éclat du service divin. Il fit bâtir une église sur le tombeau des saints martyrs sainte Engrace et ses

dix-huit compagnons, et d'autres innombrables Martyrs de Saragosse, laquelle se nommait anciennement l'église des Saintes-Messes, à présent de Sainte-Engrace, où depuis le roi Ferdinand fit bâtir un somptueux monastère pour les Hiéronymites, afin que les Saints fussent plus honorés et le peuple mieux édifié par l'exemple de ces religieux.

Saint Braulion était fort doux envers les bons, mais aussi il était sévère et rigoureux envers les superbes. Il abhorrait les vêtements précieux et ne se servait que des plus rudes et des plus communs. Il était sobre et droit à rendre la justice, fervent à prêcher la parole de Dieu, éloquent et persuasif à convaincre les adversaires par de vives raisons, et à dissiper, par la splendeur de la doctrine évangélique, les ténèbres des hérétiques. Il était très-libéral et prompt à pourvoir aux nécessités d'autrui. Il fut évêque vingt ans sous plusieurs rois d'Espagne. Après quoi, tout comblé d'années et de mérites, après avoir reçu tous les Sacrements, il rendit l'âme à Dieu. Il mourut un dimanche au matin, le 26 mars 646, jour où l'on célèbre sa fête par tout l'archevêché de Saragosse et en l'église de Notre-Dame-du-Pilier.

L'Archevêque et quelques autres Evêques qui le vinrent visiter et assister à sa dernière heure, ouïrent chanter les Anges, et une voix qui dit : *Lève-toi, et viens, mon ami*. Alors le Saint, comme réveillé d'un profond sommeil, répondit : *Je m'en vais à cette heure, mon Seigneur*. Son saint corps fut porté en terre par les Evêques, assistés de tout le clergé et du peuple, et mis sous l'autel de Saint-Jacques, qu'il avait fait ériger. De là il fut transporté en un autre endroit de la même église, et par suite de l'invasion des Maures, il fut caché plus de six cents ans, sans que l'on sût où il était, jusqu'à ce qu'en 1279, comme dit le cardinal Baronius, cent cinquante-deux ans après que les Chrétiens eurent chassé les Maures de Saragosse, saint Valère apparut à un Evêque de Saragosse nommé Pierre, et lui révéla où était le corps du Saint. Il fut trouvé aussi entier que quand il y fut enterré, et il jetait une très-suave odeur. Il fut porté devant le grand autel de l'église, où il est encore aujourd'hui dans un magnifique tombeau, respecté de cette grande ville comme son

patron. Notre-Seigneur fit plusieurs miracles en sa translation, dont l'Église de Saragosse fait mémoire le 19 juillet.

Saint Braulion écrivit, dit saint Ildephonse, quelques œuvres, et entre autres la Vie de saint Milan, moine, que l'on a conservée.
(RIBADENEIRA).

SAINTE EUGÉNIE,

VIERGE ET MARTYRE A CORDOUE.

Abdérame III (Abdoul-Rahaman), huitième calife des Maures en Espagne, quoique toujours en guerre, persécuta et fit persécuter les Chrétiens à Cordoue et ailleurs, et principalement les Chrétiens mozarabes. On distinguait sous ce nom les Chrétiens qui avaient abandonné Mahomet pour Jésus-Christ. Il paraît qu'Eugénie descendait de cette race. C'était une pieuse et ardente Chrétienne, qui avait fait vœu de rester vierge et qui s'était entièrement consacrée à Jésus-Christ.

Elle fut dénoncée et arrêtée. Nous ne trouvons pas de détails sur son supplice, sinon qu'elle fut égorgée le 26 mars de l'an 923, à Cordoue, et sa mémoire est honorée dans cette ville et dans toute l'Espagne.

LE BIENHEUREUX EILBERT,

PÉNITENT.

L'aîné des sept fils de Nammeric, comte de Narbonne et chef d'une grande famille, fut l'intrépide Eilbert, qui, s'il débuta ardemment dans le mal, vécut ensuite plus ardemment dans le bien ; il était vaillant et passionné pour la guerre. Voici un de ses premiers emportements. En gage d'un cheval qu'il empruntait à un clerc de l'Église de Reims, il avait donné un diamant ; il paraît que le cheval fut tué, et quand Eilbert voulut transiger avec le clerc pour retirer son diamant, il fut fait des conditions si dures, que le bouillant Eilbert entra avec sa troupe dans la ville de Reims, et mit le feu à l'église de Notre-Dame. Il commit ensuite d'autres iniquités, tint ses troupes en haleine et se bâtit sept forteresses, d'où il ne sortait que pour faire le mal.

Mais il faut croire qu'à travers ses grands désordres, il avait

fait quelques bonnes œuvres, car Dieu lui envoya le **repentir** et les remords ; il comprit qu'il devait réparer tout le mal qu'il avait fait ; il bâtit six églises à la très-sainte Vierge, puis il en consacra une septième au pays de Liège, pour le monastère de Wasor, qu'il fondait ; il releva, avec le concours de l'Évêque de Laon, le corps de saint Éloque, moine de Lagny, et fit toutes les saintes œuvres qu'il put. Après avoir ainsi réparé de tous ses moyens, il résolut de renoncer au monde et de se donner tout à Dieu ; il alla demander pardon à tous les personnages qu'il croyait avoir offensés, après quoi il gagna Rome, et fit sa confession générale au Pape Benoît VII.

Il avait été marié, mais quand il revint en France, il apprit que sa pieuse épouse Hérissinde était morte ; il s'en alla aux sept églises qu'il avait fondées, et y fit prier pour elle. Puis il se retira à son abbaye de Wasor, auprès de l'abbé saint Forannan.

Eilbert avait réparé ses crimes par tant de bonnes œuvres, sa pénitence avait été si vive et ses prières si ardentes que, lorsqu'il rendit son âme à Dieu, le 26 mars de l'an 977, il fut honoré de plusieurs miracles.

LE BIENHEUREUX MILLORY.

Millory, en latin Melior, Frère convers de Vallombreuse, fut un modèle de pénitence ; il fut, dit-on, le premier de cet Ordre religieux qui ait mené la vie de reclus. Il habitait une caverne, à quelque distance de son monastère, et ne recherchait que les austérités ; il mourut à genoux dans le creux du rocher qui faisait l'entrée de sa grotte. Les fidèles du voisinage, à qui il donnait de sages conseils, vinrent visiter ses reliques, que la bonté de Dieu honora de plusieurs miracles. Cette mort eut lieu le 26 mars, au milieu du xiii^e siècle.

LES VÉNÉRABLES PÈRES CASSIEN ET AGATHANGE,

FRÈRES-MINEURS CAPUCINS, CONFESSEURS DE LA FOI.

Ruffilio vaz Lopez-Netto était né à Nantes, le 14 janvier 1607, de Jean Lopez-Netto et de Guyonne d'Almaras, originaires du Portugal, où leur famille tenait un rang distingué. Le

grand commerce de Nantes les avait attirés ; ils y menaient une vie exemplaire, dont profitèrent leurs enfants. L'aîné de leurs fils fut médecin et mourut en odeur de sainteté à Saint-Brieuc. Un autre frère du Bienheureux s'établit dans le comté nantais et y forma une maison considérée. Leurs trois sœurs refusèrent de brillants partis pour se donner à Dieu.

Les études de Ruffilio, le plus jeune, furent dirigées par de pieux ecclésiastiques, au collège de Saint-Clément de Nantes. Dès l'âge de sept ans, il pratiquait la pénitence pour se prémunir contre les passions. Ce qu'il retranchait de sa nourriture était pour les indigents. Il demeurait auprès des Capucins, qui lui apprirent à faire oraison. Il se levait de très-grand matin. pour réciter l'office de la très-sainte Vierge et le Rosaire. Ses condisciples le respectaient tant qu'ils n'osaient rien faire ni rien dire de déplacé devant lui.

A neuf ans, instruit du projet des missions chez les infidèles, il pria les Capucins de le recevoir. Le gardien l'encouragea, et lui dit de se perfectionner, en attendant qu'il eût un peu plus d'âge. Ruffilio s'appliqua de plus en plus à l'étude et à la piété : il sut unir aux plus beaux talents la plus parfaite modestie.

A quinze ans, il voulut suivre sa vocation ; ses parents l'éprouvèrent par un délai de deux années. Il les employa à étudier la philosophie, la théologie, l'hébreu, sans négliger les devoirs de la religion. Il donnait plusieurs heures à l'oraison, fréquentait les Sacrements, assistait à tous les sermons de l'Avent et du Carême, et en rapportait le sens à son professeur. Après ces deux années d'épreuve, il prit l'habit chez les Capucins d'Angers, avec le nom de Cassien.

Ses vertus firent de merveilleux progrès pendant son noviciat. Il prononça ses vœux à la fin de 1623. Il reprit sa philosophie et sa théologie sous François de Tréguier, de qui une foule d'élèves ont signalé leur zèle et leur foi dans les missions étrangères. Il profita si bien de ses leçons, qu'en 1631 il montra ce qu'il pouvait pour le salut de ses frères.

La peste désolait Nantes ; il se dévoua à soigner les pestiférés dans l'hôpital placé hors de la ville. Pendant les deux années que

sévit le fléau, il ne se coucha que pour prendre un court repos, interrompu par les cris des mourants, auxquels il accourait aussitôt.

Atteint de la contagion, il ne cessa pas son service. En sorte, dit son historien, qu'il eût été martyr de sa charité, s'il n'avait pas été destiné de Dieu à mourir pour la foi.

Ses études achevées en 1633, il obtint d'aller aux missions orientales, et partit pour l'Égypte. Une tempête faillit rendre ce voyage funeste. Le fervent missionnaire profita d'un repos de quinze jours à Alexandrie pour y prêcher trois fois. De là il se rendit au Caire, et il y étudia l'arabe.

Des Portugais venant d'Éthiopie gémissaient sur l'état déplorable de la religion dans ce pays. Cassien apprit l'éthiopien et pria la Propagande de l'y envoyer. En attendant la réponse de Rome, il visita les saints Lieux avec son confrère, le Bienheureux Agathange. Ces deux Pères vertueux parcoururent les demeures des Coptes, qui les écoutèrent comme des Anges envoyés du Ciel. Cependant Pierre Léon, luthérien, avait gagné l'archevêque d'Éthiopie, Ariminus. Les amis des deux religieux voulurent les retenir ; mais, l'autorisation étant arrivée au bout de trois ans, ils partirent sous le costume des moines coptes.

Le négociant vénitien Xanto leur fournit des provisions et un bateau pour les transporter par le Nil, jusqu'à ce qu'ils eussent rejoint un pacha qui allait à Souaguen. Ils l'atteignirent après quinze jours de navigation, et furent un mois à traverser le désert de Cassin. Un Catholique nommé Constantin les accueillit charitablement à Souaguen. De là ils se rendirent, avec une caravane, à Saravi. Dans cette ville, ils furent arrêtés par les intrigues de Léon et du Prélat qu'il avait séduit. Ils avaient passé trois jours en prison, sans boire ni manger, quand Monique, religieuse et sœur du gouverneur, les visita et leur fit donner des vivres. Ils ne prirent que du pain et de l'eau. Monique édifiée quitta le schisme.

On avait envoyé à la cour des lettres de recommandation que le patriarche d'Alexandrie et d'autres personnages distingués avaient données aux deux missionnaires.

Après quarante jours passés en prison, ils furent appelés à comparaître devant le souverain. Le trajet fut d'un mois. On les força à le faire dépouillés de tout ce qui les couvrait, étroitement liés et à pied, suivant le train des mulets auxquels ils étaient attachés, et n'ayant de repos qu'autant qu'on en donnait à ces animaux.

A Dombea on leur rendit leur costume de Capucins et on les présenta à Basilidas, qui, sans daigner les entendre, les condamna à être pendus.

Les serviteurs de Dieu demandèrent à parler au Prélat Ariminius devant le prince. Léon et l'Évêque éloignaient cette entrevue. Cassien parlait parfaitement la langue du pays. Les Catholiques affluèrent à la prison, et le Bienheureux prononça un discours qui fit une grande impression. La cour en fut instruite, et les deux Capucins furent mis dans un cachot jusqu'à l'instant de la conférence. Elle eut lieu enfin.

Le monarque interrogea les pieux étrangers. Cassien répondit de la manière la plus franche et la plus satisfaisante. Ariminius s'emporta, fit brûler les lettres qui renfermaient l'éloge des deux missionnaires, et on fut d'avis de les chasser, avec défense de revenir. Rien pourtant n'étant décidé, on les renvoya en prison.

Aussitôt Léon amène le peuple, court dire au roi qu'il expose sa couronne, s'il ne force les deux Capucins à entrer dans la secte dont ils ont pris l'habit, ou si, sur leur refus, il ne les fait périr.

Cassien et son compagnon sont ramenés; sommés de choisir entre l'apostasie et la mort, ils déclarent qu'ils ne trahiront point leur conscience. Le prince les condamne alors au dernier supplice.

Les deux victimes se prosternent; et, les mains levées au Ciel, bénissent Dieu, qui daigne leur donner occasion de souffrir pour sa gloire. Cassien récite à haute voix le Symbole de Nicée, insistant sur les articles opposés aux erreurs d'Eutichès et de Dioscore, et ajoutant que là était la seule doctrine qui pût mériter la vie éternelle.

Les bourreaux les conduisirent alors au lieu du supplice et les pendirent aux arbres, avec les cordes dont ces religieux se cei-

gnaient. Le furieux Ariminus accourut et ordonna, sous peine d'excommunication, aux schismatiques qui l'entouraient, de jeter au moins chacun une pierre aux patients. Ces cruels lapidèrent les religieux, et dès qu'on les eut détachés du gibet, ils les ensevelirent sous un monceau de pierres.

Une seule personne fut touchée de la patience des Martyrs et rentra dans le sein de l'Église.

Dieu signala la sainteté de Cassien et d'Agathange. Pendant huit jours un éclat merveilleux marqua le lieu arrosé de leur sang. Le prince en fut témoin, et touché, il ordonna de donner aux deux morts une sépulture décente. Un orage dissipa les schismatiques qui dégageaient les cadavres du monceau de pierres. Les Catholiques saisirent ce moment pour prendre les saintes dépouilles et les inhumér hors de la ville. La Vie des P. Agathange, de Vendôme, et Cassien, de Nantes, a été écrite par le P. Emmanuel, de Rennes, en 1756.

MÉMOIRE DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE.

Notre-Dame-de-Hall et Juste Lipse, son historien. — Juste Lipse était un puits de science. Né en 1547 dans un village voisin de Bruxelles, il se développa si vite, qu'à neuf ans il faisait des poèmes; à douze ans, des discours, et à dix-neuf ans un grand ouvrage : les *Variæ Lectiones*.

Il avait étudié à Bruxelles, à Cologne et à Louvain. Nous ne pouvons raconter ici son histoire, ni citer ses nombreux ouvrages; nous dirons seulement encore qu'en 1593 il professait à Louvain avec tant d'éclat que l'archiduc Albert et l'infante Isabelle, son épouse, allèrent entendre ses leçons avec toute leur cour.

Peu après, il fit le pèlerinage de Hall, où, de toutes parts, les Chrétiens venaient implorer assistance ou rendre grâces de quelque secours obtenu à ce sanctuaire très-vénéré.

Sainte Elisabeth de Hongrie avait donné à sa fille, Sophie de Thuringe, quatre images révérees, dont la plus célèbre était celle qui fut accordée au village de Hall, en 1267, et rapidement ce village devint une ville, tant il fut honoré de prodiges.

Juste Lipse fut si charmé de ce pèlerinage et des miracles qui s'y rattachaient, qu'il se fit un devoir et un bonheur d'en écrire l'histoire, pour laquelle il se fit faire une plume d'argent.

Cette histoire était donc une série de miracles, et nous en citerons deux. Le premier récit est traduit de Juste Lipse.

« On sait que la chasse à l'oiseau était autrefois un privilège des seigneurs, et qu'un faucon bien dressé se payait cher. Or, à peu de distance de Hall, il advint que le faucon d'un gentilhomme ayant pris l'essor s'envola et disparut. Le fauconnier imprudent trembla et gémit, quand son seigneur, qu'il n'avait pas averti de sa perte, demanda à voir son oiseau. Il fallut bien avouer qu'il était perdu.

» Tout seigneur alors ayant château fortifié avait le droit de justice souveraine. Le gentilhomme, furieux, accorda au pauvre serviteur cinq semaines pour lui ramener son faucon, en lui jurant que s'il ne le retrouvait pas, il le paierait de sa vie.

» Les cinq semaines passèrent, pleines de lamentations et de douleur. Le malheureux fauconnier eut beau traquer les bois et les plaines, il eut beau faire retentir partout ses sifflets de rappel, il eut beau implorer tous les cœurs compatissants, le faucon ne reparut pas. Les bonnes gens qui prièrent son seigneur de lui donner un répit obtinrent encore un mois, qui ne produisit pas plus que les cinq semaines perdues.

» La sentence fut donc prononcée. Le malheureux, condamné à être pendu, fut livré au bourreau, qui, avec un linge, lui banda les yeux, pour lui cacher par compassion l'horrible corde qui allait lui serrer le cou.

» Le fauconnier, dans sa désolation, comprit qu'il ne pouvait compter sur des secours humains. Ses larmes coulèrent en abondance, et pendant qu'on le menait à la potence, il se frappa le front, en se désolant de n'avoir pas imploré l'appui d'une dame qui l'avait secouru en d'autres misères. Cette dame était Notre-Dame-de-Hall. Il glissa des mains du bourreau, tomba à genoux et implora le secours de Notre-Dame, de cette prière ardente qui s'élance du cœur lorsqu'on voit que la mort s'avance.

» Il pria avec foi, et aussitôt il entendit les sonnettes ou gre-

lots qu'on attachait aux pattes des faucons ; une seconde après le faucon perdu s'abattait sur son épaule.

» Le pauvre homme eut sa grâce, et cette scène fut sculptée dans l'église de Notre-Dame-de-Hall. »

Plus tard, Charles le Téméraire, frappé du récit de ce miracle, donna à Notre-Dame-de-Hall un faucon d'argent massif.

Au xvi^e et au xvii^e siècles, ce pèlerinage était célèbre en France et en Allemagne. Les Chrétiens qu'il attirait ne manquaient pas, à leur retour, de raconter partout ce qu'ils avaient vu et ce qu'on leur avait rapporté ; ce qui remuait tous les cœurs chrétiens.

Un jeune homme d'Épernay, en Champagne, bon chrétien et dévot à la très-sainte Vierge, se trouvant un soir dans une maison où l'on racontait quelques-uns des miracles de Notre-Dame-de-Hall, prit la résolution d'aller honorer ce sanctuaire si renommé. Il s'appelait Jean, il avait vingt-huit ans et il se disposait à se marier dans deux mois avec une pieuse jeune fille de sa petite cité. Ému des récits qu'il entendait, il fit le vœu d'aller honorer Notre-Dame-de-Hall. Le lendemain matin il annonça cette résolution à sa future, qui l'approuva.

Il fit donc son paquet, et le jour suivant il se mit en marche. Il n'y avait alors ni diligence ni aucun véhicule au service du public ; il fallait aller à pied ou avoir un cheval. Il partit à pied. C'était, par de pauvres chemins, un voyage de six à sept jours.

Le second jour, à quelque distance au-delà de Reims, deux voyageurs, qui marchaient lestement, le joignirent et lui demandèrent où il allait ; il répondit : A Notre-Dame-de-Hall. — Nous y allons aussi, dirent les deux inconnus, et nous ferons joyeusement route ensemble.

— Comment vous appelez-vous ? demanda Jean au plus grand des deux hommes ; il répondit : Je suis Pierre Normand, et mon camarade Nicolas Barrois.

C'était l'usage en ce temps de n'avoir que ses noms de Baptême. Pierre Normand était de Normandie, Nicolas Barrois était de Bar. Jean, notre voyageur, pouvait donc s'appeler Jean Champenois, et le nom de sa province est un peu altéré dans le texte de J. Lipse.

Ses deux compagnons étaient deux voleurs signalés; il les trouvait si gais qu'il les croyait honnêtes.

Il fut donc effrayé lorsqu'à la porte d'Avesnes des hommes d'armes, qui semblaient attendre les deux compagnons, les arrêtaient, et il frémit de se voir arrêté avec eux. Les deux hommes étaient deux voleurs de grand chemin, qui s'étaient échappés de la prison où ils attendaient la mort, et qui étaient signalés partout. Jean se hâta de dire qu'il ne les connaissait pas, qu'il les avait rencontrés en chemin l'avant-veille, qu'il était d'Épernay, en Champagne, et qu'il allait à Hall honorer la très-sainte Vierge. Mais son horreur grandit, quand il entendit les deux brigands, vendus au diable sans doute, affirmer qu'il était des leurs et le soutenir. On enferma donc le pauvre Jean avec les deux bandits dans un cachot.

Les deux voleurs, après avoir bien raillé ce pauvre jeune homme, qu'ils voulaient perdre, s'endormirent bientôt. Mais Jean ne pouvait dormir, il se recommandait à la très-sainte Vierge, et comme son pèlerin, et comme innocent.

Le lendemain matin on le mena avec les deux bandits au gibet.

A toutes les attestations qu'il faisait de son innocence, les juges répliquaient : « Tu es le plus scélérat, puisque tu n'avoues pas. »

Il demanda, le cœur gonflé et tout baigné dans ses larmes, un confesseur. Le bon moine à qui il ouvrit son cœur, déclara qu'il était innocent; mais le prévôt des juges répondit : « Ce misérable vous a séduit; il est le plus criminel, et il sera pendu le dernier. »

Le cœur du pauvre Jean éclatait en sanglots, pendant que ses deux compagnons demandaient un verre de vin et raillaient le bon religieux qui cherchait à les convertir. On les pendit.

Après cela on hissa Jean sur l'échelle; il conjura les assistants d'invoquer à son aide Notre-Dame-de-Hall, dont il était le pèlerin innocent.

Aussitôt le moine se mit à genoux; toute la foule qui était là suivit son exemple, et on chanta le *Salve, Regina*, après quoi les témoins s'échappèrent en récitant le *De profundis* pour le pauvre pendu.

Une heure après, les trois quarts des tristes spectateurs de cette

scène avaient disparu; le dernier quart, qui stationnait encore, avait l'air d'attendre un miracle de Notre-Dame-de-Hall. Les bonnes femmes disaient : « Est-ce que la sainte Vierge abandonnerait son pèlerin ? »

Alors on vit accourir, au grand galop de son cheval, un gentilhomme de la contrée, connu de tous pour un homme de bien : c'était le seigneur Jean de Selles. Il mit pied à terre et dit au prévôt des juges : Je viens vous demander la vie de cet innocent, dont je me fais caution.

— Si, comme vous le dites, répondit le juge, il est innocent, il fallait venir deux heures plus tôt; je ne puis vous donner que son corps.

Jean de Selles, aidé du bourreau, dépendit et descendit le pauvre Jean, qui, dès qu'il fut à terre, se mit à genoux pour remercier son libérateur.

Les assistants qui étaient restés jusque-là éclatèrent en clameurs de surprise et de joie.

Jean de Selles releva Jean le Champenois en lui disant : « Ce n'est pas moi que vous devez remercier, mon enfant; c'est la Dame que vous saluerez à Hall, et n'oubliez pas de lui dire pour moi un *Ave, Maria*. »

Le jeune pèlerin aussitôt partit pour Hall et remit à Notre-Dame la corde qui avait dû lui donner la mort. Après lui avoir rendu d'ardentes actions de grâces et communiqué à son autel, il s'en revint à Épernay, où son mariage eut lieu au jour convenu, et il fut heureux.

Juste Lipse, cet immense savant, ce vaste génie, qui avait l'âme et le cœur assez grands pour retenir la foi, et la science, et l'érudition, et la philosophie en complet accord, après avoir écrit l'histoire de Notre-Dame-de-Hall avec sa plume d'argent, ne voulut pas qu'elle servit à des écrits vulgaires : il la suspendit aux pieds de l'auguste image.

MARTYROLOGE ROMAIN¹.

A Rome, sur la voie Lavicane, saint Castule, intendant des étuves du palais impérial, qui, logeant chez lui les Chrétiens, fut pour cela trois fois suspendu en l'air, trois fois interrogé par le juge, et, comme il persévérait à confesser la foi de Jésus-Christ, on le jeta dans une fosse, où, accablé d'une masse de sable qu'on fit tomber sur lui, il remporta la couronne du martyre.

Au même lieu, les saints Pierre, Marcien, Jovin, Thècle Casien et plusieurs autres Martyrs.

Dans la Pentapole de Libye, la fête des saints martyrs Théodore, évêque, Irénée, diacre, Sérapion et Ammone, lecteurs.

A Sirmich, saint Montant, prêtre, et sainte Maxime, qui furent noyés pour la foi de Jésus-Christ.

De plus, les saints Quadrat, Théodose, Emmanuel et quarante autres Martyrs.

A Alexandrie, saint Eutique et plusieurs autres saints Martyrs, qui, du temps de l'empereur Constance, sous Georges, évêque arien, furent passés au fil de l'épée pour la foi catholique.

Le même jour, saint Ludger, évêque de Munster, qui prêcha l'Évangile aux Saxons.

A Saragosse, en Espagne, saint Braulion, évêque et confesseur.

A Trèves, saint Félix, évêque.

1

SEPTIMO KALENDAS APRILIS.

Romæ, via Lavicana, sancti Castuli martyris, qui, cum esset Zetarius Palatii et hospes Sanctorum, a persecutoribus tertio appensus, tertio auditus, in confessione Domini perseverans, missus est in foveam et dimissa super eum massa arenaria, martyrio coronatus est. — Ibidem, coronæ sanctorum martyrum Petri, Marciani, Jovini, Theclæ, Cassiani et aliorum. — Pentapoli, in Libya, natalis sanctorum martyrum Theodori episcopi, Irenæi diaconi, Serapionis et Ammonii lectorum. — Sirmii, sanctorum martyrum Montani presbyteri et Maximæ, qui ob Christi fidem in flumen demersi sunt. — Item, sanctorum martyrum Quadrati, Theodosii, Emmanuelis et aliorum quadraginta. — Alexandria, sanctorum martyrum Eutychii et aliorum, qui, Constantii tempore, sub Georgio episcopo ariano, pro fide catholica gladio cæsi sunt. — Eodem die, sancti Ludgeri episcopi Monasteriensis, qui Saxonibus Evangelium prædicavit. — Cesaraugustæ, in Hispania, sancti Braulii episcopi et confessoris. — Treviris, sancti Felicis episcopi.

Additions des autres martyrologes.

Le Bienheureux Michel d'Heilingen, que les juifs écorchèrent et mirent à mort en haine de Notre-Seigneur à l'âge de trois ans et demi.

A Blois, crucifiement d'un enfant par les juifs, qui jetèrent son corps dans la Loire.

Sainte Mamyque, martyre, avec saint Arpylas et saint Philgas.

Saint Mokelloc, confesseur en Irlande.

Sainte Animaïde, martyre chez les Goths dans la persécution du tyran Vinguric.

Saint Basile le Jeune, anachorète près de Constantinople au x^e siècle.

Saint Emmanuel, martyr en Orient, avec saint Quadrat et quarante-un autres.

Saint Hégatrace, martyr, avec saint Arpylas.

Sainte Maxime de Sirmich, martyre avec son mari.

Saint Sicaire, évêque de Lyon.

Saint Bercaire fondateur et abbé de Montiérender.

Saint Pons, abbé de Saint-André, au diocèse d'Avignon.

Saint Saturnin, saint Victor, saint Soliteur, martyrs en Afrique.

Martyrologe de la dernière persécution.

Dubois (prénoms inconnus), jeune ecclésiastique de Nevers, qui repoussa le serment schismatique, fut arrêté, conduit à Nantes, jeté là dans la galiote qui devait le déporter, mort dans le fond de cale, après trois jours d'agonie, le 26 mars 1794. Il avait vingt-huit ans.

VINGT-SEPTIÈME JOUR DE MARS.

Saint Jean d'Égypte, ermite. — Saint Isaac de Constantinople, solitaire. — Saint Élie et ses compagnons, martyrs en Perse. — Sainte Lydie, saint Philéas, saint Macédone et saint Théoprépide, avec saint Amphiloque et saint Cronidas, martyrs. — Sainte Augusta, vierge et martyre. — Saint Loarne, évêque. — Saint Dominique et saint Védulphe, évêques de Cambrai et d'Arras. — Saint Rupert ou Robert, évêque de Worms, puis de Salzbourg. Saint Adalpret, évêque de Trente, martyr. — Le Bienheureux Pèlerin de Falléroné, Frère-Mineur. — Le Prophète Ananias ou Hanani. — Mémoire de la très-sainte Vierge. — Martyrologe romain. — Additions des autres martyrologes. — Martyrologe de la dernière persécution.

SAINT JEAN D'ÉGYPTE,

ERMITE.

Il semble que Dieu donna ce Saint au monde pour faire voir que ce n'est pas toujours la naissance distinguée qui donne du relief aux hommes, et que ce droit appartient plus solidement à la vertu. Saint Jean d'Égypte, quoique d'une basse extraction, devint si fameux par sa sainteté qu'on peut dire qu'il n'y eut point d'homme, si l'on en excepte saint Antoine, dont le nom jeta autant d'éclat que le sien. Il ne fut pas seulement respecté par les peuples, mais aussi par les grands et les empereurs; et les plus célèbres docteurs ou écrivains ecclésiastiques, tels que saint Jérôme, saint Augustin, saint Prosper, Cassien, Pallade, Rufin, saint Eucher, saint Fulgence, lui ont donné de magnifiques éloges. Ainsi, ce que nous en dirons est d'autant plus digne de foi que nous ne serons ici que l'écho de ces grands personnages.

Lyque ou Lycople, dans la basse Thébaidé, fut sa patrie. Il apprit dans sa jeunesse le métier de charpentier, et vécut dans cette profession jusqu'à l'âge de vingt-cinq ans; après quoi, touché du désir de ne travailler qu'à son salut, il renonça entièrement au siècle pour se retirer dans la solitude. Quoique les biens qu'il abandonna fussent peu de chose, on peut dire de lui ce que

saint Jérôme dit de saint Pierre, qu'il quitta beaucoup, parce qu'il ne resta dans son cœur aucune affection pour les biens de la terre.

Ce premier sacrifice fut suivi de celui de sa propre volonté. Il se rangea sous la conduite d'un ancien solitaire pour s'exercer dans l'obéissance, et le servit avec tant d'humilité, de zèle et même d'adresse, que le bon vieillard craignit qu'il n'agit ou par contrainte, ou par quelque affection naturelle, ce qui le porta à s'assurer de la pureté de ses intentions, en lui commandant des choses probablement impossibles, ou qui paraissaient choquer le sens humain.

La première qu'il lui ordonna, fut d'arroser deux fois le jour un bâton sec et à demi-pourri, jusqu'à ce qu'il eût pris racine et poussé des feuilles et des branches. Cette épreuve dura un an, pendant lequel Jean ne se démentit jamais de son obéissance, quoiqu'il fût obligé d'aller chercher l'eau à deux milles de là.

Sa soumission aveugle fut connue des religieux des monastères voisins, où l'on ne faisait cas que de la pratique des vertus, et plusieurs d'entre eux vinrent voir son supérieur pour s'en assurer par eux-mêmes, et s'édifier par l'exemple d'un si excellent disciple. Comme ils lui en parlaient avec admiration, le vieillard appela Jean, et lui dit en leur présence d'aller jeter par la fenêtre une fiole d'huile qui faisait toute leur provision : ce qu'il exécuta sur-le-champ, sans raisonner sur le besoin qu'ils en avaient.

D'autres religieux ayant également souhaité de lui voir pratiquer quelque acte d'obéissance, le vieillard l'appela encore, et lui dit de courir vite à une roche qu'il lui montra, et de la rouler jusqu'à l'endroit où ils étaient. C'était une masse de pierre que plusieurs hommes ensemble n'eussent pu remuer de la place, et néanmoins Jean y courut pour la faire rouler, et la poussa tantôt avec l'épaule, tantôt avec l'estomac, faisant tous les efforts dont il était capable, jusqu'à tremper ses habits, et même la roche, par l'abondance de la sueur ; témoignant par là que, quand son supérieur lui commandait quelque chose, il ne regardait plus si elle était possible ou non ; mais le respect qu'il avait pour ses

ordres, dans lesquels il reconnaissait ceux de Dieu, lui faisait juger qu'il ne pouvait rien lui commander qu'il n'en eût de justes raisons.

Cassien, qui rapporte ces trois exemples de son obéissance, dit que Dieu l'en récompensa par le don de prophétie, qu'il lui accorda dans la suite. Jean s'exerça ainsi onze ou douze ans dans le renoncement à sa propre volonté. Après quoi son Père spirituel étant mort, il demeura environ cinq ans dans différents monastères, pour s'y perfectionner toujours de plus en plus dans les vertus religieuses, et se retira enfin dans le désert, pour y vivre en parfait anachorète.

Le lieu qu'il choisit pour sa retraite fut une montagne déserte à deux lieues de Lycople. Il s'y creusa une grotte dans une roche d'un accès difficile, et en boucha l'entrée, afin d'être moins détourné des exercices de la vie intérieure et contemplative. Il avait quarante ou quarante deux ans lorsqu'il s'y retira, et il demeura enfermé jusqu'à l'âge de quatre-vingt-dix ans, sans l'ouvrir à personne, excepté la dernière année de sa vie qu'il y introduisit Pallade, de qui nous avons appris son histoire.

Quelque désir qu'il eût de n'y vivre qu'avec Dieu, il ne put empêcher qu'on ne recourût à lui de toute part ; de sorte qu'il fut obligé de permettre qu'on bâtit un logement peu loin de sa cellule, afin que ceux qui le venaient voir y fussent à couvert des injures du temps et qu'on y exerçât envers eux l'hospitalité, si fort recommandée dans l'Évangile. Mais il ne parlait que le samedi et le dimanche par la fenêtre qui lui servait à recevoir ce qui lui était nécessaire.

Son abstinence était grande, selon la coutume des solitaires de ces heureux temps. Il ne mangeait rien de cuit, pas même du pain ; mais seulement du fruit une fois le jour sur le soir, et en fort petite quantité. Il observa cette austérité jusqu'à la fin de sa vie, et il s'y était si fort accoutumé par le long usage, qu'il n'aurait pu changer dans la suite son genre de vie, quand il l'aurait voulu, ayant par là atténué extrêmement son estomac.

Dieu, qui le favorisa de grâces extraordinaires, comme nous le verrons bientôt, ne le dispensa pas de passer par la tentation,

puisqu'il la fait servir à éprouver les plus grands Saints. Les démons s'efforcèrent souvent de le troubler pendant la nuit, pour l'empêcher de prier ou de prendre quelque repos, et, ajoutant l'insulte à la peine qu'ils lui causaient, ils lui apparaissaient le matin sous des figures sensibles, et feignaient de lui demander pardon du mal qu'ils lui avaient fait pendant la nuit.

Ces esprits de malice, toujours attentifs à profiter auprès des serviteurs de Dieu des moindres occasions de les séduire, eurent en une rencontre un petit avantage sur lui. Ils lui persuadèrent de prolonger son jeûne jusqu'à deux jours de suite, afin d'abattre plus aisément son esprit, en abattant tout-à-fait son corps, déjà usé de vieillesse et épuisé par son abstinence ordinaire.

Le Saint, que l'amour de la pénitence eût porté à tout souffrir, donna dans l'illusion, et lorsqu'à la fin du second jour il voulut se mettre à table, le démon se fit voir à lui sous la figure d'un Éthiopien hideux, et, se jetant à ses genoux, lui dit, par une raillerie insultante : Pardonnez-moi, s'il vous plaît, c'est moi qui vous ai porté à ce long jeûne. A cet aveu, le Saint revint à soi, et quoique très-habile dans le discernement des esprits, il comprit à ce coup qu'il avait été séduit. C'est de Cassien que nous tenons ceci : il l'apprit de l'abbé Joseph, dans la conférence qu'il eut avec lui sur la nécessité d'user de discrétion, qu'il autorisa par l'illusion où tomba ce grand homme pour ne l'avoir pas assez gardée en cette rencontre. Mais cela ne servit qu'à conserver ce serviteur de Dieu dans une plus grande vigilance, et cette faible victoire de l'artifice du démon, ne fut rien auprès de celles qu'il remportera toujours sur lui.

Il y avait trente ans qu'il vivait ainsi renfermé dans sa cellule, combattant contre les puissances des ténèbres, pratiquant de très-grandes austérités, et vivant pour ainsi dire dans le Ciel par la sublimité de sa contemplation, comme s'il n'eût pas été dans ce monde, lorsqu'il reçut de Dieu la grâce de la prophétie, avec tant d'abondance de lumière que rien n'échappait à sa connaissance, quelque caché qu'il fût, soit dans les replis des consciences, soit par la distance des lieux ou dans l'obscurité de l'avenir.

Plusieurs venant à lui, tant des pays éloignés que du voisinage, il leur déclarait, quand il était nécessaire, ce qu'ils croyaient bien caché dans le fond de leur cœur ; et lorsqu'ils avaient commis quelque grand péché en secret, il leur en faisait la correction en particulier, avec zèle et avec douceur, pour les exciter à se repentir et à se corriger. Il annonçait aussi par avance si les débordements du Nil seraient grands ou médiocres, d'où dépendait la bonne ou la mauvaise récolte, et il avertissait les hommes, lorsqu'ils étaient menacés pour leurs péchés de la colère de Dieu, faisant connaître les crimes qui l'irritaient contre eux, et exhortant les pécheurs à prévenir sa juste vengeance par le repentir et le changement de vie.

Ce n'était là que les moindres objets de ses prédictions. Entre les autres qui firent plus de bruit, on peut compter celle de la défaite des Éthiopiens, lorsqu'ils entrèrent sur les terres de l'empire du côté de Syène, la première ville qu'on rencontrait dans la haute Thébaïde en sortant de leur pays. Ils avaient d'abord taillé en pièces les troupes qu'on leur avait opposées, fait beaucoup de dégât et emporté un riche butin. Il était à craindre qu'ils ne poussassent plus loin leurs conquêtes, parce qu'ils étaient de beaucoup supérieurs en nombre aux troupes romaines ; de sorte que le général qui commandait celles-ci ne trouva pas de meilleure ressource que dans les avis et dans les prières de notre Saint.

Il vint donc le consulter sur ce qu'il avait à faire, et le serviteur de Dieu lui répondit, en désignant le jour auquel sa prédiction devait s'accomplir, qu'il pouvait marcher sans craindre contre les ennemis, qu'il remporterait ce jour-là sur eux une victoire complète, qu'il s'enrichirait de leurs dépouilles, et qu'il recouvrerait ce qu'ils avaient enlevé. L'effet suivit la prédiction, et comme cet officier, au retour de son expédition, vint le remercier, il lui prédit encore qu'il serait en grand crédit auprès de l'empereur : ce que l'événement vérifia.

Un autre officier l'étant venu voir, sa femme, qu'il avait laissée enceinte, accoucha le même jour qu'il était arrivé à sa cellule, mais elle était en danger de mourir. Sur quoi le Saint lui dit :

« Vous rendriez grâces sans doute au Seigneur, si vous saviez qu'il vous a donné aujourd'hui un fils. Sa mère est en péril; mais Dieu l'assistera, et vous la trouverez guérie. Retournez-vous-en chez vous; vous arriverez le septième jour de la naissance de l'enfant. Faites-le nommer Jean. Nourrissez-le chez vous jusqu'à l'âge de sept ans, sans permettre qu'il ait communication avec les païens; et après ce temps, confiez son éducation à des solitaires pour l'élever dans une sainte et céleste discipline. »

Une servante de Jésus-Christ, nommé Péménie, qui demeurait dans la Thébàide, désirait extrêmement voir le serviteur de Dieu; mais comme il ne voyait point les personnes de ce sexe, il ne l'excepta pas de cette règle, et se contenta de lui faire répondre par d'autres ce qu'il lui eût dit de vive voix. Il lui recommanda surtout de ne pas aller à Alexandrie; néanmoins celle-ci, soit par négligence, soit par oubli de l'avis du Saint, ne laissa pas de s'embarquer sur le Nil pour descendre à cette ville. Comme en chemin elle fit arrêter son vaisseau auprès de Nicie, ses gens étant descendus à terre, prirent querelle avec ceux du lieu, qui en tuèrent un, blessèrent les autres, jetèrent dans le fleuve un saint Évêque nommé Denis, sans le connaître, la firent tomber elle-même dans l'eau, et l'obligèrent à se retirer, en la menaçant de la traiter encore plus mal.

Enfin ses prédictions les plus fameuses furent celles qu'il fit à l'empereur Théodose le Grand, qu'il informa par avance, en diverses rencontres, des irruptions des barbares dans les provinces, du soulèvement des tyrans, des moyens de les dompter, et de bien d'autres événements de son règne. Ce prince le fit principalement consulter sur deux ennemis qu'il eut à combattre. L'un fut le tyran Maxime, déjà victorieux des deux empereurs, Gracien et Valentinien; il avait tué le premier en 383, et chassé l'autre de ses États en 387. Jean fit assurer Théodose de la victoire, et qu'il la remporterait sans beaucoup de sang. Théodose marcha sur sa parole, quoiqu'avec des troupes inférieures; défit Maxime en deux combats dans la Pannonie, passa les Alpes sans obstacles, le poursuivit et le surprit enfin dans Aquilée, où ses soldats lui coupèrent la tête.

Quatre ans après, Eugène s'étant emparé de l'empire d'Occident, par le crédit du comte Arbogaste, qui avait fait étrangler le jeune Valentinien, Théodose résolut de marcher contre lui pour venger la mort de ce prince. Eugène, qui s'y attendait, s'y prépara en païen par les superstitions de l'idolâtrie et de la magie. Il fit consulter un homme qui se mêlait de prédire l'avenir par des sortilèges. Les idolâtres de Rome faisaient aussi pour lui grand nombre de sacrifices, fouillaient curieusement dans les entrailles des victimes, et croyaient trouver d'heureux présages. Mais Théodose, guidé par la véritable religion, chercha la vérité dans des sources plus pures. Il envoya en Thébaidé l'eunuque Eutrope, pour tâcher de déterminer saint Jean à le venir voir, ou de savoir de lui si c'était la volonté de Dieu qu'il prévînt le tyran, ou s'il devait attendre que le tyran vînt l'attaquer.

Eutrope exécuta sa commission en serviteur zélé. Il fit au Saint de fortes instances pour le porter à se rendre auprès de l'empereur ; mais, ne pouvant le persuader de quitter sa solitude, il apprit de lui que l'empereur remporterait la victoire, qu'elle serait plus sanglante que celle qu'il avait remportée sur Maxime, qu'il ferait périr le tyran, qu'il ne lui survivrait pas de beaucoup, qu'il mourrait en Italie, et laisserait à son fils l'empire d'Occident. Tout ceci s'accomplit à la lettre. Théodose marcha contre Eugène, et pensa d'abord être défait, car il perdit dix mille Goths à la première journée ; mais le lendemain la victoire se déclara entièrement pour lui, et il parut évidemment qu'il ne la devait qu'aux prières du Saint, puisqu'il avait été en si grand danger de la perdre. La bataille se donna dans la plaine d'Aquilée le 6 septembre de l'an 394. Théodose ne survécut que jusqu'au 17 janvier de l'année suivante, et laissa par sa mort l'empire d'Orient à Arcade, et celui d'Occident à Honorius, ses fils.

Le don de prophétie que saint Jean avait reçu de Dieu, fut accompagné de celui des miracles. Il en opéra même en son absence, surtout en faveur de quelques femmes, parce qu'il ne voulut jamais souffrir qu'aucune abordât sa cellule. Celle d'un sénateur étant devenue aveugle, ne cessait de presser son mari de la mener au Saint. Le mari, qui savait que le Saint ne la

souffrirait jamais, ne trouva pas de meilleur expédient que de le venir conjurer de prier au moins pour elle. Il le fit, et lui envoya outre cela de l'huile qu'il avait bénite; or, la malade ayant frotté ses yeux, recouvra la vue. Outre qu'il opérait des merveilles sans cette huile bénite, il s'en servait ordinairement, afin qu'on lui attribuât moins la guérison des malades qu'à la vertu de la bénédiction. C'est ainsi qu'il cachait par humilité la grâce qu'il avait reçue. Il en attribuait aussi les effets à la foi de ceux qui s'adressaient à lui, assurant qu'il n'était pas exaucé pour aucun mérite qu'il y eût en lui, mais seulement parce que Dieu voulait accorder ses faveurs à ces personnes.

La ferme résolution qu'il avait prise de ne parler à aucune femme donna lieu à une merveille singulière, et dont saint Augustin a fait grand cas. Un chef de camp, qui conduisait des troupes à Sienne, où sa femme le suivait, se rendit, à la sollicitation de celle-ci, à la cellule du Saint, pour obtenir de lui qu'il souffrit qu'elle y vînt aussi recevoir sa bénédiction, car l'extrême désir qu'elle en avait lui avait fait courir de grands dangers. Saint Jean lui répondit qu'il n'avait jamais vu de femmes depuis qu'il s'était enfermé dans sa cellule, et que ce qu'il demandait était impossible. L'officier ne se rendit point, il continua à le presser avec plus d'instances, assurant que, s'il lui refusait cette grâce, sa femme en mourrait d'affliction; au lieu qu'en la lui accordant, elle recevrait un merveilleux avantage du bonheur de l'avoir vu.

Le Saint, admirant sa foi et sa persévérance, et ne voulant pas lui causer ni à son épouse le chagrin d'un refus entier, ni manquer d'ailleurs à sa résolution, lui dit : Allez, votre femme me verra sans venir ici, et même sans sortir de sa maison. L'officier se retira sur cette réponse, cherchant dans son esprit quel en pouvait être le sens; ce qui ne donna pas moins matière de réflexion à sa femme, lorsqu'il la lui rapporta; mais la nuit, quand elle fut endormie, le Saint lui apparut en songe, et lui tint ce discours : « O femme, votre foi est grande, et m'oblige à venir ici pour satisfaire à votre prière. Je vous avertis néanmoins de ne pas désirer de voir le visage matériel des serviteurs de Dieu,

mais de contempler plutôt des yeux de l'esprit, leur vie et leurs actions. *Car la chair ne profite de rien, c'est l'esprit qui vivifie.* Quant à moi, ce n'est point en qualité de juste et de prophète, ainsi que vous le pensez, mais seulement en vertu de votre foi, qu'ayant prié pour vous, Dieu vous a accordé la guérison de tous les maux que vous souffriez en votre corps. Vous jouirez donc, vous et votre mari, à partir d'aujourd'hui, d'une santé parfaite, et toute votre maison sera comblée de bénédictions; mais n'oubliez jamais, tous les deux, les bienfaits que vous avez reçus de lui. Vivez toujours dans sa crainte, ne désirez rien au-delà des appointements qui sont dus à votre charge, et enfin contentez-vous de m'avoir vu en songe, sans en demander davantage. »

A son réveil, cette femme raconta à son mari ce qu'elle avait vu et entendu, et lui détailla si bien les traits du visage du Saint, la couleur et la forme de ses vêtements, et toutes les autres marques par lesquelles il pouvait être reconnu, qu'il ne put pas douter que le Saint ne lui eût apparu durant le sommeil; ainsi plein d'étonnement, il retourna à la grotte de saint Jean, lui raconta tout ce qui était arrivé à son épouse, lui rendit des actions de grâces, et après avoir reçu sa bénédiction, il poursuivit son voyage dans un contentement parfait.

Pallade était dans le désert de Nitrie, avec Évagre, son maître, Albin, Ammon et trois autres. Comme ils s'entretenaient un jour du bruit que faisait la réputation de saint Jean, Évagre témoigna qu'il eût eu une grande joie de savoir quelle était l'éminence de sa vertu, par quelqu'un qui fût capable de discerner son esprit et sa manière d'oraison.

Pallade, se sentant assez de force pour faire le voyage et s'en aller assurer par lui-même, car il n'avait alors que vingt-six ans, partit sans en rien dire à personne, et arriva enfin avec beaucoup de peine à la montagne du Saint. Car, outre qu'il y avait dix-huit journées de chemin, qu'il fit partie à pied, et partie par eau, comme c'était le temps de l'accroissement du Nil, durant lequel les maladies étaient fréquentes, il tomba malade comme bien d'autres.

Il trouva en arrivant que le vestibule de la cellule du Saint

était fermé, et apprit qu'on ne l'ouvrait que le samedi et le dimanche. Il attendit jusqu'à ce temps-là, qu'il lui fût permis d'entrer, et vit le Saint assis à la fenêtre, au travers de laquelle il parlait à ceux qui s'approchaient. Dès que le Saint le vit, il le salua, lui demanda, par interprète, de quel pays il était, ce qui l'amenait, ajoutant qu'il paraissait de la compagnie d'Évagre.

Pallade satisfît à toutes ses demandes ; mais tandis qu'ils s'entretenaient ainsi, le gouverneur de la province, nommé Alype, entra, et s'approcha de saint Jean en grande hâte. Le Saint quitta alors Pallade, qui se retira à l'écart pour les laisser parler en liberté. Comme leur conversation était longue, Pallade commença à s'ennuyer d'attendre, et il s'éleva dans son cœur des sentiments de murmure, comme si le Saint eût fait trop peu de cas de lui, et qu'il y eût dans son procédé acception de personnes, de sorte qu'il songeait à se retirer tout-à-fait.

Le Saint connut à ce moment ce qui se passait dans son âme, et lui envoya son interprète, appelé Théodore, pour lui dire de ne point entrer en impatience, qu'il allait bientôt renvoyer le gouverneur. Cette parole fit rentrer Pallade en lui-même. Il reconnut combien le Saint était éclairé du Ciel, puisqu'il avait pénétré dans ses pensées, et attendit sans peine que le gouverneur fût retiré.

Alors saint Jean l'appela, et lui fit une douce correction sur le jugement qu'il avait porté et le murmure intérieur auquel il s'était laissé aller ; après quoi, pour le consoler, il lui dit : « Ne savez-vous pas qu'il est écrit que ce ne sont pas les Saints, mais les malades qui ont besoin de médecins : je puis parler à vous quand je veux, et vous à moi ; et quand je ne pourrais pas vous consoler, il y a d'autres Pères et d'autres Frères qui le peuvent faire. Mais ce gouverneur étant engagé sous la puissance du démon, dans les affaires temporelles dont il s'occupe, et étant venu à moi pour recevoir quelques avis salutaires, dans ce peu de temps qu'il a eu pour respirer, ainsi qu'un esclave qui fuit la domination d'un maître fâcheux et insupportable, quelle apparence y avait-il que je le quittasse pour parler à vous, qui vous occupez continuellement de ce qui regarde votre salut ! »

Pallade, ensuite de ceci, le supplia de prier pour lui ; mais le saint vieillard, lui donnant un petit soufflet, comme à son enfant, avec une gaîté douce et agréable, continua de lui parler en ces termes : « Vous ne serez pas exempt de peines, et vous avez déjà soutenu de grands combats dans la pensée de quitter votre solitude ; mais la crainte d'offenser Dieu vous a fait différer votre sortie. Le démon vous tourmente sur cela, et ne manque pas d'alléguer des raisons apparentes et des prétextes de piété. Il vous représente le regret qu'a votre père de votre absence, et que votre retour porterait votre frère et votre sœur à embrasser la solitude. Mais je vous annonce une bonne nouvelle, en vous assurant que l'un et l'autre sont en sûreté, puisqu'ils ont renoncé au monde et que votre père vivra bien encore sept ans. Demeurez donc avec un cœur ferme et constant dans la solitude, et ne pensez plus à retourner, pour l'amour d'eux, à votre pays, puisqu'il est écrit : *Celui qui, après avoir mis la main à la charrue, tourne la tête en arrière, n'est pas propre au royaume de Dieu.* »

Ces paroles consolèrent et fortifièrent beaucoup Pallade ; et le Saint lui ayant ensuite demandé, avec la même gaîté, s'il ne désirait pas d'être Évêque ; il répondit que non, parce qu'il l'était déjà, puisque, selon l'étymologie grecque, ce mot signifie un intendant et un surveillant. De quelle ville êtes vous donc évêque, lui dit le Saint ? « Je le suis, répondit Pallade en riant, de la cuisine, de la dépense, de la table, car je veille avec soin sur toutes ces choses ; voilà mon épiscopat et l'intendance que ma délicatesse m'a fait choisir. Cessez de railler, lui dit le Saint en souriant, car vous serez un jour Évêque, et vous souffrirez beaucoup de travaux et d'afflictions. Mais si vous voulez les éviter, ne sortez pas de votre solitude, puisque, tandis que vous y demeurerez, personne ne peut vous ordonner Évêque. »

Il éprouva dans peu d'années la vérité de cette prophétie : car au bout de trois ans, étant menacé d'hydropisie il consentit qu'on l'envoyât à Alexandrie, d'où, par l'avis des médecins, il passa en Palestine et ensuite en Bithynie, où il fut fait évêque d'Hélénopole. Il se trouva ensuite enveloppé dans la persécution que saint

Jean Chrysostome souffrit, et fut onze mois caché dans une chambre fort obscure. Il se ressouvint alors que ce grand prophète lui avait prédit les peines qu'il endurait.

Cependant le Saint, voulant l'encourager à souffrir patiemment sa solitude, lui dit qu'il y avait quarante ans qu'il vivait dans la sienne sans avoir jamais vu aucune femme, ni une seule pièce de monnaie, ni même vu manger personne.

Pallade retourna ensuite à Nitrie, où il raconta à Évagre et aux cinq autres ce qu'il avait vu de cet homme admirable, et leur inspira par son récit un désir plus ardent de l'aller voir eux-mêmes ; ce qu'ils firent deux mois après. Ils rapportèrent à leur retour à Pallade ce qui s'était passé dans leur visite ; mais il ne l'a pas inséré dans son histoire.

Ce fut à peu près dans le temps de la visite d'Évagre, que Rufin, ou comme d'autre le croient, saint Pétrone, se rendit auprès du Saint avec six autres, pour s'édifier auprès de lui. Ils en furent reçus avec des démonstrations de tendresse et d'une charité véritablement chrétienne. Comme c'était l'usage des solitaires d'Égypte de faire la prière avant que de commencer leur conférence, ils supplièrent le saint vieillard de vouloir bien la faire, et de leur donner sa bénédiction. Il leur demanda s'il n'y en avait point parmi eux qui fût ecclésiastique, à quoi ils répondirent tous que non.

Alors le Saint, les considérant attentivement les uns après les autres, quand il vint au plus jeune, il dit, en le montrant du doigt, celui-ci est diacre. Il l'était en effet ; mais il ne l'avait dit qu'à un de la compagnie, en qui il se confiait beaucoup, cachant par humilité son caractère, pour ne pas paraître surpasser en dignité ces hommes saints, auxquels il se reconnaissait bien inférieur en mérite. Il persista donc à le nier ; mais saint Jean le prit par la main, la lui baisa, et lui dit : « Gardez-vous, mon fils, de désavouer la grâce que vous avez reçue de Dieu, de peur qu'un bien ne vous fasse tomber dans un mal, et l'humilité dans le mensonge ; car il ne faut jamais mentir, non-seulement à mauvais dessein, mais même sous prétexte d'un bien ; puisque le mensonge ne vient point de Dieu, mais d'une mauvaise cause,

ainsi que le Sauveur nous l'apprend. » Le diacre, instruit par cette douce remontrance, ne s'obstina plus à déguiser la vérité, et l'avoua par son silence.

Après qu'on eut fait la prière, un des Frères qui souffrait beaucoup d'une fièvre tierce, pria le Saint de le guérir. Il lui répondit qu'il demandait d'être guéri d'une incommodité qui lui était utile, puisque les âmes sont purifiées par les maladies, comme on se sert du sel pour nettoyer les corps. Il ne laissa pourtant pas de bénir de l'huile, dont le malade s'étant frotté, recouvra la santé, et fut en état de retourner à pied au lieu destiné pour le loger lui et ses compagnons.

Le Saint recommanda qu'ils y fussent traités selon les règles de l'hospitalité chrétienne, et après qu'ils eurent profité de sa charité dans la nourriture du corps, ils revinrent à lui avec empressement pour recevoir celle de l'âme. Il les reçut de nouveau avec la même démonstration de tendresse que s'ils eussent été ses propres enfants. Il les obligea de s'asseoir, et leur demanda d'où ils venaient et quel était le sujet de leur voyage. Ils répondirent qu'ils venaient de Jérusalem pour être témoins oculaires de ce que la renommée leur avait appris, d'autant que ce qu'on voit de ses yeux se grave bien plus profondément dans l'esprit, que ce qu'on ne fait que par oui-dire.

Il leur fit alors ce long discours, dont Rufin dit qu'il ne rapporte qu'une partie, mais qui renferme une excellente morale et des maximes très-intéressantes sur la vie spirituelle. Pour en donner ici le précis, on peut réduire tout ce qu'il dit à deux chefs, savoir : ce que les solitaires doivent éviter et réformer dans eux, et ce qu'ils doivent s'efforcer d'acquérir.

Quant au premier, il recommande aux solitaires de ne pas se contenter de renoncer de bouche, ou extérieurement, au démon, nommé le prince du siècle, mais de le faire aussi intérieurement et réellement, en corrigeant leurs vices, en domptant les passions, en mortifiant les sens, en réprimant les affections déréglées, en se purifiant de plus en plus de leurs défauts et de leurs imperfections.

Un des principaux vices qu'il recommande de détruire est

celui de la vanité. Il avertit Rufin et ses compagnons de prendre garde qu'il ne se glissât même dans le dessein qu'ils avaient eu en le venant voir, et ne les portât à s'élever à leur retour au-dessus des autres, pour avoir vu ce que les autres n'auraient appris que sur le rapport d'autrui.

Il dit que la vanité est un si dangereux vice qu'elle est capable de faire tomber les âmes du comble de la perfection ; qu'elle attaque également, et ceux qui commencent, et ceux qui sont bien avancés : les premiers, en leur faisant croire, pour quelques pénitences ou quelques œuvres de charité qu'ils ont faites, qu'ils sont déjà parfaits ; les seconds, en leur faisant attribuer une partie de leurs progrès à leurs travaux et à leur zèle, au lieu d'en rapporter tout l'honneur à Dieu.

De la vanité il passe en général aux autres vices, et exhorte les solitaires à les combattre courageusement. Le moyen qu'il donne pour y réussir est de veiller soigneusement à la garde de l'esprit et du cœur, pour empêcher que nul vain désir, nulle volonté déréglée n'y jette ses funestes racines : car, outre que de là naît une foule de distractions qui préoccupent l'âme au temps de la prière, captivent l'esprit, rendent l'imagination errante et vagabonde sur mille objets inutiles ou pernicioeux, ces affections dépravées ouvrent par le péché la porte de l'âme au démon, et l'y établissent comme dans la maison qui lui appartient.

Il montre ensuite, en peu de mots, le déplorable état de l'âme d'un solitaire en qui le démon a établi son empire par le péché. « Il ne saurait jamais être, dit-il, en paix et dans le repos. Il est toujours dans le trouble et l'inquiétude. Tantôt il se laisse accabler par une vaine tristesse, d'autant qu'il a dans lui-même un malheureux hôte, auquel il a donné entrée en se livrant au gré de ses passions. »

Le Saint se plaint, à ce propos, de l'illusion de quelques solitaires, qui n'ont, dit-il, renoncé au monde qu'en apparence, parce qu'ils ne travaillent point à se purifier de leurs vices, ni à dompter leurs passions. « Tout leur soin, dit-il, ne va qu'à visiter quelques saints Pères, pour apprendre d'eux des paroles édifiantes, qu'ils rapportent ensuite aux autres dans un esprit de

vanité, se glorifiant de les avoir apprises de ces serviteurs de Dieu, s'érigeant eux-mêmes en docteurs, en redisant ces excellentes maximes, et voulant enseigner aux autres, non ce qu'ils ont pratiqué, mais ce qu'ils ont seulement ou vu ou entendu. » Il leur reproche encore que leur orgueil les porte jusqu'à vouloir s'élever dans l'ordre ecclésiastique et ambitionner le sacerdoce, non que les solitaires en soient exclus par leur état, puisqu'il dit qu'ils ne doivent ni le rechercher avec ardeur, ni le fuir opiniâtrément, mais parce que c'est à Dieu à les y appeler, et non pas à eux à le rechercher pour contenter leur vanité.

Pour mieux faire sentir toute la laideur de l'âme d'un solitaire dont le démon a pris possession par ses vices et ses péchés, le Saint y oppose l'heureux état de celui qui a ouvert la porte de son cœur au Saint-Esprit en combattant ses passions, et il en fait le portrait en ces termes : « Au contraire, celui qui a véritablement renoncé au monde, c'est-à-dire qui a retranché le péché de son cœur et n'a laissé aucune porte ouverte par où il puisse y rentrer; celui qui réprime sa colère, qui dompte ses mouvements déréglés, qui fuit le mensonge, qui déteste l'envie, qui ne se contente pas de ne point médire, mais qui ne se donne pas même la liberté de juger son prochain, qui regarde comme siennes les prospérités et les afflictions de ses Frères et qui se conduit ainsi en toute rencontre, celui-là, dis-je, ouvre la porte de son âme au Saint-Esprit, lequel y étant entré, on n'y voit que contentement, que joie, que charité, que patience, que douceur, que bonté et tous les autres fruits que produit cet Esprit de consolation. »

Quant au second chef, c'est-à-dire quant à ce que le solitaire doit s'efforcer d'acquérir, c'est la pureté de cœur, et il veut qu'il y tende par tous ses combats contre les passions et les vices, par tous ses efforts à purifier son âme des affections déréglées, par tous les exercices spirituels qu'il pratique dans son état. Il assure que cette pureté de cœur le disposera merveilleusement à la contemplation et aux grâces les plus signalées. Ce qu'il dit à ce sujet mérite d'être rapporté en entier, parce qu'il renferme en peu de mots, et d'une manière toute simple, ce que les maîtres de la vie

spirituelle des siècles postérieurs ont dit plus en détail et avec plus d'étendue de l'oraison éminente et du saint commerce de l'âme avec Dieu et avec les Esprits bienheureux.

« Si donc, dit-il, nous nous présentons devant Dieu avec une conscience pure et exempte de ces défauts et de ces passions dont j'ai déjà parlé, nous pourrons voir Dieu autant qu'il peut être vu en cette vie, et élever vers lui, dans nos prières, l'œil de notre entendement, pour contempler, non du corps et avec des regards sensibles, mais avec les yeux de l'esprit et par une connaissance intellectuelle, Celui qui est invisible. Car que nul ne se persuade de pouvoir contempler sa divine essence telle qu'elle est en elle-même, et ne forme pour cela dans son esprit quelque image qui ait du rapport à une figure corporelle! »

Que l'on ne s'imagine nulle forme en Dieu, ni aucune limite qui le borne; mais qu'on le conçoive comme un pur esprit, qui peut bien se faire sentir et pénétrer les affections de nos âmes, mais non pas être compris, être limité, être représenté par des paroles; ce qui fait que nous ne devons approcher de lui qu'avec un profond respect et une très-grande crainte, ni le considérer par nos regards intérieurs, que d'une telle manière que notre âme sache qu'il est infiniment élevé au-dessus de toute la splendeur, de toute la lumière, de tout l'éclat, de toute la majesté qu'elle est capable de concevoir, quant même elle serait toute pure et exempte de toutes les taches et souillures de la volonté corrompue. »

Après que le Saint a ainsi parlé de la contemplation, il vient aux grâces extraordinaires que Dieu y accorde quelquefois à l'âme, telles que sont la sainte familiarité dont il l'honore, les mystères et les secrets qu'il lui révèle, les apparitions des Esprits bienheureux.

« Celui, dit-il, qui connaît Dieu de la sorte, acquerra ensuite d'autres connaissances, et même des plus grands mystères; puisque plus son âme sera pure, et plus Dieu lui révélera des choses et lui découvrira ses secrets, parce qu'alors il le considérera comme son ami et comme il considère ceux dont le Sauveur dit dans l'Évangile : *Je ne vous nomme plus mes serviteurs,*

mais mes amis. Et ainsi il lui accordera, comme à un ami qui lui est très-cher, l'effet de ses demandes. Les Anges et tous les bienheureux Esprits qui sont dans le Ciel le chériront aussi, comme étant l'ami de leur Dieu et de leur maître ; ils satisferont à tous ses désirs, et on pourra dire de lui véritablement : *Que ni la mort, ni la vie, ni les Anges, ni les Principautés, ni les Puissances, ni aucune autre créature ne seront capables de le séparer de l'amour de Dieu, qui réside en Jésus-Christ.* »

On voit, dans ces paroles du Saint, clairement et solidement établi ce que les maîtres de la vie spirituelle des temps postérieurs ont dit plus en détail de l'oraison surnaturelle et des grâces extraordinaires dont Dieu a quelquefois favorisé ses serviteurs fidèles. De sorte que ceux qui osent contredire ces dons merveilleux dans les Saints nouveaux, comme si l'on n'en trouvait pas des exemples dans les anciens, font voir qu'ils n'ont ni lu les actes de ceux-ci avec attention, ni assez étudié leur doctrine spirituelle.

Pour revenir au discours du Saint, quoiqu'il fit grand cas de ces dons et de ces faveurs éminentes, il savait que ce n'est pas ce qu'il y a d'essentiel dans la pratique de la perfection ; et qu'on doit principalement s'attacher à bien renoncer de cœur et d'esprit à l'affection du monde et à l'amour de soi-même. C'est ce qui a fait le sujet du commencement de son entretien ; et il y revient encore pour mieux inculquer dans l'esprit de Rufin et de ses compagnons que c'est à cela qu'ils doivent s'attacher avec toute l'application possible. Il confirme sa doctrine par trois exemples de différents solitaires, qui tendent tous à prouver combien les vices sont dangereux, et surtout l'orgueil et la vaine gloire, et que l'humilité est le solide fondement sur lequel on doit établir son ouvrage spirituel.

Le premier exemple est celui d'un solitaire qui avait vécu dans une grande austérité, ne se nourrissait que du travail de ses mains, passait les jours et les nuits en oraison, et excellait en toute sorte de vertus ; mais, jetant trop légèrement ses regards sur ses progrès, il en conçut des sentiments de vanité et de confiance en ses propres forces ; le démon, le trouvant disposé à écouter

ses plus odieuses tentations, le fit tomber dans l'impureté ; après quoi cet infortuné, au lieu de recourir humblement à Dieu par la pénitence, se laissa aller au désespoir, quitta le désert, retourna dans le siècle, où il s'abandonna au libertinage avec tant de fureur et d'obstination qu'il évitait soigneusement la rencontre des gens de bien, de peur que quelqu'un, par ses salutaires avis, ne le retirât de l'abîme où il s'était volontairement précipité.

Le second exemple, bien différent de ce premier, est celui d'un pécheur, dont la vie était si criminelle qu'il passait pour le plus fameux libertin de toute la ville. La miséricorde de Dieu le toucha du désir de faire pénitence. Il se convertit et se retira dans un sépulcre, où il effaçait par ses austérités et des ruisseaux de larmes les péchés sans nombre qu'il avait commis. Les démons, enragés de voir en lui un si heureux changement, lui déclarèrent une cruelle guerre, non-seulement par de fortes tentations dont ils l'affligèrent, mais encore en le frappant impitoyablement, lui causant des douleurs inexprimables. Cependant il demeura ferme et inébranlable dans ses bonnes résolutions, et ce qui le soutint principalement fut la profondeur de son humilité et les vifs sentiments de componction qu'il entretenait toujours dans son âme. Il parvint par ce moyen à une si éminente vertu, que dans tout le pays on ne le regarda plus que comme un Ange, chacun disant, dans l'admiration où on était de sa piété, qu'un changement si extraordinaire ne pouvait être fait que par la main du Très-Haut. Son exemple fut même si puissant qu'il servit de modèle de conversion à plusieurs grands pécheurs, et d'autres qui, après avoir bien vécu, avaient eu le malheur de se pervertir et n'osaient plus, par désespoir, revenir de leur égarement, se relevèrent de leurs chutes.

Nous détaillerons ici toutes les circonstances du troisième exemple, parce qu'elles renferment un fond d'instruction très-utile et très-édifiant. « Un anachorète, dit le Saint, qui demeurait dans le lieu le plus reculé de ce désert, y avait passé plusieurs années dans une vie très-austère ; son âme se trouva parée des plus excellentes vertus et élevée au comble de la plus haute perfection que peut acquérir un solitaire. S'employant donc ainsi

tout entier au service de Dieu par les oraisons qu'il lui adressait et les hymnes qu'il chantait à sa louange, Dieu, pour commencer à le récompenser dès cette vie de sa fidélité, le déchargea du soin de sa nourriture, et y pourvut par sa providence, lui faisant trouver miraculeusement sur sa table un pain d'une bonté et d'une blancheur admirable. Il le favorisa aussi outre cela de révélations, et lui fit connaître plusieurs choses à venir. Mais ces faveurs signalées lui donnèrent quelques sentiments de vanité, comme si elles étaient dues à ses mérites, tandis qu'il ne les tenait que de la pure libéralité de Dieu ; il se laissa aller à un relâchement d'esprit, si petit néanmoins qu'il ne s'en aperçut pas d'abord, et passa ensuite dans une grande négligence, qui le rendit moins prompt à chanter des hymnes et plus paresseux à prier. De cette négligence, il vint à l'égarement des vaines pensées durant le chant des psaumes, et quelques-unes même déshonnêtes se glissèrent insensiblement dans les plus secrets replis de son cœur. Il ne laissait pourtant pas de s'acquitter de tous ses exercices : ce qui faisait qu'au dehors il paraissait toujours le même, le mal couvant dans son intérieur. Dans cette disposition, étant entré après les vêpres dans sa caverne, il trouva comme auparavant le pain envoyé du Ciel placé sur sa table, dont il se nourrit, sans toutefois penser à revenir de sa négligence, ni même faire réflexion au changement funeste qui se faisait en lui.

» Il se sentit ensuite piqué jusqu'au fond du cœur des aiguillons de la volupté, embrasé des flammes d'un amour profane et emporté du désir de retourner dans le monde. Il se fit pourtant violence ce jour-là, chanta des hymnes et fit ses prières à l'ordinaire, et lorsqu'il voulut entrer dans sa caverne pour y prendre sa nourriture, il trouva bien un pain sur sa table, mais il n'était pas si blanc que de coutume.

» Ce changement l'étonna, et le rendit triste. Il comprit que ce prodige était pour le punir de son relâchement. Trois jours après, la tentation revint et augmenta si fort, que son imagination lui représentant un mauvais objet d'une manière très-vive, il crut avoir véritablement consenti au mal. Il ne laissa pas

néanmoins de chanter des psaumes et de faire ses prières ordinaires, mais avec les yeux égarés et un esprit de trouble et d'inquiétude.

» Lorsqu'après vêpres il entra dans sa caverne pour manger, il trouva encore un pain sur sa table, mais très-sale, très-sec et comme rongé de tous côtés par les souris et par les chiens. Alors il commença à soupirer et à répandre des larmes, qui ne procédaient pas toutefois de telle sorte du cœur, ni en telle abondance, qu'elles pussent éteindre les flammes d'un si grand embrasement. Il mangea pourtant, mais non pas autant qu'il eût désiré, ni avec le même goût, et ses pensées se multipliant et assiégeant, pour ainsi dire, son imagination, comme une grêle de flèches qu'on décoche, il se leva la nuit, se mit en chemin pour s'en aller à la ville, déterminé d'abandonner le service de Dieu.

» Il en était encore bien loin, lorsque le jour parut, quoiqu'il eût déjà beaucoup marché; et se sentant brûlé par la chaleur et accablé de lassitude, après s'être tourné de tous côtés pour voir s'il n'y aurait point quelque monastère où il pût s'aller rafraîchir, il aperçut une cellule où des solitaires demeuraient, et y alla pour se reposer. Dès que ces serviteurs de Dieu le virent approcher, ils vinrent au-devant de lui, le reçurent comme s'ils avaient reçu un Ange, lui lavèrent les pieds, l'invitèrent à venir à l'oraison, lui préparèrent à manger, et s'acquittèrent envers lui de tous les devoirs de l'hospitalité que Jésus-Christ recommande

» Quand il eut mangé et se fut un peu reposé, ils le conjurèrent, comme un Père très-savant et très-spirituel, de leur faire quelque discours de piété pour leur servir d'instruction, et principalement de leur enseigner les moyens d'éviter les pièges du démon et de chasser de l'esprit les mauvaises pensées qu'il suggère quelquefois. Il se trouva par là engagé à leur parler de toutes ces choses, et les instruisit pleinement; mais tandis qu'il leur parlait, il fut touché de repentir de la démarche qu'il avait eu intention de faire, et rentrant en lui-même il se dit dans le fond de son cœur : « Puis-je donc oser enseigner aux autres les moyens de se garantir des artifices du démon, tandis que je me laisse séduire moi-même? et comment veux-je corriger les autres en

ne me corrigeant pas le premier ? Va, misérable, commence à pratiquer ce que tu enseignes. »

» En se faisant ce reproche intérieur, il sentit encore plus vivement le malheur qu'il avait eu de se laisser tromper ; ainsi, il dit adieu à ses bons solitaires, prit sa course vers le désert, où, étant rentré dans sa caverne, il se prosterna devant Dieu en oraison, et dit avec amertume de cœur : « Si le Seigneur ne fût venu à mon secours, mon âme était sur le point de se précipiter dans l'enfer. Peu s'en est fallu que je ne sois tombé dans toute sorte de crimes. Mais j'ai vu s'accomplir en moi ce que dit l'Écriture : *Le frère qui assiste son frère sera élevé comme une ville forte ; le frère qui assiste son frère sera comme une citadelle bien fortifiée : ses résolutions seront aussi fermes que les gonds des portes des villes*¹. »

» Voyant ensuite qu'il avait perdu par sa faute la nourriture céleste dont Dieu le favorisait auparavant, il passa le reste de sa vie dans la douleur et dans les larmes, et recommença à manger son pain avec travail et à la sueur de son front. Il s'enferma dans cette caverne et y demeura pleurant, soupirant et priant, jusqu'à ce qu'un Ange lui vint dire : « Le Seigneur a reçu votre pénitence, il vous sera encore favorable ; mais prenez garde à ne plus vous laisser tromper par la vanité, et lorsque les Frères que vous avez instruits viendront vous remercier et vous donner des bénédictions, ne refusez pas de les recevoir ; mais mangez avec eux, et rendez ensemble des actions de grâces à Dieu. »

Après que saint Jean eut raconté ces exemples, il dit à Rufin et à ses compagnons, que la conséquence qu'ils en devaient tirer était d'être bien persuadés que rien ne nous met tant en sûreté dans les dangers de cette vie que l'humilité, et que rien ne nous peut faire tomber plus dangereusement que l'orgueil. Il ajouta qu'on doit se tenir sur ses gardes, de peur que le démon ne nous tente par de vaines ou de mauvaises pensées, et qu'une des raisons pour lesquelles les solitaires ont coutume, quand quelqu'un vient les voir, de commencer par la prière, c'est afin

¹ Prov., II.

de dissiper, par l'invocation du nom de Dieu, les illusions du démon.

Il les entretint ainsi durant trois jours par ces discours et d'autres semblables, dont ils se sentirent fortement animés; et, lorsqu'ils lui demandèrent sa bénédiction en prenant congé de lui, il leur dit : « Allez en paix, mes enfants ; sachez qu'aujourd'hui sont arrivées à Alexandrie les nouvelles de la victoire que le religieux prince Théodose a remportée sur le tyran Eugène. Mais ce grand empereur mourra bientôt d'une mort naturelle. » Ce qu'ils surent, peu de jours après, être véritablement arrivé, ainsi qu'il l'avait prédit.

Quant à lui, il mourut bientôt après la visite de Rufin. Cet auteur dit qu'à quelques jours de là il apprit, par des Frères qui vinrent le trouver, que ce grand serviteur de Dieu était mort. Après avoir passé trois jours de suite sans se laisser voir à personne, il rendit son esprit à Dieu, tandis qu'il était en oraison.

On croit que ce fut en 396. On célèbre sa fête le 27 mars.

SAINT ISAAC DE CONSTANTINOPLE,

SOLITAIRE.

Saint Isaac est célèbre dans l'histoire ecclésiastique par une action d'éclat qu'il fit pour la défense de la foi orthodoxe du temps des ariens, et par la prison qu'il souffrit pour ce sujet : ce qui lui a fait donner chez les Grecs le titre de confesseur. Nous puiserons ce que nous en allons dire dans Théodoret et dans Sozomène, préférablement aux deux Vies que les continuateurs de Bollandus en ont données.

Les Goths que Valens, empereur arien, avait reçus dans la Thrace, et que ses généraux tenaient éloignés le plus qu'ils pouvaient au-delà du Danube, pour être mieux maîtres d'eux et du fleuve; les Goths, dis-je, se plaignant de quelques injustices que les Romains leur faisaient, leur déclarèrent la guerre, les battirent en plusieurs rencontres, et vinrent même jusqu'aux environs de Constantinople. C'était un effet visible de la colère de Dieu contre Valens, qui persécutait l'Eglise, et le comte Trajan, bon catholique, à qui il avait ôté le commandement de l'infan-

terie, parce qu'il avait perdu la bataille, le lui reprocha en lui disant : « Ce n'est pas moi, seigneur, qui ai été vaincu ; c'est vous-même qui avez livré la victoire aux barbares, et qui leur avez procuré le secours de Dieu en vous armant contre lui. Parce que vous lui avez fait la guerre, il s'est mis du côté des ennemis, et la victoire, qui le suit toujours, a été pour ceux dont il a pris le parti. »

Les affaires étant dans ce mauvais état, Valens voulut marcher en personne contre les barbares. Saint Isaac était alors dans le voisinage de Constantinople et y vivait en solitude. Son historien, cité par les Bollandistes, dit qu'il avait embrassé, dès sa jeunesse, cette profession en Orient, et qu'il s'était rendu dans la ville impériale par une inspiration divine. Lors donc que ce prince sortait de la ville, Isaac vint au-devant de lui et lui dit : « Où allez-vous, seigneur, vous qui avez fait la guerre contre Dieu et qui êtes abandonné de son secours ; c'est lui qui a soulevé les barbares contre vous, parce que vous avez armé contre lui les langues de beaucoup de blasphémateurs, et que vous avez chassé des maisons sacrées ceux qui chantaient ses louanges. Cessez de lui faire la guerre, et il fera cesser celle qu'on vous fait ; rendez aux troupeaux leurs saints pasteurs, et vous remporterez la victoire sans aucune peine. Que si vous donnez la bataille sans l'avoir fait, vous apprendrez combien *il est dur de regimber contre l'aiguillon*, car vous perdrez votre armée et vous n'en reviendrez pas. » — « Je reviendrai, dit Valens en colère, et je te ferai mourir comme tu le mérites par ta fausse prédiction. » — « Oui, répliqua le Saint avec intrépidité, faites-moi mourir si tout ce que je vous dis ne se trouve pas véritable. »

L'empereur commanda qu'on le gardât en prison jusqu'à son retour, mais sa prédiction ne se vérifia que trop. On sait que Valens perdit la bataille et qu'il fut brûlé dans une cabane où il s'était caché pour se dérober aux barbares qui poursuivaient son armée. Théophane, Zonare et Cédreus disent qu'Isaac connut dans sa prison la mort tragique de ce prince au moment qu'elle arriva.

Il est dit dans les *Vies des Bollandistes* que la mort de Valens

ayant rendu la liberté au Saint, Théodose le Grand, qui prit le gouvernement de l'empire et qu'on informa de sa prédiction, lui donna de grandes marques d'estime et d'affection; qu'Isaac voulait retourner à sa première solitude d'Orient; mais qu'on lui bâtit une cellule auprès de la ville, où plusieurs, attirés par ses instructions et ses prodiges, se rendirent ses disciples; de sorte qu'il bâtit un monastère, qui devint ensuite le chef de tous ceux de Constantinople.

Isaac étant près de mourir, rassembla tous ses disciples, auxquels, après avoir donné ses derniers avis, il désigna saint Dalmace pour son successeur. On l'enterra dans une église de Saint-Étienne, bâtie près de son monastère par Aurélien; et on le transféra ensuite dans celle de Tous-les-Saints sous l'empereur Léon le Sage.

(MARIN.)

SAINTE ÉLIE ET SES COMPAGNONS,

MARTYRS EN PERSE.

En l'an 327, la dix-huitième année du règne sanglant de Sapor II, roi de Perse, Élie, qui menait la vie chrétienne dans ce royaume plein de dangers, fut arrêté avec huit autres fidèles, Zanitas, Habibe, Lazare, Marès, Sembaitas, Marotas, Sabas et Narsès. Encouragés par l'Esprit-Saint, qui leur envoya deux autres Chrétiens perses, Jonas et Birch-Jésus (qu'on retrouvera le 29 mars), les neuf témoins de Jésus-Christ qu'on vénère aujourd'hui souffrirent sans trembler un horrible martyre. Leurs saintes reliques furent sauvées et conservées par les deux Chrétiens qui les avaient aidés de leurs prières.

SAINTE LYDIE, SAINT PHILÉTAS, SAINT MACÉDONE ET SAINT THÉOPRÉPIDE,

AVEC SAINT AMPHILOQUE ET SAINT CRONIDAS,

MARTYRS.

Les historiens font assez de cas de l'empereur Adrien, parce qu'il était philosophe, qu'il faisait de petits vers et qu'il avait les mœurs très-relâchées; mais sa philosophie n'allait pas jusqu'à

tolérer les Chrétiens. Ses représentants les persécutaient librement. En Illyrie, on arrêta comme Chrétien saint Philétas, quoiqu'il fût sénateur, et sa généreuse femme Lydie, ainsi que leurs enfants, qui étaient adultes, et on les somma de sacrifier aux dieux de l'empereur.

La généreuse Lydie, qui savait que l'Église naissante avait eu déjà des Martyrs, se réjouit d'être appelée à témoigner. On l'enferma avec son époux et ses deux fils dans un cachot. Ils rendirent grâces à Jésus-Christ qui soutenait leur courage. Le lendemain, Cronidas, préfet de la garde, et Amphiloque, chef de la milice, eurent ordre du proconsul d'interroger les Chrétiens et de les mettre à mort s'ils ne sacrifiaient pas aux dieux de l'empire.

Lydie ne témoignait que des sentiments de joie, en songeant que les personnes qui lui étaient les plus chères allaient recevoir avec elle les palmes du triomphe. On la conduisit bientôt avec son époux et ses deux fils, Macédone et Théoprépide, devant le juge. Elle déclara avec fermeté qu'elle était Chrétienne. Comme elle, son époux et ses deux fils rejetèrent avec indignation les propositions qu'on leur fit de brûler de l'encens sur les autels des idoles, et le juge livra Philétas, Théoprépide et Macédone aux tortionnaires.

Les supplices n'ébranlèrent pas leur constance. Ils moururent entre les mains de leurs bourreaux.

Lydie, que la barbarie des tyrans avait condamnée à être témoin de leurs souffrances, leur représentait qu'après un moment de douleurs ils allaient entrer dans l'éternité bienheureuse, et ils expiraient en prononçant le saint nom de Jésus.

Alors elle présenta elle-même sa tête aux bourreaux ; elle reçut avec un visage serein le coup mortel, et remit son âme pure au Dieu pour qui elle avait combattu.

Aussitôt les deux officiers qui avaient amené au juge les quatre Martyrs, frappés de leur constance, s'écrièrent : « Jésus seul est le vrai Dieu. »

Une grâce subite les avait éclairés. Ils se proclamèrent Chrétiens.

Le juge furieux leur demanda s'ils étaient devenus fous ; ils

se déclarèrent une seconde fois Chrétiens et demandèrent le bonheur de suivre les quatre témoins de Jésus-Christ. Le juge ordonna aussitôt de mettre à mort Amphiloque et Cronidas, et ces deux élus de Dieu sont honorés avec sainte Lydie, saint Philétas et leurs heureux enfants, dont le courage les avait convertis.

SAINTE AUGUSTA,

VIERGE ET MARTYRE.

La vierge Augusta, fille du gouverneur du Frioul, au temps de la persécution de Dioclétien, avait été instruite, à l'insu de son père, dans la religion chrétienne. Elle avait reçu le Baptême, et elle allait en secret aux sanctuaires où les Chrétiens adoraient leur Dieu ; elle voulait de tout son cœur se consacrer à lui. C'était dans la ville de Cénéda.

Or, quand son père, qui était plongé dans les tristes limbes du paganisme, découvrit ce qu'on lui cachait si prudemment, il devint furieux. Mais, considérant que sa fille, dont il admirait les vertus, n'était déjà plus un enfant, car il songeait à lui donner un époux, il jugea prudent de n'employer, pour la séparer des Chrétiens, que la persuasion et les gracieuses promesses.

Il trouva sa fille soumise en tout, excepté sa foi chrétienne, dans laquelle elle était complètement affermie.

Peu à peu, des séductions son père passa aux menaces. Augusta en pleurs le pria de la laisser adorer son Dieu, qui était le vrai Dieu et qui ordonnait aux enfants d'honorer et d'aimer leur père et mère.

On croit qu'elle avait perdu la sienne.

Lorsque le père reconnut que ni par promesses ni par menaces il n'obtenait rien, il en devint frénétique. Il ordonna à ses serviteurs d'abaisser deux branches fortes d'un arbre, d'y attacher sa fille par les deux bras, puis de laisser les deux branches se relever. Elle se trouva ainsi en l'air, les deux bras en croix. On alluma un grand feu au-dessous d'elle, mais ce feu ne l'atteignit pas. L'abominable père chercha un instrument en usage alors contre les Chrétiens inflexibles. C'était une roue hérissée de

lames aiguës, avec laquelle il voulait qu'elle fût déchirée. Mais il se trouva que les lames se détachèrent, et on crut que l'Ange gardien de la jeune Martyre voulait par ce prodige la protéger. Le cruel père, hors de lui, ordonna à ses esclaves de couper la tête de sa fille, qui conquist ainsi les palmes immortelles.

Le corps et la tête d'Augusta furent enlevés par les Chrétiens et enterrés à Serravalle. Quand la paix fut rendue à l'Église, un sanctuaire recueillit les reliques de sainte Augusta et fut mis sous son patronage ; plusieurs miracles en ont fait un pèlerinage.

Sainte Augusta mourut le 27 mars, mais on ignore en quelle année.

SAINT LOARNE,

ÉVÊQUE.

Né au commencement du v^e siècle, dans la Petite-Bretagne, du roi Conan-Mériadec et de sainte Darerque, il fut élevé avec un soin qui donna l'essor à ses talents et à ses vertus.

A tous les avantages du temps, qu'il aimait à multiplier pour ses concitoyens, il s'attachait à joindre les biens de l'avenir. Ses conseils, ses exemples, tout portait les cœurs au Ciel.

Un tel ami de Dieu et des hommes dut paraître indispensable à saint Patrice, allant conquérir de vastes contrées à la vérité et à la vertu. Loarne accepta le bonheur d'étendre son zèle au-delà des mers. L'Irlande le vit partager les pieux travaux de son principal Apôtre. Il suffit à une foule d'emplois qui semblaient réclamer plusieurs personnes. Instituteur, il civilisait les peuples ; abbé, il dirigeait ses coopérateurs et une foule de fidèles dans la perfection ; évêque, il gouvernait un vaste diocèse voisin de Dorva.

On avait en lui une confiance qui allait jusqu'à espérer des miracles. Ainsi des enfants ayant laissé tomber l'instrument de leur jeu, par une fente, dans le tombeau de saint Patrice, un d'eux y plongea la main, pour retirer l'objet qu'ils regrettaient. Mais en vain il essaya de retirer cette main peu respectueuse. En vain ses camarades tentèrent de le débarrasser. Ils prirent le parti d'envoyer demander le secours de Loarne. Le saint Prélat vint, et d'un mot obtint la liberté du jeune captif.

Pour prévenir tout autre accident de ce genre, il eut soin de faire élever un temple sur le sépulcre du Saint, dont la tombe fut dès lors plus vénérée.

Loarne couronna une vie pleine de bonnes œuvres par une mort édifiante, vers l'an 472.

SAINT DOMINIQUE ET SAINT VÉDULPHE,

EVÊQUES DE CAMBRAI ET D'ARRAS.

Le nom d'un Saint ne doit jamais être omis dans les annales d'une Église, quand l'historien n'aurait que sa seule existence à constater, et ne découvrirait, en feuilletant les plus anciens monuments, aucune trace de ses œuvres. La vénération continue des peuples supplée alors à l'insuffisance des témoignages écrits. C'est ce qui nous détermine à placer ici, à leur rang, les deux saints évêques Dominique et Védulphe, dont la vie est entièrement ignorée. Voici ce qu'on trouve dans différents auteurs et particulièrement dans le *Gallia christiana*¹.

Saint Dominique succéda à saint Vaast, auprès duquel il remplissait les fonctions de vicaire; ce titre seul fait suffisamment son éloge, et nous indique qu'il dut à ses qualités et à ses vertus d'être choisi pour remplacer cet illustre et saint Pontife. Son épiscopat dura douze ou treize ans.

Saint Védulphe, qui le remplaça vers l'an 545, transféra son siège d'Arras à Cambrai, peut-être parce que cette ville, depuis le passage des barbares, avait perdu de son importance et de sa population, ou bien parce que Cambrai était un peu plus rapproché du centre de ces deux vastes diocèses. On ne peut faire que des conjectures sur ce point. Saint Védulphe mourut vers l'an 580, et eut pour successeur l'illustre saint Géri. (DESTOMBES.)

SAINT RUPERT OU ROBERT,

EVÊQUE DE WORMS, PUIS DE SALTZBOURG.

Rupert ou Robert, fils d'un seigneur franc, de race royale, eut le bonheur d'entrer dans la vie avec un cœur chrétien. Ne faisant cas que de la noblesse qu'il avait reçue dans son Baptême,

¹ Tome I, page 4.

il se dévoua à Dieu dès ses premiers jours. Doux, bon, modéré, docile, il montra un excellent fond de piété, un amour ardent pour la justice et une sagesse précoce. Il vivait au **VII^e** siècle.

En arrivant à l'âge où l'enfant devient homme, ceux qui le connaissaient présagèrent vite qu'il ferait honneur à l'Église. Les suffrages l'élevèrent sur la chaire épiscopale de Worms. Il avait reçu dans ses études toutes les connaissances qui pouvaient faire briller sa piété et ses vertus. Mais le troupeau qu'il avait à conduire se trouvait bien petit au milieu d'une ville qui n'était pas encore purgée de l'idolâtrie. Aussi, quoiqu'il se rendit le père de son peuple, qu'il s'épuisât à l'éclairer, qu'il s'appauvrit en se dépouillant de tout pour les pauvres, qu'il montrât à tous par ses exemples le chemin du Ciel, qu'il fût l'admiration des provinces voisines, les infidèles le chassèrent de leur ville.

Alors il fit le pèlerinage de Rome, visita les saints Lieux et se tint disposé à se rendre aux contrées où Dieu l'appellerait.

Deux ans après son expulsion, Théodon, duc de Bavière, sous le règne de Childebert, roi d'Austrasie, étant instruit de la sainteté de Robert, lui envoya des députés choisis entre les principaux seigneurs de la cour, qui le supplièrent d'apporter dans ce pays, presque retombé dans l'idolâtrie, les lumières de l'Évangile.

Le Saint crut entendre la voix de Dieu qui l'appelait en Bavière, et pour ne pas rendre inutiles de si belles dispositions, il envoya quelques-uns de ses prêtres avec les députés, et les suivit bientôt après. Il fut reçu à Ratisbonne par le prince Théodon et les seigneurs de sa cour, comme saint Pierre l'avait été à Césarée par le centenier Corneille et ceux de sa compagnie. Il trouva que Dieu, par sa grâce, avait prévenu et préparé les cœurs pour recevoir la semence de la foi, que les hérésies et les superstitions survenues après la prédication de l'Évangile y avaient étouffées, et qu'il s'était servi du ministère de la princesse Ragintrade, fille du feu duc Théodebert et sœur de Théodon, que son père avait laissée élever dans la piété chrétienne.

Après avoir instruit la noblesse et le peuple du pays, tant par lui-même que par les prêtres qu'il avait amenés dans cette ample moisson, il indiqua un jeûne général, et baptisa Théodon, les

seigneurs du pays, les officiers et une multitude incroyable de Bava-rois et d'Esclavons, ou d'autres peuples voisins, qui suivirent l'exemple ou l'autorité du duc de Bavière.

Ces succès lui firent continuer avec courage les fonctions apostoliques, et il confirma ses prédications par divers miracles, qui contribuèrent merveilleusement à faire revivre dans ces provinces la foi chrétienne, presque entièrement morte, depuis plus de deux cents ans que l'Apôtre saint Séverin avait commencé à l'y planter. Il acquit à Jésus-Christ de nouveaux peuples : c'étaient les enfants de ces barbares que saint Séverin avait prédit en mourant, qui devaient s'emparer des pays de Norique et de Rhétie.

Ce fut dans l'ancienne ville de Juvave, qu'on robatissait sous le nom de Saltzbourg, qu'il établit son siège épiscopal, devenu bientôt métropolitain.

Le duc Théodon ne se contenta pas d'appuyer le Saint de toute son autorité : il lui donna les moyens de bâtir des églises et des monastères.

Après la mort de ce prince, son fils, que quelques-uns appellent Diotpert ou Théodebert, se rendit l'héritier de sa piété et de son zèle, et seconda merveilleusement les intentions et les soins du nouvel Apôtre. C'est ce qui ne servit qu'à multiplier les travaux de Rupert, qui, voyant que la moisson croissait de jour en jour, alla chercher des ouvriers évangéliques dans son pays, c'est-à-dire dans l'Austrasie, région des anciens Vangions et Némètes, et non pas dans l'Irlande, comme plusieurs l'ont cru.

Il amena à Saltzbourg douze excellents missionnaires des quartiers du haut Rhin, avec sa nièce sainte Erentrude, vierge consacrée à Dieu, pour laquelle il bâtit un monastère, dont elle fut abbesse, et où elle se sanctifia dans la conduite d'un grand nombre de religieuses. Notre Saint travailla encore longtemps depuis, et acheva heureusement sa course après avoir tout sacrifié pour le service de son divin Maître. Il en alla recevoir la récompense dans l'éternité le 27 mars de l'an 718, qui était un dimanche. Dieu rendit sa mémoire glorieuse sur la terre par l'éclat des miracles et des grâces que l'on obtenait par son intercession. Il fut enterré dans l'église qu'il avait construite à Saltz-

bourg et dédiée sous le nom de saint Pierre. Son culte, étant devenu public, s'étendit principalement dans la Bavière et dans l'Autriche, où il devint très-célèbre.

SAINT ADALPRET,

ÉVÊQUE DE TRENTE, MARTYR.

Ce saint Prélat florissait sur le siège de Trente au milieu du ^{xii}^e siècle. Mais comme il luttait contre le mal avec une généreuse ardeur, il se fit des ennemis. L'un de ses diocésains, qui l'avait pris en haine, le tua d'un coup de lance le 27 mars de l'an 1181.

Le Tyrol l'honore comme Martyr.

LE BIENHEUREUX PÈLERIN DE FALLÉRONÉ,

FRÈRE-MINEUR.

Le Bienheureux Pèlerin de Falléroné étudiait à Bologne lorsque saint François vint y prêcher. Il fut si touché de ses sermons qu'il lui demanda la grâce d'être reçu dans son Ordre. Après qu'il fut revêtu de l'habit, le saint Patriarche lui dit qu'il marcherait par la voie sûre de l'humilité, et cette prédiction s'est accomplie dans toute son étendue. Jamais homme ne fut plus humble que Pèlerin, et quoiqu'il eût fait de bonnes études avant d'entrer en religion et qu'il fût savant dans le droit civil et canonique, il voulut néanmoins demeurer dans l'état de Frère lai.

Le désir de répandre son sang pour la foi le porta à aller à Jérusalem. Il visita les saints Lieux que Jésus-Christ a consacrés par sa présence et par sa mort, et n'ayant pu obtenir ce qu'il souhaitait, il revint en Italie, où il mena une vie très-retirée, ne conversant avec personne, sans une extrême nécessité. Si quelqu'un blâmait son éloignement pour les hommes, comme l'effet d'une humeur atrabilaire, il répondait que Jésus-Christ ne se trouvait ni parmi ses parents, ni parmi ceux de sa connaissance.

Il était parvenu à un si haut degré de vertu, que le Bienheureux Bernard de Quintavalle assurait de lui qu'il était un des plus parfaits qui fût au monde, et que, quoiqu'il fût encore sur la terre, sa conversation était déjà dans le Ciel.

Après avoir opéré des prodiges, qu'il a plu à Dieu de continuer

depuis qu'il l'a appelé à lui, Pèlerin mourut plein de mérites, en l'an 1221. Quelques siècles après, lorsqu'on ouvrit sa sépulture, son corps fut trouvé sans aucune tache de corruption, et c'est en cet état qu'il repose au couvent de Saint-Séverin (San-Severino), dans la Marche d'Ancône.

LE PROPHÈTE ANANIAS OU HANANI.

L'Église grecque honore le 27 mars le Prophète Ananias ou Hanani. Il vivait du temps d'Asa, roi de Juda, à qui il reprocha, au nom du Seigneur, d'avoir attiré les Syriens armés sur les terres du royaume d'Israël. Asa le fit mettre en prison.

Hanani avait un fils nommé Jéhu, prophète aussi. Dix ans après la mission d'Ananias ou Hanani, Jéhu fut envoyé à Baasa, roi d'Israël, à qui il annonça, pour son idolâtrie, la ruine de sa maison. Baasa, au lieu de rentrer en lui-même, fit tuer Jéhu. Puis lui-même mourut peu après ; son fils Éla, qui lui succédait, fut tué après deux ans de règne par Zambri, qui extermina toute la famille de Baasa.

MÉMOIRE DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE.

A Verviers, dans l'église des Récollets, on voit avec étonnement la croix de l'ordre de la Légion-d'Honneur orner l'image de la sainte Vierge-Noire, patronne de l'église. Cette croix d'honneur a été offerte à la très-sainte Vierge en exécution d'un vœu fait en Algérie par un brave chef de bataillon, M. D..., natif de Verviers. Cet officier, après avoir combattu à outrance et corps à corps avec l'ennemi, se vit tout-à-coup en très-grand danger. Les Arabes s'étaient emparés de sa personne, et déjà ils supputaient le prix que sa tête allait leur valoir. En ce moment suprême, le prisonnier pensa à la Vierge-Noire de Verviers, et lui promit, si elle voulait lui prêter aide et assistance pour le délivrer, de se rendre à Verviers et de lui offrir le signe de l'honneur que lui avait valu sa bravoure... Le vœu a été rempli fidèlement, en reconnaissance de la protection signalée par laquelle la très-sainte Vierge le tira de ce danger.

MARTYROLOGE ROMAIN¹.

A Drisipare, en Pannonie, saint Alexandre, soldat, qui, après avoir soutenu de rudes combats pour Jésus-Christ et fait de nombreux miracles, eut la tête tranchée, et accomplit ainsi son martyre, sous l'empereur Maximien.

Le même jour, saint Philet, sénateur, sainte Lydie, sa femme, et leurs enfants Macédone et Théoprépide, saint Amphiloque, chef de milice, et saint Cronidas, greffier, martyrisés pour avoir confessé Jésus-Christ.

En Perse, les saints Zanitas, Lazare, Marotas, Narsès et cinq autres, qui, ayant été cruellement massacrés sous Sapor, roi de Perse, méritèrent la palme du martyre.

A Saltzbourg, saint Rupert, évêque et confesseur, qui propagea admirablement l'Évangile en Bavière et en Autriche.

En Égypte, saint Jean, ermite, homme d'une grande sainteté, qui, favorisé des plus précieuses grâces de Dieu, et rempli de l'esprit de prophétie, prédit à l'empereur Théodose les victoires qu'il devait remporter sur les tyrans Eugène et Maxime.

Additions des autres martyrologes.

Saint Romesle, saint Acute, saint Pinnaire, saint Marule et leurs compagnons, martyrs en Afrique.

Sainte Matutina, martyre en Afrique, avec les précédents.

1

SEXTO KALENDAS APRILIS.

Driziparæ, in Pannonia, sancti Alexandri militis, qui, sub Maximiano imperatore, post multos pro Christo agones superatos, multaque miracula edita, martyrium capitis abscissione complevit. — Eodem die, sanctorum Phileti senatoris, Lydiæ uxoris, et filiorum Macedonis et Theoprepidis; itemque amphiloerii ducis et Cronidæ commentariensis, qui pro Christi confessione cæsi sunt. — In Perside, sanctorum martyrum Zanitæ, Lazari, Marotæ, Narsētis et aliorum quinque, qui, sub Sapore rege Persarum sævissime trucidati, martyrii palmam meruerunt. — Salisburgi, sancti Ruperti episcopi et confessoris, qui apud Bavaros et Noricos evangelium mirifice propagavit. — In Ægypto, sancti Joannis eremitæ, magnæ sanctitatis viri, qui inter cætera virtutum insignia etiam prophetico spiritu plenus, Theodosio imperatori victorias de tyranno Maximo et Eugenio prædixit.

Saint Victorin, martyr en 303, avec plusieurs autres, à Nicomédie, sous Dioclétien.

Saint Adalric, père de sainte Odile.

Sainte Honesta, sœur de deux Martyrs, honorée à Monchel, en Picardie.

Saint Paul ,évêque de Corinthe vers l'an 880.

Saint Jean le Martyr, qui souffrit en Perse avec trois cent quarante six autres Chrétiens.

Le Vénérable dom Philippe-François, Bénédictin, mort en odeur de sainteté le 27 mars 1637. La Vénérable Jacqueline de Blémur a écrit sa Vie.

Le Bienheureux Eustache, religieux de Cluny, très-dévoué à Marie, mort en odeur de sainteté.

Saint Cyrique, ermite en Thrace.

Saint Matthieu, martyr à Beauvais.

Saint Romule, abbé à Sens.

Martyrologe de la dernière persécution.

Pierre-Auguste Gallot, prêtre de la cathédrale de Lisieux, pour refus du serment à la constitution civile du clergé, condamné à mort comme prêtre réfractaire par le tribunal criminel du Calvados, le 26 mars 1794, exécuté à Caen le lendemain 27.

Ganault (prénoms ignorés), chanoine de la cathédrale d'Angers, pour le même refus de serment, emmené à Nantes, jeté au fond de cale de la galiote hollandaise, mort là de la faim, du froid et de la peste, le 27 mars 1794.

VINGT-HUITIÈME JOUR DE MARS.

Saint Sixte III, pape. — Le Bienheureux Martin IV, pape. — Saint Étienne Harding, troisième abbé de Clteaux. — Saint Alexandre, saint Prisque et saint Malc, martyrs. — Saint Basile, évêque d'Amasée, martyr. — Saint Évémère, évêque de Nantes. — Saint Gontran, roi de Bourgogne. — Sainte Gundelinde et sainte Eimhilde, abbesses. — Le Bienheureux Tutilon. — Le Bienheureux Humbert, comte de Savoie. — Saint Guillaume Tempier, évêque de Poitiers. — La Bienheureuse Jutta, du Tiers-Ordre de Saint-François. — Le Bienheureux François de Mayronis, Frère-Mineur. — La Bienheureuse Jeanne Marie de Maillé. — Le Vénérable Guillaume, Prémontré. — La Vénérable Agnès du Catillon. — La Vénérable Mère Anne Vial, carmélite. — Mémoire de la très-sainte Vierge. — Martyrologe romain. — Additions des autres martyrologes. — Martyrologe de la dernière persécution.

SAINT SIXTE III,

PAPE.

Sixte n'était que simple prêtre de l'Église romaine, lorsque le saint Pape Zozime, en 418, condamna les erreurs des pélagiens. Ces hérétiques ayant publié frauduleusement en Afrique que Sixte était des leurs, cherchant ainsi à s'appuyer de son nom, déjà célèbre, le Saint fut le premier qui leur dit publiquement anathème aussitôt que le Souverain-Pontife eut prononcé sa sentence.

La même année, saint Augustin lui écrivit deux lettres pour le féliciter de son zèle à défendre la doctrine catholique; il loue en même temps le traité que Sixte avait composé en faveur de la grâce de Jésus-Christ, que les pélagiens attaquaient.

L'an 432, Sixte succéda au saint Pape Célestin I^{er}. A peine fut-il placé sur la Chaire de saint Pierre qu'il écrivit à Nestorius, pour l'engager à recevoir les décisions du Concile d'Ephèse, qui avait condamné ses erreurs l'année précédente; mais cet hérésiarque ne voulut jamais se soumettre. Sixte eut la consolation de réconcilier les Orientaux et saint Cyrille. Il donna de grandes louanges à l'humilité et aux dispositions pacifiques du Patriarche

d'Alexandrie. La primauté du Pape est clairement établie dans ses lettres aux Évêques d'Orient. Il y est dit que le Souverain Pontife est chargé du soin de toutes les Églises du monde, et que l'on ne peut sans crime abandonner la foi de l'Église apostolique et romaine, où saint Pierre ne cesse d'enseigner, par ses successeurs, ce qu'il avait appris de Jésus-Christ,

Quelque temps après, le saint Pape fut accusé effrontément d'un grand crime, du crime d'adultère, par un personnage nommé Anicius Bassus. Indigné, il convoqua sur-le-champ un Concile, où se réunirent cinquante-sept Évêques, qui ne consentirent à juger que sur les instances du saint Pontife. Son innocence fut clairement et pleinement reconnue, et le calomniateur, condamné à une pénitence perpétuelle, fut en outre banni des États romains. Ce misérable mourut trois mois après dans un marécage, où, comme personne ne voulait lui rendre la sépulture, ce fut le Pape Sixte lui-même qui l'ensevelit et fit ses funérailles.

Ce grand Pape restaura beaucoup d'églises, entre autres celle de Sainte-Marie-Majeure; il fit déposer Julien, évêque d'Éclane, qui outrait encore l'hérésie de Pélagé. Il découvrit dans Rome beaucoup de pélagiens, qu'il fit rentrer dans le sein de l'Église, puissamment secondé par son diacre Léon, qui allait lui succéder et devenir Léon le Grand.

Saint Sixte III mourut en l'an 440, après un peu plus de huit ans de pontificat; il fut enterré le 28 mars, dans la grotte de Saint-Laurent.

LE BIENHEUREUX MARTIN IV,

PAPE.

Simon de Brie, ainsi nommé avant son exaltation au pontificat, était d'une illustre famille de France; ils avait été légat et avait aussi travaillé à la réforme du clergé, étant cardinal du titre de Sainte-Cécile. Il fut élu Pape le 22 février 1281, et partit incontinent de Viterbe pour se rendre à Orviette, où il fut exalté le 23 avril suivant. Il prit le nom de Martin, parce qu'il avait été chanoine et trésorier du chapitre de Saint-Martin de Tours.

Il méritait l'éminente dignité à laquelle il fut élevé, moins encore par sa naissance que par ses talents et ses vertus, parmi lesquelles on peut compter sa générosité, son expérience, sa droiture dans les affaires, et sa libéralité envers les pauvres. La noblesse indigente et honnête trouvait en lui un consolateur discret, qui, par sa manière de donner, épargnait la honte de recevoir.

A peine était-il sur le siège pontifical que les Archevêques de Reims, de Rouen et de Sens lui envoyèrent par députations demander la canonisation de saint Louis, le plus saint des rois de la France, dont les miracles authentiques manifestaient la béatitude.

Il répondit à ces Prélats qu'il avait pour cette grande affaire le même empressement qu'eux; mais qu'il était de la gloire du saint roi et de la prudence du Saint-Siège, de faire de nouvelles informations.

En conséquence, il chargea l'Archevêque de Rouen et les Evêques d'Auxerre et de Spolète, de poursuivre les enquêtes commencées sous ses prédécesseurs. Sa canonisation fut terminée par Boniface VIII.

Après avoir tenu le Saint-Siège quatre ans un mois et sept jours, Martin IV mourut le 28 mars 1285, à Pérouse, d'une fièvre lente, qui le mina insensiblement.

Il avait toujours montré une singulière affection pour les religieux de l'Ordre de Saint-François, et il finit sa vie en leur en donnant une preuve convaincante : il voulut être enseveli dans leur habit et être inhumé dans l'église de leur couvent d'Assise, aux termes de son testament, dont l'exécuteur, le Cardinal Jacques Sabelli, fut son successeur, sous le nom d'Honorius IV.

Lorsqu'on répara l'église d'Assise, quelques années après la mort du Bienheureux Martin, on trouva le corps de ce saint Pape sans aucune marque de corruption, et l'habit de Frère-Mineur qui l'ensevelissait parfaitement conservé. Les Pérusiens et d'autres peuples d'Italie, témoins des merveilles qui s'opèrent à son tombeau, le révérent comme Saint.

SAINT ÉTIENNE HARDING,

TROISIÈME ABBÉ DE CITEAUX.

Saint Étienne, qui devait fonder le grand Ordre de Cîteaux, si cher à l'Église, et être le Père de cet admirable docteur saint Bernard, était Anglais de nation, probablement de race saxonne, ainsi que l'indique le nom de sa famille, qui était Harding. L'Angleterre avait envoyé déjà en Allemagne et en France un grand nombre d'Apôtres, dont le plus célèbre fut saint Boniface. Dieu daigne rendre à ses enfants égarés la foi qu'ils ont prêchée à nos pères !

Saint Étienne fut élevé au monastère de Sherborne, de l'Ordre de Saint-Benoît. Il y passa une partie de sa jeunesse et alla ensuite étudier en Écosse, puis à Paris. De cette ville, il se rendit en pèlerinage à Rome, au tombeau des saints Apôtres, et comme il revenait à son monastère de Sherborne, repassant par la France, il reçut un soir l'hospitalité au couvent de Molesme, situé dans une épaisse forêt du diocèse de Langres. « On pouvait à peine l'appeler monastère, dit un illustre protestant, aujourd'hui rentré dans le sein de l'Église, car c'était une réunion de huttes, construites par les moines eux-mêmes, avec des branchages qu'ils avaient coupés de leurs propres mains. Ces huttes se groupaient autour d'un petit oratoire de bois ; et autour de cette poignée de cellules, qui ressemblaient bien plutôt à un camp qu'à une habitation stable, régnait une clairière pratiquée par les moines dans la forêt, et dont la propriété leur avait été cédée par un baron du voisinage. Les Frères n'avaient d'autres moyens de subsistance que le produit de ce terrain, qu'ils cultivaient de leurs mains et dont ils dépendaient aussi absolument que le plus pauvre serf qui gagnait sa vie à la sueur de son front. Cependant parmi cette communauté si pauvre se voyaient des hommes de grande naissance et de hautes facultés.

Voici quelle avait été l'origine de ce monastère, dont la pauvreté contrastait si fort avec la richesse des abbayes de ce temps.

Deux nobles chevaliers, allant à un tournoi, passaient dans la forêt de Colan, peu éloignée de celle de Molesme. Ils étaient

frères, et à tous deux le démon inspira, dans cette solitude, la pensée de tuer son frère pour s'emparer de son héritage. Ils y résistèrent tous deux, mais non sans combat, et en repassant par la forêt ils allèrent se confesser de cette pensée homicide à un saint prêtre qui l'habitait. S'étant alors communiqué leur tentation, frappés d'horreur à la vue des crimes où pouvait conduire l'amour du monde et de ses richesses, ils résolurent d'y renoncer pour toujours et de vivre en ermites dans cette forêt. D'autres seigneurs, leurs amis, se réunirent à eux; ils embrasèrent alors la règle de Saint-Benoît, et demandèrent pour abbé saint Robert, qui était d'une noble famille de Champagne et prieur de Saint-Ayoul. Saint Robert, sur un ordre du Pape, accepta la charge de fonder et de diriger ce nouveau monastère, qu'il établit dans la forêt de Molesme, le 20 février de l'an 1075.

Au tombeau des saints Apôtres, saint Étienne avait demandé à Dieu la grâce de le servir toute sa vie dans la pauvreté et la rigueur de la règle primitive de saint Benoît. En entrant dans le monastère de Molesme, il reconnut que Dieu avait exaucé sa prière et l'avait conduit là où il pouvait vivre selon ses désirs. Il se sépara donc, non sans regret, du clerc qui l'avait accompagné dans son pèlerinage, lui disant qu'il avait trouvé le lieu de son repos; et renonçant à sa patrie, au monastère de Sherborne, où s'était écoulée son enfance, il se réunit aux pauvres moines de Molesme.

Ils étaient pauvres, en effet, et si pauvres, que le pain manquait souvent au monastère. Les Frères ne vivaient que du travail de leurs mains, et quand la récolte était moins abondante que de coutume, il fallait qu'on ajoutât encore aux jeûnes ordinaires du couvent. Perdus dans les profondeurs de la forêt, ils étaient inconnus au monde et recevaient peu d'aumônes. Un jour qu'il ne restait plus de provisions que pour deux ou trois repas, saint Robert appela quelques Frères : il lui était venu en pensée ce passage d'Isaïe : *Vous qui n'avez point d'argent, hâtez-vous, venez et achetez.* Ils les envoya donc à Troyes, qui était plus rapprochée de Molesme que Langres, leur ville épiscopale, et leur ordonna d'y acheter des vivres, encore qu'il n'eût point d'argent

à leur donner. Les bons Frères partirent sur sa parole. Comme ils entraient à Troyes, le peuple, étonné de leur habit grossier, de leurs pieds nus, de leur visage exténué par les travaux et par le jeûne, s'assembla sur leur passage. Le bruit de leur arrivée alla jusqu'à l'Évêque, qui les fit appeler. Or, l'Évêque avait autrefois reçu l'hospitalité à Molesme et partagé le pauvre pain de la communauté. En les voyant il reconnut ses hôtes, s'enquit du motif de leur voyage, fit charger un charriot de vivres et de vêtements et les renvoya après les avoir dépouillés de leurs vieux haillons.

De ce jour la charité publique suffit abondamment aux besoins de Molesme; mais avec la pauvreté la vertu décroissait au couvent. Les Frères, recevant de riches aumônes, voulurent être vêtus et nourris comme les autres religieux de leur temps. On abandonna le travail des mains, la règle se relâcha. En vain saint Robert voulut-il la maintenir dans sa rigueur primitive, ses moines se révoltèrent, et il fut forcé de les abandonner. Le prieur, saint Albéric, qui voulut marcher sur ses traces, fut cruellement battu et mis en prison : il quitta aussi le monastère ; et saint Étienne, qui l'avait aidé dans sa résistance au relâchement, le suivit avec deux ou trois religieux. Ils se retirèrent dans un lieu solitaire appelé Viviers, à quatre lieues de Molesme.

Cependant, après le départ de saint Robert, de saint Albéric et de saint Étienne, la renommée du monastère était tombée : les aumônes devenaient rares. Les moines se résolurent donc à rappeler leur abbé ; ils sollicitèrent un ordre du Pape pour le forcer de reprendre son autorité. Saint Robert se soumit en effet, et avec lui rentrèrent saint Albéric et saint Étienne. Ils espéraient pouvoir rétablir la règle dans toute la ferveur première ; mais leurs efforts furent vains encore une fois : le relâchement prévalut. Cette tiédeur désolait le cœur de saint Étienne. Il ne pouvait entendre lire chaque matin la règle de saint Benoît sans verser des larmes. Il résolut enfin de se séparer pour toujours de ces moines infidèles, et de rendre à son Ordre la beauté des anciens jours.

Il en parla d'abord au prieur saint Albéric, qui approuva son dessein ; saint Robert aussi s'y associa, avec quelques autres re-

ligieux. Ils s'en allèrent donc tous à Lyon, au commencement de l'an 1098, et sollicitèrent du cardinal Hugues, légat du Pape et archevêque de cette ville, l'autorisation de quitter leur couvent et d'en fonder un autre, où la règle serait strictement observée. Le Cardinal légat avait été l'ami de saint Grégoire VII, et l'avait aidé dans ses grands desseins de réforme; il venait de recevoir saint Anselme, qui voulait aussi restaurer l'Eglise d'Angleterre. Un tel homme devait applaudir à la pensée de saint Robert, de saint Albéric et de saint Étienne. Il les encouragea et leur donna l'autorisation nécessaire.

Ils dirent donc adieu à leurs Frères de Molesme, qui virent partir sans regret ces censeurs austères : ils étaient vingt et un religieux gagnés par la parole ardente de saint Étienne, et ils s'en allaient à la grâce de Dieu, emportant seulement un grand bréviaire, qu'ils devaient copier et rendre à la Saint-Jean, avec les ornements et les vases sacrés nécessaires au saint Sacrifice. Ils suivirent d'abord des sentiers déserts; arrivés dans la solitude de Cîteaux, une voix du Ciel leur commanda de s'y arrêter. Ils obtinrent ce lieu sauvage d'Eudes, duc de Bourgogne, et de Renaud, vicomte de Beaune. Eudes, que la sainteté de saint Anselme avait converti au moment même où il le voulait piller, envoya des ouvriers pour bâtir le nouveau monastère, et, le 21 mars de l'an 1098, qui était le dimanche des Rameaux et le jour de la fête de saint Benoît, saint Robert, élu le premier abbé de Cîteaux, prit possession du monastère, après avoir reçu la crosse pastorale des mains de Gauthier, évêque de Châlons.

Saint Robert ne jouit pas longtemps de la paix et des douceurs de la pauvreté dans sa chère abbaye de Cîteaux. Les moines de Molesme le réclamèrent encore un fois, et eurent l'habileté d'obtenir un nouvel ordre du Pape. Ces esprits indociles ne savaient ni lui obéir ni se passer de son commandement. Après une année de séjour à Cîteaux, saint Robert, obéissant malgré ses regrets, embrassa une dernière fois ses saints amis Étienne et Albéric, et revint mourir à Molesme, vers l'an 1110. Avant sa mort, Dieu avait récompensé l'obéissance de ce saint homme. Molesme refleurit sous sa direction; il fonda plusieurs monas-

tères, et entre autres Juilly, où la sœur de saint Bernard devait prendre un jour le voile. Il fut canonisé par Honorius III.

Cependant saint Albéric lui avait succédé à Citeaux, et saint Étienne était devenu prieur du monastère. Ils firent approuver leur fondation par le Pape Pascal II, qui les exempta des anciens usages bénédictins et leur permit d'en établir de nouveaux. En ce temps-là la très-sainte Vierge daigna apparaître à l'abbé saint Albéric; elle lui commanda de quitter l'habit noir de saint Benoît et de porter la couleur blanche, qui était la sienne, en témoignage de la protection qu'elle accordait à son monastère. Ceux de Citeaux avaient en effet pour cette grande Reine une dévotion toute particulière : chaque jour ils récitaient son office et répétaient souvent la Salutation angélique; leur église lui était dédiée, et elle devint la patronne de l'Ordre tout entier.

La vie que l'on menait à Citeaux était très-austère : une partie de la nuit se passait en prières, le jour on travaillait à défricher la forêt. Les Frères de chœur labouraient ou piochaient autour du monastère, afin d'être prêts à l'heure des offices; les Frères laïcs cultivaient les terres plus éloignées. Les jeûnes étaient longs et fréquents. On s'abstenait non-seulement des viandes, mais du poisson et des œufs. Les Frères faisaient eux-mêmes le pain, et se contentaient de quelques légumes accommodés au sel. Ce genre de vie n'attirait guère les novices, mais Notre-Seigneur en envoyait lui-même quelquefois au monastère. Une nuit, un clerc qui étudiait aux écoles de Lyon eut cette vision : il lui semblait voir une ville magnifique, bâtie sur une colline défendue par une rivière large et profonde : sur les bords de cette rivière douze pauvres hommes lavaient leurs vêtements dans le courant. « Au milieu d'eux, dit l'historien de saint Étienne, il en vit un vêtu d'une robe dont la blancheur et l'éclat éblouissaient les yeux, et qui, par son attitude et sa stature, semblait bien différent des autres. Celui-ci encourageait ces pauvres gens à laver toutes les souillures de leurs vêtements, et après avoir aidé l'un, il aidait l'autre. Le jeune clerc alla au-devant de cet auguste personnage et lui dit : Quelles gens sont ceux-ci? Et l'homme vêtu de blanc répondit : Ces pauvres gens sont des hommes qui font pénitence

et se purifient de leurs péchés; moi, je suis Jésus-Christ, le Fils de Dieu, et sans mon assistance, nul homme ne peut faire le bien.

« Cette belle cité que tu vois, c'est le Paradis, où je fais ma demeure; celui-là seul qui aura lavé ses vêtements jusqu'à une entière blancheur y entrera. Toi-même tu as déjà cherché assez longtemps le chemin qui y conduit; à présent tu le connais; mais sache qu'il est le seul et qu'il n'y en a point d'autre. »

Ce clerc alla consulter l'Évêque de Chartres, qui lui conseilla d'abandonner le monde et lui recommanda le nouveau monastère de Cîteaux. Ce lieu lui sembla triste et désolé. Je vis les Frères, disait-il, comme errants parmi les bêtes sauvages. Il frappa cependant à la porte du monastère; mais quelle ne fut pas sa surprise quand il reconnut, dans l'abbé et ses moines, ces pauvres hommes qui lavaient leurs vêtements avec l'aide de Notre-Seigneur? Il se prosterna à leurs pieds, et demanda qu'on voulût bien le recevoir comme novice.

Ceci se passait en l'an 1104, et cinq ans après, le 26 janvier 1109, saint Albéric mourut. Cette mort frappa saint Étienne au cœur; il rendit à son ami les derniers devoirs, et après qu'il eut encensé le corps et béni la fosse, il réunit les Frères au chapitre, voulant épancher sa douleur au milieu d'eux.

« Mes Frères, leur dit-il, nous faisons tous une perte cruelle, et je ne sais comment vous consoler, moi qui aurais tant besoin de consolation. Vous avez perdu un père vénérable, le conducteur de vos âmes; j'ai perdu non-seulement un père, mais un ami, mais un compagnon d'armes et mon général dans les combats du Seigneur, celui que notre vénérable Père Robert éleva, dès le berceau même de notre institution, dans une science et une piété admirables. Il est loin de nous, mais non de Dieu; que dis-je! s'il est près de Dieu, il est près de nous; car c'est le droit et le privilège des Saints que, lorsqu'ils quittent cette vie, ils laissent leurs corps à leurs amis, mais qu'ils emportent leurs amis avec eux dans leur âme. Nous avons parmi nous, comme des gages vénérés, les restes chéris de notre bien-aimé Père; et lui, il nous a tous emportés en esprit dans sa brûlante tendresse; oui, comme il a été ravi vers Dieu pour être uni à Dieu d'un

amour indivisible, ainsi il nous est uni, puisque nous sommes avec lui en Dieu. Quel sujet de douleur avons-nous donc ? Qu'il est heureux le sort des Saints ! Mais mille fois heureux celui à qui ce sort vient d'échoir ! et très-heureux sommes-nous, nous qui venons d'être ravis avec lui jusqu'en la présence divine. Quelle plus grande joie, pour le soldat du Christ, que de quitter ce vêtement de chair et de voler vers Celui pour l'amour duquel il a enduré tant de fatigues ? Le guerrier a reçu sa récompense, l'athlète qui courait dans la carrière a remporté le prix, le conquérant a gagné sa couronne, il est en possession de sa palme et intercède afin que nous obtenions la nôtre. Pourquoi pleurons-nous ? Pourquoi portons-nous le deuil de celui qui est dans la joie ? Pourquoi nous laisser abattre à cause de celui qui est heureux ? Pourquoi nous prosterner devant le Seigneur avec des murmures et des gémissements, quand celui qui a été élevé par-dessus les étoiles s'affligerait de notre douleur, si l'affliction pouvait entrer dans une âme bienheureuse ; quand il prie avec des désirs ardents afin que la consommation de notre vie soit égale à la sienne ? Ne pleurons pas sur le valeureux soldat qui repose dans la paix ; pleurons sur nous-mêmes, qui sommes placés au front de la bataille, et convertissons en prières nos tristes et lamentables accents, en suppliant notre Père qui est parvenu à la gloire du triomphe de ne pas souffrir que le lion rugissant, ce farouche ennemi, triomphe jamais de nous. »

Après ce discours, saint Étienne se retira momentanément du monastère, espérant qu'en son absence on songerait moins à lui et qu'on élirait un autre abbé ; mais il fut élu tout d'une voix, et il choisit pour prieur ce religieux qui était entré dans l'Ordre par suite d'une vision divine, et qui s'appelait Robert.

Aussitôt qu'il fut abbé, saint Étienne voulut ajouter encore à la pauvreté de son pauvre couvent. Il se défit des ornements d'or et d'argent qui ornaient l'église, ne conservant qu'un calice de vermeil et des croix de bois. Il fit prier le duc de Bourgogne de ne plus venir avec sa cour célébrer les grandes fêtes à Cîteaux, afin que la paix et le recueillement des moines ne pussent être troublés par ce tumulte d'hommes et de chevaux. Eudes était

mort en ce temps, et du fond de la Palestine il avait ordonné que son corps fût ramené à Citeaux. Hugues, son fils, avait conservé aux moines la bienveillance qu'avait son père, mais la demande de saint Étienne le blessa. Il abandonna ceux qui semblaient l'abandonner, et le monastère tomba dans une pauvreté extrême. Saint Étienne ne s'en effrayait point; son courage et sa confiance en Dieu augmentaient avec les épreuves.

Un jour qu'il n'y avait plus de pain, il s'en alla mendier avec un Frère dans les villages voisins. La quête du religieux fut plus heureuse que celle de l'abbé. Où as-tu donc quêté, lui demanda saint Etienne avec un sourire; je vois que tu as glané dans un champ bien plus riche que moi. Le Frère répondit que c'était tel prêtre qui lui avait rempli sa besace. Or, ce prêtre était simoniacque, et c'était au temps des plus grandes luttes de l'Église contre la simonie. Saint Étienne frémit à la pensée de recevoir l'aumône de ces mains souillées. A Dieu ne plaise, dit-il, que nous mangions de son péché, et qu'il se convertisse ainsi en la substance de nos corps. Il appela des bergers qui se trouvaient là, et leur distribua ce pain.

Le jour de la Pentecôte, les pains manquaient encore, mais Dieu y pourvut; après la Messe on trouva d'abondantes provisions à la porte du monastère. Enfin la misère parvint à son comble, mais la foi d'Étienne fut plus grande encore. Il appela un des religieux et lui dit : Tu vois que la vie de nos Frères est en danger, car ils souffrent de la faim, du froid et de toute sorte de nécessités. Tu iras donc au marché de Vézelay, qui va bientôt s'ouvrir; tu y achèteras trois charriots, et pour chacun des charriots un attelage de trois chevaux forts et propres au trait, car nous en avons grand besoin pour le transport des fardeaux. Et lorsque tu auras chargé ces charriots de vêtements, de comestibles et de tous les objets qui nous sont nécessaires, tu amèneras le tout avec toi et tu reviendras à nous dans la joie et l'abondance.

— Je suis prêt, mon seigneur et Père, répondit le religieux, d'obéir à vos ordres, si seulement vous voulez me donner une somme d'argent pour acheter ces choses.

Le Saint abbé reprit, sans remarquer son étonnement : « Sache, mon fils, que, lorsque plein de soin et d'inquiétude, je cherchais tantôt des moyens pour soulager nos Frères dans leurs besoins, je n'ai trouvé dans toute la maison que trois sols. Prends-les si tu veux ; et quant au reste, la bonté de Notre-Seigneur Jésus-Christ pourra à tout ce qui nous manque. Va donc sans crainte, le Seigneur enverra son Ange sur tes pas, et ton voyage sera prospère.

Le Frère partit pour Vézelay. Arrivé dans la ville, il alla conter sa peine à un de ses amis ; dans ce moment-là même un voisin de cet homme était sur son lit de mort et faisait distribuer aux pauvres d'abondantes aumônes. L'ami du religieux l'instruisit de la détresse des moines de Cîteaux ; le malade fit appeler le Frère et lui remit l'argent nécessaire pour faire ses achats. Le Frère acheta donc les trois charriots, les neuf chevaux, et tous les objets dont il avait besoin, puis il repartit gaiement pour Cîteaux. Quand il fut près du monastère, il fit prévenir l'abbé. Saint Étienne assembla les religieux au chapitre : « Le Dieu de miséricorde, le Seigneur Dieu de miséricorde nous a traités, leur dit-il avec joie, selon l'excès de ses bontés et de sa munificence. Oui, c'est noblement ; en vérité, c'est généreusement, ô divin Pasteur, que tu as pris soin de nous pourvoir. Ta main s'est ouverte, et le vide de notre pauvreté a été comblé par l'abondance de tes dons. » Il prit en main sa crosse pastorale, et marchant avec tous les Frères il alla recevoir à la porte de l'abbaye les dons du Seigneur.

Ce fut la dernière épreuve de leur pauvreté ; mais une autre leur était réservée, si douloureuse que le courage du Saint faillit y succomber. Pendant les années 1111 et 1112, saint Étienne perdit presque tous ses moines ; à chaque nouveau coup de la mort, la cloche du monastère sonnait l'agonie ; l'abbé et ses Frères se rassemblaient autour du moribond, étendu sur la cendre, pour l'encourager de leurs prières et de leurs consolations. Les croix se multipliaient au cimetière, et les rangs vides ne se remplissaient pas. Saint Étienne commença à douter de l'avenir de son œuvre : il craignit que les austérités de la règle ne dépassassent

les forces de la nature humaine, et que Dieu n'eût point béni ses desseins. Il tremblait qu'on ne lui demandât compte du sang de tant d'hommes, qu'il semblait n'avoir conduits dans ce désert que pour y périr par la maladie ou par la faim. Ce doute terrifiait son âme : il résolut de consulter le Seigneur par un de ces moyens qui n'appartiennent qu'aux Saints.

Un jour qu'il était réuni avec tous ses Frères pour prier autour d'un religieux mourant, après avoir récité les litanies et les psaumes de la pénitence, il dit au moribond : « Tu sais, très-cher Frère, dans quelle défaillance nos cœurs sont tombés : nous avons fait ce que nous avons pu pour entrer dans la voie rigide et faire ce que notre bienheureux Père Benoît nous a tracé ; mais nous ne sommes pas bien assurés que cette manière de vivre plaise au Seigneur. Les autres moines nous regardent comme des novateurs dangereux, comme des fauteurs de schisme et de scandale ; mais plus amère que tout cela est la douleur qui me transperce le cœur comme un glaive, en voyant le petit nombre qui nous reste des membres de notre communauté. La mort nous les arrache tous l'un après l'autre, jour après jour. Je crains que cette institution ne périsse, et nous avec elle, car Dieu ne nous a pas envoyés quelques âmes zélées, chérissant comme nous les abaissements de la pauvreté. C'est pourquoi, ajouta-il avec une autorité qui glaça tous les religieux d'effroi et d'admiration, au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ, pour l'amour duquel nous sommes entrés dans cette voie, je te recommande de retourner vers nous, en tel temps et lieu qu'il lui plaira, et de nous donner des éclaircissements sur notre état, autant toutefois que la Miséricorde divine te le permettra. »

A ces paroles, le visage du mourant s'illumina : Avec le secours de tes prières, mon Père et seigneur, lui répondit-il, j'exécuterai tes commandements. Et il mourut.

Quelques jours après, saint Étienne, travaillant dans les champs avec ses religieux, donna le signal du repas. Il s'éloigna un peu, rabattit son capuchon sur les yeux et se mit à prier. En ce moment le religieux lui apparut tout brillant d'une gloire céleste. Saint Étienne lui demanda quel était son sort.

— « Bienheureux, mon bon Père abbé, et puisse-t-il en être ainsi de toi, car c'est à tes soins que je dois la paix dont je jouis. Je t'apporte les nouvelles de la grâce et de la miséricorde de Notre-Seigneur Jésus-Christ envers toi, mon Père, et envers nos Frères. Vous m'avez commandé de vous rassurer tous sur votre état, et je vous le dis, en vérité, écarter tous les doutes, tenez pour certain que votre vie est sainte et agréable à Dieu. La douleur de la stérilité, si dure à ton cœur, va se changer en triomphe et en joie. Voici que tes enfants crieront à tes oreilles : La place est trop étroite, faites-nous une place afin que nous y demeurions. Le Seigneur fait de grandes choses pour vous ; il vous envoie une foule d'hommes, parmi lesquels il y en a un grand nombre de savants et de nobles. Semblables aux abeilles qui forment leurs essaims à la hâte, en volant au-dessus de la ruche, ils s'envoleront d'ici et s'étendront sur maintes contrées de la terre ; et de ce bon grain du Seigneur, qui par sa grâce aura été semé dans ton champ, il se formera un nombre infini de gerbes glorieuses d'âmes saintes, qui seront amassées dans les greniers célestes, après avoir été moissonnées sur toutes les parties de la terre. »

A ces paroles, saint Étienne demeura muet de joie et de reconnaissance. Cependant le messenger du Ciel attendait. Il dit enfin : Il est temps, seigneur abbé, que je retourne à Celui qui m'a envoyé : je te prie donc de me renvoyer dans la force de ta bénédiction.

— Que me proposes-tu, glorieux Frère ? reprit l'abbé ; tu as passé de la corruptibilité à l'incorruptibilité, de la vanité à la réalité, des ténèbres à la lumière, de la mort à la vie, et tu voudrais recevoir la bénédiction de moi, qui gémis sous le poids de toutes ces misères ; c'est bien plutôt à toi de me bénir.

— Non pas ainsi, mon Père, répondit l'âme bienheureuse ; le Seigneur t'a donné le pouvoir de bénir, tu es constitué en dignité, et je ne suis que ton disciple ; c'est par tes soins que j'ai échappé aux souillures de ce monde, il me convient de recevoir ta bénédiction, et je ne m'en irai point que tu ne me l'aies accordée. »

Saint Étienne, confus, bénit donc son glorieux fils, et aussitôt la vision disparut.

Il y avait, en ce temps-là, au château de Fontaine, un jeune gentilhomme sur qui le regard de Dieu s'était arrêté pour secourir son Église dans ces jours malheureux. Le monde vantait sa beauté, sa grâce, son éloquence ; mais Dieu, qui connaissait son cœur, voulut l'avoir tout entier. Il lui inspira donc de se donner à lui, et ce jeune chevalier, épris d'amour pour Notre-Seigneur, cherchant comment il pourrait ressembler le mieux à son divin Ami, ne trouva pas de pauvreté plus conforme à la sienne que celle des Frères de Cîteaux. Comme tout était grand dans son cœur, il ne voulut pas s'offrir seul au service de son Maître ; il lui donna toute sa famille et ses meilleurs amis. Il commença par son oncle ; puis il séduisit ses frères, puis les compagnons de son enfance : c'était comme une croisade qu'il prêchait en l'honneur de la pauvreté. Quand il arrivait dans un château, les mères cachaient leurs fils, de peur qu'il ne les entraînaît ; les pères quittaient pour le suivre leur femme et leurs enfants. Il réunit ainsi jusqu'à trente gentilshommes de la première noblesse du pays. Ils abandonnèrent leurs forteresses, leur famille, leurs amis, pour servir Notre-Seigneur en la compagnie de ce tout jeune homme, qui était déjà leur Père. A sa voix ils avaient dépouillé leurs vêtements magnifiques, déposé pour jamais ces armes qui donnaient la gloire, pour revêtir l'humble harnais de la pauvreté. Comme ils passaient dans la cour du château de Fontaine, ils rencontrèrent le dernier des frères de Bernard, le seul qui n'eût pu se joindre à lui, parce qu'il était encore enfant, et ils lui dirent en riant : « Eh bien ! Nivard, te voilà riche maintenant ; c'est toi qui auras nos terres et nos châteaux. — Ah ! dit l'enfant, le partage n'est pas égal : vous me laissez la terre, mais vous prenez le Ciel. »

Un jour, donc cette troupe de chevaliers vint frapper à la porte de Cîteaux. Saint Étienne reçut avec joie ces illustres enfants que Dieu lui envoyait. A l'exemple de Bernard, ces mains qui n'avaient su jusque-là que manier l'épée, se plièrent avec courage aux travaux des champs. Voici quelle était la vie que

menèrent désormais des hommes habitués à toutes les splendeurs du siècle.

Environ deux heures après minuit, un Frère rallumait les lampes du dortoir, où, sur un misérable grabat, dormaient ces nobles gentilshommes enveloppés dans leur grossier vêtement. Au son de la cloche tous se levaient et se dirigeaient silencieusement vers l'église pour chanter matines. La pénitence et l'amour avaient adouci ces voix autrefois si dures dans le commandement, et le monde admirait la pieuse mélodie de leur chant. Après matines, en attendant que le jour parût et que l'on pût chanter laudes, les Frères se retiraient sous les arcades du cloître, méditant, ou lisant la Bible; puis venait le saint sacrifice de la Messe, après lequel on se rendait ensemble aux travaux des champs. Il fallait arracher des arbres, creuser des fossés pour dessécher les marais, labourer, ensemençer les terres, puis les moissonner. Les mains délicates de Bernard saignaient souvent; il ne savait point tenir sa faucille; il faisait peu de besogne et s'arrêtait découragé. Il avait recours alors à Notre-Seigneur, et avec l'aide de Dieu il devint bon moissonneur. Il s'en réjouit plus que des grands triomphes qu'il remporta plus tard par son éloquence, et avec une candeur toute naïve il se vantait quelquefois d'être le meilleur moissonneur du couvent.

A midi, pendant l'été, on rentrait à l'église pour chanter sexte et prendre le premier repas. L'hiver on ne dînait qu'à trois heures, après none, et dans le Carême après les vêpres, c'est-à-dire au soir. Le repas se composait de légumes accommodés au sel et d'une livre de pain. Le soir, quand ce n'était pas jeûne, on mangeait une portion de ce pain, prise sur celle du diner, avec quelques fruits cueillis dans les vergers du couvent.

Après les vêpres, on lisait la Vie des saints Pères du désert, les *Conférences* de Cassien, puis on restait sous le cloître, méditant en silence les grands exemples de ces hommes héroïques. A sept heures ou à huit heures, selon la saison, on chantait complies, et après avoir reçu la bénédiction de l'abbé, les Frères se livraient au repos.

Quelle vie calme, silencieuse! et qu'elle ressemblait peu à la

vie bruyante et guerrière qu'ils avaient menée dans le siècle ! Mais Notre-Seigneur en était l'âme et la joie. Il remplissait tous les cœurs de son amour de père, et avec lui ils avaient trouvé la paix, c'est-à-dire le bonheur.

Le retentissement qu'eut dans le monde la conversion de la noblesse de Bourgogne, rendit bientôt célèbre le nouvel institut de Cîteaux. Les novices vinrent de toutes parts, et saint Étienne, comme on le lui avait prédit, ne put conserver tous ses enfants auprès de lui. Un an après l'arrivée de saint Bernard, en 1114, l'abbaye de Pontigny, dans le diocèse de Sens, fut fondée ; puis en 1115, celles de Morimond et de Clairvaux ; celle de la Ferté avait été créée la première dans le diocèse de Châlons ; telles furent les quatre premières filles de Cîteaux, qui devinrent à leur tour mères d'un grand nombre de monastères. L'Europe se couvrit de maisons de cet Ordre, et par lui fut régénérée la vie monastique.

Saint Étienne, dès l'année 1116, voulut revoir ses enfants et savoir d'eux quel bien se faisait par leur ministère. Il les réunit donc en chapitre général, le jour de l'Exaltation de la Sainte-Croix. Ce fut la première assemblée qui ait été tenue pour veiller au maintien de la règle, et tous les Ordres religieux adoptèrent bientôt cette heureuse innovation. Jusque-là les monastères n'avaient point eu entre eux de relations suivies ; les abbés étaient presque indépendants ; ils observaient la même règle, mais nul lien d'hierarchie ne les unissait les uns aux autres. Saint Étienne créa ce lien, et par là il fut le véritable fondateur de l'Ordre de Cîteaux. L'abbé de la maison-mère put visiter tous les autres couvents, et les quatre filles de Cîteaux veillaient en revanche à sa propre conduite. Ainsi se maintinrent longtemps la régularité et la ferveur primitives. En 1119, les constitutions qui dirigèrent l'Ordre furent définitivement arrêtées en chapitre général ; et Calixte II, qui était l'ami et l'admirateur de saint Étienne, les approuva.

L'œuvre était achevée, Dieu pouvait rappeler à lui son serviteur. Il le laissa encore quelques années pour la joie de ses enfants ; mais, lorsqu'il se trouva usé par le grand âge et que ses

yeux se furent obscurcis, il se démit de sa charge pastorale, désirant s'occuper en paix de Dieu et de lui-même, dans la douce solitude de la contemplation.

« Quand le moment fut arrivé, dit le *Livre des commencements de Cîteaux*, où le vieillard, étendu sur sa couche funèbre, après avoir terminé ses labeurs, allait entrer dans la joie de son Maître, et que, de ce bas degré de la pauvreté qu'il avait choisi en ce monde, selon le conseil du Sauveur, il était près de monter au banquet du Père de famille au haut des Cieux, plusieurs Frères et abbés de son Ordre s'assemblèrent autour de lui, pour aider par leurs offices pleins de soumission, et pour accompagner par leurs prières leur très-fidèle ami et très-humble Père en sa route vers sa patrie. Et comme il était à l'agonie et près d'expirer, les Frères commencèrent à s'entretenir à son sujet, en l'appelant bienheureux, et disant qu'étant un homme de si grand mérite et qui, dans son temps, avait produit tant de fruits dans l'Église de Dieu, il pouvait avec assurance comparaître devant lui, Étienne entendit cela, et, rassemblant toute la force de son dernier souffle, il leur dit d'un ton de doux reproche : Qu'est-ce, mes Frères, et qu'osez-vous dire ? En vérité, je vous le dis, je vais à Dieu dans la crainte et le tremblement, comme si je n'eusse jamais fait aucun bien. Car s'il y a eu en moi quelque vertu, et si quelque bien a été produit par ma bassesse, ce fut par le secours de la grâce de Dieu, et je frémis de crainte en songeant que j'ai peut-être reçu cette grâce indignement et sans la faire assez valoir.

« C'est sous le bouclier de ce parfait anéantissement, qui résonnait sur ses lèvres après être entré si profondément dans son cœur, qu'il se dépouilla du vieil homme, et que, repoussant de toutes ses forces les traits envenimés, les derniers traits brûlants et acérés de l'ennemi, il s'éleva doucement à travers les régions aériennes des tempêtes et fut couronné aux portes du Paradis. »

La mort de saint Étienne arriva le 28 mars de l'an 1134 ; mais il n'est nommé au martyrologe romain que le 17 avril, jour auquel l'Église célèbre sa fête.

(E. DARAS.)

SAINT ALEXANDRE, SAINT PRISQUE ET SAINT MALC,

MARTYRS.

Les excès horribles de la cruelle persécution qu'éleva l'empereur Valérien au milieu du III^e siècle, vint troubler trois Chrétiens qui vivaient à la campagne, non loin de la ville de Césarée, en Palestine. Ils s'agitèrent bientôt aux récits qu'on leur faisait de l'héroïsme des Martyrs, et ils se décidèrent à aller encourager leurs frères qui abrégeaient ainsi leur pèlerinage ici-bas. Ils gagnèrent donc Césarée et s'en allèrent saluer le gouverneur, en lui apprenant qu'ils étaient Chrétiens. Le gouverneur, stupide dans sa férocité, vit dans leur démarche une insulte. Il les soumit à l'instant aux tortures, et comme leurs cœurs ne s'affaiblissaient pas, il les livra aux bêtes, qui leur ouvrirent les Cieux. On les honore le 28 mars.

SAINT BASILÉE,

ÉVÊQUE D'AMASÉE, MARTYR.

Ce saint Prélat sauva sainte Glaphyre des odieuses poursuites de Licinius. Le monstre s'en vengea avec une lâche férocité ; il fit enlever le saint Prélat, et ses émissaires le jetèrent dans la mer auprès d'Amasée. C'était en l'an 319. Le corps du Martyr fut retiré par un Chrétien, qui lui donna la sépulture.

Sainte Glaphyre est honorée le 13 janvier et saint Basile le 28 mars.

SAINT ÉVÈMÈRE,

ÉVÊQUE DE NANTES.

Évèmère ou Eumère, né à la fin du V^e siècle dans la ville d'Orléans, sortait d'une famille distinguée par sa noblesse. Il exerça des emplois de judicature ; puis il entra dans le clergé et se signala tellement par son mérite qu'il succéda, sur le siège épiscopal de Nantes, à Marse, quatorzième évêque de ce siège, successeur lui-même de saint Épiphané. Il fut sacré en 527. Il se fit remarquer par une piété ardente et par une charité tout-à-fait évangéliques.

Zélé pour le maintien de la discipline, il assista en 533 au second Concile d'Orléans, par son prêtre Marcellin; au troisième, par lui-même, en 536, et au quatrième, en 545.

On lui attribue l'érection de la première cathédrale de Nantes; mais on ne sait pas au juste s'il la fit bâtir à neuf ou s'il se contenta d'agrandir et d'embellir un ancien temple païen. La mort l'enleva le 28 mars 566 et l'empêcha d'achever son œuvre. Il laissa de grands biens à son Église, que déservaient vingt-six prêtres.

SAINT GONTRAN,

ROI DE BOURGOGNE.

Gontran ou Gunt-Chramne, né l'an 525, était fils de Clotaire I^{er}, roi de France, et petit-fils de Clovis et de sainte Clotilde. Dans le partage qui se fit du royaume après la mort de Clotaire, en 561, Gontran eut le royaume d'Orléans et de Bourgogne, avec le territoire de Sens. Il préférerait à la qualité de roi d'Orléans le titre de roi de Bourgogne, que lui donnent les historiens. Il établit sa demeure ordinaire à Châlon-sur-Saône.

Malgré les fautes graves que l'histoire reproche à Gontran, plusieurs martyrologes lui donnent le titre de Saint, et les peuples honorent sa mémoire comme celle d'un roi plein de bonté, de clémence et de générosité.

Ce serait nous engager trop loin que de suivre ce prince dans sa carrière politique. Sous son règne éclatèrent les fureurs de Frédégonde et de Brunehaut. Les trahisons, les assassinats, les discordes firent de la France un théâtre toujours inondé de sang et souillé de crimes. Gontran fut assez occupé à se garantir des attentats de ces deux reines et à faire naître la concorde entre les princes qu'elles armaient l'un contre l'autre.

Ayant perdu les deux fils qu'il avait eus d'Austréigilde, sa seconde femme, il ne voulut pas se remarier, par amour de la continence, et pour être plus en état de s'adonner à la pratique des bonnes œuvres propres à son rang. Il adopta Childebert, son neveu, et le déclara l'unique héritier de son royaume.

Alors il s'appliqua plus que jamais à gouverner son peuple

avec bonté et selon la justice, et à faire fleurir la piété chrétienne dans ses États. Il passait, dit Frédégaire, comme un évêque entre les évêques, tant il avait de zèle pour les intérêts de l'Eglise. Délicat et difficile sur le choix des premiers pasteurs, il réprimait l'ambition et travaillait avec zèle à détruire la simonie. Il appuya de toute son autorité les ordonnances des Evêques pour la bonne discipline, et ce fut pour la rétablir dans sa première pureté qu'il fit assembler tant de Conciles à Lyon, à Châlon, à Mâcon, à Autun, à Valence et ailleurs.

Gontran se distingua surtout par la magnificence de ses fondations. Il donna plusieurs riches domaines au monastère de Saint-Symphorien d'Autun et à celui de Saint-Bénigne de Dijon. Il établit à Dijon la psalmodie continuelle, sur le modèle du monastère d'Agaune, où les moines, divisés en plusieurs chœurs, se relevaient les uns les autres, pour chanter jour et nuit les louanges de Dieu.

Il fonda, dans le faubourg de Châlon, le monastère de Saint-Marcel. Genève lui doit la belle basilique de Saint-Pierre, bâtie à la place d'un temple d'Apollon. On croit, avec assez de vraisemblance, qu'il fonda l'abbaye de Saint-Valérien, à Tournus, après la guérison de Gallus, comte de Châlon. L'Eglise de Mâcon eut aussi part à ses largesses. Il lui donna Romenay, et réunit à Saint-Vincent les abbayes de Saint-Clément, de Saint-Étienne et de Saint-Laurent, qui existaient dès le iv^e siècle.

Il avait un profond respect pour les droits d'asile dont jouissaient alors les églises et les monastères. Un assassin, soudoyé par Frédégonde, s'étant caché dans l'église de Saint-Marcel, fut découvert au moment où il allait exécuter son criminel dessein. Gontran ne permit pas qu'on le mît à mort. Il prit sous sa protection une jeune fille qui s'était réfugiée dans la même église, parce qu'elle avait tué le duc Amolon, qui attentait à son honneur.

Les généraux qu'il avait envoyés en 586 contre les Visigoths ayant été entièrement défaits, cherchèrent un asile dans la basilique de Saint-Symphorien d'Autun, afin d'éviter la juste colère de ce prince, assez prompt dans le premier mouvement.

Gontran s'étant rendu en cette ville pour la fête de saint Symphorien, les généraux eurent permission de paraître devant lui, et le prince leur tint un discours où se peint fidèlement son caractère.

« Comment, leur dit-il, la victoire accompagnerait-elle nos armes? Nous suivons trop mal les exemples de nos pères. C'est en bâtissant des églises, en se confiant au Seigneur, en honorant les Martyrs et en respectant les ministres des autels, qu'ils ont gagné tant de batailles et fait tant de conquêtes. Et nous, loin de montrer, en faisant la guerre, que nous craignons le Seigneur, nous pillons ses temples, nous massacrons ses ministres, nous déshonorons et nous dispersons les reliques des Saints. On n'obtient pas la victoire par de tels sacrilèges. N'en doutez pas : c'est là ce qui affaiblit nos bras pendant le combat, ce qui émousse nos épées et rend inutiles nos boucliers. Si c'est ma faute, que Dieu m'en punisse! Mais si c'est vous qui méprisez mes ordres, il faut que vos têtes soient abattues, pour servir d'exemple à toute l'armée. Il vaut mieux faire mourir quelques-uns des chefs que d'exposer toute une nation aux traits de la colère de Dieu. »

Malgré ces effrayantes menaces, il paraît que ce roi plein de clémence se contenta de priver de leurs charges quelques-uns de ces ducs.

Voici un autre trait de sa bonté.

Après la mort tragique de ses deux frères, un jour qu'il assistait à la Messe dans l'église de Paris, lorsque le diacre eut annoncé aux assistants de faire silence, ce qui, dans l'ancienne liturgie, se pratiquait après l'Évangile, Gontran se tourna vers le peuple, et lui dit avec une touchante simplicité : « Hommes et femmes, vous tous qui êtes ici présents, je vous conjure de me garder une fidélité inviolable, et de ne pas attenter à ma vie, comme vous avez fait à celles de mes frères. Qu'il me soit au moins permis d'élever pendant trois ans mes neveux, de peur, ce qu'à Dieu ne plaise! que si je venais à mourir, il n'y eût personne de notre race qui pût vous protéger et vous défendre. »

Le peuple ne répondit que par des acclamations et des prières pour la conservation d'un si bon prince.

Peu de rois furent aussi populaires. Il visitait ses sujets dans leurs maisons, s'asseyait à leur table. Quand il entrait dans une ville, le peuple sortait en foule au-devant de lui avec les bannières, en criant : Vive le roi ! Noël ! Noël ! et en lui donnant mille bénédictions.

Ses États ayant été attaqués de la peste vers l'an 588, Gontran fit tout à la fois l'office d'un bon roi et d'un pieux évêque. Il ordonna que l'on célébrât des rogations, et que, pendant les trois jours qu'elles dureraient, on jeûnât au pain d'orge et à l'eau ; il montra le premier l'exemple en redoublant ses austérités, ses prières et ses aumônes accoutumées.

Non content d'épuiser son épargne, il prit un soin très-particulier des malades, et s'offrit à la justice de Dieu comme une victime, en place de ses bien-aimés sujets. Ceux-ci le regardaient avec vénération et respectaient encore plus en lui la qualité de Saint que celle de souverain. On lui arrachait les franges de ses vêtements pour les appliquer aux malades ; une femme en guérit son fils d'un fièvre quarte. On lui amenait même des possédés, et saint Grégoire de Tours dit avoir été témoin du pouvoir qu'il avait sur eux.

Nous ne pouvons mieux terminer ce récit édifiant que par ces judicieuses réflexions du P. Longueval :

« Gontran régnait depuis plus de trente-deux ans avec plus de bonté que d'autorité, et de justice que de gloire aux yeux des hommes, lorsque Dieu l'appela à une couronne plus précieuse. Il mourut le 28 mars 593, et fut enterré dans l'église du monastère de Saint-Marcel de Châlon.

» C'est le premier de nos rois que l'Église ait mis au rang des Saints : honneur qu'il a mérité par sa tendre piété, par son zèle ardent pour les intérêts de la religion et par les grandes aumônes qu'il fit aux pauvres et aux monastères.

» Ce fut un prince plus heureux à procurer le bien de l'Église que celui de l'État. Content de se faire aimer, il n'eut pas le talent de se faire craindre. Il commandait avec sagesse ; mais il était trop bon pour savoir se faire obéir. On ne peut surtout assez admirer la facilité avec laquelle il pardonna toujours les plus

atroces attentats commis contre sa personne, lorsqu'il lui était si facile d'en tirer vengeance.

» Dès qu'il s'agissait de rendre service à Frédégonde, il oubliait que cette reine avait plusieurs fois tenté de le faire assassiner, et ne se vengeait d'elle que par de nouveaux bienfaits. La politique inspirait d'autres conseils, mais Gontran ne consultait que sa religion. »

Son tombeau était presque entièrement ruiné, lorsque, vers 1435, Jean Rollin, prieur de Saint-Marcel, lui éleva, dans une chapelle de la même église, un magnifique mausolée. Ainsi fut ranimée la mémoire du saint roi dans l'esprit des peuples de Bourgogne. Mais dans le siècle suivant, les huguenots ruinèrent le tombeau et la chapelle. Ils jetèrent au vent les cendres de saint Gontran, brisèrent et dispersèrent ce qui restait de ses os, à la réserve de son crâne, que l'on sauva de leur fureur, et que l'on conservait naguère dans un chef d'argent ¹.

SAINTE GUNDELINDE ET SAINTE EIMHILDE,

ABBESSES.

Sainte Gundelinde, nièce de sainte Odile et troisième fille d'Adalbert, fut la seconde abbesse de Nieder-Munster, où elle mourut en odeur de sainteté après avoir saintement vécu.

Ses ossements et ceux d'Eimhilde, qui lui succéda en qualité d'abbesse de Nieder-Munster, et qui y fut également réverée comme Sainte, étaient exposés aux deux côtés du maître-autel, dans des châsses d'argent.

Lors de l'incendie du couvent, en 1592, ces reliques ont été portées à Saint-Nabor par le R. Schuttenheimer, curé de ce lieu. En 1596, Élie Heimans en transféra une partie à Notre-Dame des Ermites, en Suisse. La portion de ces restes précieux que l'on avait laissée à Saint-Nabor se perdit dans la guerre de Trente-Ans.

¹ Emprunté au *Légendaire d'Autun* de M. Péquignot.

LE BIENHEUREUX TUTILON.

Tutilon, célèbre écrivain du ix^e siècle, compté parmi les Bienheureux, naquit d'une famille distinguée qui le destinait à une brillante carrière; mais il préféra la tranquillité du cloître à toutes les grandeurs humaines, et entra dans l'abbaye de Saint-Gall.

Il partagea sa vie entre les devoirs de son état, l'étude des lettres et des arts, et cultiva avec un égal succès la poésie, l'éloquence, la musique, la sculpture et la peinture. Il exécuta plusieurs ouvrages à Metz et à Saint-Alban de Mayence.

L'empereur Charles le Gros voulut le connaître, et lui accorda son estime et sa protection. Mais le pieux et laborieux moine vécut presque toujours dans la retraite, et la pureté de ses mœurs lui mérita après sa mort, arrivée le 28 mars 898, le titre de Bienheureux, que le Souverain-Pontife lui accorda.

Ses compositions poétiques roulent sur des sujets de piété, et il reste de lui trois élégies qui renferment quelques beaux vers.

LE BIENHEUREUX HUMBERT,

COMTE DE SAVOIE.

Humbert III, comte de Savoie, naquit en Piémont, d'Amédée III et de la princesse Mathilde, l'an de Jésus-Christ 1136. Dès ses plus tendres années il fut formé à la piété par les soins de ses parents. Son père étant mort, il fit tant de progrès sous la conduite du bienheureux Amédée, évêque de Lausanne, que, méprisant la splendeur du trône et les attraits des richesses, il fit son bonheur de la contemplation des choses célestes; vaquer continuellement à la prière et à la méditation, pratiquer chaque jour les exercices de la plus sévère pénitence, c'étaient là ses délices.

Pour se livrer à ces œuvres saintes avec plus de liberté, il alla s'ensevelir dans le monastère de Haute-Combe, de l'Ordre de Cîteaux. Obligé de sortir de sa retraite pour expulser de ses États une armée étrangère et délivrer ses sujets de l'invasion, il repoussa les ennemis, régla les affaires de la Savoie, et regagna

sa chère solitude, se proposant toujours pour unique but la perfection chrétienne. Mais les besoins de l'État, les vœux, les instances de tous les grands de la nation et l'ordre des Prélats, le déterminèrent à quitter une seconde fois le cloître.

Un mariage qu'il contracta lui donna un fils, héritier de sa principauté, et alors, du consentement de son épouse, il reprit le chemin du couvent, aussitôt que le lui permirent les affaires de son gouvernement.

Libre des soins temporels, il se donna tout entier à l'exercice assidu des vertus religieuses, aux macérations de la chair et à la contemplation. Dieu enrichit son serviteur de toute sorte de dons célestes.

Enfin, au jour et à l'heure qu'il avait indiqués, après avoir reçu les Sacrements avec un cœur embrasé d'amour, il s'endormit dans le Seigneur, l'an de Jésus-Christ 1188, dans la cinquante-deuxième année de son âge, et fut enseveli avec honneur dans le cloître du monastère.

Dieu fit connaître sa sainteté par des miracles, qui firent inscrire son nom sur le ménologe des Ordres de Cîteaux et de Saint-Benoît. On lui décerna même le titre et les honneurs des Bienheureux. Le Souverain-Pontife Grégoire XVI a approuvé ce culte dans les formes canoniques, l'an 1838, et il a bien voulu accorder que la fête du Bienheureux Humbert fût célébrée avec l'office et la Messe, par le clergé tant séculier que régulier, dans tous les États soumis au roi de Sardaigne.

SAINT GUILLAUME TEMPIER,

ÉVÊQUE DE POITIERS.

Guillaume, troisième de ce nom parmi les Évêques de Poitiers, sortait d'une famille connue au XII^e siècle sous le nom de Tempier, conservé encore dans des titres antérieurs à l'an 1126. Sa jeunesse s'était passée dans l'accomplissement des vertus monastiques, parmi les religieux de Saint-Hilaire-de-la-Celle, chez lesquels il avait fait profession. Sa piété et son amour de la règle l'avaient élevé à la dignité de prieur, et il en remplissait la charge, lorsque Jean de Belesme ayant été transféré du siège de Poitiers à celui

de Narbonne, il fut appelé, en 1181, au gouvernement du diocèse, par le suffrage unanime du clergé et du peuple. Le nouvel élu comprit toutes les exigences de sa nouvelle position. Avec la dignité épiscopale il acceptait de grands devoirs. C'était le temps où les seigneurs laïques, encouragés par de trop fameux exemples, craignaient peu d'envahir les droits de l'Église, et renversaient au profit de leur ambition les saintes règles de la discipline. Guillaume résista énergiquement aux prétentions de ce genre; mais ni les persécutions ni la calomnie ne purent affaiblir sa fermeté, qui triompha enfin de ces injustices. Ces grands événements n'absorbèrent pas tant l'intérêt de son épiscopat, qu'il ne s'y occupât aussi d'une foule de détails laborieux, pour lesquels il fut constamment secondé par le Saint-Siège. Tant de soins ne firent que rehausser l'éclat de toutes les vertus sacerdotales dont il donna l'exemple jusqu'à sa bienheureuse mort, qui arriva le 28 mars 1197.

On lui éleva, dans la chapelle de la Sainte-Vierge et près du grand-autel de l'église abbatiale de Saint-Cyprien de Poitiers, un tombeau, que signalèrent bientôt de remarquables prodiges; et dès lors commença à s'y porter un concours merveilleux des populations, heureuses de s'en retourner guéries d'infirmités aussi nombreuses que variées. Ces miracles bien constatés valurent au saint confesseur les honneurs d'un culte public, qui ne fut point restreint dans les limites du diocèse, car sa fête se célèbre dans toutes les maisons des Chanoines réguliers de Saint-Augustin et se fit longtemps dans l'Église de Limoges. En 1641, une chapelle plus digne de son objet fut construite par Louis-Henri de la Rocheposay, évêque de Poitiers, et reçut les reliques de saint Guillaume dans un tombeau que visita et reconnut authentiquement, en 1665, un autre de ses successeurs, Gilbert de Clérambaud. Mais, à la fin du siècle suivant, Dieu permit, dans ses impénétrables desseins, que l'esprit d'impiété triomphât un moment des gloires si pures de son Église : le monastère de Saint-Cyprien s'écroula, comme tant d'autres, sous les coups de la Révolution, et les précieux restes du Saint furent ensevelis sous ses ruines. Une seule portion des reliques, l'os fémoral, donnée autre-

fois à l'église de Saint-Hilaire-de-la-Celle, restait encore conservée en de pieuses mains, à travers les orgies du voltérianisme triomphant. M^{gr} Pie en a confié la garde aux Carmélites de Poitiers, qui habitent l'ancienne maison conventuelle des Chanoines réguliers. Ainsi la pieuse famille de sainte Thérèse peut vénérer, sous les auspices du Prélat éminent qui succède aujourd'hui à saint Guillaume, un trésor qui lui rappelle la perfection des vertus religieuses et l'un des plus beaux caractères de l'épiscopat.

On conserve aussi dans le trésor de la cathédrale une crosse du Saint, en cuivre doré, que relèvent des ciselures et des émaux. Elle avait été trouvée dans le tombeau ouvert en 1641, avec ses ossements, dont une courte inscription gravée sur une lame de plomb constatait l'authenticité¹.

LA BIENHEUREUSE JUTTA,

DU TIERS-ORDRE DE SAINT-FRANÇOIS.

La maison de Sangerhausen, en Thuringe, donna naissance à la bienheureuse Jutta. On rapporte que, dans tout le cours de sa vie, elle n'a jamais commis un seul péché mortel, et que la façon vertueuse dont elle se conduisit pendant qu'elle vécut dans le mariage lui mérita le nom de Sainte.

Après le décès de son époux, Jutta, se trouvant libre de suivre ses pieuses inclinations, prit l'habit du Tiers-Ordre de Saint-François, et vendit ses biens, dont elle employa le prix à secourir la Terre sainte et à soulager les pauvres.

Elle mérita par sa ferveur et ses droites intentions que Jésus-Christ lui apparût ; il l'avertit d'imiter sa vie ; et aussitôt elle se dévoua au soin des aveugles, des estropiés et de tous les infirmes, et porta la charité jusqu'à aller demander l'aumône pour eux.

Ses parents, qui tenaient un rang dans le pays et qui craignaient que ces humbles exercices ne les déshonorassent, firent tout ce qu'ils purent pour l'en détourner ; mais elle supporta courageusement leurs reproches et leurs mépris. Dans cette circonstance, Jésus-Christ consola sa servante et lui dit que tout ce qu'il possédait était à elle.

¹ Emprunté à la *Vie des Saints du Poitou* par M. l'abbé Auher.

Pour éviter les tracasseries de sa famille, elle passa en Prusse, où elle vécut dans la retraite et dans la pauvreté absolue. Elle y eut, sur le mystère de la Trinité, d'intéressantes révélations, durant lesquelles elle était souvent en extase. Son amour pour le prochain et le désir de lui procurer le salut faisaient qu'elle apportait tant d'ardeur dans l'oraison, surtout lorsqu'elle priaït pour les Prussiens nouvellement convertis et pour la propagation de la foi dans ces contrées, que le sang coulait de ses yeux, mêlé avec les larmes.

Tant de piété ne demeura pas sans récompenses. Jutta pénétrait souvent les plus secrètes pensées des hommes, et elle expliquait, avec une netteté et une précision merveilleuses, les mystères les plus relevés de notre sainte religion.

Il y avait quatre ans qu'elle séjournait en Prusse lorsqu'elle tomba malade; l'évêque de Culm, après lui avoir administré le saint Viatique, lui lut la Passion de Jésus-Christ, et ce fut pendant cette lecture qu'elle rendit son âme à Dieu, la veille de l'Ascension de l'année 1264. Son corps, quand elle eut expiré, rendit une odeur suave, et fut inhumé dans l'église cathédrale de Culm.

On a recueilli les actes des miracles opérés par cette Bienheureuse, et l'Évêque de Culm et le maître de l'Ordre teutonique ont sollicité sa canonisation en cour de Rome.

LE BIENHEUREUX FRANÇOIS DE MAYRONIS,

FRÈRE-MINEUR.

François de Mayronis naquit à Digne, ville épiscopale de Provence, au ^{xiii}^e siècle. Il embrassa l'Ordre de Saint-François; il étudia la philosophie et la théologie à Paris, sous le célèbre Scot. Les progrès qu'il fit dans les hautes sciences lui ont mérité le surnom de *Docteur éclairé*.

Ce religieux fut avantageusement connu de Robert, roi de Sicile, qui le recommanda au Pape Jean XXII; mais ce fut surtout par ses vertus qu'il se rendit illustre dans son Ordre. Quoiqu'il s'appliquât à l'étude, il ne négligeait aucun des devoirs de son état, et devenu l'un des plus savants d'entre ses Frères, il

n'en conserva pas moins l'humilité et la pratique de toute sorte de bonnes œuvres.

Il est le premier qui ait soutenu la thèse de licence appelée *sorbonique*, qui dure depuis six heures du matin jusqu'à six heures du soir.

Saint Elzéar, dont nous avons parlé ailleurs, avait une grande confiance dans François de Mayronis : il l'avait choisi pour diriger son âme dans la piété; et, se trouvant malade à Paris en 1323, il voulut qu'il reçût ses derniers soupirs. Peu après François retourna à Plaisance, où, après avoir édifié ses Frères par une pratique constante de sa règle, par une grande ferveur dans la prière, il mourut dans les sentiments d'un parfait Chrétien et d'un parfait religieux, en 1327.

LA BIENHEUREUSE JEANNE-MARIE DE MAILLÉ.

Marie de Maillé naquit à la Roche-Saint-Quentin, en Touraine, le 14 avril de l'année 1331. Sa famille, qui était une des plus illustres du pays, la nomma Jeanne au Baptême. Mais la grande dévotion qu'elle eut dans la suite pour la très-sainte Vierge lui fit prendre à la Confirmation le nom de Marie.

Dès sa jeunesse, dit l'abbé Chapia, cette amante future de la pauvreté donna des marques non équivoques de ses inclinations, en choisissant de préférence les filles les plus pauvres pour ses compagnes préférées. Elle montra aussi, par son amour ardent et précoce de la prière, ce que plus tard elle devait devenir, un prodige de piété. Guérie miraculeusement d'une maladie mortelle par un vœu de sa pieuse mère, elle eut le chagrin de perdre son père peu de temps après; cette maladie et cette mort furent pour elle comme un apprentissage de la Croix, qu'elle devait tant aimer en sa longue vie.

Jeanne commença par voir son plus vif désir contrarié : son cœur aspirait aux délices de la virginité, et il lui fallut, par déférence pour son aïeul maternel, accepter un époux dans la personne du marquis de Silly. Elle avait été élevée avec lui dès son bas âge, et lui avait sauvé la vie, étant petit, en le tirant

d'un étang où il était tombé; il était d'une piété parfaite. Elle espéra donc obtenir de lui que leur union serait uniquement en Dieu, et qu'ils vivraient ensemble comme un frère et une sœur, occupés avant tout de servir le Seigneur et de s'avancer dans la vertu : la pieuse épouse ne fut pas trompée dans son espoir. Ses vœux étaient satisfaits. Dieu pouvait désormais lui envoyer ce qu'il voudrait sans que sa volonté fût contrainte en son acceptation.

L'épouse-vierge eut d'abord à souffrir de graves infirmités, qu'elle supporta en toute patience. Quand elle s'en vit délivrée, elle faillit perdre son tendre époux, blessé à la guerre contre les Anglais. Elle vit ensuite ravager ses terres et son château de Silly par l'armée anglaise. Un peu plus tard, elle perdit celui à qui le Ciel avait uni sa destinée, et qui était si digne d'elle. En tout cela, Jeanne ne sut que bénir la volonté du Seigneur, qui ôte ou qui donne, selon les circonstances. Jeanne-Marie avait alors 31 ans. Elle prit la résolution de n'être désormais qu'à Dieu seul, et dans la suite, toutes les tentatives, quoique nombreuses et pressantes, vinrent échouer contre sa résolution.

C'était le commencement des grandes tribulations par lesquelles Dieu se plaît à élever les grandes âmes jusqu'à la hauteur de sa Croix. La pieuse veuve se vit dépouiller de tous les biens de son mari, malgré ses titres, réduite à mendier, en attendant de trouver un refuge près de sa bonne mère. L'oraison, la mortification, l'aumône, le soin des malades, devinrent ses délices et la résolution de sa vie. Ayant trouvé une occasion d'aller demeurer à Tours, elle la saisit avec empressement, afin de pouvoir satisfaire aux besoins de sa piété, en assistant à tous les offices de l'Église, et en s'approchant des Sacrements avec plus de facilité.

Dès lors, la sainte veuve vécut d'une vie plutôt angélique qu'humaine : elle se refusait même le nécessaire, le croyant pour elle du superflu; elle avait horreur de tout ce qui pouvait contenter les sens; aussi faisait-elle des pénitences très-rudes, portant une ceinture de fer armée de pointes aiguës et un dur cilice, qui lui couvrait tout le corps; jeûnant quatre jours de la semaine au pain et à l'eau, et faisant chaque année trois carêmes,

De telles austérités lui causèrent une maladie fort dangereuse, qui la réduisit à garder le lit ; pour surcroît de peines, elle devint aveugle et muette. La pauvre veuve eut recours à Celui d'où vient tout secours, et supplia le Seigneur de ne pas la retirer de ce monde avant d'avoir disposé des biens qu'elle possédait sur la terre : Dieu lui rendit à la fois la vue, la parole et la santé.

La servante du Seigneur, en reconnaissance du bien reçu du Ciel, voulut se réduire à une pauvreté parfaite ; elle disposa, et en bonnes œuvres et en faveur de ses frères et sœurs, de tout ce dont elle avait hérité de ses parents, renonçant à toute succession éventuelle, et ne se réservant que le droit de recours à la Providence. Le monde ne manqua pas de traiter de folie cet acte de sagesse héroïque, et il accabla cette pauvre volontaire de ses amères dérisions. Jeanne, au contraire, ne se sentait pas de joie de se voir réduite à la dernière pauvreté. Sa nourriture fut désormais d'un peu de pain, quêté de porte en porte, et d'un peu d'eau ; encore ne mangea-t-elle plus qu'une fois le jour, vers le soir. Sa demeure fut une petite cabane abandonnée, qui avait auparavant servi de chenil. Le Ciel, voulant priver cette âme sublime de tout appui sur la terre, lui enleva encore les deux seules personnes qui lui fussent demeurées fidèles : son confesseur et une dame qui la nourrissait de ses aumônes.

Dans cet état de dénûment et de dépouillement absolu, le Seigneur communiqua ses largesses à son humble servante avec une effusion surabondante. Les révélations les plus sublimes vinrent lui dévoiler les mystères augustes de la foi, et les ravissements consoler et rassasier son âme des douceurs enivrantes de l'extase. Elle vivait moins sur la terre que dans le Ciel. Des religieuses, par considération pour sa noblesse et pour sa vertu, voulurent la retirer chez elles ; mais, avide des jouissances qu'elle goûtait dans une pauvreté absolue, la noble femme préféra une vie sans autre soutien que la garde de Dieu. Elle se vit réduite, en un lieu désert où la Providence l'avait menée, à vivre de quelques morceaux de pain d'orge, de fruits sauvages et de l'eau fétide d'un marais. Elle en tomba malade, mais le Ciel lui vint en aide. Elle désira, dans ses défaillances, avoir quelques

gouttes de vin pour se ranimer, et, en portant à sa bouche l'eau croupie du marécage, elle sentit qu'en sa main cette eau s'était changée en un vin délicieux, qui lui rendit la santé.

Jeanne-Marie revint alors à Tours, où les Frères-Mineurs lui permirent de demeurer en une petite cellule proche de leur église. Il était comme impossible que cette illustre amante de la pauvreté ne devînt pas fille de Saint-François d'Assise. Elle mena en ce lieu une vie si édifiante, si pure, si charitable, si mortifiée, qu'elle finit par devenir l'admiration de tout le pays, après avoir été la folie de tout le monde. Les rois, les princes, les grands vinrent l'y visiter, se recommander à ses prières, et lui confier leurs aumônes, pour les faire passer plus dignement dans le sein des pauvres. Elle se servit humblement de l'autorité que lui acquirent ses vertus pour humilier les superbes, soulager les misérables, convertir les pécheurs, affermir la piété dans les âmes, et guérir les infirmes et les malades, dont plus d'un ressentit miraculeusement son pouvoir près de la Majesté divine.

Plus notre sainte veuve avançait en âge, plus ses désirs du Ciel prenaient de véhémence : rien ne put en sa vieillesse la déterminer à diminuer de ses austérités ; son amour des croix et des souffrances ne pouvant être satisfait, elle se prit à désirer le martyre. Pensant un jour à celui de saint Etienne, elle mit sa complaisance à souhaiter de pareils tourments ; le Seigneur l'exauça : elle sentit comme une effroyable grêle de pierres lui tomber sur le corps : ce dont elle faillit périr. En tout cas, elle ne survécut pas longtemps ; toute consumée par les ardeurs du pur amour, Jeanne-Marie rendit à Dieu sa belle âme le 28 mars 1414, à l'âge de quatre-vingts ans. Elle fut inhumée dans l'église des Franciscains, revêtue de l'habit de Sainte-Claire, et Dieu honora son tombeau d'un très-grand nombre de miracles. Son culte a été approuvé par Pie IX.

LE VÉNÉRABLE GUILLAUME,

PRÉMONTRÉ.

Guillaume, né à Mindelheim, de parents honnêtes, après une jeunesse passée dans l'innocence et la piété la plus exemplaire,

entra dans le monastère de Roth, de l'Ordre de Prémontré. Il s'y livra avec zèle à l'étude des sciences, en même temps qu'il formait son cœur à la vertu. Non content de s'astreindre rigoureusement aux austérités que lui prescrivait la règle, il y joignit des mortifications nouvelles, et acquit par ces saintes pratiques un tel degré de sainteté qu'on le surnomma l'Ange de la maison. Il avait un amour extraordinaire pour la pureté, et les combats généreux qu'il ne cessait de livrer à l'ennemi de cette vertu lui avaient acquis la paix intérieure et inaltérable.

Il mourut de phthisie le 28 mars 1588, trois ans avant saint Louis de Gonzague. Il s'est opéré à son tombeau plusieurs guérisons miraculeuses. (M^{sr} DONEY.)

LA VÉNÉRABLE AGNÈS DU CATILLON.

C'était, au XII^e siècle, une très-pieuse Cistercienne, dont le souvenir est cher aux enfants de saint Bernard. Elle faisait l'admiration des religieuses de Beaupré, près de Grammont, dans cette partie de la Flandre qui dépendait autrefois des diocèses de Cambrai et de Tournai. Elle était d'une telle sainteté que, toutes les fois qu'elle avait le bonheur de recevoir son Dieu à la sainte Table, elle se trouvait favorisée d'extases qui la transportaient hors du monde d'ici-bas.

Elle mourut en odeur de sainteté à Tournai, ayant vécu presque toujours avec les Anges, ne s'occupant jamais que de l'éternité, et consacrant chaque heure du jour à une circonstance de la vie ou de la Passion de Notre-Seigneur.

LA VÉNÉRABLE MÈRE ANNE VIAL,

. CARMÉLITE.

Anne Vial, née à Lyon en 1732, entra jeune chez les Carmélites de sa ville, et y mena une vie toute sainte. Elle avait pris le nom de Sœur Madeleine de la Croix, et on trouvait en elle un humble modèle de toutes les vertus religieuses.

Aussi, quand s'éleva la guerre que les philosophes avaient suscitée contre Dieu, elle se refusa à tout serment qui n'était pas

prescrit par l'Église, et toutes ses Sœurs l'imitèrent. On les expulsa de leur cloître, qui fut supprimé comme tous les autres.

En sortant, le 11 février 1794, de la retraite pieuse où elles s'étaient sanctifiées, les bonnes Carmélites ne se séparèrent pas et suivirent leur Sœur bien-aimée. Mais on n'eut garde de leur laisser la liberté de prier Dieu. On arrêta, le 13 mars suivant, leur chère directrice; et comme elle refusa de faire un serment qui offensait l'Église, la Mère Anne Vial, jugée par la commission révolutionnaire de Lyon, fut condamnée à mort. Elle fut décapitée le 28 mars, à l'âge de soixante-deux ans.

MÉMOIRE DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE.

La Bienheureuse Marie de Maillé, à cause de sa grande naissance, aimait à se faire habiller avec une certaine élégance. Cependant elle était très-pieuse et très-modeste. On lit dans les Bollandistes que la très-sainte Vierge l'honora un jour de sa chère visite, et lui conseilla, si elle voulait mener une vie vraiment sainte, de ne porter que des habits simples et sans éclat. La Bienheureuse quitta aussitôt ses riches vêtements, et ne voulut plus désormais en avoir que de convenables à la pauvreté chrétienne, se souvenant que Notre-Seigneur et sa très-sainte Mère en avaient eux-mêmes porté de semblables toute leur vie.

MARTYROLOGE ROMAIN¹.

A Césarée, en Palestine, la fête des saints martyrs Prisque, Malc et Alexandre, qui, durant la persécution de Valérien, demeurant dans une métairie des faubourgs de la ville, et voyant qu'on y décernait les glorieuses couronnes du martyre, embrasés du zèle divin de la foi, vinrent de leur plein gré trouver le juge, et lui reprochèrent sa cruauté à répandre le sang des fidèles.

¹ QUINTO KALENDAS APRILIS.

Cæsares, in Palestina, natalis sanctorum martyrum Prisci, Malchi et Alexandri, qui, in persecutione Valeriani, cum in suburbano agello supradictæ urbis habitarent, atque in ea celestes martyrii proponerentur coronæ, divino fidei calore succensî, ultro judicem adeuntes, cur tantum in sanguinem piorum

Aussitôt il les livra aux bêtes, pour être dévorés, en haine du nom du Christ.

A Tarse, en Cilicie, la fête des saints martyrs Castor et Dorothee.

En Afrique, celle des saints Rogat, Successe et seize autres Martyrs.

A Rome, saint Sixte III, Pape et confesseur.

A Norse, saint Spes, abbé, homme d'une admirable patience, dont l'âme, au moment de sa mort, fut vue de tous ses religieux monter au Ciel sous la forme d'une colombe.

A Châlon-sur-Saône, le décès de saint Gontran, roi de Bourgogne, qui s'adonna tellement aux œuvres de piété que, renonçant aux pompes du siècle, il distribua ses trésors aux églises et aux pauvres.

Additions des autres martyrologes.

Saint Hésyque, prêtre de Jérusalem, disciple de saint Grégoire de Nazianze.

Saint Justin, premier évêque de Tarbes.

Le Bienheureux Guillaume de Mindelheim, religieux Prémontré au diocèse d'Augsbourg.

Le Bienheureux Antoine Patrizzi, né à Sienne, ermite de Saint-Augustin.

Saint Conon, moine en Sicile.

Sainte Audacta et sainte Dorothee, martyres à Césarée.

Saint Hésyque, prêtre de Jérusalem, auteur d'un Commentaire sur le Lévitique. Il vivait au v^e siècle.

Saint Dagalaïphe, martyr avec plusieurs autres à Césarée.

Saint Hilarion de Pélécète, abbé à Constantinople, viii^e siècle.

Saint Théodore, évêque de Milan, mort en 490.

desœviret, objurgant; quos ille continuo pro Christi nomine bestiis tradidit devorandos. — Tarsi, in Cilicia, sanctorum martyrum Castoris et Dorothei. — In Africa, sanctorum martyrum Rogati, Successi et aliorum sexdecim. — Romæ, sancti Xysti tertii papæ et confessoris. — Apud Nursiam, sancti Spei abbatis, miræ patientiæ viri, cujus anima, cum ex hac vita migraret, in columbæ specie a cunctis fratribus visa est in cœlum ascendere. — Cabilone, in Galliis, depositio sancti Gunthramni regis Francorum, qui spiritalibus actionibus ita se mancipavit, ut, relictis sæculi pompis, thesauros suos ecclesiis et pauperibus erogaret.

Martyrologe de la dernière persécution.

Philippe Bruslé, prêtre du diocèse de Langres, pour refus du serment schismatique, condamné à la déportation par le tribunal criminel de la Haute-Marne le 28 mars 1794.

Louis Gauron ou Gauren, prêtre du diocèse d'Angers, ayant eu la faiblesse de prêter le serment schismatique, le rétracta en 1794 et fut condamné à mort comme traître à la patrie, par la commission militaire établie à Angers, le 28 mars 1794.

Jamet (prénoms inconnus), curé de Chévenon, au diocèse de Nevers, sur le motif qui condamnait les précédents, fut arrêté et conduit à Nantes pour être déporté ; mort à fond de cale de la galiote hollandaise le 28 mars 1794.

Sulpice-Hilarion Merlet, Cordelier-prêtre de la maison de Bordeaux, ne fit pas de serment et fut envoyé à Blaye pour être déporté. Il mourut dans l'hôpital de cette ville le 28 mars 1795. Il avait quatre-vingt-trois ans.

Emeric Mirlin, Capucin de Gray, en Franché-Comté, détenu deux ans dans les prisons de Vesoul, pour refus de serment, condamné à mort par le tribunal révolutionnaire de Paris, le 28 mars 1794.

Jean-Baptiste Peusselet, Capucin de Gray, confrère du précédent, condamné avec lui et comme lui guillotiné à Paris, le 28 mars 1794.

Joseph Prudhomme, humble Trappiste, chassé de son cloître, livré à la commission militaire d'Angers, condamné comme fanatique et mis à mort le 28 mars 1794.

VINGT-NEUVIÈME JOUR DE MARS.

Saint Jonas et Saint Birch-Jésus, martyrs en Perse. — Saint Théodore, prêtre d'Antioche et martyr. — Saint Marc d'Aréthuse, évêque. — Saint Cyrille, diacre d'Héliopolis, martyr. — Saint Armogaste, martyr. — Saint Archinime, martyr. — Saint Satur, martyr. — Saint Eustase, abbé de Luxeuil. — Saint Gondèle, prince du pays de Galles. — Le Bienheureux Carloman. — La Bienheureuse Diémode, recluse à Wessenbrunn en Bavière. — Le Bienheureux Hugues de Vaucelles. — Le Bienheureux Boniface de Savoie, évêque. — Le Bienheureux Raymond Lulle, confesseur de la foi. — Le Bienheureux Antoine de Saint-Jean, Frère-Mineur. — La Bienheureuse Madeleine de Bretagne, clarisse. — Mémoire de la très-sainte Vierge. — Martyrologe romain. — Additions des autres martyrologes. — Martyrologe de la dernière persécution.

SAINT JONAS ET SAINT BIRCH-JÉSUS,

MARTYRS EN PERSE.

L'an 327, dix-huitième de son règne, Sapor, roi de Perse, se mit à renverser les églises et les autels, à incendier les monastères et à persécuter cruellement tous les Chrétiens de son empire. Quiconque refusait d'adorer le soleil, le feu et l'eau, était soumis à d'intolérables tortures. Il y avait deux frères également vertueux dans la ville de Beth-Asa ; leurs noms étaient Jonas et Birch-Jésus, c'est-à-dire Béni-Jésus. Ayant appris qu'on tourmentait les Martyrs en certains lieux, ils résolurent d'y aller. Arrivés dans la ville de Hubaham, ils y trouvèrent en prison un grand nombre de fidèles, qu'ils encouragèrent par leurs exhortations, si bien que les uns confessèrent glorieusement la foi, et que les autres remportèrent la couronne du martyre. Ces derniers furent au nombre de neuf.

Le juge, ayant su la conduite des deux frères, les fit amener à son tribunal et essaya d'abord de leur persuader par de douces paroles à obéir au roi des rois, c'est-à-dire au roi de Perse, et à adorer le soleil, la lune, le feu et l'eau. Les Saints répondirent : « Vous devez respecter non-seulement le roi dont vous avez reçu

la puissance, mais beaucoup plus encore Celui qui vous a donné la sagesse et l'intelligence. C'est pourquoi il vous faut chercher d'abord qui est ce Roi des rois souverain Seigneur du Ciel et de la terre, qui fixe les temps et les change à son gré, dont l'autorité fait les juges, et qui leur donne la puissance pour défendre la vérité. Nous vous prions donc à notre tour de décider auquel de ces rois il faut nous contraindre d'obéir, nous autres mortels, ou à celui qui est le souverain Créateur de toutes choses, ou bien à ce roi que la mort enlèvera dans peu pour le réunir à ses ancêtres ? » Les princes des mages furent extrêmement irrités de leur entendre dire que le roi n'était pas immortel, mais qu'il mourrait un jour. Ils firent préparer des verges remplies d'épines, et, en attendant, séparèrent les deux frères. Ayant renfermé Birch-Jésus dans une obscure prison, il s'efforcèrent, par les plus terribles menaces, de persuader à Jonas de sacrifier au feu, au soleil et à l'eau, suivant les ordres du roi. Tout fut inutile. Alors le chef des mages ordonna de dépouiller le Martyr, de l'attacher à un pieu placé sous le nombril, et de le frapper avec des verges jusqu'à ce que les côtes fussent à nu. Tout le temps du supplice, Jonas ne dit autre chose que cette prière : « Je vous rends grâces, Dieu d'Abraham, notre Père, qui, le prévenant de votre miséricorde, l'avez fait sortir autrefois de ce lieu, et nous avez rendus dignes d'apprendre par lui les mystères de notre foi. Maintenant donc je vous prie, Seigneur, de nous accorder ce que l'Esprit-Saint annonçait par la bouche de David, notre Père, de vous offrir un holocauste parfait. » A la fin il s'écria à haute voix : « Je renonce au roi idolâtre et à tous ses sectateurs, que je déclare ministres du mauvais démon. Je renie en outre le soleil, la lune, les étoiles, le feu et l'eau. Au contraire, je crois et je confesse le Père, et le Fils, et le Saint-Esprit. » Les juges lui firent attacher une corde aux pieds et traîner dans un étang glacé, pour toute la nuit, avec des gardes pour l'empêcher d'en sortir.

Après avoir soupé et pris un peu de sommeil, les princes des mages firent comparaître Birch-Jésus, et lui dirent que son frère avait embrassé leur religion. « Eh bien, répondit le saint Martyr, je louerai d'autant plus mon Dieu, le Dieu véritable, que

mon frère l'a plus outragé par son apostasie, comme vous me l'apprenez, quoique je sente bien qu'en ceci encore vous avez menti et que vous cherchez à me circonvenir. Mais la vérité ne le permettra pas. Car qui serait assez aveugle pour croire avec vous qu'il y a quelque chose de divin dans des corps matériels destinés au service des hommes? Comment, sans être insensés, pourrions-nous rendre des honneurs divins au feu, que le souverain Créateur a fait pour la commune utilité des mortels, puisque nous voyons tout le monde en user également, les pauvres aussi bien que les riches? » Le Saint développa ces pensées avec tant de force et d'éloquence, que les mages, étonnés, se dirent : « Ne permettons pas qu'il parle davantage en public; autrement les adorateurs mêmes du soleil abandonneront notre culte et nous traiteront d'impies. Ils résolurent donc de ne l'interroger plus que la nuit. En même temps ils lui appliquèrent sur chaque bras des lames de fer toutes rouges, en disant : « Par la fortune du roi des rois, si tu fais tomber une de ses lames, nous dirons que tu as renoncé à la foi des Chrétiens. — Mauvais démons, ministres d'un roi impie! s'écria le bienheureux Martyr; non! par Notre-Seigneur Jésus-Christ, le Fils de Dieu; non! dis-je, je ne crains pas votre feu, et pas une de vos lames ne m'échappera! Pour Dieu même, je vous en conjure, réunissez vos tourments de toute espèce et hâtez-vous d'en faire en moi l'épreuve. Car qui combat pour Dieu est plein de courage. » A ces mots, les juges lui firent verser du plomb fondu dans les narines et dans les yeux, après quoi on le ramena en prison, où il fut pendu par un pied.

Le lendemain, les mages s'étant fait représenter Jonas, lui dirent : « Comment vous portez-vous? Peut-être que la nuit dernière vous a été pénible, l'ayant passée sur un étang glacial. — Non, répondit Jonas, je vous l'assure par le vrai Dieu, que mon âme espère voir bientôt; non, depuis le jour que ma mère m'a mis au monde, je n'ai pas eu de jour plus agréable et plus délicieux : le souvenir du Christ souffrant a été pour moi une consolation ineffable. Les mages reprirent : Il faut que tu saches que ton compagnon a renoncé. — Oui, répliqua le Martyr, je sais de-

puis longtemps qu'il a renoncé au diable et à ses anges. — Prends garde, dirent les mages, de périr misérablement, abandonné de Dieu et des hommes. — Mais vous-mêmes, répondit le Saint, si vous êtes sages, comme vous vous en flattez, dites-moi s'il ne vaut pas mieux semer le blé que de le laisser en tas dans un grenier, sous prétexte de le préserver des pluies et des orages. La vie est comme une semence que le Chrétien jette sur la terre : elle produira dans le monde à venir, où le Christ la renouvellera dans une gloire immortelle. — Prends garde, dirent les mages de nouveau, prends garde que vos livres ne t'abusent ; car ils ont déjà trompé bien du monde. — Il est vrai, repartit le Saint, qu'ils ont détaché un grand nombre de personnes des voluptés du siècle, après leur avoir fait goûter les douleurs du Christ souffrant. Car dès qu'un Chrétien s'est une fois enivré de l'amour du Christ mourant pour lui sur la Croix, il oublie richesses, honneurs, or, argent. Se souciant fort peu des rois et des princes, il soupire après la vue du seul Roi véritable, dont le royaume est éternel et la puissance de génération en génération. »

Les juges, voyant l'inébranlable constance du Martyr, lui font couper les doigts des mains et des pieds, phalange par phalange, et les sèment de côté et d'autre. Puis, s'adressant au Martyr : « Vois-tu, dirent-ils, comme nous avons semé tes doigts ? Tu n'as qu'à attendre la moisson, pour récolter de cette semence un grand nombre de mains. — Je ne redemande pas un grand nombre de mains, répondit le Bienheureux Jonas. Dieu, qui m'a créé d'abord, me créera de nouveau des ailes nouvelles. » Aussitôt on lui arrache la peau de la tête, on lui coupe la langue et on le jette dans une chaudière de poix bouillante. Mais la poix s'échappe tout-à-coup sans endommager le Martyr. Alors les juges l'étendent sous une presse de bois et lui brisent les membres ; puis ils le scient par morceaux et les jettent dans une citerne desséchée, avec des gardes pour empêcher qu'on ne les enlève.

Après avoir fini de cette manière avec le premier, les juges font amener son frère Birch-Jésus, et l'exhortent à avoir pitié de son corps. Il répondit : « Ce n'est pas moi qui me le suis fait, ce n'est pas moi non plus qui le perdrai. Dieu, qui l'a créé, lui rendra

la forme perdue. Mais vous, vous en serez punis pour votre cruauté, vous et votre roi insensé, qui, ignorant son Seigneur et son Créateur, s'efforce d'établir contre sa volonté des lois impies. » Alors le prince des mages dit aux autres : « Nos délais sont injurieux au roi. On ne gagne rien avec cette espèce d'hommes, ni par les discours ni par les tourments. » Dans leur colère, ils ordonnèrent donc que le Martyr serait battu avec des joncs dont la pointe était très-aiguë ; qu'ensuite son corps serait couvert d'éclats de roseau, que l'on ferait entrer dans la chair avec des cordes étroitement serrées ; que, quand il aurait été percé de toutes parts et que son corps offrirait l'image d'un porc-épic, on le roulerait par terre. Ce ne fut pas tout. Après cette horrible torture, ils lui firent verser dans la bouche de la poix bouillante et du soufre. Ce dernier supplice réunit Birch-Jésus à son frère Jonas. Un de leurs anciens amis, nommé Abtuscias, racheta leurs corps pour cinq cents drachmes et trois vêtements de soie, après s'être engagé de plus par serment à n'en rien dire.

L'auteur des actes de ces Martyrs les termine ainsi : « Ce livre, écrit sur la relation des témoins oculaires, contient les actes des saints martyrs Jonas, Birch-Jésus, Zébine, Lazare, Maruthas, Norsès, Élie, Maharis, Sabas et Scembaise, martyrs du Christ, qui, après les avoir soutenus dans le combat, leur a fait remporter la victoire et la couronne. Puisse avoir part à leurs prières Isaïe, fils d'Adab, d'Erzeroum, des cavaliers du roi, qui a été présent aux interrogatoires des Martyrs, et s'est chargé d'écrire leur triomphe ! »

(ROHRBACHER.)

SAINT THÉODORE,

PRÊTRE D'ANTIOCHE ET MARTYR.

Un violent incendie, envoyé par le Ciel, ayant réduit en cendres, le 22 octobre 362, le temple de Daphné à Antioche, l'empereur Julien l'Apostat voulut que ce fussent les Chrétiens qui aient mis le feu à ce temple. En conséquence, il sévit contre eux comme incendiaires.

Il fit fermer la grande église d'Antioche, après en avoir enlevé les vases sacrés, pour les porter à son trésor. L'ayant ainsi pillée

et profanée, il en fit condamner les portes et fit fermer les autres églises. Tous les ecclésiastiques s'enfuirent.

Il n'y eut qu'un prêtre catholique, nommé Théodore, qui ne sortit pas de la ville. Le comte Julien, oncle de l'empereur, apostat comme lui, prétendant que ce prêtre avait la garde des trésors de l'église, et pouvait lui en donner la connaissance, le fit prendre et tourmenter cruellement; et, comme il persista courageusement dans la confession de la foi, il lui fit couper la tête.

SAINT MARC D'ARÉTHUSE,

ÉVÊQUE.

Le Bienheureux Marc, évêque d'Aréthuse, en Syrie, vécut au iv^e siècle dans les temps des empereurs Constance et Julien, tous deux déserteurs de la foi catholique. Sous Constance, il eut la faiblesse malheureuse de communiquer avec les ennemis de la divinité de Jésus-Christ. Mais, sous Julien, il se releva par une confession généreuse de la foi qui a donné au Ciel tant de saints Martyrs.

Il fut élevé à l'épiscopat sous le règne même de Constantin le Grand, et quand son fils Constance, qui lui succédait, parvint à l'empire, ce fut lui, Marc, qui sauva la vie au prince Julien, son cousin germain, ne prévoyant pas alors que c'était un fléau que Dieu se réservait pour épurer son Église et discerner ses serviteurs fidèles d'avec ses ennemis.

Constance, à son avènement au trône, avait résolu de faire mourir tous ses parents du côté paternel, et Jules-Constance, frère de Constantin avait été enveloppé dans ce massacre, avec l'aîné de ses trois fils. Des deux autres, Gallus et Julien, Gallus fut épargné à cause de son bas âge, Julien fut enlevé secrètement par l'évêque Marc d'Aréthuse, qui le mit en sûreté. On verra quelle fut la récompense dont il reconnut le dévouement de son bienfaiteur.

Or, Marc eut le malheur de se voir engagé dans la société des ariens, qui l'accaparèrent comme un appui pour eux. Il assista avec eux au Concile de Sardique, en 347. Mais il ne fut pas de ceux que les Catholiques y déposèrent; ils ne voyaient pas en

lui un hérétique, mais un de leurs adhérents entraîné par faiblesse ; au Concile de Sirmich, en 351, il fut considéré comme un demi-arien. Après quelques années encore, où en divers Conciles Marc ne se prononçait pas, il s'accrut catholiquement bien avant la mort de Constance, qui eut lieu l'an 361 ; et il mérita que saint Grégoire de Nazianze le proclamât l'un des plus illustres confesseurs de Jésus-Christ. En opposition à cette vertu, Julien, ce prince qui devait la vie à Marc d'Aréthuse, se voyant possesseur de l'empire, se prononça pour le retour au paganisme, que Constantin et Constance s'étaient efforcés de détruire. Il commença par une persécution sourde contre l'Église ; il entama les officiers et les soldats chrétiens, et assez vite il déclara partout la guerre à Jésus-Christ et à son Église. En s'en allant de Constantinople pour la guerre de Perse, il fit plusieurs Martyrs sur sa route ; il se déclara l'ennemi de la ville d'Antioche, qu'il trouvait toute chrétienne ; mais il fut plus content des autres villes de la Syrie, qui avaient repris les fureurs du paganisme. Aréthuse même, où était le siège de Marc et qu'il avait amenée à la foi, était retombée dans ses anciennes mœurs païennes. Marc, ayant appris qu'on avait arrêté quelques-uns de ses ecclésiastiques, et jugeant que plusieurs fidèles de son troupeau, qui avaient déjà été pris, traînés devant les tribunaux et mis à la question, avaient besoin de son assistance ou de son exemple, il retourna dans la ville, et se livra volontairement entre les mains des persécuteurs, afin qu'ils laissassent aller en liberté ceux qu'ils retenaient en prison.

La populace irritée s'assembla autour de lui, suivie bientôt après des bourgeois même, hommes, femmes de tout âge, de toute profession, jusqu'aux magistrats ; et ces barbares, au lieu d'admirer une action si généreuse, la prirent pour une marque de mépris qu'il faisait d'eux. Ils se jetèrent sur lui, le traînèrent par les rues, le prenant aux cheveux, et partout où ils pouvaient l'atteindre, sans avoir pitié de sa grande vieillesse, sans respecter sa vertu, et sans avoir aucun égard à la pureté de ses mœurs, à l'éminence de son savoir.

Ils le dépouillèrent premièrement, et le flagellèrent par tous les

endroits du corps, joignant l'infamie à la cruauté. Ils le jetèrent ainsi tout déchiré dans un égout. L'en ayant ensuite retiré, ils lâchèrent sur lui une multitude de jeunes garçons armés de stylets, pour le piquer et le percer sans miséricorde. On lui serra les jambes avec des cordes, que l'on fit entrer dans la chair jusqu'aux os; on lui coupa les oreilles avec du fil renforcé et fort délié, et on se le jetait l'un à l'autre comme un ballon, à coups de pieds et à coups de poings.

Après cela ils le frottèrent de miel et de jus de viande, l'enfermèrent en cet état dans un réseau, et l'élevèrent en l'air au grand soleil du midi pour être exposé aux guêpes et aux abeilles.

Dans les intervalles de tant de tourments, ils le sollicitaient de leur promettre qu'il leur rebâtirait le temple qu'il avait démoli, ou qu'il fournirait l'argent nécessaire pour le rebâtir. Et un historien assure que c'est à quoi le saint Évêque avait été condamné par l'empereur Julien.

Mais ils le trouvèrent toujours également ferme et intrépide, tant à rejeter leurs demandes qu'à soutenir leurs fureurs. Quelques supplices qu'ils sussent inventer de nouveau pour ébranler sa constance, jamais ils ne purent tirer aucune promesse de sa bouche.

S'étant imaginé que ce qui pouvait le retenir était sa pauvreté, qui le mettait hors d'état de trouver une si grosse somme, ils offrirent de lui en remettre la moitié, témoignant qu'ils se contenteraient de recevoir l'autre à son aise. Mais au lieu de leur rien promettre, ni de répondre même à leurs demandes, il se raillait d'eux, tout suspendu, tout percé de coups et tout couvert de mouches. Il leur disait qu'en l'élevant de la sorte, ils lui avaient procuré l'avantage de pouvoir les regarder de haut; que, tandis qu'ils rampaient sur la terre, il se voyait enlevé vers le Ciel.

Ils se réduisirent ensuite à ne lui demander qu'une somme très-petite, afin qu'ils pussent dire qu'il aurait au moins contribué pour quelque chose aux frais du bâtiment. Mais il leur répondit de sa cage, qu'il y aurait autant d'impiété à donner une obole qu'à donner toute la somme.

Enfin, se trouvant vaincus par sa patience, ils le laissèrent aller ; et leur fureur se tournant en admiration, plusieurs en furent touchés, et changèrent si fort, dans la suite, qu'ils demandèrent même à recevoir de sa bouche les instructions de la véritable religion.

Le bruit d'une constance si héroïque, s'étant bientôt répandu dans la Syrie, donna tant d'étonnement au préfet du prétoire, qui était païen et homme de grand poids dans l'empire, qu'il dit à l'empereur Julien, alors à Antioche : « N'est-ce pas une honte, grand prince, que les Chrétiens soient tellement au-dessus de nous, et que nous soyons vaincus par un vieillard qu'il ne serait pas même glorieux de vaincre? »

Il lui représenta en même temps qu'il s'exposait au danger de devenir ridicule, lors même qu'il rendait illustres ceux qu'il persécutait. Comme ce prince, prenant pour prétexte général de la persécution les temples des idoles abattus dans les villes parmi les Chrétiens, avait ordonné de les rebâtir partout à leurs dépens, il se peut faire qu'il n'eût point donné d'ordre nouveau pour y obliger Marc d'Aréthuse en particulier. Mais la reconnaissance du service qu'il en avait reçu autrefois l'aurait dû porter à faire en sa faveur une exception, qui ne pouvait lui coûter beaucoup, s'il avait seulement eu les sentiments d'un honnête païen.

Marc ayant ainsi survécu à tant d'horribles tourments, dans lesquels quelques-uns ont cru mal à propos qu'il était mort, employa ce qui lui resta de vie à la conversion des païens, et mourut en paix sous Jovien ou Valens, avec le titre glorieux de confesseur de Jésus-Christ.

SAINT CYRILLE,

DIACRE D'HÉLIOPOLIS, MARTYR.

Dans la même persécution de Julien l'Apostat, et dans le même temps que Marc donnait à ceux d'Aréthuse le spectacle de la constance et de la fidélité chrétienne, plusieurs autres Martyrs soutenaient glorieusement, par l'effusion de leur sang, le témoignage qu'ils rendaient à Jésus-Christ devant les païens, dans

la Syrie, la Phénicie et la Palestine, où la proximité du séjour de l'empereur animait plus qu'ailleurs le zèle des idolâtres. On ne vit peut-être en nul autre temps des cruautés plus barbares ni plus inouïes. Dans Gaza et dans Ascalon, villes de Palestine, les païens fendirent le ventre à des prêtres et à des vierges consacrées à Dieu, le remplirent d'orge et jetèrent ces personnes à des porcs, afin qu'ils les mangeassent.

Dans celle d'Héliopolis, en Phénicie, au pied du mont Liban, vivait un diacre nommé Cyrille, homme de rare vertu, qui avait fait connaître son zèle dès le temps de Constantin, en brisant quantité d'idoles. Les païens du lieu en avaient gardé rancune jusque-là, et croyant que l'heure de la vengeance était venue, ils se jetèrent sur lui, le tuèrent, l'ouvrirent après sa mort, et lui mangèrent le foie.

La justice divine ne manqua pas de découvrir et de châtier une si étrange inhumanité. Tous ceux, dit Théodoret, qui y avaient pris part, perdirent premièrement les dents, qui leur tombèrent toutes à la fois; ensuite leurs langues se pourrèrent dans leurs bouches, et enfin ils perdirent les yeux.

Ils furent obligés, par tant de disgrâces survenues successivement, de reconnaître la puissance de la religion qu'ils avaient si injustement persécutée.

On exerça aussi dans la même ville d'Héliopolis des cruautés à l'égard des vierges chrétiennes, toutes semblables à celles qui se passèrent dans Gaza et dans Ascalon. Ces saintes filles, qui étaient particulièrement consacrées à Dieu, et qui ne se laissaient voir à personne, furent produites en public dépouillées, et exposées nues à la vue et aux insultes de tout le peuple. Leurs persécuteurs leur rasèrent la tête, leur fendirent le ventre; et ayant vidé les entrailles, y jetèrent de l'orge, qu'ils firent manger à des pourceaux, pour les exciter à dévorer en même temps ces innocentes victimes.

Le martyrologe romain ne parle que de saint Cyrille en ce jour; quelques autres y joignent les Martyrs de Syrie et de Palestine, qui ont souffert en même temps et qui n'ont pas d'autre jour assigné.

SAINT ARMOGASTE,

MARTYR.

Genséric, roi des Vandales en Afrique, étant revenu à Carthage de son expédition d'Italie, où il avait pris et pillé la ville de Rome, se livra contre les Catholiques à des hostilités encore plus grandes que jamais. Les Evêques de sa secte l'animaient toujours de plus en plus contre les fidèles. Ils lui persuadèrent de défendre par un édit, que nuls autres que les ariens ne pussent avoir des charges ou des emplois dans son palais ni auprès de ses enfants. Quelque temps après, en 457, arriva la persécution faite au Bienheureux Armogaste, que les uns disent comte, les autres évêque, sans que nous en sachions plus. On lui lia plusieurs fois les jambes et le front avec des cordes, sans que jamais ces cordes fissent la moindre impression dans sa chair, nonobstant l'extrême violence avec laquelle on les serrait.

Saint Victor de Vite, qui le connaissait très-particulièrement, ajoute qu'aussitôt qu'il avait levé les yeux au Ciel on entendait ces cordes craquer et se rompre aussi facilement que des toiles d'araignées. Les bourreaux en apportèrent à plusieurs reprises de plus fortes, faites avec du crin de cheval. Mais le bienheureux Martyr n'avait pas plus tôt invoqué le nom de Jésus-Christ qu'il en arrivait comme des autres.

Ils le pendirent ensuite par un pied la tête en bas, et il était aussi paisible en cet état que s'il eût reposé dans un bon lit.

Théodoric, l'un des fils du roi Genséric, de qui Armogaste était devenu l'esclave, voyant que tous ces tourments étaient inutiles, commanda qu'on lui tranchât la tête. Mais l'un de ses prêtres, nommé Jocond, lui fit changer de résolution, en lui disant : « Vous pourrez le faire mourir par divers supplices lents et sans qu'il y paraisse ; au lieu que si on lui tranche la tête, les Romains publieront partout qu'il est Martyr. »

Alors Théodoric le condamna à travailler aux mines dans la province Byzacène ; et ensuite, afin de le traiter encore plus ignominieusement, il ordonna qu'on le mît à garder les vaches en un lieu tout voisin de Carthage, où il pût être vu de tout le monde.

Dieu fit connaître alors au Saint que le temps de sa mort approchait. Armogaste s'en ouvrit aussitôt à un Chrétien de grande vertu, nommé Félix, qui le révérait comme un Apôtre, et qui avait l'intendance de la maison du fils du roi. Il l'engagea, sur la foi dont l'un et l'autre faisaient profession, à l'enterrer sous un chêne qu'il lui indiqua ; non qu'il se souciât du lieu ou de la manière dont il serait enterré, mais c'était pour ne pas tenir supprimé ce que Dieu lui avait révélé. Félix, après avoir résisté longtemps et protesté qu'il voulait le faire enterrer avec honneur dans une église, fut obligé enfin de lui promettre qu'il accomplirait ponctuellement son ordre. Armogaste mourut. Alors Félix, en devoir d'exécuter ce qui lui était prescrit, y trouva bien de la difficulté, parce que les racines du chêne étaient si fortes, si entrelacées les unes dans les autres, et la terre si dure tout au tour, qu'on ne pouvait presque l'entamer ; ce qui causa un retard à la sépulture, et lui fit craindre pour le corps du défunt. Il en vint à bout néanmoins ; et ayant creusé beaucoup au-dessous des racines, il aperçut un tombeau de marbre si magnifique que peut-être jamais roi n'en eut un semblable.

SAINT ARCHINIME ,

MARTYR.

L'Église fête encore en ce jour deux autres Saints, l'un nommé Archinime et l'autre appelé Satur.

Archinime était de la ville de Mascule, en Numidie, et fut pressé par toute sorte d'artifices de renoncer à la foi catholique ; et comme il demeurait inébranlable, le roi lui-même voulut l'y exhorter ; il lui fit mille caresses dans ce but, il lui promit de le combler de richesses s'il se rendait à son désir.

Ses efforts furent inutiles. Dès lors, le voyant invincible, il le condamna à perdre la vie. Mais, par un ordre secret, il ordonna que si, lorsqu'il verrait lever l'épée pour lui abattre la tête, il témoignait de la crainte, on l'exécutât aussitôt, afin qu'il n'eût pas la gloire de passer pour Martyr ; et que si, au contraire, il demeurait ferme dans la confession de sa foi, on ne l'exécutât point.

Étant venu au lieu du supplice pour attendre le coup, il ne remua pas plus que s'il eût été de marbre.

Ainsi on le ramena triomphant ; et si la jalousie de son ennemi lui ravit pour ce coup la gloire du martyr, elle ne put lui ôter celle d'être un illustre confesseur.

SAINT SATUR,

MARTYR.

Satur fut dénoncé par un diacre arien, nommé Marivad ou Mauridan, qui était en faveur près de Hunéric. On sut qu'il était l'un des principaux membres de l'Eglise catholique, et qu'il combattait en toutes rencontres l'arianisme avec une liberté fort grande. C'est pourquoi on entreprit de lui faire embrasser ce qu'il combattait si fort, et l'on y employa les promesses et les menaces. Sur l'ordre qu'il eut d'opter des honneurs et des biens qu'on lui préparait, s'il acquiesçait aux ordres du prince, ou des supplices qui l'attendaient, s'il refusait, il accepta cette dernière condition. A l'instant même on lui ôta sa maison, tout son bien, ses esclaves, et même sa femme, pour la marier en sa présence à un conducteur de chameaux.

Satur, rempli de l'Esprit de Dieu, pressait ses ennemis d'exécuter leur dessein. Sa femme, au contraire, sans lui en rien dire, les conjura de différer. Elle vint, comme une autre Ève instruite par le serpent, le tenter au lieu où il était seul et en prières ; mais elle ne trouva point en lui l'Adam qu'elle cherchait. Les cheveux épars, la robe toute déchirée, elle avait autour d'elle tous ses enfants, tenant entre ses bras le plus petit, qui était encore à la mamelle. Elle le mit à ses pieds, s'y jeta elle-même, embrassa ses genoux, et remplit toute la maison de cris et de lamentations.

Le combat fut long, et d'autant plus difficile qu'il avait à se combattre lui-même, aussi bien que sa femme et ses enfants. Il fut enfin victorieux : et Dieu, pour l'amour duquel il renonçait ainsi sa femme, ses enfants et lui-même, le fortifia toujours de plus en plus de son Esprit, de sorte qu'il attendait avec joie la couronne du martyr. On lui fit souffrir divers tourments ; il fut

dépouillé nu, et chassé comme un gueux, avec défense de paraître jamais en public. Il alla ainsi finir dans la retraite et la pauvreté une vie qu'il avait si généreusement offerte à Dieu, après une confession si glorieuse.

L'Église n'eut aucun égard à la malignité avec laquelle le roi des Vandales enviait la gloire du martyr à ceux à qui il en faisait souffrir les peines. Elle leur en a\décerné publiquement les honneurs, quoique sous le nom de simples confesseurs, comme à ceux qui sont morts dans les supplices. On les trouve unis et assemblés dans les martyrologes en ce même jour, non pas qu'on soit persuadé qu'ils sont morts en ce même temps, mais parce qu'ils ont été joints dans l'histoire que saint Victor de Vite a faite de la persécution de l'Église d'Afrique sous les Vandales.

SAINT EUSTASE,

ABBÉ DE LUXEUIL.

Saint Eustase, issu de l'une des plus nobles familles de Bourgogne, neveu de saint Miget ou Miet, évêque de Langres, vint au monde sous le règne de Clotaire I^{er}. Il fut si favorisé de Dieu, dans tout le temps de son éducation, que l'éclat de sa vertu surpassa bientôt celui que lui donnait sa naissance.

Lorsque saint Colomban, religieux d'Irlande, fixé en France depuis deux ou trois ans et retiré dans les déserts des Vosges, eut bâti le célèbre monastère de Luxeuil, au diocèse de Besançon, Eustase fut l'un des premiers qui allèrent se ranger sous sa discipline; il en fut aussi le modèle pour la régularité, et il n'étudia pas moins les vertus de son maître que sa règle. Saint Colomban eut tant de confiance en ce disciple, qu'il le rendit participant de ses pensées les plus secrètes et de tous ses desseins, dans le temps où il était persécuté par la reine Brunehaut et son petit fils Thierry, roi de Bourgogne.

Colomban, revenu de son exil de Besançon, où il avait été relégué l'an 609, eut ordre de Thierry de sortir encore de Luxeuil, et de retourner en Irlande, vingt ans après avoir quitté ce pays.

On le conduisit à Nantes pour l'embarquer; et plusieurs de ses disciples, dont les principaux étaient saint Gal et saint Eustase,

voyant le monastère de Luxeuil exposé aux violences des officiers de Thierri, se retirèrent sur les terres de son frère Théodebert, roi d'Austrasie, qui les prit sous sa protection.

Saint Colomban, embarqué à Nantes pour obéir à Thierri et repasser en Irlande, fut repoussé par les flots et jeté à terre. Il jugea de là que la volonté de Dieu n'était pas qu'il sortit de France, et il alla trouver le roi Clotaire II, qui l'invita, mais en vain, à demeurer dans ses États. Il prit le chemin de l'Austrasie, où il fut favorablement reçu du roi Théodebert, frère de Thierri, qui, plein d'estime et d'affection pour lui et pour ses disciples, lui donna à choisir le lieu qui lui plairait dans ses États, et qui lui paraîtrait le plus convenable pour s'y établir. Colomban accepta l'offre, avec l'espoir de trouver un centre d'où il pourrait travailler à la conversion des infidèles.

Il prit avec lui saint Eustase, saint Gal et quelques autres de ses disciples qu'il avait rassemblés, et alla le long du Rhin jusqu'aux extrémités du lac de Constance, d'où il entra dans le pays que nous appelons la Suisse, qui appartenait alors à Théodebert par la cession que Thierri, son frère, lui en avait faite, et qui se trouvait ainsi détaché du royaume de Bourgogne et incorporé à celui d'Austrasie.

Pendant qu'il était occupé de la prédication de l'Évangile le long du canal de Constance et de l'établissement d'une nouvelle communauté monastique dans la solitude du territoire de Brégentz, il apprit que quelques séculiers s'étaient emparés d'une partie de son monastère de Luxeuil, comme si la disgrâce qui lui était survenue dans les dépendances du royaume de Bourgogne eût été un titre capable d'autoriser une usurpation ; il se vit obligé à se priver de saint Eustase et à l'envoyer là, pour gouverner la communauté. Eustase arriva tout à propos pour empêcher le procès que ces personnes voulaient faire au monastère. Il les alla trouver avec saint Valéry, alors religieux de Luxeuil et depuis abbé aux extrémités du diocèse d'Amiens, vers la mer, et les amena par sa douceur et par l'équité de sa cause à rendre au monastère ce qui lui appartenait et à laisser la maison en paix.

Il prit grand soin de maintenir la discipline établie par saint Colomban, et il y forma beaucoup de disciples, que l'odeur de sa sainteté attira dans Luxeuil.

Ses jeûnes, ses veilles et ses autres austérités étaient continues, aussi bien que sa prière. Il conduisait ses Frères beaucoup plus par ses exemples que par ses discours. Il prévoyait avec une vigilance merveilleuse tous les besoins spirituels et corporels de ses religieux, et il y remédiait avec zèle et promptitude. Sa charité passait jusqu'aux étrangers, et il faisait sentir fort loin les effets de son assistance aux pauvres et aux malades. Il avait, pour ceux de ses religieux qui tombaient en faute, une compassion qui le portait plus volontiers à l'indulgence qu'à la sévérité; et comme il espérait les ramener plus sûrement par cette voie de douceur, il aimait mieux se rendre leur intercesseur auprès de Dieu que de les accuser devant lui ou les condamner aux yeux des hommes. C'est peut-être ce qui contribua tant à multiplier le nombre de ses religieux, que l'on a fait monter jusqu'à six cents de son vivant dans la seule maison de Luxeuil.

Eustase travaillait ainsi à faire servir Dieu, lorsqu'il arriva dans les trois royaumes de France une révolution qui avait été prédite par saint Colomban. Les deux frères Théodebert et Thierry tournèrent leurs armes l'un contre l'autre. Théodebert fut défait à Toul, puis à Tolbiac ou Zulpich, où il fut pris, et ensuite tué avec ses deux enfants.

Thierry, voulant marcher l'année suivante contre Clotaire II, qui régnait dans la France occidentale, appelée alors Neustrie, mourut à Metz. Son fils Sigebert II ne régna que peu de jours, et fut exterminé dans la même année, avec ses frères et Brunehaut leur bisaïeule, par Clotaire, qui réunit les trois royaumes sous sa puissance, et se vit ainsi le maître de la monarchie française, comme avaient été son grand-père et son bisaïeul.

Ce monarque se souvint alors de la prédiction que lui avait faite trois ans auparavant saint Colomban à son retour de Nantes, lorsqu'il l'avait assuré qu'au bout de ce terme il règnerait seul dans toute la France. Fâché de voir que son royaume fût privé de la présence d'un si grand Saint, il députa vers lui saint Eus-

tase pour l'inviter à revenir à Luxeuil ou en tel autre lieu de la France qu'il lui plairait. Eustase trouva Colomban dans le nouveau monastère de Bobbio, au Milanais, qu'il avait fondé en arrivant en Italie, l'an 612, des libéralités d'Agilulfe, roi des Lombards. Ce Saint, jugeant que Dieu ne demandait pas de lui qu'il retournât en France, retint Eustase à Bobbio pendant quelque temps ; et après lui avoir recommandé le soin des religieux de Luxeuil, dont il l'avait fait le pasteur et l'abbé, et l'observance de la règle qu'il y avait laissée, il le renvoya avec des lettres de remerciement pour Clotaire, auquel il donna en même temps divers avis pour son salut.

Ce prince, frustré de l'espérance de revoir saint Colomban, pour lequel il avait une vénération profonde, ne se contenta pas d'honorer saint Eustase, à son retour, comme celui qui devait tenir sa place dans son esprit ; mais il prit encore, en sa considération, l'abbaye de Luxeuil sous sa protection particulière, et en augmenta les revenus et les privilèges.

L'observance régulière ne fut pas le seul objet du zèle et de l'application de saint Eustase. Il alla encore annoncer la parole de Dieu aux Varasques, peuples des Vosges, et porta même la lumière de l'Évangile aux Boiens ou Bavares. Il fit parmi les uns et les autres beaucoup de conversions de gens engagés dans les ténèbres de l'idolâtrie ou dans les erreurs de Photin et de Bonose. Après cette mission, qui dura pendant les années 616 et 617, il revint à Luxeuil en 617.

Mais il ne se borna pas à n'instruire que ses religieux, et comme il avait de l'éloquence et du talent pour la prédication, il exerça encore ce saint ministère dans son voisinage, et porta un grand nombre de pécheurs à faire pénitence.

Dieu voulut éprouver sa constance et sa fidélité par une persécution domestique que lui suscita un faux Frère de son monastère, qui tâcha d'en renverser l'ordre et la discipline. Cet homme, nommé Agreste ou Agrestin, de secrétaire de Thierry, roi de Bourgogne, s'était fait moine à Luxeuil, par une chaleur subite de dévotion, qui, s'étant refroidie ensuite, lui avait rendu la solitude de sa cellule ennuyeuse et insupportable. C'est ce qui l'en avait

fait sortir pour aller, à l'exemple de son abbé, prêcher la foi aux païens. Mais n'y ayant eu aucun succès, il s'était jeté dans le schisme de ceux d'Aquilée, qui étaient alors séparés de la communion de Rome. Il tacha d'y engager aussi saint Eustase ; mais voyant que cet abbé, qui n'avait pas moins de savoir que de piété, n'entrait pas dans ses sentiments, il s'éleva fièrement contre lui, et entreprit de faire condamner la règle de saint Colomban dans un Concile tenu à Mâcon en 623 ou 624 par plusieurs Evêques de Bourgogne.

Eustase repoussa fortement les accusations d'Agreste, défendit tous les chefs de la règle de son maître, que l'on taxait de diverses singularités plus propres à des Irlandais qu'à l'Eglise de France, et il désabusa ceux des Prélats qui s'étaient laissés surprendre aux artifices de cet adversaire. Il avait pris dans la cour de Thierry cette animosité contre saint Colomban. Le Concile n'eut pas égard à ce que dit Agreste, et l'obligea à se réconcilier avec saint Eustase, son abbé, qui l'embrassa sur-le-champ, et lui donna le baiser de paix.

Ces marques d'affection ne firent pas grande impression sur le cœur d'Agreste, qui, conservant toujours de la haine contre le Saint, continua de le blâmer. Il séduisit quelques-uns de ses disciples, et périt enfin malheureusement.

Parmi ceux des religieux de Luxeuil qui demeurèrent inviolablement attachés au saint abbé, parurent saint Chanoald, qui fut depuis évêque de Laon, saint Omer, qui fut évêque de Têrouanne, saint Aichar, qui le fut de Noyon et de Tournay, Ragnacaire, qui le fut de Bâle, et d'autres disciples encore, qui firent honneur à leur maître.

Saint Eustase mourut en l'an 625, et fut enterré dans son monastère, où Dieu fit connaître sa sainteté par divers miracles.

Les martyrologes marquent sa fête au 29 mars.

SAINT GONDÈLE,

PRINCE DU PAYS DE GALLES.

Gundlée ou Gondèle était fils aîné du roi des Dimétiens, qui habitaient le midi du pays de Galles. Après la mort de son père,

il partagea le royaume avec ses six frères, qui tous le respectaient comme leur souverain. Il épousa Gladuse¹, dont il eut saint Gadoc, fondateur du célèbre monastère de Llan-carvan². Sa conduite prouva que la pratique de toutes les vertus chrétiennes est possible jusque sur le trône. Il quitta cependant le monde dans la suite, pour se renfermer dans un petit ermitage situé auprès d'une église qu'il avait fait bâtir. Là, son genre de vie était fort austère : il portait le cilice, ne buvait que de l'eau et ne mangeait que de mauvais pain, sur lequel il mettait ordinairement de la cendre; encore gagnait-il, par le travail de ses mains, ce qui était nécessaire pour sa subsistance; il consacrait à la prière et à la contemplation les jours entiers et une grande partie de la nuit. Quelques jours avant sa mort, il fit venir saint Dubrice et saint Cadoc, son fils, afin qu'ils lui aidassent à se disposer au passage de l'éternité. Il mourut vers la fin du v^e siècle, et Dieu le glorifia par un grand nombre de miracles³.

LE BIENHEUREUX CARLOMAN.

Carloman, fils aîné de Charles Martel et frère de Pépin le Bref, gouverna avec grande sagesse les portions de la France qui lui étaient confiées et restitua à l'Église tout ce que son père lui avait enlevé. Pour délivrer la France des invasions qui allaient amener sa ruine, il se fit un nom par sa valeur et ses vertus. Il fut obligé de faire, pendant six ans qu'il régna, de grandes expéditions toujours couronnées de succès. Mais, en 747, il se retira au mont Soracte, en Étrurie, et il y bâtit un monastère; puis, pour se soustraire aux visites et aux honneurs que lui rendaient les nobles Francs lorsqu'ils allaient à Rome, il résolut de se retirer secrètement au Mont-Cassin. Il ne prit avec lui qu'un de ses confidents, et, sans se faire connaître, il alla se présenter à la porte de ce célèbre monastère; l'abbé étant venu lui parler, Carloman

¹ Elle était fille du prince de Bragham, d'où le comté de Brecknock tire son nom. Bragham fut père de saint Cadoq et de saint Keyne.

² A trois mille de Cambridge.

³ Emprunté à Godescard.

se prosterna à ses pieds, et s'accusant comme étant un grand pécheur, il demanda en grâce qu'il lui fût permis de faire pénitence de ses fautes en ce lieu. L'abbé lui demanda quel était son pays. Il lui dit qu'il était de la nation des Francs et qu'il s'était exilé volontairement de son pays, dans la crainte de perdre la patrie céleste. Il fut reçu avec son compagnon au nombre des novices, et, après un an d'épreuves, ils firent leur profession, selon la règle de Saint-Benoît.

Carloman, qui ne s'était pas fait connaître, ne cherchait à se distinguer que par sa ferveur et son humilité. Son jour étant venu de servir à la cuisine, selon la règle, il s'acquitta avec plaisir de cet humble emploi, mais il s'en acquitta fort mal. Le cuisinier, lui voyant gâter les mets qu'il préparait, s'emporta contre lui jusqu'à lui donner un soufflet ; à quoi il répondit seulement : « Que le Seigneur et Carloman vous le pardonnent ! » Le cuisinier le frappa une seconde fois, et il fit la même réponse ; mais son compagnon l'ayant vu maltraiter une troisième fois par ce brutal, perdit patience, et, prenant un pilon qu'il trouva sous sa main, il en déchargea un grand coup au cuisinier, en disant : « Méchant serviteur, que ni le Seigneur ni Carloman ne te le pardonnent. »

L'abbé en fit un crime au moine étranger, et il lui demanda, en présence de toute la communauté, pourquoi il avait osé frapper un officier du monastère. Il répondit : « C'est que je l'ai vu traiter le plus indignement la personne la plus distinguée par sa noblesse et par sa vertu que je connaisse au monde. » On le fit expliquer. Il dit, en montrant son maître : « Celui que vous voyez, c'est Carloman, autrefois prince des Francs, que l'amour de Jésus-Christ a fait renoncer à la gloire et au royaume du monde. » Les moines étonnés se jetèrent aussitôt aux pieds de Carloman pour lui demander pardon ; mais il se prosterna lui-même devant eux, tâchant de leur persuader qu'il n'était pas ce que son compagnon disait, qu'il n'était qu'un pécheur. Il fut reconnu cependant bien malgré lui, et les innocents artifices de son humilité donnèrent un nouvel éclat à sa vertu.

En 753, il fut envoyé par son abbé au concile de Crécy-sur-Oise,

où il devait calmer des hostilités. Mais en passant par Vienne, en Dauphiné, il mourut dans un monastère de cette ville, le 17 août de cette même année. Son frère Pépin fit reconduire son corps au Mont-Cassin avec de riches présents, et ses reliques précieuses furent placées en 1628 dans une urne d'onyx, où elles ont toujours été honorées. Le Martyrologe des Bénédictins marque au 29 mars la fête du Bienheureux Carloman.

LA BIENHEUREUSE DIÉMODE,

RECLUSE A WESSENBRUNN, EN BAVIÈRE.

La Bienheureuse Diémode, dès sa jeunesse, poussée par son penchant pour la solitude, entra dans le monastère de Wessenbrunn ; lorsqu'elle y eut fait quelque séjour, elle sentit le besoin de mener une vie plus retirée et plus austère, et demanda à l'abbesse la permission d'aller s'enfermer dans une petite cellule construite non loin de l'église. On refusa d'abord de condescendre à ses vœux ; mais son directeur, craignant, s'il lui résistait plus longtemps, de s'opposer à la volonté de Dieu, lui fit accorder ce qu'elle sollicitait avec tant d'ardeur. C'est alors qu'elle put se livrer sans réserve à son goût prononcé pour une vie pénitente et mortifiée. Elle s'interdisait presque toute nourriture et se contentait le plus souvent d'un peu de pain et d'eau. L'oraison, le chant des cantiques, la participation à la sainte Communion et la lecture des divines Écritures faisaient toute son occupation, comme ses plus chères délices. Elle entretenait un commerce de lettres avec la Bienheureuse Herlucque, qui menait à Empfach à peu près le même genre de vie. Ces deux épouses de Jésus-Christ s'exhortaient et s'encourageaient mutuellement dans la pratique des saintes austérités que leur inspirait l'esprit de pénitence. Diémode employait encore ses moments de loisir, soit à quelque petit ouvrage manuel, soit à transcrire des livres à l'usage de la communauté de Wessenbrunn ; et l'on conservait dans son monastère plus de cinquante volumes écrits de sa main.

Elle mourut le 29 mars au commencement du xii^e siècle.

LE BIENHEUREUX HUGUES DE VAUCELLES.

Au commencement du ^{xiii}^e siècle, l'illustre Église de Cambrai avait pour doyen le Bienheureux Hugues de Villa, prêtre honoré pour sa noble origine et vénéré pour ses vertus, sa mansuétude et sa sainteté, avantages que son humilité relevait encore. Aussi Raissius rapporte que, sachant que plusieurs Églises se proposaient de le demander pour leur évêque, il alla s'ensevelir dans le monastère de Vaucelles, près de Cambrai, « maison où la régularité des premiers enfants de saint Bernard se conservait fidèlement.

» Lorsque le projet du pieux doyen fut connu, beaucoup de personnes de qualité vinrent le prier de leur céder un magnifique vautour qu'il possédait. Le Bienheureux s'y refusa et dissimula son intention jusqu'au moment de sa retraite. Il arriva aux portes de l'abbaye avec cet oiseau, qui avait été pour lui, dans le monde, une innocente distraction et dont il voulait faire un généreux sacrifice.

» Déliait alors la corde qui tenait l'oiseau captif, il lui rendit la liberté en lui adressant, avec une touchante naïveté, ces paroles : « Oiseau, ici je te quitte, te délie et t'envoie jouir en paix de ta liberté. »

» On racontait encore que, pendant le noviciat de ce vénérable religieux, des oiseaux venaient quelquefois s'abattre familièrement sur ses mains et manger des miettes de pain qu'il y tenait. Le maître des novices, pour éprouver sans doute la vertu de son nouveau disciple, en contrariant ce plaisir innocent, en fit un léger reproche au Bienheureux Hugues. Le digne religieux éloigna aussitôt ces oiseaux qui voltigeaient autour de lui, en disant, avec cette simplicité qu'on retrouvait dans toute sa conduite : « Oiseau, retire-toi et ne sois pas étonné si je te force à partir : l'âge et la condition demandent que tu m'obéisses, et non que je t'obéisse. »

« Cet humble serviteur de Dieu édifia longtemps la communauté de Vaucelles par ses admirables exemples. Au moment de

sa mort, il était pénétré d'une joie si vive et si sensible que ses confrères qui l'environnaient crurent que Dieu le favorisait d'une révélation¹.

. Il remit pieusement son âme au Seigneur le 29 mars 1236.

LE BIENHEUREUX BONIFACE DE SAVOIE,

ÉVÊQUE.

Boniface naquit au commencement du ^{xiii}^e siècle, de Thomas, fils du Bienheureux Humbert. Dès ses premières années, enflammé de l'amour de la vertu, il marcha sur les traces de son aïeul et donna des marques de sa future sainteté. Sans être aucunement arrêté par l'éclat de sa haute naissance et par les charmes du monde, il alla se refermer dans le désert de la Grande-Chartreuse, et commença à poser les fondements solides de la perfection évangélique et de la science extraordinaire qu'on devait admirer en lui.

Son noviciat n'étant pas encore achevé, il fut placé malgré lui à la tête du monastère de Nantua. Mais, dès qu'il le put, il regagna sa solitude, que pourtant il fut bientôt contraint d'abandonner encore, pour aller prendre soin des Églises de Belley et de Valence, dont on lui confia l'administration.

Placé ensuite, aux applaudissements universels et malgré sa vive résistance, sur le siège métropolitain de Cantorbéry, pour y remplacer saint Edmond, il fut solennellement consacré par le Souverain-Pontife Innocent IV, dans le Concile œcuménique de Lyon. Sa science et sa vertu jetèrent le plus vif éclat dans le soin qu'il prit de paître le troupeau du Seigneur. Défenseur de la liberté ecclésiastique, prodigue envers les pauvres des bienfaits de sa charité, habile à détruire les erreurs et à relever ceux qui étaient tombés, il tint fréquemment des synodes, dans lesquels il porta les lois les plus saintes, afin de prévenir les chutes, de procurer l'honneur et le bien de l'Église, et de réformer les mœurs de son peuple. Rien n'égala son zèle à pratiquer la pureté et l'humilité, si ce n'est l'application avec laquelle il travailla à la gloire du saint nom de Dieu et au salut de ses brebis.

¹ M. l'abbé Destombes, *Vies des Saints des diocèses de Cambrai et d'Arras*.

Il gouverna très-saintement son Église pendant près de vingt-cinq ans, s'étant fait le modèle de son troupeau par sa vertu sincère.

Enfin il fut atteint de la maladie de la pierre, mourut à Sainte-Hélène, en Savoie, l'an 1272, et reposa dans la paix du Seigneur.

Transporté dans le monastère de Haute-Combe, il y fut déposé près de l'autel principal, dans un tombeau magnifique.

Dieu glorifia son serviteur par la merveilleuse conservation de son corps, qui, trois siècles après sa mort, demeurait sans corruption, et aussi par un grand nombre de prodiges. Le bruit de ces miracles attira chaque jour une multitude de fidèles à son tombeau, et lui fit donner en divers lieux le titre de Saint.

Ces marques de la vénération publique duraient depuis cinq siècles, lorsque le Souverain-Pontife Grégoire XVI, après une enquête canonique, a confirmé, en 1838, ce culte immémorial, et a accordé un office propre en l'honneur du Bienheureux Archevêque, pour le clergé tant séculier que régulier de tout le royaume de Sardaigne.

LE BIENHEUREUX RAYMOND LULLE,

CONFESSEUR DE LA FOI.

Le Bienheureux Raymond Lulle, en espagnol Lulio, surnommé le Docteur illuminé, né à Palma, dans l'île de Majorque, en 1236, s'appliqua avec un travail infatigable à l'étude de la philosophie des Arabes, de la chimie, de la médecine et de la théologie. Il alla plusieurs fois annoncer les vérités de l'Évangile en Afrique, et fut assommé à coups de pierres en Mauritanie, le 29 mars 1315, à soixante dix-neuf ans. Il est honoré comme Martyr à Majorque, où son corps fut transporté.

On a publié plus de vingt ouvrages de Lulle, parmi lesquels on trouve *la Cabale*, l'*Ars generalis sive magna*, etc. Lulle a eu un grand nombre d'abréviateurs et de sommentateurs. Son *Ars generalis* est, de tous ses ouvrages, celui qui a fait le plus de bruit; il l'écrivit d'après un songe qu'il eut au pied d'un arbre où il s'était endormi.

LE BIENHEUREUX ANTOINE DE SAINT-JEAN,

FRÈRE-MINEUR.

Un village appelé Saint-Jean, au Val-d'Arno, en Toscane, vit naître le Bienheureux Antoine. A peine eut-il embrassé l'Ordre de Saint-François qu'il se rendit célèbre par ses prédications et par son amour pour la pauvreté, tant recommandée par le saint instituteur.

Son zèle pour l'exacte observance de la règle lui faisait supporter difficilement tout ce qui s'écartait de la discipline primitive; c'est pourquoi il sollicita et obtint du Saint-Siège la permission de se retirer avec quarante autres religieux, amateurs comme lui de la vie pénitente en des couvents séparés, qu'on appelait de récollection, pour y observer la règle dans toute sa pureté.

Le pieux dessein d'Antoine ne put entièrement s'accomplir; il y eut des obstacles qu'il n'avait pas prévus, et qui étaient causés par la pente qu'ont les hommes au relâchement.

Après des efforts inutiles, Antoine fut obligé d'abandonner son entreprise, et il se retira au couvent de Pise, où il passa le reste de ses jours dans les exercices de la piété, et toujours animé du plus ardent désir pour le salut des pécheurs. Il en ramena une multitude par ses prédications, et plus encore par ses exemples.

Comme il faisait les stations du Carême dans la cathédrale de Pise, en l'an 1481, il tomba malade et mourut de la mort des justes en cette ville, le 29 mars de la même année. Les peuples de Pise et des environs avaient une si haute idée de la sainteté de ce religieux, qu'aussitôt que le bruit de sa mort fut répandu, ils vinrent en foule au couvent, où, le trouvant exposé, suivant l'usage des Ordres monastiques, ils mirent son habit en morceaux, qu'ils gardèrent comme des reliques; et quoique l'Église n'ait pas encore proclamé sa béatitude, il est honoré en Italie comme un Saint, auquel plusieurs ont recours dans leurs besoins, et dont l'intercession leur a été souvent favorable.

LA BIENHEUREUSE MADELEINE DE BRETAGNE.

CLARISSE.

Madeleine de Bretagne naquit vers 1420, de Richard, comte d'Étampes, et de Marguerite d'Orléans. Elle fut élevée par sa vertueuse mère, qui lui inspira de grands sentiments de piété. Renonçant à tout ce que le siècle pouvait lui offrir d'attrayant, elle prit l'habit religieux à Longchamp, le 25 novembre 1461.

Depuis ce jour, elle fut éprouvée par une si violente infirmité que, le 29 mars suivant, elle rendit très-saintement son âme à Dieu.

L'histoire de l'Église de Paris en fait un bel éloge. « En 1260, saint Louis, à la prière de sa sœur Isabelle, fonda, à quatre milles de Paris, un monastère de Clarisses, sous le nom de l'Humilité-de-Notre-Dame. Là fleurirent plusieurs religieuses, qui, par la sainteté de leur vie, surpassèrent la suprême noblesse de leur extraction : Blanche, fille du roi de Navarre ; Madeleine, sœur du très-généreux prince François, duc de Bretagne. Ces femmes illustres, s'étant réjouies de mourir dans une extrême humilité avec le Sauveur, vivent éternellement avec lui.

Le *Gallia christiana* assure que la Bienheureuse Madeleine fut inhumée à Longchamp, qui porta à son origine le nom d'*Humilité-de-Notre-Dame*.

MÉMOIRE DE LA TRÈS-SAINTÉ VIERGE.

L'Église célèbre en ce temps la fête de la Compassion de la très-sainte Vierge ou de Notre-Dame-de-Pitié, instituée en l'an 1423.

Cette fête a été solennisée en différents jours par divers Ordres. A Paris, on la fait le vendredi qui suit le dimanche de la Passion, comme aussi dans l'Ordre des Frères-Prêcheurs, dans le diocèse d'Arras, surtout dans la cathédrale et dans les paroisses de Saint-Gaucherie, de Sainte-Croix, de Saint-Nicolas et de Saint-Jean ; de même dans l'église collégiale de Saint-Pierre, à Douay, et dans celle de Saint-Aimé. A Cambrai, on la célèbre le même jour dans l'église métropolitaine et dans celle de l'abbaye de Saint-Aubert. Les Chanoines réguliers de Saint-Augustin et l'Ordre de Saint-

Benoît la célèbrent aussi le même jour, aussi bien que les Chanoines de Maubeuge et les Annonciades. Les Chartreux la faisaient le samedi avant le dimanche des Rameaux. A Liège, on la célèbre le vendredi après l'octave de Pâques; les Brigittains, le samedi après le dimanche de Quasimodo; l'Ordre de Cîteaux, le 16 avril; d'autres la célébraient le troisième vendredi après Pâques. A Louvain, dans l'abbaye de Sainte-Gertrude, c'était le troisième dimanche après Pâques, avec procession solennelle et indulgence plénière. Enfin à Paris, dans l'église de la Pitié, qui est une des trois maisons de l'Hôpital général, on la célébrait le vendredi de la Passion, avec procession solennelle.

Cette fête a été instituée dans le Concile provincial de Cologne, l'an 1423, pour la destruction de l'hérésie des hussites. Elle a pour fondement ces paroles du saint vieillard Siméon : « Un glaive de douleur percera votre âme : *Tuam ipsius animam pertransibit gladius*. On compte sept douleurs de la très-sainte Vierge, non qu'elle n'en ait ressenti beaucoup d'autres, mais parce que ces sept sont les principales, qui les renferment toutes. La première est lorsque le Bienheureux Siméon lui prédit qu'un glaive de douleur percerait son âme; la seconde, lorsqu'elle fut en Égypte avec Jésus-Christ; la troisième, lorsqu'elle chercha Jésus-Christ, qu'elle perdit l'espace de trois jours; la quatrième, lorsqu'elle vit Jésus-Christ, son Fils, porter sa Croix au Calvaire; la cinquième, quand elle le vit attacher et mourir sur cette Croix; la sixième, quand elle le reçut entre ses bras, lorsqu'on le détacha de la Croix; enfin la septième, quand elle le vit mettre dans le tombeau. L'épigramme qui suit, renferme les sept douleurs de la très-sainte Vierge.

Prædixit Simeon animam mucrone feriri,
 Et matrem nati vulnere ferre sui;
 Hinc cum cæsa fuit puerorum turba piorum,
 Pertuli in Ægyptum non bene tuta meum.
 Et dolui quærens puerum divina docentem
 In templo; hinc captum poudera ferre crucis
 Cum vidi, et ligno fixum, tum morte sopitum
 Deponi; inque petra linquere pulsa sui.
 Hos igitur nostros quisquis meditare dolores.
 Percipies Natum ferre salutis opem.

« Siméon prédit que l'âme de cette sainte Mère serait percée d'un glaive de douleur, et ressentirait les blessures de son cher Enfant. Lorsque les saints Innocents furent massacrés, j'ai porté le mien en Égypte avec grande crainte. Je fus dans la douleur, lorsque je le cherchai dans sa jeunesse, et que je le trouvai qui enseignait la loi de Dieu dans le temple. Je fus aussi percée de douleur, lorsque je le vis porter le poids de sa Croix, lorsqu'il y fut attaché, et qu'il en fut détaché, et que je fus obligée de le laisser dans le tombeau. Vous donc qui méditez la grandeur de nos douleurs, vous comprendrez bientôt que ce cher Fils ne souffre que pour le salut des hommes. »

MARTYROLOGE ROMAIN¹.

En Perse, les saints Jonas et Birch-Jésus, martyrisés sous Sapor, roi des Perses. Jonas, ayant été écrasé sous une vis, eut tous les os brisés, et fut scié par le milieu du corps; l'autre fut suffoqué avec de la poix ardente dont on lui remplit la bouche.

A Héliopolis, au mont Liban, sous Julien l'Apostat, saint Cyrille, diacre et martyr, à qui les païens ouvrirent le ventre, et en arrachèrent le foie, qu'ils mangèrent, comme des animaux féroces.

A Nicomédie, le martyr des saints Pasteur, Victorin et leurs compagnons.

En Afrique, la fête des saints confesseurs Armogaste, comte; Archinime, de la ville de Mascula, et Sature, intendant de la maison du roi, qui, ayant souffert d'horribles tourments et toute sorte d'outrages pour la défense de la vérité, parvinrent

1

QUARTO KALENDAS APRILIS.

In Persia, sanctorum martyrum Jonæ et Barachisii, sub Sapore rege Persarum: quorum Jonas pressus in cochlea, contractis ossibus, medius dissectus est; alter, oppletis faucibus, pice ardenti suffocatus. — Heliopoli, apud Libanum, sancti Cyrilli diaconi et martyris, cujus jecur discisso ventre avulsum gentiles sub Juliano Apostata feraliter depasti sunt. — Nicomediæ, passio sanctorum martyrum Pastoris, Victorini et sociorum. — In urbe Astensi, sancti Secundi martyris. — In Africa, sanctorum confessorum Armogastis Comitis, Masculæ, Archimimi et Saturi regiæ domus procuratoris, qui tempore wandalicæ persecutionis, sub Genserico rege ariano, pro confessione veritatis multa

glorieusement au terme de leurs combats, sous Genséric, roi arien, au temps de la persécution des Vandales.

Dans la ville d'Asti, la fête de saint Second, martyr.

Au monastère de Luxeuil, le décès de saint Eustase, abbé, disciple de saint Colomban, et qui fut Père de près de six cents moines, célèbre par la sainteté de sa vie et par ses miracles.

Additions des autres martyrologes.

Saint Marc d'Athènes, ermite en Libye.

Saint Ludolf, évêque de Ratzbourg.

Saint Aule, évêque de Viviers,

Saint Berthold, de l'Ordre du Carmel.

Saint Saturnin, martyr à Nicomédie.

Saint Poental, martyr avec plusieurs à Antioche.

Le Bienheureux Jean de Baculo, Frère-Mineur.

Saint Zotique, martyr à Tomes.

Saint Quirin, martyr à Rome en 269, sous Claude le Gothique.

On lui traversa la gorge d'un coup d'épée et on jeta son corps dans le Tibre.

La Bienheureuse Pauline Gambara, veuve, béatifiée en 1858.

Martyrologe de la dernière persécution.

Jacques-Nicolas Adam, prêtre Bénédictin de la maison de Saint-Martin-des-Champs, à Paris, condamné à mort comme fanatique par le tribunal révolutionnaire, guillotiné le 29 mars 1794.

Jean-Baptiste Courtine, prêtre Bénédictin aussi, de la même maison que le précédent, condamné et guillotiné le même jour, sous le même prétexte.

Pierre Delsol, curé du diocèse de Montauban, n'ayant pas prêté le serment schismatique, arrêté en 1793 et envoyé à Bordeaux, où il fut enfermé dans le fort du Hâ; il mourut de misère à l'hôpital Saint-André le 29 mars 1794. Il avait cinquante ans.

et gravia perpassi supplicia atque opprobria, cursum gloriosi certaminis impleverunt. — In monasterio Luxoviensi, depositio sancti Eustasii abbatis, discipuli sancti Columbani, qui ferme sexcentorum monachorum Pater fuit, et vitæ sanctitate conspicuus, etiam miraculis claruit.

Joseph Antoine Meffre, prêtre Bénédictin du prieuré de Saint-Martin-des-Champs, à Paris, arrêté avec d'autres confrères, condamné à mort comme conspirateur par le tribunal révolutionnaire, exécuté le 29 mars 1794, à l'âge de cinquante-sept ans.

Guillaume Miquet, curé de Quérols, au diocèse de Saint-Flour, pour refus du serment révolutionnaire, arrêté en 1793, conduit à Bordeaux, d'où il devait être déporté; mort à l'hôpital Saint-André le 29 mars 1794.

TRENTIÈME JOUR DE MARS.

Saint Jean Climaque, abbé du mont Sinaï. — Saint Félix I^{er}, pape et martyr. — Saint Ricul, évêque de Senlis. — Les saints Martyrs de Constantinople. — Saint Mamertin, abbé. — Saint Acace, évêque d'Amice. — Saint Zosime, évêque de Syracuse. — Saint Palton, évêque de Werden. — La Bienheureuse Angèle, du Tiers-Ordre de Saint-François. — Le Bienheureux Henri de Danemark, du Tiers-Ordre de Saint-François. — Le Bienheureux Amédée III, duc de Savoie. — Le Vénérable Amédée de Bonnevaux. — Mémoire de la très-sainte Vierge — Martyrologe romain. — Additions des autres martyrologes. — Martyrologe de la dernière persécution.

SAINT JEAN CLIMAQUE,

ABBÉ DU MONT SINAÏ.

Saint Jean est surnommé le Scholastique à cause de la beauté de son esprit et de l'éminence de sa science ; et l'ouvrage inestimable qu'il a donné à l'Église sous le nom d'*Échelle sainte*, contenant plusieurs degrés de vertus pour arriver à la plus haute perfection, lui a fait donner aussi le nom de *Climaque*, qui est celui sous lequel il est plus connu. On présume qu'il était de Palestine ; mais on ignore dans quel lieu et en quelle année il est né. On croit pourtant que ce fut vers l'an 525, sous l'empire de Justin I^{er}. Il est certain, par les études qu'il cultiva et par les pieux sentiments qu'il montra en s'engageant fort jeune dans la vie solitaire, qu'il reçut une belle éducation et qui fut également chrétienne : ce qui suppose en lui de la naissance, de riches dispositions d'esprit et des parents pieux.

Il n'avait que seize ans lorsque, nonobstant ses talents et l'espérance qu'ils lui donnaient de briller dans le monde, il se déroba à tout ce qui s'y offrait à lui de flatteur, et vint s'éteindre, pour ainsi dire, dans le silence du désert. Il choisit pour cela la solitude du mont Sinaï, soit qu'elle fût plus à sa portée en sortant de la Palestine, soit qu'il y fût attiré par la réputation des religieux qui l'habitaient.

L'historien Procope, parlant de ces saints religieux au sujet d'une église que l'empereur Justinien fit bâtir pour eux sous l'invocation de la très-sainte Vierge, fait leur éloge en ces termes : « Dans la contrée qu'on appelait autrefois Arabie, et qu'on appelle aujourd'hui la Troisième-Palestine, il y a un long désert qui est sans eau et sans aucun fruit soit des arbres, soit de la terre, où est une montagne écartée fort rude à monter, et qui est proche de la mer Rouge, nommée Sinai. Elle est habitée par des solitaires, dont la vie laborieuse et pénitente n'est qu'une continue méditation de la mort. Ils y jouissent en toute liberté d'une profonde solitude, qui est la chose du monde qu'ils aiment le plus. L'empereur Justinien n'ayant rien à leur donner, parce qu'ils ne désiraient rien, et que, méprisant tous les biens de la terre, ils n'avaient soin que de ne rien posséder, de mortifier leurs corps, et de n'attacher leur affection à aucun objet périssable, il bâtit un temple qu'il consacra à la très-sainte Vierge, afin qu'ils puissent faire leurs prières, y offrir des sacrifices, et vivre religieusement en ce lieu, qui est au pied de la montagne, n'ayant pas voulu l'édifier sur le haut à cause des bruits et des tempêtes qu'on y entend. »

Telle était donc l'austère vertu de ces saints solitaires ; et, bien loin d'effrayer le jeune Jean, elle ne servit qu'à l'animer dans son sacrifice. Il se mit sous la direction d'un saint vieillard nommé Martyrius, qui s'attacha d'autant plus à le former aux vertus monastiques qu'il y excellait lui-même, et qu'il trouva dans son élève les plus heureuses dispositions d'esprit et de cœur, et une docilité parfaite. On peut dire que jamais novice n'embrassa avec plus d'ardeur et de piété les pratiques de la vie religieuse, et n'en prit l'esprit avec plus de perfection. Il se servait, dit Daniel de Raithe, historien de sa Vie, de l'objet visible de la montagne sainte (c'est ainsi qu'on appelait le mont Sinai, où Dieu avait donné la loi à Moïse), il s'en servait pour élever son esprit et le faire remonter jusqu'à Dieu, qui est invisible. Par cette fuite du siècle, qu'il embrassa comme la modératrice des passions de la jeunesse, il retrancha la liberté de parler de toutes choses ; il acquit une humilité pleine de modestie ; il ferma pour jamais l'en-

trée de son cœur au démon de la vaine gloire et de la vaine complaisance en ses propres forces ; il se soumit, pour l'amour de Dieu, à la discipline d'un directeur, et lui ayant remis toute la conduite de son âme, il se garantit des périls où l'aurait pu exposer sa propre conduite. »

Mais quelle était l'obéissance qu'il rendait à son directeur, et quels furent les progrès qu'il fit par là dans le saint renoncement ? « Il devint, ajoute le même historien, si parfaitement mort au monde et à ses propres inclinations qu'on eût dit en effet que son âme était aussi bien sans raison que sans volonté ; et ce qui est encore beaucoup plus admirable, c'est qu'il était très-instruit dans les lettres humaines et dans la philosophie, avant qu'il embrassât cette simplicité céleste ; car le vain éclat de la sagesse humaine est infiniment éloigné de la sagesse de Jésus-Christ. »

Il fut quatre ans à s'instruire et à s'éprouver avant que de s'engager irrévocablement par la profession religieuse ; ainsi il ne la fit qu'à vingt ans. Un très-pieux abbé, nommé Stratège, qui était présent à la cérémonie, fut alors éclairé de l'esprit de Dieu, et prédit que le nouveau profès serait un jour une des grandes lumières du monde. Jean continua de demeurer sous la conduite de son directeur, qui, le voyant avancer extraordinairement dans les vertus et la science des Saints, voulut le mener à un des plus grands solitaires de ce désert, appelé Anastase, qui, selon quelques auteurs, fut depuis Patriarche d'Antioche, ce qui n'est pourtant pas certain, mais qui était différent de saint Anastase le Sinaïte, plus récent que notre Saint et dont nous parlerons bientôt. Cet Anastase, voyant donc saint Jean Climaque, demanda à Martyrius qui lui avait coupé les cheveux, c'est-à-dire qui l'avait reçu à la profession religieuse. A quoi Martyrius ayant répondu que c'était lui-même, Anastase répliqua avec admiration : « Qui croirait, mon Père, que vous eussiez consacré à Dieu un futur abbé du mont Sinaï ? »

Après ces deux prédictions de suite, Martyrius, voulant éprouver sans doute si l'Esprit de Dieu s'expliquerait une troisième fois par la bouche d'un autre célèbre solitaire, appelé Jean, et surnommé le Sabaïte, parce qu'il avait été disciple de saint Sabas,

il le conduisit au désert de Gudde, où il demeurait, et ce grand solitaire n'eut pas plus tôt vu arriver Martyrius avec son élève, qu'il se hâta de laver les pieds à celui-ci préférablement à son Père spirituel, et lui baisa même la main. Étienne, disciple de Jean le Sabaité, étonné de cette préférence, lui en demanda la raison. Il lui répondit qu'il ne savait pas qui était ce jeune religieux, mais qu'il avait reçu en lui un futur abbé de Sinaï.

Ce fut apparemment dans l'intervalle de ces prédictions que lui arriva ce qu'il dit de lui-même dans un endroit de son *Échelle sainte* : « Lorsque j'étais encore jeune, dit-il, étant allé dans une ville ou dans une bourgade, je ne fus pas plus tôt assis à table, que je me sentis attaqué en même temps des mouvements de l'intempérance et de ceux de la vanité. Mais dans la crainte que j'eus des effets pernicieux que produit cette malheureuse passion de l'intempérance, j'aimai mieux me laisser vaincre par la vanité en mangeant fort peu, sachant qu'il est assez ordinaire que le démon de l'intempérance surmonte dans les jeunes gens la passion de la vaine gloire. Et il ne faut pas s'en étonner, ajoute-t-il, puisqu'ainsi que parmi les gens du monde l'avarice est la racine de tous les maux, de même parmi les religieux et les solitaires, l'intempérance est la cause de tous les vices. » Nous ne devons pourtant pas croire, quand il dit qu'il aima mieux se laisser vaincre par la vaine gloire dans cette rencontre, qu'il consentit, en mangeant peu, à aucun sentiment de vanité ; il veut dire seulement qu'il aima mieux manger fort sobrement, quoique cela pût l'exposer, contre sa volonté, à quelque pensée de vaine gloire ; et il parut dès lors qu'il avait déjà acquis cet esprit de discrétion qui fait discerner les pièges du démon et trouver un juste conseil pour les éviter.

Il y avait dix-neuf ans qu'il s'exerçait avec une simplicité admirable dans la pratique fidèle de l'obéissance, lorsque Dieu appela à lui son Père spirituel, le vénérable Martyrius. Il se proposa alors d'embrasser la vie des anachorètes ; et il avait travaillé si parfaitement à combattre ses passions, à se dégager de l'affection des choses de la terre et acquérir l'esprit d'oraison, qu'il s'était rendu très-propre à cet état non moins laborieux que

saint. Ce sont les qualités qu'il exige lui-même, dans son *Échelle sainte*, de ceux qui veulent vivre seuls dans le désert, et il en connaissait trop la nécessité pour oser s'y engager sans les avoir acquises. Mais comme il ne présumait jamais de ses propres lumières, quoiqu'il en eût assez pour instruire les autres, il voulut auparavant prendre conseil d'un saint vieillard, appelé Georges Arsiloite, qui approuva son dessein, et il continua depuis dans sa retraite de le consulter et de suivre fidèlement ses avis.

Il descendit donc de la montagne et se retira dans une solitude qui était au bas dans la plaine, et qu'on appelle Thole. Il en parle au sixième degré de son *Échelle sainte*, et dit qu'entre les anachorètes qui l'habitaient, il y en avait un qui était souvent si transporté hors de soi, par la pensée de la mort, qu'il tombait comme un homme évanoui, et que les autres Frères, le trouvant en cet état, l'emportaient à demi-mort et à peine respirant encore.

Sa cellule était éloignée d'environ cinq milles, c'est-à-dire de près de deux lieues de l'église, qui était apparemment celle que l'empereur Justinien avait fait bâtir au pied de la montagne, comme nous l'avons déjà dit ; et il s'y rendait les samedis et les dimanches comme les autres solitaires, soit pour l'office, soit pour y participer aux saints Mystères.

Jean se proposa une vie toute céleste dans sa nouvelle retraite, comme s'il n'avait rien fait jusqu'alors ; mais ce ne fut pas sans soutenir de grands combats de la part des démons, et sans avoir aussi de grandes tentations à surmonter. Aussi, parlant sur sa propre expérience aux solitaires de Raïthe : « N'appréhendez point, leur disait-il, tous ces bruits vains et fantastiques dont les démons se servent pour vous effrayer ; car la vraie douleur de la pénitence ne sait ce que c'est que de craindre tous ces fantômes, et n'est point frappée de terreur. »

Il parle aussi au même endroit d'une tentation qu'il eut à soutenir, et qui lui donna occasion de montrer comment la vaine gloire se glisse quelquefois dans notre âme pour la tromper. « J'étais, dit-il, assis un jour dans ma cellule, et je sentais un si grand découragement dans mon cœur que je pensais presque à

la quitter. Quelques étrangers survinrent dans ce temps-là, et se mirent à relever si hautement le bonheur que j'avais de vivre ainsi dans la solitude, que ces pensées d'ennui et de découragement furent aussitôt chassées par celles de la vaine gloire. J'admirai comment le démon de la vanité, semblable au fer à trois pointes, qui a toujours une pointe en haut, fait la guerre à tous les autres démons. » Il fait aussi, au treizième degré de son *Échelle sainte*, une énumération des différentes tentations dont les ennemis du salut se servent pour porter les anachorètes au relâchement, et il paraît par ses expressions qu'il en avait eu grand nombre à combattre ; mais il soutenait ces assauts sans se troubler. Il opposait l'abstinence et la fuite des occasions aux désirs de la sensualité ; la retraite et le silence, à la vaine gloire ; la méditation de la mort, à l'ennui et à la paresse ; et à la privation des choses même nécessaires, ainsi que la charité envers les pauvres, à qui il faisait part de ce qu'il gagnait du travail de ses mains, à la délicatesse et à l'attache aux choses de la terre.

D'ailleurs, il usait en tout de discrétion, évitant les excès, qui sont souvent des pièges pour l'âme ; et son historien remarque qu'il mangeait sans distinction de tout ce que sa profession lui permettait de manger, mais toujours en très-petite quantité et seulement pour soutenir le corps ; et par là il surmontait l'intempérance en mangeant fort peu, et la vanité en mangeant de tout sans affectation. Il en faisait de même à l'égard du sommeil, usant de discrétion pour ne pas se laisser accabler par les veilles ; mais il ne reposait point qu'il n'eût fait auparavant une longue oraison.

Il semble s'être peint lui-même, quoiqu'il tâche de s'abaisser en beaucoup d'endroits de son livre, lorsqu'il attribue trois vertus particulières aux anachorètes, qui sont un désintéressement du soin de toute sorte d'affaires, une prière continuelle, une vigilance qui rend le cœur inaccessible aux démons. Cette privation entière de tout, qu'il pratiquait et qu'il chérissait, bannissait de son esprit toute autre sollicitude et toute autre occupation que celle de plaire à Dieu. Sa vigilance sur les moindres mouvements de son cœur n'y laissait aucune ouverture aux esprits de té-

nèbres qui auraient voulu l'infecter, et son esprit et son cœur, ainsi dégagés du souvenir et de l'affection de la terre, se trouvaient dans une entière liberté de s'élever à Dieu par l'oraison continuelle. Il explique, dans le degré du repos de la vie solitaire, en quoi consiste cette oraison. « Celui, dit-il, qui court sagement dans une carrière sainte, a Dieu pour objet et pour règle de tous ses exercices, dans toutes ses paroles, dans toutes ses pensées, dans toutes ses démarches et dans tous ses mouvements, et il ne fait rien qu'en la présence de Dieu et avec une ferveur toute intérieure. »

Par ce continuel souvenir de Dieu, il rectifiait tout ce qu'il faisait et jusqu'à ses moindres pensées ; mais au temps destiné particulièrement pour l'oraison, son esprit était souvent transporté par des ravissements admirables ; il était dans une extase profonde, et son âme, prenant son vol par une opération surnaturelle de la grâce, se trouvait ravie parmi les Anges, et s'entretenait avec eux des vérités de nos Mystères et de la beauté ineffable de l'Homme-Dieu. On peut dire que, dans ces états d'oraison éminente, il éprouvait ce qu'il marque dans son *Échelle sainte*, où il dit : « Que le dernier et le plus parfait degré d'oraison consiste en un transport de l'âme et en un ravissement de l'esprit en Dieu ; et qu'entre plusieurs autres sortes d'illuminations, il y en a une toute singulière, qui, par un ravissement d'extase, met l'âme en la présence de Jésus-Christ d'une manière secrète et ineffable, et la remplit d'une lumière spirituelle et céleste. »

De ce don d'une oraison si parfaite venait en lui ce grand amour de la solitude et du silence, qui le portait à se cacher aux yeux des hommes autant qu'il pouvait, et à se taire, tandis qu'il était si capable de parler de Dieu admirablement. Aussi disait-il : « Que le vrai solitaire, ne voulant rien perdre des douceurs divines dont Dieu le console, ne fuit pas moins tous les hommes, quoiqu'il n'ait aucune aversion pour eux, que les autres les recherchent. »

Outre ce grand don d'oraison, Dieu lui en accorda un autre également précieux, qui fut le don des larmes. « Quelle place, dit son historien, donnerai-je dans la couronne de ses vertus à cette

source de larmes qui était en lui, et qui est une grâce si rare et qui se trouve en si peu de solitaires ? Il les répandait en secret ; et parce que sa cellule était proche des autres et qu'on l'eût pu entendre pleurer et gémir, il se retirait à l'écart dans un antre qu'on voit encore au pied de la montagne, et qui n'était éloigné de sa cellule et des autres qu'autant qu'il fallait pour fermer l'entrée à la vaine gloire, qui aurait pu se glisser dans son cœur par les louanges qu'on lui eût données. C'était là qu'il faisait retentir jusqu'au Ciel ses soupirs, ses gémissements et ses cris, avec autant de force que pourraient faire ceux que l'on coupe avec le fer, que l'on brûle avec le feu, ou à qui on arrache les yeux. »

Ces larmes pouvaient avoir différentes causes : ou c'était un transport ardent d'amour de Dieu, ou un gémissement profond de l'exil de cette vie et un désir embrasé de la céleste Patrie, ou une vive contrition de ses péchés et de ceux des autres qui les faisait couler ; mais elles produisaient dans son âme des effets ravissants, et qu'on ne peut mieux exprimer que par ce qu'il en dit lui-même en traitant de ce don si précieux. « Ceux, dit-il, qui ont une source de ces larmes saintes dans le plus sensible de leur cœur, haïssent même leur propre vie, comme la source de leurs peines et de leurs afflictions ; ils ont aversion de leurs corps comme de leur ennemi ; ils le dominent ainsi qu'un esclave ; et de même que le feu matériel brûle et consume la paille, ainsi le feu spirituel de ces larmes pures brûle et consume dans eux toutes impuretés visibles et invisibles. »

Il ajoute ensuite un autre effet de ces saintes larmes. Ceux dit-il, qui en ont reçu le don, passent chaque jour de leur vie dans une fête spirituelle, et leur douleur enferme une consolation et une allégresse inconcevables, comme la cire renferme le miel.

Il joignait à l'oraison la lecture des Livres saints et des docteurs de l'Église qui l'avaient précédé ; il lisait même quelquefois les ouvrages des hérétiques, pour les combattre par l'Écriture et la tradition des Pères ; mais il donne cet excellent avis au sujet de ces derniers : « Ne lisez point les livres des hérétiques avant que vous ayez été éclairé et fortifié par l'Esprit de Dieu, parce que ce

sont des paroles de ténèbres, qui obscurcissent l'esprit des faibles. » Maxime des plus importantes, puisque, dans tous les temps, c'est par ces pernicieuses lectures que tant de personnes trop curieuses et hors d'état de discerner le venin de l'hérésie, ont eu le malheur de se laisser éblouir par les artificieuses subtilités de ces méchants auteurs, et sont tombées dans ces ténèbres de l'erreur, qui ont, comme dit notre Saint, obscurci malheureusement leur esprit et empoisonné leur cœur.

Il donne aussi cette instruction au sujet des Livres saints : « La lecture, dit-il, des Livres sacrés n'est pas peu utile pour éclairer notre esprit et le recueillir en lui-même ; car ce sont les paroles du Saint-Esprit, qui servent de lumière et de guide à ceux qui les lisent avec piété et avec respect. Si votre vie est conforme à l'état saint où Dieu vous a appelé, ayez soin de mettre en pratique les choses que vous lisez ; car si vous y êtes fidèle, la lecture des autres livres vous deviendra superflue. Mais cherchez l'intelligence de la doctrine du salut plutôt dans la pratique des bonnes œuvres que dans la lecture des livres. »

Il recommandait encore de ne point s'obstiner à disputer avec les hérétiques, quand ils venaient dans un esprit de contention et de malice plutôt que pour connaître la vérité. « Contentez-vous, dit-il, de leur représenter une ou deux fois leur égarement et leur erreur. Mais, ajoute-t-il, s'il y en a qui aient un désir sincère de s'instruire de la vérité, ne nous laissons point de leur en donner des instructions saintes et salutaires ; mais n'entreprenons l'un et l'autre que selon que nous sentons notre esprit et notre cœur affermis dans la connaissance et la croyance des mystères de la foi. »

Il répète à peu près la même recommandation dans sa lettre au Pasteur, comme très-importante, parce qu'il savait que c'est un des artifices des hérétiques de corrompre la foi des religieux et des femmes, pour se donner plus de crédit et étendre davantage leurs erreurs. « Les supérieurs, dit-il, qui n'ont qu'une faible connaissance des mystères et des vérités de la foi, ne doivent point communiquer avec les hérétiques, selon que les canons même nous l'ordonnent ; mais quant à ceux que Dieu a

rendus puissants en paroles et en doctrine, si les ennemis de l'Église les appellent au combat, et qu'ils veuillent bien entrer en lice avec eux, qu'ils y entrent pour la plus grande gloire de Dieu. » Il ne faut pas s'étonner que saint Jean donne ces avis contre les hérétiques. Il y en avait plusieurs de son temps qui attaquaient principalement les mystères de la Trinité et de l'Incarnation, et qui troublaient étrangement l'Église d'Orient par leurs erreurs.

Il lisait aussi les Vies et les Sentences des Pères de la solitude, et il paraît, par ce qu'il en rapporte dans son *Échelle sainte* de temps en temps, qu'il s'animait par leurs exemples et qu'il tâchait de prendre leur esprit. Il ne lui suffit pas même de s'instruire de leurs actions et de leur doctrine spirituelle par les recueils qu'on en avait faits, et qui étaient répandus dans les monastères, pour l'usage des religieux ; il voulut aussi aller visiter les solitudes d'Égypte, pour recueillir par lui-même l'esprit des anciens habitants de ces déserts dans ceux des solitaires orthodoxes qui s'y conservaient encore. C'est ce qui nous a procuré les édifiantes relations qu'il en fait dans son *Échelle*, surtout celle du monastère de la Pénitence, dont il dit des choses admirables, et qui nous paraîtraient incroyables, s'il n'en avait parlé en témoin oculaire. Il peut aussi avoir pénétré des déserts d'Égypte à celui de Scété et au monastère de Tabenne, car il en parle dans son ouvrage ; mais nous ne savons point en quel temps il fit ces pieuses courses. A cela près, sa cellule de Thole lui fut si chère qu'il parut vouloir s'y concentrer entièrement. Ainsi, semblable à une industrieuse abeille qui va cueillir sur différentes fleurs la liqueur dont elle forme son miel, le Bienheureux Jean, revenu de ses voyages, forma dans sa cellule ce miel mystique qu'on goûte en lisant son *Échelle sainte*, et qu'on ne peut se lasser de goûter.

Mais son humilité était telle qu'il ne put se déterminer à rien écrire que lorsqu'étant élu abbé du mont Sinaï, il en fut fortement sollicité par l'abbé de Raïthe. Il était alors d'un âge très-avancé, et jusqu'à ce temps-là cette grande lumière, qui n'avait qu'à se montrer pour jeter des rayons si propres à éclairer les âmes, se tint cachée sous le boisseau. C'était là véritablement l'attrait de

son humilité. Il eût voulu être oublié, comme il tâchait d'oublier tout pour Dieu. Ce souverain Maître lui suffisait, et il n'aspirait qu'à être connu de lui et à le connaître. Ce silence si rigoureux qu'il gardait, prouve encore mieux combien il était humble, par ce qu'il marque dans sa lettre au Pasteur : « Celui, dit-il, qui peut par ses instructions servir à l'avancement de son prochain et au salut de ses frères, et qui ne leur départit pas, avec une plénitude de charité, les paroles de vie qu'il n'a reçues de Dieu que pour les répandre sur les autres, sera châtié d'avoir caché le talent qu'il devait faire profiter selon la parole de l'Évangile. » Ce n'était donc que par un bas sentiment qu'il avait de lui-même, et qui lui faisait croire qu'il était incapable de servir les autres, qu'il se tenait ainsi caché.

Il ne le fut pourtant pas toujours ; Dieu voulut le faire connaître à quelques personnes des alentours qui vinrent le consulter dans leurs doutes, et les avis qu'ils en reçurent parurent si solides et si remplis de l'Esprit de Dieu, que, le bruit s'en répandant peu à peu, on avait enfin recours à lui à toute heure, et sa réputation vola au-delà du désert de Sinai pour y attirer des personnes séculières de tous les états, qui venaient lui demander des règles de conduite.

Il raconta qu'un jour des séculiers qui avaient peu de soin de leur salut, l'étant venu voir, voulaient excuser leur lâcheté et leur négligence, et lui disaient : « Comment avec nos femmes, et étant enveloppés dans les soins des affaires publiques comme dans des filets qui nous tiennent enlacés, pouvons-nous embrasser la vie solitaire et retirée ? » — « Mais, dit-il, je leur répondis : Faites toutes les bonnes œuvres que vous pouvez faire ; ne parlez injurieusement de personne ; ne dérobez point ; ne trompez personne par un mensonge ; ne vous élevez audacieusement contre personne ; ne haissez personne ; ne manquez point d'assister au service de l'Église ; ayez de la charité et de la compassion pour les pauvres ; ne donnez à personne aucun sujet de scandale ; respectez l'union conjugale. Si vous agissez de cette sorte, vous ne serez pas éloignés du royaume des Cieux. » C'est ainsi que cet homme éclairé de l'Esprit de Dieu donnait des règles

de salut à chacun selon son état, n'exigeant pas des séculiers les pratiques des religieux, comme il ne voulait pas aussi que les religieux, appelés par leur état à la pratique des conseils évangéliques, bornassent leur vertu à la simple observance des commandements.

Un solitaire nommé Moïse, touché du désir de l'imiter, désira de demeurer avec lui et d'être son disciple. Le Saint n'en avait point eu jusqu'alors ; du moins cela ne se trouve pas dans les historiens de sa vie. Moïse, craignant de ne pouvoir obtenir par lui-même ce qu'il demandait, intéressa dans ses vues plusieurs d'entre les Pères du désert. Saint Jean crut devoir se rendre à leurs instances, et le prit en sa compagnie. Dieu fit voir que sa charité lui était très-agréable, par un miracle qu'il fit à son sujet. Un jour il commanda à Moïse d'aller quérir en un certain lieu d'excellente terre, et de la transporter à son petit jardin, pour faire mieux pousser les herbes. Moïse s'y rendit et exécuta de tout son cœur ce qui lui avait été ordonné, jusqu'à ce que, se trouvant brûlé par l'excessive chaleur du soleil à midi (c'était au mois d'août), il alla prendre quelque repos dans l'enfoncement d'une grande roche, dont l'ombre pouvait le rafraîchir, et s'y endormit. Dans ce temps-là le Saint, étant à son ordinaire attaché dans sa cellule à la contemplation de Dieu, s'assoupit d'un sommeil léger, et crut voir un homme d'un regard vénérable qui le réveillait et lui reprochait d'être là en repos, tandis que son disciple Moïse courait risque de perdre la vie. Aussitôt il s'éveilla et se mit à prier pour son disciple. Quand celui-ci fut revenu, il lui demanda s'il ne lui était rien arrivé : « J'ai été, répondit Moïse, sûr le point d'être écrasé par la chute d'une roche sous laquelle je dormais profondément ; mais ayant cru entendre que vous m'appeliez, je me suis jeté à l'instant hors de ce lieu tout troublé et tout effrayé, et au moment que j'en suis sorti, j'ai vu la roche se détacher et tomber sur la place que j'avais quittée. » Le Bienheureux Jean ne voulut rien dire à son disciple de la vision qu'il avait eue, son humilité la tint cachée, et il se contenta d'en rendre à Dieu, au dedans de son cœur, ses actions de grâces, et de lui témoigner sa reconnaissance par son amour.

Dieu voulut faire voir dans une autre rencontre, pour glorifier son serviteur, qu'il ne rendait pas moins ses prières efficaces pour le soulagement des âmes affligées par la tentation que pour la conservation temporelle de la vie du corps. Un solitaire nommé Isaac était si fort assiégé de mauvaises pensées qu'elles le réduisaient presque au désespoir par leur violence et leur importunité. Il en fut un jour entre les autres si vivement attaqué, qu'il vint se réfugier auprès de lui tout fondant en larmes, comme dans un asile contre l'ennemi qui le poursuivait. Le Bienheureux Jean, touché de sa foi et de son humilité, lui dit : « Mon Frère, mettons-nous tous deux en oraison, car Dieu, qui est bon et miséricordieux, ne méprisera pas notre prière. » Le malade spirituel se prosterna aussitôt le visage contre terre et se mit à prier avec lui. Ils n'avaient pas encore achevé leur oraison, que ce bon Frère se trouva tout-à-coup comme changé en un autre homme. Une paix parfaite succéda au trouble qui l'agitait. Il sentit que la tentation était dissipée ; et, ne pouvant assez admirer cette merveille, qui avait changé son état si humiliant et si affligeant en un si grand calme, il rendit grâces au Seigneur de sa délivrance, et au Bienheureux Jean qui l'avait obtenue par la force de sa prière.

Ainsi, dit l'historien de sa Vie, cet illustre directeur des âmes enrichissait tous ceux qui le venaient voir, par les paroles de grâces qui sortaient de sa bouche, comme autant de fleuves de doctrine, qu'il répandait avec une abondance égale à sa charité, et la vertu de ses prières était un puissant secours auprès de Dieu pour ceux qui se trouvaient en danger de périr par les efforts des démons invisibles.

De si grands fruits de vertus méritaient plutôt l'admiration et le respect de la part de ses Frères que leur jalousie ; mais le démon, qui, comme il est dit dans le livre de Job, se trouve quelquefois parmi les enfants de Dieu, voulant empêcher le bien que produisaient ses saintes instructions, tenta quelques solitaires d'une envie maligne contre lui, et ils eurent le malheur de s'y laisser entraîner. Bien loin de profiter eux-mêmes de sa doctrine si utile et si édifiante, ils voulurent le faire passer pour un

homme qui, contre son état de solitaire, avait oublié les lois du silence, et l'appelèrent un vain discoureur et un causeur.

Le Saint, toujours guidé par l'esprit de discrétion et d'humilité qui lui était si propre, jugea qu'il valait mieux leur céder, quoique quelques Frères dussent souffrir d'être privés de ses entretiens, que de les irriter davantage. Il témoigna à ceux qui le venaient voir qu'il ne voulait plus parler à personne, et renferma dans sa cellule les trésors qu'il avait jusqu'alors répandus dans un esprit de charité.

Il ne lui coûta rien de se taire; mais ceux qui l'y avaient obligé par leurs murmures furent enfin contraints eux-mêmes de se joindre aux autres Frères pour l'obliger d'ouvrir de nouveau cette bouche d'or, d'où il ne sortait que des oracles célestes. Son humilité et sa modestie toucha ses envieux; les biens dont ils avaient privé leurs confrères par la jalousie, leur en firent également sentir toute l'injustice. Ils vinrent le conjurer avec les autres de ne pas suspendre davantage ses salutaires instructions, et le Bienheureux Jean, qui ne savait que céder, se laissa bientôt fléchir, reprit avec douceur sa première conduite.

Enfin, le temps de l'accomplissement des prophéties d'Anastase et de Jean Sabaïte, dont nous avons parlé, arriva. « Le Bienheureux Jean, dit Daniel, son historien, possédant toutes les vertus avec éminence par-dessus tous les autres, et étant également admiré de tous, ils le choisirent d'une commune voix, comme un nouveau Moïse, pour être leur conducteur dans la vie spirituelle. Ils l'établirent, malgré tous ses efforts et toute sa résistance, dans la charge de supérieur de Sina, et tirant cette lampe de dessous le boisseau qui l'avait tenue si longtemps cachée, la mirent sur le chandelier pour éclairer tous ceux qui étaient dans cette maison. »

Il avait passé quarante ans dans le désert depuis la mort du bienheureux vieillard Martyrius, sous lequel il s'était exercé pendant dix-neuf ans dans une humble obéissance, ce qui, joint à seize ans qu'il avait lorsqu'il embrassa la vie religieuse, nous prouve qu'il en avait soixante et quinze lorsqu'il fut chargé du gouvernement des solitaires de Sina. Cet emploi était de con-

séquence et ne pouvait être qu'un pesant fardeau pour lui dans un si grand âge ; mais Dieu, qui avait manifesté la grâce de sa vocation au jour de sa profession monastique par la prophétie de Stratège, voulut aussi confirmer par une merveille le choix qu'on avait fait de lui en qualité d'abbé, et montrer combien il lui était agréable.

Un second historien de sa Vie, religieux de Sinaï, et qui en parlait sans doute en témoin oculaire, raconte aussi cet événement miraculeux : « Lors, dit-il, que saint Jean Climaque fut devenu notre supérieur et notre abbé, il vint un grand nombre d'hôtes dans le monastère, lesquels s'étant assis à table, on vit comme un maître d'hôtel, qui était revêtu d'une tunique blanche à la façon des Hébreux, qui allait et venait dans le réfectoire, et qui ordonnait à tous ceux qui étaient à la cuisine et dans les autres offices tout ce qui était nécessaire pour bien traiter ces hôtes. Après que ces étrangers furent partis, et que ceux qui les avaient servis se furent mis à table, on chercha partout cet ordonnateur, qui avait tant pris de peine pour bien régler toutes choses, afin qu'il vint manger avec les Frères ; mais on eut beau le chercher, on ne le trouva point, et alors le serviteur de Dieu, notre vénérable Père Jean, nous dit : « Cessez de le chercher, car le Seigneur et le Maître de Moïse n'a rien fait d'étrange ni d'étonnant d'avoir voulu ordonner lui-même ce qui était nécessaire pour exercer l'hospitalité dans le lieu qui lui appartient et qui lui est particulièrement consacré. »

Le même auteur dit aussi, qu'y ayant dans la Palestine une sécheresse extrême, les peuples de cette province vinrent en foule le conjurer de leur obtenir de Dieu la pluie abondante dont ils avaient besoin. Il le fit, et le Seigneur vérifia aussitôt, en l'exauçant, cette parole du Prophète royal, qui dit qu'il fait la volonté de ceux qui le craignent et qui le servent, et qu'il écoute favorablement leur oraison.

Il faut rapporter à présent, sur la foi du même écrivain, la conduite qu'il garda dans sa nouvelle charge. « Il monta, dit-il, sur le mont Sinaï, comme Moïse ; il entra dans une nuée inaccessible, par une sublime contemplation ; il s'éleva vers Dieu par des de-

grés tout célestes ; il reçut la loi gravée de main divine, c'est-à-dire les règles de la conduite qu'il devait garder ; il ouvrit sa bouche pour recevoir la parole de vérité et de vie ; il attira l'Esprit-Saint ; et s'étant de nouveau rempli des lumières de la grâce, il tira de ce riche trésor de son cœur les précieuses et inestimables richesses de sa doctrine, qu'il répandit sur les âmes avec une abondance et une bénédiction merveilleuse. »

Ces eaux de grâce et de salut ne s'arrêtèrent pas dans le désert de Sina ; Dieu les fit couler, par son livre admirable de l'*Échelle sainte*, dans le désert de Raïthe, et ensuite dans toute l'Église ; et ce fut alors que se vérifia littéralement ce que le pieux abbé Stratège en avait prédit cinquante-cinq ans auparavant, comme nous l'avons déjà dit. Il y avait toujours eu une étroite union de charité entre les solitaires de Sinaï et ceux de Raïthe ; la gloire d'avoir eu des Martyrs de Jésus-Christ leur était commune, ainsi que nous l'avons remarqué ailleurs ; et si le mont de Sina avait donné des grands hommes pour éclairer l'Église par leurs lumières et l'édifier par la bonne odeur de leurs vertus, Raïthe avait eu aussi le même avantage.

Un grand personnage, nommé Jean, comme notre Saint, et son ami particulier, gouvernait alors le monastère de Raïthe. La connaissance qu'il avait de ses talents et de sa doctrine profonde pour la conduite des âmes le détermina à le prier, tant en son nom qu'au nom de tous ses religieux, de vouloir bien écrire ce que le Saint-Esprit lui inspirait touchant la pratique des vertus, et de leur faire part de la grande expérience qu'il avait acquise dans la science spirituelle. La lettre qu'il lui écrivit pour cela fait tant d'honneur à saint Jean Climaque par l'éloge qu'elle contient de ses mérites, que nous la rapporterions volontiers ici en entier, si nous ne craignons de nous trop étendre. Il s'adresse à lui comme à un homme égal aux Anges, comme au Père commun des Pères de la solitude ; comme à un docteur capable d'instruire les autres docteurs.

Il le conjure ensuite, par l'obéissance qu'il doit à Dieu à l'égard de toutes les personnes qui ont besoin de son assistance, de lui tracer par écrit les vérités que Dieu lui a fait voir dans ses

célestes contemplations sur la même montagne où il se montra autrefois à Moïse. « Nous les recevrons, dit-il, comme de nouvelles tables écrites de sa propre main, qu'il nous enverra par votre entremise, ainsi qu'à de nouveaux et spirituels Israélites, qui sont sortis des agitations du monde comme du fond des abîmes de la mer Rouge. — Puis donc, ajoute-t-il, que vous avez fait tant de merveilleuses opérations par votre langue animée de l'Esprit de Dieu, comme Moïse fit autrefois tant de prodiges par sa baguette miraculeuse, et que vous êtes le grand conducteur et le premier maître de ceux qui ont embrassé cette vie toute angélique, ne rejetez pas l'instante supplication que nous vous faisons de nous marquer par écrit les principaux devoirs de notre état. Nous avons une ferme confiance que vous nous donnerez cet excellent ouvrage que nous espérons de votre zèle. Nous recevrons avec une consolation extraordinaire ces règles vénérables, qui seront comme une échelle sainte dressée à la porte du Ciel, par laquelle ceux qui voudront monter y arriveront sûrement, sans qu'ils en puissent être empêchés par les esprits de ténèbres. »

Le Bienheureux Jean avait de si bas sentiments de lui-même, qu'il ne put lire cette lettre qu'en s'humiliant encore plus profondément que l'abbé de Raïthe ne lui marquait de vénération. Il sentit la même difficulté à commencer cet ouvrage qu'il avait eue à se charger du gouvernement des solitaires de Sinai ; et il ne l'entreprit enfin que par cet esprit d'obéissance qui, lui faisant regarder Jean de Raïthe comme son maître dans la science spirituelle et les vertus religieuses, le soumettait à ses désirs comme à des ordres d'un supérieur.

« Lorsque j'ai reçu, lui dit-il dans sa réponse, la lettre dont vous m'avez honoré, ou plutôt le commandement qu'il vous a plu de me faire, et qui est au-dessus d'un pécheur indigent et destitué de vertu, tel que je suis, je l'ai regardé comme très-convenable à la sainteté de votre vie et à la profonde humilité de votre cœur. Vous deviez plutôt vous adresser à ceux qui sont des maîtres dans la science spirituelle, et non pas à moi, qui suis encore au rang des disciples ; mais puisque ceux de nos

Pères qui ont été les plus éminents en doctrine et en sainteté, nous ont enseigné que l'obéissance consiste à obéir sans discernement dans les choses même qui vont au-delà de notre pouvoir, cette considération m'a fait oublier ma faiblesse et entreprendre humblement plus que je ne pouvais accomplir. Ce n'est pourtant pas à vous que j'adresse ce petit ouvrage : Dieu me garde d'une si folle et si indiscrete simplicité ! Je sais combien vous êtes capable, par la grâce de Jésus-Christ, de nous instruire tous ; mais je l'adresse à cette bienheureuse compagnie que Dieu a appelée à son service, et qui reçoit de vous, comme nous autres, les instructions qu'on doit attendre d'un homme aussi éclairé que vous êtes, et sur les prières de qui me confiant, comme sur des mains spirituelles qui m'aident à porter le poids de mon insuffisance, j'ai comme tendu les voiles au vent en prenant la plume, et j'ai abandonné à Jésus-Christ, cet excellent pilote, le gouvernail du vaisseau et la conduite de ce que je vais dire par votre ordre et avec le secours de vos prières. »

Ce fut alors qu'on vit paraître cette excellente production de son génie éminent, de son expérience consommée et de son ardente piété. Cet ouvrage le rendit bientôt célèbre parmi les Grecs. (Il a été connu beaucoup plus tard chez les Latins.) Il y traite les matières autrement que les autres auteurs grecs, qui sont ordinairement fort étendus dans leurs discours ; mais comme il avait l'esprit très-subtil, et d'ailleurs grave et solide, il renferme beaucoup de pensées et de raisons en peu de paroles ; et, s'exprimant plutôt par sentences que par des raisonnements liés, il expose sa doctrine en des idées raccourcies et des vérités de principes et de maximes, sans s'arrêter à les développer par des amplifications. C'est ce qui a rendu son ouvrage obscur en beaucoup d'endroits, tout le monde n'étant pas capable en le lisant de l'atteindre dans la sublimité de ses pensées. Aussi tâcha-t-on de les rendre plus claires et de les mettre plus à la portée du commun, par des éclaircissements que l'abbé Jean de Raïthe donna en grec ; et environ cent cinquante ans après, Élie, métropolitain de Crète, en publia de nouveaux, qui donnèrent un grand jour à tout l'ouvrage, et dont on s'est servi dans la tra-

duction française qu'on en a faite pour le rendre utile à tout le monde.

On remarque que notre Saint avait une grande conformité de génie avec saint Grégoire de Nazianze, dont il a suivi les manières dans l'élégance et le tour de style ; qu'il propose ses réflexions et ses préceptes dans un discours figuré, où il fait allusion à des passages de l'Écriture ; qu'il entremêle d'exemples quelquefois rares et peu connus du commun des hommes. On y trouve aussi des imitations ingénieuses du langage du Saint-Esprit, diverses allégories du Vieux Testament, des paraboles semblables à celles de l'Évangile, qui, sous le voile des choses humaines, contiennent des vérités morales et spirituelles, et enfin des questions importantes, qu'il propose à ses lecteurs pour les exciter à en rechercher ailleurs la décision, et que sa modestie l'a empêché de résoudre.

Quoique saint Jean Climaque proteste dans cet ouvrage, en l'envoyant à l'abbé de Raïthe, qu'il n'a garde de le lui adresser dans l'intention de l'instruire, et qu'il ne l'a fait que pour les religieux que ce saint abbé avait sous sa direction, il y a joint un petit traité en forme de lettre pour ce même abbé, et qui a pour titre : *la Lettre au Pasteur*. Sans doute que l'abbé Jean de Raïthe l'y avait obligé par de fortes instances ; et cet ouvrage, dans lequel il traite des devoirs de ceux qui sont chargés de la conduite des autres, n'est pas moins utile pour l'instruction des supérieurs que son *Échelle sainte* peut l'être à tout le monde, et plus particulièrement à tous les religieux. Il s'y exprime également de la même manière, par maximes et par aphorismes, et dans la même précision et la même élévation de pensées qui lui est propre.

Parmi les lettres de saint Grégoire le Grand, il y en a une adressée à Jean, abbé du mont Sina, qui lui avait écrit avec le prêtre Pallade, dont nous parlerons bientôt, et cet abbé Jean ne peut être que notre Saint. Dans cette lettre, ce saint Pape, qui conservait dans sa dignité une humilité profonde, se recommande à ses prières, lui représentant que les religieux qui ont l'avantage de vivre dans la solitude doivent prier pour ceux qui, comme lui, sont engagés à soutenir les flots et les orages du

siècle. Il lui marque en même temps en abrégé les trois principaux devoirs d'un supérieur, en lui disant qu'il souhaite que le Seigneur lui fasse la grâce d'attirer par ses oraisons les faveurs du Ciel sur le troupeau qui lui est confié, de l'animer à la vertu par ses paroles et ses avertissements, et de lui donner l'exemple de la véritable sainteté par celle de sa vie. Il lui mande aussi qu'il lui envoie des meubles pour un hôpital qu'un étranger avait bâti à Sina, ou aux environs, ce qui montre que la charité de ce grand Pape s'étendait partout.

Il y a apparence que saint Jean Climaque ne survécut pas beaucoup à la composition de l'ouvrage dont nous avons parlé. Il avait à peine gouverné quatre ans le monastère de Sina qu'il résolut de le quitter et de retourner dans sa chère solitude de Thole, qu'il avait prise depuis si longtemps, selon l'expression d'un de ses historiens, pour sa compagne et son épouse. Il y entra avec le même attrait et la même inclination pour la vie cachée qu'on voit une pierre tendre vers son centre. En quittant la supériorité, il établit en sa place un frère qu'il avait, nommé Georges, qui menait dans la solitude de Sinaï une vie parfaite. Ce Georges pourrait bien être le même que celui dont parle Jean Mosch dans le *Pré spirituel* ; mais cela n'est pas certain. Nous rapporterons ce qui le regarde dans son lieu.

Enfin, le Bienheureux Jean étant âgé de quatre-vingts ans et approchant de sa dernière heure, son frère vint le visiter, et lui dit, tout fondant en larmes : « Quoi, mon frère, me laissez-vous ainsi après vous sans secours et sans assistance. J'avais demandé à Dieu que vous m'envoyassiez à lui (car on croit qu'il était son aîné) avant que d'y aller vous-même, parce que je ne puis pas gouverner cette sainte famille sans vous, et je suis aujourd'hui si malheureux de vous voir partir avant moi. » Saint Jean le fortifia et le consola. « Ne vous affligez point, mon frère, lui dit-il ; si je puis quelque chose auprès de Dieu, il ne se passera pas un an que je ne vous attire après moi. » C'est ce qui arriva en effet ; car l'abbé Georges mourut dix mois après son bienheureux frère. On croit que saint Jean Climaque est mort en 605, ou au plus tard l'année d'après.

Outre ce qu'on peut recueillir de ses ouvrages pour l'histoire de sa vie, il y a deux auteurs contemporains qui nous ont laissé ce que nous venons d'en rapporter. L'un est un religieux de Sina, qui vivait de son temps et qui en a parlé en témoin oculaire; l'autre est un moine de Raïthé, qui a écrit peu de temps après la mort du Saint, et qui l'a fait sur le témoignage de ceux qui l'avaient bien connu; voilà pourquoi il dit ces paroles dans sa relation : « Tous ceux qui ont été assez heureux pour entendre parler le Saint-Esprit par la bouche de ce grand homme, dont il y en a plusieurs qu'il a mis dans le chemin du salut, et qui y marchent encore, peuvent rendre témoignage à la vérité de ce discours. Mais un des plus illustres témoins de la sagesse de ce sauveur des âmes est ce nouveau David dont j'ai parlé (il entend le moine Isaac, que saint Jean avait délivré d'une fâcheuse tentation par ses prières), comme aussi notre bienheureux abbé, aux instances duquel ce grand personnage descendit vers nous en esprit de la montagne de Sinai, comme un nouveau contemplateur de la Majesté divine, et nous apporta des tables du doigt de Dieu (c'est son *Échelle sainte*), qui contiennent les préceptes nécessaires pour nous rendre parfaits, au dehors par des actions toutes saintes, et au dedans par une contemplation toute céleste. »

Les Grecs célèbrent la fête de ce Saint le 30 de mars, auquel ils présument qu'il est mort. Les Latins l'ont connu fort tard, à cause des ravages que les Sarrasins firent depuis dans l'Égypte, l'Arabie et la Palestine. Ce n'a donc été que plusieurs siècles après sa mort qu'on l'a inséré dans le martyrologe, alors que l'étude de la langue grecque ayant été plus cultivée en Occident, on y a enfin connu son précieux ouvrage, qui l'a rendu célèbre dans l'Église latine autant qu'il l'était dans la grecque, et l'a fait regarder par les plus grands hommes comme un Père de l'Église et comme un excellent maître de la vie spirituelle. (MARIN.)

SAINT FÉLIX,

PAPE ET MARTYR.

Le saint Pape Félix 1^{er} succéda à saint Denys en l'an 269. Sous son pontificat, la paix de l'Église fut troublée par l'hérésie de Paul de Samosate. Après avoir siégé quatre ans et cinq mois, saint Félix fut mis à mort dans la persécution de l'empereur Aurélien. Les historiens placent son martyre, les uns le 30 mai, les autres le 30 mars de l'an 274.

SAINT RIEUL,

ÉVÊQUE DE SENLIS.

Saint Rieul fut appelé de Dieu, dès les premiers siècles de l'Église, ainsi que les Apôtres, pour porter la lumière de la foi à ceux qui languissaient encore dans les ténèbres de l'idolâtrie. Rien n'égalait la charité, l'humilité et le zèle de cet Apôtre des Gaules. Mais il suffira, pour faire son éloge, de faire le récit de ses actions; et les miracles qu'il a faits tant avant que depuis sa mort font assez connaître combien son intercession avait de poids auprès de Celui dont il établit le culte chez des peuples qui vivaient dans l'ignorance des saints Mystères de notre auguste religion.

La tradition et les divers auteurs qui ont parlé de ce Saint ne sont pas tous également d'accord sur le lieu de son origine. Plusieurs le croient Grec de nation, et pensent qu'il fit un voyage en Judée, où il trouva l'Apôtre saint Jean, qui le convertit et lui conféra, quelque temps après, les Ordres sacrés. Il est certain qu'il fut envoyé par le Pape saint Clément pour prêcher la religion chrétienne dans les Gaules, conjointement avec saint Denys, l'Aréopagite, saint Rustique, saint Éleuthère, saint Quentin, saint Lucien et quelques autres saints personnages.

Arrivés au port d'Arles, ils trouvèrent les habitants adonnés au culte des faux dieux. Là, par leurs ferventes prières, par leurs instructions et leurs vertus, ils parvinrent à convertir les habitants de cette ville, et à les amener au bercail de Jésus-Christ. Proche du lieu qu'ils habitaient, il y avait un temple consacré au

faux dieu Mars. Saint Rieul, saisi d'une sainte fureur, prit une croix entre ses mains, s'en alla à la porte de ce temple, en récitant les Psaumes de David. Aussitôt le temple s'écroula, les idoles tombèrent; les païens, surpris et frappés à la vue de ce miracle, se rendirent et embrassèrent la foi. Ils choisirent alors notre Saint pour leur premier Évêque. Il occupa pendant quelque temps ce siège important; mais apprenant que les peuples de la Gaule-Belgique adoraient encore les faux dieux, son zèle apostolique le porta à soumettre ces peuples au joug de la religion.

Ce qui l'engagea encore à quitter cette ville, ce fut la nouvelle qu'il reçut du martyre de saint Denys, premier évêque de Paris, et de ses compagnons, saint Rustique et saint Éleuthère. La manière dont il fut averti de leur mort est vraiment miraculeuse. Ce saint Évêque célébrait la Messe paroissiale dans une église dédiée à la très-sainte Vierge, dont il avait posé les premiers fondements. Il aperçut, en levant les yeux, trois colombes très-blanches perchées sur les bras de la Croix qui était sur l'autel; elles avaient les ailes marquées de sang, et les noms des trois Martyrs écrits sur leur estomac en caractères de sang. Après cet avertissement céleste, il se rendit aussitôt dans la capitale des Gaules; là il rassembla les fidèles épouvantés, et leur ordonna un nouvel Évêque. Les ayant confirmés dans la foi, il ne tendit plus qu'à se rendre à Senlis, qui fut pour lui le théâtre de son triomphe et de ses conquêtes.

Rien dans la route n'échappait à son zèle; partout il poursuivait l'idolâtrie et les idolâtres. En passant à Louvres, il trouva les habitants occupés à célébrer la fête du faux dieu Mercure. Alors saint Rieul, saisi d'un saint enthousiasme, brisa l'idole, fit voir au peuple combien était grand son aveuglement, et les habitants, saisis de la vérité de ses raisons et vaincus par la force de la grâce, se jetèrent à genoux et adorèrent le vrai Dieu, le seul à qui on doit élever des autels.

Pendant qu'il séjournait à Louvres, une dame nommée Cilice vint le trouver, et lui dit que son fils était possédé du démon. La piété et la charité du Saint le portèrent à avoir compassion de cette misérable dame. Il lui dit de lui amener son fils; ce qu'elle

fit. Mais le démon, ne pouvant souffrir les regards ni la présence du Saint, fut contraint, par les prières de ce pieux Apôtre, de quitter le corps du malheureux jeune homme.

Après des exploits aussi éclatants, il suffisait que saint Rieul se montrât aux habitants de Senlis pour les convertir à la foi. Son exemple était plus persuasif encore que ses raisons, la vue de toutes ses vertus, de son humilité, de sa charité, de sa patience, entraîna une grande partie des habitants de cette ville, et les força à reconnaître leur erreur.

Avec quelle aimable douceur, quelle sainte adresse ne s'insinua-t-il pas dans les esprits, pour les frapper plus vivement du glaive de la parole, et leur faire goûter les vérités qu'il leur prêchait ! Avec quelle onction leur représenta-t-il la miséricorde de Dieu prête à les recevoir dans son sein, si, attentifs à sa voix, ils marchaient dans les nouveaux sentiers qu'il leur traçait ! Avec quelle force et quelle intrépide fermeté leur disait-il de fouler aux pieds les idoles qu'ils adoraient, et d'adorer le Dieu qu'il leur apprenait à connaître ! Un jour que ce Saint les prêchait avec son onction ordinaire, des larmes s'échappaient de ses yeux ; et au même lieu où elles tombaient, il en sortit une eau cristalline, merveilleusement agréable à l'œil et à la bouche.

Un autre miracle éclatant que fit saint Rieul força, pour ainsi dire, le reste de la ville, les prêtres et le gouverneur à se ranger sous les drapeaux de la foi, à laisser pénétrer dans leur cœur le langage de la vérité. Quintilien, qui exerçait alors dans Senlis la charge de préfet, avait fait remplir les prisons de nouveaux convertis. Ce païen, furieux contre tous ceux qui avaient embrassé le parti de la foi, les avait fait jeter dans des affreux cachots, où l'art cruel de tous les bourreaux suffisait à peine pour assouvir sa rage. Saint Rieul se transporta aux prisons, malgré tous les obstacles qu'il rencontra ; à son aspect, les portes tombèrent, les chaînes et les liens quittèrent les pieds et les mains des captifs ; une lumière éclatante brilla dans la prison et ranima le cœur des prisonniers. Saint Rieul franchit avec eux toutes les portes, et se présenta au préfet, qui, frappé de ce miracle, crut aussitôt, et son exemple entraîna les autres habitants. Ce chef

du paganisme, surpris de l'impuissance de ses idoles, ouvrit les yeux à ce coup de foudre, soumit son esprit, donna son cœur, et d'un moment à l'autre, il passa du doute à la croyance, des ténèbres à la lumière, de la mort à la vie.

Quelque temps après, saint Rieul fut prié par les habitants de Beauvais, nouvellement convertis, de se rendre dans cette ville pour y ordonner un nouvel Évêque, à la place de saint Lucien, que les païens avaient sacrifié à leurs faux dieux. Il s'y rendit ; et après un nombre infini de miracles, et avoir donné guérison à plusieurs malades, il revint au sein de ses ouailles, qu'il édifia toujours par la sainteté de sa vie, par la douceur de son caractère, par son ardente charité, par son zèle infatigable pour la propagation de la foi.

Un jour qu'il faisait sa visite au village de Rully, il exhortait le peuple, et lui prêchait toutes les vertus qu'il pratiquait lui-même. Il y avait auprès de l'église un lac où étaient quantité de grenouilles, qui, sur le soir, commencèrent à faire un tel bruit qu'il était impossible que les fidèles entendissent les exhortations. Alors le saint pasteur, levant les mains et les yeux au Ciel, commanda aux grenouilles de se taire ; aussitôt on vit régner le plus profond silence ; le Saint continua sa prédication, et depuis ce temps on n'a plus entendu ni vu aucune grenouille, tant son intercession était puissante auprès du Très-Haut.

Enfin, parvenu à un âge très-avancé, il quitta ses dépouilles mortelles, après un grand nombre de miracles, et alla retrouver dans le Ciel Celui qu'il avait toujours porté dans son cœur.

Mais si la vie de ce Saint glorieux a été un tissu de miracles, ceux qu'il a faits après sa mort ne sont ni moins nombreux, ni moins évidents. La première merveille dont le peuple fut témoin depuis son inhumation, arriva un jour que l'on célébrait l'époque de son décès. Il y avait ce jour-là, tous les ans, une très-grande affluence de peuple de plusieurs côtés ; et Dieu, voulant montrer combien cette dévotion lui était agréable, faisait sortir des forêts voisines, tous les ans à pareil jour, les cerfs, les biches, les chevreuils et autres animaux, qui venaient honorer la sépulture du Saint, sur laquelle ils restaient pendant toute la Messe. Mais un

nommé Gaubert voulut un jour les empêcher d'entrer dans l'église, et depuis on ne les vit plus. C'est en mémoire de ce miracle qu'on met un cerf et une biche aux côtés de l'image de saint Rieul.

De quelque peine, de quelque calamité qu'ait été affligée la ville de Senlis, soit par les guerres, la peste, les orages, les stérilités, les famines, les maladies contagieuses, elle a toujours ressenti les merveilleux effets de son secours et de sa protection.

Clovis, roi de France, nouvellement converti à la religion chrétienne, attiré au bruit de ses miracles et de ses prodiges, se rendit à Senlis pour y voir et emporter quelques-unes des reliques de saint Rieul. Il pria les Évêques de la province de faire exhumer son précieux corps, qui dans l'instant répandit partout une agréable odeur. Ce monarque ayant désiré emporter une seule dent de ce Saint si renommé, il la fit tirer de sa bouche, encore vermeille et rayonnante, quoiqu'il y eut plus de trois cents ans que ce corps saint eût été inhumé. O prodige ! il en sortit aussitôt un ruisseau de sang ; ce qui effraya et intimida tellement les habitants présents à ce miracle, qu'ils se prosternèrent la face contre terre. Alors Clovis, transporté d'une respectueuse admiration, se préparait à emporter avec lui ce monument respectable ; mais des obstacles insurmontables qui se rencontrèrent ayant prouvé que Dieu ne voulait pas que le corps de son saint confesseur fût ainsi divisé, on fut forcé de remettre cette dent à la place d'où on l'avait tirée. Ce saint roi, ne pouvant exécuter le pieux dessein qu'il avait formé, donna beaucoup de biens et de richesses pour conserver ce précieux corps dans une châsse très-riche, afin de l'exposer à la vénération des fidèles dans l'église même qui lui était dédiée.

La ville de Senlis possède encore aujourd'hui ce corps saint entier ; et il a été transféré avec pompe, en 1791, de cette même église en celle de Notre-Dame, paroisse de cette ville. C'est dans le lieu le plus apparent de cette église qu'il est maintenant exposé, et c'est là que tous les fidèles, principalement de la ville de Senlis et des environs, viennent lui rendre l'hommage et les honneurs qui lui sont dus.

LES SAINTS MARTYRS DE CONSTANTINOPLE.

Après la mort de saint Paul, évêque de Constantinople, qui fut tué par les ariens, dans les confins de l'Arménie, où il était exilé, Macédone, que les ariens avaient constitué leur évêque dans cette ville, au commencement de l'année 351, ne trouva plus d'obstacles au dessein qu'il avait formé de perdre les Catholiques. Il employa le crédit qu'il avait acquis sur l'esprit de l'empereur Constance, protecteur de l'hérésie, pour exciter contre les Chrétiens fidèles une persécution violente. Ayant mis dans son parti les Évêques de Nicomédie et d'Euzique, et quelques autres Prélats disposés à l'apostasie, il obtint un édit de l'empereur, en vertu duquel tous les défenseurs de la consubstantialité du Verbe devaient être chassés des villes et leurs églises abattues.

On sait que le point fondamental de l'hérésie des ariens était de regarder Jésus-Christ comme une créature, et de soutenir qu'il n'était pas Dieu égal et consubstantiel à son Père.

L'édit qu'ils obtinrent contre les Chrétiens fut exécuté à main armée. Macédone alla plus loin : il contraignit les Catholiques de communiquer avec les ariens, par les mêmes violences que les païens employaient pour forcer les fidèles à sacrifier aux idoles. On confisquait les biens des uns, on en envoyait d'autres en exil, on les marquait sur le front avec des fers chauds, on leur faisait souffrir diverses sortes de tourments. Quelques-uns expirèrent dans les tortures, d'autres furent tués sur les chemins, d'autres moururent par la main des bourreaux.

Un grand nombre de femmes chrétiennes eurent part à ces persécutions. Elles se montrèrent inébranlables dans la foi catholique, malgré la cruauté des supplices qu'on leur fit endurer. Il y eut des vierges consacrées au Seigneur à qui les ariens brûlèrent les mamelles, parce qu'elles refusaient généreusement de participer à des mystères impies. Il y eut plusieurs saintes femmes à qui on coupa le sein, à cause de leur constance. Plusieurs autres reçurent, dans des tourments non moins cruels, les palmes du martyre.

L'Église honore le 30 de mars, ces saintes femmes, ces vierges et les Chrétiens fidèles qui confessèrent la foi devant les ariens, sous le titre de *Martyrs de la Communion catholique de Constantinople*.

SAINT MAMERTIN,

ABBÉ.

Mamertin était un Bourguignon né dans l'idolâtrie à la fin du iv^e siècle. Il grandit, et on ne sait rien de ses premières années; mais il était homme fait, lorsqu'un double accident permit qu'on s'occupât de lui. Il lui survint une douleur violente à l'œil droit et une tumeur à la main. N'ayant pu trouver de soulagement à ses souffrances dans les médecins de son pays, il alla demander à ses dieux soulagement et guérison. Mais ses dieux ne le guérèrent pas. Il se mit donc en voyage pour en aller implorer d'autres; il rencontra par bonheur un clerc de saint Germain, l'illustre évêque d'Auxerre. Ce clerc se nommait Sabin ou Savin. Comme il avait l'air de plaindre Mamertin dans ses infirmités, le malade lui conta ce qui l'occupait. Le clerc profita de l'occasion pour faire comprendre à l'infortuné que les idoles ne pouvaient rien, mais qu'il y avait un Dieu puissant, le seul véritablement Dieu, et que ses serviteurs pouvaient quelque chose. Il lui conseilla d'aller à Auxerre se recommander à l'évêque Germain. Éclairé par la grâce, Mamertin prit sur-le-champ le chemin d'Auxerre, quoique la course fût assez longue, et le soleil à son déclin. Or il avait fait à peine deux lieues qu'un violent orage éclata. Heureusement il voyait à cent pas un oratoire qu'on avait bâti sur le tombeau de saint Courcodème ¹. Il y courut, y entra, et comme la nuit était venue, il se coucha sur la pierre du tombeau et s'y endormit.

Les historiens de sa vie rapportent que, dans ce sommeil, Dieu le favorisa d'une vision qui acheva de le détromper dans la foi qu'il avait aux idoles.

Le matin venu, il se leva en priant le Dieu que Sabin lui avait annoncé; il se mit en marche et gagna Auxerre. Germain le

¹ Saint Courcodème est honoré le 13 mai.

reçut avec bonté, le retint trois jours, pendant lesquels il l'instruisit, après quoi il le baptisa. Lorsqu'il fut ainsi fait Chrétien, le Saint bénit un peu d'huile, en frotta l'œil et la main du catéchumène, qui, guéri à l'instant, tomba aux genoux de bon Évêque, en demandant la faveur de ne plus le quitter. Il fut admis dans le monastère que saint Germain avait fondé auprès d'Auxerre. Là il apprit vite ce qu'il devait savoir pour être parfait Chrétien. Il prit l'habit monastique, et, en moins d'un an, il avait dépassé les moines les plus fervents.

Un peu plus tard, le pieux abbé Alodius étant mort, ce fut Mamertin qu'on élut pour lui succéder. On dit qu'il a écrit l'histoire de sa conversion, qui fut le sujet d'une curieuse légende, que M. le comte de Douhet a donnée dans son *Dictionnaire des Légendes*, et que nous croyons pouvoir rapporter, sans en garantir, comme on le pense bien, l'authenticité.

« Mamertin était un païen qui avait une grande dévotion pour les idoles ; il était continuellement dans les temples, prosterné devant elles et les adorant. Pendant qu'il se livrait ainsi à son adoration, un de ses yeux perdit la lumière, et une de ses mains se dessécha. En vain, il suppliait, en pleurant, ses dieux de le guérir, et il leur offrait sacrifices sur sacrifices pour fléchir leur courroux. Ils restaient insensibles à ses prières et à ses offrandes. Un jour, Mamertin rencontra Sabin, un Chrétien nouvellement converti, et lui raconta le malheur dont il était frappé, et comment les dieux étaient sourds à ses plaintes. « Si tu veux recouvrer la santé, lui dit Sabin, va trouver l'évêque Germain d'Auxerre, et, si tu crois à sa parole, tu seras guéri. » Mamertin se mit en route sur-le-champ ; il marcha toute la journée. La nuit vint, qui se trouva très-obscur, parce que le ciel était plein de pluie. Un orage éclata. Le voyageur chercha un refuge dans un cimetière. A la lueur des éclairs, il aperçut un petit monument funèbre, où il entra et s'assit sur la tombe. Las et tombant de sommeil, il ne tarda pas à s'y endormir. A minuit il s'éveilla et vit devant la porte du monument une grande clarté, et, dans la clarté, un beau jeune homme. Mamertin ressentit à cette vue une grande frayeur, et se couvrit le visage de ses bras. Le jeune

homme qui était sur le seuil, appela doucement : « Concordien, diacre de Jésus ! » Une voix sortant du fonds du sépulcre répondit : « Frère, je t'entends bien, que veux-tu ? » Lève-toi vite, reprit le premier, saint Pérégrin et tous les autres Frères sont à l'église pour chanter matines, et l'évêque saint Amator te mande de venir te joindre à eux. » L'autre répondit : « Va dire à l'Évêque que je ne puis aller cette nuit, parce j'ai hébergé un voyageur, et que, si je le laisse seul, la bête et ses sept petits, qui sont là dehors, le dévoreront. » Le jeune homme s'éloigna ; mais un peu plus tard il revint et dit : « Concordien, les évêques saint Pérégrin et saint Amator te prient de venir célébrer l'office divin avant qu'ils partent. Amène Jovinien pour chanter l'*alleluia*, et, si tu as peur pour ton hôte, laisse Alexandre pour le garder. »

» Mamertin vit alors la dalle du sépulcre se soulever, et un beau vieillard, vêtu d'une robe blanche, sortit de la fosse ; il rejoignit sur le seuil trois autres personnages tout pareils à lui. « Frère Alexandre, dit-il à l'un deux, reste ici pour veiller sur mon hôte et le défendre contre la mère et ses petits, qui le guettent sous la pierre. » — « Amenons-le plutôt avec nous, » dit celui qu'on nommait Alexandre, et il vint prendre par la main le voyageur qui, tremblant, les suivit. Ils se dirigèrent vers l'église, dont les vitraux resplendissaient d'une pure lumière dans les ténèbres. Ils trouvèrent une grave assemblée réunie autour de l'autel, et bientôt l'office commença. Alexandre, qui était demeuré à côté de Mamertin, lui demanda s'il connaissait ceux qui officiaient, et quand celui-ci eut répondu que non : « Celui qui est au centre, dit le religieux, est saint Pérégrin, envoyé de Rome par le Pape saint Sixte, et martyr de la foi ; à sa droite et à sa gauche sont deux évêques, Amator et Marcellin ; tu vois ensuite à leurs côtés Concordien, le diacre, et le sous-diacre Jovinien. Amator, Concordien et Jovinien ont été ensevelis dans ce cimetière ; les autres viennent des villes voisines. »

» Après l'office, saint Pérégrin demanda au diacre quel profane était avec eux dans l'église. « C'est mon hôte, dit Concordien. — Il n'était pas digne d'assister à nos saints Mystères ; mais, puisqu'il a obtenu cette grâce, recommande-lui d'aller trouver

saint Germain le plus tôt qu'il pourra. » Concordien ramena le voyageur à son monument. Mamertin le supplia de lui dire depuis combien de temps il avait été mis en ce lieu. « Il y a longtemps, répondit le diacre, mais c'était bien des années après le martyre de saint Pérégrin. » Mamertin retomba dans le sommeil, et ne s'éveilla sur la pierre de la tombe qu'aux premières lueurs du jour.

» Le païen pieux, à qui avaient été révélées tant de merveilles, s'agenouilla devant le tombeau : « Dieu des Chrétiens, dit-il, qui habites au Ciel, qui regardes les plus humbles choses comme les plus hautes, et aux yeux de qui il n'est ni grands ni petits, et qui m'as laissé entrevoir les secrets de la vie éternelle, ne m'abandonne point, chétif et indigne que je suis, et fais que je trouve bientôt le saint homme à qui tu m'envoies ! » Quand il eut terminé son oraison, il vint sur le seuil du monument funéraire, et il vit l'église qui était inondée d'une clarté aussi éblouissante que si tous les rayons du soleil levant y étaient concentrés ; et, du sein de cette lumière, il sortait des voix douces qui chantaient des psaumes, et qui disaient :

« Seigneur tout-puissant, sauve ton serviteur qui a mis en toi l'espérance de son salut !

» Dieu t'a entendu au jour de ta tribulation, et le nom du Dieu de Jacob te gardera ! »

» Cependant le jour allait croissant dans le ciel des alentours ; les voix se turent ; la clarté s'éteignit dans l'église, et Mamertin reprit sa route vers Auxerre. Il y arriva en peu d'heures, et il fut admis en la présence de l'Évêque. L'évêque Germain se fit raconter tout ce dont Mamertin avait été témoin la nuit précédente, et quand ce dernier eut achevé son récit : « Pourquoi, lui dit-il, ne m'as-tu point parlé de la bête et de ses sept petits ? » A cette question, Mamertin fut éperdu, car il voyait que l'Évêque savait toutes choses mieux que lui-même ; et, en effet, saint Amator avait tout raconté à son successeur. Germain fit baptiser solennellement le païen converti, qui, guéri de la maladie de l'âme, fut en même temps guéri de l'infirmité du corps et recouvra l'usage de ses yeux et de ses mains. Après le Baptême, l'Évêque,

accompagné de Mamertin et suivi d'une grande foule de peuple, **se rendit** au cimetière où le voyageur avait trouvé un abri. **Quand** ils furent là, Germain fit lever une pierre, et l'on vit **dessous** un serpent énorme et sept serpents plus petits. Le grand serpent dressa la tête et regarda tout le monde fièrement, et Germain plus que tous les autres. « Serpent félon, lui dit l'Évêque, ne cesseras-tu donc pas de guetter et de guerroyer l'humain lignage? Va-t-en de ces lieux, où tant de Saints reposent, et fuis dans un désert, sans faire mal à personne. » Le serpent, qui avait bien sept coudées de long, obéissant à cette voix, déroula ses anneaux et partit, suivi des sept autres, à la vue de toute l'assemblée. Ce lieu fut par la suite en grande vénération parmi les fidèles. »

SAINT ACACE,

ÉVÊQUE D'AMICE.

Acace, évêque d'Amice, sur le Tigre, dans le v^e siècle, vendit les vases sacrés pour racheter sept mille esclaves perses mourant de faim et de misère. Il les renvoya à leur roi, qui fut tellement touché de cette générosité héroïque que, tout païen qu'il était, il voulut voir le saint Évêque. Cette entrevue produisit la paix entre ce roi et Théodose le Jeune.

SAINT ZOSIME,

ÉVÊQUE DE SYRACUSE.

Zosime, né en Sicile, au temps de l'empereur Justin le Jeune, et vers l'an 570, fut offert à Dieu dès l'âge de sept ans, par ses parents, qui avaient beaucoup de piété, et qui le mirent dans le monastère de Sainte-Lucie, à Syracuse, où il fut à l'abri de la corruption du siècle.

Ayant commencé de si bonne heure à marcher dans les voies étroites du Ciel, il parut si affermi dans la vertu, que Fauste, son abbé, lui confia la garde du sépulcre de l'illustre martyr sainte Lucie, lorsqu'il était encore fort jeune et au-dessous de l'âge nécessaire à la profession monastique.

Cet emploi, quoique tout de piété en apparence, porta insen-

siblement Zosime à la dissipation et l'accoutuma à voir volontiers les personnes du dehors qui visitaient le tombeau de la Sainte. Peu à peu, se trouvant pressé du désir de revoir ses parents, il n'eut pas la force de résister à cette tentation, et il abandonna son monastère sans en rien dire à son supérieur.

Ses parents, surpris de le voir, le regardèrent comme un fugitif, et le conduisirent, partie de gré, partie de force, à son abbé, qui le reçut avec une bonté toute paternelle, et le remit à la garde du sépulcre de sainte Lucie.

Un songe terrible qu'il eut la nuit suivante, où la Sainte, avec un visage menaçant, lui reprocha son inconstance et son infidélité, le fit rentrer si bien en lui-même que, depuis lors, il parut le plus recueilli, le plus humble et le plus zélé religieux de la maison.

Il vécut trente ans dans ce monastère, soumis à tout le monde, dans une défiance continuelle de lui-même, dans une exactitude et une ardeur toujours égale pour l'observance de la régularité, travaillant à se sanctifier dans le silence, l'humiliation et la fidélité à son emploi, qui n'était pas un grand sujet d'ambition.

Saint Fauste, abbé du monastère, étant venu à mourir, tous les religieux, selon la coutume du lieu, allèrent trouver l'évêque Jean, qui était un homme de Dieu. Ayant jeté les yeux sur chacun d'eux, comme pour choisir un successeur à l'abbé défunt, il leur fit des questions semblables à peu près à celles que Samuel fit à Jessé, parmi les enfants duquel il devait choisir et sacrer un roi au peuple de Dieu. Il leur demanda si tous étaient venus : ils lui répondirent qu'oui ; et sur ce qu'il insista pour les obliger d'y prendre garde, ils lui dirent qu'il n'était resté qu'un Frère peu considérable, qui était le gardien du sépulcre de sainte Lucie. L'Évêque l'envoya demander, et il ne l'eut pas plus tôt vu que, comme un homme inspiré, il leur déclara que c'était celui-là que Dieu choisissait pour être leur abbé.

Il l'ordonna prêtre ensuite, et tous les religieux se soumirent à sa direction avec beaucoup de respect.

Zosime justifia bientôt le choix de Dieu, non-seulement par l'exercice de toutes les vertus qu'on lui avait vu pratiquer au-

paravant, mais encore par sa sagesse et sa modération. Il fit admirer principalement sa juste prudence et le tempérament qu'il apporta entre la douceur et la sévérité, gardant une uniformité inviolable dans toute sa conduite, et ne prescrivant rien aux autres qu'il ne l'exécutât le premier.

Dieu lui fraya ainsi le chemin à l'épiscopat, pendant quarante ans que le monastère demeura sous son administration, le tenant toujours éloigné d'une semblable pensée, au milieu des sentiments de l'humilité la plus profonde.

Lorsque le siège de Syracuse fut vacant par la mort du saint évêque Pierre, la plus grande et la plus saine partie du clergé et du peuple jeta les yeux sur l'abbé Zosime, dont la vertu était reconnue de tout le monde.

Quelques autres, moins nombreux, se portèrent pour un nommé Vénère, qui paraissait avoir autant d'ardeur pour l'épiscopat que le Saint en avait de frayeur. Dieu permit qu'on n'eût égard ni à la fuite de Zosime, ni à la poursuite de Vénère. Tous deux furent obligés d'aller à Rome devant le Pape. Zosime se soumit au jugement du Souverain-Pontife. Il revint sacré évêque de Syracuse par le Pape Théodore, et il remplit aussitôt les devoirs d'un pasteur avec une vigilance et une charité qui n'eut pas de bornes, et dans les exercices de laquelle il consuma le reste de sa vie, qui fut encore de treize années. Il n'interrompit pas la pénitence dans laquelle il avait toujours vécu, et il demeura dans la même pauvreté, étant évêque, que lorsqu'il était simple religieux.

Aussi, pendant tout le temps de son pontificat, il rendit heureuse la condition des pauvres de la ville et du diocèse de Syracuse, qui profitèrent de tous ses revenus.

Il n'eut pas moins de soin de la nourriture spirituelle de ses peuples, auxquels il distribua sans cesse le pain de la vie sainte, sans que ses infirmités ou son grand âge apportassent le moindre retard aux fonctions essentielles de son ministère.

Il mourut âgé de quatre-vingt-dix ans, le 30 mars de l'an 660.

SAINT PATTON,

ÉVÊQUE DE WERDEN.

Patton était l'ami de saint Tanton, qui est honoré le 16 février. Tanton, évêque de Werden, en Westphalie, avait converti un grand nombre d'Allemands idolâtres ; il fut martyr de son zèle : un misérable le tua d'un coup de lance, en l'année 815.

Patton lui succéda, et gouverna son diocèse de Werden avec autant de zèle que de sainteté. Il fut appuyé par les successeurs de Charlemagne. Mais nous ne savons rien de son histoire. Il est honoré en Westphalie et en Allemagne le 30 mars.

LA BIENHEUREUSE ANGÈLE,

DU TIERS-ORDRE DE SAINT-FRANÇOIS.

La Bienheureuse Angèle naquit à Foligno dans le cours du xiii^e siècle. Elle était d'une noble famille et avait épousé un homme riche de cette ville, duquel elle eut plusieurs enfants. Elle vécut de longues années dans les désordres du monde ; mais Dieu, notre Père, qui a pitié des âmes et qui aimait cette fille prodigue malgré ses déportements, toucha son cœur de sa grâce et essaya de la ramener au giron paternel. Voici comment la bienheureuse Angèle racontait elle-même ces premiers efforts de sa conversion. « Je commençai, dit-elle, à considérer la turpitude et le nombre de mes péchés, et la connaissance que j'en eus donna un si grand épouvantement à mon âme pécheresse, ensevelie dans l'ordure du vice, que, craignant la damnation éternelle (vrai héritage des méchants et des perfides) et d'être envoyée aux enfers, je pleurais amèrement, faisant découler de mes yeux deux fontaines de larmes pour la repentance de mes fautes passées.

» Cependant j'avais une si grande honte de mes péchés que je craignais d'en faire une confession entière, de sorte que par plusieurs fois, quoique je ne fusse confessée, je recevais le saint sacrement de l'Autel, et persévérant en mes péchés, je m'approchais de la Table de mon Sauveur et Rédempteur Jésus-Christ. Étant ainsi reprise jour et nuit en ma conscience, je présentais

mes prières au Bienheureux saint François, pour obtenir par son intercession et ses mérites un Père confesseur qui me sût dûment interroger et connaître mes fautes. En cette même nuit que j'offrais mon humble prière à Dieu, un noble vieillard m'apparut et me dit : Ma sœur, si plus tôt vous m'eussiez prié, plus tôt vous auriez reçu l'accomplissement de votre demande. Ce que vous m'avez demandé vous sera octroyé.

» Donc, la matinée suivante, comme je m'acheminais vers l'église de Saint-François, je rencontrai un religieux qui prêchait dans l'église de Saint-Félicien, était chapelain de l'Évêque et avait tous ses pouvoirs. Je délibérai en moi-même de me confesser sitôt qu'il serait sorti de la chaire, et dès qu'il eut achevé sa prédication je lui fis l'aveu de tous mes péchés, desquels je reçus l'absolution, encore qu'en me confessant je ne sentisse aucun amour dans mon âme, mais plutôt amertume, honte et douleur.

» Pourtant je persévérais en l'accomplissement des pénitences qui m'étaient enjointes, quoique je fusse privée de toute consolation, me trouvant remplie de douleur et d'amertume; mais, considérant que Dieu m'avait retirée du gouffre de l'enfer, je commençai d'être éclairée et illuminée, et je me mis à pleurer plus que je n'avais fait, versant grande abondance de larmes et désirant surtout faire une plus dure pénitence et maltraiter mon corps par austerité.

» Je ressentis alors une certaine lumière de grâce, par laquelle je venais en la connaissance de tous mes péchés, et voyais clairement qu'ayant offensé mon Créateur, j'avais par ce moyen irrité toutes les créatures faites pour mon service. L'horreur de mes fautes me venait en mémoire, et je les confessais devant mon Dieu, les pesant très-profondément. C'est pourquoi j'invoquais la Bienheureuse Vierge Marie et tous les Saints et Saintes, à ce qu'ils priassent pour moi et implorassent mon Dieu de toute bonté et miséricorde, afin qu'il me regardât des yeux de sa clémence et eût pitié de moi. Je priais encore incessamment toutes les créatures, m'apercevant bien les avoir toutes irritées à l'encontre de moi, à cause de mes péchés. Il me semblait alors que toutes les créatures avaient compassion de moi, que tous les Saints aussi en

avaient pitié, et je reçus la grâce de prier mon Dieu avec une plus grande véhémence, un plus grand amour, que je n'avais accoutumé de faire.

» Enfin un don particulier me fut élargi d'élever les yeux de mon âme vers la Croix du Rédempteur du monde, et en la regardant, je connus plus à fond comment Jésus-Christ était mort pour nos péchés. Je reconnus alors si parfaitement et avec une si grande douleur toutes mes fautes, que je compris être celle qui l'avait crucifié et cloué sur ce bois. Or, en cette contemplation de la Croix, j'ai expérimenté un si vif embrasement du feu d'amour et de repentance, qu'étant près de la sainte Croix je me suis dépouillée de toute affection charnelle, me consacrant entièrement sur l'autel de sa volonté et me dédiant à son service. Et bien que je fisse cela avec crainte, néanmoins je promis alors de garder inviolablement une continence perpétuelle, et de ne l'offenser jamais dans aucun de mes membres, les accusant l'un après l'autre de tous mes péchés passés.

» Je ne savais pourtant point encore le chemin qui conduisait à la sainte Croix, mais il me fut montré que si je le voulais trouver, il me fallait premièrement pardonner à ceux qui m'avaient offensée et desquels j'avais été tourmentée; secondement que je me dépouillasse non-seulement d'affection, mais réellement de toutes les choses terrestres et caduques, de toutes les faveurs des dames et des grands seigneurs, de la familiarité de mes amis et de mes parents, surtout de mes possessions et de mes rentes, et aussi de moi-même, afin d'être par ce moyen plus légère et de courir plus librement par le chemin de la Croix pour donner entièrement mon cœur à Jésus-Christ.

» Alors je conçus en moi-même le dessein d'abandonner mes meilleurs vêtements et mes draps les plus précieux, de me priver des viandes délicates, de laisser tout-à-fait les ornements superflus et mondains que je portais sur ma tête. Mais ce m'était chose fort honteuse et pénible, car je me sentais encore peu échauffée de l'amour de Dieu, et je ne pus m'abstenir de la compagnie de mon mari. Je n'étais pas non plus si bien mortifiée intérieurement que d'avoir patience, lorsqu'on me faisait ou disait quelque in-

jure ; néanmoins je supportais le tout le plus doucement qu'il m'était possible.

» Il advint en cette même saison, que ma mère, par la volonté de Dieu, mourut et alla de ce monde en l'autre, laquelle m'apportait un grand empêchement à ne pouvoir effectuer mes desirs de m'acheminer au vrai chemin de Jésus-Christ. Mon mari aussi, peu de jours après, paya le tribut de nature, et tous mes enfants le suivirent en peu de temps. Encore que je ressentisse les aiguillons et les pointes de quelque douleur selon la chair, comme j'avais prié Dieu de me délivrer de tous les obstacles, je reçus une grande consolation de leur trépas. Je délibérai que mon cœur à l'avenir serait toujours au cœur de Dieu et dans sa main, et que je ne désirerais plus autre chose, sinon que sa sainte volonté fût faite et accomplie en moi. »

Quand Notre-Seigneur eut ainsi préparé la Bienheureuse à marcher dans le chemin de la perfection, il lui apparut cloué et attaché sur sa sainte Croix, lui montrant ses plaies saignantes et lui disant : Regarde, que peux-tu faire pour moi qui égale l'amour que je t'ai porté ? Cette vue l'embrasa d'un grand désir de souffrir pour un si bon Maître ; elle résolut de se réduire pour lui à la plus extrême pauvreté. Elle fit vendre ses meubles, ses vêtements précieux, ses bijoux, ses terres, ses métairies et en distribua le prix aux pauvres. Elle commença donc de ressembler à son divin Modèle par ce dénûment. Elle affligea ensuite son corps par des austérités extraordinaires, unissant ses douleurs à celles de la Passion. « J'avais, dit-elle, prié la très-sainte Vierge Marie, Mère de Dieu, et saint Jean l'Évangéliste, par cette véhémence douleur qui transperça leur âme en la Passion de Jésus-Christ, de m'obtenir la grâce que je pusse ressentir toujours les douleurs de la sainte Passion, tellement que saint Jean me donna une fois une amertume si grande que jamais je n'en avais éprouvé de plus véhémence, et je connus bien que le glaive de douleur qui avait traversé le cœur virginal de la Mère de Dieu et de saint Jean avait été plus aigu que celui des Martyrs, que l'un et l'autre avaient été vraiment Martyrs, et qu'ils avaient enduré au pied de la Croix de plus excessives souffrances que

les Martyrs mêmes. Alors le désir de me mépriser moi-même me fut donné et d'abandonner ma propre volonté. »

« J'étais une fois, continue la Bienheureuse, allée à l'église, demandant à Dieu humblement quelque grâce; et pendant que je faisais ma prière et disais le *Pater noster*, Dieu mit cette Oraison dominicale en mon cœur avec une si claire intelligenco de sa divine bonté et de mon indignité, que je ne le saurais exprimer; chaque parole m'était exposée en mon cœur, et je les prononçais fort posément, dévotement et avec grande componction. De sorte que, tout en versant une grande quantité de larmes pour mes fautes, je recevais néanmoins dans l'enceinte de mon âme une très-vive consolation, commençant dès lors à goûter quelque chose de cette manne divine et de la douceur céleste. En la considération de ce *Pater noster*, je reconnus mieux la bonté de Dieu qu'en toute autre chose, y puisant encore de plus grands et inénarrables secrets et mystères. Mais, parce qu'en disant cette Oraison dominicale mes péchés me furent montrés avec leur ignominie et mon indignité, je devins à un instant si honteuse que je n'osais lever mes yeux vers le Ciel pour le regarder, ni vers le Crucifix pour l'envisager, ni les tourner deçà delà en quelque part. Je me mis à implorer la grâce de la bienheureuse Vierge Marie, à ce qu'elle m'obtînt, par ses intercessions, le pardon de mes péchés; mais j'étais encore en fâcherie à raison de mes offenses. O pécheurs! avec quels poids et pesanteur s'achemine l'âme, lorsqu'elle veut faire pénitence! Oh! combien sont forts et pesants les liens et lacs qui l'enserrent, la rendent paresseuse, et la retiennent de courir en la voie des commandements de Dieu!

» En ce temps je commençai à recevoir un grand nombre de visions et à entendre souvent la parole divine; j'éprouvais tant de consolation en l'oraison, qu'il ne me souvenait plus de manger, et souhaitais n'en avoir aucun besoin, afin de pouvoir toujours demeurer en prière. Le feu d'amour qui brûlait dans mon cœur était si ardent que je ne me lassais jamais de rester en terre à genoux, ou bien d'affliger et mater mon corps par quelque autre pénitence. Ce feu de l'amour divin s'accrut tellement en moi, qu'entendant parler des choses qui appartenaient à Dieu

j'en frémissais, et quand bien même quelqu'un eût été alors près de moi pour me tuer, je n'eusse jamais pu m'en garder, tant j'étais ravie en Dieu. Quand j'envisageais quelque tableau représentant la Passion de Jésus-Christ, à peine me pouvais-je soutenir, à cause que la fièvre me saisissait dès aussitôt, et je devenais malade, de manière que ma compagne me cachait tant qu'elle pouvait toutes ces images de la Passion.

» Mais, de peur que la multitude ou la grandeur des révélations qui me furent faites en ce temps ne m'élevassent en orgueil, il fut permis à Satan de me tourmenter et affliger de diverses façons. Les tourments que mon corps endura sont innombrables, n'ayant aucun membre sur moi qui ne se soit senti particulièrement des violences de mes ennemis. Je n'étais jamais exempte de douleur ; continuellement j'étais faible et débile, de manière qu'il me fallait être ordinairement couchée, tous mes membres étant froissés et rompus. J'étais toute malade, enflée et remplie de douleurs.

» Les tourments du corps étaient grands, mais ce n'était rien eu égard à ceux de l'âme, qui sont plus amers et qui m'étaient envoyés par l'astuce de Satan. J'apercevais que tous les vices que j'avais autrefois congédiés semblaient bourgeonner derechef dans mon âme et revivre, non qu'ils eussent la force de la vaincre, mais ils m'apportaient une peine excessive et une douleur inénarrable ; même les vices qui n'avaient jamais hébergé en moi me montraient leur face hideuse et m'affligeaient infiniment. »

La Bienheureuse fut exposée pendant deux ans à ces assauts furieux du démon. Ce monstre infernal sut exciter en elle de tels feux de concupiscence que, pour les éteindre, elle employait les ardeurs du feu matériel, se brûlant le corps afin de le mieux dompter. Son confesseur lui défendit cependant d'employer ces moyens extrêmes, qui pouvaient abrégier sa vie. Le démon la tenta ensuite par l'orgueil, mais il ne réussit qu'à lui inspirer une telle horreur de sa nature corrompue, un tel mépris d'elle-même en voyant sa faiblesse et la facilité avec laquelle elle succomberait sans le secours de la grâce, qu'il l'affermirait dans l'humilité.

Dieu, qui avait paru l'abandonner pendant ces utiles épreuves, revint enfin la consoler. « Un soir, dit-elle, que j'étais en oraison, il me semblait ne goûter rien de Dieu, ce qui m'occasionnait de pleurer, et je lui disais : Seigneur Dieu, ce que je fais, c'est seulement afin que je vous trouve. Alors Notre Seigneur me répondit : Que veux-tu ?

» — Seigneur Dieu, ajoutai-je, je ne demande ni or ni argent, et s'il plaisait à Votre Majesté de m'octroyer tout le monde, je n'en voudrais point ; je ne demande que votre seule grâce ; je ne désire que vous seul.

» Alors il me répondit très-courtoisement : Efforce-toi de faire tout ce que tu as commencé, et la sainte Trinité viendra dans le secret de ton âme.

» J'allai quelques jours après à l'église de Saint-François d'Assise, et sa promesse fut accomplie en moi. J'avais mon esprit tendu à l'oraison, afin que le chemin me fût moins ennuyeux, et entre autres prières que je faisais, je suppliais saint François de m'obtenir cette grâce, de garder bien étroitement sa sainte règle ; que j'avais peu de temps auparavant professée, étant entrée en son Tiers-Ordre ; je lui demandais aussi de me faire éprouver quelque chose des douleurs que Jésus-Christ avait si patiemment endurées pour le genre humain, et notamment que je finisse mes jours en grande pauvreté et disette. Pour cette même cause, je m'étais déjà acheminée à Rome, afin de prier le bienheureux Apôtre de favoriser ce mien dessein de garder étroitement le vœu de sainte pauvreté. Enfin, par les mérites de saint Pierre et de l'heureux Père saint François, le don de sainte pauvreté me fut octroyé de la divine grâce, comme certainement je l'ai expérimenté.

» Demandant donc ces choses par mes prières sur mon chemin, étant parvenue entre une caverne et un sentier fort étroit qui va droit à Assise, en ce lieu il me fut dit : Tu as prié mon serviteur François, et j'ai voulu te répondre moi-même. Je suis le Saint-Esprit, qui suis venu à toi pour te faire goûter une souveraine consolation. Je t'accompagnerai, en demeurant dans ton âme, jusqu'à ce que tu sois arrivée à l'église de mon serviteur François,

et ceux qui seront avec toi n'entendront pas les mystères que je te découvrirai. Je veux venir avec toi pendant tout ce chemin, et tu ne pourras écouter que moi seul, à cause que j'ai lié ton esprit. Je ne me séparerai de toi que quand tu auras fait aujourd'hui ta seconde visite à l'église de mon serviteur ; mais jamais plus je ne te laisserai sans consolation si tu m'aimes.

» Alors il commença de parler ainsi, pour m'encourager à l'aimer : Ma douce fille, mon temple bien-aimé, tu es ma délectation et ma joie. Aime-moi, car je t'aime beaucoup plus que tu ne me saurais aimer. Souventes fois il me répétait les mêmes paroles : Tu es ma fille et mon épouse, tu es ma douce amie ; je t'aime plus que toute autre qui soit en toute la vallée de Spolète. Puisque j'ai mis mon amour en toi, fais aussi que tu m'aimes. Repose-toi en moi, jette-toi avec les bras de tes espérances à mon cou, afin que je te caresse et t'aime. J'ai été avec les Apôtres, et ils me voyaient des yeux corporels, mais ils ne goûtaient pas ce que tu goûtes. Tu as prié mon serviteur François, espérant par ses mérites obtenir le but de tes saints désirs, et comme il m'a infiniment aimé, je lui ai départi fort abondamment mes grâces et bénédictions. Que s'il se trouvait quelque personne parmi le monde qui m'aimât davantage, je ne manquerais pas de lui montrer aussi encore plus copieusement les effets de ma bienveillance.

» Il me disait alors qu'on trouve peu de gens de bien et qui aiment la vertu, que la foi était bien petite ; en se plaignant, il ajoutait : L'amour que je porte à l'âme qui m'aime sans aucune malice est si grand que, si maintenant il y en avait quelqu'une qui m'aimât parfaitement, autant que la nature humaine peut le faire, je lui départirais plus de grâces que je n'ai jamais fait par le passé aux Saints dont la sainte Écriture est remplie.

» Il me disait encore : Mon amie, ma chère épouse, aime-moi toute ta vie ; je ferai par ton entremise de grandes choses à la vue de tout le monde ; par toi, je serai reconnu, je serai glorifié et clarifié, et mon nom sera loué de plusieurs peuples et nations par ton moyen.

» Lorsque j'entendais ces paroles, j'avais recours à la souve-

nance de mes péchés, étant attentive à la considération de mes défauts, me cachant derrière le rideau de mes péchés, et me réputant indigne et incapable de ce grand amour dont il usait si bénévolement envers moi.

» Notre-Seigneur daigna alors s'approcher de sa servante, et me dit : C'est moi, c'est moi, ma douce et bien-aimée fille, qui ai été crucifié pour l'amour de toi ; c'est moi qui ai enduré faim et soif à ta considération ; qui t'ai si fort aimée que j'ai voulu répandre mon précieux Sang pour ôter les taches de ton âme et pour l'épurer. Ensuite il me racontait de point en point toutes les douleurs qu'il avait supportées durant la sainte Passion. Demande, ajoutait-il, demande hardiment pour toi, pour tes compagnes et pour ceux que tu aimes quelque grâce, et dispose-toi à la recevoir, car je suis plus prompt à ouvrir les mains pour te donner que tu n'es disposée à les recevoir.

» Mon âme cria alors : Je ne vous veux importuner, mon Dieu, car je n'en suis pas digne ; et tous mes péchés se présentaient aussitôt à la porte de ma mémoire. Ceux qui étaient venus avec moi s'apercevaient bien de quelque chose, car à chaque mot je recevais de grands élancements. Je n'eusse voulu arriver au lieu où nous avions projeté d'aller, ni que ce chemin se fût jamais achevé. Je ne saurais dire combien grande était la joie dont j'étais prévenue par la bonté de Dieu. Il vint donc avec moi jusqu'en l'église de Saint-François, comme il m'avait promis ; il ne s'éloigna pas et demeura avec moi, après que j'eus pris ma réfection, jusqu'à ce que, pour la seconde fois, je voulus aller visiter l'église de Saint-François. Je me mis à genoux près de la porte, devant la figure de saint François, qui est peinte à côté de celle de Notre-Seigneur, et il me dit : C'est maintenant que je prendrai congé de toi, ma douce fille ; mais je ne te délaisserai pas si tu m'aimes.

» Quoique ces paroles me fussent autant de coups de couteau dans mon cœur, néanmoins j'en sentais une admirable douceur. Alors je regardai pour l'envisager des yeux corporels, ou de ceux de l'âme, et je le vis. Je vis une personne vénérable, remplie de majesté immense, laquelle je ne saurais dépeindre avec le crayon

de mes paroles, encore moins l'exprimer de bouche; mais il me semblait que c'était une chose bonne, rare, excellente.

» Il me tint encore plusieurs propos, remplis de joie et de contentement, et en s'en allant, il fit son départ fort doux et agréable; il s'absenta de moi avec une douceur très-grande, sans bruit, avec un peu de lenteur et non tout-à-coup. Ses dernières paroles furent celles-ci : Ma fille, ma très-chère épouse, je t'aime plus que je ne suis aimé de toi; tu es mon très-beau temple, tu es l'anneau de mon amour; désormais tu ne te sépareras pas de moi; tu as la bénédiction du Père, du Fils et du Saint-Esprit, que je donne encore à ta compagnie.

» Aussitôt mon âme cria : Hélas ! Seigneur Dieu, puisque vous ne vous éloignerez point de moi, ne vous offenserez-je jamais plus mortellement ?

» Alors il répondit : Je ne te dis pas ainsi.

» Comme il me quittait, je lui demandai cette même grâce pour ma compagnie, et il me dit : Je donnerai quelque autre grâce à tes compagnes.

» Il me quitta donc, et dans mon transport je commençai à crier à haute voix, à frémir et à faire du bruit sans avoir honte, criant et disant ces paroles : O amour, je ne t'ai point encore connu, et pourquoi me délaisses-tu sitôt ? Ces accidents me survinrent à l'entrée de l'église de Saint-François, où j'étais assise après le départ de mon Dieu, étant toute languissante. Ceux qui me connaissaient en demeuraient tout étonnés, ne sachant la cause de ce mien changement. Je désirais mourir, et mon âme se trouvait transpercée d'un glaive de douleur. Tous mes membres jusqu'à la moindre artère, jusqu'aux veines, et tous les cartilages de mon corps semblaient se disjoindre et délier.

» Après ceci je revins d'Assise avec une grande joie, et en m'en retournant je parlais sans cesse des choses de Dieu, et ce m'était une grande peine de me taire et garder le silence.

» Notre-Seigneur daigna m'entretenir encore avant que je fusse de retour à Foligno. « Je veux te donner, me dit-il, une marque que je suis le Fils de Dieu et le Sauveur : je te donne la croix et l'amour de Dieu en toi, qui te servira d'un signe perpé-

tuel, et dès aussitôt, je sentis en mon âme cet amour de Dieu et cette croix, laquelle se faisait sentir même à mon corps, et en la goûtant mon âme se fondait en l'amour de Dieu. »

Je regrette de ne pouvoir raconter toutes les visions dont Notre-Seigneur favorisait sa servante ; les enseignements admirables qu'il lui donnait et qui pourraient être si utiles aux âmes qui suivent le chemin de la perfection : mais il faut nous borner. J'en choisirai donc seulement quelques-unes, et comme toujours je laisserai la parole à la Bienheureuse elle-même.

« Je fus une fois élevée en esprit, et je voyais la glorieuse Vierge Marie en sa splendeur. Entendant qu'une Vierge était exaltée à une si grande gloire, noblesse et dignité, j'étais remplie d'une joie ineffable. La glorieuse Vierge demeurait debout et priaient pour le genre humain. Je voyais que sa prière était d'une vertu inestimable et je m'en réjouissais pour nous. Regardant toutes ces choses, Notre-Seigneur sur cela m'apparut. Il était assis auprès de sa très-sainte Mère en son humanité glorifiée. Je connus alors comment sa chair avait été travaillée, tourmentée, crucifiée ; j'entendais toutes les peines, injures, mépris, ignominies qu'il avait soutenus pour l'amour de nous. Cette vision me dura l'espace de trois jours continuellement ; je ne pouvais m'occuper d'autre chose, mais lorsque j'entendais prononcer le saint nom de Dieu, j'avais peine à me soutenir pour la grande joie que mon cœur recevait.

» Étant une autre fois dans l'église de Saint-François, sur le point qu'on allait faire l'élévation du précieux Corps de Jésus-Christ, entendant sonner aux orgues cette hymne : *Sanctus, Sanctus*, mon âme se sentit attirée vers la lumière incréée et ineffable. La figure de Jésus-Christ crucifié m'apparut ensuite, comme s'il venait d'être levé de la sainte Croix. Son Sang était tout rouge, sortant de ses plaies. Une grande dissolution et déliement des jointures apparaissait par tous les membres de son corps, à cause du cruel tiraillement qu'en avaient fait les perfides Juifs, quand avec une affreuse rage ils l'avaient cloué à la croix, de façon que les nerfs, les muscles et jointures des os semblaient être désunis et avaient perdu toute leur harmonie ; néanmoins

il n'apparaissait aucune rupture en sa peau sacrée. A ce touchant spectacle, mon âme et toutes mes entrailles furent tellement percées par la douleur, que je croyais être vraiment transformée de corps et d'âme aux souffrances de Jésus crucifié.

» Le jour de la fête des Anges, au mois de septembre, étant à l'église de Foligno, et voulant recevoir le saint sacrement de l'Autel, je priais les saints Anges et notamment saint Michel et les Séraphins, en disant : « O Anges admirateurs qui avez office de donner connaissance de son amour, je vous supplie de me présenter Celui que le Père de toute miséricorde a livré aux hommes pour être reçu de nous, à savoir un pauvre plein de douleurs, méprisé, couvert de plaies, crucifié et mort en croix. »

» Les Anges me répondirent : « Le voici qui t'est donné, afin que tu le fasses connaître et aimer des autres. »

» Et vraiment je l'ai eu dès aussitôt en ma présence, et je le voyais clairement des yeux de l'âme en ce saint Sacrement, comme je l'avais demandé, pauvre, douloureux, méprisé, ensanglanté, crucifié. Alors je sentis une douleur poignante, de façon qu'il me semblait que mon cœur allait se briser ; mais je recevais de l'assistance des Anges un si grand contentement, que je n'eusse jamais cru, si je ne l'avais éprouvé, qu'ils eussent cette vertu de donner une pareille joie à l'âme humaine.

» Une fois, pendant la sainte Messe, un peu avant l'élévation, je fus ravie en esprit, et la très-sainte Vierge m'apparut, me disant : « Ma fille, la très-aimée de mon Fils et de moi, voici que mon Fils vient en toi et que tu reçois sa sainte bénédiction. » Elle me disait ceci avec une grande humilité et douceur, et ajouta : « Ayant reçu la bénédiction de mon Fils, il était bien séant et convenable que je te vinsse trouver pour te donner aussi ma bénédiction. » Elle me bénit donc en disant : « Sois bénie de mon très-cher Fils et de moi ; tâche de l'aimer le plus qu'il te sera possible, car il t'aime beaucoup et te prépare des biens infinis. » Assistant encore à la sainte Messe, je vis, à l'Hostie consacrée, Notre-Seigneur dans sa jeunesse. Il était comme un jeune homme plein de majesté, assis sur un trône et tenant en main le sceptre du monde. Cette vision fut vue de mes yeux corporels. Je m'at-

tristai fort de ce que le prêtre remit sitôt la sainte Hostie sur l'autel, car Notre-Seigneur était d'une si grande beauté, et sa vue apportait tant de joie à mon âme, que je ne crois point d'en perdre jamais la mémoire.

» Une autre fois, Notre-Seigneur m'appela et me dit : Approche ta bouche de la plaie de mon côté ; je le fis, et il me sembla que je buvais son précieux Sang, lequel découlait tout fraîchement, me faisant connaître qu'en vertu de ce Sang j'étais purifiée de tout péché. Je priai alors mon doux Sauveur de me faire cette grâce, de pouvoir répandre tout mon sang pour son saint amour, puisqu'il l'avait versé si abondamment pour moi. J'aurais voulu que mes membres endurassent la mort la plus vile et la plus amère, pourvu que ce fût pour sa sainte foi ; mais j'entendais bien que je n'étais point digne d'une telle faveur. »

Le moment était venu cependant où Notre-Seigneur la voulait tirer de ce monde et l'avoir entièrement à lui. Elle prévint ses enfants spirituels de son prochain trépas, qu'elle avait connu longtemps à l'avance. Elle les réunit autour de son lit et les entretenait des mystères de notre sainte foi. Elle leur fit ensuite ses recommandations dernières, entre lesquelles je ne puis oublier celle-ci : « O mes enfants, aimez-vous, car il n'y a ni salut ni mérite sans la charité. Je vous dis que mon âme a reçu plus de grâces de Dieu, lorsque j'ai pleuré et me suis attristée pour les disgrâces et péchés de mon prochain, que lorsque je pleurais mes offenses. Je sais bien que le monde se moque de ce que je dis, que l'homme pourrait pleurer les péchés de son prochain comme les siens propres ; mais la charité qui fait ce bon office n'est pas de ce monde. O mes enfants, efforcez-vous d'avoir cette charité, et ne jugez personne. Je pourrais vous dire qu'il y a eu quelques-uns que vous méprisez, desquels je suis assurée que Dieu les remettra en ses mains. Je ne fais point d'autre testament, que de vous recommander cette mutuelle dilection et cette profonde humilité. Je vous laisse tout mon héritage, qui est aussi de Jésus-Christ, à savoir la sainte pauvreté, la douleur, le mépris, en un mot, la vie de Jésus-Christ. Ceux qui accepteront ce legs testamentaire seront mes enfants, et enfants aussi de Dieu, et il

ne faut point douter qu'ils n'aient en l'autre monde l'héritage de la vie éternelle. »

Ayant achevé ceci, elle mit la main sur la tête de tous, l'un après l'autre, et dit : « Soyez bénis de Dieu et de moi, mes chers enfants, et que Notre-Seigneur daigne vous bénir avec cette main qui a été clouée sur l'arbre de la sainte Croix. »

Vers la fête de la Nativité de Notre-Seigneur, elle dit encore : « Le Fils de Dieu m'a présentée maintenant au Père éternel, et ces paroles m'ont été dites : O épouse très-aimée, je ne veux pas que tu viennes à moi avec ces douleurs, mais avec joie et contentement, comme il appartient au Roi de conduire son épouse, avec ses vêtements royaux. Ce vêtement qu'il me préparait, n'était ni de pourpre, ni d'écarlate, ni de velours ou de satin, mais c'était une lumière admirable, de laquelle l'âme était entourée et vêtue.

» Notre-Seigneur daigna ajouter : Viens, ma douce amie, ma très-chère épouse, viens, car tous les Saints t'attendent avec une grande joie. Je ne laisserai ni aux Anges, ni aux Saints, le soin de te conduire, mais je t'irai chercher et recevoir moi-même, car tu as été de moi très-aimée et agréable à ma Majesté. »

Le jour qui précéda celui de sa mort, la bienheureuse disait souvent : « Père éternel, en vos mains je recommande mon âme et mon esprit. »

Alors nous dîmes, racontent ses compagnes à la fin du livre de ses révélations : Hélas ! vous voulez vous en aller et nous abandonner ainsi ?

Elle répondit : « Je vous le dis clairement : Je m'en dois aller et vous laisser. »

Le même jour ses douleurs cessèrent entièrement ; elle demeura en un si grand repos de son corps et de son âme qu'elle semblait goûter déjà la joie qui lui avait été promise. Nous lui demandâmes si elle lui était octroyée, et elle répondit qu'elle la sentait déjà.

Elle resta en ce repos du corps et de l'esprit jusqu'après les Complies du samedi, demeurant étendue avec un visage joyeux, ayant plusieurs de ses enfants spirituels à l'entour de son lit,

occupés à lui donner les derniers Sacrements. Le même jour, qui était celui de l'octave des Innocents, à la dernière heure du jour, comme si elle eût dormi très-doucement, elle reposa en paix, et cette bienheureuse âme, délivrée de la chair, étant élevée en cet abîme de l'infinité, reçut l'étoile de l'immortalité de Jésus-Christ.

La vénérable épouse de Notre-Seigneur, l'heureuse Angèle de Foligno, passa du naufrage de ce monde aux joies éternelles du Paradis l'an de l'Incarnation 1309, le 4 janvier, au temps du Pape Clément V¹. Son corps repose dans l'église des Frères-Mineurs Conventuels de Foligno, où ses miracles l'ont rendu cher au peuple. En 1693, le Pape Innocent XII autorisa son culte et sa fête, qui se célèbre le 30 mars. (E. DARAS.)

LE BIENHEUREUX HENRI DE DANEMARK,

DU TIERS-ORDRE DE SAINT-FRANÇOIS.

Ce prince, qui fut un modèle accompli de pénitence, était fils de Haquin, roi de Danemark et de Suède, et de Marguerite, sa femme. Il avait pris de bonne heure la résolution de se consacrer à Dieu ; car son père étant venu à mourir, sa mère et les grands du royaume ne purent jamais l'engager à monter sur le trône, ni à se marier pour qu'il donnât au moins un prince qui pût conserver la couronne dans sa famille.

Pour se soustraire aux importunités de la reine douairière et des seigneurs, il s'enfuit en secret et se retira dans une solitude, où, après avoir pris l'habit du Tiers-Ordre de Saint-François, il se livra sans réserve à la contemplation des choses divines, et aux pratiques de la plus austère pénitence.

Cependant ses sujets, dont il était chéri, furent très-affligés de son absence et le cherchèrent si soigneusement qu'enfin ils découvrirent sa retraite. Ils le ramenèrent à la cour. Mais sa mère, soit qu'elle craignît de se dessaisir de l'autorité dont elle avait l'usage, soit que vraiment elle ne le reconnût pas, tant il était défiguré par les veilles et les jeûnes, lui fit faire son procès comme à un imposteur, et la cour de justice crut ou feignit de croire qu'il en était un. Henri fut donc condamné comme tel à être brûlé.

¹ *La Vie spirituelle de la vertueuse Angélique de Foligno.* Paris, 1642.

Dieu justifia son serviteur par un prodige, en le préservant des flammes, au milieu desquelles il demeura longtemps, en présence d'un peuple innombrable, sans en recevoir aucune incommodité.

La politique n'ayant rien à opposer à ce fait miraculeux, il ne tint qu'à Henri de prendre possession de ses Etats, et les peuples voulaient encore l'y contraindre ; mais il prit la fuite une seconde fois, et s'en alla continuer le genre de vie pénitent qu'il avait embrassé, bien résolu de ne le quitter jamais.

Sa piété le conduisit à Rome pour y vénérer le tombeau des Apôtres, et à Assise, pour y intercéder le saint Patriarche. En revenant de là, il passa par Pérouse, y tomba malade, se fit connaître, et mourut là le 30 mars 1415.

On rapporte qu'aussitôt qu'il eut rendu l'âme, les cloches de Saint-André sonnèrent d'elles-mêmes, et que ce prodige attira auprès de son corps l'Évêque, le clergé et un grand concours de peuple. On lui fit d'honorables obsèques ; et ce corps, parfaitement conservé, se voit encore aujourd'hui au côté droit du grand-autel. Il est revêtu de l'habit du Tiers-Ordre, chargé de quelques coquilles, un chapelet au col, et une couronne de fer sur la tête ; ses cheveux et sa barbe sont blancs et longs. L'empereur Sigismond, allant à Rome, passa par Pérouse, y visita ce Saint, dont on lui avait raconté beaucoup de merveilles, et le pria de le faire participant de ses mérites.

LE BIENHEUREUX AMÉDÉE III,

DUC DE SAVOIE.

Amédée III, duc de Savoie, donna dès son enfance des marques éclatantes de sainteté. Élevé dans la piété par ses parents, Louis et Anne, fille du roi de Chypre, il chercha le Seigneur dès sa jeunesse, mais si ardemment qu'il avait coutume de ne pas traiter avec les hommes avant d'avoir assisté au saint sacrifice de la Messe et de s'être concilié ainsi la protection du Ciel.

De plus, ayant, sous un excellent maître de la vie spirituelle, embrassé le chemin de la perfection, il s'exerçait assidûment aux jeûnes ainsi qu'à la prière ; ce qui fit qu'enrôlé ainsi sous les étendards de la milice chrétienne, il obtint les plus heureux succès.

Étant tombé dans une grave infirmité, dont il souffrait souvent, non-seulement il ne fut pas contristé de se voir éprouvé de la sorte ; mais, persévérant dans la crainte de Dieu, il regarda cette affliction comme un présent du Ciel et un frein qui l'aiderait à éviter beaucoup de péchés.

Il répétait souvent, à cette occasion, que Dieu s'approche plus de l'homme quand il le frappe que quand il le console.

Ayant pris, à la mort de son père, les rênes du gouvernement, il mit un si bon ordre à sa cour qu'il en éloigna tous ceux dont les mœurs n'étaient pas pures. Il avait pour les pauvres une attention qui pourvoyait à tous les besoins, leur fournissant non-seulement le nécessaire, mais poussant la charité jusqu'à les servir de ses propres mains.

« Ce sont là, disait-il quelquefois, ce sont là mes chiens de chasse, ceux qui me serviront à prendre le Ciel. » D'autres fois, il les appelait ses cavaliers et ses soldats, qui mettaient ses provinces à l'abri des incursions ennemies.

Il construisit plusieurs monastères et des hôpitaux, dont il visitait les malades. Vraiment digne du nom de Père des pauvres, qu'on lui donnait universellement, il rendait aux infirmes les services les plus rebutants avec une charité pleine de sollicitude.

Il fit aussi de riches présents à diverses églises, surtout à la sainte basilique du Prince des Apôtres, qu'il visita avec une humilité et une dévotion admirées, caché sous l'humble habit d'un pèlerin ordinaire.

Il visita aussi le saint linceul sur lequel un insigne miracle a imprimé les traces de la Passion du Seigneur, et qui alors était gardé à Chambéry. Malgré la difficulté et la longueur du chemin, il fit ce voyage à pied, accompagné de sa femme Yolande, fille du roi de France.

Le zèle ardent dont il brûlait pour la foi et la religion se montra avec éclat lors du Concile indiqué à Mantoue par Pie II, qui voulait armer les princes catholiques contre les Turcs. Amédée y parut au premier rang, et n'hésita pas à offrir pour la sainte expédition et à consacrer au succès de cette guerre sa vie, sa puissance et tous ses États.

Il apprit ensuite par révélation divine que le temps de sa mort approchait; il fit donc préparer en pleine terre et dans la forme la plus commune, au-dessous des degrés du maître-autel de l'église, le tombeau où il désirait qu'on l'ensevelît, voulant ainsi, même après sa mort, rester fidèle à l'humilité qu'il avait tant aimé à pratiquer durant sa vie.

Ayant appelé auprès de lui sa femme, ses enfants et les principaux magistrats, il les exhorta à la justice et à la miséricorde envers les pauvres, leur disant : « Gardez la justice et l'équité, aimez les pauvres, et le Seigneur fera régner la paix dans votre pays. » Après avoir ainsi parlé, plein de confiance, il rendit le dernier soupir, à Verceil, et passa au Seigneur le 30 mars de l'an 1462. Mort précieuse devant Dieu, comme l'ont attesté, et les concerts angéliques qui furent entendus, et des flambeaux célestes qui brillèrent sur le château, et un trône éclatant sur lequel parut assis au milieu des airs le bienheureux Amédée, qu'entourait un immense globe lumineux.

Il opéra encore un grand nombre de miracles, dont saint François de Sales attesta au Pape Paul V la multitude et la grandeur. C'est ce qui engagea Innocent XI à accorder que l'office et la messe du Bienheureux fussent célébrés dans tous les États du duc de Savoie, et à Rome, dans l'église nationale.

LE VÉNÉRABLE AMÉDÉE DE BONNEVAUX.

Amédée, proche parent de l'empereur Conrad III, embrassa, après avoir été marié, la vie religieuse dans l'abbaye de Bonnevaux, et demanda d'être employé aux plus bas offices de la maison. L'abbé lui accorda sa demande, afin de lui fournir l'occasion de pratiquer l'humilité et la pénitence.

Le comte d'Albion, son oncle, l'étant venu voir un jour, le trouva tout en sueur, occupé à nettoyer les souliers des moines, et si fortement appliqué à la prière qu'il ne fut pas aperçu de lui.

La comparaison qu'il fit de ce spectacle avec l'état que son neveu avait eu dans le monde, le toucha de la manière la plus vive. Il quitta Bonnevaux pénétré d'admiration, et alla publier à la cour le prodige d'humilité qui s'était offert à ses yeux.

Amédée fonda quatre monastères de son Ordre, du nombre desquels fut celui de Tamié, dans la Tarentaise. Pendant qu'on bâtissait les monastères, il se mêlait lui-même parmi les ouvriers et travaillait avec eux. Il mourut à Bonnevaux, en odeur de sainteté, en 1140. Son fils, nommé aussi Amédée, qu'il avait fait élever dans la piété, passa quelques années à la cour de l'empereur. Il prit ensuite l'habit à Clairvaux, sous saint Bernard, et mourut évêque de Lausanne.

MÉMOIRE DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE.

La bienheureuse Angèle, que l'on honore aujourd'hui, raconte que le jour de la Purification de Notre-Dame, étant de grand matin dans l'église des Frères-Mineurs de Foligno, elle entendit une voix qui lui dit : « Voici l'heure à laquelle la très-sainte Vierge vint avec son divin Fils au temple. » Je fus alors, continue la Bienheureuse, élevée en esprit, et je vis réellement Notre-Dame entrer à ce moment dans le temple. Mon âme alla au-devant d'elle avec respect et avec amour. Comme je n'osais m'approcher, la très-sainte Vierge me mit entre les bras son Fils Jésus ; puis elle s'assit, comme si elle eût été lasse de quelque long chemin. Mon cœur se partageait entre le divin Eufant, que je tenais étroitement serré dans mes bras, et cette Vierge très-sainte, que je ne pouvais me lasser de regarder. Alors le petit Eufant Jésus leva ses yeux sur moi, et à ce seul regard mon cœur fut tout rempli d'un grand amour. Puis il me dit : « Je suis venu à toi afin que tu t'offres à moi. » Mon âme se donna toute à lui, et je compris qu'il daignait agréer cette offrande.

MARTYROLOGE ROMAIN¹.

A Rome, sur la voie Appienne, le martyr de saint Quirin, tribun, qui fut baptisé avec toute sa maison par le Pape saint Alexandre, qu'il avait en sa garde, et, sous l'empire d'Adrien, fut livré au juge Aurélien ; comme il persistait toujours dans la

1

TERTIO KALENDAS APRILIS.

Romæ, via Appia, passio beati Quirini tribuni, qui a sancto Alexandro Papa, quem habebat in custodia, cum omni domo sua baptizatus est, et sub Ha-

confession de la foi, on l'étendit sur le chevalet, il eut la langue, les mains et les pieds coupés, et termina par le glaive son glorieux martyre.

A Thessalonique, la fête des saints martyrs Domnin, Victor et leurs compagnons.

A Constantinople, la mémoire de plusieurs saints Martyrs de la communion catholique, que l'hérésiarque Macédonius fit mourir, du temps de l'empereur Constance, par divers genres de supplices jusqu'alors inouis ; car, entre autres cruautés, il fit couper les mamelles de femmes chrétiennes, en les pressant sous des couvercles de coffres, et les brûla ensuite avec des fers chauds.

A Senlis, le décès de saint Rieule, évêque.

A Orléans, celui de saint Pasteur, évêque.

A Syracuse, celui de saint Zosime, évêque et confesseur.

Au Mont-Sinaï, celui de saint Jean Climaque, abbé.

A Aquin, celui de saint Cligne, confesseur.

Additions des autres martyrologes.

Le vénérable Brunon, chapelain, à Paris, des religieuses de Saint-Antoine-des-Champs, mort dans la Grèce en revenant du pèlerinage de la Palestine. Paris avait de ses reliques.

Le Bienheureux Thomas de Costacciaro, ermite Camaldule.

Sainte Eubula, mère de saint Pantaléon, morte à Nicomédie.

Saint Jean du Puits, solitaire en Arménie.

Saint Veron, confesseur, et sainte Vérona, sa sœur, honorés en Belgique.

driano imperatore traditus Aureliano judici, cum in confessione fidei persistet, post linguæ abscissionem, equulei suspensionem, manuumque ac pedum detruncationem, agonem martyrii gladio consummavit. — Thessalonicae, natalis sanctorum martyrum Domnini, Victoris et sociorum. — Constantinopoli, commemoratio sanctorum plurimorum martyrum catholicæ communionis, quos Constantii tempore Macedonius hæresiarcha inauditis tormentorum generibus cruciatus occidit; nam inter cætera, fidelium mulierum ubera inter labra arcarum compressa dissecuit, et candenti ferro combussit. — In castro Silvanectensi, depositio sancti Reguli arelatensis episcopi. — Aureliæ, in Gallia, sancti Pastoris episcopi. — Syracusis, sancti Zosimi episcopi et confessoris. — In monte Sina, sancti Joannis Climaci abbatis. — Apud Aquinum, sancti Clinii confessoris.

Saint Régalat, Frère-Mineur de l'Observance, en Espagne.

Le Bienheureux Morique, Frère-Mineur, disciple de saint François, qui l'avait guéri.

Saint Second, martyr à Asti, en Piémont.

Saint Dodon, Prémontré, honoré en Frise.

Martyrologe de la dernière persécution.

Jean-Claude Gonier, curé de Fresney, au diocèse d'Autun, chassé de sa cure pour refus de serment à la constitution civile du clergé, emmené à la prison de Dijon, y mourut le 30 mars 1794.

Pierre-Julien Hervieux, curé à Olivet, près de Laval, ne pouvant prêter le serment inique, se réfugia en Angleterre en 1791. En 1798, croyant que les odieuses frénésies étaient calmées, il revint à sa paroisse. Mais on l'arrêta le 21 mars ; on l'emmena à Tours, où la commission militaire le condamna à mort ; il fut exécuté le 30 mars 1798.

TRENTE-UNIÈME JOUR DE MARS.

Saint Acace ou **Achate**, évêque d'Antioche. — **Saint Benjamin**, martyr en Perse. — **Saint Ammone** le Parote. — **Sainte Balbine**, vierge et martyre. — **Saint Rénovat**, évêque de Mérida. — **Le Bienheureux Guy** ou **Guyon**, abbé de Pompose. — **Le Bienheureux Guy** de Vigogne. — **Le Bienheureux Goswin**, abbé de Cîteaux. — **Le Bienheureux Stanislas Slappi**, Frère-Mineur. — **Le Bienheureux Alexandre Vincioli**, évêque de Nocéra. — **Saint Amos**, prophète. — **Mémoire** de la très-sainte Vierge. — **Martyrologe** romain. — **Additions** des autres Martyrologes. — **Martyrologe** de la dernière persécution.

SAINT ACACE OU ACHATE,

ÉVÊQUE D'ANTIOCHE.

Acace était évêque de la ville d'Antioche, en Asie, en un temps où cette ville était pleine de marcionites¹. Il était si bon qu'on lui donna le surnom d'Agathange, c'est-à-dire bon Ange. Il sut, pendant la persécution de Décius², maintenir son troupeau dans un inviolable attachement à la foi, tandis que les marcionites, vaincus par la crainte des supplices, ne rougissaient pas de sacrifier aux idoles. Il confessa lui-même généreusement Jésus-Christ. Nous allons donner l'histoire de cette confession, qui a été tirée des registres publics.

Marcien, homme consulaire, se fit amener l'évêque Acace, qui était regardé comme le bouclier et le refuge du pays, à cause de son immense charité envers tout le monde ; lorsqu'il fut en sa présence, il lui dit : Comme vous avez le bonheur de vivre sous les lois romaines, vous devez aimer et honorer les princes, qui sont nos protecteurs. Acace répondit : De tous les sujets de l'empire, il n'y en a point qui honorent plus l'empereur que les

¹ Disciple de Marcien qui, en l'an 150, établit une secte infâme. Il divisait Dieu en trois puissances, la bonne, la moyenne et la méchante. Sa doctrine se prêtait à tout, et elle est trop obscure pour être développée ici.

² Au milieu du III^e siècle.

Chrétiens. Nous demandons sans cesse à Dieu, dans nos prières, qu'il lui accorde une vie longue, pleine de succès, comblée de toute sorte de prospérités; qu'il lui donne l'esprit de justice et de sagesse pour gouverner son peuple, afin que tout son règne soit heureux et se passe dans une paix florissante, qui entretienne l'abondance dans toutes les provinces de sa domination.

Marcien. — Cela est fort louable; mais afin que l'empereur puisse être encore plus fortement convaincu de votre soumission et de votre fidélité, venez lui offrir un sacrifice avec nous.

Acace. — Je viens de vous dire que je prie le grand, le vrai Dieu pour le salut de l'empereur; mais le prince ne peut exiger un sacrifice de nous; cette sorte de culte ne lui est pas due, ni à quelque homme que ce soit.

Marcien. — Dites-nous donc quel Dieu vous adorez, afin que nous puissions aussi lui présenter nos hommages et notre encens.

Acace. — Je souhaite de tout mon cœur que vous le connaissiez.

Marcien. — Quel est son nom?

Acace. — Il se nomme le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob.

Marcien. — Sont-ce là aussi des dieux?

Acace. — Non, sans doute : ce sont des hommes auxquels le vrai Dieu a parlé. Il n'y a qu'un Dieu, et lui seul doit être adoré, craint et aimé.

Marcien. — Quel est-il enfin ce Dieu?

Acace. — Adonai, le Très-Haut, qui est assis sur les Chérubins et les Séraphins.

Marcien. — Qu'est-ce qu'un Séraphin?

Acace. — Un ministre du Très-Haut et un des principaux Princes de la Cour céleste.

Marcien. — Quelles chimères nous débitez-vous là? Laissez vos êtres invisibles, pour adorer des dieux que vous puissiez voir.

Acace. — Dites-moi donc à votre tour qui sont ces dieux à qui vous voulez que je sacrifie?

Marcien. — Apollon, le sauveur des hommes, qui nous préserve de la peste et de la famine, qui éclaire, régit et gouverne l'univers.

Acace. — Quoi ! cet Apollon qui n'a pu se conserver la vie, et qui, épris d'amour pour une jeune fille (Daphné), courait après elle sans prévoir qu'il ne posséderait jamais l'objet de sa passion ? Il est évident qu'il ne voyait pas l'avenir, puisqu'il ignorait ce qui lui devait arriver ; il n'était pas dieu non plus, puisqu'il se laissa tromper par une jeune fille. Tout le monde sait qu'il conçut une détestable passion pour Narcisse, et qu'il eut la maladresse de lui casser la tête d'un coup de palet ? N'est-ce pas encore ce prétendu dieu qui, avec Neptune, se fit maçon, et se loua à un roi pour bâtir les murailles d'une ville ? Et vous exigeriez que je sacrifiasse à une pareille divinité ? Ne voudriez-vous pas aussi que j'offrisse de l'encens à Esculape, foudroyé par Jupiter ; à Vénus, infâme par ses impudicités, et à cent autres monstres semblables, qui sont l'objet de votre culte ? Non, il n'en sera pas ainsi, et quand il s'agirait de ma vie, je ne me résoudrais jamais à adorer ceux que je rougirais d'imiter, et pour lesquels je ne puis avoir que du mépris et de l'horreur. Comment se peut-il faire que vous adoriez des dieux dont vous puniriez les imitateurs ?

Marcien. — Je sais que vous autres Chrétiens vous avez coutume de décrier nos dieux ; c'est pourquoi je vous ordonne de venir avec moi à un banquet sacré en l'honneur de Jupiter et de Junon, afin que vous rendiez à la majesté de ces divinités ce qui leur est dû.

Acace. — Pourrais-je sacrifier à un homme dont on voit encore le tombeau dans l'île de Crète ? Est-il donc ressuscité ?

Marcien. — Ou sacrifiez, ou mourez.

Acace. — Voilà précisément ce que font les brigands de Dalmatie lorsqu'ils ont surpris un pauvre voyageur dans quelque défilé : ils lui donnent à opter entre la bourse ou la vie. Pour moi, je vous déclare que je ne crains rien. Les lois punissent les adultères, les voleurs, les homicides. Si j'étais coupable de quelqu'un de ces crimes, je serais le premier à me condamner moi-même ; mais si tout mon crime est d'adorer le vrai Dieu, et si pour cela je suis mis à mort, je serai condamné non par la loi, mais par l'injustice du juge.

Marcien. — Je n'ai pas ordre de vous juger, mais de vous contraindre, et en cas de désobéissance, je saurai vous traiter comme vous le méritez.

Acace. — Et moi aussi j'ai un ordre : c'est de ne point renoncer mon Dieu ; si donc vous vous croyez obligé d'obéir à un homme mortel qui deviendra bientôt la pâture des vers, à combien plus forte raison dois-je obéir à un Dieu tout-puissant, infini, éternel, qui a déclaré qu'il renierait devant son Père celui qui l'aurait renié devant les hommes.

Marcien. — Vous venez de confesser l'erreur de votre secte, dont je désire être instruit depuis longtemps. Vous dites donc que Dieu a un Fils ?

Acace. — Oui, sans doute.

Marcien. — Quel est ce Fils de Dieu ?

Acace. — Le Verbe de vérité et de grâce.

Marcien. — Est-ce là son nom ?

Acace. — Vous ne m'aviez pas demandé son nom, mais quel il était.

Marcien. — Eh bien, son nom ?

Acace. — Jésus-Christ.

Marcien. — De quelle femme Dieu a-t-il eu ce Fils ?

Acace. — Dieu n'engendre pas à la manière des hommes : son Fils est sorti de son cœur ; c'est pourquoi il est écrit : « Mon cœur a produit une bonne parole. »

Marcien. — Dieu est donc corporel ?

Acace. — Lui seul se connaît : nous ne saurions le voir dans cette vie mortelle ; nous connaissons pourtant assez ses perfections pour le confesser et l'adorer.

Marcien. — S'il n'a point de corps, il ne peut avoir non plus de cœur.

Acace. — La sagesse ne tire point son origine du corps ; ainsi ce sont des choses indépendantes l'une de l'autre.

Marcien quitta ce discours, et pressa le Saint de sacrifier, à l'exemple des cataphryges ou montanistes, et de porter à l'obéissance le peuple qui dépendait de lui. Ce n'est pas à moi, répondit Acace, que ce peuple obéit, mais à Dieu. Qu'il m'écoute si je lui

conseille des choses justes ; qu'il me méprise, au contraire, si je lui en conseille de mauvaises, et si je tâche de le pervertir.

Marcien. — Donnez-moi les noms de tous ceux qui composent ce peuple.

Acace. — Ils sont écrits au Ciel dans le livre invisible de Dieu.

Marcien. — Où sont les magiciens vos compagnons et les prédicateurs de cette erreur artificieuse ?

Acace. — On ne peut détester la magie plus que nous.

Marcien. — Votre magie est cette nouvelle religion que vous introduisez.

Acace. — Appelez-vous magie l'acte de renverser souvent d'une seule parole les dieux que vous craignez, après les avoir faits vous-mêmes ? Pour nous, nous craignons, non celui que nos mains ont forgé, mais Celui qui est le Seigneur et le Maître de toute la nature, qui nous a créés, qui nous a aimés comme un bon père, qui nous a délivrés de la mort et de l'enfer comme un pasteur soigneux et affectionné.

Marcien. — Donnez-moi les noms que je demande, si vous voulez éviter les tourments.

Acace. — Je suis devant votre tribunal, et vous me demandez mon nom, vous demandez aussi celui des autres ministres du Seigneur. Comptez-vous en vaincre plusieurs, vous que je confonds moi seul ? Puisque vous êtes si curieux des noms, le mien est Acace ; mais je suis plus connu sous le nom d'Agathange. J'ai deux compagnons, Pison, évêque de Troyes, et Ménandre, prêtre. Faites présentement ce qu'il vous plaira.

Marcien. — Vous resterez en prison jusqu'à ce que l'empereur ait vu le procès, et j'attendrai là-dessus ses ordres.

Décus, ayant lu la relation du procès, fut si frappé de la sagesse et de la fermeté d'Acace, qu'il ordonna qu'on lui rendit la liberté et qu'on lui permit de professer sa religion. Et il récompensa Marcien en lui donnant le gouvernement de la Pamphylie.

La glorieuse confession d'Acace est datée du 29 mars 250. On ignore s'il y survécut longtemps. Mais on l'honore le 31 mars ¹.

¹ Emprunté à Godescard.

SAINT BENJAMIN,

MARTYR EN PERSE.

Au commencement du v^e siècle, le zèle indiscret d'un Évêque excita dans la Perse une persécution qui dura trente ans et fit beaucoup de Martyrs. Cet Évêque, nommé Abdas, poussé par un mouvement peu éclairé, abattit un temple où les Perses adoraient le feu. Le roi, ayant appris ce fait audacieux, fit venir cet Évêque, se plaignit de son indiscrétion, et lui commanda de rebâtir le temple. Abdas l'ayant refusé, le prince fit abattre toutes les églises des Chrétiens, et reprit la persécution.

Théodoret, en rapportant ce fait, blâme Abdas d'avoir abattu le temple du feu ; mais il le loue d'avoir ensuite souffert le martyre plutôt que de le rebâtir : « Car il me semble, dit-il, que c'est la même chose d'adorer le feu ou de lui rebâtir un temple. »

La persécution s'étendit bientôt sur tous les fidèles ; et il y en eut beaucoup qui rendirent un glorieux témoignage à Jésus-Christ, en scellant leur confession de leur sang. On remarque parmi ces Martyrs saint Benjamin. C'était un diacre très-pieux, qui, vrai ministre des autels, s'immolait souvent en esprit au pied du sanctuaire, et sa vie était un sacrifice continu. Le roi commanda qu'on le lui amenât. Il parut devant lui avec cette paix et cette tranquillité que donne la bonne conscience.

— Je vous ordonne, dit le prince, de renoncer au Dieu que vous adorez et de rendre au nôtre l'hommage qui lui est dû.

Benjamin, plein de confiance en Celui qui dit à ses Apôtres que, lorsqu'ils seraient devant les tyrans, il leur suggérerait lui-même ce qu'ils auraient à répondre, dit au roi :

— Prince, comment traiteriez-vous celui qui renoncerait à votre obéissance, pour reconnaître l'autorité d'un autre ?

— Je le punirais du dernier supplice, répliqua le prince, parce qu'un tel homme mériterait la mort.

— Quel supplice ne mérite donc pas, repartit Benjamin, celui qui abandonne le Créateur de toutes choses pour faire un dieu d'une créature et pour oser lui rendre un culte souverain qui n'est dû qu'au Créateur ?

Le roi s'irrita de ces paroles; il fit aiguïser vingt roseaux, qu'on enfonça sous les ongles des pieds et des mains du saint diacre. Ce supplice devait causer une affreuse douleur; mais Benjamin, supérieur au tourment, paraissait rempli de joie en proportion de ce qu'on lui faisait souffrir. Le roi prit sa joie pour une insulte; il commanda qu'on lui enfonçât d'autres roseaux dans les parties du corps les plus sensibles, qu'on les retirât avec violence, et qu'on continuât ainsi à les enfoncer. Quoiqu'un tel supplice produisit des souffrances inexprimables, le Saint ne cessait de louer Dieu de ce qu'il l'avait associé à sa Passion; et il était soutenu par l'espérance d'en recevoir bientôt la récompense éternelle.

Enfin, le roi, voyant qu'il ne pouvait ébranler sa constance, le fit empaler sur un pieu hérissé de nœuds de tous côtés; et ainsi se consumma le martyre de l'intrépide défenseur de la foi, vers l'an de Jésus-Christ 424, et le martyrologe romain place sa fête au 31 mars.

SAINT AMMONE LE PAROTE.

Ammone était l'un des quatre solitaires de Nitrie qu'on appelait les quatre grands Frères, parce qu'ils étaient frères et qu'ils étaient grands de taille et grands de vertus. Ammone a été surnommé le Parote, parce qu'il s'était coupé une oreille pour ne pas être élevé, comme on le voulait, à l'épiscopat.

Les quatre grands Frères étaient Ammone, Dioscore, Eusèbe et Euthyme. Comme on les accusait d'être origénistes, ils vinrent se justifier auprès de saint Jean Chrysostome, qui les prit sous sa protection.

Ammone mourut très-saintement à Antioche, dans le faubourg du Chêne, et fut enterré à Saint-Pierre-des-Rusniennes. Pierre des Noëls le nomme au 31 mars; mais on ignore l'année et le jour de sa mort.

SAINTE BALBINE,

VIERGE ET MARTYRE.

Balbine était fille de saint Quirin, tribun dans les armées romaines. Son père, qui avait le bonheur de connaître et de prati-

quer la religion chrétienne, la fit élever dans de grands sentiments de piété, et lui inspira dès son bas âge l'amour de Dieu, le désir de la retraite, l'humilité; il lui donna surtout un grand zèle pour le nom de Jésus-Christ.

Lorsqu'elle fut dans l'âge où les jeunes filles songent à prendre un époux, quoique son père, qui jouissait d'une grande considération dans Rome, eût pu lui procurer un mariage avantageux, Balbine avait un si grand désir de n'avoir jamais d'autre époux que Jésus-Christ qu'elle lui consacra sa virginité par un vœu solennel. Quirin ne s'opposa point à des résolutions si saintes. Il les favorisa même de tout son pouvoir; car, bien qu'il n'eût pas empêché sa fille d'entrer dans le mariage, il désirait secrètement de la voir au nombre des saintes épouses de Jésus-Christ. Il savait combien les avantages et les plaisirs de ce monde sont vains et passagers devant l'éternité.

Balbine, vouée au Seigneur, vécut plus que jamais dans la retraite, se sanctifiant par la prière et la pratique de toutes les bonnes œuvres qui pouvaient la rendre digne du divin Époux qu'elle avait choisi.

Cependant l'empereur Adrien éleva une persécution contre les Chrétiens. Quirin, qui professait assez ouvertement le Christianisme, fut arrêté avec sa fille, et on les conduisit en prison.

Balbine, quelque temps avant son vœu de virginité, avait été frappée d'une maladie dangereuse que toute la science des médecins n'avait pu guérir. Son père l'avait fait conduire auprès du saint Pape Alexandre, alors prisonnier; et l'on raconte que l'attouchement des chaînes du saint Pontife lui avait procuré presque subitement une guérison miraculeuse.

C'était ce même Pape qui avait baptisé Balbine. On ajoute qu'il apparut à saint Quirin et à sa fille dans leur prison, et qu'il leur annonça qu'ils devaient se préparer au martyre.

Quirin et Balbine ne songèrent donc plus qu'à se mettre en état de paraître devant leur Dieu; et ils attendirent en chantant des hymnes l'heure de la mort, qui devait être pour eux l'heure du triomphe.

On les conduisit devant les juges, qui les engagèrent à sacri-

fier aux dieux de l'empire, et qui firent inutilement succéder les menaces aux douces paroles. Balbine montra le même courage que son père; les tortures ne diminuèrent rien de leur fermeté. Quirin et sa généreuse fille reçurent le martyre en louant Dieu et en tournant leurs regards vers les Cieux, qui s'ouvraient pour les recevoir.

Leurs corps, que les Chrétiens recueillirent, furent enterrés près de Rome, au bord de la voie Appienne.

On place leur mort à l'an 132 de notre salut. L'Église, qui fête saint Quirin le 30 mars, honore le 31 la mémoire de sainte Balbine.

On découvrit dans la suite les corps de ces deux Martyrs, qui furent transférés à Rome avec honneur. On éleva dans cette ville une église qui porte le nom de cette Sainte, et qui est un titre de cardinal. Elle est bâtie sur le mont Aventin, et fut consacrée, au *vii^e* siècle, par le Pape saint Grégoire le Grand.

On honore encore dans cette église les reliques de sainte Balbine et de son père.

SAINT RÉNOVAT,

ÉVÊQUE DE MÉRIDA.

Un Goth de grande famille et de race illustre, né avec d'heureuses dispositions en Espagne, eut, en récompense de ses vertus, le bonheur d'être éclairé sur les égarements de l'arianisme, et il entra dans la sainte Église romaine. C'était aux premières années du *vii^e* siècle. Nous ignorons quel était jusque-là son nom. Mais, faisant partie désormais des vrais Chrétiens, il abandonna son premier nom pour prendre celui de Rénovat (renouvelé, régénéré).

Admiré dès lors pour sa foi solide et pour ses qualités morales, il entra, auprès de Mérida, dans un monastère où des abus avaient germé, où la gourmandise et même l'ivrognerie faisaient quelquefois scandale. Il fut bientôt abbé de ce monastère, élu par la majorité saine de cette maison de prières.

Il fit prêcher les délinquants par les enfants de l'école attachée à son abbaye; et, avec l'aide de Dieu, qu'il pria ardemment pour

les égarés, il les ramena à la sainteté de leur vocation ; il fit des modèles de ceux qui avaient été des pierres d'achoppement.

L'évêque de Mérida, Innocent, premier de ce nom, étant mort en l'an 610, Rénovat fut élu son successeur. Il gouverna très-saintement ce diocèse pendant plus de vingt-deux ans, sous le règne de Swintilla, roi des Goths, et il mourut dans la grâce de Dieu le 31 mars 632.

Il est toujours honoré en Espagne.

LE BIENHEUREUX GUY OU GUION,

ABBÉ DE POMPOSE.

Guy ou Guion (en latin *Guido*) naquit à Casemar, près de Ravenne, au milieu du x^e siècle. Il eut le bonheur de faire d'excellentes études et de comprendre les devoirs de la vie chrétienne. Aussi, dès qu'il le put, il quitta le monde et se mit sous la direction du vénérable Martin, abbé de Pompose, monastère de l'Ordre de Saint-Benoît, voisin du Pô. Martin vivait dans un ermitage, d'où il dirigeait la pieuse communauté de Pompose. Après avoir étudié Guion assez longtemps, il l'admit dans son monastère, lui donna l'habit, et un peu plus tard il le chargea, malgré sa jeunesse, de gouverner la communauté de Saint-Sévère, près de Ravenne. Peu après il fut élu abbé de Pompose. C'était en 998. Sa vertu et son mérite furent alors si appréciés qu'en peu de temps la population de l'abbaye de Pompose fut doublée. Guion y reçut Albert, son père, et Gérard, son frère. Quoiqu'il fût assez difficile pour admettre ceux qui se présentaient, il lui fallut doubler ses bâtiments. Ses exigences, quoique sages, lui firent des ennemis ; et l'Archevêque de Ravenne, qu'on avait violemment animé contre lui, vint pour l'expulser de Pompose ; mais il n'y fut pas plus tôt entré qu'il reconnut qu'on le trompait, et que, admirant ses vertus, il le prit sous sa protection : ce qui imposa silence à ses détracteurs.

Saint Guy gouvernait depuis quarante-huit ans son monastère, lorsqu'on vint lui annoncer que l'empereur Henri III désirait le voir et l'attendait à Plaisance. Malgré ses années et ses fatigues, il se mit en route. Mais il ne put atteindre le but de son voyage.

Il mourut en chemin, d'une mort aussi sainte que sa vie, le 31 mars 1046. Des miracles montrèrent sa sainteté, et son culte fut approuvé par le Saint-Siège.

LE BIENHEUREUX GUY DE VICOGNE.

Il était d'une noble famille armoricaine. Touché de la grâce, il regretta les jours de sa jeunesse perdus en voyages d'agrément, et il passa quelque temps à Prémontré, sous la direction de saint Norbert, qui le fit ordonner prêtre; ensuite il se retira dans une forêt de l'Artois.

Un grand concours de peuple vint écouter cet homme, qui, sous un habit méprisable, offrait tant de vertus et dont l'éloquence insinuante gagnait tous les cœurs. On courait de partout lui demander le soulagement du corps et de l'âme. Le vertueux ermite acquit le lieu où fut depuis l'abbaye de Vicogne, auprès de Valenciennes, et il y bâtit un oratoire avec des cellules pour lui et pour ceux qui se mirent sous sa direction. De là il parcourait les châteaux et les chaumières, semant la parole de vie, qui fructifiait merveilleusement. Il rentrait avec des néophytes, qu'il formait à la perfection.

Malgré le dénûment où il vivait avec ses disciples, gagnant leur pain à la sueur de leur front, il ne laissait aucun pauvre s'en aller sans aumône.

Valbert, abbé de Saint-Martin de Laon, vint, à la prière de Guy, visiter cet établissement et fut si édifié que bientôt, prêchant à Douai, il exalta la vie évangélique des solitaires de Vicogne : ce qui détermina beaucoup de simples fidèles et d'ecclésiastiques à s'y retirer.

L'Évêque d'Arras bénit Warin, premier abbé de la communauté, qu'il gouverna vingt ans avec édification.

La nouvelle abbaye prospérant entre les mains des Prémontrés, le Bienheureux en fonda une autre dans le pays messin et y fit mettre un abbé.

Il fit ensuite deux pèlerinages à Jérusalem, et revint passer quelque temps à Vicogne. Alors il commença la construction d'un

hôpital près de Valenciennes. Il allait entreprendre un troisième voyage en Palestine, quand il mourut très-saintement, au château de Jouin, après deux mois de maladie, le 31 mars 1147.

LE BIENHEUREUX GOSWIN,

ABBÉ DE CÎTEAUX.

Goswin, originaire de Lorraine, fut d'abord abbé de Bonneval, dans le diocèse de Vienne. L'excellence de ses vertus, la pureté de sa vie et ses rares talents, l'appelèrent à la tête de l'Ordre de Cîteaux en 1152.

Aussitôt après son élection, il envoya jusqu'en Danemark une colonie de ses religieux, et reçut du Pape Eugène III l'approbation solennelle de la charte de charité qui contenait les principaux statuts de l'Ordre de Cîteaux.

L'an 1153, il honora de sa présence les funérailles de saint Bernard. Afin d'éviter la confusion qu'aurait causée le concours extraordinaire des peuples, Goswin voulut qu'on enterrât le saint abbé de Clairvaux avant le jour qu'on avait d'abord fixé pour sa sépulture. Il s'y trouva néanmoins une foule d'Évêques, d'abbés, de seigneurs et de simples fidèles, et Dieu continua de récompenser par de nouveaux miracles la confiance des peuples en saint Bernard.

Ces miracles, dit le P. Fontenay, au moins ceux qui étaient publics, ne cessèrent que par une action bien hardie et bien singulière de Goswin. L'incommodité qu'en souffraient les religieux lui fit défendre respectueusement au Saint d'en accorder davantage, et cette simplicité eut son effet. Admirable obéissance, qui entend une voix vénérée, même dans le tombeau, même dans le sein de la gloire!

Deux ans après, le Pape Anastase IV écrivit à Goswin, et donna de justes éloges à sa charte de charité. Puis, après avoir porté à 1,500 le nombre des abbayes de l'Ordre, le Saint mourut à Cîteaux le 31 mars 1155. Les martyrologes de Cîteaux et de Saint-Benoît lui donnent la qualité de Bienheureux.

LE BIENHEUREUX STANISLAS SLAPPI,

FRÈRE-MINEUR.

Le Bienheureux Stanislas Slappi était originaire de la Pologne, où il fit ses études et où il embrassa l'Ordre de Saint-François. Le temps et le lieu de sa naissance et de sa profession ne sont pas parvenus jusqu'à nous ; mais nous trouvons qu'il fut élu vicaire de la province monastique de Pologne en l'an 1225.

Stanislas joignait à la pratique des vertus religieuses un rare talent pour le maniement des affaires les plus importantes, ce qui le fit choisir à diverses reprises pour être envoyé aux princes, aux Prélats et aux supérieurs-majeurs de l'Ordre. Et il s'acquitta toujours de ses légations à la satisfaction de ceux avec qui il traitait et de ceux qui le déléguaient.

On rapporte de lui que l'amour et le zèle, dont il était pénétré pour son état, se manifestaient dans tous ses discours, et qu'il était difficile de l'entendre sans être animé des mêmes sentiments que lui.

Stanislas, après avoir été éprouvé par une douloureuse maladie, qui dura deux années, et qu'il supporta avec une résignation admirable, passa de cette vie à une meilleure le 31 mars, dans le couvent de Bitgost, où il fut inhumé, près du grand-autel, et où il est honoré comme Bienheureux par les fidèles de ces contrées.

LE BIENHEUREUX ALEXANDRE VINCIOLI,

ÉVÊQUE DE NOCÉRA.

Le Bienheureux Alexandre Vincioli naquit à Pérouse, ville d'Italie, d'une famille noble. Son mérite l'éleva au grade de pénitencier du Pape Jean XXII, qui le nomma ensuite à l'évêché de Nocéra, en Ombrie.

Dieu récompensa les vertus de ce pieux Prélat par le don des miracles. Ce fut par ses prières et par l'intercession de saint Raynal, son prédécesseur, que la ville de Nocéra et le bourg de Pierre-Ferrée, furent délivrés du fléau de la peste dont ils étaient affligés.

On ignore à quel âge et en quel temps Alexandre embrassa l'Ordre de Saint-François ; mais c'est en reconnaissance du bienfait dont nous venons de parler que les habitants de ces deux endroits portent tous les ans en offrande six livres de cire, aux Frères-Mineurs.

Il fut enterré dans le couvent de Pierre-Ferrée. On voit, sur son tombeau, son portrait entouré de rayons, et on expose ses reliques tous les ans, à certains jours, dans la cathédrale de Nocéra et en d'autres lieux de ce diocèse, ainsi que dans celui de Spolète.

Ce Prélat mourut en l'an 1327.

SAINT AMOS ,

PROPHÈTE.

Saint Amos était l'un des pasteurs des troupeaux de Thécué, ville de la tribu de Juda, dans la huitième région, à cinq lieues environ de Jérusalem, du côté du midi. Il vécut principalement sous le règne d'Ozias, roi de Juda, et de Jéroboam second du nom, roi d'Israël, et il commença à prophétiser deux ans avant le grand tremblement de terre qui arriva en Judée en la vingt-cinquième année d'Ozias. Le Seigneur l'ayant destiné principalement pour les peuples du royaume d'Israël, l'envoya prophétiser à Béthel, dans la tribu d'Ephraïm, parce que c'était le lieu où le roi Jéroboam premier du nom avait établi la religion du veau d'or, pour empêcher ses peuples de retourner à Jérusalem, et que c'était aussi le lieu de la demeure du roi Jéroboam II. Il prédit d'abord les funestes effets de la vengeance du Seigneur sur le royaume de Syrie, dont la ville de Damas était capitale, sur la ville de Tyr et la Phénicie, sur les Philistins, sur les Iduméens, sur les Moabites, sur les Ammonites, et généralement sur tous les peuples qui environnaient les royaumes de Juda et d'Israël. Il s'adressa ensuite aux Juifs des deux tribus, et aux Israélites des dix tribus, qui devaient être châtiés plus rigoureusement, parce que leur ingratitude envers le Seigneur, qui les avait choisis pour son peuple et qui les avait comblés de ses grâces, les rendait plus coupables. Mais ce fut contre les derniers qu'il employa les menaces

les plus fortes, parce qu'ils étaient les plus adonnés à l'idolâtrie. Il prédit la désolation totale du royaume d'Israël, la destruction de ses villes, le ravage de toutes ses terres, la captivité de tous ses habitants. Cependant il les exhorta fortement à la pénitence, et quoiqu'il prédit que jamais la maison d'Israël ne dût être rétablie, ni la vierge d'Israël relevée de sa chute, il ne laissa point de leur faire espérer un véritable rétablissement s'ils se convertissaient au Seigneur, et ce rétablissement, selon la manière dont il s'en expliquait, ne devait être autre que le règne du Messie.

Un prêtre de Béthel nommé Amasias, voyant que le peuple se laissait ébranler aux prédications et aux prophéties d'Amos, en fit avertir Jéroboam, roi d'Israël. Il lui fit dire qu'il y avait un certain Amos qui, n'étant pas de ses sujets, était venu à Béthel, où il révoltait le peuple contre lui au milieu de ses États, qu'il ne fallait point souffrir les discours séditieux qu'il semait partout; qu'entre autres choses, il publiait que le roi Jéroboam périrait par l'épée, et qu'Israël serait emmené captif hors de son pays. Nous ne savons quels furent les ordres que le roi envoya sur cela à ce prêtre du veau d'or. Mais cet homme, moins indifférent que son prince à la conservation de l'idolâtrie dont il était le principal ministre, entreprit de chasser le prophète du Seigneur : « Sortez d'ici, lui dit-il, homme de visions, fanatique, qui faites ici le prophète, fuyez promptement; retirez-vous au pays de Juda, d'où vous êtes venu; vous y trouverez de quoi vivre; prophétisez là tant qu'il vous plaira, mais qu'il ne vous arrive plus de prophétiser dans Béthel, parce que c'est le sanctuaire de la religion de notre roi et le siège de son État. » Amos répondit modestement au prêtre Amasias : « Je ne suis ni prophète, ni fils de prophète; mais je menais paître les bœufs, et je m'occupais à piquer les figes des *'sycomores*. Le Seigneur m'a pris, lorsque je menais mon troupeau, et il m'a dit d'aller parler comme son prophète à son peuple d'Israël. Vous me dites de ne me point mêler de prophétiser dans Israël, ni de prédire des malheurs à la maison de l'idole. Mais voici ce que le Seigneur vous dit : « Votre femme sera violée au milieu de cette ville; vos enfants périront par l'épée; l'ennemi partagera vos terres; vous mourrez dans une terre pro-

fane, parmi une nation impure, et Israël sera emmené captif hors de son pays. »

On croit qu'Amos prédit aussi vers ce même temps l'irruption que firent les Scythes, venus du septentrion dans les royaumes de Juda et d'Israël, l'année d'après le grand tremblement de terre; que c'est ce qu'il a figuré sous le nom d'une multitude de sauterelles conduites par un autre insecte, qui était le roi Gog, et que les ravages effroyables de ces barbares y sont exprimés par la manière dont il est dit que ces sauterelles broutèrent toute l'herbe du pays. Mais ce ne furent que les préludes des malheurs de la grande captivité d'Israël, commencée par Phul, roi des Assyriens, achevée par Salmanasar.

On croit aussi qu'Amos a reçu toutes ses visions et prononcé toutes ses prophéties dans l'espace d'une année; en quoi il a été différent de presque tous les autres Prophètes. On est persuadé au moins qu'il ne passa point le règne d'Ozias. Ceux qui enferment toute sa mission dans l'espace d'une année disent que le fils du prêtre Amasias, nommé Ozias, indigné de la prédiction funeste qu'Amos avait faite à son père touchant sa femme et ses enfants, entra en fureur, et lui déchargea un coup de massue aux tempes, dont il le laissa à demi-mort; que le saint Prophète fut transporté en cet état à Thécué, lieu de sa naissance, et qu'il y expira peu de jours après. Mais il faut se souvenir que ce récit qui regarde sa mort n'est pas autorisé comme le reste de son histoire.

Les Grecs, qui ont institué un culte religieux à la mémoire d'Amos, le troisième d'entre les douze petits Prophètes parmi nous, mais le second chez eux, ont choisi le 15 juin pour célébrer sa fête dans leurs Églises. C'est ce qu'ont fait aussi les peuples qui suivent leur rit. Les Latins lui ont assigné le 31 de mars depuis le ix^e siècle, où Usuard l'a inséré le premier dans son martyrologe. Il y fait le récit de sa mort, comme nous l'avons rapporté, mais il s'est trompé en prenant pour le roi Ozias le fils d'Amasias, prêtre du veau d'or à Béthel. La faute a été corrigée par les soins de Baronius dans le martyrologe romain, où l'on a adopté le reste. Amos est marqué au 20 novembre dans un calendrier Julien, sans que nous en sachions la raison. (BAILLET.)

MÉMOIRE DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE.

Nous avons vu dans la vie de saint Guy, abbé de Pompose, comment Héribert, archevêque de Ravenne, trompé par de faux rapports, résolut de détruire son abbaye. Le Saint, l'ayant appris, ne voulut opposer à la force que le jeûne et la prière. Il fit prendre le cilice à tous les religieux, ordonna un jeûne de trois jours, pendant lesquels ils n'eurent d'autre couche que la terre nue, et les engagea surtout à se mettre sous la protection de la très-sainte Vierge. Cette bonne Mère exauça leurs prières; elle apparut à l'un des plus saints religieux, et lui dit d'avoir confiance en elle, et de rassurer tous les Frères, parce qu'elle ne permettrait pas qu'il leur arrivât aucun mal. Le lendemain Héribert parut avec une troupe de soldats; mais, en entrant dans l'église, il sentit son cœur tout changé, versa beaucoup de larmes et promit aux religieux une amitié et une protection perpétuelle.

En l'année 1152, à Bruxelles, dans l'église de Saint-Nicolas, beaucoup de guérisons miraculeuses furent opérées par l'intercession de la très-sainte Vierge depuis la semaine de Pâques jusqu'à la fête de saint Jean-Baptiste : des boiteux marchèrent, des sourds entendirent, des aveugles recouvrèrent la vue.

MARTYROLOGE ROMAIN ¹.

A Thécué, en Palestine, saint Amos, prophète, que le prêtre Amasias maltraita fréquemment et cruellement, à qui son fils Ozias perça les tempes avec un bâton pointu; qui, transporté ensuite à demi-mort dans son pays, y expira, et fut enseveli avec ses ancêtres.

En Afrique, les saints martyrs Théodule, Anèse, Félix, Cornélie et leurs compagnons.

1

PRIDIE KALENDAS APRILIS.

Thecœ, in Palestina, sancti Amos prophetæ, quem Amasias sacerdos frequenter plagis afflixit, et filius ejus Ozias vecte per tempora transfexit : qui postea semivivus in patriam devectus, ibidem expiravit, sepultusque est cum patribus suis. — In Africa, sanctorum martyrum Theoduli, Anesii, Felicis,

En Perse, saint Benjamin, diacre, qui, sous le roi Isdegerde, ne cessant point de prêcher la parole de Dieu, fut percé sous les ongles avec des roseaux aigus; puis, ayant été empalé, il consumma son martyre.

A Rome, sainte Balbine, vierge, fille de saint Quirin, martyr, qui, ayant été baptisée par le Pape Alexandre, après avoir heureusement achevé sa carrière, fut enterrée sur la voie Appienne, près de son père.

Additions des autres martyrologes.

Saint Gualfard, Camaldule, honoré à Vérone.

Saint Abdas, évêque en Perse, martyr sous Isdegerde, en l'an 400.

Saint Abdas, martyr en Afrique, avec saint Diodole, saint Anèse, saint Félix, sainte Valérie et deux autres.

Sainte Cantianille, vierge et martyre.

Sainte Jacqueline (Jacobulina), sœur d'un comte de la Pouille.

Saint Limnée, reclus en Syrie.

Saint Harwic, évêque de Salzbourg.

Saint Port, martyr avec d'autres.

Saint Mauricille, évêque de Milan, au VII^e siècle.

Saint Ménandre, martyr, nommé dans le martyrologe de saint Jérôme

Saint Théophile et saint Athénée, martyrs, honorés chez les Grecs.

Martyrologe de la dernière persécution.

Dutertre des Longrais (prénoms inconnus), prêtre du diocèse de Rennes, enfant de cette ville, n'ayant pas fait le serment schismatique, qui détachait le clergé de l'Église catholique, fut arrêté

Corneliæ et sociorum. — In Perside, sancti Benjamin diaconi, qui cum Dei verbum non desisteret prædicare, sub Isdegerde rege, unguibus arundinibus acutis confixus, et spinosa sude per alvum transmissa martyrium consummavit. — Romæ, sanctæ Balbinæ virginis, filiæ beati Quirini martyris, quæ a sancto Alexandro papa baptizata, post devictum hujus sæculi cursum sepelitur via Appia, juxta patrem suum.

et condamné à mort comme prêtre réfractaire. Il fut, le 31 mars 1794, guillotiné cruellement, car le triangle de la guillotine s'y reprit à trois fois pour séparer le corps de la tête.

Anne-Guillaume Herbert, prêtre aussi du diocèse de Rennes, pour refus de serment fut condamné à mort, avec son collègue Dutertre, par le tribunal d'Ile-et-Vilaine, et guillotiné avec lui le 31 mars 1794.

FIN DU SIXIÈME VOLUME.

TABLE

PAR ORDRE DES MATIÈRES.

16 — 31 MARS.

XVI^e JOUR DE MARS.

	Pages.
S. Abraham, ermite, et sainte Marie, sa nièce, pénitente.	13
S. Hilaire, évêque d'Aquilée, martyr, avec saint Tatien, saint Félix, saint Large et saint Denys.	14
S. Papas, martyr.	14
S. Valentin, évêque de Terracine, martyr, avec saint Damien, son diacre.	14
S. Julien de Cilicie, martyr.	16
S. Maurille, évêque de Cahors.	17
S. Grégoire d'Arménie, évêque et solitaire	17
S. Agapit, évêque de Ravenne.	19
S. Finian le Lépreux.	19
S. Héribert, archevêque de Cologne	20
S. Julien le Stylite.	24
S ^{te} Eusébie ou Ysoie, abbesse d'Hamage.	24
S. Dentelin, enfant.	28
S. Trasair, abbé de Fontenelle.	29
S. Abraham de Paratôme, solitaire.	29
Le B. Torello, moine de Vallombreuse.	31
Le B. Jean de Sordi, évêque et martyr.	31
S. Patrice, évêque de Malaga.	35
Le B. Jean d'Oignies.	36
Le B. Vincent Kadlubek, évêque de Cracovie.	37
Le B. Berthold.	38
Le B. Simon d'Alne.	38

Le B. François de Pétriolo, frère-mineur, et ses compagnons, martyrs en Asie.	39
Le B. Pierre de Sienne, du Tiers-Ordre de Saint-François.	40
La B ^e Piérone ou Pétronille, recluse.	41
Le V. prêtre Gaspard Taupenot, confesseur de la foi.	42
Mémoire de la très-sainte Vierge et de saint Joseph.	43
Martyrologe romain.	45
Additions des autres martyrologes.	46
Martyrologe de la dernière persécution.	47

XVII^e JOUR.

S. Patrick, apôtre de l'Irlande	48
S. Joseph d'Arimathie.	57
S. Ambroise, diacre d'Alexandrie.	58
S. Agricole ou Arègle, évêque de Chalon-sur-Saône.	63
Les saints Martyrs d'Alexandrie.	65
S ^{te} Gertrude, vierge, abbesse de Nivelles.	68
S. Paul de Constantinople, martyr	72
S ^{te} Withburge, vierge.	73
Le B. Tomasello, frère-prêcheur.	73
La B ^e Paule de Malatesta, clarisse.	74
La V. Grimelothé, béguine.	75
Mémoire de la très-sainte Vierge et de saint Joseph.	76
Martyrologe romain.	78
Additions des autres martyrologes.	79
Martyrologe de la dernière persécution.	80

XVIII^e JOUR.

S. Gabriel, archange.	81
S. Cyrille, évêque de Jérusalem.	85
S. Alexandre, évêque de Jérusalem.	107
S. Narcisse, évêque de Girone et apôtre d'Augsbourg, martyr.	108
S. Félix de Girone, martyr.	110
S. Tétrique, évêque de Langres.	111
S. Tétrique ou Tréty, évêque d'Auxerre, martyr.	111
S. Fridien, évêque de Lucques.	112
S. Urie, prêtre à Padoue.	112
S. Édouard le martyr, roi d'Angleterre.	113
S. Anselme, évêque de Lucques.	114
Le B. Jean III, abbé du Mont-Cassin.	117
Le B. Salvator d'Horta, frère-mineur.	118
Le B. Jean de Saint-Torcas, frère-mineur.	119
Le B. Barthélemy d'Anglère, frère-mineur.	120

La B^e Pierrine Hergodz , vierge du Tiers-Ordre de Saint-François. .	121
Mémoire de la très-sainte Vierge et de saint Joseph	122
Martyrologe romain	124
Additions des autres martyrologes	125
Martyrologe de la dernière persécution	126

XIX^e JOUR.

S. Joseph , époux de la très-sainte Vierge Mère de Dieu.	128
S^{te} Magne (Magna)	157
S. Mansuet , évêque.	158
S. Jean de Pinna , abbé.	158
S. Landoald , saint Amance et saint Adrien, missionnaires apostoliques.	159
S. Alcmund , roi du Northumberland.	161
Le B. Abond de Huy	162
Le V. Badilon , abbé de Saint-Martin.	163
S. André de Sienne , pénitent.	165
Le B. André de Sienne , frère-mineur.	165
Le B. Marc de Sainte-Marie , frère-mineur.	166
La B^e Sybilline Biscossi , vierge du Tiers-Ordre de Saint-Dominique. .	168
Le B. Bonaventure Torniello , servite.	169
Le V. Antonin Timmermann , frère-prêcheur, confesseur de la foi. .	170
Mémoire de la très-sainte Vierge et de saint Joseph	171
Martyrologe romain	173
Additions des autres martyrologes	173
Martyrologe de la dernière persécution	174

XX^e JOUR.

S. Joachim , père de la très-sainte Vierge Mère de Dieu.	175
S^{te} Photine la Samaritaine et ses compagnons , martyrs.	180
S^{te} Alexandra et ses compagnes , vierges et martyres.	181
S^{te} Candide	182
S. Diogène , premier évêque d'Arras.	182
S. Grat et saint Marcel , prêtres de Forli.	183
S. Théoctiste , martyr.	183
S. Martin de Dumie , évêque de Braga.	184
S. Urbice , évêque de Metz.	186
S. Cuthbert , évêque de Lindisfarne.	186
S. Vulfran , évêque de Sens.	191
S. Thomas , évêque de Constantinople.	196
S. Bénigne , abbé de Fontenelle.	196
S. Remi , évêque de Strasbourg.	197
Le B. Éverard , comte de Mons, cistercien.	198

Le B. Jean de Parme, général des Frères-Mineurs.	199
S. Ambroise de Sienne, frère-prêcher.	203
Le B. Maurice, prince de Hongrie, frère-prêcher.	232
Le B. Hippolyte Galantini.	247
Mémoire de la très-sainte Vierge.	248
Martyrologe romain.	249
Additions des autres martyrologes.	250
Martyrologe de la dernière persécution.	251

XXI^e JOUR.

S. Benoît, patriarche des moines d'Occident.	252
S. Sérapion le Martyr.	267
S. Sérapion d'Arsinoé.	268
S. Sérapion, évêque de Thmuis, en Égypte.	269
S. Sérapion le Sindonite.	272
S. Bérille, premier évêque de Catane.	273
S. Endée ou Enda.	274
S. Lupicin, abbé de Lauconne.	274
S ^{te} Callinice, vierge et martyre	275
La B ^e Richeza, reine de Pologne.	276
La B ^e Clémence de Hohenberg.	276
Le B. Nicolas de Flue, solitaire en Suisse.	276
Mémoire de la très-sainte Vierge.	282
Martyrologe romain.	283
Additions des autres martyrologes.	284
Martyrologe de la dernière persécution.	285

XXII^e JOUR.

S. Basile d'Ancyre, prêtre et martyr.	286
S. Paul, premier évêque de Narbonne, et saint Aphrodise, premier évêque de Béziers.	296
S ^{te} Lée.	296
S ^{te} Basilisse d'Antioche, vierge et martyr.	297
S. Avit, solitaire.	298
S. Camélien, évêque de Troyes.	298
Le B. Philippe, frère-mineur, martyr à Azot.	299
S. Benvenuto ou Bienvenu, évêque d'Osimo.	300
S ^{te} Catherine de Suède.	301
S ^{te} Catherine de Gênes.	305
Le B. Ugolin.	310
La V. sœur Benoitte-Marie.	310
Mémoire de la très-sainte Vierge.	311
Martyrologe romain.	312

Additions des autres martyrologes.	313
Martyrologe de la dernière persécution.	314

XXIII^e JOUR.

S. Victorien et ses compagnons, martyrs.	315
S. Libérat, médecin à Carthage, et sainte Germaine, sa femme, martyrs.	327
Les douze Enfants de chœur de Carthage, confesseurs de la foi. . . .	318
S. Crescence ou Crescone, martyr.	319
S. Turibe ou Toribio, archevêque de Lima.	320
S. Eusèbe, évêque de Saint-Paul-Trois-Châteaux.	325
S. Benoît ou Bénédet, solitaire.	326
S. Procule, évêque de Vérone.	326
S. Éthelwold, disciple de saint Cuthbert.	327
Le B. Merbod, solitaire et martyr.	327
Le B. Joseph Oriol, prêtre de Barcelone.	328
Le B. Jean de Brienne, roi de Jérusalem, frère-mineur.	344
Le B. Jean de l'Alverne, frère-mineur.	345
Le B. Nicolas d'Osimo, frère-mineur.	357
La B ^{te} Dorothée d'Underwald.	359
Le V. Claude Bernard, dit le Pauvre-Prêtre.	360
Mémoire de la très-sainte Vierge.	362
Martyrologe romain.	362
Additions des autres martyrologes.	363
Martyrologe de la dernière persécution.	364

XXIV^e JOUR.

S. Simon, martyrisé à Trente par les juifs.	363
S ^{te} Catulle, veuve.	375
Le B. Simon le Cyrénéen.	376
S. Barsabas.	376
S. Théodore, évêque de Saragosse, martyr.	377
S. Cyrin ou Quirin, martyr.	377
S. Donatien, martyr.	377
S. Épigmène et saint Pigmène, martyrs.	378
S. Agapit, évêque de Synnade.	378
S. Timolaüs et ses compagnons, martyrs.	378
S ^{te} Hildelide, abbesse.	379
Le B. Aldemare, abbé.	380
S. Bernard à Vezelay.	380
S. Guillaume de Norwick, martyr.	383
La V. Marie Bonneau, dame de Beauharnais et de Miramion, fonda- trice des Miramiones.	384

La V. Mère Jacqueline de Blémur.	385
Le V. Diégo Joseph de Cadix, frère-mineur capucin.	386
Mémoire de la très-sainte Vierge.	390
Martyrologe romain.	391
Additions des autres martyrologes.	392
Martyrologe de la dernière persécution.	392

XXV^e JOUR.

L'Annonciation de la très-sainte Vierge et l'Incarnation de Notre-Seigneur Jésus-Christ.	394
S. Irénée, évêque de Sirmium et martyr.	406
S. Dismas, le bon larron.	409
Les saintes Martyres Eutychia, Casia, Ibène et Philippa.	410
S. Quirin, martyr.	411
S. Pélage, évêque de Laodicée.	411
S ^{te} Pétronille de Bretagne.	412
S. Cammin, abbé en Irlande.	413
S. Adelmé, évêque.	413
S. Baront et saint Dizier.	413
S. Erbland ou Hermeland, abbé.	414
S. Humbert de Marolles.	417
S. Richard, enfant martyr.	419
Melchisédech, roi de Salem.	420
Le patriarche Isaac.	424
Rébecca, femme d'Isaac.	425
Jésus le Prophète.	429
Le Passage du Seigneur.	430
Mémoire de la très-sainte Vierge.	430
Martyrologe romain.	431
Additions des autres martyrologes.	432
Martyrologe de la dernière persécution.	433

XXVI^e JOUR.

S. Ludger, évêque de Munster.	434
S. Castule, martyr.	440
S. Eutype, sous-diacre d'Alexandrie, et ses compagnons, martyrs.	440
S. Arpylas et saint Philgas, martyrs.	443
S. Félix, évêque de Trèves.	443
S. Braulion, évêque de Saragosse.	444
S ^{te} Eugénie, vierge et martyre à Cordoue.	447
Le B. Eilbert, pénitent.	447
Le B. Millory.	448

Les V. Pères Cassien et Agathange, frères-mineurs capucins, confes- seurs de la foi.	448
Mémoire de la très-sainte Vierge.	452
Martyrologe romain.	457
Additions des autres martyrologes.	458
Martyrologe de la dernière persécution.	458

XXVII^e JOUR.

S. Jean d'Égypte, ermite.	459
S. Isaac de Constantinople, solitaire.	460
S. Élie et ses compagnons, martyrs en Perse.	462
S^{te} Lydie, saint Philétas, saint Macédone et saint Théoprépide, avec saint Amphiloque et saint Cronidas, martyrs.	462
S^{te} Augusta, vierge et martyre.	464
S. Loarne, évêque.	463
S. Dominique et saint Védulphe, évêques de Cambrai et d'Arras.	466
S. Rupert ou Robert, évêque de Worms, puis de Salzbourg.	466
S. Adalpret, évêque de Trente, martyr.	469
Le B. Pèlerin de Falléroné, frère-mineur.	469
Le Prophète Ananias ou Hanani.	490
Mémoire de la très-sainte Vierge.	490
Martyrologe romain.	491
Additions des autres martyrologes.	491
Martyrologe de la dernière persécution.	492

XXVIII^e JOUR.

S. Sixte III, pape.	493
Le B. Martin IV, pape.	494
S. Étienne Harding, troisième abbé de Cîteaux.	496
S. Alexandre, saint Prisque et saint Malc, martyrs.	511
S. Basile, évêque d'Amasée, martyr.	511
S. Évémère, évêque de Nantes.	511
S. Gontran, roi de Bourgogne.	512
S^{te} Gundelinde et sainte Eimhilde, abbesses.	516
Le B. Tutilon.	517
Le B. Humbert, comte de Savoie.	517
S. Guillaume Tempier, évêque de Poitiers.	518
La B^{te} Jutta, du Tiers-Ordre de Saint-François.	520
Le B. François de Mayronis, frère-mineur.	521
La B^{te} Jeanne-Marie de Maillé.	522
Le V. Guillaume, prémontré.	523
La V. Agnès du Catillon.	526
La V. Mère Anne Vial, carmélite.	626

Mémoire de la très-sainte Vierge.	537
Martyrologe romain.	537
Additions des autres martyrologes.	538
Martyrologe de la dernière persécution.	539

XXIX^e JOUR.

S. Jonas et saint Birch-Jésus, martyrs en Perse.	530
S. Théodore, prêtre d'Antioche et martyr.	534
S. Marc d'Aréthuse, évêque.	535
S. Cyrille, diacre d'Héliopolis, martyr.	538
S. Armogaste, martyr.	540
S. Archinime, martyr.	541
S. Satur, martyr.	542
S. Eustase, abbé de Luxeuil.	543
S. Gondèle, prince du pays de Galles.	547
Le B. Carloman.	548
La B ^{te} Diémode, recluse à Wissenbrunn, en Bavière.	550
Le B. Hugues de Vaucelles.	551
Le B. Boniface de Savoie, évêque.	552
Le B. Raymond Lulle, confesseur de la foi.	553
Antoine de Saint-Jean, frère-mineur.	554
La B ^{te} Madeleine de Bretagne, clarisse.	555
Mémoire de la très-sainte Vierge.	555
Martyrologe romain.	557
Additions des autres martyrologes.	558
Martyrologe de la dernière persécution.	558

XXX^e JOUR.

S. Jean Climaque, abbé du mont Sinai.	560
S. Félix, pape et martyr	581
S. Rieul, évêque de Senlis.	581
Les saints Martyrs de Constantinople.	586
S. Mamertin, abbé.	587
S. Acace, évêque d'Amice.	591
S. Zosime, évêque de Syracuse.	591
S. Patton, évêque de Werden.	594
La B ^{te} Angèle, du Tiers-Ordre de Saint-François.	594
Le B. Henri de Danemark, du Tiers-Ordre de Saint-François.	608
Le B. Amédée III, duc de Savoie.	609
Le V. Amédée de Bonnevaux.	611
Mémoire de la très-sainte Vierge.	612
Martyrologe romain.	612

Additions des autres martyrologes.	613
Martyrologe de la dernière persécution.	614

XXXI^e JOUR.

S. Acace ou Achate, évêque d'Antioche.	615
S. Benjamin, martyr en Perse.	620
S. Ammone le Parote.	621
S. ^{te} Balbine, vierge et martyr.	621
S. Rénovat, évêque de Mérida.	623
Le B. Guy ou Guion, abbé de Pompose.	624
Le B. Guy de Vicogne.	625
Le B. Goswin, abbé de Cîteaux.	626
Le B. Stanislas Slappi, frère-mineur.	627
Le B. Alexandre Vincioli, évêque de Nocéra.	627
S. Amos, prophète.	628
Mémoire de la très-sainte Vierge.	630
Martyrologe romain.	630
Additions des autres martyrologes.	631
Martyrologe de la dernière persécution.	632

TABLE ALPHABÉTIQUE.

A.		Pages.
Le B. Abond de Huy. — 19 m		162
S. Abraham, ermite, avec sainte Marie, sa nièce pénitente. — 16 m.		1
S. Abraham de Paratôme, solitaire. — 16 m.		29
S. Acace, évêque d'Amice. — 30 m.		591
S. Acate, évêque d'Antioche. — 31 m.		615
S. Achate, le même que saint Acace, évêque d'Antioche. — 31 m.		615
S. Adalbert, évêque de Trente, martyr. — 27 m.		489
S. Adelme, évêque. — 25 m.		413
S. Adrien, missionnaire apostolique, avec saint Landoald. — 19 m.		159
S. Agapit, évêque de Ravenne. — 16 m.		19
S. Agapit, évêque de Synnade. — 24 m.		378
Le V. P. Agathange, frère-mineur capucin, confesseur de la foi, avec le V. P. Cassien. — 26 m.		448
La V. Agnès du Catillon. — 28 m.		526
S. Agricole, évêque de Châlon-sur-Saône, le même que saint Arègle. — 17 m.		63
Le B. Aldemare, abbé. — 24 m.		38
S ^{te} Alexandra, vierge et martyre. — 20 m.		181
S. Alexandre, évêque de Jérusalem. — 18 m.		107
S. Alexandre, martyr. — 28 m.		511
Le B. Alexandre Vincioli, évêque de Nocéra. — 31 m.		627
Le B. Alne (Simon d'). — 16 m.		38
Le B. Alverne (Jean de l'), frère-mineur. — 23 m.		345
S. Amance, missionnaire apostolique, avec saint Landoald. — 19 m.		159
S. Ambroise, diacre d'Alexandrie. — 17 m.		58
S. Ambroise de Sienne, frère-prêcheur. — 20 m.		203
Le V. Amédée de Bonnevaux. — 30 m.		511
Le B. Amédée III, duc de Savoie. — 30 m.		609
S. Ammone le Parote. — 31 m.		621
S. Amos, prophète. — 31 m.		628
S. Amphiloque, martyr, avec sainte Lydie. — 27 m.		482

Ananias (le Prophète). — 27 m.	490
Le B. André de Sienne, frère-mineur. — 19 m.	163
S. André de Sienne, pénitent. — 19 m.	163
La B ^{te} Angèle, du Tiers-Ordre de Saint-François. — 30 m.	394
La V. M. Anne Vial, carmélite. — 28 m.	526
L'Annonciation de la très-sainte Vierge et l'Incarnation de Notre-Seigneur Jésus-Christ. — 25 m.	394
Le B. Antoine de Saint-Jean, frère-mineur. — 29 m.	554
Le V. Antonin Timmermann, frère-prêcher, confesseur de la foi. — 19 m.	170
S. Anselme, évêque de Lucques. — 18 m.	114
S. Aphrodise, premier évêque de Béziers, avec saint Paul de Narbonne. — 22 m.	296
S. Arpylas, martyr. — 26 m.	443
S. Archinime, martyr. — 29 m.	541
S. Arègle, évêque de Châlon-sur-Saône. — 17 m.	63
S. Armogaste, martyr. — 29 m.	540
S ^{te} Augusta, vierge et martyre. — 27 m.	484
S. Avit, solitaire. — 22 m.	298

B.

Le V. Badilon, abbé de Saint-Martin. — 19 m.	163
S ^{te} Balbine, vierge et martyre. — 31 m.	621
S. Baron. — 25 m.	413
S. Barsabas. — 24 m.	376
Le B. Barthélemy d'Anglare, frère-mineur. — 18 m.	120
S. Basile d'Ancyre, prêtre et martyr. — 22 m.	288
S. Basile, évêque d'Amasée, martyr. — 28 m.	511
S ^{te} Basilisse d'Antioche, vierge et martyre. — 22 m.	297
S. Bénédet, solitaire. — 22 m.	326
S. Bénigne, abbé de Fontenelle. — 20 m.	196
S. Benjamin, martyr en Perse. — 31 m.	620
S. Benoît, patriarche des moines d'Occident. — 20 m.	252
S. Benoît, solitaire. — 23 m.	326
La V. Benoîte-Marie. — 22 m.	310
S. Bérille, premier évêque de Catane. — 21 m.	273
Le B. Bernard (Claude), dit le Pauvre-Prêtre. — 23 m.	360
S. Bernard à Vézelay. — 24 m.	380
Le B. Berthold. — 16 m.	38
S. Benvenuto, évêque d'Osimo. — 22 m.	300
S. Bienvenu, le même que saint Benvenuto. — 22 m.	300
S. Birch-Jésus, martyr en Perse, avec saint Jonas. — 29 m.	530

La B ^{re} Biscossi (Sybilline), vierge du Tiers-Ordre de Saint-Dominique. — 19 m.	168
Le B. Bonaventure Forniello, servite. — 19 m.	169
Le B. Boniface de Savoie, évêque. — 29 m.	332
La V. Bonneau (Marie), dame de Beauharnais et de Miramion, fondatrice des Miramiones. — 24 m.	384
La V. M. Blémur (Jacqueline de). — 24 m.	385
S. Brulion, évêque de Saragosse. — 26 m.	444

C.

S ^{te} Callinice, vierge et martyr. — 21 m.	273
S. Camelin, évêque de Troyes. — 22 m.	298
S. Cammin, abbé en Irlande. — 25 m.	413
S ^{te} Candide. — 20 m.	182
Le B. Carloman. — 29 m.	548
S ^{te} Casia, martyre, avec sainte Eutychia. — 25 m.	410
Le V. P. Cassien, frère-mineur capucin, confesseur de la foi. — 26 m.	448
S. Castule, martyr. — 26 m.	440
S ^{te} Catherine de Gênes. — 22 m.	303
S ^{te} Catherine de Suède. — 22 m.	301
La V. Catilon (Agnès du). — 28 m.	536
S ^{te} Catule, veuve. — 24 m.	373
Le V. Claude Bernard, dit le Pauvre-Prêtre. — 23 m.	360
La B ^{re} Clémence de Hohenberg. — 21 m.	276
S. Crescence, martyr. — 23 m.	319
S. Crescone, le même que saint Crescence. — 23 m.	319
S. Cronidas, martyr, avec sainte Lydie. — 27 m.	482
S. Cuthbert, évêque de Lindisfarne. — 20 m.	186
S. Cyrille, évêque de Jérusalem. — 18 m.	85
S. Cyrin, martyr. — 24 m.	377

D.

S. Damien, diacre, avec saint Valentin. — 16 m.	14
S. Denis, avec saint Hilaire. — 16 m.	13
S. Dentelin, enfant. — 16 m.	28
Le V. Diégo Joseph de Cadix, frère-mineur capucin. — 24 m.	386
La B ^{re} Diémode, recluse à Vissenbrunn, en Bavière. — 29 m.	550
S. Diogène, premier évêque d'Arras. — 20 m.	182
S. Dismas, le bon larron. — 23 m.	409
S. Dizier, avec saint Baron. — 23 m.	413
S. Dominique, évêque de Cambrai et d'Arras. — 27 m.	486
S. Donatien, martyr. — 24 m.	377
Le B ^{re} Dorothee d'Underwald. — 23 m.	339

E.

S. Édouard le Martyr, roi d'Angleterre. — 18 m.	113
Le B. Eilbert, pénitent. — 26 m.	447
S ^{te} Eimhilde, abbesse, avec saint Gundelinde. — 28 m.	516
S. Élie et ses compagnons, martyrs en Perse. — 27 m.	482
Enfants de chœur de Carthage (les douze), confesseurs de la foi. — 23 m.	318
S. Endée ou Enda. — 21 m.	274
S. Epigmène, martyr. — 24 m.	378
S. Erbland, abbé. — 25 m.	414
S. Éthelwold, disciple de saint Cuthbert. — 23 m.	327
S. Étienne Harding, troisième abbé de Cîteaux. — 28 m.	496
S ^{te} Eugénie, vierge et martyre à Cordoue. — 26 m.	447
S. Eusèbe, évêque de Saint-Paul-Trois-Châteaux. — 23 m.	325
S ^{te} Eusèbie, abbesse d'Hamage, la même que sainte Ysoie. — 16 m.	24
S. Eustase, abbé de Luxeuil. — 29 m.	543
S ^{te} Eutychia, martyre. — 25 m.	410
S. Eutyque, sous-diacre d'Alexandrie et ses compagnons, martyrs. — 26 m.	440
S. Évémère, évêque de Nantes. — 28 m.	511
Le B. Éverard, comte de Mons, cistercien. — 20 m.	198

F.

Le B. Falleroné (Pélerin de), frère-mineur. — 27 m.	489
S. Félix, avec saint Hilaire. — 16 m.	13
S. Félix de Girone, martyr. — 18 m.	110
S. Félix, évêque de Trèves. — 26 m.	443
S. Félix, pape et martyr. — 30 m.	581
S. Finian le Lépreux. — 16 m.	19
Le B. Flue (Nicolas de), solitaire en Suisse. — 21 m.	276
Le B. Fornielo (Bonaventure), servite. — 19 m.	169
Le B. François de Mayronis, frère-mineur. — 28 m.	521
Le B. François de Pétriolo, frère-mineur, martyr en Asie. — 16 m.	39
S. Fridien, évêque de Lucques. — 18 m.	112

G.

S. Gabriel, archange. — 18 m.	81
Le B. Galantini (Hippolyte). — 20 m.	247
Le V. Gaspard de Taupenot, confesseur de la foi. — 16 m.	42
S ^{te} Germaine, martyre, avec saint Libérat. — 23 m.	317
S ^{te} Gertrude, vierge, abbesse de Nivelles. — 17 m.	68
S. Gontran, roi de Bourgogne. — 28 m.	512

Le B. Goswin, abbé de Cîteaux. — 31 m.	628
S. Grat, prêtre de Forli. — 20 m.	183
S. Grégoire d'Arménie, évêque et solitaire. — 16 m.	17
La V. Grimelothé, béguine. — 17 m.	73
S. Guillaume de Norwich, martyr. — 24 m.	383
S. Guillaume Tempier, évêque de Poitiers. — 28 m.	518
Le B. Guion, le même que saint Guy, abbé de Pompose. — 31 m. . .	624
S ^{te} Gundelinde, abbesse. — 28 m.	516
Le B. Guy, abbé de Pompose. — 31 m.	624
Le B. Guy de Vicogne. — 31 m.	625

H.

Hanani (le Prophète), le même qu'Ananias. — 27 m.	490
S. Harding (Étienne), troisième abbé de Cîteaux. — 28 m.	496
Le B. Henri de Danemark, du Tiers-Ordre de Saint-François. — 30 m.	608
La B ^{te} Hergodz (Pierrine), vierge du Tiers-Ordre de Saint-François. — 18 m.	121
S. Héribert, archevêque de Cologne. — 16 m.	20
S. Hermeland, abbé, le même que saint Erbland. — 23 m.	414
S. Hilaire, évêque d'Aquilée, martyr, avec saint Tatien, saint ^e Félix, saint Large et saint Denis. — 16 m.	13
S ^{te} Hildelide, abbesse. — 24 m.	379
Le B. Hippolyte Galantini. — 20 m.	247
Le B. Hugues de Vaucelles. — 29 m.	551
S. Humbert de Marolles. — 23 m.	417
Le B. Humbert, comte de Savoie. — 28 m.	517

I.

S. Isaac de Constantinople, solitaire. — 27 m.	480
Isaac (le Patriarche). — 25 m.	424
S ^{te} Irène, martyre, avec sainte Eutychia. — 25 m.	410
S. Irénée, évêque de Sirmium et martyr. — 25 m.	406

J.

La V. M. Jacqueline de Blémur. — 24 m.	383
Le B. Jean de l'Alverne, frère-mineur. — 23 m.	345
Le B. Jean de Brienne, roi de Jérusalem, frère-mineur. — 23 m. . .	344
S. Jean Climaque, abbé du Mont-Sinaï. — 30 m.	560
S. Jean d'Égypte, ermite. — 27 m.	459
Le B. Jean III, abbé du Mont-Cassin. — 18 m.	117
La B ^{te} Jeanne-Marie de Maillé. — 28 m.	322
Le B. Jean d'Oignies. — 16 m.	36
Le B. Jean de Parme, général des frères-mineurs. — 20 m.	199

S. Jean de Pinna, abbé. — 19 m.	138
Le B. Jean de Saint-Torcas, frère-mineur. — 18 m.	119
Le B. Jean de Sordi, évêque et martyr. — 16 m.	31
Jésus le Prophète. — 25 m.	429
S. Joachim, père de la très-sainte Vierge Mère de Dieu. — 20 m.	173
S. Jonas, martyr en Perse. — 29 m.	530
S. Joseph, Époux de la très-sainte Vierge Mère de Dieu. — 19 m.	128
S. Joseph d'Arimathie. — 17 m.	57
Le B. Joseph Oriol, prêtre de Barcelone. — 23 m.	328
S. Julien de Cilicie, martyr. — 16 m.	16
S. Julien le Stylite. — 16 m.	24
La B ^{te} Jutta, du Tiers-Ordre de Saint-François. — 28 m.	520

K.

Le B. Kadlubek (Vincent), évêque de Cracovie. — 16 m.	37
---	----

L.

S. Landoald, missionnaire apostolique. — 19 m.	159
S. Large, avec saint Hilaire. — 16 m.	13
S ^{te} Lée. — 22 m.	296
S. Libérat, médecin à Carthage, martyr. — 23 m.	317
S. Loarne, évêque. — 27 m.	483
S. Ludger, évêque de Munster. — 26 m.	434
Le B. Lulle (Raymond), confesseur de la foi. — 24 m.	533
S. Lupicin, abbé de Lauconne. — 21 m.	274
S ^{te} Lydie, martyr. — 27 m.	482

M.

S. Macédone, martyr, avec sainte Lydie. — 27 m.	482
La B ^{te} Madeleine de Bretagne, clarisse. — 29 m.	535
S ^{te} Magne (Magna). — 19 m.	157
La B ^{te} Maillé (Jeanne-Marie de). — 28 m.	522
La B ^{te} Malatesta (Paule de), clarisse. — 17 m.	74
S. Marle, martyr, avec saint Alexandre. — 28 m.	511
S. Mamertin, abbé. — 30 m.	587
S. Mansuet, évêque. — 19 m.	158
S. Marc d'Aréthuse, évêque. — 29 m.	535
Le B. Marc de Sainte-Marie, frère-mineur. — 19 m.	166
S ^{te} Marie, pénitente, avec saint Abraham. — 16 m.	1
La V. Marie Bonneau, dame de Beauharnais et de Miramion, fonda- trice des Miramions. — 24 m.	384
S. Marcel, prêtre de Forlì, avec saint Grat. — 20 m.	183
S. Marolles (Humbert de). — 25 m.	417

S. Martin de Dumie, évêque de Braga. — 20 m.	184
Le B. Martin IV, pape. — 28 m.	494
Les SS. Martyrs d'Alexandrie. — 17 m.	65
Les SS. Martyrs de Constantinople. — 30 m.	586
Le B. Maurice, prince de Hongrie, frère-mineur. — 20 m.	232
S. Maurille, évêque de Cahors. — 16 m.	17
Le B. Mayronis (François de), frère-mineur. — 28 m.	521
Melchisédech, roi de Salem. — 25 m.	421
Le B. Merbod, solitaire et martyr. — 23 m.	327
Le B. Millory. — 26 m.	448

N.

S. Narcisse, évêque de Girone et apôtre d'Augsbourg, martyr. — 18 m.	108
Le B. Nicolas de Flue, solitaire en Suisse. — 21 m.	276
Le B. Nicolas d'Osimo, frère-mineur. — 23 m.	357
Notice des écrits de saint Cyrille de Jérusalem.	102

O.

Le B. Oignies (Jean d'). — 16 m.	36
Le B. Oriol (Joseph), prêtre de Barcelone. — 23 m.	328

P.

S. Papas, martyr. — 16 m.	14
Passage du Seigneur (Le). — 25 m.	430
S. Patton, évêque de Werder. — 30 m.	594
S. Patrice, évêque de Malaga. — 16 m.	35
S. Patrick, apôtre de l'Irlande. — 17 m.	48
S. Paul, premier évêque de Narbonne. — 22 m.	296
S. Paul de Constantinople, martyr. — 17 m.	72
La B ^{te} Paule de Malatesta, clarisse. — 17 m.	74
Le Pauvre-Prêtre, le même que le V. Claude Bernard. — 23 m.	360
S. Pélage, évêque de Laodicée. — 25 m.	411
Le B. Pèlerin de Falleroné, frère-mineur. — 27 m.	489
La B ^{te} Piérone, le même que sainte Pétronille, recluse. — 16 m.	41
Le B. Pierre de Sienne, du Tiers-Ordre de Saint-François. — 16 m.	40
La B ^{te} Pierrine Hergodz, vierge du Tiers-Ordre de Saint-François. — 18 m.	121
S. Pigmène, martyr, avec saint Épimène. — 24 m.	378
Le B. Pétriolo (François de), frère-mineur, martyr en Asie. — 16 m.	39
La B ^{te} Pétronille, la même que sainte Piérone, recluse. — 16 m.	41
S ^{te} Pétronille de Bretagne. — 25 m.	412
S. Philéas, martyr, avec sainte Lydie. — 27 m.	482
S. Philgas, martyr, avec saint Arpylas. — 26 m.	443

S ^{te} Philippa, martyre, avec sainte Eutychia. — 23 m.	410
Le B. Philippe, frère-mineur, martyr à Azot. — 22 m.	299
S ^{te} Photine la Samaritaine, martyre. — 20 m.	180
S. Prisque, martyr, avec saint Alexandre — 28 m.	511
S. Procule, évêque de Vérone. — 23 m.	336

Q.

S. Quirin, martyr. — 25 m.	411
S. Quirin, martyr, le même que saint Cyrien. — 24 m.	377

R.

Le B. Raymond Lulle, confesseur de la foi. — 29 m.	533
Rébecca, femme d'Isaac. — 25 m.	425
S. Remi, évêque de Strasbourg. — 20 m.	197
S. Rénovat, évêque de Mérida. — 31 m.	623
S. Richard, enfant martyr. — 25 m.	419
La B ^{te} Richeza, reine de Pologne. — 21 m.	276
S. Rieul, évêque de Senlis. — 30 m.	581
S. Robert, le même que saint Rupert. — 27 m.	486
S. Rupert, évêque de Worms, puis de Salzbourg. — 27 m.	486

S.

Le B. Salvator d'Horta, frère-mineur. — 18 m.	118
Le B. Sainte-Marie (Marc de), frère-mineur. — 19 m.	166
Le B. Saint-Torcas (Jean de), frère-mineur. — 18 m.	119
S. Sérapion, évêque de Thmuis, en Égypte. — 21 m.	269
S. Sérapion d'Arsinoé. — 21 m.	268
S. Sérapion le Martyr. — 21 m.	267
S. Sérapion le Sindonite. — 21 m.	272
S. Simon, martyrisé à Trente par les juifs. — 24 m.	365
Le B. Simon d'Alne. — 16 m.	38
Le B. Simon le Cyrénéen. — 24 m.	376
S. Sixte III, pape. — 28 m.	493
Le B. Sordi (Jean de), évêque et martyr. — 16 m.	31
La B ^{te} Sybilline Biscossi, vierge du Tiers-Ordre de Saint-Dominique. — 19 m.	168

T.

S. Tatien, avec saint Hilaire. — 16 m.	13
Le V. Taupenot (Gaspard de), confesseur de la foi. — 16 m.	42
S. Tempier (Guillaume), évêque de Poitiers. — 29 m.	518
S. Tétrique, évêque d'Auxerre, le même que saint Tréty. — 18 m.	111
S. Tétrique, évêque de Langres. — 18 m.	111

S. Trasair, abbé de Fontenelle. — 16 m.	29
S. Tréty, le même que saint Tétrique, évêque d'Auxerre. — 18 m. . .	111
S. Turibe, archevêque de Lima. — 23 m.	320
L. B. Tutilon. — 28 m.	517
S. Théoctiste, martyr. — 20 m.	183
S. Théodore, évêque de Saragosse, martyr. — 24 m.	377
S. Théodore, prêtre d'Antioche et martyr — 29 m.	534
S. Théoprépide, martyr, avec sainte Lydie. — 27 m.	482
S. Thomas, évêque de Constantinople. — 20 m.	196
Le V. Timmermann (Antonin), frère-prêcher, confesseur de la foi. — 19 m.	179
S. Timolaüs et ses compagnons, martyrs. — 24 m.	378
Le B. Tomasello, frère-prêcher. — 17 m.	73
Le B. Torello, moine de Vallombreuse. — 16 m.	31
S. Toribio, le même que saint Turibe. — 23 m.	320

U.

Le B. Ugolin. — 22 m.	310
S. Urbice, évêque de Metz. — 20 m.	186
S. Urie, prêtre à Padoue. — 18 m.	112

V.

S. Valentin, évêque de Terracine, martyr, avec saint Damien, son diacre. — 16 m.	14
S. Védulphe, évêque de Cambrai et d'Arras, avec saint Dominique. — 27 m.	486
La V. M. Vial (Anne), carmélite. — 28 m.	526
Le B. Vicogne (Guy de). — 31 m.	625
S. Victorien et ses compagnons, martyrs. — 23 m.	315
Le B. Vincent de Kadlubek, évêque de Cracovie. — 16 m.	37
Le B. Vincioli (Alexandre), évêque de Nocéra. — 31 m.	627
S. Vulfran, évêque de Sens. — 20 m.	191

W.

S ^{te} Witburge, vierge. — 17 m.	73
---	----

Y.

S ^{te} Ysoie, la même que sainte Eusébie. — 16 m.	24
--	----

Z.

S. Zosime, évêque de Syracuse. — 30 m.	591
--	-----

LIBRAIRIE ECCLÉSIASTIQUE & RELIGIEUSE DE LOUIS VIVÉS
Rue Delambre, 13, à PARIS.

S. ALPHONSI DE LIGORIO
THEOLOGIA MORALIS

NOVATA

SEU

EDITIO RECENTISSIMA

Excerptis e novissimis moralibus theologiis completa decisionibus romanæ curiæ recentioribus locupletata, cui accedit Codicum præcipuorum Europæ collatio, quoad citationes sacræ Scripturæ et Traditionis recognita, nulla demum textus alteratione, sed ope tantum intercalationum, adnotationum et appendicum, ad præsentem rerum conditionem accommodata,

CURA ET STUDIO

D. LE NOIR

Presbyteri, plurimum, in re philosoph., theol. et scientifica, operum auctoris.

4 forts volumes in-8°, à deux colonnes. — Prix net : 16 francs.

Il nous a semblé ne pouvoir pas mieux faire apprécier la nouvelle édition que nous offrons au clergé, qu'en donnant la traduction de quelques-uns des passages de l'avertissement de l'éditeur littéraire.

« La *Théologie morale* de saint Liguori, dit-il, n'a pas moins besoin, aujourd'hui, d'une édition actualisée que d'une édition nouvelle. Or, par *édition actualisée* nous entendons, comme l'indique assez notre titre, une édition dans laquelle, sans porter la moindre atteinte au texte entier de l'auteur, on fasse entrer des extraits des théologies les plus modernes sur les questions principalement agitées de nos jours; une édition dans laquelle se trouvent, sur les matières morales et pratiques, les solutions données, depuis la mort de l'auteur, par les souverains-pontifes et par les congrégations romaines; une édition dans laquelle soient cités, sur les matières qui font l'objet des Traités de la justice et des contrats, les Codes des principales nations catholiques de l'Europe moderne; une édition qui, à l'aide seulement d'intercalations, d'annotations et d'appendices, typographiés autrement que le texte, soit appropriée aux besoins présents; une édition, enfin, qui soit un peu, non certes par nos additions propres, mais, comme nous venons de le dire, par des emprunts faits à d'autres, au travail de saint Liguori ce que les travaux des PP. Lacroix et Collendal, et celui de saint Liguori lui-même, furent à la *Medulla theologiæ moralis*, ou *Medulla aurea*, du théologien, plus ancien qu'eux, Hermann Busembaum. »

« Nous nous sommes efforcé d'en établir une de ce genre, et pour la réaliser, nous avons, de notre mieux, procédé comme il suit :

« ... Pour nos intercalations et annotations, nous avons largement puisé dans les œuvres des théologiens moralistes les plus récents, tels que : Scavini, qui a toujours écrit selon l'esprit de saint Alphonse; le P. Gury, qui a reproduit ses idées et ses thèses sous une forme précise; Ballerini, qui a enrichi ce dernier d'une multitude de notes; Martinet, qui, n'ayant garde d'omettre les sujets actuels, a fait une théologie scientifique assez neuve; Vincent, qui a rédigé un *Compendium* vraiment scolastique pour l'usage des séminaires; le savant P. Perrone, Carrière, Bouvier, Gousset, Lyonnet, très-connus; le conférencier du Puy, qui mérite aussi son éloge; et, avec le secours de ces nouveaux auteurs en théologie, nous avons pu réaliser les perfectionnements indiqués dans le titre. »

L'ÉDITEUR.

- SUAREZ**, Societati Jesu, Opera omnia. 28 vol. petit in-4° à deux colonnes, reproduction des 23 volumes in-fol. de l'édition de Venise, papier fin, satiné, caractères neufs fondus exprès. — Prix du volume. 12 fr.
- CORNELII A LAPIDE** in Scripturam sacram Commentaria. 22 vol. petit in-4° à deux colonnes. — Prix. 180 fr.
- HISTOIRE DES AUTEURS SACRÉS ET ECCLÉSIASTIQUES**, par dom Ceillier, nouvelle édition, revue, annotée et complétée par un directeur de Séminaire. 17 vol. petit in-4° à deux colonnes. — Prix. 136 fr.
- SOMME THÉOLOGIQUE** de S. Thomas d'Aquin, texte latin et français, avec des notes; traduction de F. Lachat, traducteur de *la Symbolique* de Mœhler, etc. 16 vol. in-8°. — Prix. 80 fr.
- ŒUVRES COMPLÈTES DE SAINT FRANÇOIS DE SALES**, évêque et prince de Genève, publiées d'après les manuscrits et les éditions les plus correctes, avec un grand nombre de pièces inédites; précédée de sa Vie, par M. de Sales, et ornées de son portrait et d'un *fac-simile* de son écriture. 14 beaux vol. in-8°, papier vélin glacé. — Prix. 70 fr.
- VIE DES SAINTS**, par le R. P. Ribadénéira; traduction française, revue et augmentée de la Vie des Saints et des Bienheureux nouveaux, des Fêtes de Notre-Seigneur et de l'Histoire des Saints de l'Ancien Testament, par M. l'abbé Daras. 13 forts vol. in-8°. — Prix. 50 fr.
- GUIDE ASCÉTIQUE** ou Conduite de l'âme par les voies ordinaires de la grâce à la perfection chrétienne, à l'usage des directeurs spirituels, par le P. Scaramelli, de la compagnie de Jésus; suivi de la Synthèse parénétique ou Plans de deux sermons pour tous les dimanche et fêtes de l'année, par Tange, supérieur du séminaire de Brixen; traduits sur les textes originaux, l'un de l'italien, l'autre du latin, par l'abbé J.-B.-C. Pascal, ancien curé, chanoine honoraire, membre du clergé de Paris, auteur des *Origines et Raison de la Liturgie*, des *Institution de l'Art chrétien*, et de plusieurs autres ouvrages d'érudition ecclésiastique. 4 vol. in-8°. — Prix. 15 fr.
- ŒUVRES COMPLÈTES DE BOSSUET**, évêque de Meaux, publiées d'après les imprimés et les manuscrits originaux; purgées des interpolations et rendues à leur intégrité, par F. Lachat. Edition renfermant tous les ouvrages édités et plusieurs inédits, avec le portrait de l'auteur et un *fac-simile* de son écriture. 31 vol. in-8°. Papier verger anglais à la colle animale, — net. 200 fr.
Papier vélin satiné, — net. 120 fr.
- LE JARDIN DES PASTEURS**, par J. Marchand; traduction française avec le texte latin, par Elie Berton, traducteur des Sermons de Bellarmin, 4 beaux vol. in-8°. — Prix. 24 fr.
- GÉOGRAPHIE UNIVERSELLE** ou Description de toutes les parties du monde, par Malte-Brun; nouvelle édition augmentée de toutes les découvertes les plus récentes, revue et corrigée sous le rapport religieux, par un des rédacteurs du journal *l'Univers*, illustrée de 40 magnifiques gravures sur acier. 8 beaux vol. in-8°, sur cavalier. Prix. 40 fr.

BRANÇON, IMP. DE J. BONVALOT.

